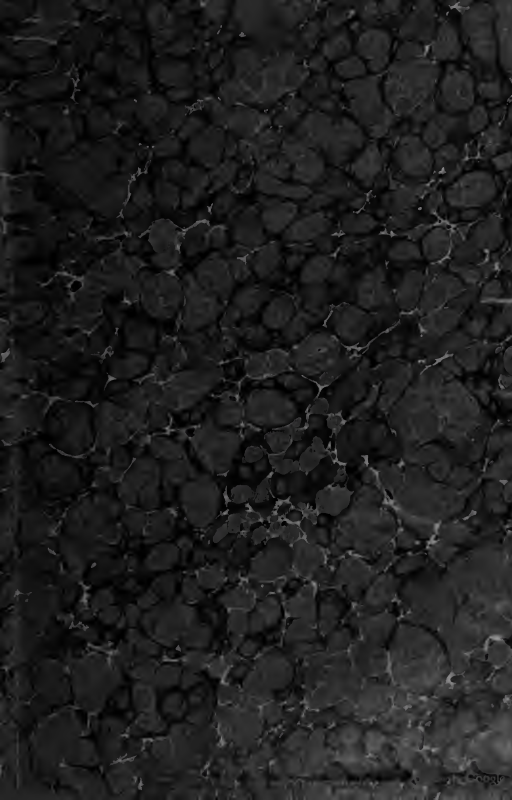




CONTES

DU

CHANOINE SCHMID,

TRADUCTION DE A. CERFBERR DE MEDELSHEIM.

ILLUSTRATIONS PAR GAVARNI.





PARIS. — A. ROYER.

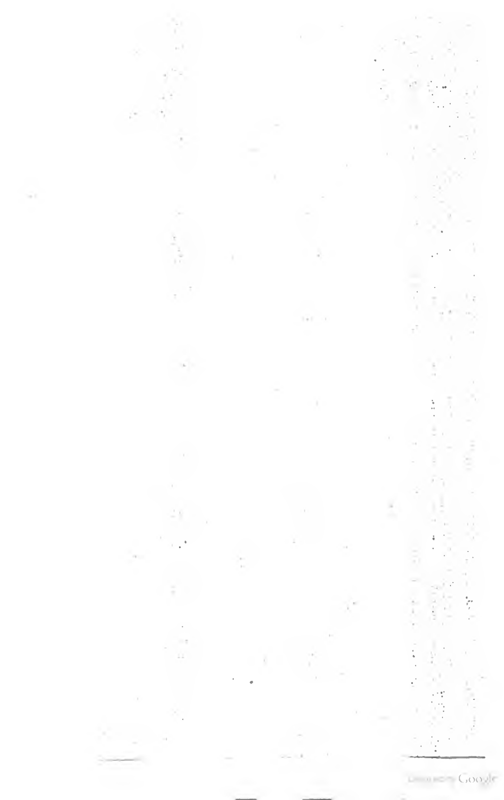
1843.



GODEFROY, LE PETIT ERMITE.









GODEFROY, LE PETIT ERMITE.

CHAPITRE PREMIER.

L'ILE VERTE.



Le petit Godefroy vivait de la vie des ermites dès sa douzième année. Loin de sa famille il habitait une grotte, pratiquée dans les flancs d'une montagne entourée de tous côtés d'une effroyable solitude. Il n'avait pour tout vêtement qu'un froc brun, d'étoffe grossière, qu'une corde de chanvre serrait autour de la taille; au lieu de souliers il portait des sandales de bois, attachées à ses pieds par des courroies d'un cuir épais. Il se nourrissait de poissons, d'herbes et de racines, et ne mangeait jamais de pain; à Pâques seulement il se régalait souvent de quelques œufs. L'eau fraîche d'une fontaine était la seule boisson qu'il approchât de ses lèvres, et son lit consistait en une couche de mousse.

Un pareil genre de vie paraîtra sans doute incroyable. Celui qui lira ces lignes taxera de folie le pauvre Godefroy. Il blâmera la bizarrerie de ses

parents, leur inhumanité de lui avoir laissé adopter une existence aussi singulière. Mais ces reproches seront injustes, et il s'empressera de reconnaître qu'ils ont été faits avec trop de précipitation, comme il arrive presque toujours quand on se prononce sur des matières que l'on ne connaît pas à fond. La conduite de Godefroy fut aussi sage que raisonnable, et ses parents ne purent rien pour l'empêcher. En effet, cette vie solitaire en fit un homme de bien, sans égal pour sa piété envers Dieu, comme pour son amour envers son prochain. Et n'est-ce pas un spectacle digne d'intérêt, que de voir comment il sut acquérir tant de vertus?

Les parents de Godefroy étaient aussi religieux que vertueux. Ils avaient sept enfants, dont Godefroy était l'aîné. Tous deux consacraient ensemble au travail ce qu'ils avaient de forces, pour pouvoir nourrir et habiller convenablement une aussi nombreuse famille. Le père, nommé Philippe, mettait tant d'activité à faire valoir son petit champ, ses pâturages et les arbres de son jardin, que le pain, le lait et les fruits se trouvaient toujours en abondance dans le ménage. Il avait également entrepris d'élever des abeilles, et il l'avait fait avec autant d'intelligence que de bonheur. C'était, de plus, un très bon vannier. Ses petits garçons l'aidaient dans son travail; ils préparaient l'osier, et faisaient même déjà de petits ouvrages.



Enfin, de temps à autre, il donnait un coup de main à son voisin, le riche pêcheur Thomas, et il était toujours amplement payé de sa peine. De son côté, sa femme vaquait avec zèle aux affaires du ménage; elle faisait en outre des filets, dont ses jeunes filles filaient le chanvre. Un travail aussi soutenu procurait à leurs enfants tout ce qui était nécessaire à leur entretien. Mais leur plus grand soin fut de les élever dans des sentiments de religion et d'humanité. Une bonne éducation, disaient-ils souvent, est le plus précieux héritage que nous puissions leur laisser.

Godefroy, le Benjamin de la famille, était un enfant qui donnait les plus belles espérances. Il avait une imagination vive, était prompt et adroit dans tout ce qu'il entreprenait, ardent au travail, et, de plus, toujours prêt à rendre service et à faire plaisir à ses semblables. Il était d'une constitution délicate; son visage était aussi frais qu'agréable; ses yeux noirs, vifs et brillants, et surtout ses cheveux d'un brun clair, qui retombaient sur ses épaules en boucles épaisses, lui donnaient une apparence

distinguée. Son costume de batelier, que son parrain Thomas lui avait fait faire, et qui consistait en une courte jaquette, par-dessus une longue jupe qui lui descendait jusqu'aux talons, lui allait également très bien.

Mais, quelque grandes que fussent ses qualités, Godefroy avait aussi ses défauts. Il était très capricieux, voulait toujours avoir raison; il s'irritait à la moindre contradiction, et ses parents furent plus d'une fois obligés d'employer leur autorité pour le faire obéir. Il voulait commander à ses frères et sœurs, se fâchait s'ils refusaient de lui obéir, se disputait avec eux, et ne leur adressait que des paroles dures et hautaines. Les dîners qu'il faisait de temps à autre chez son parrain lui rendaient presque odieuse la nourriture simple que sa mère servait sur la table; il s'en plaignait souvent, et tel était son mécontentement, qu'il l'estimait de trop peu de valeur pour daigner en remercier Dieu et ses parents. Ceux-ci lui reprochaient presque tous les jours son ingratitude; il avouait franchement ses torts, en paraissait très repentant; il pleurait et promettait de se corriger; mais il ne tardait pas à retomber dans les mêmes fautes. Une pareille conduite accablait de chagrin ses pauvres parents. Ils craignaient de voir s'évanouir les belles espérances qu'il leur avait fait concevoir. « Godefroy, prends bien garde, lui disait souvent son parrain ; pour faire quelque chose de toi, il faut que Dieu te conduise à une autre école, et se charge lui-même de ton éducation. »

De la hauteur sur laquelle était située la maison de Philippe s'étendait une vue magnifique sur la mer. Une petite île, que l'on pouvait apercevoir de la fenêtre, présentait surtout le plus ravissant coup d'œil. Elle était entièrement couverte d'arbres touffus et de bocages verdoyants, ce qui lui avait valu le nom d'*Ile verte*. Elle n'était pas habitée; aussi, de temps en temps, Philippe y faisait une descente pour couper des branches de saule qui y croissaient en abondance. Godefroy, qui n'était pas encore assez fort pour manier un aviron, mais qui était d'un grand secours à son père, pour la coupe du bois, avait l'habitude d'être du voyage, et c'était chaque fois une grande joie pour lui. Un soir, son père lui dit : « Godefroy, si le ciel et la mer sont aussi calmes demain que ce soir, tu viendras avec moi dans l'île. » L'enfant sauta de joie, et la perspective d'un voyage sur mer l'empêcha de dormir.

Le lendemain, lorsque les feux du matin commencèrent à empourprer l'horizon, que la brillante clarté des étoiles pâlit et s'effaça, Godefroy se leva. Il courut à sa mère, pour l'aider à transporter dans la barque tout ce qui était nécessaire; car, si le voyage était petit, les préparatifs ne l'étaient pas. En effet, il était déjà arrivé que le temps ayant subite-

ment changé, Godefroy et son père avaient été obligés de rester trois jours dans l'île, pendant lesquels ils avaient eu beaucoup à souffrir de la faim. Aussi la mère eut soin de déposer dans la barque une ample provision de pain, de lait et de beurre. Elle leur donna, en outre, une marmite et une soupière en terre, pour qu'au besoin ils pussent se faire chauffer une bonne soupe. Enfin, elle n'eut garde d'oublier l'épais manteau de l'ami de son mari, qui pouvait leur servir de couverture s'ils étaient obligés de coucher dans l'île.

Lorsque tout fut préparé pour le départ, Godefroy alla prendre le chapeau de paille que son parrain lui avait acheté au dernier marché. Marthe, sa sœur bien-aimée, lui apporta un beau ruban vert dont elle lui fit cadeau, et, à l'aide de quelques épingles, elle l'attacha sur-le-champ autour du chapeau. Son père lui dit alors : « Godefroy, va prendre deux paniers ; nous en aurons besoin. — Eh! pourquoi faire? lui répondit Godefroy. — Tu le verras, lui dit son père en riant. As-tu donc peur que mon projet soit déraisonnable? Tu en agis avec moi comme beaucoup d'hommes avec la Providence ; ils voudraient savoir à l'avance pourquoi elle dispose les choses de telle ou telle manière, pourquoi elle permet l'accomplissement de tel ou tel fait. Fais ce que je te dis, et tu seras content du résultat. » Godefroy obéit, et revint bientôt avec les deux paniers.

Alors Philippe se mit en route avec lui. La mère et les autres enfants les accompagnèrent jusqu'aux bords de la mer, et lorsqu'ils furent embarqués, ils les suivirent longtemps des yeux, en leur criant : « Bon voyage et bon retour! » Godefroy saisit une rame, et rivalisa tellement d'ardeur avec son père, qu'il fut bientôt tout en nage et obligé de défaire sa jaquette. Ils arrivèrent heureusement à l'île ; ils en suivirent les sinuosités, et abordèrent enfin à un endroit garni de très beaux saules, et où l'arrivage était facile. Ils mirent pied à terre, et Philippe, à l'aide d'une corde, attacha la barque au tronc d'un des arbres. Ils se mirent de suite à l'ouvrage. Philippe abattait les branches avec la hachette, et les liait en bottes. Godefroy, armé d'une petite serpette, imita son exemple, et fit un fagot des branches qu'il avait coupées. Ensuite ils transportèrent le tout dans la barque.

Philippe était enchanté que son fils l'eût aidé avec autant de zèle « C'est très bien, lui dit-il. Les enfants doivent assister leurs parents suivant leurs forces. Le père n'hésite pas à se charger du plus lourd fardeau ; le fils doit imiter son exemple, et porter sans se plaindre le plus léger.. »

Cette besogne achevée, Philippe dit à son fils : « Maintenant, reposons-nous, et dînons! Après le travail, rien n'est plus doux que le repos,

et les aliments paraissent encore meilleurs lorsque l'exercice a excité notre appétit. » Godefroy se fit un plaisir de servir son père. Il alla chercher une cruche de lait qu'il avait déposée à l'ombre d'un peuplier, sur les bords de la mer; il rompit du pain dans la soupière, et y versa ensuite le laitage. Après avoir fait leur prière, suivant leur habitude avant de se mettre à table, ils s'assirent sur un beau gazon vert, et atteignirent leurs cuillères de fer blanc. Ils se mirent à prendre leur repas; le lait, par sa fraîcheur, flatta agréablement leur palais. Quand il ne resta plus rien au fond de la soupière, ils entamèrent des tartines beurrées, qu'ils trouvèrent également délicieuses, et pendant ce temps, Philippe lui raconta que son grand-père avait autrefois demeuré dans cette île, et que ce n'était que plus tard qu'il était venu habiter la terre ferme. « C'était, lui dit-il, un homme honnête et pieux. La maison qu'il a fait bâtir de l'autre côté de la mer, tout près du village, c'est nous, ses petit-fils et arrière-petits-fils, qui la possédons aujourd'hui. — Il a bien fait, lui répondit Godefroy, de se rapprocher des hommes. Sans doute, tout est bien beau dans cette île; mais, pour tout au monde, je ne pourrais me décider à y vivre. »

Quand leur repas fut terminé, et qu'ils eurent offert à Dieu leurs actions de grâces, Philippe lui dit encore : « Je t'ai promis une surprise agréable! Va chercher les deux paniers, et suis-moi. » Ils s'enfoncèrent au milieu de l'île, et arrivèrent enfin à une grande place verte, au milieu de laquelle s'élevait un magnifique noisetier. Son joli feuillage se détachait sur l'azur du ciel, et ses branches étaient chargées de noisettes entièrement mûres. A cet aspect inattendu, Godefroy poussa un cri de joie. Cet arbre, depuis plusieurs années, n'avait pas porté de fruits; aussi, il n'en avait jamais été question; l'enfant ignorait même son existence. « C'est ton bisaïeul qui a planté cet arbre, lui dit son père. C'est presque le seul qui reste de tous ceux qu'il avait transportés ici. Là-bas, dans les rochers, on voit encore la maison du brave homme! » Godefroy loua l'humanité de son bisaïeul, qui lui avait fait planter de si beaux arbres, et s'empressa de ramasser les noisettes qui étaient tombées, et qui couvraient le gazon. A l'aide de ses dents, il enleva l'écorce verte qui les couvrait, et voulut essayer du même instrument pour casser l'enveloppe brune qui l'empêchait encore d'en extraire le fruit. Il eut beaucoup de peine à y parvenir, aussi il dit à son père : « Pourquoi donc Dieu a-t-il enfermé ces noix savoureuses dans deux écorces, dont l'une a l'amertume du fiel, et l'autre la dureté de la pierre? — Mon cher Godefroy, lui répondit son père, en agissant ainsi, Dieu a eu les vues les plus sages. Il a renfermé dans une enveloppe solide le fruit savoureux qui devait produire un arbre aussi magnifique, et l'amertume de l'écorce extérieure n'a pour but que

de le protéger contre la dent des souris et des autres animaux rongeurs. Dieu a eu encore un autre but en vue : il a voulu nous enseigner par cet emblème la manière dont nous devons considérer les amertumes et les douleurs que nous rencontrons dans la vie. Ainsi, comme l'amertume et la dureté de l'écorce de ces noix n'est pas un motif suffisant pour nous les faire rejeter ; que, loin de là, nous remercions Dieu, dont la bonté nous a donné ces fruits, aussi agréables qu'utiles ; de même nous devons en agir avec les douleurs et les tribulations de la vie. L'enveloppe extérieure, que nous sommes d'abord obligés de déchirer, est amère et dure ; mais nous espérons pénétrer plus avant, et arriver enfin à cette noix savoureuse, qui nous promet autant de plaisir que de bien-être. »

Ensuite Philippe monta dans l'arbre et se mit à secouer les branches l'une après l'autre. Godefroy ramassa dans son panier les noix qui pleuvaient sur lui. Loin de faire attention aux contusions que la chute de ces corps durs lui faisait, il en riait de bon cœur. Cependant cette pluie, comme il l'appelait, devint bientôt si forte, qu'il jugea à propos de se mettre un peu à l'écart, sans renoncer pourtant entièrement à les ramasser. Quand il en eut rempli un de ses paniers, il courut au bateau, y déversa la charge, et, son panier vidé, il revint au noisetier, au pied duquel il aperçut encore une immense quantité de fruit. « Que ma mère sera contente, s'écria-t-il en parlant à son père, quand elle nous verra revenir avec un pareil butin ! et quelle sera la joie de mes frères et sœurs, lorsque je partagerai avec eux une aussi riche récolte ! Je m'en réjouis à l'avance ! Le plus grand bonheur est de faire celui des autres. »



CHAPITRE II.

LA TEMPÊTE.

PENDANT que Godefroy et son père étaient ainsi occupés au milieu du bois, des nuages noirs et épais s'amoncelèrent, sans qu'ils eussent remarqué le changement du temps, du côté de la terre. Godefroy venait de faire un second voyage au bateau, il avait encore déchargé un panier rempli de noix, et sautait de joie à la vue de l'immense quantité qui y était déjà déposée. — Tout-à-coup un ouragan terrible s'élève, il courbe à terre les arbres du rivage et soulève les flots de la mer. Un coup de vent furieux entraîne la frêle embarcation, et la pousse au loin devant lui. Godefroy, épouvanté, se met à crier aussi fort qu'il le peut. Son père accourt à ses cris. Il aperçoit son pauvre enfant déjà bien loin. La mer, soulevée par la tempête, tourbillonnait avec fureur. Tantôt le frêle esquif paraissait suspendu au sommet des vagues, tantôt il disparaissait dans un gouffre profond, et le pauvre père ne voyait plus rien; tantôt il remontait sur l'eau et disparaissait de nouveau, mais en s'éloignant toujours de plus en plus. Philippe voyait son malheureux enfant tantôt lever les mains au ciel, tantôt les tendre vers le rivage; mais le bruit du vent dans le feuillage et le mugissement de la mer ne lui permettaient plus d'entendre ses cris de détresse. En un moment la vaste étendue du ciel se couvrit de nuages épais, et une obscurité profonde s'étendit sur les eaux. De brillants éclairs déchirèrent l'atmosphère avec un horrible fracas, et jetèrent de temps en temps quelques vives lueurs au milieu des ténèbres qui couvraient la nature. A cette clarté sinistre, Philippe aperçut encore un moment la barque, que le vent emportait, et son fils, dont les mains étaient levées au ciel. Il vit flotter au loin la toile blanche de sa chemise. En ce moment un déluge d'eau tomba du haut du ciel, et empêcha la vue de s'étendre sur les flots, comme si un rideau se fût levé devant elle. Le malheureux père n'aperçut plus rien, ni son fils, ni la barque; il se laissa tomber au pied d'un saule, et passa la soirée et toute la nuit en proie au plus violent désespoir.

Cependant la femme de Philippe et ses enfants passèrent la journée dans les plus vives angoisses. Lorsque la tempête éclata avec tant d'impétuosité, et qu'elle vit l'île Verte disparaître à ses yeux au milieu des tourbillons de pluie et des profondes ténèbres qui enveloppaient l'at-

mosphère, elle s'écria, pâle comme la mort, en parlant à ses enfants glacés d'épouvante : « O mes enfants, priez Dieu qu'un temps aussi affreux ne surprenne pas en mer votre père et votre frère. Si ce malheur arrivait, il nous faudrait trembler pour leurs jours! Dieu veuille avoir pitié d'eux! Elle s'agenouilla au milieu de ses enfants et pria. Quand le ciel commença à s'éclaircir, et que l'île Verte reparut à leurs yeux, ils coururent tous à la fenêtre pour voir s'ils apercevraient la barque. Ils ne la virent pas. La pauvre femme passa la nuit dans la plus vive inquiétude et presque sans fermer l'œil.

Le lendemain, quand elle vit le ciel pur et serein, et le soleil déjà loin de l'horizon, sans que la barque reparût, elle éprouva de bien vives angoisses. Il était déjà midi, et elle attendait toujours, mais en vain. Son inquiétude était au comble. Tremblante d'effroi, elle courut chez son voisin Thomas, et lui fit part de ses craintes. Celui-ci s'émut à cette nouvelle; il secoua la tête et dit : Il est étonnant qu'ils ne ne soient pas encore ici! Je vais passer dans l'île, et voir ce qui peut les retenir. — Il se jeta aussitôt dans une petite barque, et se dirigea vers l'île.

Pendant ce trajet, une attente pleine d'anxiété agita le cœur de la mère et des enfants. Mais on aperçut bientôt au loin la barque qui revenait. Dieu soit loué! s'écria la mère, Thomas ne revient pas seul. Transportée de joie, elle courut avec ses enfants sur le rivage. Mais, lorsque l'embarcation ne fut plus qu'à quelques pas d'elle, un sentiment de frayeur glaça ses sens : « Où donc est Godefroy? » s'écria-t-elle. Philippe était pâle comme la mort, il la regarda avec des yeux où le désespoir était peint, et ne répondit pas. Sa profonde douleur l'empêchait de parler.



Ce fut Thomas qui prit la parole : « Dieu vous console dans votre affliction, pauvre femme, lui

dit-il; Godefroy est mort! Abandonnez-vous à la volonté de Dieu! Ce qu'il fait est toujours bien! Godefroy, malgré ses défauts, était un garçon plein d'avenir et de sentiments religieux; espérons qu'il est maintenant plus heureux dans le ciel que nous ne le sommes sur cette terre! »

Mais aucune consolation ne put arriver au cœur de la pauvre mère. Son désespoir ne connut pas de bornes. Ses enfants exprimèrent en pleurant leur vive douleur. On ne pensa plus aux défauts de Godefroy, mais à ses bonnes qualités. Philippe lui-même, profondément affligé, se montra inconsolable. Ce ne fut qu'après avoir bien pleuré qu'ils se calmèrent un peu et trouvèrent quelque adoucissement à la douleur que leur causait la perte de Godefroy, dans ces consolantes pensées : C'est la volonté de Dieu! Dieu le rappelle à lui! qu'il lui soit rendu! Nous retrouverons un jour dans le ciel notre Godefroy bien-aimé!

CHAPITRE III.

L'ILE DES ROCHERS

Godefroy, dont on pleurait la mort, vivait encore. Il est vrai que son voyage sur une mer furieuse fut pour lui une véritable agonie. A chaque instant il s'attendait à voir son embarcation submergée par les lames qui se brisaient avec fureur contre sa frêle charpente. Dans son désespoir il tint constamment ses mains levées au ciel, implorant de Dieu miséricorde et pitié! Enfin la tempête le jeta sur une île hérissée de rochers. Aussitôt qu'il sentit que la barque touchait un fonds solide, il s'empressa d'en sortir, il gagna la terre à travers les vagues mugissantes, et tout trempé de l'eau du ciel et de celle de la mer, il se mit à gravir le rocher le plus rapproché de lui. Lorsqu'il se fut un peu remis de son épouvante et qu'il put considérer la mer, bouleversée par la tempête, sans que sa fureur pût désormais l'atteindre, il tomba



à genoux, leva les mains au ciel et remercia Dieu. « Seigneur, dit-il, toi à qui obéissent les vents et la mer, toi dont, dans ma détresse, j'ai imploré l'assistance, tu as entendu ma prière! Je t'en remercie du fond du cœur. »

Sa prière terminée, il reporta les yeux sur son bateau. Il vit alors que les vagues l'avaient justement poussé entre deux rochers élevés, qui ne laissaient en cet endroit qu'une étroite ouverture. « Grand Dieu! s'écria-t-il avec admiration, le meilleur navire n'aurait pas pu franchir cette passe avec plus d'adresse! Qui donc aurait pu le conduire en un pareil lieu, sans faire usage de rames? Qui donc a dit aux vents et aux vagues que je trouverais ici un abri salutaire? Que la barque eût dérivé un peu, soit à droite, soit à gauche, et elle eût été brisée en mille morceaux, et j'aurais été précipité au fond de la mer? Toi seul, Dieu puissant, toi seule, souveraine et miséricordieuse Providence, as conduit ma barque en ce lieu pour me sauver! Ma vie entière sera consacrée à te remercier de ce bienfait. »

L'orage commençait à se dissiper. Les derniers rayons du soleil couchant illuminaient d'une teinte dorée de légers nuages flottant çà et là dans l'espace. Godefroy, du haut du rocher où il s'était réfugié, promenait ses regards sur la vaste étendue de la mer. L'île Verte, avec ses arbres gros et touffus, lui parut dans l'éloignement comme un buisson de mousse verte tellement petit qu'il aurait pu le couvrir avec son chapeau. Il étendit encore ses regards jusqu'aux dernières limites de l'horizon, à l'endroit où le ciel et la mer semblaient se confondre ensemble. Les plus hautes montagnes lui apparurent comme de petits nuages d'un bleu sombre, que le soleil couchant teignait d'une couleur pourprée; mais la maison paternelle, la colline sur laquelle elle s'élevait, les arbres qui l'entouraient, il n'en put rien apercevoir. « Ah! grand Dieu! s'écria-t-il en pleurant, que me voici loin de mes parents et de mes frères et sœurs! Ces rochers sur lesquels je me trouve jeté ne peuvent être aperçus de la terre! car je ne les ai jamais vus, je n'en ai jamais entendu parler! Au contraire, j'ai toujours ouï dire que du côté de la mer il n'y a aucune terre à plus de cinquante milles! Certainement mes parents croient que j'ai péri dans la tempête; ils ne pourront avoir l'idée de venir me chercher ici. Je n'ai d'autre ressource que de me remettre en mer et de tâcher de gagner la terre. »

Les vagues, soulevées tout-à-l'heure par la tempête, venaient mourir doucement sur le rivage; la mer était calme et ressemblait à un miroir. Le flot s'était retiré, et la barque se trouvait à sec. Godefroy descendit rapidement, sauta dedans, et ne fut pas peu effrayé de ce qu'il vit. Le corps

du bateau était crevé. Une assez grande quantité de noix avait été apportée par la mer, et se trouvait dans l'ouverture formée par les deux rochers. Mais la charpente de la barque était en si mauvais état, que les planches se trouvaient presque toutes disjointes, tant avait été grande la force qui l'avait lancée dans cette baie ! « Ah! s'écria Godefroy, elle n'est plus bonne à rien! Les deux rames sont également perdues. Me voici enfermé dans l'enceinte de cette île déserte, comme dans une prison; me voici condamné à demeurer ici toute ma vie, à ne plus jamais voir ni mon père, ni ma mère, ni mes frères et sœurs! » A cette idée ses bras tombèrent sans mouvement, son visage devint pâle d'effroi, et ses joues décolorées se mouillèrent de larmes abondantes.

Mais en ce moment il aperçut sur les nuages sombres, qui couvraient encore une partie de l'atmosphère superbe, un arc-en-ciel (1) dont l'éclat se réfléchissait dans la mer; et la partie qui se mirait dans les ondes, se réunissant à celle qui brillait au ciel, dessinait un vaste anneau, où les sept couleurs du prisme se mariaient harmonieusement. A ce magnifique tableau, Godefroy enthousiasmé s'écria : « Grand Dieu! toi dont les ouvrages annoncent une si grande bonté, comment peux-tu laisser des hommes dans la douleur et le désespoir ! Ce bel arc-en-ciel doit être pour moi le signe éclatant de ta grâce et de ta bienveillance, comme jadis il le fut pour Noé ! Après la pluie brille le soleil, après les éclairs et le tonnerre la douce clarté de l'arc-en-ciel; de même aussi après la souffrance doit revenir le bonheur, après les pleurs doivent luire des jours heureux. Ainsi tu changeras un jour en joie les tribulations dont tu m'accables aujourd'hui. Tu m'as déjà sauvé de la mort! Pourrais-tu donc ne plus penser à moi! J'ai confiance en toi, et je vais reprendre courage. »

Quand il eut fini de prier, il songea, avant toute autre chose, à mettre en sûreté les faibles provisions qu'il avait sauvées. Il emplit donc son pa-

(1) Le phénomène brillant que nous voyons si souvent planer au-dessus des nues, après un temps d'orage, est un produit de la décomposition des rayons solaires par les gouttes d'eau suspendues dans l'atmosphère : il faut, poor que l'arc-en-ciel se produise, que le soleil donne et qu'il pleuve en même temps; souvent il est double et quelquefois triple. On trouve dans l'arc-en-ciel les sept couleurs primitives, toujours disposées ainsi qu'il suit : le rouge, l'orangé, le jaune, le vert, le bleu, l'indigo et le violet; d'où il paraîtrait que la lumière blanche n'est qu'un assemblage de molécules diversement colorées. On peut, au moyen de l'instrument de physique appelé prisme, ou morceau de verre triangulaire, décomposer la lumière du soleil en donnant issue à ses rayons dans une chambre obscure, et en les faisant passer au travers du prisme.

Tous les peuples de la terre, les anciens comme les modernes, ont regardé l'arc-en-ciel comme un signe d'espoir; Dieu lui-même l'indiqua à Noé comme marque de son alliance, et le paganisme en avait fait l'écharpe mystérieuse d'Iris, la gracieuse messagère des Dieux.

nier de noix, le chargea sur sur sa tête, et alla le déposer dans un endroit qu'il avait découvert entre les rochers. Il fit ainsi plusieurs voyages. Quant aux pots de lait, ils furent renversés et brisés pendant la tempête. Godefroy ne trouva en bon état qu'une cruche en terre, la marmite et la soupière. Il s'empressa de les porter à la place où il avait déjà déposé les noix. Il s'empara ensuite des différents objets qui se trouvaient dans la barque, notamment des deux hachettes, du manteau, de sa jaquette et de quelques autres ustensiles. En ce moment il s'applaudit vivement d'avoir eu l'idée de reporter dans la barque, aussitôt que leur travail avait été terminé, tous les instruments qui lui avaient servi ainsi qu'à son père. Il ne voulut pas non plus perdre entièrement le bois de la barque; il la tira plus avant dans les terres. Qui sait, dit-il, si je ne trouverai pas l'occasion de m'en servir? Ce serait dommage que la marée montante l'emportât. Il se mit donc à l'ouvrage, il travailla fort avant dans la nuit; la pleine lune, dont les rayons éclairaient la mer et les rochers de l'île, lui prêta sa lumière.

Le travail de la journée, les périls et les angoisses qu'il avait essuyés, l'avaient beaucoup fatigué. Il trouva bien dur de se coucher ainsi seul à la clarté des étoiles; ses chagrins se renouvelèrent plus vifs que jamais; que deviendra-t-il dans cette île? mais il réfléchit que, puisque Dieu ne l'avait pas abandonné jusqu'ici, il veillerait encore sur lui. Son divin fils n'avait-il pas dit: « Ne vous inquiétez pas du lendemain! » Il dit sa prière, suivant l'habitude qu'il en avait contractée, et il s'étendit ensuite sur la terre. Il avait très peu plu dans l'île, et le terrain qui lui servit de lit était déjà entièrement sec. Il s'enveloppa dans le manteau de son père, et, plus calme depuis qu'il s'était recommandé à la Providence, il ne tarda pas à s'endormir.



CHAPITRE V.

UNE EXCURSION

Grace à la fatigue qu'il avait éprouvée, Godefroy dormit toute la nuit aussi tranquillement que s'il eût reposé sur le duvet. Son esprit fut d'abord agité de songes pénibles. Il lui semblait toujours entendre le bruit du tonnerre et le mugissement de la mer; il se croyait encore dans la frêle embarcation, ballotté çà et là au gré du vent et des flots. Tantôt il la voyait s'enfoncer au fond de l'abîme; tantôt elle se brisait contre les rochers; il tombait à l'eau, et s'efforçait en vain de gravir les rocs escarpés. Mais, aux approches du matin, ses rêves devinrent doux et riants. Il arrivait chez son père. Ses parents et ses frères et sœurs se trouvaient alors dans le jardin; tous les arbres étaient couverts d'une riche verdure, et leurs branches chargées de belles pommes rouges et de poires jaunes comme l'or, comme il n'en avait encore jamais vu. Son père était monté dans un pommier; il était à cheval sur une branche et la secouait fortement. Les pommes, tombées à terre, brillaient sur l'herbe comme des charbons ardents. La mère et les enfans étaient occupés à les ramasser dans un joli panier. En l'apercevant, ils poussèrent des cris de joie. Son père sauta à bas de l'arbre et vint lui serrer affectueusement la main, et sa mère lui offrit les plus belles pommes, qu'elle avait recueillies dans un vaste panier.

Mais lorsque, bercé par ce songe agréable, Godefroy voulut avancer la main pour en saisir une, il fut réveillé par les cris des oiseaux de mer qui, aux premières heures du matin, voltigeaient au sommet des hauts rochers. En ouvrant les yeux et en apercevant ces lourdes masses de pierre, dont la cime menaçante était suspendue au-dessus de sa tête, et lorsque ensuite il porta les yeux autour de lui et n'aperçut que le ciel et l'eau, il se prit à trembler. Son cœur fut agité d'une profonde douleur, et il commença à pleurer amèrement.

Une troupe d'oiseaux de mer se mit à voltiger au-dessus de l'île, en poussant des cris de joie. Ah! pensa-t-il, en les regardant, si je pouvais vous charger d'un message pour mes parents; si vous pouviez aller leur

apprendre que je vis encore, mais que je suis ici emprisonné par la mer! Ah! bien certainement mon bon père et mon parrain s'empresseraient de venir me chercher, quels que fussent d'ailleurs les périls du voyage.

Cependant il se leva, et dit avec une ferveur ardente sa prière du matin. Il mangea ensuite pour déjeuner quelques noix et un morceau de pain, et résolut de visiter l'île. Peut-être, pensa-t-il, trouverai-je quelques arbres fruitiers ou quelques plantes pour me nourrir et soutenir mon existence jusqu'à ce que Dieu me tire d'ici. Il est encore possible que cette île soit habitée par des hommes habiles dans l'art de la navigation, et qui peut-être s'intéresseront assez à moi pour me reconduire dans ma patrie.

Ayant donc résolu de se mettre en route, il plaça dans la poche de son habit deux morceaux de pain enduits de beurre, qu'il eut soin de coller l'un contre l'autre, afin qu'ils s'en imprégnassent, et il y fit entrer en outre autant de noix qu'elle put en contenir. Il eut la précaution de les dépouiller de leur écorce, afin de pouvoir en prendre davantage, et de ne pas avoir un poids trop lourd à porter. Ensuite, parmi les branches d'osier que son père avait coupées, il choisit une des plus fortes, en coupa un bâton à l'aide de sa hachette, et, tous ces préparatifs terminés, il se mit en route.

Il éprouva bien des fatigues, il courut bien des dangers pendant ce voyage. Il lui fallut gravir de hautes montagnes, et redescendre ensuite dans de profondes fondrières pour pouvoir continuer sa route. L'île entière était formée d'énormes masses de rochers d'un brun noir, qui s'élevaient bien au-dessus du niveau de la mer, et qui, à son centre, acquéraient une hauteur de plus en plus grande. A cet aspect formidable, son cœur trembla. Plus d'une fois il se trouva enfermé au milieu de gorges profondes, auxquelles il ne trouvait aucune issue, et il fut obligé de revenir sur ses pas. Plus d'une fois



il tenta de gravir tantôt une montagne, tantôt une autre; mais il les trouva toutes si escarpées qu'il lui fut impossible d'arriver jusqu'à leur sommet; ce ne fut même qu'avec le plus grand danger qu'il put redescendre à terre. Nulle part il ne trouva de traces soit d'hommes, soit

d'animaux. Ce fut aussi vainement qu'il chercha des arbres fruitiers, ou des légumes. Il n'aperçut pas d'autre herbe que la mousse qui recouvrait quelques rochers. Seulement il découvrit çà et là quelques misérables sapins, qui trouvaient dans le sein des rochers une chétive nourriture. « Ah! grand Dieu, dit-il en soupirant et en levant au ciel des regards attristés, si je dois rester longtemps dans cet affreux désert, j'y mourrai bien certainement de faim! »

Toutefois, dans l'espérance de faire enfin quelque heureuse découverte, il résolut de continuer son voyage. La chaleur du soleil, au milieu de ces masses de rochers, était extrême. Son front et ses tempes ruisselaient de sueur, et une grande soif commença à le tourmenter. Les rochers qui l'environnaient étaient brûlants comme le feu, secs et arides. « Ah! grand Dieu! s'écria-t-il, la soif me tuera avant la faim! Viens à mon secours, père céleste! » Il poursuivit son chemin; il avait à peine fait quelques pas en avant qu'il entendit le bruit d'une fontaine. Il y courut. Elle était bien petite, il est vrai; mais l'eau en était fraîche et claire comme le cristal. Il s'assit au bord de cette source et se mit à boire; l'eau lui parut délicieuse. Il mangea ensuite un morceau de pain beurré et quelques noix, et recommença à boire. Jamais, avant ce jour, il n'avait été à même d'apprécier quel immense bienfait Dieu avait accordé à l'humanité en lui donnant l'eau, qu'on estime cependant si peu, parce qu'elle se trouve répandue partout en grande abondance. « Mon Dieu! dit-il, que tu es bon; combien je te remercie de cette boisson rafraîchissante! Quelque long que soit mon séjour ici, je n'en manquerai pas! Mais aurai-je longtemps encore du pain et des noix? Cependant tu n'as pas voulu me laisser périr de soif; tu ne me laisseras pas succomber à la faim. Ta protection, suivant l'expression de ma mère, est un gage que tu acquittes tôt ou tard. »

Alors il se mit à remonter le cours de cette source, et il arriva dans une forêt de jeunes sapins, au milieu de laquelle il vit l'eau claire et limpide jaillir du sein d'un rocher. Ce rocher s'élevait là à une hauteur considérable, et Godefroy mit au moins une demi-heure pour en atteindre le sommet. Il arriva enfin au point le plus élevé de l'île, et là il éprouva un sentiment d'admiration mêlé d'effroi en voyant à ses pieds l'île entière avec ses pointes de rochers et leurs sommets couronnés de sapins, et partout autour de lui la mer immense. « Me voilà donc seul au monde, séparé du reste des hommes par cette vaste étendue d'eau, et comme exilé sur cette île stérile! Mais je ne me laisserai pas abattre; Dieu, qui m'a arraché à la fureur de la tempête, saura bien encore venir à mon secours! C'est

ici, au milieu de ces verts sapins, sur les bords de cette source, que je vais fixer ma demeure; je vais y transporter ce qui me reste d'aliments et les quelques effets que je possède. Chaque jour j'irai m'asseoir au sommet de ce rocher, et de là j'observerai si par hasard quelque navire ne se dirige pas de ce côté. »

Le soleil approchait de l'horizon, et ses rayons de feu illuminaient le lointain. Godefroi aperçut les collines qui environnaient son hameau natal teintes d'une couleur d'or et de pourpre. Des larmes lui vinrent aux yeux : « Grand Dieu! s'écria-t-il, toi qui m'as conduit ici, loin de ma patrie, toi qui, malgré le vent et l'orage, as fait aborder mon frêle esquif en ces lieux, tu peux facilement, si tu le veux, diriger vers cette île la marche des plus gros vaisseaux, envoyer à mon secours des hommes qui ignorent même mon existence, et qui pourront me reconduire dans ma patrie bien-aimée. Rien n'est impossible à ta puissance; tu peux précipiter les hommes dans la tombe, comme aussi tu peux les en faire sortir. Dieu tout-puissant, je mets en toi toute ma confiance. »

Ensuite il redescendit à terre, entra dans le petit bois, s'étendit sur une mousse tendre et molle, protégé par l'épais feuillage des sapins, et s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

CHAPITRE V.

—

LA FAMINE.

GODEFROY n'avait pour se nourrir que sa faible provision de noix et de pain, et chaque jour, il montait à son poste d'observation pour voir si un navire marchand ou une barque de pêche ne s'approcherait pas de l'île; mais il ne découvrait rien sur l'immense nappe d'eau étendue à ses pieds. Il commença à craindre de mourir de faim sur son rocher désert. Ce fut alors qu'il sentit le besoin de ménager ses faibles provisions pour les faire durer le plus longtemps possible. Il traça donc sur son pain, à l'aide de son couteau, la quantité qui devait suffire à sa consommation d'un jour. Il n'eut ainsi à manger qu'un bien petit morceau, et encore, si dur, qu'il fut obligé de le tremper dans l'eau pour pouvoir le mâcher. Il compta aussi ses

noix avec autant d'anxiété qu'un avare ses pièces d'or, et il régla économiquement la quantité qu'il en consommerait chaque jour. De cette manière, il ne mangea jamais selon son appétit. Cependant le pain et les noix s'épuisèrent insensiblement. Enfin le jour arriva où il mit sous sa dent, et son dernier morceau de pain et sa dernière noix. Ce soir-là, il se coucha profondément affligé, et le lendemain matin, il ressentit les premières atteintes de la faim. « Hélas! mon Dieu! s'écria-t-il, je ne puis croire que ta volonté soit de me laisser mourir de faim! Jusqu'ici tu n'as pas cessé de veiller sur moi! En me jetant dans cette île, tu m'as laissé des aliments, sans lesquels je n'aurais pu subsister. Mon pain et mes noix sont consommés; tu me donneras le moyen de me procurer une autre subsistance. J'ai confiance en toi; je suis sûr que tu ne m'abandonneras pas. »

Il parcourut alors l'île entière, pour y chercher des racines et des herbes afin de s'en nourrir; mais, comme le sol était presque partout couvert d'une couche pierreuse, ses recherches n'obtinrent qu'un faible résultat. Ce ne fut qu'au fond de la source qu'il trouva quelques plantes. Il les arracha, et ce fut avec voracité qu'il les mangea; il descendit ensuite le cours du petit ruisseau, depuis sa source jusqu'à la mer, cueillant et ramassant toutes les herbes qu'il y trouvait; mais ces aliments n'eurent pas le pouvoir d'apaiser sa faim. Épuisé, il s'assit sur un rocher dont le pied trempait dans la mer, et regarda la terre, que l'on apercevait de l'autre côté. « Grand Dieu, s'écria-t-il, là-bas, sur cette terre, de combien de plaisirs n'ai-je pas joui, sans même y penser, sans même songer à t'en remercier! Là, le blé, chose étonnante, pousse de lui-même! là, des arbres fruitiers abaissent jusqu'à notre main leurs branches, afin que nous puissions les cueillir plus facilement! là, des fontaines de lait et de miel coulaient pour moi! Ah! pardonne si je ne t'ai pas encore remercié de tous ces biens dont tu me comblais! on n'en connaît bien le prix que lorsqu'on en est privé! »

Tout en parlant ainsi, il aperçut, au milieu de l'eau claire et limpide de la mer, de petits poissons, aux nageoires rouges et aux yeux noirs, qui prenaient joyeusement leurs ébats. « Ah! dit-il, si je pouvais seulement les attraper pour apaiser mon horrible faim. Mais malheureusement je n'ai pas de filet, et il m'est impossible de les prendre avec la main. » Ce fut un horrible supplice pour le pauvre Godefroy, qu'une faim cruelle tourmentait, de voir si près de ses yeux ces petits poissons, sans cependant pouvoir les saisir; car le filet était le seul instrument de pêche qui lui fût connu. « Bon Dieu! s'écria-t-il, ton divin fils l'a dit : « Quand ton enfant te demandera un poisson, ne lui donne pas un serpent. » — Ah!

donne-moi les moyens de prendre ces poissons, que je ne meure pas de faim! »

En ce moment un petit oiseau vint, en volant, se percher sur la branche d'un sapin qui se trouvait près de lui, et se mit à se mirer dans la mer. Il tenait un ver dans son bec. « Mon Dieu, s'écria Godefroy, tu donnes la pâture à l'oiseau qui voltige dans les airs, comme ton divin fils nous l'apprend, et comme je le vois en ce moment de mes propres yeux; ah! ne me laisse pas, moi, pauvre créature, mourir faute d'aliment. » En ce moment l'oiseau voulut écraser contre la branche sur laquelle il était perché le ver qui se débattait vivement; mais il lui échappa, et tomba dans l'eau. Les poissons, en troupe nombreuse, se jetèrent sur cette proie avec la rapidité de l'éclair; un d'eux l'attrapa et le dévora.

« Tiens, pensa Godefroy, si j'attachais un semblable appât à un bout de fil, je pourrais peut-être tirer hors de l'eau le poisson qui se jetterait sur lui pour le manger. » Son chapeau de paille se trouvait auprès de lui. Il s'empressa donc d'effiler le ruban que sa sœur y avait attaché; il en tressa un long fil, fouilla la terre pour y chercher un ver, l'attacha à la ligne, et la jeta à l'eau. Mais les poissons ne voulaient pas approcher si près du bord. Il attacha donc le fil au bout de son bâton, et le lança de nouveau à la mer. Un poisson se jeta aussitôt sur cette proie, et la mangea, sans se prendre à la ligne.

« Je vois bien que cela ne suffit pas, dit Godefroy; il faudrait au bout de ce fil un hameçon pour retenir le poisson accroché! » Il prit une des épingles qui servaient à attacher son ruban autour de son chapeau, la ploya de manière à en former un crochet, y attacha solidement le fil, suspendit un ver à l'hameçon, et le laissa retomber dans l'eau. Aussitôt un poisson se jeta sur l'appât, et le dévora. Godefroy ramena promptement le fil à lui, et il vit, ô bonheur! un poisson blanc comme l'argent, qui se débattait à son extrémité. Il le décrocha, et tenta de nouveau la fortune. Tous les coups ne furent pas également heureux. Cependant, au bout de peu de temps, il en avait pris une demi-douzaine. Quelle joie fut la sienne! Au nombre des objets qui avaient été sauvés avec le bateau, il avait trouvé une pierre à fusil et de l'amadou. Il fit un tas de branches sèches, et y mit le feu pour faire cuire ses poissons. Il put donc enfin satisfaire son appétit, après avoir cruellement souffert de la faim; il s'agenouilla pour en remercier Dieu. La réussite de sa tentative lui causa la plus vive joie, et depuis ce jour il consacra tous ses moments à la pêche.

Cependant il aperçut aussi de très gros poissons nager dans la mer. « Ah! se dit-il, si je pouvais en prendre seulement un, j'aurais au moins

à manger pour deux jours. » Il pensa bien qu'un hameçon fait avec une faible épingle serait insuffisant pour supporter un poids aussi lourd. Il se creusa la tête pour deviner où il pourrait rencontrer ce qui lui manquait. Enfin il lui vint à l'idée qu'il pourrait trouver beaucoup de clous de fer dans les planches de son ancien bateau. Il y courut de suite, enleva un clou d'une des planches, l'aiguisa sur une pierre, et le ploya ensuite en forme de crochet; il effila sa cravate de toile, et tressa ensemble plusieurs fils, de manière à en faire une ligne solide, y fixa l'hameçon, auquel il appendit un gros ver, et ce nouvel expédient lui réussit encore; il prit de plus gros poissons, et fut au comble de la joie.

Cependant il ne tarda pas à remarquer qu'il manquait encore beaucoup de choses à son instrument. En effet, plus d'une fois il lui était arrivé de voir le poisson, en se débattant au bout de sa ligne, retomber dans l'eau. Il chercha longtemps à comprendre comment cela pouvait arriver. Il avait toujours été très curieux et grand observateur. Il se rappela donc qu'un jour, ayant vu des flèches à un chasseur (c'était l'arme dont on se servait à cette époque pour chasser), et lui ayant demandé à quoi servaient les dents qui se trouvaient à leur extrémité, celui-ci lui avait répondu qu'à leur aide la flèche restait dans la blessure, sans pouvoir en être arrachée. Il chercha aussitôt à faire des dents à son hameçon; à cet effet, ses deux haches et son couteau lui tinrent lieu de marteau, d'enclume et de ciseau. Enfin, après un long travail, il réussit à fabriquer un hameçon armé d'une dent. Il l'essaya aussitôt, et, à sa grande satisfaction, il arriva plus rarement que le poisson déjà pris retombât dans l'eau.

Cependant Godefroy ne laissa pas que d'apporter quelques perfectionnements à son invention. Ainsi il était très fatigant pour lui de maintenir toujours à la même hauteur le bâton au bout duquel était suspendue la ligne, et d'observer attentivement si quelque poisson y mordait, pour la tirer assez promptement hors de l'eau. Un jour, une petite branche qui flottait à la surface de la mer, s'entortilla dans sa ligne. Il remarqua alors qu'il n'était plus nécessaire de tenir toujours son bâton à la même hauteur, car, quand il lui arrivait de l'abaisser, la petite branche empêchait l'hameçon de tomber au fond. Il reconnut bientôt aussi que cette branche lui indiquait le moment précis où le poisson s'approchait de l'hameçon pour en dévorer l'appât, et il put ainsi retirer sa ligne toujours au moment opportun. Il substitua à la branche un morceau de bois. Alors les produits de sa pêche devinrent un grand soulagement pour lui, et son invention un précieux trésor. L'expérience et la réflexion lui en firent encore retirer

d'autres avantages. Il remercia Dieu d'avoir donné à l'homme assez d'intelligence pour créer les objets nécessaires à ses besoins.

Cependant il se trouva de nouveau réduit à une dure extrémité, et il eut encore à souffrir cruellement de la faim pendant plusieurs jours. La mer fut tellement agitée qu'il ne put pas pêcher. Les vagues se brisèrent contre les rochers avec un si horrible fracas et à une si grande hauteur, qu'il n'osa pas s'approcher des bords. Il réfléchit alors aux moyens à employer pour se garantir, à l'avenir, de la famine, et pensa à creuser un réservoir pour y conserver du poisson. Il trouva non loin de la source, dans un fond de rocher, une cavité assez spacieuse. Il y amena l'eau de la fontaine, et elle se trouva bientôt remplie d'une onde limpide. Ce fut là qu'il conserva le produit de sa pêche, et il se trouva toujours ainsi des provisions contre la famine. A partir de ce jour, il n'eut plus d'inquiétude pour sa nourriture. « Que je suis content, dit-il, de ne plus avoir à craindre de mourir de faim! Combien je te remercie, ô mon Dieu! Je resterai maintenant ici avec plaisir, aussi longtemps que ta sainte volonté le permettra. Un jour, tu feras cesser ma captivité! »

CHAPITRE VI.

LA GROTTE.

Lorsque Godefroy n'eut plus à craindre la famine, et vit ses subsistances assurées pour l'avenir, le souvenir de ses parents et de ses frères et sœurs se réveilla dans son cœur, plus puissant que jamais. A toute heure de la journée, il regardait dans toutes les directions pour voir si un navire ne paraîtrait pas à sa vue.

Un matin, étant, suivant son habitude, monté au sommet du rocher qui lui servait d'observatoire, il aperçut tout-à-coup un grand vaisseau. Il était à peine éloigné d'un mille, et les rayons du soleil levant teignaient d'une teinte dorée ses larges voiles. Il tressaillit de joie à cette vue; son cœur fut agité tout à la fois de crainte et d'espérance. Il regarda fixement le vaisseau, dont le cap (1) était précisément tourné vers l'île. Il le vit

(1) Le cap d'un navire est la partie antérieure du bâtiment, ou la proue. En terme de marine, *mettre le cap* sur un endroit, c'est diriger le vaisseau vers ce lieu.

s'approcher de plus en plus. Alors il alla chercher une longue branche de sapin qu'il tenait prête à cet effet, il attacha son gilet à son extrémité, et, montant au sommet de son rocher, il agita de droite à gauche ce drapeau rouge, afin d'attirer l'attention du vaisseau. Mais, lorsque celui-ci se trouva assez rapproché de l'île pour pouvoir apercevoir ce signal, il changea tout-à-coup de direction, et s'éloigna de plus en plus du pauvre Godefroy. Le malheureux enfant le suivit des yeux, jusqu'à ce qu'il l'eût vu disparaître derrière les dernières limites de l'horizon, et, découragé, le désespoir dans le cœur, il redescendit à terre.

Il pleura longtemps et bien amèrement. Cependant il se rappela, en ce moment, les paroles que son père lui avait adressées un jour qu'il avait vu, comme lui, s'évanouir des espérances qu'il avait formées. « Souvent, quand nous sommes malheureux, la main de Dieu nous semble au moment de nous secourir; mais nous la voyons s'éloigner de nous. Pour cela, il ne faut pas perdre courage; ce n'est qu'une épreuve par laquelle Dieu veut tenter notre confiance en lui et notre patience. Il viendra plus tard à notre aide. Oui, il nous laisserait succomber sous le poids de notre douleur, que notre confiance dans son amour sage et paternel ne devrait pas en être ébranlée; car tout ce que Dieu nous envoie est pour notre bonheur, sinon dans cette vie, du moins dans celle à venir. » Ces paroles de son père le consolèrent un peu; il reprit courage.

Cependant il ne perdit pas l'espérance de voir bientôt un autre navire aborder à l'île, et l'emmener avec lui. Mais, en attendant, le temps devint de plus en plus mauvais. L'automne s'annonça tardivement par d'abondantes pluies; elles tombèrent sans discontinuer, la nuit et le jour. Les larges branches des sapins, sous lesquelles il avait établi sa chambre à coucher, ne lui offrirent plus un impénétrable abri. Quand il s'y coucha, l'eau plut sur lui comme par une gouttière; la terre se trouva tellement inondée par les pluies, qu'il eût été impossible de trouver dans le bois une seule place sèche. Cependant ce long déluge eut une fin. Mais l'hiver s'approcha toujours de plus en plus. Les vents du nord commencèrent à souffler, et le feuillage de la forêt ne fut plus assez épais pour en garantir le pauvre Godefroy. Les nuits devinrent tellement fraîches, que le froid saisissait tous ses membres. « Mon Dieu, s'écria-t-il un matin, presque mort de froid, que deviendrai-je si ce temps dure tout l'hiver! car s'il me faut coucher longtemps sur la terre glacée, au milieu de ce bois ouvert à tous les vents, j'y périrai certainement de froid. Laisse-moi trouver une place où je sois au moins à l'abri du vent et de la pluie! »

Il se mit de suite en route pour découvrir le gîte dont il sentait si vive-

ment le besoin. Entre la plus haute montagne de l'île, au sommet de laquelle il montait chaque jour à la découverte, et une autre colline presque aussi élevée, était située une petite vallée. Il l'avait souvent aperçue, mais il n'avait pu trouver d'ouverture pour y arriver. Descendre la pente escarpée d'un des rochers qui l'environnaient était chose impossible. Il chercha de nouveau, mais en vain, un passage pour y arriver. Enfin, à quelques centaines de pas de l'endroit où la source prenait naissance, il aperçut un rocher élevé qu'on eût dit avoir été fendu en deux du haut en bas. Il en atteignit le sommet, et, passant par l'ouverture qu'il présentait, parvint dans l'étroite vallée. Dans un des rochers qui la cernaient de tous côtés, il découvrit une grotte dont l'entrée était fermée par deux sapins élevés. Il pénétra sous cette voûte, assez spacieuse, et s'écria dans un élan de joie : « Cette grotte semble faite pour moi. Il me sera facile de m'y garantir du froid et de la pluie. Ta bonté songe à tout, père céleste! Tu m'as procuré des aliments pour tout le temps que je resterai ici! Quand j'ai eu soif, tu m'as donné de l'eau pour me désaltérer, et maintenant tu me procures encore un abri contre les rigueurs de la saison. Quelque dures que soient les épreuves auxquelles tu me soumets, j'y reconnais encore ton bienveillant amour. Aussi je ne puis assez te remercier! »

Aussitôt il s'occupa activement de ramasser de la mousse, et de la mettre sécher au soleil; car, quelque froides que fussent les nuits, la chaleur du soleil était encore très forte pendant le jour. Le soir venu, il porta cette mousse bien séchée dans la grotte, et, s'étendant dessus, il dormit la première nuit, dans sa nouvelle demeure, d'un sommeil calme et profond.

Il meubla ensuite son ermitage aussi bien que possible. Il y transporta sa cruche, sa marmite et son plat, et les autres objets qu'il possédait encore. Mais le plus précieux pour lui fut de se voir à l'abri de l'hiver qui approchait. Il apporta dans sa nouvelle habitation tout le bois qu'il avait déjà coupé; il en coupa d'autre encore, et l'empila le long d'un des rochers de l'intérieur de la grotte. Il voulut ensuite y faire du feu, mais il faillit être étouffé par la fumée. Obligé d'y renoncer, il songea au moins à empêcher le vent de pénétrer dans l'intérieur de sa demeure. Il tressa donc, avec les branches d'osier qu'il avait sauvées du naufrage, une espèce de porte, et fabriqua une huisserie en fichant en terre, à l'entrée de la grotte, des troncs bruts de sapins. Au lieu de pentures en fer, il en fit en bois, à l'aide de fortes branches, et la porte, ainsi établie, s'ouvrit et se ferma sans difficulté. Il en boucha tous les jours avec de la mousse; il y

pratiqua seulement une petite ouverture pour apercevoir la lumière du soleil. De cette manière, il eut assez chaud pendant la nuit. Pour faire du feu quand il le voudrait, il choisit, dans un des coins de la petite vallée, une place qu'abritait la cime pendante d'un rocher. Il eut soin d'y conserver toujours de la braise sous la cendre, afin de pouvoir, à l'aide de branches sèches, allumer, lorsqu'il en aurait besoin, un bon feu pour faire non-seulement rôtir son poisson ou le faire bouillir dans la marmite, mais encore pour pouvoir se chauffer; car il ne voulut plus se servir de sa pierre et de son amadou que dans un cas d'extrême besoin. Il économisa les quelques allumettes qu'il possédait, avec autant de soin que si c'eût été de l'or; pour un trésor il n'en aurait pas donné une seule: « Sans elles, dit-il, j'aurais été réduit à manger mes poissons crus; oui, sans une petite allumette, qui n'est pas moitié aussi grosse qu'un grain d'orge, je serais peut-être déjà mort de froid sur cette terre inhospitalière. Mon amadou et ma pierre ne m'ont pas été moins utiles. Partout, ici-bas, nous sommes entourés des bontés de Dieu, que, dans la prospérité, nous ne savons pas reconnaître. »

Cependant l'hiver était arrivé. Un matin, en sortant de sa grotte, Godefroy aperçut la terre couverte de neige; elle était tombée pendant la nuit. Un autre jour, les rochers et les arbres se couvrirent d'un givre brillant. Dans un pareil moment, il s'estima bien heureux de pouvoir se réchauffer à la chaleur d'un bon feu, et il remercia Dieu de ce bienfait.

Godefroy, ainsi abandonné, passa les longues soirées de l'hiver assis devant un feu pétillant, dont la fumée montait lentement au ciel, tandis que son éclat illuminait les rochers et les sapins couverts de frimas. Autour de lui, tout était froid et insensible; aussi il soupira plus d'une fois ardemment après le foyer paternel. Il pensa, en pleurant, au bonheur qu'il y avait éprouvé au milieu de sa famille; il se rappela les petites histoires que son bon père racontait tout en faisant ses paniers, tandis que ses enfants, assis autour de lui, filaient du chanvre, que leur mère tressait des filets et partageait souvent entre eux des noix et des pommes cuites. « Ah! je donnerais volontiers un doigt de ma main, dit-il souvent, pour me retrouver seulement une heure au milieu d'eux. »

Il profita de l'hiver pour exécuter encore d'autres travaux. Ce fut avec la plus grande peine qu'il parvint à faire avec les planches de sa barque une table et un banc; il les fixa au pied d'un rocher, et construisit un toit en bois pour les protéger; de cette manière, pendant les jours de pluie, il pourrait sortir de sa grotte et trouver un abri, tresser ses lignes, aiguiser ses hameçons, écailler son poisson; il pourrait y faire, en un mot,

toutes ses affaires, et même y prendre ses repas. Il rendit praticable le chemin qui conduisait à la source, et facilita le passage de plusieurs endroits escarpés et dangereux, en y plaçant de petites marches.

Lorsque le printemps reparut, et que les mouettes et d'autres oiseaux de mer, qui faisaient leurs nids dans les rochers qui bordaient le rivage, commencèrent à couver leurs œufs, il lui arriva par-ci par-là d'en dénicher quelques-uns. Ces œufs furent alors pour lui un régal d'une rareté précieuse, non-seulement parce qu'ils lui parurent excellents, mais encore parce qu'étant de différentes couleurs, ils lui rappelèrent la fête de Pâques, qui tombait à cette époque. Le cresson de la fontaine et les tendres feuilles de la capucine lui servirent de salade, et les racines de cette dernière plante de dessert. Le sel, qu'il recueillit dans les rochers de la côte, lui vint à propos pour donner du goût à ses aliments. Sa nourriture si frugale lui fut extrêmement salutaire; il grandit et il devint de plus en plus fort. « Ah! qu'il faut peu de chose à l'homme, dit-il souvent, pour alimenter son existence et vivre frais et bien portant! »

Les heures qu'il ne passait pas à pêcher, à faire la cuisine, à couper du bois ou à exécuter d'autres importants travaux, il les employait à extraire des perles des moules que la mer jetait sur le rivage. Comme personne n'en venait faire la pêche, il en trouva en grand nombre, et parmi elle il y en eut de la plus grande beauté. Il recueillit aussi du corail au milieu des rochers que baignait la mer. Il tressa de jolis paniers en jonc, dans lesquels il serra ses perles et son corail. « Dieu, je l'espère, dit-il, m'accordera de voir encore une fois mes parents; car j'aurai un petit trésor à leur rapporter. Cela leur permettra de se procurer quelques douceurs pour leur vieillesse qui approche, et de donner une dot à mes frères et sœurs. — Ah! mes bons parents ont déjà tant fait pour moi, et je ne peux les en récompenser! Avec quel plaisir, car je suis aujourd'hui déjà assez grand et assez fort, je les aiderais dans leurs nombreux travaux, si je n'étais pas aussi éloigné d'eux! Mais pendant que je ramasse ici des perles et du corail, peut-être travaillé-je pour eux! et, pour un enfant qui n'est pas dépourvu de toute tendresse filiale, peut-il être un travail plus doux que celui qu'il entreprend pour ses parents? »

CHAPITRE VII.

UN AMI DANS LE MALHEUR

Godefroy vivait dans son île, aussi gai, aussi content que pouvait l'être un garçon aussi vif et aussi éveillé que lui, qui se voyait condamné à une solitude aussi complète. Au milieu de ses continuelles occupations, le temps lui passait vite. Seulement, lorsque des pluies le forçaient de rester assis sous son toit de planche, ou qu'une violente tempête, le froid et la gelée, le contraignaient de s'enfermer dans sa grotte, alors il répétait en soupirant : « Ah! il est bien pénible de n'avoir personne à qui parler! Combien j'étais heureux lorsque j'étais à la maison, auprès de mes bons parents! » Il pensait à eux presque tout le jour, et en rêvait la nuit. Une fois, dans un rêve, son père se présenta à lui; il le regarda en souriant amicalement, le nomma son cher Godefroy; sa voix, pleine d'une indéfinissable tendresse, l'appela à lui, et ses bras s'ouvrirent pour le recevoir. Godefroy se réveilla, et, en se voyant seul dans sa grotte, il se prit à pleurer si amèrement, que les larmes lui coulèrent en abondance le long des joues. « O mon bon père! s'écria-t-il; comme il m'aimait quand j'étais auprès de lui! comme il me parlait toujours avec bonté, et que de bien il me faisait! Quel malheur, qu'il soit maintenant aussi loin de moi, que je ne puisse plus contempler son visage, et que, de son côté, il ne puisse plus me voir! Ah! il ne sait pas si je vis encore.

» Cependant, continua-t-il en élevant au ciel des regards pieux, j'ai encore un autre père en toi, Dieu puissant et miséricordieux! Il est vrai qu'il m'est aussi impossible de te voir que d'apercevoir en ce moment le visage de mon père! mais je sais que, quoique tu sois là-haut, au ciel, cependant tu es aussi près de moi sur cette terre. Ton amour pour moi est infiniment plus grand que celui que mon père peut me porter! Tu me vois, et tu connais toutes mes pensées! mon père *mortel* ne m'entend pas, et je ne puis converser en ce moment avec lui, tandis que toi tu entends toutes mes paroles; à chaque heure de la journée, je puis te parler. Tu ne converses pas avec moi, il est vrai, comme les hommes conversent avec les autres hommes; mais tu m'inspires de bonnes pensées, tu consoles mon cœur et le soutiens par l'espérance. Tu me prouves chaque jour ton amour par tes bienfaits, par tes dons paternels. Que de soins n'as-tu pas eus de

moi depuis que je suis dans cette île! Que je suis heureux de te connaître! Que je serais malheureux si je pouvais jamais t'oublier! Ici, sur cette terre étrangère, je pense sans cesse à mon père; je penserai aussi toujours à toi, mon père céleste et bienfaisant. Oh! qu'il est heureux l'homme qui te connaît, qui t'aime, et met sa confiance en toi! Il n'est jamais seul; un ami le suit en tous lieux, auquel il peut recourir dans les moments de détresse. Oui, c'est en toi, père céleste, que je trouve toujours la protection la plus sûre, les plus puissantes consolations, l'assistance la plus complète. J'espère revoir encore une fois mon père, mais il viendra aussi un moment où je pourrai contempler ton divin visage. »

Godefroy ne manquait jamais de faire chaque jour sa prière, matin et soir; il remplissait également ce devoir avant et après ses repas. Il remerciait Dieu de tous ses bienfaits. Relégué au fond d'une solitude aussi profonde, son attention n'était distraite par rien, ses yeux ne pouvaient apercevoir qu'un bien petit nombre d'objets; aussi il se mit à les examiner avec la plus grande curiosité, et apprit à connaître encore davantage Dieu par la contemplation de ses ouvrages.

Souvent il montait au sommet de son rocher le plus elevé, pour, de là, voir le soleil se lever. Lorsque le ciel et la mer se couvraient de teintes chaudes et transparentes, que les nuages paraissaient embrasés, et que le soleil, enfin, pareil à un globe de feu, s'élevait au-dessus de l'horizon, son âme s'attendrissait. Il s'agenouillait et entonnait un hymne à la louange de celui qui a créé un si magnifique ouvrage. L'artiste qui aurait pu peindre dans ce moment le pieux enfant agenouillé sur un rocher, le visage et les mains levés au ciel, éclairés par les ardents rayons du soleil levant, eût fait un admirable tableau! Au coucher de l'astre du jour; il faisait encore sa prière. « C'est toi, père céleste, disait-il, qui règles et son lever et son coucher, afin qu'il éclaire les hommes, tes enfants, et qu'il échauffe, fasse croître et prospérer tout ce qui a vie, verdit et fleurit sur la terre.

Souvent aussi il contemplait avec une pieuse joie la lumière douce et calme de la lune, et éprouvait une vive satisfaction à observer les phases immuables de sa croissance et de sa décroissance, ce que jusque-là il n'avait jamais aussi bien remarqué. « Oh! combien doit être bon et doux, s'écriait-il, celui qui, après une chaude journée consacrée au travail, daigne envoyer aux hommes une lumière aussi paisible et aussi douce! »

En l'absence de la lune, lorsque le ciel était pur, il s'amusait à contempler les innombrables étoiles qui brillaient au firmament. Il montait sou-

vent au sommet de son rocher pour embrasser le ciel étoilé dans toute son étendue. Il ne tarda pas à découvrir, après une observation plus attentive, que quelques étoiles se levaient, se couchaient, et faisaient autant de chemin que le soleil; que d'autres plus petites traversaient l'atmosphère, sans jamais disparaître à sa vue; enfin que ce monde tout entier semblait tourner autour d'une étoile qui ne changeait jamais de place (1). Il remarqua, en outre, que chaque jour les étoiles se levaient un peu plus tôt, que de mois en mois de nouveaux astres, dont il n'avait pas encore observé l'existence, paraissaient à sa vue, et qu'enfin ce n'était qu'au bout d'une année que les mêmes revenaient sur l'horizon. Toutes ces découvertes lui causèrent la plus grande joie. Lorsque la nuit était pure et constellée, principalement en hiver, et qu'on voyait le ciel étinceler du feu des plus brillantes étoiles, il ne pouvait le contempler sans un tressaillement de respect et d'admiration. « Le ciel aussi, s'écriait-il, nous entretient de la magnificence de Dieu, en étalant à nos yeux toutes les merveilles de la création (2). »

De plus, les œuvres de Dieu répandues sur la terre, autant du moins qu'il put en apercevoir sur son île stérile, éveillèrent en lui de pieux sentiments. « Là haut, dit-il, un jour que le printemps renaissait; la voûte céleste étincelle d'étoiles, mais ici-bas, devant ma grotte, ne voilà-t-il pas un gazon vert, émaillé de belles fleurs jaunes comme de l'or, dont les feuilles délicates s'étendent comme des rayons lumineux. » Quand il était enfant, il s'était souvent amusé avec ses camarades à faire des chaînettes avec des queues de fleurs semblables et à souffler sur les boules de laine qui restaient à découvert après l'enlèvement des pétales, et il avait toujours pris un grand plaisir à voir leurs flocons voler autour de lui. Mais en ce moment il les envisagea d'une tout autre manière. « Ces fleurs, auxquelles on fait si peu d'attention, dit-il, témoignent de la sagesse et de la bonté de Dieu. Chacun de ces flocons porte avec lui une petite graine, et chaque graine est comme un vaisseau à la voile; le vent les a transportées de la terre ferme ici, à travers les airs. Puisque le vent a le pouvoir de faire voyager ces graines, il les a répandues au sommet de ces rochers, et ces fleurs en sont sorties. Ainsi, longtemps avant que j'arrivasse dans cette île, la main de Dieu avait semé presque partout ces fleurs, dont les feuilles et les racines devaient me nourrir. »

(1) L'auteur parle ici de l'étoile polaire et de la constellation d'Hercule, autour de laquelle paraît tourner tout le système céleste.

(2) Ceci rappelle le commencement du fameux psaume XVIII : *Cœli enarrant terræ gloriam Dei*, etc.

Il n'appréciait pas moins bien le prix des sapins, les seuls arbres qu'il y eût dans son île. « S'ils ne me donnaient pas de bois, disait-il, je serais fort embarrassé pour faire cuire mes aliments, et je pourrais à peine supporter la rigueur de l'hiver. » Il se mit à considérer avec la plus grande attention leurs pommes d'un brun si éclatant et d'une structure si élégante, dont il s'était servi autrefois pour jouer ; il en ouvrit les écailles avec son couteau, et il remarqua alors que sous chacune d'elles se trouvaient deux petites graines volatiles. Elles aussi ont été apportées ici par les vents ; et ces sapins qui couronnent ces rochers, qui m'entourent, ont été semés comme toutes ces belles fleurs jaunes. Sans cela comment la terre, à une aussi grande hauteur, aurait-elle pu être fécondée? Leurs racines aussi doivent avoir eu bien de la peine à s'attacher aux flancs de ces durs rochers. On les voit quelquefois pendre longtemps, et, comme des êtres doués de raison, chercher une fente, une cavité où elles puissent se fixer. Quant aux troncs, ils sont déliés, hauts et droits comme des cierges, et telle est leur flexibilité, que la tempête les fait bien ployer, mais ne peut les rompre facilement. Et il en devait être ainsi pour qu'ils pussent croître et vivre à une si grande hauteur. De plus, leurs branches et leurs feuilles ont le privilége de conserver leur verdure pendant l'hiver, et offrent ainsi, lorsque les autres arbres ne présentent plus qu'un froid squelette, un abri à de pauvres petits oiseaux. Du reste, ces sapins présentent un bien beau spectacle, avec leur feuillage toujours vert et leur tête qui s'élève si haut dans les airs. Lorsque je contemple le ciel à travers la sombre verdure des sapins qui se trouvent devant ma grotte, il me paraît d'un plus beau bleu, et la lune me semble briller d'un plus vif éclat. » Aussi il se garda bien d'y toucher et préféra aller couper du bois plus loin.

Il examina également avec le plus grand soin cette mousse verte et jolie à laquelle jusqu'ici il n'avait jamais fait une attention sérieuse. « Que Dieu a donc bien tout disposé sur cette terre! dit-il; le moindre petit brin de mousse témoigne encore de sa sagesse et de sa bonté; on dirait de la feuille d'un jeune sapin; et comme ces feuilles paraissent délicatement tissues lorsqu'on les regarde à la lumière! Les ouvrages qui sortent de la main de l'homme sont, en comparaison, bien informes et bien grossiers. » Il examina ensuite les petites capsules qui renferment la graine. « Qu'elles sont d'une forme élégante, dit-il; elles ressemblent à de petites coupes fermées d'un couvercle. Les graines sont aussi petites que des grains de fine poussière. Lorsqu'elles sont mûres, le couvercle tombe, et le vent les répand au loin. C'est là ce qui explique la grande quantité de mousses que l'on trouve en tous lieux. Elles prennent leur nourriture au sein de sté-

riles rochers, et les couvrent d'un tapis d'agréable verdure. L'oiseau que j'entends chanter s'en sert pour se construire un nid et moi pour me coucher. Quelle innombrable quantité ne me faut-il pas pour me préparer une couche moelleuse? Si cette plante ne se trouvait pas en aussi grande abondance, j'aurais été obligé de me coucher sur la pierre! Sans elle je n'aurais pas pu garantir aussi bien ma grotte du vent et du froid! Oui, grand Dieu! tout sur la terre, depuis le sapin altier jusqu'à l'humble mousse, depuis l'astre éclatant du soleil jusqu'à la poussière de cette plante, tout prouve ta puissance. L'univers est plein de ta gloire. Le ciel et la terre ne forment qu'un temple où ta magnificence éclate dans toute sa splendeur; et moi aussi je te dresserai dans mon cœur un autel pour t'adorer. »

Quoique Godefroy se fût habitué à regarder le ciel et la terre comme un temple où Dieu était sans cesse présent, cependant il regretta amèrement de n'avoir pu trouver une église. « Il me faudrait, dit-il, une croix pour me rappeler le souvenir de la Divinité; la vue d'un pareil emblème fait naître chez l'homme des sentiments religieux. » Il coupa une branche de sapin dont l'écorce brune était couverte d'une jolie mousse jaune et blanche, il en fit une croix qu'il plaça sur un rocher non loin de sa grotte.



« Cette croix, dit-il, ce signe sacré de notre rédemption est si simple, qu'il n'est pas d'endroit où l'on n'en puisse élever un; et cependant il suffit pour nous rappeler sans cesse le souvenir de notre Sauveur qui est mort pour nous! Ailleurs on les couvre d'or et de pierres précieuses, mais une simple parure de mousse ne produit pas un mauvais effet et convient parfaitement au séjour d'un pauvre solitaire. » C'est là que souvent, agenouillé devant cette humble croix, il fit sa prière le matin et le soir; une pierre, qu'il avait roulée au bas du rocher qui la supportait, lui servit de prie-Dieu.

Il est bon de dire que ses parents lui avaient appris plusieurs prières courtes et touchantes. Il éprouva une bien vive joie de ne pas les avoir oubliées; il se mit à les dire tous les jours. Elles eurent pour effet de lui inspirer de consolantes pensées, et de lui servir, pour ainsi dire, d'ailes pour élever son cœur au ciel. « Si nous avons à remercier Dieu d'un bien-

fait ou à implorer sa protection dans la détresse, il est inutile que nous sachions nos prières par cœur. Le malheur, un cœur reconnaissant, nous rendent facile l'accomplissement de ce devoir. Mais que d'heures dans la vie, où les tribulations nous épargnent, sans que cependant notre âme soit heureuse! C'est alors que ces prières nous sont vraiment utiles. Celles que je sais par cœur sont un livre précieux, que mes bons parents m'ont donné pour m'accompagner dans la route que je dois parcourir; aussi il ne me quitte pas, et je ne crains pas de le perdre. »

En outre, ses parents lui avaient fait apprendre par cœur plusieurs passages des saintes Écritures. Ces passages, principalement ceux qui retraçaient les paroles de Jésus, il se mit à les réciter tous les jours, pour ne pas les oublier, précaution nécessaire, puisqu'il ne possédait plus un seul livre dans lequel il pût les relire. Ces pieuses instructions devinrent les objets de ses réflexions; elles adoucirent et calmèrent ses peines. « Elles sont pour moi, dit-il, comme un riche coffret rempli de pierres précieuses que la main des voleurs ne peut atteindre; c'est pour mon cœur la source d'une joie pure, et sa valeur ne saurait s'estimer. »

Au fond de son ermitage la pensée de Godefroy fut souvent occupée du souvenir de Jean dans le désert. « Ce fut aussi la volonté de Dieu, pensa-t-il, que Jean, qui devait devenir un saint homme et faire tant de bien à ses semblables, passât sa jeunesse au milieu d'un désert. En effet, la solitude doit avoir son bon côté; et bien certainement ce n'est pas sans raison que Dieu m'a conduit ici! » Et, au fait, cette vie retirée ne fut pas sans profit pour lui. Son âme s'y développa et devint aussi pieuse que bonne.

CHAPITRE VIII.

NOUVELLES DOULEURS.

Jusqu'ici la santé de Godefroy avait toujours été bonne. Mais un jour il fut victime d'un fâcheux accident; un éclat de moule lui entra bien avant dans le talon. Il dut cela à ses souliers qu'une longue marche au milieu de chemins rocailleux avait totalement usés et dont il ne pouvait plus faire aucun usage. Cependant la blessure s'enflamma et lui causa de vives douleurs. La fièvre survint, et il en arriva à ne plus pouvoir se lever de son lit qu'avec peine. Ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'il parvint, en s'appuyant sur un bâton, à se traîner jusqu'à la fontaine, pour y emplir une

cruche d'eau, afin d'étancher la soif brûlante qui le dévorait. Cependant il se réjouit de n'avoir aucun appétit; car, dans son état de faiblesse, il lui aurait été presque impossible d'aller à son réservoir chercher du poisson et de le faire cuire. Il manquait de linge pour panser sa blessure. Pauvre Godefroy! il était bien à plaindre!

En proie à de vives douleurs, le sang brûlé par la fièvre, privé de tout secours, il gisait étendu, au fond de sa grotte, sur son lit de mousse; et, dans ces cruels moments, il pensait avec plus de tristesse que jamais à la maison paternelle. « Ah! pensait-il, là, si quelque mal me tourmentait, quel tendre intérêt me témoignaient mes parents! Mon père allait lui-même chercher le médecin. Ma mère, au milieu des plus tendres caresses, préparait les médicaments, m'apportait dans mon lit de bonne soupe bien chaude, et préparait elle-même mon coucher. Et mes fréres et sœurs, comme ils paraissaient affligés de mon état! ils ne pensaient qu'à me consoler et employaient tout pour y parvenir. Tout le monde priait pour moi! Mais ici je suis seul et sans secours! Ah! il serait bien affreux de mourir ainsi abandonné! »

Il répandit d'abondantes larmes, leva les mains au ciel et pria : « Mon Dieu, mon pére céleste, mon seul espoir! le monde entier m'abandonne, mais toi, tu ne m'abandonnes pas! Oh! aie pitié de moi! Tu es toujours venu à mon aide; viens-y encore en ce jour. Rends-moi la santé; ne me laisse pas mourir dans cette île déserte; ramène-moi au sein de ma famille. »

Ce fut alors qu'il reconnut mieux que jamais qu'il n'avait pas toujours été aussi reconnaissant, aussi soumis envers ses parents, si bons pour lui, qu'il aurait dû l'être. « Mon Dieu! s'écria-t-il, peut-être ne m'as-tu exilé ici que pour que je reconnusse mes défauts et que je m'en corrigeasse. Ah! pardonne-moi, père céleste, je te promets, si tu me ramènes auprès d'eux, d'être à l'avenir tout amour, reconnaissance, et de leur obéir avec la plus entière soumission! »

Ce fut aussi avec le plus profond chagrin qu'il pensa à ses frères et sœurs, aux querelles qu'il avait souvent soulevées, aux paroles dures qu'il leur avait adressées. « Ah! combien je me repens de ma conduite! Pardonne-moi encore, père miséricordieux! et reconduis-moi auprès d'eux! Oh! je ferai tous mes efforts pour vivre dans l'harmonie la plus parfaite, et être pour eux le meilleur des frères! »

« Ah! disait-il souvent, si je me retrouvais dans la maison paternelle, je ne saurais trop apprécier le bonheur de posséder des parents aussi dévoués, des frères et sœurs aussi bons! Je l'ai souvent gâté par mon étourderie et

ma légèreté. Dieu clément, laisse-moi les revoir une fois encore; que je puisse leur demander pardon, contribuer à leur bonheur par une meilleure conduite, et leur faire autant de bien que j'en ai reçu d'eux ! »

C'est ainsi que pria souvent Godefroy pendant sa maladie. Dieu lui rendit la santé. Sa blessure se guérit; la fièvre diminua et finit même par le quitter entièrement. La première fois qu'il put se lever et sortir de sa grotte sans l'aide d'un bâton, il s'agenouilla pour en remercier Dieu. Sa confiance en lui augmenta. « Mon Dieu! s'écria-t-il, entre autres choses, tu as exaucé ma prière, la première que je t'aie adressée; tu m'as rendu la santé. Je me nourris de l'heureux espoir que tu voudras bien exaucer encore celle que je t'adresse, que tu me ramèneras bientôt au sein de ma famille bien-aimée. »

Aussitôt qu'il fut rétabli, il s'occupa, avant tout, à se faire une espèce de chaussure pour garantir d'un nouvel accident ses pieds à peine guéris. A l'aide de sa hachette et de son couteau il se fit, avec une des planches de son ancien bateau, de fortes semelles; le cuir de ses vieux souliers lui fournit des courroies qu'il cloua solidement à ces semelles. Cette nouvelle chaussure, à laquelle on a donné le nom de sandale, fut tout ce qu'elle pouvait être avec les mauvais outils dont il disposait.

Il ne tarda pas également à avoir besoin d'effets neufs. Les siens lui étaient devenus trop petits, et étaient d'ailleurs tellement usés, qu'ils ne le garantissaient que bien faiblement de la rigueur du temps. Quand il faisait mauvais, il avait tellement froid que les dents lui en claquaient; il craignit de retomber malade. Il est vrai que, dans les jours de gelée, il s'enveloppait dans le manteau de son père; mais malheureusement il était trop long et il marchait dessus; de plus, les manches lui couvraient entièrement les mains, et le gênaient beaucoup dans son travail, quoiqu'il eût soin de les retrousser. Il résolut donc d'en faire une longue robe qui lui descendrait jusqu'aux talons, sans cependant gêner ses mouvements, comme une fois il en avait vu une sur le dos d'un ermite. « Mais, dit-il, où prendrai-je une aiguille, du fil et des ciseaux? » Pour suppléer à ce qui lui manquait, il aiguisa un morceau de clou en forme d'aiguille; mais il éprouva les plus grandes difficultés à y percer un trou à l'aide d'un autre clou bien aiguisé. Heureusement il avait autrefois remarqué dans l'atelier d'un forgeron que le fer était non-seulement malléable, tant qu'il était rouge, mais encore qu'il demeurait ainsi, même après s'être un peu refroidi, et que, lorsqu'on le plongeait tout en feu dans de l'eau froide, il reprenait aussitôt sa solidité. Il remercia Dieu d'avoir, pour les besoins de l'homme, donné au fer ces deux admirables propriétés, et il parvint

enfin à faire un outil qui ressemblait, il est vrai, plutôt à un carrelet qu'à une aiguille. Il fit du fil avec les lambeaux d'une paire de bas de laine que, depuis longtemps, il avait mise de côté. Son couteau, qu'il aiguisa sur une pierre, lui tint lieu de ciseaux. Il se mit alors à l'ouvrage; il tailla son manteau en forme de longue robe, et en assembla les morceaux aussi bien qu'il le put. Il se fit une ceinture avec la corde qui avait servi à attacher son bateau, et que le soleil et les pluies avaient entièrement blanchie. Son chapeau se trouvant également hors d'état de servir, il s'en tressa un autre avec du jonc, ce qui, pour un vannier, fut très facile. Ensuite il endossa son nouveau costume; sa longue jupe brune, qu'une corde blanche serrait autour de sa taille, son chapeau, dont les bords étaient un peu rabattus des deux côtés, son long bâton de bois de saule, qu'il tenait à la main, lui donnaient tout-à-fait la physionomie d'un ermite. Il se rendit au bord de la mer pour se regarder dans ses eaux, transparentes comme un miroir, et ne put s'empêcher de rire de son nouvel accoutrement. « Maintenant, dit-il, je ressemble entièrement à ce moine qui venait de temps à autre nous rendre visite, à l'époque où j'habitais encore la maison. Ma robe n'est pas moins grossière que mal faite; mais elle est aussi chaude que si elle était d'un drap très fin, et que si elle avait été taillée et cousue par une main habile. Je regarde ce vêtement comme un grand bienfait de Dieu, et je ne passerai pas un jour sans le remercier de me l'avoir donné. »

Pendant que sa main était occupée à tailler et à coudre son habit, son esprit était occupé de bien singulières réflexions :

« Avant de venir dans cette île, dit-il, je n'avais jamais pensé à la douceur qu'il y avait d'habiter au milieu d'une grande agglomération d'hommes. Que de milliers de bras ne faut-il pas pour habiller un homme aussi bien que je l'étais chez mon père! Je ne veux prendre pour exemple que mon ancien chapeau. Eh bien! avant qu'un seul tuyau de paille soit sorti de terre, que de bras n'a-t-il pas fallu mettre en action! D'abord, avant que le paysan pût labourer son champ, il a fallu une charrue. Pour cela, le montagnard a fouillé le sein de ses montagnes pour en extraire le fer, qu'il a fallu fondre et marteler sur l'enclume. Et pour rendre la mine exploitable, pour faire les fonderies et les marteaux, que d'hommes n'a-t-il pas encore fallu mettre en œuvre! Le charron a fait les roues et le corps de la charrue; mais pour cela, il lui a fallu du bois, et le bras du bûcheron a été nécessaire pour l'abattre dans la forêt. Et puis, de combien d'outils le charron n'a-t-il pas eu besoin pour travailler le bois? Ensuite il a fallu le livrer à de nouvelles mains. Le maréchal a ferré les roues et

fait le soc de la charrue; il lui a fallu aussi du fer, des soufflets, des marteaux, des tenailles et une enclume. La fabrication de tous ces outils a demandé l'emploi de bien des bras. De plus, avant de pouvoir atteler les chevaux à la charrue, il a fallu des harnais et des cordes. Mais alors le sellier et le cordier ne furent pas seuls occupés; avant de les mettre à l'ouvrage, il a fallu employer bien des bras pour tanner le cuir, cultiver le chanvre et le filer! Il a fallu que le paysan semât la graine, que le moissonneur coupât les épis, que le batteur en grange battit la paille, avant qu'elle fût remise entre les mains de l'ouvrier, et qu'il en eût tressé un chapeau. »

Godefroy se mit aussi à penser au nombre de bras nécessaires pour préparer la laine et le lin, pour teindre le drap, pour blanchir la toile; à la quantité d'instruments et d'outils, tels que rouets, métiers à tisser, fouloirs, chaudières à teintures, et à mille autres objets indispensables pour ces travaux; à la multitude de travailleurs mis en œuvre pour les exécuter, avant que le tailleur, à l'aide de ses ciseaux et de son aiguille, en eût fait un vêtement convenable.

« Je sais, dit-il, ce que coûte une seule aiguille; on en a plusieurs pour un kreutzer, et la modicité du prix fait que celui qui les fabrique a toujours de l'ouvrage pour aider à celui des autres. C'est une chose bien remarquable, que des milliers d'hommes travaillent toujours au profit d'un seul; celui-là, de son côté, doit, par son travail, contribuer au bien des autres pour que la société subsiste. Tout le monde gagne à s'aider mutuellement. Le grand ne doit pas mépriser le petit, ni celui-ci porter envie à plus puissant que lui. Il faut vivre par les autres et pour les autres. Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger. Dieu l'a voulu ainsi, afin que les hommes, qui se sont si nécessaires les uns aux autres, vécussent ensemble et en bonne intelligence. Oh! c'est un grand bonheur de vivre en société! Celui qui s'en trouve séparé est condamné à bien des douleurs, à bien des privations! Ah! si jamais je puis me retrouver au milieu de mes semblables, l'obligation de travailler sera loin d'être un chagrin pour moi. Je veux, par une activité sans relâche, contribuer au bien-être général. »

CHAPITRE IX.

UN GRAND MALHEUR.

Remis de son indisposition, habillé chaudement des pieds à la tête, Godefroy vécut de nouveau calme et tranquille; seulement le désir de revoir ses parents bien-aimés remplissait toujours son cœur, et prenait chaque jour de nouvelles forces. Il continuait de monter, plus souvent même qu'autrefois, à son observatoire, et, de là, ses yeux parcouraient les quatre coins de l'horizon, cherchant à découvrir la trace d'un vaisseau. Il en aperçut plus d'un, dont la marche était dirigée vers son île... et le cœur lui battait de joie et d'espérance. Mais ils changeaient de direction sans s'en être approchés, et le pauvre Godefroy avait la douleur de les voir disparaître à droite ou à gauche de l'horizon. Il ne douta plus que ce ne fût à dessein que les vaisseaux évitaient de s'en approcher; mais il fut longtemps à en comprendre le motif. Cependant il finit peu à peu par le découvrir. Autour de l'île s'élevaient au-dessus des flots beaucoup de rochers; d'autres, en grand nombre, étaient cachés par les eaux de la mer, ce qu'il était facile de deviner au bouillonnement des vagues, qui se brisaient sur eux avec fureur. Il comprit que c'était pour ne pas se briser sur ces rochers que les vaisseaux évitaient de s'en approcher. Un jour, il fut vivement ému en voyant un navire arriver sur son île, toutes voiles dehors; mais tout-à-coup la voilure tomba, les rames furent brassées, et on s'éloigna à la hâte de ces dangereux parages. Force lui fut donc de se résigner à la volonté de Dieu. « Un jour viendra, dit-il, où Dieu m'arrachera d'ici. En attendant, que sa volonté soit faite! Quand l'heure qu'il a fixée pour me délivrer de ma captivité aura sonné, il saura bien trouver les moyens d'arriver à ses fins. Gloire lui soit rendue! Il conduira tout à bonne fin. »

Cependant, se voyant condamné à passer encore un hiver dans cette île, Godefroy jugea à propos de faire sa provision de bois. Il abattit plusieurs sapins, en fendit le bois, et l'empila contre un rocher, non loin de sa grotte. Il recueillit également, et déposa au même endroit une grande quantité de branches et de jeunes scions bien secs dont il faisait de petits fagots, qui l'aidaient à allumer du feu plus promptement.

Un jour, il avait abattu, sur le sommet d'un roc élevé qui se trouvait à quelque distance de sa demeure, un sapin qui avait roulé au fond d'une fondrière, avec un horrible fracas. Il se mit de bon matin à l'ouvrage, pour en dépecer le bois. Mais le manque d'une scie, et la nécessité où il se trouvait de couper le bois avec sa hachette, lui donnèrent beaucoup de mal; il suait à grosses gouttes. Midi étant sonné, et l'appétit commençant à se faire sentir, il chargea sur ses épaules un pesant fardeau, et se mit en route pour regagner sa demeure. Mais à peine fut-il sorti de la fondrière, qu'une scène d'effroi frappa ses regards. Il vit s'élever entre les deux rochers, à l'endroit même où était située sa grotte, des nuages d'une fumée noire et épaisse; et deux flammes, d'un aspect rougeâtre et sinistre, pareilles, par leur élévation et leur étendue, aux tours élevées de deux clochers, menacer le ciel.

Il avait bien entendu parler de montagnes qui, de temps à autre, vomissaient des flammes. Il craignit aussitôt qu'un feu souterrain n'eût éclaté dans son île, et ne la consumât bientôt tout entière. Il jeta son fardeau à terre, et, le cœur tremblant d'effroi, s'approcha de sa petite vallée et demeura à l'entrée, immobile et dans une consternation profonde. Il n'aperçut que de la fumée et des flammes; le bruit et le craquement de l'incendie s'assourdissaient. Cependant, malgré ce triste tableau, la certitude que ce n'était pas la terre qui vomissait ces flammes lui procura quelques consolations; il comprit même facilement quelle pouvait être la cause de ce violent incendie. En effet, il avait oublié imprudemment, près de l'endroit où il faisait du feu, quelques-uns des petits fagots qu'il y avait entassés. Il était resté un peu de braise sous la cendre; le vent, en soufflant dessus, l'avait allumée, et avait en même temps fait rouler vers elle plusieurs petits fagots. Ceux-ci s'étaient aussitôt enflammés, et avaient communiqué le feu à tout le reste. Sa provision de bois, la porte de sa grotte, sa table, son banc, son toit de planche, qui s'abîma même en ce moment sous ses yeux, tout était en flammes. Les deux sapins élevés, qui entouraient sa grotte, n'avaient pas même été épargnés; ils ressemblaient à deux torches gigantesques.

Au premier coup d'œil, Godefroy n'aperçut pas quel immense dommage cet incendie lui causait; et néanmoins il s'adressa d'amers reproches de sa légèreté et de son imprévoyance. Ce qui excita surtout ses regrets, ce fut la perte de sa vaisselle, de sa provision de bois, et de ses meubles. « Grand Dieu, s'écria-t-il, le toit, en s'écroulant, a cassé la marmite, il ne me sera plus possible de faire cuire de poisson. Ma cruche à eau est également en morceaux! Quand je voudrai boire, il faudra que je sorte

de ma grotte pour me rendre à la source. Je ne possède plus ni table, ni banc, et la flamme, en dévorant le toit que j'avais construit, ne m'a pas laissé une seule place hors de ma grotte, pour me mettre à l'abri de la pluie! »

Le plus grand malheur qui pût arriver au pauvre solitaire venait de l'atteindre; le désespoir s'empara de lui, et, les mains jointes, il s'écria : « Mon Dieu! quel événement affreux vient de me frapper! Mes lignes, mes hameçons, qui me sont indispensables pour pêcher, et que j'avais suspendus avec tant de soin à l'ombre de ce toit pour les garantir de l'humidité, l'incendie les a consumés! Et maintenant, comment pêcher? N'ai-je pas employé tout le linge que je possédais à faire du fil, et ce fil ne m'a-t-il pas servi à tresser des lignes? Comment faire aujourd'hui? car la laine ne peut m'être d'aucune utilité. Je ne sais que résoudre pour me tirer d'affaire! Me voici de nouveau en danger de périr de faim! Pendant ma maladie, la pensée de mourir, abandonné de tout le monde, dans cette île déserte, me glaçait le sang. Dieu puissant! si tu ne m'envoies pas un prompt secours, je ne tarderai pas à périr de misère au milieu de ces rochers nus et stériles. »

Godefroy essaya de descendre dans la vallée; mais il ne put y demeurer longtemps. La terre était brûlante, l'atmosphère ardente, les sapins enflammés laissaient tomber une pluie brillante d'étincelles et de résine fondue, et la fumée empêchait presque de respirer. « Ah! dit-il, on a l'habitude de dire que le bonheur naît souvent de l'infortune! mais, quand je considère la scène d'horreur qui est là devant moi, je ne puis me persuader que le malheur qui vient de me frapper puisse être la source de quelque chose d'heureux pour moi. Aussi je ne vois pas de terme à mon affreuse position. »

Désespéré, il abandonna sa vallée, sa vallée, qui lui était devenue si chère; il alla s'asseoir, à quelque distance, sur un fragment de rocher, et pleura, la tête appuyée sur ses mains. « Si je vivais au milieu de mes semblables, pensa-t-il, j'aurais bien vite réparé le dommage que cet incendie m'a causé. Moyennant quelques kreutzers, il me serait facile de racheter des lignes pour pêcher, une marmite et une cruche à eau! ou bien, si je ne possédais pas un seul kreutzer, je trouverais facilement des personnes charitables qui se feraient un plaisir de me donner quelques bouts de fil et quelques plats de terre, ou de l'argent pour les acheter; mais ici, je suis séparé du monde, et mon malheur est irréparable! Un peu de ficelle pourrait me sauver la vie; — mais, hélas! il n'y a personne ici pour me le donner! Oh! je le sens, qu'il est doux de vivre au

milieu de ses semblables! qu'il est facile à un homme d'adoucir le malheur de son frère! qu'il lui faut peu de chose souvent pour le préserver d'une grande infortune et le rendre heureux! Mais le malheureux, que le monde entier abandonne, doit périr misérablement! Oh! si jamais j'étais assez heureux pour me retrouver dans la société, avec quel empressement je tendrais la main à toutes les infortunes! Oh! qu'elle est douce et touchante cette pitié que le divin père des hommes a mise au fond de leurs cœurs; elle, dont la puissante efficacité soulage et adoucit les épreuves auxquelles il nous soumet! Ah! si ce sentiment noble et généreux n'existait pas, le malheureux vivrait abandonné au milieu même de ses semblables, comme moi sur cette île déserte. »

Ces pensées affligeantes occupèrent son esprit jusqu'au soir; il voulut alors regagner la grotte. Il descendit donc dans la vallée. L'incendie, il est vrai, était éteint; mais il y avait encore beaucoup de fumée. Il lui fallut chercher un gîte ailleurs. Mais il avait tellement éclairci le bois voisin de la source, par des coupes réitérées, qu'il fut forcé de coucher à la belle étoile, sur une pierre aride et nue. Il était tellement affligé, que le sommeil ne put approcher de sa paupière. « Ah! pensa-t-il en soupirant, je suis comme un pauvre oiseau qu'on a chassé de son nid. » Alors un ardent désir de revoir le toit de ses pères, de douloureuses pensées, s'éveillèrent dans son cœur, plus puissants que jamais. « Oh! s'écria-t-il, que de maux j'ai déjà endurés ici, et combien j'en dois souffrir encore! Mais là-bas, chez mes parents, de quel bonheur je jouissais! Si je me retrouvais auprès d'eux, que je me sentirais revivre! »

Il leva au ciel des yeux baignés de larmes. La nuit était belle; aucun nuage n'obscurcissait la pureté du ciel, et les étoiles jetaient des lueurs vives et brillantes. « Grand Dieu! dit-il, que l'on doit être bien au ciel! quel bonheur nous y attend auprès de toi! C'est là notre patrie, notre véritable toit paternel! Avec quel plaisir je m'élancerais de cette île déserte et stérile, où je vis dans la solitude, vers le pays, couvert de riches jardins qui étalent aux yeux de si belles fleurs et des fruits si délicieux, où je verrais mon père ouvrir ses bras pour me recevoir! avec quelle ardeur plus grande encore je me précipiterais vers toi, mon divin père! La terre entière ressemble à cette île abandonnée. Les hommes qui l'habitent ont autant à y souffrir que moi sur ce rocher... le chagrin, le froid, la faim, la maladie, et enfin, la mort. Mais là-haut, auprès de toi, la douleur et les larmes sont inconnues; c'est là qu'existe seulement le véritable bonheur. Si j'avais l'espérance d'y retrouver un jour mes bons parents, il me serait égal d'être condamné à souffrir ici longtemps encore. Certes, si

aujourd'hui un navire abordait ici, et me ramenait auprès de mon père, ma joie serait bien grande; eh! bien, je ne me réjouirais pas moins si la mort venait m'enlever de ce monde, et me conduisait dans une meilleure patrie, au ciel! »



CHAPITRE X.

LES AMIS ÉLOIGNÉS.

Trois années s'étaient écoulées depuis le jour où la tempête avait jeté Godefroy dans cette île. Ses parents étaient loin de penser qu'il vécût encore. Ils espéraient le revoir dans le ciel. Leur douleur n'était adoucie que par le bonheur que leur procuraient leurs autres enfants. Marthe, âgée maintenant de quatorze ans, était très laborieuse. André, qui, à l'époque où Godefroy fut enlevé à ses parents, n'avait que neuf ans, aidait son père dans ses travaux, et lui rendait déjà de grands services. Tous deux étaient aussi sages que respectueux pour les auteurs de leurs jours.

Un jour, à l'époque de la maturité des noisettes, Philippe leur dit: « Mes amis, aujourd'hui que le temps est beau et la mer tranquille, nous irons faire un tour à l'île Verte. J'ai besoin de branches de saule; vous pourrez profiter de ce voyage pour remplir quelques paniers de noisettes. Elles sont aussi bonnes cette année qu'il y a trois ans à pareille époque, lorsque votre pauvre frère vivait encore. » Le père, accompagné de ses enfants, traversa la mer. Après avoir complété leur provision d'osier, ils s'assirent au pied d'un arbre et prirent leur frugal repas, composé de lait et de pain. « Mes enfants, leur dit Philippe, c'est à l'ombre de ce même arbre que je me suis assis la dernière fois avec votre frère pour dîner. » Il leur raconta les circonstances qui les avaient alors déterminés à se reposer en ce lieu; il leur peignit ensuite, avec des traits pleins de vérité, la fureur de la tempête et le désespoir de Godefroy. « C'est là, leur dit-il en terminant et en leur désignant la place du doigt, c'est là que je l'ai vu disparaître au milieu des vagues écumantes! » En parlant ainsi, Philippe avait les larmes aux yeux; André détournait la tête pour cacher les siennes; quant à Marthe, elle pleurait amèrement. Ensuite ils se rendirent auprès du noisetier et remplirent leurs paniers. » Notre mère sera bien contente, dit André,

quand elle en verra une aussi grande provision. — Ah! reprit Marthe, notre bonne mère est toujours malheureuse à cette époque; car alors elle pense à Godefroy. Si elle aperçoit ces noisettes, elle versera certainement bien des larmes. »

Philippe voulait se rembarquer, mais André lui dit : « Mon bon père! je t'en prie, gravis avec nous cette montagne, au sommet de laquelle on doit découvrir une immense étendue. — Oh! oui, ajouta Marthe, consens-y, de cette hauteur la vue doit être magnifique. » Le père se rendit à leurs désirs. On était en automne; le temps était pur et aussi beau que possible, et la transparence de l'air permettait d'apercevoir les objets à une très grande distance. Les enfants furent enchantés de ce spectacle. André, ne pouvant contenir son admiration, s'écria : « Que ces montagnes et ces vallées, que ces rochers et ces forêts présentent une scène riche et magnifique, quoique leur éloignement en diminue beaucoup la grandeur! que ces nombreux villages, ces châteaux et ces tourelles forment un imposant spectacle! Il serait impossible d'imaginer un plus beau tableau. — Et notre village, reprit Marthe, regarde, comme il paraît petit! qu'il est joli! Et notre maison, tiens, André, l'aperçois-tu là bas? Qu'elle est blanche et proprette au milieu de ces massifs de verdure! Les fenêtres ressemblent à de petits points noirs. On dirait qu'elle est grande tout au plus comme un dé à jouer. Et de quelles riches couleurs l'automne peint le feuillage des arbres! Et vois, là bas plus avant dans les terres, ces montagnes bleuâtres, dont le sommet s'élève vers le ciel et que l'élévation des collines qui entourent notre village nous empêche d'apercevoir. Oh! que de beautés la main de Dieu a prêtées à toute la création! Qu'il est bon! Il est déjà bien magnifique sur la terre; que doit-il être au ciel! »

André dirigea ses regards du côté de la mer et s'écria : « Mon père, regarde donc, qu'est-ce que cela? voici de la fumée qui s'élève du sein de la mer. » Philippe aperçut en effet une colonne noirâtre que le vent dispersait çà et là. Elle provenait de l'incendie dont l'île de Godefroy était alors le théâtre. « Je ne sais ce que cela peut être, dit-il, je crains que quelque navire ne soit devenu la proie des flammes. — Grand Dieu! ce serait affreux, s'écria Marthe, mais la Providence ne les abandonnera pas, car ils n'échapperaient à l'incendie que pour périr dans les flots! » Philippe regarda fixement de ce côté. Le soleil y dardait ses rayons à plomb. La mer étincelait comme une nappe d'argent. Tout-à-coup il s'écria, en plaçant ses mains au-dessus de ses yeux, j'aperçois là-bas un point noir au-dessus duquel la fumée s'élève; ne le voyez-vous pas comme moi? — Oh! oui, répéta Marthe, qui avait de très bons yeux; je le vois distinctement;

j'aperçois même deux hautes montagnes. — Je le vois aussi, dit André, et même des deux montagnes l'une est plus haute que l'autre. — Ce n'est pas un navire, reprit Philippe; un vaisseau n'a pas cette forme, et d'ailleurs il ne pourrait pas nous paraître aussi gros à une pareille distance. Ce ne peut être qu'une île; mais jusqu'ici j'en avais ignoré l'existence. Elle est sans doute habitée; sans cela comment pourrait-il en sortir de la fumée? — Grand Dieu! s'écria Marthe, ne serait-il pas possible que Godefroy y vécût? — Oui, ajouta André, cela pourrait bien être! car c'est précisément de ce côté-là que la tempête l'a poussé. — Oh! s'il vivait encore, quel bonheur pour nous! » s'écria Marthe; et l'excès d'une joie mêlée d'appréhension la fit pâlir. « Rien n'est impossible à Dieu, reprit Philippe; Dieu l'a peut-être sauvé! — Eh! bien, ajouta André, il faut nous mettre de suite en route pour aller le chercher. — Ce projet ne peut pas recevoir une aussi prompte exécution, interrompit Philippe; il me faut d'abord un bateau plus fort que le nôtre et un habile batelier. Allons, retournons promptement chez nous. »

On se rembarqua et on fit force de rames. De retour chez eux, ils racontèrent à la pauvre Jeanne leurs heureuses conjectures. Ces lueurs d'espérance lui causèrent une grande joie; car déjà pour elle l'espérance équivalait presque à une certitude. Les autres enfants ne s'en réjouirent pas moins vivement. On s'empressa de répandre ces consolantes nouvelles parmi les voisins; mais ceux-ci furent d'un avis bien différent. « Comment? s'écria l'un des plus étourdis, où cette île peut-elle se trouver? de ma vie je n'en ai entendu parler. Bien certainement la fumée que vous avez aperçue provenait de l'incendie d'un vaisseau. — Non, s'écria un second, qui avait la prétention de connaître tout mieux que les autres; ce n'était pas un navire, mais bien un volcan. J'ai souvent entendu dire que, dans la mer, il y a des montagnes qui vomissent des flammes pendant la nuit; aussi nous arriverions dans un joli état, si nous voulions nous diriger de ce côté! Les flammes et les pierres brûlantes que vomit la montagne ne tarderaient pas à régler notre compte. — Que ce soit un navire ou une montagne, reprit un troisième, je ne me hasarderais pas aussi avant sur la mer dans des barques aussi fragiles que celles que nous possédons. — Si tu me donnes cent écus, Philippe, ajouta un quatrième, je tente l'entreprise; mais je ne le ferai pas pour un sou de moins. »

En ce moment le vieux Thomas demanda un peu de silence et parla ainsi: « Mon brave Philippe, je t'accompagnerai, moi. Voici ma main pour gage de ma parole. Godefroy était un brave garçon, et d'ailleurs c'est mon filleul. Il est incertain, je dirai même très douteux, qu'il vive

encore; mais enfin la chose est possible; c'est pourquoi nous ne devons pas hésiter à faire ce périlleux trajet. Celui qui nous donne assez de courage pour l'entreprendre saura bien nous conduire à bon port. » Pierre, jeune homme brave et robuste, ajouta : « Tu ne seras pas seul, Thomas, je t'accompagnerai, c'est décidé; plus d'une fois j'ai exposé ma vie pour prendre quelques misérables poissons, je peux bien la risquer encore pour faire une action méritoire. Mais je ne vends pas ma vie. Je ne veux rien recevoir; car aussi longtemps que je vivrai, je m'applaudirai d'avoir ramené ce pauvre enfant dans sa famille, et ce plaisir sera ma plus belle récompense. — Que Dieu nous donne ce bonheur! reprit Thomas. Si le temps et le vent sont aussi propices demain qu'ils le sont aujourd'hui, nous nous mettrons en route au lever du soleil. » Après ces paroles, le groupe se dispersa en branlant la tête et dans l'attente d'un malheur. Mais Thomas et Pierre demeurèrent chez Philippe et s'entretinrent longtemps de leur prochain voyage. Pendant ce temps, Marguerite leur préparait d'abondantes provisions. « C'est inutile, dit Thomas, je prendrai ma grande barque à voiles et je me charge de l'approvisionner convenablement. »

Le lendemain matin le temps fut beau et le vent favorable. Marguerite et ses enfants accompagnèrent Philippe et ses deux braves compagnons jusqu'à la barque. Quand elle les vit en mer, elle s'écria, en levant les yeux au ciel : « Je ne cesserai de prier avec mes enfants que lorsque je vous verrai de retour. Dieu veuille que vous rameniez avec vous mon bon Godefroy. » Ils abandonnèrent la voile au vent, quittèrent le rivage, et, laissant derrière eux l'île Verte, voguèrent vers cette partie de la mer où Philippe avait aperçu le point noir, qui cependant n'était pas encore visible à leurs yeux. Ils étaient à un mille environ de l'île Verte que cette nouvelle plage s'offrit à leurs regards de plus en plus distinctement à mesure qu'ils avançaient vers elle. « Frère, s'écria Pierre, c'est bien une île; mettons-nous bravement aux avirons; les rames, jointes aux voiles, nous aideront à y aborder plus promptement. » Le trajet fut de courte durée. Soudain Thomas s'écria : « Halte, et carguez la voile. La mer en cet endroit est hérissée de rochers; il nous faut de la prudence pour ne pas échouer. De plus forts navires que le mien, des navires marchands par exemple, y resteraient bien certainement engravés, ou s'y briseraient en mille morceaux. » Ce fut avec beaucoup de peine, et en faisant usage de leurs rames, qu'ils purent enfin aborder. Pierre fut le premier à s'élancer à terre en s'écriant : « Nous avons trouvé l'île, Dieu veuille maintenant que nous y découvrions notre pauvre Godefroy! Les projets que l'on forme

sous l'œil de Dieu et dans un but d'humanité ont toujours une bonne fin. »

Ses deux compagnons en firent autant et amarrèrent la barque à un fragment de rocher. Thomas, alors, se mit à considérer cette île d'un aspect si chétif et si stérile. « C'est une triste demeure, dit-il en hochant la tête; si le pauvre Godefroy a trouvé un refuge au milieu de ces rochers, je ne vois pas trop comment il a pu faire pour y vivre plusieurs années. » Ils se mirent ensuite à la parcourir, à en gravir les cimes, à descendre dans leurs cavités profondes. Ils arrivèrent enfin à un chemin frayé, et ils remarquèrent des traces de pas, empreintes sur la pierre même du roc. Ils le suivirent. C'était celui-là même qui conduisait à la grotte de Godefroy. Philippe marchait le premier. La crainte et l'espérance se combattaient dans son cœur. « Grand Dieu! disait-il en lui-même, si le pauvre enfant vit encore, ce ne peut être que par un effet de ta bonté et de ta toute-puissance. Ta miséricorde, qui sait pourvoir à tout ce qui est nécessaire à la vie, a pu seule lui fournir les moyens de subsister ici.



CHAPITRE XI.

—

LA RENCONTRE.

Dévoré d'inquiétude, Godefroy avait passé la nuit sans dormir. Le lendemain, lorsque la douce clarté du matin commença à réveiller la nature, Godefroy sentit son âme plus calme. « Dieu clément! dit-il, ta volonté fait succéder la lumière du jour aux profondes ténèbres de la nuit; tu sauras bien aussi chasser de mon cœur le noir chagrin qui me dévore et me rendre au bonheur. Ah! jadis, quand j'eus dévoré mes dernières noisettes, je fus bien abattu; la crainte de mourir de faim me fit répandre des larmes amères. Mais tu ne m'abandonnas point! Tu m'as appris à me nourrir de poisson. Aujourd'hui que cette ressource m'est enlevée et que je ne sais plus de quoi je pourrai vivre, ta pitié me fournira un autre expédient. Tu n'abandonnes pas ceux qui mettent leur confiance en toi. »

Lorsque le soleil fut levé et qu'il éclaira l'horizon de ses rayons brillants, il descendit dans la petite vallée pour voir les ravages de l'incendie. Le gazon était couvert de cendre et une fumée assez épaisse s'échappait encore du feu qui couvait sous cette cendre. Les rochers

d'alentour étaient tout noirs de suie et de fumée, tous ses ouvrages de menuiserie étaient consumés; il n'aperçut plus aucune trace des deux grands sapins qui ombrageaient sa grotte. La croix seule qu'il avait construite avait été épargnée par les flammes. « Ce miracle, s'écria-t-il, est pour moi un emblème aussi doux que consolant. Ainsi, lorsque tout sera cendre et poussière, lorsque le monde entier sera devenu la proie des flammes, ainsi survivra ce bonheur éternel que notre divin Sauveur nous a acquis en mourant pour nous sur la croix. »

Il s'agenouilla et pria avec ferveur : « Mon Dieu ! pardonne-moi si un moment j'ai cédé au découragement, si je ne me suis pas rappelé de suite l'exemple de ton divin fils. Au milieu de ses cruels tourments, il s'abandonna entièrement à toi. Moi aussi je suis en proie à un bien profond chagrin, et de mortelles angoisses oppressent mon cœur, quand je pense que je n'ai plus rien pour soutenir mon existence. Mais je dirai comme lui : « Mon père, si c'est possible, éloigne ce calice de mes lèvres; mais » que ta volonté seule soit faite et non la mienne! » Si donc tu veux que je m'abreuve à cette coupe amère, accorde-moi au moins une lueur d'espérance. »

Pendant que Godefroy faisait cette prière, Philippe et ses deux compagnons arrivèrent dans la vallée, et le virent dans ses habits de pèlerin, au pied de sa croix, et les mains levées au ciel. Mais il était tellement absorbé dans ses pensées qu'il ne les aperçut pas. Pierre fut le premier qui le vit, et s'adressant à demi-voix à ses amis : « Tenez, leur dit-il, voici un pauvre ermite en prière; il pourra nous donner quelques renseignements; il faut lui parler. Hé! mon bon ermite, se mit-il à crier à haute voix, ne pourriez-vous pas nous dire s'il y a dans cette île un jeune enfant nommé Godefroy? » Godefroy jeta un cri de frayeur en entendant aussi brusquement une voix humaine prononcer son nom. Il regarda autour de lui, reconnut son père, courut à lui, s'élança à son cou en s'écriant : « O mon bon père! » L'étonnement, la joie, le bonheur, les empêchèrent d'abord de parler; des larmes délicieuses s'échappèrent de leurs yeux. « Mon père! s'écria enfin Godefroy, lorsque je te regarde, il me semble voir un ange que Dieu envoie à mon secours dans la profonde détresse où je me trouve. » Ils remercièrent Dieu de les avoir réunis.

« Eh! bien, dit enfin Thomas, regarde-nous donc un peu aussi, mon bon Godefroy! ne reconnais-tu donc pas ton parrain? » Godefroy l'embrassa avec cordialité. Pierre lui dit ensuite : « Dieu te protége, mon bon Godefroy! comme te voilà grandi! que tu as bonne mine à présent! Mais comment donc es-tu tombé dans cet ermitage, et comment as-tu fait pour

vivre dans une île qui ne me paraît bonne qu'à servir de repaire aux serpents? » Mais, sans répondre de suite à cette question, Godefroy demanda à son père : « Et ma bonne mère, que fait-elle? que deviennent mes frères et mes sœurs? Qui donc vous a amenés ici? Je ne vous attendais pas; j'étais bien loin d'espérer ce bonheur. — Tout le monde se porte bien, répondit Thomas, et ton retour va mettre le comble à leur joie! Mais laisse là tes questions, nous n'en finirions pas; et raconte-nous dans tous leurs détails les évènements qui te sont arrivés; après nous t'apprendrons aussi tout ce qui s'est passé à la maison. Regarde, le rocher qui supporte ta croix est couvert d'un beau gazon vert que l'incendie n'a point atteint. Nous allons nous y asseoir pour entendre d'abord ton histoire. » Quand tout le monde fut assis : « Maintenant, reprit Thomas, nous t'écoutons, commence. »

Godefroy raconta alors tous les évènements qui lui étaient arrivés, depuis le moment où il avait été séparé de son père jusqu'à celui de leur réunion. Il n'omit aucun détail; il raconta ses pensées comme ses actions, mais il n'oublia pas surtout les prières qu'il avait adressées à Dieu dans ses plus grands malheurs, et l'aide qu'il en avait toujours reçue. Plus d'une fois il interrompit son récit pour pleurer. Son père aussi eut souvent à s'essuyer les yeux. Quand il eut fini, il lui dit : « Je te revois donc, mon bien-aimé Godefroy; et si j'en crois ce que tu viens de nous dire, ton séjour dans cette île a contribué à te rendre plus parfait et plus pieux que tu ne l'étais avant. »

Thomas, qui l'avait écouté avec la plus grande attention, et qui plus d'une fois s'était incliné pour témoigner sa satisfaction, lui dit : « Il est donc vrai, ton cœur a profité dans cette solitude. Ne te rappelles-tu pas qu'un jour je t'ai dit que Dieu devrait t'envoyer à une bonne école? c'est ce qui est arrivé. Le malheur est en effet la meilleure école; tu y apprends à bien connaître Dieu, à le prier, à l'aimer, à le remercier de ses bienfaits. J'éprouve surtout une joie bien vive en apprenant que, lorsque tu as senti grandir ton amour pour Dieu, tu as reçu des preuves de sa bonté et de sa miséricorde même au sein de cette île déserte, où il ne croît que des pins et de la mousse, et des fleurs si chétives, qu'on aurait bien de la peine à en composer le plus simple bouquet. Que d'occasions, au contraire, n'avons-nous pas d'admirer la bonté et la sagesse de la Providence, soit dans nos jardins, soit dans nos campagnes! Tantôt c'est un rosier en fleurs, un pommier chargé de fruits, tantôt une prairie richement émaillée, tantôt des champs couverts d'épis jaunissants! Ce qui me réjouit encore, c'est que tu as appris à mieux apprécier le bien que les hommes, suivant la volonté de Dieu, peuvent se faire réciproquement. Si

tu n'avais pas rapporté ici de ton séjour avec tes semblables quelques petits meubles, tu n'aurais eu ni aiguille ni épingle, et tu serais mort de besoin. Mais tu aurais été bien plus malheureux encore, si, avant d'arriver, tu n'avais, par de longues et sérieuses études, appris à connaître Dieu. Sans cette connaissance tu te serais vu réduit au désespoir. Deux choses me charment surtout dans ton histoire : c'est d'abord ce ver que cet oiseau laisse échapper de son bec, et ensuite la fumée produite par l'incendie de ton île. Qu'y-a-t-il dans la nature de plus petit qu'un ver, de plus insignifiant qu'un flocon de fumée? Et cependant ce ver t'a appris à saisir le poisson et t'a ainsi préservé de la mort; et cette fumée ne fut-elle pas pour nous comme un signe providentiel qui nous révéla l'existence d'une île où vivaient sans doute des hommes, parmi lesquels nous trouverions peut-être notre Godefroy? C'est à cette fumée que tu dois la fin de tes malheurs. Reconnais là la main de Dieu! avec de faibles moyens il sait accomplir de grandes choses. Bénie soit sa divine Providence! »

Tout le monde se tut pour prier Dieu, qui sait faire éclater sa toute-puissance d'une manière si magnifique. Godefroy reprit au bout d'un moment : « La fumée a-t-elle donc été la seule cause qui vous a déterminés à venir ici? Mon Dieu! et moi qui regardais cet incendie comme mon plus grand malheur! Je me demandais quel bonheur pour moi pourrait en advenir! Je ne le voyais pas. Mais je vois bien à présent que c'est ce qui pouvait m'arriver de plus heureux. Ainsi se trouve justifié ce proverbe qui dit : Après le malheur vient le bonheur! Dieu sait donner à tout une bonne fin. — C'est bien vrai, répondit Thomas; c'est pourquoi toutes les fois qu'il nous survient un malheur, nous devons penser que tôt ou tard il en adviendra quelque chose d'heureux pour nous, et nous abandonner avec espoir à la volonté de Dieu. »

Ensuite Godefroy demanda si c'était de la terre ferme que l'on avait aperçu la fumée qui s'élevait de son île? « Non, la chose eût été impossible, » lui répondit son père. Alors il lui raconta son voyage dans l'île Verte; il lui dit que, profitant de la maturité des noisettes, il avait emmené avec lui Marthe et André, et que, sur leurs instantes prières, il s'était décidé à monter au sommet de la montagne qui domine cette île. « Te rappelles-tu, mon bon père, lui dit Godefroy, la belle parabole que tu m'appris pendant que nous étions assis tous deux au pied du noisetier? Tu me disais : La douleur ressemble à cette noisette qui, sous une rude écorce, cache un fruit doux et savoureux. Tu avais bien raison; ma translation dans cette île m'a été bien pénible et bien amère; mais enfin je touche aujourd'hui au fruit plein de douceur. Mon séjour ici m'a été très salutaire;

mes douleurs ont fait place à la joie. » Pierre sourit et ajouta : « J'ai souvent rencontré dans la vie de ces noix dures et amères. Si je viens à en rencontrer encore une, je n'oublierai pas de penser à cette parabole. »

Godefroy montra ensuite à son père et à ses deux compagnons sa grotte, sa fontaine, son réservoir, et les pria d'accepter un plat de poisson. « Ils sont trop beaux, répondit Pierre, pour que nous les méprisions. Mais aujourd'hui tu seras notre hôte. Nous avons apporté des provisions avec nous. Je vais prendre pour retourner à notre bateau le chemin escarpé qui nous a conduits ici, et je vais préparer notre repas. » Il courut aussitôt à sa barque dont on apercevait le mât qui s'élevait au loin derrière les rochers. Les autres le suivirent à pas lents, en causant amicalement entre eux. Lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit convenu, Pierre leur dit : « Voici un beau tapis de verdure qui pourra parfaitement bien nous servir de table et de chaises, j'y ai déjà servi notre dîner. » En effet, on y voyait étalés en abondance du pain, du lait, du beurre, des viandes froides, des poissons cuits et d'autres mets. La vue du pain causa à Godefroy une joie plus vive que celle des autres plats. Il pleura de joie et le baisa en disant : « Oh! que le pain est un grand bienfait de Dieu! Voilà trois ans que j'en suis privé; c'est la meilleure nourriture pour l'homme. Combien je suis reconnaissant envers Dieu qui m'en donne derechef à manger! Il ne faut jamais en prendre un morceau sans préalablement l'en remercier. »

Ils se mirent à table, dînèrent de bon appétit et avec grand plaisir. Cependant la conversation allait toujours son train, malgré la nuit qui déjà était arrivée, malgré la lune dont la lumière éclairait les plats, les vases et les convives, dont les ombres se dessinaient vigoureusement sur la verdure. Enfin Thomas s'écria : « En voilà assez pour aujourd'hui! Autant que je peux l'observer, le vent sera bon demain matin, et nous pourrons retourner de suite chez nous; on doit être inquiet et nous attendre avec impatience. Allons donc nous livrer au repos, afin de pouvoir nous lever demain de bonne heure. » Thomas et Pierre se couchèrent dans la barque et se firent une espèce de lit à l'aide de la voile. Quant à Godrefroy et à son père, ils se rendirent dans la grotte pour y passer la nuit. Godefroy était au comble de la joie de sentir auprès de lui, dans son asile, ce père qu'il avait si souvent vu en rêve. Ils causèrent longtemps ensemble, et il était plus de minuit quand ils s'endormirent, après avoir toutefois remercié Dieu du bonheur qu'il venait de leur procurer.

CHAPITRE XII.

LE BONHEUR APRÈS LE MALHEUR

Le lendemain, le soleil venait de se lever, Pierre parut à la porte de la grotte, et s'écria. « Allons, debout, arrivez! Il fait un vent aussi bon que nous pouvions le désirer. Embarquons-nous, et en route. » A ces mots, Godefroy et son père sortirent immédiatement. « Attendez encore un moment, s'écria Godefroy; avant de quitter cette île, je veux encore remercier Dieu, non-seulement des bienfaits qu'il m'a accordés pendant les trois années qui viennent de s'écouler, mais encore des tribulations qu'il m'a envoyées! » Il s'agenouilla au pied de sa croix, et remercia l'Éternel avec effusion et en répandant d'abondantes larmes. Son père et le brave Pierre imitèrent son exemple.

Ensuite ils se rendirent sur le rivage. Ils trouvèrent Thomas occupé à orner une branche de sapin, qu'il avait coupée, de rubans bleus, blancs, rouges et jaunes, qu'il avait apportés dans une boîte. Godefroy, étonné, lui demanda ce qu'il en voulait faire, et Thomas lui répondit : « J'ai promis à ta pauvre mère que, si nous réussissions dans nos recherches, je l'en avertirais en plaçant un joyeux signal en tête de notre embarcation. Oh! qu'elle va être satisfaite quand elle l'apercevra! » Il le plaça au faîte du mât. Pendant ce temps, Pierre avait apprêté le déjeuner. Quand ils eurent satisfait leur appétit, ils s'embarquèrent et partirent. Le voyage fut prompt et rapide. En approchant de la terre et en apercevant le toit paternel, Godefroy sentit son cœur battre de plaisir.

La joie ne fut pas moins grande à terre. Sa mère, ses frères et sœurs, étaient depuis longtemps sur le rivage. Aussitôt qu'ils l'aperçurent, ils lui tendirent les bras et saluèrent son retour par de bruyantes acclamations. Tous les habitants du village, grands et petits, accoururent incontinent. « En vérité, c'est bien lui qu'ils ramènent, » s'écrièrent-ils, et tous se précipitèrent vers le rivage. Quand Godefroy mit pied à terre, un cri d'allégresse sortit de toutes les poitrines. Mais il serait impossible d'exprimer l'ivresse de la pauvre mère, qui pressait de nouveau dans ses bras son bien-aimé Godefroy, que depuis trois ans elle avait cru mort. Elle arro-

sait son visage de larmes. Marthe et André n'étaient pas moins heureux. Quant aux autres petits enfants, ils ne reconnaissaient pas leur frère, et son étrange accoutrement leur inspira d'abord un sentiment de frayeur qui se dissipa quand ils virent Godefroy comblé des caresses de leurs parents. Tout le monde, dans le village, hommes, femmes, jeunes garçons et jeunes filles, lui tendirent la main en lui souhaitant mille fois la bienvenue, et en faisant des vœux ardents pour son bonheur. Godefroy pleurait de joie. « Mon Dieu! s'écria-t-il, il ne peut pas exister de félicité plus grande que la mienne, ou, du moins, il n'en peut exister qu'au ciel, lorsque les anges nous tendent les bras pour nous recevoir. »

Cependant Marguerite était bien curieuse de connaître l'histoire de son fils; c'est pourquoi elle voulait rentrer de suite chez elle. Mais ses voisins ne voulurent pas y consentir. « Nous voulons, lui dirent-ils, entendre aussi les choses extraordinaires qui lui sont arrivées. » Ils le conduisirent donc sous le grand peuplier qui se trouvait au milieu du village, et le prièrent de monter sur le banc, afin que tout le monde pût le voir et entendre sa narration. Tous se pressaient autour de lui; tous les yeux étaient fixés sur lui. Ils éprouvaient une vive curiosité à voir devant eux un ermite tout jeune encore, qui leur était cher à tous, et qui paraissait si frais et si bien portant. Il y en avait qui se parlaient bas à l'oreille, et d'autres qui exprimaient tout haut leurs réflexions. « Les ermites que nous avons vus jusqu'ici étaient déjà vieux; leur figure était rébarbative, leur tête chauve, et ils portaient une longue barbe; mais le visage de celui-ci est frais et blanc comme du lait, et on voit le sang circuler sous sa peau fine et transparente; ses cheveux épais retombent sur ses épaules, en boucles abondantes, et sa longue robe brune, quelque grossière qu'elle soit, lui va bien. »

Quand tout le monde eut fait silence, Godefroy commença son récit. Il éprouva d'abord quelque gêne à parler devant une aussi nombreuse assemblée; mais bientôt son cœur déborda, et il s'exprima avec tant de chaleur et tant d'énergie, qu'il ravit son auditoire. Il lui raconta le danger qu'il avait couru de se noyer, de mourir de faim, de soif, de froid; il lui dit la maladie qu'il avait faite, l'incendie qui était venu détruire tout son avoir, la crainte qu'il avait de nouveau éprouvée de mourir de besoin, les secours que Dieu, auquel il s'était confié, lui avait envoyés dans toutes ses tribulations. Ce fut les yeux remplis de larmes, et les mains levées au ciel, qu'il assura qu'il regardait comme un grand bienfait de Dieu le long séjour qu'il avait fait dans cette île déserte; qu'au milieu de ces rochers stériles, il avait ressenti le plus grand bonheur qu'il eût encore éprouvé,

celui d'apprendre à mieux connaître Dieu; que ces hautes falaises, dont le sommet s'élève au-dessus des flots, avaient été pour lui une école où il avait puisé les plus grands enseignements..., où il avait appris à se corriger de ses défauts et à devenir meilleur. « Aussi, ajouta-t-il avec une profonde émotion, je ne remercie pas moins Dieu de m'avoir conduit dans cette île, que de m'avoir ramené au milieu de vous. »

Il assura, en outre, qu'au milieu de la solitude et du désert, il avait appris à apprécier l'agrément de vivre au milieu de la société; il exprima vivement la joie qu'il éprouvait de se retrouver au milieu de ses amis, de ses voisins; il leur réitéra l'assurance de son attachement, et adressa, en terminant, de ferventes actions de grâces à la Divinité. Pendant qu'il parlait, ses auditeurs lui témoignèrent par leurs gestes d'assentiment, par leurs larmes et par leurs cris d'approbation énergiquement exprimés, toute la part qu'ils prenaient à son sort; ils unirent leurs prières aux siennes, et se séparèrent en louant Dieu, en admirant sa sagesse et sa bonté.

De son côté, Godefroy, accompagné de toute la joyeuse famille, se dirigea vers la maison paternelle, dont il ne put franchir le seuil, après une aussi longue absence, qu'en répandant de douces larmes. En entrant dans la chambre, ils ne furent pas peu étonnés de trouver une table abondamment servie. C'était Thomas qui, pour laisser à l'heureuse mère un jour entier de bonheur, et lui épargner une forte dépense, avait fait préparer ce festin à ses frais. On se mit à table; Godefroy s'assit entre son père et sa mère; Thomas prit place à droite, et Pierre à gauche; Marthe et André, ainsi que les autres enfants, occupèrent les autres siéges. La table était couverte de mets qui, depuis trois ans, n'avaient pas paru aux yeux de Godefroy; aussi il n'y toucha pas sans vivement remercier Dieu. Mais ce qui surtout lui fit le plus de plaisir — il y avait si longtemps qu'il ne voyait que des pommes de pin — ce fut de voir des corbeilles remplies de belles pommes rouges, de poires dorées, de prunes bleues, de noix brunes, et surtout de raisins d'un jaune pâle et d'un bleu rouge. « On ne trouve ces fruits délicieux, s'écria-t-il, que là où vivent les hommes. Sans leur travail, les terres qui entourent notre village seraient aussi stériles que l'île d'où je sors. Quand je tourne les yeux de ce côté, je trouve de nouveaux motifs pour me réjouir et bénir la Providence de m'avoir ramené au milieu de mes semblables. »

Quand on se fut levé de table, Godefroy alla chercher un petit paquet fait avec ses vieux vêtements, qui était déposé dans un coin de la chambre. « Voici, dit-il à ses parents et à ses frères et sœurs, quelques

souvenirs que j'ai rapportés pour vous. » Son père et sa mère, qui n'y trouvaient rien de bien précieux, gardaient leur sérieux; les autres enfants riaient, Thomas branlait la tête, et Pierre s'écriait: « Qu'est-ce que cela? Tu aurais bien fait de laisser là-bas toutes ces guenilles. » Mais Godefroy se contenta de sourire; il ouvrit son paquet, et y prit les petits paniers de jonc. Au moment de l'incendie, il se trouvaient au fond de sa grotte, et n'avaient pas été atteints par le feu; aussi il n'avait eu garde de les oublier en quittant l'île. Il les plaça sur la table, et en souleva le couvercle. Aussitôt tous jetèrent un cri d'admiration à la vue des perles, brillantes comme l'argent, et des grains de corail, d'un si beau rouge, qui s'y trouvaient contenus. « Diable! dit Thomas, c'est un trésor que tu as rapporté, mon bon Godefroy! Ces perles valent plus de mille écus; car, dans le nombre, il s'en trouve d'une grosseur et d'une beauté rares. Le corail n'est pas d'un moindre prix. Voilà, mes bons amis, de quoi vous mettre à tout jamais à l'abri du besoin! Vous possédez plus qu'il ne vous faut pour payer les dettes dont votre petit patrimoine est grevé, et il en restera encore assez pour établir vos enfants.

— Non, non, s'écria Philippe; vous, Thomas, et vous, Pierre, avez partagé avec moi les dangers du voyage; vous partagerez avec moi ce trésor. Sans votre généreuse assistance je n'aurais pas retrouvé Godefroy, je ne possèderais pas aujourd'hui ces richesses. Je vais en faire trois lots: le premier pour Thomas; quant à Pierre, il choisira celui des deux qui lui conviendra le mieux, et je garderai le dernier pour moi, ma femme et mes enfants. »

Au nombre des villageois qui avaient refusé d'accompagner Philippe dans son voyage, il s'en trouva deux qui, à la fin du repas, se présentèrent sans avoir été invités, dans l'espoir sans doute d'attraper quelque bon morceau. « Dieu me damne, s'écria le premier, qui avait demandé cent écus pour accompagner Philippe, j'aurais gagné mieux que cela. Je m'en arracherais les cheveux de dépit. — Quant à moi, dit l'autre, celui qui pour mille écus n'aurait pas voulu risquer sa tête, ce n'est pas seulement cent écus que j'aurais gagné, il m'en serait revenu plus de mille; ah! pour pareille somme j'aurais bien exposé ma vie. — Allez, allez, leur répondit Thomas, vous êtes dignes de bien peu d'estime, âmes basses et intéressées, qui ne savez remuer ni bras ni jambes pour rendre service, à moins que vous ne soyez largement payés; sortez d'ici.

» Quant à moi, continua Thomas, je n'accepte pas ces perles. Godefroy a six frères et sœurs, et ses parents sont pauvres. Je regarderais comme un péché d'en accepter seulement une. Je suis assez riche pour satisfaire à

tous mes besoins ; je ne demande rien de plus. Quant à Pierre, le même motif ne peut pas le retenir ; il est loin d'être heureux, il est donc juste que sa position reçoive quelque adoucissement et qu'on récompense le courage avec lequel il a bravé le danger. » Pierre reçut donc sa part avec la plus vive reconnaissance. Philippe et sa femme prièrent encore le généreux Thomas de ne pas refuser les perles et le corail qui lui revenaient. « C'est bon ! c'est bon ! répondit-il, j'estime peu de pareils objets. Ces perles et ce corail sont le moindre des trésors que Godefroy a rapportés de son île : la connaissance de la Divinité, une inébranlable confiance en elle, l'amour de Dieu et de son prochain, voilà qui est bien plus précieux ; ce sont là les perles dont parle l'Évangile ! Ce sont celles-là dont nous devons envier la possession. Quant à moi, je l'avoue franchement, l'histoire de Godefroy n'a fait que fortifier ma confiance en Dieu, et ce saint résultat est tel que toutes les perles de la mer, tout le corail de ses rochers ne sont rien pour moi en comparaison. Oui, mes amis, la grâce et la clémence de Dieu sont plus immenses et plus profondes que la mer d'où sortent ces perles ; notre confiance en lui doit être aussi inébranlable que les rochers où vit le corail, qui jamais ne chancellent. »

Godefroy rentra dans le monde ; il mit en pratique les principes qu'il avait puisés au sein de la solitude. Il se fit habiller comme tous les autres jeunes gens du village ; il aida son père à tresser des paniers, et Thomas, son parrain, à pêcher. Il devint le modèle d'une vertueuse jeunesse, la gloire, le soutien et la récompense de ses parents. Thomas, qui n'avait pas d'enfants, lui laissa son bien et son état. Ce fut un excellent homme, plein de l'amour de Dieu et de son prochain. On le regarda dans tout le village comme le meilleur père de famille, comme le protecteur le plus généreux des malheureux, et son nom fut longtemps en vénération dans le pays.





Le petit Émigré









LOUIS, LE PETIT ÉMIGRÉ.

CHAPITRE PREMIER.

L'ENFANT ÉGARÉ DANS LA FORÊT.



LAURENT LINDER exploitait une petite ferme située au village d'Ellersee. Un matin, au lever du jour, il s'était rendu dans la forêt qui était voisine de sa maison, et avait passé la journée à y couper du bois. Quand il vit le soleil s'approcher de l'horizon, il fit un fagot du bois qu'il avait coupé, le chargea sur ses épaules et se mit en route pour regagner sa demeure. Tout-à-coup il entendit sortir de l'épaisseur de la forêt des gémissements et des cris. « Ah ! s'écria Laurent ému, c'est la voix d'un enfant qui, sans doute, s'est égaré dans le bois ; je vais l'aller chercher et le remettre dans son chemin. »

Il se fraya difficilement une route à travers d'épaisses broussailles, et arriva enfin à une pelouse couverte d'une fraîche verdure, entourée de pruniers sauvages et de noisetiers, et au milieu de laquelle s'élevait un grand chêne. Au pied de cet arbre était agenouillé un joli petit garçon de six à sept ans environ. Ses beaux yeux noirs étaient levés au ciel; des larmes brillantes coulaient le long de ses joues fraîches et rosées, et ses mains étaient levées en l'air. Ses vêtements étaient propres et même élégants; son frac était d'un très beau drap bleu; toutes les autres pièces qui composaient son costume étaient blanches comme l'albâtre. Sa chevelure brune tombait en boucles abondantes sur ses épaules; son cou était nu, et un collet de la plus fine mousseline tranchait agréablement sur la couleur sombre de son habit; mais il n'avait ni chapeau ni casquette. Au moment de l'arrivée de Laurent, il répétait en français et pour la troisième fois ces paroles : « O mon Dieu! mon Dieu! aie pitié de moi! »



Laurent ne comprenait pas le français, mais cette voix avait un accent si déchirant qu'il se sentit ému jusqu'au fond du cœur. A peine l'enfant l'eut-il aperçu qu'il se releva, courut à lui, le prit amicalement par la main et le pria avec les plus vives instances, et dans un mauvais allemand, de vouloir bien le reconduire auprès de sa mère.

Laurent lui demanda où elle demeurait et comment il se faisait qu'il se fût égaré dans cette forêt. Ce ne fut qu'avec peine et à force de questions que Laurent put enfin comprendre passablement ce que l'enfant lui racontait des malheurs de sa famille. Il était né en France et s'appelait Louis. Ses parents, lorsque la révolution éclata, s'étaient enfuis en Allemagne. A cette époque, il avait à peine trois ans. Son père avait accompagné dans sa fuite un des princes de la maison royale, et, en ce moment, il se trouvait encore auprès de lui. Quant à sa mère, elle était venue se fixer à Trèves avec lui; mais lorsque les armées françaises s'approchèrent de la ville, elle prit de nouveau la fuite. Elle s'était arrêtée aujourd'hui même dans un gros bourg peu éloigné de la forêt. Il était monté de bonne heure avec elle dans une voiture remplie de fuyards et avait roulé jusqu'à midi, heure à laquelle ils étaient arrivés dans ce village. Il lui témoigna le désir de faire, avant le dîner, une petite promenade dans le jardin qui entourait

l'hôtel où l'on s'était arrêté. Sa mère y consentit, mais en lui faisant promettre de ne pas s'éloigner. Louis le promit, et, transporté de joie, il courut vers le jardin sans même prendre son chapeau. Tout-à-coup il aperçut un papillon dont les couleurs étaient des plus riches; il voulut le saisir, mais le brillant insecte s'envola au-delà de la haie. Par malheur la porte du jardin était ouverte. Louis, pour continuer sa chasse, s'avança dans les vastes champs qui avoisinaient l'hôtel. Soudain la voix d'un coucou se fit entendre dans la forêt voisine. Louis, au nombre de ses jouets, possédait un de ces oiseaux en bois peint. La boîte sur laquelle ce joujou était posé formait une espèce de soufflet qui, sous la pression des doigts, imitait son cri à s'y méprendre. Louis se fit une grande fête d'entendre le chant d'un vrai coucou; il voulut aussi le voir, et, de ce moment, ne pensa plus au papillon. Il entra donc dans la forêt: il ne voulait que voir le coucou; mais celui-ci, qui changeait d'arbre à chaque instant, s'avançait dans la profondeur des futaies, en faisant entendre, de temps à autre, un léger cri, sans que Louis pût parvenir à l'apercevoir. Le pauvre enfant se trouva alors au beau milieu de la forêt. En ce moment l'idée lui vint de rejoindre sa mère; il se mit à courir autant que ses forces le lui permirent; mais il ne connaissait pas la route, et, au lieu de gagner le village, il s'en éloignait de plus en plus. Depuis plusieurs heures il errait en tous sens; enfin il arriva à un endroit où les buissons et les broussailles formaient un rempart tellement solide qu'il lui fut impossible d'y trouver une issue. Épuisé par la fatigue et la faim, il tomba agenouillé au pied de l'arbre sous lequel Laurent le trouva, et, pleurant à chaudes larmes, il se mit à prier Dieu de le tirer de la position critique où il se trouvait.

« Tu as fait une grande faute, mon pauvre enfant, lui dit Laurent, en te laissant séduire par les brillantes couleurs d'un papillon et par le chant d'un coucou, et en désobéissant aux ordres de ta mère. »

Louis en convint franchement et se remit à pleurer. « Allons, allons, lui dit Laurent avec amitié, ne pleure plus! Dieu, je pense, a été touché de tes regrets et a entendu ton innocente prière. Oui, crois-moi, il t'a pardonné et t'a envoyé du secours. Remercie-le, et promets bien d'être plus circonspect à l'avenir, de ne pas oublier aussi légérement les recommandations qui te seront faites. Tu sais maintenant par expérience combien il est dangereux de convoiter ce que nos yeux aperçoivent, de nous laisser séduire par les sons qui frappent nos oreilles.

» Hélas! poursuivit Laurent, il y a dans ce monde bien des objets plus propres qu'un papillon à captiver le cœur des hommes; la voix puissante de la séduction est plus habile que le chant d'un coucou à précipiter la

jeunesse dans un abîme de calamités. Que Dieu t'en préserve et te conduise sain et sauf au terme de cette vie!... Allons, viens avec moi; je vais te conduire auprès de ta mère. »

Laurent prit un étroit sentier, qui n'était pas facile à trouver, sortit de la forêt et se retrouva bientôt dans la route battue.

CHAPITRE II.

L'HOSPITALITÉ.

Louis suivit son guide à travers la forêt. Chemin faisant, Laurent lui demanda le nom du village où il devait dîner avec sa mère. Louis, ne le connaissant pas, lui en fit la description. « Ce village est situé, lui dit-il, au pied d'une colline que couronne un château dominant toute la forêt.

— C'est Waldenberg, dit Laurent; mais il est à deux grandes lieues d'ici. Tu es trop fatigué pour faire présentement une aussi longue route. D'ailleurs tu n'as pas mangé, et tu dois avoir bien faim. Ma demeure n'est pas éloignée d'ici. Tu vas casser un morceau avec moi, ensuite je te mets à cheval derrière moi, et nous galopons ensemble vers Waldenberg. En moins d'une heure nous serons auprès de ta mère. »

L'enfant fut ravi de la perspective de monter à cheval, ce qu'il avait déjà, depuis longtemps, désiré en vain; mais cependant sa plus grande satisfaction fut de revoir bientôt sa mère. Il en aurait sauté de joie, s'il n'avait pas été aussi fatigué.

Louis, en sortant de l'épaisse forêt, aperçut tout-à-coup le joli village d'Ellersee, situé sur les bords d'une petite rivière bordée d'arbres; il était, en ce moment, illuminé par les brillants rayons du soleil couchant. La maison du brave Laurent se trouvait la plus rapprochée; ils n'en étaient plus qu'à deux cents pas environ.

Jeanne, la femme de Laurent, portant le plus jeune de ses enfants dans ses bras, et suivie de ses cinq autres, vint au-devant de lui, et lui dit en sanglotant : « Connais-tu la nouvelle? Eh bien! les hussards rouges français sont arrivés, à midi, à Waldenberg, et un corps considérable d'infanterie, qui les précédait, s'est déjà emparé de tout le pays au-delà de la forêt. »

Laurent n'avait jamais rien vu ni entendu de ce qui se passait dans le

reste du monde. Il ne fut pas peu étonné d'apprendre que les armées françaises avaient envahi la contrée; mais l'étonnement de sa femme surpassa encore le sien, en le voyant amener avec lui un petit Français. Cependant elle considéra avec intérêt l'air doux et aimable de Louis. Ses enfants le regardèrent d'abord avec crainte; mais peu à peu ils se rapprochèrent de lui, et la petite Louise dit en l'envisageant : « Je croyais que les Français avaient l'air barbare; mais s'ils sont tous aussi gentils et avenants que celui-ci, bien certainement ils ne nous mangeront pas. »

Laurent raconta à sa ménagère ce que Louis lui avait appris. Elle en fut vivement émue, et s'écria : « Ah! le pauvre enfant doit avoir bien faim! je vais me dépêcher d'apporter la soupe. » Elle courut à la cuisine. Pendant ce temps, les enfants se mirent à causer avec lui, et s'amusèrent beaucoup de la manière défectueuse dont il parlait l'allemand.

Aussitôt que la soupe fut servie, Louis se mit à table avec les autres enfants, comme si lui-même avait été de la maison. Avec sa vivacité accoutumée, il porta à sa bouche une cuillère pleine de soupe, et faillit se brûler les lèvres. « Ah! s'écria-t-il, ne se rappelant pas de suite comment se disait, en allemand, le mot chaleur, cette soupe est d'un grand *été*. » Et tous les enfants de rire, quoiqu'ils comprissent parfaitement ce qu'il voulait dire.

Pendant le souper, Laurent lui demanda quel hôtel il habitait à Waldenberg. « Le Gibier doré, répondit-il.

— Il veut dire le Cerf d'or », reprit Laurent, et, en même temps, il retint l'hilarité qui éclatait sur le visage de ses enfants, quoique lui-même pût à peine contenir la sienne.

Après la soupe, Jeanne apporta sur la table un plat couvert de belles pommes rouges. Louis en prit deux; mais il les déposa sur son assiette, sans y toucher. Il avait contracté la sigulière habitude de ne manger ce fruit qu'avec de la viande marinée. En ce moment, il est vrai, il se serait contenté volontiers d'un poulet; mais il ne savait comment exprimer ce mot en allemand. Il alla se mettre à la fenêtre pour regarder le clocher de l'église, au fatte duquel brillait un coq doré, répercutant les rayons du soleil couchant, et il s'écria : « Comment appelez-vous cela? » Les enfants crurent qu'il désignait le clocher, et lui répondirent : « Un clocher. — Eh bien! dit Louis, faites-moi cuire un *jeune clocher!* » Cette fois, le père, la mère et les enfants partirent ensemble d'un grand éclat de rire.

Quand Laurent lui eut expliqué le malentendu, Jeanne lui dit : « Mon cher enfant, de jeunes poulets seraient pour nous, pauvres paysans, un

plat beaucoup trop cher; ceux que nous élevons, nous les vendons à la ville pour nous acheter, avec l'argent, ce qui nous est nécessaire. » Alors elle lui servit des tartines beurrées. Il les mangea avec plaisir, assurant qu'il les trouvait aussi bonnes que le meilleur rôti.

Le repas terminé, Laurent lui dit : « Nous ne pourrons pas, mon cher Louis, nous mettre en route aujourd'hui. Waldenberg et ses environs sont occupés par les Français, et il y aurait beaucoup de danger à voyager la nuit. Tu vas coucher ici; prends patience, et demain matin, nous verrons ce qu'il faudra faire. »

Louis, qui était fort las et que le sommeil gagnait, s'y résigna, malgré le plaisir qu'il eût éprouvé de revoir sa mère. Jeanne lui dressa de suite un lit dans la chambre même de ses enfants, et Louis n'y fut pas plus tôt étendu qu'il s'endormit profondément.

Jeanne, après avoir couché tous ses enfants, vint s'asseoir auprès de son mari, sur le banc qui était placé devant la porte. C'était leur habitude tous les soirs, lorsque le temps était beau et leurs travaux entièrement terminés. Là, ils pensaient à leur ouvrage du lendemain, parlaient de leurs enfants, et remerciaient Dieu de ses bienfaits.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel chacun d'eux s'abanbandonna à ses réflexions. Jeanne, prenant la parole, dit à son mari : « Mon avis, et je le crois raisonnable, est que demain tu te rendes d'abord seul à Waldenberg. La mére de Louis, qui fuit devant ses compatriotes, s'y est bien certainement cachée en attendant le retour de son fils; et si tu l'emmenais avec toi, tu pourrais éveiller l'attention et compromettre le repos de sa mère.

— Tu as raison, reprit Laurent; demain je me rendrai seul auprès d'elle, pour lui donner des nouvelles de son enfant. Aussitôt que le jour paraîtra, je me mettrai en route pour y arriver de bonne heure, et lui épargner quelques heures d'angoisses.

— Oui, dit Jeanne. Ah! je me figure ce qui se passe dans son cœur. Je serais morte de douleur si j'avais perdu un de mes enfants au milieu d'un pays étranger. D'ailleurs ce petit voyage peut être utile à nos intérêts; puisque tu vas à Waldenberg, tu emporteras avec toi une demi-douzaine de nos jeunes coqs, qui sont déjà assez grands, et qui sont si gras qu'on peut les mettre de suite à la broche.

— Ce projet est sage; d'ailleurs ces poulets me serviront de passeport et m'aideront à traverser plus facilement les postes de l'armée française. La maîtresse du Cerf d'or, qui est une brave femme, me les achètera avec plaisir pour les servir sur la table de ses nouveaux hôtes.

Mais le plus important surtout, c'est que, par elle, je pourrai avoir des renseignements positifs sur la mère du petit Louis.

— C'est sans doute une mission un peu pénible, reprit Jeanne ; mais c'est une œuvre d'humanité, et, avec l'aide de Dieu, elle réussira. J'y ai la plus grande confiance ; sans cela, je me garderais bien de te laisser sortir par ce temps de guerre et de périls. Faire le bien est le devoir de tous les hommes, et celui qui vit pour l'accomplir vit sous la main de Dieu. »

CHAPITRE III.

—

LE DÉSESPOIR D'UNE MÈRE.

Le lendemain, à trois heures du matin, lorsque les premières lueurs du jour commencèrent à paraître, le bon Laurent prit le panier dans lequel la volaille était placée, l'attacha au bout de son bâton, le chargea sur ses épaules et se dirigea à marche forcée vers Waldenberg ; aussi fut-il promptement de retour.

Sept heures sonnaient à l'église d'Ellersee, comme il rentrait chez lui, son panier vide, mais ses poches pleines d'argent. Jeanne était en ce moment occupée à la baratte. Il s'assit sur la première chaise qu'il trouva, et essuya la sueur dont son front ruisselait. « Je me suis remuée, comme tu vois, lui dit Jeanne ; tiens voilà un bon lait de beurre qui t'attend avec un morceau de pain. Dis-moi maintenant ce que tu as appris à Waldenberg.

— L'aubergiste du Cerf d'or, lui répondit Laurent, m'a raconté les événements dans tous leurs détails ; je serai un peu plus bref. Déjà, hier au matin, les habitants de Waldenberg virent passer dans le village une grande quantité de voitures, toutes remplies de personnes qui fuyaient à l'approche des Français. A midi, il en vint un si grand nombre qu'il leur fut difficile de se loger dans son hôtel. Ces malheureux étrangers ne pouvaient que prendre un léger repas et faire rafraîchir leur chevaux avant de continuer leur voyage. Dans ce nombre se trouvait la mère de Louis, femme jeune et belle, d'une tournure élégante et distinguée. Lorsqu'on fut au moment de se mettre à table, elle appela son enfant, auquel elle avait permis de descendre dans le jardin ; mais il ne répondit pas. Pendant

que, pleine d'anxiété, elle était occupée à le chercher et dans le jardin, et dans la rue, et dans les champs voisins, quelques dragons autrichiens se répandirent dans le village, et y apprirent que les hussards français les suivaient à peu de distance. On entendit en effet, à quelques pas, une décharge de mousqueterie. Un effroi général s'empara des émigrés; ils quittèrent précipitamment la table, et ordonnèrent qu'on attelât sans perdre de temps. Les maîtres eux-mêmes aidèrent les domestiques à harnacher les chevaux et à les sortir de l'écurie. Pendant ce temps, la douleur et le désespoir de la pauvre mère étaient au comble; elle était pâle comme la mort; elle courait çà et là, la tête échevelée et les mains jointes; elle priait, oubliant que ceux auxquels elle s'adressait ne comprenaient pas le français, elle priait, en versant d'abondantes larmes, tous ceux qui se trouvaient dans l'hôtel, ou qu'elle rencontrait dans les rues, de l'aider à retrouver son enfant. Cependant les décharges continuaient toujours de faire entendre leur bruit sinistre; elles se rapprochaient de plus en plus, et éclataient déjà derrière les haies et les vignobles, qui couvraient le village de ce côté. Les compagnons de voyage de la pauvre mère la pressèrent de se remettre en route, lui disant qu'en restant plus longtemps elle courait le risque d'être prise et reconduite en France. Elle ne voulut rien entendre. « J'aime mieux mourir, leur répondit-elle, que d'abandonner mon enfant. »

Un des émigrés, un vieillard, lui assura qu'au milieu du trouble occasioné par l'approche de l'ennemi, son fils avait été placé, avec les bagages, dans une des voitures qui s'étaient arrêtées à l'hôtel voisin. Elle y courut de suite pour demander si la chose était vraie. « Oui, très vraie, lui répondit-on. » Comprit-on mal ses questions, ou bien ce vieillard, qui paraissait vivement affligé de l'état de la pauvre mère, avait-il prié, pour lui sauver la vie, qu'on ne la désabusât point; c'est ce que je ne puis dire. Elle fut portée, pâle, inanimée et presque évanouie, dans la voiture du vieillard. On sortit précipitamment du village, et au même instant les hussards français y pénétraient du côté opposé, et, quelques moments après, s'attablaient devant le dîner servi pour les émigrés, et auquel ces derniers avaient à peine eu le temps de toucher.

« C'est bien affligeant, dit Jeanne; mais enfin qu'est devenue cette pauvre mère? Comment l'appelle-t-on? Qu'était-elle autrefois? »

Laurent continua : « On la nommait simplement madame Duval. Elle paraissait avoir été riche autrefois; mais aujourd'hui, elle avait l'air d'être pauvre et malheureuse. Sa robe de toile de coton, couleur de cendre, était on ne peut plus simple, quoique très propre. Elle ne portait ni or,

ni bijoux. La voiture qui l'avait amenée était commune, et elle n'avait avec elle qu'une très petite malle. Le dîner, qu'elle avait préparé pour elle, pour son fils et pour ce vieillard dont je t'ai parlé, était loin d'être abondant. Du reste, l'aubergiste, qui parle français, et qui m'a raconté tout ceci, ne pouvait assez louer sa douceur et son affabilité.

— Ah! la pauvre mère! dit Jeanne en soupirant, quel chagrin elle va éprouver, que sa douleur sera cruelle, lorsqu'elle visitera chaque voiture, sans y trouver son enfant! Les troupes qui occupent ce pays l'empêcheront de revenir ici et d'y faire de nouvelles recherches. Elle ignore ce que son fils deviendra au milieu d'un peuple étranger. Certes, elle doit craindre d'être longtemps sans le voir, peut-être même tremble-t-elle de l'avoir perdu pour jamais! Elle doit bien cruellement souffrir!

— Je la plains de tout mon cœur, dit Laurent. Mais où donc est le petit Louis? Est-ce qu'il n'est pas encore levé?

— Ah! dit Jeanne, il repose calme et sans inquiétude. Je ne suis même pas entrée dans sa chambre. Le pauvre petit va bien pleurer en apprenant qu'il est séparé de sa mère, pour de longues années peut-être. »

Laurent ajouta : « Mais, en attendant, que ferons-nous de l'enfant?

— La chose va d'elle-même, reprit Jeanne; Dieu a conduit cet enfant entre nos mains, et il ne doit en sortir que quand sa mère reviendra le chercher. Je pense que c'est Dieu lui-même qui t'a fait passer près du chêne au pied duquel il priait avec tant de ferveur.

— Je le pense aussi, répondit Laurent; mais si la guerre durait longtemps, si la pauvre femme ne revenait pas ici? si, vaincue par la douleur et par les fatigues qu'elle aura à supporter dans sa fuite, elle allait tomber malade et mourir, que ferions-nous alors?

— Ce que nous ferons, répondit Jeanne; nous élèverons Louis avec nos enfants. Quand il y a à manger pour six, un de plus à table n'augmente pas beaucoup la dépense. Dieu bénira notre petite fortune, si nous la partageons avec un pauvre enfant. Celui qui jadis a nourri, dans le désert, cinq mille hommes avec cinq pains, nous aidera!

— C'est vrai, dit Laurent; mais si de braves gens, plus riches que nous, avaient pitié de sa position et offraient de s'en charger, une pareille action me ferait un grand plaisir!

— Je n'en serais pas moins contente que toi, reprit Jeanne; mais c'est une chose que nous ne devons pas demander. Les gens riches ne sont pas toujours les plus généreux; d'ailleurs, si leur fortune leur permettait de

faire plus que nous pour le pauvre enfant, ils ne le feraient certainement pas avec plus de cordialité et de plaisir, car je me sens pour lui le cœur d'une mère, et toi, mon bon Laurent, j'en suis sûre, tu n'as que des intentions bienveillantes, et tu éprouves pour lui tout l'amour d'un père.

— C'est encore vrai, dit Laurent. » Et il se mit à calculer si le rapport de sa petite métairie serait suffisant pour nourrir et habiller Charles; mais, à son compte, les dépenses excèderaient la recette.

Jeanne l'interrompit, et lui dit : « Quand on veut faire le bien, l'on ne descend pas à des calculs aussi minutieux ; il faut aussi un peu compter sur Dieu. Si notre petit Conrad, ai-je déjà bien souvent pensé, venait à s'égarer; s'il errait loin de nous, sans appui, sans soutien, au milieu d'un peuple étranger, en France, peut-être, ne demanderions-nous pas de tout notre cœur que des personnes charitables prissent pitié de lui et lui donnassent une place sous leur toit, au milieu de leurs enfants? Eh bien! ce que nous voudrions qu'on fît pour nous, faisons-le pour les autres. » Des larmes brillaient dans ses yeux pendant qu'elle parlait ainsi.

Laurent, ému, lui répondit : « Je ne demanderais pas mieux que de l'élever; mais la chose est-elle possible, puisque nous n'avons que le juste nécessaire?

— Eh! reprit Jeanne, on peut quelquefois plus qu'on ne pense. Tu devais m'acheter, au prochain marché, une nouvelle robe; mais celle que je porte est encore bonne; mets donc de côté, pour le petit Louis, l'argent que tu destinais à cet achat.

— Ah! tu es aussi raisonnable que bonne, s'écria Laurent, pendant que son air soucieux disparaissait pour faire place à l'expression de bonne humeur et de gaîté qui animait habituellement sa physionomie. Oui, oui, tu as raison; de mon côté, je porterai encore pendant un an mon habit des dimanches. Ainsi nous pourrons, en attendant, prendre soin de Louis. Il ne nous quittera pas, et Dieu fera le reste! »

En ce moment, Louis parut sur le seuil de la porte. Il était entièrement habillé. Il leur souhaita amicalement le bonjour, et pria Laurent de seller de suite le cheval, pour le reconduire auprès de sa mère.

« Mon cher enfant, lui répondit Laurent, ta mère, depuis hier à midi, a quitté le pays. Ton absence lui causait une bien vive douleur; mais elle ne pouvait rester ici plus longtemps. L'arrivée des hussards français l'a forcée de partir. En ce moment, des troupes nombreuses sont postées entre elle et nous, et nous empêchent d'aller la rejoindre. »

A ces mots, Louis se mit à pleurer en désespéré; sa douleur était telle qu'il suffoquait. Jeanne s'assit sur un banc, le prit entre ses ge-

noux, lui essuya doucement les joues avec un mouchoir qu'elle avait à la main, et lui dit affectueusement : « Ne pleure pas, mon cher Louis! Aie un peu de patience. Tu reverras ta mère, et alors ta joie sera plus grande encore. En attendant, je t'en servirai, comme, de son côté, mon mari remplacera ton père. Tout ce que nous possédons, nous le partagerons avec toi. »



Mais Louis ne voulut rien entendre; il ne savait que pleurer. Jeanne alors, pour le consoler, essaya d'un autre moyen; elle l'entraîna dans la cour, et dit à Laurent de sortir le poulain de l'écurie; ce qu'il fit. Louis n'avait jamais vu de jeune cheval, et il ignorait qu'il en existât d'aussi petit que ce poulain. Aussi il s'écria avec le plus grand étonnement : « Eh! un petit cheval! un petit cheval! » Il examina avec le plus grand plaisir la jolie bête, qui n'avait pas encore trois mois, et assura qu'à la ville ces animaux étaient tous très grands, mais qu'il trouvait celui-ci beaucoup plus gentil. Laurent le mit en selle, et lui fit faire plusieurs fois le tour de la cour. Louis était ravi de se voir, pour la première fois de sa vie, monté sur un cheval, et surtout sur un si petit, si joli, qu'il semblait avoir été fait pour lui. Toutes ses peines furent oubliées. Il dit en souriant, quoique ses joues fussent encore mouillées de larmes : « Demain ou après-demain je monterai dessus pour galoper après ma bonne mère. »

« Mon idée a réussi, dit Jeanne à son mari, et le chagrin de Louis a maintenant fait place à la joie. Pour chasser du cœur d'un enfant un sentiment pénible ou importun, il ne faut pas le combattre de face, il faut au contraire attirer son esprit vers d'autres objets, et tâcher d'y faire naître d'autres pensées. Ce moyen est même bon pour de grandes personnes, comme j'en ai souvent fait l'expérience moi-même. Quand quelque chose me tracasse, je me mets à chanter, je babille avec mes enfants, ou je leur raconte une histoire, ou bien je descends dans le jardin pour voir si les plantes viennent bien, si le lin grandit, et si les jolies fleurs bleues s'épanouissent. Dernièrement encore j'étais triste et mélancolique; tout-à-coup notre petite Lise m'apporta, sans que je m'y attendisse, un bouquet de fleurs printanières; ma gaîté et ma bonne humeur revinrent aussitôt.

Sans doute, lorsque les peines et les soucis cruels de la vie nous accablent, ce remède ne serait pas toujours efficace; mais alors j'élève mes pensées au ciel, je pense à Dieu, qui n'oublie aucune de ses créatures, et qui nous promet des jouissances éternelles en échange des courtes peines d'ici-bas. Soudain je me trouve mieux, ma douleur se calme, ma gaîté reparaît. »

CHAPITRE IV.

—

LES PAYSANS AU VILLAGE.

L'ARRIVÉE du jeune étranger fut aussitôt connue dans tout le village, et y produisit une grande sensation. Le lendemain de ce jour, les enfants et même les mères accoururent en foule chez Laurent pour le voir. Le soir, après avoir terminé leur ouvrage, les paysans se réunirent sous l'épais tilleul qui s'élevait au milieu du village non loin de l'église. Ils s'assirent pour se reposer sur les bancs que l'arbre protégeait de son ombre, et se mirent à fumer une pipe en causant amicalement entre eux. Louis fut l'unique sujet de leur conversation. Au bout de quelques moments, le bourgmestre du village vint prendre place au milieu d'eux. Laurent l'aperçut par la fenêtre et accourut au-devant de lui pour lui présenter Louis. Il lui raconta comment il en avait fait la rencontre et ajouta : « Je vous donne ici ma parole que je garderai chez moi cet enfant jusqu'à ce que sa mère vienne le chercher. »

Les paysans louèrent Laurent de son humanité; cependant quelques-uns pensèrent qu'il avait déjà assez d'enfants et qu'il n'était pas sage de sa part de prendre encore un étranger à sa charge. Un d'eux, nommé Krall, homme naturellement méchant et qui avait toujours montré des sentiments hostiles contre Laurent, dit qu'il fallait sur-le-champ chasser cet enfant du village. « Pensez-y, mes voisins, s'écria-t-il; les émigrés sont ennemis de la France; l'armée française, qui est à nos portes, nous punira d'avoir accueilli parmi nous l'enfant d'un de ses ennemis; ils pilleront nos maisons ou les livreront aux flammes. Ah! ciel! ajouta-t-il d'une voix consternée, je vois déjà notre village en feu!... Aussi, continua-t-il, en lançant à Laurent un regard furieux, je propose que ce soir même la garde

communale reconduise cet enfant aux frontières du village. Quant à Laurent, qui l'a introduit parmi nous, et dont la conduite le désigne assez comme un partisan des Français, et aurait pu attirer de grands malheurs sur notre tête, je demande qu'il soit condamné à une forte amende. »

Quelques paysans furent épouvantés à l'idée du danger que courait le village, et applaudirent aux paroles de Krall; mais d'autres, qui avaient et plus de bon sens et plus d'humanité, lui répondirent énergiquement. Des paroles vives furent échangées; les voix montèrent à un diapason assez élevé. Aussi, on vit accourir tous les habitants, jeunes et vieux, femmes et enfants, les uns pour être témoins de la dispute, d'autres pour voir le jeune Français qui en était la cause.

La querelle devenant sérieuse, le curé se rendit sur les lieux, écouta un moment ce dont il s'agissait, et dit ensuite avec une voix parfaitement calme : « Mes amis, mes paroissiens! vous vous tourmentez sans raison; le danger, qui paraît si redoutable à quelques-uns d'entre vous, n'existe nullement. Les Français sont trop braves et trop généreux pour vous faire un crime d'avoir accueilli parmi vous ce pauvre enfant, la cause bien innocente de ces querelles; vous vous acquerrez, au contraire, des titres à leur générosité, si vous traitez avec douceur, avec bienveillance, un pauvre enfant sans défense, un de leurs compatriotes. Cependant, si quelqu'un d'entre vous devait être inquiété à cause de lui, qu'il rejette tout sur moi; qu'il leur dise que c'est moi qui ai conseillé de recueillir cet enfant; je saurai bien me justifier. « Fais ce que ta conscience te commande et ne » crains personne, leur répondrai-je. »

Après ces paroles, il prit amicalement par la main et plaça au milieu des paysans le pauvre Louis, dont les yeux s'étaient mouillés de larmes en entendant la querelle dont il était l'objet. « Jadis, dit le curé, notre divin Sauveur plaça au milieu de ses disciples un enfant abandonné comme celui-ci, en leur disant : « Celui de vous qui lui fera du bien m'en fera à » moi-même! Voyez-vous, leur dit-il, il ne faut dédaigner aucun de ces » petits enfants, car mon père qui est au ciel, ne veut pas qu'un » seul d'entre eux soit perdu. » Ainsi parla notre divin Sauveur. Et maintenant, mes bons amis! ce pauvre petit innocent a été perdu; le brave Laurent l'a trouvé et l'a recueilli dans sa maison; voulez-vous l'en empêcher? Voulez-vous donc que cet enfant continue d'errer dans le monde comme une brebis perdue? En agissant ainsi, vous affligeriez les saints anges de Dieu qui aime tant les jeunes enfants! Vous animeriez contre vous notre divin Sauveur, qui considère le bien qu'on leur fait à l'égal de celui qu'on lui ferait à lui-même! vous offenseriez cruellement votre cé-

leste père, qui ordonne de les recueillir et de les aimer! Non, mes amis, vous ne ferez certainement pas cela; car cette action ne vous attirerait pas la bénédiction du ciel. — Mais, au contraire, si vous vous montrez tous pour cet enfant aussi bons, aussi humains que le brave Laurent, Dieu vous bénira, vous et votre postérité! N'oubliez pas que pendant que nous sommes ici rassemblés sous cet arbre de paix, vos fils, en grand nombre, sont à la guerre, entourés de mille dangers, exposés au fer et au feu de l'ennemi. Si ces braves jeunes gens, loin de leurs parents, de leurs frères et sœurs, viennent à tomber en pleine campagne et sur une terre aride, baignés dans leur sang et implorant du secours..., Dieu leur enverra des cœurs compatissants qui auront pitié d'eux. Croyez-moi, le ciel vous récompensera dans vos fils du bien que vous aurez fait à cette pauvre créature abandonnée. »

Les mères, les sœurs et les épouses des jeunes soldats, en ce moment loin d'elles, se mirent à pleurer; les pères, les fils, les vieillards, brisés par l'âge, étaient là, les yeux mouillés de larmes. Tous promirent d'obéir aux recommandations de leur bon curé, tous louèrent l'humanité de Laurent et s'indignèrent de la méchanceté de Krall, qui leur avait communiqué une crainte imaginaire, et les avait entraînés dans des idées de folie et d'erreur. Louis, dans sa reconnaissance, embrassa les mains du digne curé pour l'avoir si généreusement défendu, et celui-ci le pria de venir le voir dès qu'il le pourrait.

CHAPITRE V.

LE CURÉ DE CAMPAGNE.

Le lendemain, Louis se fit une grande fête d'aller rendre visite au curé. Il brossa son frac avec soin, et pria sa mère adoptive d'arranger sa longue chevelure. Il prit, après en avoir demandé la permission, le chapeau de paille de Conrad, car il ne pouvait décemment aller faire une visite la tête nue. Jeanne fit la remarque qu'un chapeau aussi simple allait mal avec son bel habit; mais Louis lui assura que c'était la dernière mode. Il se dirigea alors vers la demeure de l'ecclésiastique, se fit annoncer, entra dans l'appartement en saluant respectueusement, et dit au curé, en parlant sa langue natale,

qu'il venait le remercier encore une fois de la bonté avec laquelle il avait si heureusement intercédé hier pour lui.

Le curé, vieillard vénérable, et qui avait toujours aimé les enfants, comprenait très bien le français; il avait même dans sa bibliothèque un grand nombre de livres écrits dans cet idiome, et dont il faisait le plus grand cas; mais il lui eût été impossible de soutenir une conversation dans cette langue, parce qu'au fond du village obscur où il vivait depuis quarante ans il n'avait pas eu occasion d'en faire usage. Il lui souhaita donc la bienvenue en allemand; il le fit asseoir auprès de lui, sur un canapé, et lui dit : « Mon cher enfant, quoique je sois obligé de faire usage de l'allemand pour converser avec toi, cependant je comprends parfaitement ta langue; je te dirai, en outre, que tu prononces très bien l'allemand. Cependant, continue de me parler en français; je te répondrai en allemand, puisque tu le comprends bien, et, de cette manière, je m'habituerai peu à peu à parler la langue française. » Cet arrangement plut beaucoup à Louis, qui s'engagea aussitôt dans une longue conversation.

Le bon curé fut touché jusqu'au fond de l'âme du sort de l'aimable Louis, qui était condamné à vivre dans un pays étranger, loin de sa mère. Il s'entretint longtemps amicalement avec lui, lui adressa un grand nombre de questions, et acquit la conviction qu'il avait reçu une excellente éducation, et que sa mère devait être une femme aussi distinguée qu'instruite.

« Mon cher Louis, lui demanda le curé, entre autres choses, as-tu déjà commencé à apprendre à lire? — Oh! oui, répondit Louis, je sais lire le français, mais pas l'allemand. »

Le curé aussitôt sortit de sa bibliothèque un livre français écrit tout exprès pour les enfants; il l'ouvrit, le plaça devant Louis, et le pria de lui lire une petite histoire qu'il lui désigna du doigt. Louis la lut très couramment et avec beaucoup d'expression.

« Qui t'a donc appris à si bien lire, mon enfant? lui demanda le curé, grandement étonné.

— Ma mère, répondit Louis; je n'ai jamais eu d'autre maître qu'elle. »

Le curé aurait bien voulu savoir s'il avait reçu quelques principes religieux; il lui fit donc plusieurs questions à ce sujet. L'enfant répondit à toutes avec dévotion et piété. Ce fut avec une émotion profonde qu'il lui parla de la bonté de Dieu envers le genre humain, de la divine Providence qui veille à notre bonheur et fait tourner à notre bien jusqu'à nos plus amères douleurs, de la confiance en Dieu, de la prière, et de cette vie

meilleure qui nous attend au ciel, où nous devons tous aller, si nous avons accompli sur la terre les préceptes que Dieu nous a enseignés par la bouche de son divin fils.

Le curé fut enchanté, et il lui dit : « Je vois bien que ta mère t'a élevé dans ses principes, principes qui l'aident aujourd'hui à supporter ses peines, et qui, dans toutes les douleurs de la vie, sont la plus puissante des consolations. Tu as une mère aussi pieuse que bonne, mon ami!

— Oh! oui, répondit Louis en pleurant, elle est si bonne, si bonne, et elle m'aime tant, que je ne trouve pas de mots pour l'exprimer! Elle est aussi bien pieuse! Chaque soir et chaque matin elle priait avec moi.... Elle priait principalement pour mon père; elle demandait surtout la grâce de le revoir bientôt, et de rentrer tous trois ensemble dans notre patrie. Ah! ma pauvre mère s'affligeait bien souvent d'être obligée de quitter la France, et de voir que les évènements de la guerre l'empêchaient de se réunir à mon pére. Personne ne connut la tristesse qui si souvent désola son cœur. Lorsqu'elle allait faire une visite, son front était joyeux et ouvert; mais lorsque, dans la solitude de sa chambre, elle était assise devant sa table de travail, je la voyais souvent soupirer et lever au ciel ses yeux éteints par les larmes.

— Dieu, mon enfant, lui dit le curé, entendra ses prières et les tiennes.

— Je le crois aussi, répondit Louis; mais je ne sais comment cela arrivera! Lorsque j'étais dans la forêt, agenouillé et priant, Dieu m'entendit et envoya Laurent à mon secours. Mais il y a déjà aujourd'hui trois jours que je l'ai prié avec instance de me réunir à ma mère; et il ne paraît pas disposé à le faire. Je ne comprends pas pourquoi il me laisse le prier si longtemps en vain. Si j'étais à sa place, je préterais l'oreille à toutes les prières, et j'accorderais de suite à chacun ce qu'il me demanderait.

— En agissant ainsi, tu préparerais de grands malheurs! répondit le curé. L'Éternel, qui est la sagesse même, est bon pour tous les hommes; mais cette même sagesse lui défend, à lui, qui ne veut que notre bien, d'exaucer si promptement nos prières, ou de venir à notre aide précisément comme nous le lui demandons. Les désirs des hommes sont souvent empreints de folie; ce qui nous semble bon pourrait ne pas toujours tourner à notre avantage. Dieu ne vient souvent à notre aide que fort tard, et il emploie pour nous secourir des moyens autres que ceux que nous lui présentions, et plus efficaces que nous n'aurions pu le souhaiter. Dieu s'est déjà occupé de toi; il t'a confié à la garde d'excellentes gens; il consolera aussi ta mère au milieu de sa profonde douleur, et le jour n'est pas éloigné, je pense, où il te ramènera dans ses bras.

— Ah! maman! ma pauvre maman! s'écria Louis en croisant les bras sur sa poitrine, je ne puis dire combien elle m'est chère, et combien je suis affligé d'avoir, par mon imprudence, augmenté les chagrins qu'elle avait déjà. Elle sera souvent bien triste; elle pleurera bien souvent en pensant à moi! » Le pauvre enfant répandit lui-même en ce moment un torrent de larmes.

« Sois tranquille, mon cher Louis, lui dit le curé; les pleurs et le désespoir n'avanceront à rien. Tout ce que tu peux faire maintenant, c'est de prier pour ta mère et de continuer d'être bon et pieux, et appliqué à tes devoirs, pour lui être agréable un jour. Je consacrerai chaque matinée quelques heures à ton instruction. Tu sais lire le français, il faut aussi apprendre à l'écrire; et comme tu sais déjà assez bien parler l'allemand, je veux également t'apprendre à le lire. Je veux, à l'aide des livres français que je possède, t'apprendre tout ce que je crois t'être nécessaire. Tes excellents parents adoptifs y consentiront volontiers. Ainsi, console-toi, mon cher Louis, et ne pleure plus. Dieu mènera tout à bonne fin, et changera en joie tes chagrins et ceux de ta mère. »

A partir de ce jour, Louis se rendit avec exactitude et plaisir aux heures que le bon curé lui consacrait pour son instruction, et ce temps fut pour lui le plus agréable de la journée. Sa curiosité était très grande; il avait toujours quelque chose à demander, et ses questions occasionaient des dialogues qui étaient aussi amusants qu'instructifs pour lui. Il avait le cœur très sensible, s'enthousiasmait au récit des belles actions, et éprouvait pour le héros autant de respect que de reconnaissance.

Louis aurait bien voulu donner au bon curé un témoignage de sa gratitude. La veille de la saint Boniface, anniversaire de sa fête, Louis pria sa mère adoptive de lui donner un sou. Celle-ci lui demanda quel usage il voulait en faire? « Ah! dit Louis, je voudrais faire un petit cadeau à M. le curé, pour sa fête. — Ce n'est pas avec un sou que tu pourras acheter un objet capable de le satisfaire; car je ne pense pas que ton intention soit de lui offrir cet argent. »

Louis lui répondit : « Oh! je sais qu'une pareille offre serait très inconvenante. Mais je veux lui acheter quelque chose qui lui fera certainement un grand plaisir. Il est grand amateur de fleurs; il a beaucoup de rosiers dans son jardin, et il en affectionne principalement la fleur. Mais en ce moment les boutons ne sont pas encore éclos; il en est de même dans notre jardin et dans tous ceux du village. J'ai cherché partout. Il n'y a que devant la maison de Muller que j'ai aperçu un rosier qui porte déjà de très belles roses. J'ai prié le petit Muller de m'en donner une seule;

il n'a pas voulu, mais il m'a dit qu'il consentait à m'en vendre une pour un sou. »

Jeanne lui répondit en riant : « Puisque tu as tant de respect pour notre curé, et que tu tiens tant à lui être agréable, je te donnerai ce que tu demandes avec bien du plaisir. »

Alors Louis s'empressa de courir au moulin, et demanda au petit Muller de lui vendre une rose pour son sou. Mais le père, qui l'entendit, lui dit : « C'est une folie à toi, Louis, de vouloir échanger de l'argent contre une rose ; attends encore quelques jours, et tu en auras alors autant que tu voudras, mais n'imite pas la folie de ces hommes qui dépensent beaucoup d'argent pour manger, quelques semaines plus tôt, des fruits ou des légumes que, quelques jours plus tard, ils auraient pu manger meilleurs et moins cher. Il faut savoir attendre ; avec le temps viendront les roses. »

Louis, tout chagrin, lui répondit que ce n'était pas pour lui qu'il voulait acheter cette rose ; son intention était d'en faire un cadeau au curé, pour le jour de sa fête. « Ah ! ceci est autre chose, s'écria Muller amicalement. C'est une heureuse idée que tu as eue là, mon enfant ! Garde ton sou, mon ami ; je ne veux pas seulement te donner une rose, je te donne le rosier entier. Pour notre bon curé, il n'y a rien de trop beau ! »

Que le bonheur de Louis fut grand à ces paroles ! Il prit le rosier, qu'il porta en triomphe jusqu'à sa demeure, endossa aussitôt ses habits de cérémonie, se rendit chez M. le curé, lui présenta le rosier, et lui récita une phrase qu'il avait rencontrée dans ses dernières lectures : « Que Dieu sème pour vous de roses le chemin de la vie ! »

Le curé, vivement ému, lui dit : « Où donc as-tu pris ce magnifique rosier, mon bon Louis ? »

Louis lui raconta comment il en était devenu possesseur, et ses paroles suffirent pour prouver au curé la joie qu'il avait à lui faire une surprise ; le cœur du vénérable vieillard fut attendri. « Dieu te bénira, mon enfant, s'écria-t-il. Tu ressembles à ces tendres boutons ; sois toujours aimable et sage, et tu fleuriras dans ta beauté, comme ces roses épanouies. »

Quand le jour de la fête de Louis fut arrivé, le curé, à son tour, lui fit cadeau d'un petit livre de prières, écrit en français, qu'il avait acheté exprès pour lui, et qu'il avait fait relier en maroquin rouge et dorer sur tranche. Il avait aussi écrit sur la première page du livre la phrase suivante : « La jeunesse et la beauté sont comme les fleurs ; elles se flétris-

sent promptement; mais celui qui obéit à la volonté de Dieu vit éternellement. »

En recevant ce joli livre, Louis éprouva une grande joie. Il assura que, de tous ses cadeaux, c'était celui qui pouvait lui être le plus agréable. C'était aussi le plus utile pour lui, car il renfermait de jolies prières, qu'il lut le matin et le soir, chez lui et à l'église, avec la plus fervente piété.

CHAPITRE VI.

LA VIE DES CHAMPS.

Louis ne tarda pas à s'accoutumer à sa nouvelle demeure. Il éprouva pour ses parents adoptifs la plus vive affection, et fut bientôt aussi familier avec leurs enfants que s'ils avaient été pour lui des frères ou des sœurs. L'amitié que chacun lui témoignait dans cette maison lui fit même oublier qu'il était chez des étrangers. Il éprouvait toujours un vif désir de revoir sa mère; mais ce n'était plus pour lui un souvenir pénible. Il se consolait avec l'espérance de la rejoindre bientôt, et cette insouciance joyeuse, particulière à l'enfance, et que Louis possédait au suprême degré, acheva de chasser toutes les pensées affligeantes. Il était toujours si bon, si gai, si dévoué, il avait un si bon caractère, qu'il devenait de jour en jour plus cher à ses nouveaux amis, et cette affection était partagée par tous les habitants du village.

La nourriture lui parut, dans les premiers temps, quelque peu grossière. Un matin (sa bonne humeur et sa gaîté étaient alors revenues), il était allé, avec les enfants, faire une petite promenade autour du village et sur les bords de la rivière, pour voir le pays. A son retour il demanda, en entrant dans la chambre, si le café était prêt.

Jeanne se mit à rire, et lui répondit : « Mon cher Louis, nous avons notre genre de vie, à laquelle il faut t'accoutumer. Quelques personnes riches prennent à la ville leur café sans lait; nous, simples paysans, nous prenons notre lait sans café. Nous trouvons cela beaucoup moins cher; en outre, le lait pur est meilleur, plus salutaire, et a plus de saveur; goûtes-en une fois! » Ce disant, elle lui servit une assiette de laitage, avec un gros morceau de pain de seigle. Louis, qui venait de courir pendant plusieurs heures sur les montagnes et dans les champs, par une chaude ma-

tinée, trouva ce lait froid excellent. Il avoua que le meilleur café ne lui avait jamais paru aussi exquis, et à l'avenir il ne demanda jamais que du lait pour son déjeuner. Il en fit de même pour les autres aliments. Il mangeait rarement de la viande, mais en revanche d'excellents mets, faits avec de la farine, du lait et du beurre, des fruits crus et des légumes de toute sorte, que Jeanne excellait à apprêter. Il s'accoutuma très bien à ce régime. Comme il prenait plus d'exercice à la campagne qu'à la ville, il avait aussi meilleur appétit, et les aliments lui semblaient préférables. Il s'accoutuma à manger, au lieu de pain sucré, du pain noir; au lieu de confitures, de simples fruits, et ses dents devinrent plus belles et plus blanches que l'ivoire le plus éclatant. La santé brilla sur son visage; il devint rayonnant comme un lis.

Les agréments de la vie des champs ne plurent jamais à personne plus qu'à Louis. Les souvenirs qu'il avait gardés de la ville ne lui rappelaient que des rues étroites et sans air; ici, au contraire, il avait devant lui des champs sans limites, où chaque jour il trouvait quelque nouveauté qui le ravissait de joie. Sa mère adoptive avait pour les beautés de la nature une admiration passionnée, et elle cherchait à éveiller ce sentiment chez ses enfants. Cependant Louis fit dans l'allemand des progrès étonnants, et elle put bientôt converser facilement avec lui.

Un jour, Jeanne avait lavé sa chambre; elle avait nettoyé avec soin les fenêtres et la glace, et, suivant l'habitude du pays, elle avait répandu un sable propre et fin sur le plancher. Louis remarqua tout cela en y entrant, et dit : « Elle est maintenant bien propre et bien brillante; mais quand je demeurais à la ville, j'en avais une bien plus belle encore. Il y avait de riches tableaux appendus aux murailles; entre les deux fenêtres se trouvait une grande glace dans un cadre d'or, et le plancher était couvert d'un magnifique tapis. C'est ainsi que tu devrais aussi orner ta chambre.

— Mon bon Louis, lui répondit Jeanne, nous sommes des paysans, et nous ne sommes pas assez fortunés pour nous meubler aussi richement; mais ce luxe n'est pas nécessaire. Ce serait une folie que de vouloir faire peindre un paysage sur ces murs; car, sans sortir de notre chambre, nos yeux découvrent à chaque instant du jour le plus magnifique tableau. Regarde par cette fenêtre : que l'azur du ciel est beau! que la verdure des champs et des forêts est riche et agréable! que les arbres et le clocher de l'église brillent délicieusement aux clartés du matin! C'est un tableau qu'aucun pinceau ne peut rendre. Et cette prairie émaillée de fleurs, qui s'étend devant nos fenêtres n'est-elle pas un tapis si beau, si brillant, qu'il n'est pas de prince ou de princesse qui puisse en avoir un dont les couleurs

soient plus magnifiques! Et cette rivière, dans les eaux de laquelle se mirent le ciel, la forêt, les montagnes et ce moulin, avec son nouveau toit de tuiles rouges, n'est-elle pas un miroir plus grand, plus somptueux qu'on ne peut en trouver dans la demeure des rois? Ne le penses-tu pas ainsi?

— Oh! oui, dit Louis; à la ville, je ne voyais pas d'aussi belles choses, car, quand je me mettais à la fenêtre, je n'apercevais que des toits, des murailles et des pavés. Ici, c'est bien plus joli!

— N'est-ce pas, répondit Jeanne, Dieu a richement décoré notre demeure terrestre? N'est-ce pas que tout ce que nous voyons est magnifique et peint des plus brillantes couleurs?

— Oui, c'est vrai, s'écria Louis; c'est un Dieu plein d'amour et de bonté. On reconnaît cela au village bien mieux qu'à la ville. »

Il arriva plusieurs fois à Louis de faire d'excellentes remarques sur la vie des champs comparée à celle des villes. Laurent et toute sa famille se levaient, en été, avec le soleil, et se couchaient avec lui. Pendant cette saison, on ne brûlait pas de lumière dans la maison. Louis prit ces habitudes, qui lui plaisaient. Il ne voyait jamais lever le soleil, il est vrai, mais il pouvait admirer à loisir les feux brillants et dorés du matin. « Les habitants de la ville, disait-il, sont bien fous de passer au lit la matinée, et de veiller la moitié de la nuit à la lueur des bougies. Leur satisfaction serait bien plus grande s'ils savaient se lever et se coucher de bonne heure. Ils épargneraient ainsi l'argent qu'ils dépensent pour s'éclairer. »

Les enfants allaient souvent avec Louis dans la forêt voisine, pour y cueillir des fraises. Un jour ils découvrirent une petite vallée si jolie, qu'il serait impossible de lui rien comparer. Les collines qui l'entouraient étaient couvertes de beaux chênes et de bouleaux d'un vert tendre, les rochers ombragés par le sombre feuillage des pins; la prairie, au milieu de laquelle coulait un ruisseau à l'onde argentée, était tapissée d'une herbe touffue et de belles fleurs de toutes les couleurs, et les rayons du soleil y brillaient dans toute leur splendeur. Les collines et les rochers étaient chargés de fraises, et les bords du petit ruisseau garnis d'une telle quantité de *ne m'oubliez pas*, qu'ils en paraissaient tout bleus. « Que ce site est beau! s'écria Louis. Le magnifique jardin dans lequel me promenait ma mère n'est rien en comparaison; on y voyait plus de sable que d'herbe et de fleurs, et on n'apercevait aucune branche aux arbres; ils avaient l'air de grosses boules vertes. Mais ici, dans cette profonde vallée, des fraises délicieuses croissent en abondance, les deux rives de ce limpide ruisseau sont émaillées de mille et mille jolies fleurs bleues,

d'immenses sapins étendent sur ces rochers leurs larges rameaux........ Que tout cela est beau! C'est un magnifique jardin; oui, tout le pays qui entoure notre petit village est un délicieux parterre, et je loue et j'admire la main qui a planté des fraisiers, des fleurs et des chênes! Si je revois ma mère, je ne veux plus retourner à la ville; il faudra qu'elle vienne habiter la campagne avec moi. Là au moins nous jouirons du soleil, nous respirerons un air frais; nous aurons des fleurs, des fruits et des arbres, et nous pourrons remercier Dieu de tous ses dons. »

Rien ne contribua plus à rendre la vie des champs agréable à l'heureux Louis que les jeux auxquels, chaque soir, les enfants du village se livraient en commun sous le gros tilleul ou au milieu des champs. Comme on était à une époque de guerre, leurs jeux en présentaient l'image. Louis qui, à la ville, avait vu les soldats faire l'exercice, dit à ses camarades : « Ce n'est pas comme cela. Si vous voulez le permettre, je vais vous montrer comment il faut faire. »

Les enfants y consentirent avec plaisir, et Louis alors leur apprit à se tenir droits, à mettre leurs pieds en dehors, et à porter leurs armes, qui, du reste, n'étaient autres que des branches de coudrier; ensuite il les fit marcher tantôt doucement, tantôt au pas accéléré, soit à droite, soit à gauche, et leur fit exécuter toutes sortes d'évolutions. Les enfants dirent qu'il s'y entendait à merveille, et, à l'unanimité, ils le choisirent pour leur général, honneur dont Louis ne fut pas peu fier. Il devint important de se procurer tout ce qui était nécessaire au service, suivant son expression. A sa prière, le riche Muller acheta pour son fils, au marché, une petite trompette, et Jeanne donna un beau morceau de mousseline blanche, qui fut destiné à servir de drapeau; il était propre, mais quelque peu endommagé. Mais Louis s'écria : « Cela ne fait rien! un drapeau déchiré est bien plus glorieux. »

Il trouva, en fouillant dans les hardes de Jeanne, quelques paillettes d'argent, et, avec sa permission, il en fit une étoile, qu'il porta à son frac bleu, et la mit les jours de grande parade; il se procura encore quelques bandes de papier de couleur, qu'il destina à décorer ceux de ses élèves qui manœuvreraient le mieux.

Les paysans, tout en fumant leurs pipes, assis autour du tilleul, prenaient plaisir au jeu de ces enfants. Le curé se mit plus d'une fois à sa fenêtre pour en être témoin, et il leur témoigna toute sa satisfaction, car il aimait à voir les enfants jouer gaîment ensemble. Bien des mères venaient aussi assister à ces exercices, et souriaient de plaisir à l'habileté de leurs fils. Elles donnaient cependant la palme à Louis. Tous ces petits

garçons étaient brunis par le soleil, leurs membres étaient forts et robustes; Louis, au contraire, était pâle, et paraissait aussi délicat qu'un prince; et puis, il était habile à faire manœuvrer, et donnait ses ordres avec un tel sérieux, qu'on eût pensé que ce jeu avait un but important.

Jeanne, dans son intérêt pour lui, lui demanda un jour s'il voulait être soldat. « Oh! oui, répondit Louis avec joie; pourquoi donc pas? — Mais tu pourrais perdre la vie à ce métier, lui dit Jeanne. — Je le sais bien, répondit-il; mais j'ai lu dernièrement, et ceci est mon opinion, qu'il est beau et glorieux de mourir pour sa patrie! »

CHAPITRE VII.

AFFLICTION, SALUT ET RECONNAISSANCE

Laurent et sa digne femme passèrent l'été joyeusement, occupés à différents travaux champêtres. Leurs enfants et même Louis les aidèrent dans ces travaux, autant que leurs forces le leur permirent, et contribuèrent ainsi à rendre leurs jours plus heureux. Mais la récolte fut loin d'être aussi belle qu'on l'avait espéré. Pour comble de malheur, Laurent perdit un cheval, et, pour finir la récolte, il fut obligé d'en acheter immédiatement un autre, qui lui coûta fort cher. Cependant l'époque du paiement de son fermage approchait; mais il lui fut impossible de compléter la somme dont il était redevable. Il s'adressa alors à ses plus riches voisins, les priant de lui avancer ce qui lui manquait. Mais ceux qui auraient pu l'aider ne le voulurent pas, ceux qui le voulurent ne le purent pas. Laurent et Jeanne furent désespérés; car le bail écrit disait formellement que, si la somme entière n'était pas, à l'heure indiquée, versée à la chancellerie seigneuriale de Waldenberg, le bailleur, dans ce cas, se réservait le droit de résilier le bail, et le locataire serait immédiatement contraint de vider la ferme. Lorsque le jour fatal fut arrivé, Laurent rassembla et se mit à compter tout l'argent qu'il possédait. Mais il lui manquait vingt-deux écus pour parfaire la somme. « Ah! dit le pauvre Laurent, notre propriétaire sera sans doute bien mécontent; néanmoins j'espère qu'il prendra en considération la modicité de notre récolte et la perte que nous avons faite; c'est cela seul qui m'empêche de m'acquitter envers lui; il aura de

l'indulgence pour notre position, et ne voudra pas nous chasser de cette chaumière avec nos enfants.

— Dieu le veuille! dit Jeanne en pleurant. Cependant mon cœur maternel, dans sa douleur, va supplier le Seigneur de ne pas permettre que ces pauvres innocents, qui n'ont ailleurs aucun toit pour les abriter, soient chassés de cette demeure.

— Fais-le, dit Laurent avec tristesse : je suivrai ton exemple, je ne cesserai de prier Dieu jusqu'à mon arrivée à la chancellerie. » Ses yeux mornes et abattus regardèrent le ciel, et il se mit en route.

L'administrateur était un homme dur, fort avare de paroles. Il ne répondit rien aux prières et aux supplications de Laurent. Il compta l'argent, le serra dans son bureau, donna une quittance de ce qu'il venait de recevoir, en y mentionnant la somme dont Laurent restait débiteur, et lui dit : « Vous connaissez les termes de votre bail. Si, aujourd'hui, avant le coucher du soleil, les vingt-deux écus que vous redevez ne sont pas sur cette table, jusqu'au dernier sou, vous avez cessé d'être notre fermier; vous quitterez demain la ferme et irez vous établir ailleurs; je saisirai votre mobilier ou votre bétail, jusqu'à concurrence de la somme qui manque. D'ailleurs il s'est déjà présenté un autre fermier qui sera plus exact que vous à tenir ses engagements. » Il tira le bail d'un vieux bureau et ajouta : « Lisez; voici les engagements que vous avez souscrits; voici votre signature; il n'en existera plus rien, si vous ne payez pas. Vous avez entendu mon dernier mot, vous pouvez vous retirer. »

Laurent, le cœur bien triste, traversa la forêt pour regagner sa demeure. Il pensait à la douleur que toute sa famille allait éprouver; des larmes roulaient dans ses yeux; et il poussait de si profonds soupirs qu'on eût dit que sa poitrine allait se briser. Le chemin qu'il suivait ne passait pas loin de ce chêne au pied duquel il avait trouvé Louis. Il quitta l'étroit sentier, alla s'agenouiller au pied de l'arbre et se mit à prier avec ferveur, les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel : « Mon Dieu! ici, à cette même place, Louis s'est agenouillé, Louis, pauvre enfant abandonné! Il leva vers toi ses mains innocentes et implora ta pitié! et tu entendis sa prière! Comme lui, je suis à genoux, et je t'implore aussi dans ma détresse! Oh! écoute ma voix suppliante! Prends pitié de moi, de ma femme, de mes enfants, et de ce bon petit Louis. Dieu miséricordieux! tu l'as dit toi-même : « Soyez bons pour les autres, je le serai pour vous. » Eh! bien, j'ai eu pitié de l'enfant abandonné, aie pitié à ton tour de ma femme et de mes enfants, ne repousse pas ma prière! »

Après avoir fait cette invocation, Laurent, plus calme, se releva. Il

n'avait pas fait cent pas, qu'il rencontra sa femme qui accourait précipitamment au-devant de lui. Il n'en fut pas peu surpris, et il s'écria : « Est-il donc arrivé quelque malheur, que tu accoures ici avec tant de précipitation?

— Oh! non, rien que d'heureux! » lui répondit-elle, et elle riait d'un rire d'ange.

« N'est-il pas vrai, lui dit-elle, lorsqu'elle se fut approchée de lui, que l'administrateur n'a voulu t'accorder aucun délai?

— Aucun, répondit-il tristement.

— Je le savais bien! » dit Jeanne, et ses yeux exprimaient la plus vive joie.

« Et tu peux me dire cela en riant! lui dit Laurent.

— En ce moment, oui, lui répondit-elle, car Dieu est venu à notre secours. Mon cœur est si plein de reconnaissance et d'amour, que j'exprime ma joie tout haut, et que je remercierais Dieu devant tout le monde! Je n'ai pas eu la patience d'attendre ton retour, j'ai couru à ta rencontre pour t'annoncer quelques moments plus tôt le bonheur qui nous arrive. Nous sommes sauvés d'une manière miraculeuse! Tu vas en juger. » Aussitôt elle ouvrit la main et lui montra vingt pièces d'or brillantes, et toutes nouvellement frappées.

Laurent en croyait à peine ses yeux. « Grand Dieu! s'écria-t-il, comment as-tu pu te procurer tout cet or? »

Jeanne lui répondit : « Tu pourrais bien te creuser la tête pendant des jours, pendant des années, sans le deviner! Je vais te raconter cet évènement dans tous ses détails. — Lorsque tu fus parti, je me trouvai le cœur tellement oppressé que je ne pouvais parler. Nos enfants les plus grands étaient avec Louis en prières; les petits jouaient sur le gazon dans le jardin; le plus jeune, couché dans son berceau, reposait calme et tranquille. J'allai prendre ceux de leurs vêtements qui avaient besoin de réparation, et je m'assis à ma table. Je cousais avec zèle, et je priais du plus profond de mon cœur. Tantôt je regardais par la fenêtre les petits qui jouaient dans le jardin, tantôt l'innocente créature qui dormait près de moi. Grand Dieu! murmurais-je souvent, prends pitié de ces pauvres petits, qui ignorent et le chagrin qui nous mine, et le malheur qui les menace! Je pleurais, et mes larmes retombaient sur les vêtements que je tenais à la main. J'en étais au frac de Louis qui commençait à souffrir en plusieurs endroits. J'y fis une couture, et j'examinai ensuite si tous les boutons étaient bons, et s'il n'en manquait pas. Je remarquai alors que les bords de l'un d'eux, recouverts de drap bleu, étaient éraillés. Je vis, à travers

cette petite ouverture, briller quelque chose qui ressemblait à de l'or. J'agrandis l'ouverture du bout du doigt, et une belle pièce tomba à mes pieds. Tu peux juger de mon étonnement. Juste ciel! m'écriai-je, c'est de l'or! Comment se trouve-t-il là? J'y réfléchis; et ma seule idée fut qu'il avait été cousu dans ces boutons avec intention de le cacher. La mère de Louis, pensai-je, devait quitter la France. Mille périls devaient accompagner sa fuite. Elle chercha par ce moyen à soustraire son or aux mains qui auraient pu s'en emparer. Bien certainement les autres boutons en contenaient aussi. Je les visitai tous les uns après les autres; je les débarrassai de leur enveloppe, et je trouvai dans chacun une pièce d'or. Je ramassai vingt ducats. Grâce à Dieu! nous voilà tirés du malheur qui nous menaçait. Tu peux maintenant aller payer l'administrateur, et nous continuerons de vivre avec nos enfants bien-aimés dans notre chaumière. »

Mais Laurent lui répondit : « Je ne sais pas si nous devons faire usage de cet argent! il ne nous appartient pas; c'est à la mère de Louis. Et Dieu me préserve de me servir du bien des autres!

— J'ai pensé comme toi, reprit Jeanne, et j'y ai bien réfléchi. Mais écoute ce que j'en pense : la mère de Louis, n'étant pas aussi pauvre que nous l'avons pensé, étant même bien plus riche que nous, sera certainement disposée à nous indemniser des frais que son enfant nous aura occasionés; nous pourrons même le lui demander sans injustice. Et je pense que ce ne serait pas trop exiger que de demander un écu par semaine. D'ailleurs nous avons déjà beaucoup dépensé pour Louis. Quand il est arrivé chez nous, il n'avait pas même de chapeau, tu lui en as acheté un; je lui ai donné du linge; je lui ai fait un habit avec une étoffe que j'ai filée de mes propres mains, afin de réserver le sien pour les dimanches; nous avons fait mettre des semelles neuves à ses vieux souliers et lui en avons acheté une paire. Nous l'avons donc vêtu des pieds à la tête. Sa nourriture et son habillement s'élèvent à cette heure-ci bien au-delà des vingt-deux écus. Prends-donc sans hésiter ces quatre ducats, qui font juste vingt-deux écus, et porte-les à l'administrateur.

— Tu as raison, s'écria Laurent avec joie, nous pouvons sans remords les employer pour nos besoins. Dieu nous a sauvés du malheur où nous allions tomber. A lui donc hommage et reconnaissance! » Il se tût un moment, agité par son émotion. « Mais, reprit-il au bout de quelques minutes, l'administrateur va être étonné que j'aie pu me procurer cet or en aussi peu de temps. Que répondrai-je à ses questions?

— Eh! répondit Jeanne, tu lui diras que c'est moi qui t'ai donné cette

somme; que jusqu'au moment où je te l'ai remise, tu avais ignoré qu'elle fût à la maison. Mais dépêche-toi; de mon côté, je cours retrouver nos enfants.

— Accompagne-moi seulement quelques pas, reprit Laurent, je vais te montrer le chêne au pied duquel j'ai trouvé Louis. » Il s'avança dans l'intérieur du bois, et Jeanne l'y suivit. « Tiens, Jeanne, lui dit-il lorsqu'ils furent à la petite place verte qui l'entourait, c'est à l'ombre de cet arbre que Louis priait avec tant de ferveur, et qu'il fut exaucé. Je me suis aussi agenouillé à ses pieds, et j'ai prié Dieu, et Dieu aussi a entendu ma prière. Ah! je ne savais pas, et je ne l'aurais pas cru possible, que j'aurais à le remercier, à cette heure et sous ce même chêne, de l'assistance qu'il m'a prêtée dans ma détresse. »

A ces mots, Laurent, les mains jointes et les yeux levés au ciel, tomba à genoux et s'écria : « Lorsque je priais ici, il y a quelques moments, je ne savais pas que je dusse sitôt te remercier; tu n'as pas rejeté ma prière; oh! daigne accepter encore l'expression de ma reconnaissance! »

Jeanne s'agenouilla à côté de son mari et unit sa voix à la sienne. Tous deux étaient au comble du bonheur, en voyant que Dieu a les yeux fixés sur les infortunés, qu'il pense à eux et ne les abandonne pas dans le malheur. Leur amour, leur confiance en lui, leur reconnaissance pour ses bienfaits remplissaient leur cœur d'une joie vive et pure, que tout l'or de la terre n'aurait pu leur procurer.

Ensuite Jeanne reprit le chemin de la maison et Laurent celui de Waldenberg. Il était déjà tard lorsqu'il revit la vallée bien-aimée. La lune brillait au ciel, ses rayons éclairaient son village et se réfléchissaient dans les eaux calmes de la rivière. Jeanne était assise sur le banc, devant la porte de la maison, et attendait le retour de son mari. Elle avait depuis longtemps couché ses enfants et mis le souper sur le feu. Aussitôt que Laurent fut auprès d'elle, ils allèrent se mettre à table, et causèrent longtemps des évènements de la journée.

Laurent lui demanda, entre autres choses, si Louis savait qu'il y eût de l'argent caché dans les boutons de son frac?

« Non, répondit Jeanne; je l'ai interrogé là-dessus. Tes boutons, lui ai-je dit, sont déjà bien usés. Je les ai ôtés et je vais les jeter. Au lieu de boutons de drap, je t'en mettrai en métal qui dureront plus longtemps et brilleront comme de l'or. Il me témoigna une grande joie de ce changement, et ne me fit aucune objection. S'il avait su que ces boutons renfermaient un trésor, il m'aurait certainement dit d'en retirer l'or et de n'en jeter que le drap.

— Bien, dit Laurent; mais puisque sa mère n'a pas jugé à propos de lui parler de cet argent, nous devons imiter sa réserve.

— C'est aussi mon avis, dit Jeanne. Cependant, quoiqu'il n'en ait aucune connaissance, il ne faut le dépenser que pour ses besoins. Je tiendrai un compte aussi exact de son emploi que s'il s'agissait d'un dépôt dont je devrais un jour rendre compte. J'écrirai avec soin tout ce que j'en dépenserai; je me regarderai, en un mot, comme la tutrice de l'enfant. Souvent j'avais l'esprit tourmenté de savoir où nous prendrions de l'argent pour lui acheter des vêtements. Il a déjà besoin d'une nouvelle paire de souliers. Dieu vient d'y pourvoir. Sa mère, sans avoir eu cette pensée, lui a laissé plus d'argent que ses besoins n'en exigent, lorsqu'elle a eu l'idée de renfermer de l'or dans les boutons de son habit.

— Cet or, dit Laurent, est un trésor, que Louis, sans le savoir, a apporté dans notre maison, et dont nous devons remercier le ciel. Sans ce secours, en effet, nous n'aurions pas pu payer notre fermage.

— Assurément non, reprit Jeanne. Ce que l'enfant nous a coûté d'argent comptant est peu de chose; ce qu'il nous coûte encore passe inaperçu dans les dépenses du ménage. De toute manière, il nous aurait été impossible d'épargner dix écus, à plus forte raison vingt-deux.

— C'est vrai, ma bonne Jeanne, lui répondit Laurent; si nous n'avions pas recueilli cet enfant chez nous, nous serions obligés aujourd'hui d'abandonner cette maison avec nos enfants. Pendant que nous lui faisions du bien, Dieu, par son entremise, nous le rendait avec usure à nous et à nos enfants. Oh! remercions Dieu qui gouverne tout avec tant de sagesse et qui, tôt ou tard, récompense magnifiquement le plus petit bienfait. »

En disant ces mots, Laurent leva les yeux au ciel; Jeanne joignit ses mains. Il y eut un moment de religieux silence. La lune, projetant ses rayons à travers le feuillage des arbres, éclairait l'intérieur de la petite chambre, dont la fenêtre était entr'ouverte; le vent frais du soir leur apportait les douces émanations des tilleuls. Les pieux accents de reconnaissance de ces braves gens furent plus agréables à Dieu que le plus précieux encens.

CHAPITRE VIII.

LES SOLDATS FRANÇAIS



Cependant l'automne, qui avait été très belle et très chaude, avait commencé à jaunir les forêts, et aucun uniforme étranger n'avait encore paru à Ellersee. Mais, un soir, la tranquille vallée retentit tout-à-coup du bruit des trompettes. Un régiment français traversa le village, et une de ses compagnies y demeura; la durée de son séjour n'était pas fixée. Alors Jeanne trembla que ces étrangers ne reconnussent dans Louis l'enfant d'un émigré, et ne la punissent, elle avec son mari, de l'avoir recueilli chez eux. On annonça à Laurent qu'il avait un soldat à loger chez lui, et qu'il devait l'aller chercher sous le grand tilleul du village.

Louis voulait endosser de suite son habit de cérémonie, pour recevoir convenablement le nouvel hôte. Mais Jeanne lui dit : « Ne quitte pas tes vêtements de tous les jours; il faut que tu ne paraisses pas mieux habillé que Conrad. Garde-toi surtout de parler français, n'en laisse pas échapper un seul mot. Rien ne doit apprendre à ce militaire qu'il y a ici un de ses compatriotes. Voyons d'abord comment il se conduira avec nous. »

Lorsque ce soldat, homme d'une tournure sévère et martiale, fut entré dans la chambre, il parut satisfait de n'y rencontrer que des visages prévenants. Il s'assit près de la table et se mit à charger sa pipe. Louis lui apporta aussitôt de la lumière pour l'allumer. Conrad mit sur la table un pot de bonne bière avec un verre luisant de propreté. Quand il eut fini de fumer sa pipe et qu'il eut secoué la cendre restée au fond, Louise servit la soupe; Louis déposa sur la table deux pigeons rôtis, et Conrad une salade. A cette vue, la gravité du soldat se dérida, et il témoigna sa satisfaction par un léger signe de tête; il se trouvait flatté de l'empressement des enfants à le servir : aussi fit-il honneur

au repas. Louis s'était assis dans un coin de la chambre, et ses yeux ne pouvaient se détacher du nouveau venu.

Le souper était à peine terminé; un second soldat entra dans l'appartement, il venait chercher son camarade. Un dialogue assez vif s'engagea alors entre eux. Louis, en entendant, après tant de temps, parler sa langue maternelle, éprouva une émotion aussi vive qu'aux accents d'une céleste musique. Il se leva vivement et vint souhaiter amicalement le bonjour aux deux soldats. Ceux-ci regardèrent avec étonnement cet enfant, dont la finesse et l'élégance se trahissaient sous ses habits de paysan, et qui parlait si purement le français. Ils ne doutèrent pas un seul instant qu'il ne fût né en France, et ils lui demandèrent comment il se trouvait ici. Louis leur raconta le voyage qu'il avait entrepris avec sa mère : séduit par le chant d'un coucou, il s'était mis à sa poursuite et s'était égaré dans la forêt. Laurent et Jeanne avaient eu l'humanité de le recueillir chez eux, et depuis ce temps-là il n'avait plus entendu parler de sa mère. Ces deux hommes lui témoignèrent le plus vif intérêt, et conçurent la plus franche amitié pour Jeanne et pour Laurent. Ils allèrent à eux et leur serrèrent cordialement la main, et ils prièrent Louis de les remercier en leur nom de la tendresse qu'ils lui avaient prodiguée.

Le lendemain matin toute la compagnie savait qu'un jeune Français se trouvait dans le village. Un grand nombre d'entre eux vinrent pour le voir, et parurent enchantés de retrouver un de leurs compatriotes. L'officier qui commandait le détachement, et auquel on dépeignit Louis comme un enfant digne du plus vif intérêt, le fit inviter à dîner. Louis passa de suite dans sa chambre et en revint bientôt complètement paré. Il avait mis son habit bleu; il portait un pantalon blanc comme la neige. Jeanne lui peigna avec soin sa noire et belle chevelure. Ainsi paré, son chapeau à la main, il entra, gracieux et décent comme à son ordinaire, dans la chambre de l'officier, il s'inclina respectueusement, et lui dit qu'il s'estimait très honoré d'être admis à dîner avec lui. L'officier éprouva une vive satisfaction à sa vue, et pendant tout le repas s'amusa beaucoup de son babil, car Louis était aussi gai que spirituel.

L'officier quitta bientôt le village avec sa compagnie; mais de temps en temps d'autres détachements vinrent y séjourner. Louis devint alors dans le village un personnage important. Dans beaucoup de maisons, des querelles avaient lieu entre les soldats et leurs habitants, uniquement parce qu'ils ne pouvaient se comprendre. Louis était appelé, et quelques paroles lui suffisaient pour rétablir l'harmonie. Souvent il venait s'asseoir

sous le tilleul du village, au milieu des vieillards et des robustes soldats, qui, sans lui, n'auraient pu se comprendre; il leur servait d'interprète, et recevait les remercîments des deux parties. On vit arriver au village plusieurs détachements dont le visage et les yeux n'exprimaient que la menace et la cruauté; mais à peine Louis leur eut-il souhaité amicalement le bonjour dans leur langue maternelle, que leurs fronts se déridèrent. Les habitants durent à Louis d'être préservés de malheurs qui, sans lui, auraient pu arriver.

Les paysans ne furent pas sans reconnaître les services que l'enfant leur rendait. « Si Louis n'était pas ici, disaient-ils souvent, nous aurions déjà plus d'un malheur à déplorer. » La régence proposa de décider que, puisque Laurent logeait déjà un Français qui était à tout le monde de la plus grande utilité, il fût, à l'avenir, déchargé de l'obligation de loger les troupes qui séjourneraient dans le village. Après avoir entendu quelques-uns de ses membres, la majorité adopta le projet, et Laurent, qui avait déjà beaucoup de peine à nourrir ses nombreux enfants, se trouva ainsi beaucoup soulagé.

CHAPITRE IX.

LE BLESSÉ.

Cependant les évènements militaires acquéraient de jour en jour une plus grande gravité. Les Français s'étaient emparés de la forêt au pied de laquelle était situé le village; les Allemands cherchèrent à les en chasser. Non loin de ces lieux, sur les bords de la mer, dans un pays marécageux et couvert d'épaisses broussailles, une sanglante bataille fut livrée. Les habitants d'Ellersee, postés sur une petite éminence, près du village, étaient témoins de cette lutte. On voyait le feu et on entendait le bruit de chaque décharge; cependant il était difficile de distinguer les combattants, à cause de leur éloignement et de la fumée qui les enveloppait. Louis avait été un des premiers à se mettre en observation. Le cœur vivement agité, il contemplait le combat d'un œil avide; chaque explosion retentissait au fond de son âme, car il pensait qu'elle pouvait coûter la vie à un homme. Le pauvre enfant, pâle comme un mort, restait là immobile et muet. Une seule chose l'étonna :

c'est que le feu de chaque coup précède de quelques secondes son explosion.

Le combat dura jusqu'au soir. Les ténèbres commençaient à s'épaissir, et le feu s'éloignait de plus en plus; en ce moment un paysan du hameau où l'engagement avait eu lieu arriva à Ellersee, et, d'une voix tremblante, raconta ce qu'il savait de la bataille. « Ah! il a failli m'arriver malheur, dit-il : je poursuivais tranquillement mon chemin; tout-à-coup un horrible fracas éclate des deux côtés de la route. Je me trouvais justement pris entre les feux des deux armées. Les balles sifflaient de tous côtés à mes oreilles. Saisi d'effroi, je me blottis dans un buisson, et j'y demeurai caché jusqu'à ce que le bruit de la bataille se fût suffisamment éloigné. Alors je vis étendu sur le chemin un officier français blessé. Je lui aurais volontiers porté secours, mais j'étais bien aise de m'en tirer la vie sauve, et je m'éloignai aussi vite que je le pus. »

Louis, en entendant cela, supplia le paysan de retourner sur ses pas, et d'amener le blessé. Quelques paysans furent de cet avis. Mais l'un d'eux, ce même Krall qui précédemment déjà s'était montré si hostile à Louis et à Laurent, s'écria : « Non, ce n'est pas un coup à tenter! Il me semble que le bruit se rapproche. N'entendez-vous pas comme il éclate et tonne, et comme il résonne de nouveau dans la forêt? Une balle ne pourrait-elle pas facilement atteindre l'un de nous? Quand le combat est terminé, ceux qui restent maîtres du terrain s'occupent des blessés; ils n'ont pas besoin de nous. »

Ces paroles suffirent pour empêcher les paysans de porter secours à l'officier. Le bruit du combat se rapprochant, ils se dispersèrent à droite et à gauche, et rentrèrent chez eux. Louis ne quitta pas la place et resta aux aguets. Le feu cessa un moment et fut suivi d'un effrayant silence; alors il sembla à Louis entendre de temps en temps une voix plaintive qui réclamait du secours. Le pauvre enfant avait le cœur le plus dévoué et le plus humain pour tous les hommes, mais surtout pour ses compatriotes; il ne put demeurer plus longtemps en place. Il descendit rapidement la colline, longea les bords de la mer et courut à l'endroit où la voix se faisait entendre. Il trouva l'officier français étendu au pied d'un saule, sur un terrain marécageux; il était jeune, pâle comme la mort, mais tout en lui annonçait la plus grande distinction. Une balle lui avait fait une grave blessure au pied droit. Dans la chaleur du combat, ni ses amis, ni ses ennemis n'avaient pu s'occuper de lui. Pour empêcher le sang de couler, il avait bandé sa blessure avec un mouchoir, et il avait essayé, à l'aide d'un fusil, qui, pendant la bataille, avait été perdu en cet

endroit, de gagner le village ; mais il n'avait pu se traîner plus loin, et il était resté étendu sans forces au pied de cet arbre. Sa blessure le fai-



sait cruellement souffrir ; le faible bandage qui l'entourait ne suffisait pas pour empêcher l'effusion du sang ; une soif dévorante le tourmentait. L'air était froid ; il se croyait condamné à périr misérablement pendant la nuit sur cette terre arrosée de son sang, et il avait même déjà recommandé son âme à Dieu. En ce moment il aperçut le jeune enfant, vêtu en paysan, qui, à son grand étonnement, lui dit en français un bonjour amical, et lui promit, touché d'une vive compassion, de lui procurer du secours. Le jeune officier crut voir un ange lui apparaître. Il lui raconta sa détresse : Louis alla de suite lui chercher à boire, et lui dit qu'il allait appeler du secours. Il courut au moulin, qui se trouvait plus rapproché que le village de quelques centaines de pas. Il pria Muller de permettre qu'on y transportât le blessé, qui mourrait infailliblement s'il restait exposé au grand air.

Muller réfléchit quelques minutes, et lui dit : « C'est bien dangereux ! L'engagement est fini, il est vrai, mais il n'y a que quelques moments j'entendais encore tirer, et ce n'était certainement pas loin d'ici. Je n'ose pas m'exposer, moi et ma famille, au danger d'être mitraillé. »

Mais Louis tomba à ses pieds, et le pria, les mains jointes, au nom de Dieu, d'avoir pitié d'un malheureux. « Pensez, lui dit-il entre autres choses, à l'humanité du Samaritain, et suivez son exemple. »

Muller se laissa toucher ; il ordonna à son domestique de prendre une civière et de venir avec lui. Louis prit les devants, une cruche d'eau à la main ; il courut auprès de l'officier, qui mourait de soif, lui donna à boire :

« Ah! que cela fait de bien! dit-il. Dieu, qui m'envoie cette eau pour humecter mes lèvres desséchées, ne te laissera pas sans récompense! Qu'il te paie donc de ton humanité, généreux enfant! »

En ce moment Muller et son garçon arrivèrent; ils déposèrent doucement le blessé sur la civière. Louis avait de nouveau disparu; mais, arrivés au moulin, ils avaient à peine eu le temps de coucher l'officier sur un lit, et la femme de Muller d'allumer une chandelle, que Louis reparut avec le chirurgien, qu'il avait en toute hâte été chercher au village. Le chirurgien banda la blessure, qu'il trouva très grave; mais il assura qu'avec l'aide de Dieu il espérait la guérir heureusement. Louis répéta en français ces paroles à l'officier, qui en éprouva un grand soulagement.

La femme de Muller lui servit quelques aliments, et bientôt après il s'endormit. Louis recommanda qu'on tînt toute la nuit une chandelle allumée, et ensuite il regagna sa demeure, le cœur content. La conscience d'avoir accompli une œuvre méritoire, d'avoir sauvé la vie à un homme, remplissait son âme de joie et de bonheur.

Le lendemain, avant que le soleil fût levé, Louis était déjà au moulin, et demandait au malade comment il avait passé la nuit. Bientôt arriva le chirurgien, qui trouva son état satisfaisant. Il dit que pour faire le bandage il avait besoin de beaucoup de charpie. Louis aussitôt courut en demander à Jeanne. Elle ne savait pas bien ce que c'était. « Je le sais, moi, lui dit Louis : c'est de la toile effilée. Ma mère et moi en avons souvent fait. Je vais vous montrer comme il faut s'y prendre. La mère et les enfants, d'après ses conseils et son exemple, se mirent à préparer de la charpie. Louis en apporta bientôt au chirurgien un gros paquet. Il remit aussi à l'officier un mouchoir de poche blanc, en lui disant : « Le vôtre est plein de sang et ne peut vous servir en ce moment. »

L'officier fut touché jusqu'au fond du cœur de l'obligeance et des soins de ce jeune enfant; des larmes mouillèrent ses yeux. « Regarde, lui dit-il : que le premier usage que je fais de ce mouchoir soit d'essuyer les larmes que m'arrache la reconnaissance! »

Louis visitait plusieurs fois par jour le jeune officier, qui, d'ailleurs, n'avait personne avec qui il pût parler et restait assis auprès de son lit des heures entières. Il lui parlait de son père, dont il n'avait, il est vrai, conservé qu'un vague souvenir; mais il le connaissait très bien d'après les récits que sa mère lui en avait faits; il lui parlait très souvent de sa mère, de son amour pour lui, de sa pénible fuite; il lui raconta aussi sa coupable légèreté et son égarement dans la forêt. « Ah! disait-il, le cœur navré de douleur, quel affreux chagrin j'ai causé à ma pauvre mère! Je

ne puis penser aux larmes que ma faute a dû lui faire répandre, sans pleurer moi-même, comme vous le voyez en ce moment. »

L'officier, qui était encore tout jeune, se rappela aussi les pleurs que sa mère versa en se séparant de lui, et la profonde douleur de son père. Il appartenait à une famille riche; mais il avait voulu servir, et il n'avait pas tardé, par son instruction et son courage, à sortir de la foule et à gagner les épaulettes de lieutenant. « Mon cher Louis, lui dit-il, il est étonnant que, nous trouvant tous les deux aussi éloignés de notre famille, nous soyons venus à nous rencontrer dans ce pays étranger. Cher enfant, tu m'as sauvé la vie, et tu me combles chaque jour de nouveaux bienfaits. Je suis pauvre aujourd'hui, et je n'ai pas un sou à ma disposition. Tout mon argent et ma montre m'ont été enlevés. Mais un temps viendra, je l'espère, où je pourrai te récompenser de ton humanité, et faire quelque chose pour ta famille et pour toi. Dieu, qui t'a conduit dans ce village pour me sauver, permettra bien peut-être aussi que je te sois dans la suite de quelque utilité. »

La blessure du jeune officier, qui s'appelait Lebrun, alla mieux de jour en jour; elle guérit même complétement, quoique avec lenteur. Son plus grand chagrin était de rester inoccupé. Quelque agréables que fussent les heures qu'il passait avec Louis, il avait cependant de fréquents moments d'ennui. Louis lui apporta quelques livres français qu'il avait empruntés au curé. Lebrun les lut avec plaisir, quoiqu'ils ne traitassent que de graves matières, et qu'ils fussent écrits plutôt pour instruire que pour amuser. Cependant il parut souvent étonné que ces livres, dont jusqu'ici il n'avait eu qu'une mauvaise opinion, et dont il ne faisait aucun cas, renfermassent de si grandes vérités, dites dans un style noble et élevé. « Ces livres, dit-il souvent dans la suite, ont beaucoup contribué à former mon esprit et mon cœur. Dieu ne m'a enlevé au tourbillon du monde et au tumulte de la guerre, que pour me placer dans cette chambre solitaire et me mettre à la main ces ouvrages instructifs. Par eux, j'ai appris à connaître Dieu, à me connaître moi-même et à devenir meilleur. En résumé, la Providence sait tout disposer avec la plus grande sagesse. »



Cependant l'armée française marchait toujours en avant. Beaucoup d'officiers et de soldats traversèrent Ellersee. Ils éprouvèrent une joie inexprimable en revoyant le lieutenant Lebrun, qu'ils estimaient et aimaient, mais qu'ils croyaient mort. Louis fut comblé d'éloges. Ils invitèrent leur camarade, dont la convalescence était si longue qu'il ne pouvait encore marcher qu'à l'aide d'un bâton, à se rendre dans une ville assez éloignée, où il pourrait recevoir des soins plus efficaces. Il s'y décida, avant de monter en voiture, il fit à Louis les plus tendres adieux; il le remercia affectueusement de toutes ses prévenances, et lui dit : « Ne pleure pas, mon bon Louis, nous ne nous disons pas un éternel adieu; nous nous reverrons un jour. »

Sur ces entrefaites un capitaine arriva et demeura quelque temps dans le village avec un détachement. Quand le jour de son départ fut arrivé, il réunit ses soldats sous le grand tilleul, et fit appeler les plus âgés de la commune. Ils vinrent, mais avec eux accourut tout le village, hommes, femmes et enfants. Le capitaine, qui était Alsacien et qui parlait très bien allemand, les félicita d'avoir si généreusement accueilli le jeune Louis. « Cet enfant, dit-il entre autres choses, a rendu les plus grands services aux troupes françaises, mais principalement au lieutenant Lebrun. Aussi vous devez avouer que nous vous avons traités avec les plus grands égards, que nous nous sommes contentés de peu et que nous vous avons épargné les dépenses superflues. Vous savez que vous aviez encore à payer une forte somme comme contribution de guerre. D'après l'ordre du général en chef, que votre conduite amicale envers Louis a adouci, vous êtes déchargés de cette contribution, et je viens de remettre à votre régence des titres en règle, afin de vous garantir contre toute réclamation ultérieure. Vous devez remercier Louis d'un traitement aussi humain. » Il serra ensuite la main du bourgmestre, de Muller, de quelques autres encore, mais surtout celle de Laurent; il avait la larme à l'œil; et puis il fit signe au tambour maître. Aussitôt les tambours battirent la marche, les soldats agitèrent leurs schakos, joignirent leurs remercîments à ceux de leur capitaine, et quittèrent le village.

Les paysans furent touchés de la conduite du capitaine et se réjouirent d'être déchargés de la contribution de guerre. « N'est-ce pas moi qui ai dit, s'écria tantôt celui-ci, tantôt celui-là, qu'on devait recevoir Louis au village? » Mais ceux qui avaient soutenu l'opinion contraire, et Krall principalement, se taisaient et baissaient la tête. Le bourgmestre dit : « Il est heureux que nous ayons suivi le conseil de notre brave curé. C'est un homme aussi sage que pieux! Il nous dit : Quoique Louis ne soit qu'un

pauvre enfant, il attirera sur le village la bénédiction du ciel. Sa prédiction vient de se réaliser.

Oui, s'écria gaîment un des paysans, il est bien vrai ce précepte que nous apprenions dans notre catéchisme étant enfants : l'humanité est fille du ciel, car elle obtiendra la miséricorde divine. » Et les autres approuvèrent ces paroles.

CHAPITRE X.

UNE ACCUSATION JUDICIAIRE

Le bruit des armes ne retentissait plus à Ellersee. Il y avait déjà plusieurs semaines qu'on n'y avait vu de troupes amies ou ennemies. Tout le monde se réjouissait de la paix, que l'on croyait certaine; le soleil même semblait briller avec plus de douceur et d'éclat. Laurent seul et sa famille furent atteints d'une vive douleur. Laurent fut accusé d'avoir volé au fermier de l'église, un des plus riches de la paroisse, une somme considérable en or.

Voici ce qui donna naissance à cette accusation : Laurent fut chargé de greffer quelques arbres dans le jardin de ce fermier, travail auquel il était fort habile. Ce jardin était entouré d'un mur de brique peu élevé et en mauvais état. Laurent déposa sur ce mur sa greffe et ses autres outils, parce qu'il ne voyait pas ailleurs une place plus convenable. Mais à cette même place, le paysan, dans la crainte d'un pillage, avait caché, sous une tuile qui pouvait facilement être enlevée, plusieurs pièces d'or. Lorsque les troupes étrangères eurent quitté le village, le paysan voulut aller retirer son or de l'endroit où il l'avait placé, il ne le trouva plus. Ses soupçons tombèrent sur Laurent; il savait qu'il n'avait pas eu assez d'argent pour payer son fermage; car à cette époque, pendant qu'il était occupé à greffer ses arbres, il l'avait prié, mais en vain, de lui faire une avance. Il prit de plus amples informations, et apprit de l'huissier de Waldenberg que Laurent avait payé en or la somme qu'il redevait sur son fermage. Le paysan tint alors pour certain que c'était Laurent qui lui avait volé son or. Il alla de suite trouver à Waldenberg l'administrateur, qui réunissait à ses fonctions celle de juge, et il porta plainte contre Laurent. L'administrateur fut très étonné. Il avait encore les pièces d'or que lui avait remises Laurent, il alla les chercher; mais il les tint ca-

chées dans sa main et demanda au paysan comment étaient faites les pièces qui lui avaient été volées. Il répondit qu'elles étaient toutes de même espèce. L'administrateur les lui montra alors, et le paysan, ivre de joie, s'écria : « Ce sont bien celles que Laurent m'a volées ! » Il voulait de suite les mettre dans sa poche. Mais l'administrateur lui dit : N'allons pas si vite! Il faut que j'entende aussi Laurent.

Celui-ci fut appelé et entendu. Il assura que ces pièces d'or avaient été trouvées dans les boutons du frac de Louis; il invoqua le témoignage du billet sur lequel Jeanne avait fidèlement inscrit le montant de la somme trouvée et ce qu'elle en avait déjà dépensé pour Louis.

L'administrateur envoya de suite l'huissier chercher Jeanne et lui donner l'ordre d'apporter avec elle ce soi-disant écrit. Jeanne vint en tremblant : elle était toute honteuse de se voir conduite par un huissier devant un magistrat. Laurent se retira et Jeanne fut introduite; ses déclarations furent assez conformes à celles de son mari. L'administrateur lut avec une satisfaction visible le papier qu'elle avait apporté avec elle : « Tout cela serait bon, lui dit-il; mais qui me dit que ce compte n'a pas été fait adroitement dans le but de me tromper, en cas où vous auriez été appelée devant les tribunaux ? »

Il fit aussi appeler Louis; sa complète ignorance de tous ces faits fut une circonstance défavorable pour Laurent et pour sa femme. L'administrateur était un homme sévère, mais juste ; aussi il était fort embarrassé et ne savait pas s'il devait ajouter foi aux déclarations de Laurent, ou bien s'il devait les regarder comme un mensonge et une fourberie concertés à l'avance : il n'osait ni le condamner ni l'absoudre. En attendant, il laissa cette affaire sans solution ; mais, dans l'esprit de bien des gens, Jeanne et Laurent restèrent sous le poids d'un odieux soupçon.

Cet évènement produisit une vive sensation à Ellersee. Quand on se rencontrait, soit dans les rues, soit aux champs, c'était l'unique sujet de conversation ; et plus d'une fois Conrad et Louise revinrent chez leur père en pleurant et en se plaignant que les autres enfants les avaient appelés enfants de voleurs.

Jeanne et Laurent étaient bien estimés par la plupart de leurs voisins, comme des gens probes, tranquilles et laborieux; mais ils avaient aussi des ennemis. A leur arrivée dans le village, tous les yeux furent fixés sur eux, et les habitants se plurent à blâmer leurs habitudes, louables en elles-mêmes, mais qui leur paraissaient étranges. Ce qui les indignait surtout, c'est qu'un étranger exploitât la métairie seigneuriale du pays. En outre, le méchant Krall, déjà depuis longtemps avait désiré devenir

le fermier de cette propriété; il avait même su persuader aux paysans, qui le craignaient, de ne pas offrir un prix de fermage plus élevé que celui qu'il proposait. Il se nourrissait donc de l'espoir d'en devenir le locataire, et cela à un assez bon compte; aussi, lorsqu'au lieu de l'agrément du propriétaire qu'il attendait de jour en jour, il vit arriver un nouveau fermier, il entra dans une grande colère; il devint sur l'heure un de ses ennemis acharnés, et chercha toutes les occasions de le décrier, de le calomnier. Il ne laissa pas échapper la circonstance qui se présentait; il alla criant dans toutes les tavernes que c'était un menteur et un voleur; et le paysan volé lui donnait raison, et de plus accablait d'injures l'administrateur, qu'il appelait mauvais juge, parce qu'il ne lui avait pas remis les pièces d'or qu'il avait tirées de son secrétaire, et qu'il n'avait pas condamné Laurent à rembourser le restant de la somme dérobée.

De leur côté, les femmes ne voyaient pas Jeanne de trop bon œil. Celle-ci avait été élevée par de sages et pieux parents, dans un gros village où se trouvait une excellente école; aussi son parler était-il plus correct, son extérieur plus convenable que celui des autres paysannes du village, et son esprit plus éclairé l'empêchait d'adopter leurs croyances superstitieuses. En outre, elle avait conservé les vêtements du village où elle était née; ils coûtaient beaucoup moins, et étaient plus propres et plus élégants que ceux des autres villageoises. Toutes ces circonstances l'avaient toujours fait regarder jusqu'ici d'un œil d'envie par ses voisines; mais aujourd'hui beaucoup d'entre elles ne la regardaient plus, elle et son mari, qu'avec mépris.

Laurent se consolait en songeant à son innocence; mais Jeanne était bien affligée et pleurait souvent en silence. Laurent cherchait à la consoler : « Ma bonne Jeanne, lui disait-il, un jour qu'assise à la fenêtre elle pleurait amèrement, vois comme la lune est belle et brillante! Tiens, voici un nuage épais qui la couvre et obscurcit son éclat, mais aie un peu de patience. Vois, le nuage est passé, et la voilà qui resplendit de nouveau, aussi brillante qu'auparavant. Il en est de même de l'innocence : d'injustes accusations peuvent la ternir et l'éclipser un moment, mais elle finit toujours par sortir victorieuse de la lutte. Ainsi Dieu dissipera les nuages qui couvrent en ce moment la nôtre, et elle brillera de nouveau aux yeux de tous les hommes, aussi pure que l'astre qui brille au ciel. »

CHAPITRE XI.

LA RÉUNION

Un dimanche, Laurent et sa femme s'étaient rendus à l'église avec leurs enfants, suivant leur habitude. On était en automne ; la matinée était belle ; les enfants étaient joyeux. Jeanne, au contraire, était bien affligée de voir que beaucoup de ses voisins endimanchés, loin de la saluer, lui lançaient des regards de mépris. Cependant elle priait Dieu avec ferveur d'éloigner d'elle et de son mari les soupçons outrageants qui les faisaient passer pour des voleurs.

L'office terminé, elle sortit de l'église avec Laurent et les enfants. « Vois, lui dit-elle, il y a devant notre porte une voiture attelée de quatre chevaux. » Mais ceux qui en étaient les plus rapprochés s'écrièrent avec joie : « C'est la voiture de notre seigneur. Dieu soit loué ! notre digne maître est revenu de son émigration. »

En effet, la châtelaine de Waldenberg était debout devant la porte de Laurent. Auprès d'elle se trouvait une autre dame, d'une tournure noble et distinguée, et que personne ne connaissait; mais, en l'apercevant, Louis poussa un cri perçant. « Grand Dieu ! s'écria-t-il, c'est ma bonne mère ! » Et il se précipita dans ses bras. Elle le serra contre son cœur, et, dans sa joie, arrosa son visage de ses larmes. Louis pleurait aussi. Les personnes qui les entouraient éprouvèrent à cette vue une vive émotion ; des pleurs mouillèrent leurs yeux. « C'est la mère de Louis! se disaient-ils les uns aux autres; qui aurait cru que le pauvre enfant avait pour mère une femme aussi distinguée? »

La foule grossissait toujours. La châtelaine de Waldenberg fit entrer dans la chaumière Louis et sa mère. Elle s'assit sur un banc, car la joie l'avait tellement émue qu'elle ne pouvait plus se tenir debout. Elle contemplait son fils avec un incroyable bonheur. « Comme tu as grandi ! lui dit-elle ; que tu parais frais et bien portant ! » Elle remarqua avec plaisir qu'il était très proprement habillé : il portait son nouveau frac bleu, qui avait été taillé sur le patron de son ancien, qui lui était devenu trop petit ; le col de sa chemise n'était pas empesé, mais il était blanc comme la neige, et les boucles noires de sa chevelure étaient soigneusement pei-

gnées. Sa mère lui adressa cent et cent questions. Elle ne pouvait se lasser de lui entendre répéter avec quelle bienveillance Laurent et Jeanne l'avaient accueilli et quelle bonté ces braves gens n'avaient cessé de lui témoigner.

A son tour, sa mère lui raconta le désespoir qu'elle ressentit de son absence, et les événements qui lui arrivèrent depuis ce jour; la douleur de son père en apprenant par la correspondance que son fils était perdu. Elle lui apprit que jusqu'ici elle n'avait pas encore revu son mari. Elle lui dit combien elle était heureuse de le retrouver, et combien elle espérait, puisque la paix allait se conclure, revoir bientôt son père. Tous deux, la mère et l'enfant, se trouvèrent si fortunés de leur réunion qu'ils oublièrent tout le monde.

Jeanne et Laurent ne comprenaient rien à leur conversation, car elle avait lieu en français. Cependant ils voyaient bien à leur parler, à leurs regards et aux larmes qui mouillaient leurs yeux, que leur bonheur était au comble.

Pendant ce temps, la châtelaine de Waldenberg se mit à causer avec Jeanne et Laurent; car elle connaissait depuis longtemps tout ce que se disaient en ce moment Louis et sa mère. Elle leur exprima toute sa joie de trouver parmi ses sujets d'aussi braves gens qu'eux; elle leur dit aussi qu'elle était la mère de Louis. Ils apprirent avec étonnement que l'enfant, qu'ils avaient cru le fils de quelque pauvre émigrée, n'était rien moins que comte; que sa mère était une noble comtesse, et, de plus, une femme aussi vertueuse que distinguée.

Elle leur raconta ensuite comment il s'était fait que la comtesse, qui avait gagné la Bohême sans s'arrêter, fût revenue ici. Voici comment cela s'était fait: la comtesse était parvenue à gagner Prague (ville où étaient réfugiés la châtelaine de Waldenberg et son mari). Mais la comtesse l'ignorait; elle vivait très retirée, et ne fréquentait aucune société. Leur intendant leur mandait de temps en temps ce qui se passait dans le ressort de son bailliage. C'est ainsi qu'il les consulta sur cette affaire des pièces d'or, qui soi-disant auraient été trouvées dans les boutons de l'habit d'un jeune émigré français. La châtelaine raconta cet étrange événement dans une société. Une noble dame, qui était présente et qui connaissait la comtesse, lui rapporta cette histoire. Alors la comtesse se présenta de suite chez la châtelaine pour avoir de plus amples renseignements. L'intendant était entré dans les plus grands détails. La lettre disait le nom du village, Waldenberg, celui de Louis, le jour où il avait été perdu, le nom supposé sous lequel sa mère voyageait, le nombre et même l'empreinte des pièces qui avaient été trouvées. La com-

tesse ne douta pas un seul instant que l'enfant dans l'habit duquel on avait trouvé ces pièces d'or ne fût le sien, car elle-même les avait cousues dans ses boutons. Elle brûlait du désir de le revoir ; mais il n'y avait qu'une suspension d'armes, la paix n'était pas signée ; l'armée française occupait toujours l'Allemagne ; elle ne pouvait donc songer à se mettre en route pour Waldenberg. Ce fut alors que le seigneur de Waldenberg lui dit : « Ma femme et moi sommes prêts à partir de suite pour notre résidence. Vous pourriez vous donner pour sa femme de chambre, et prendre un passeport en cette qualité ; je vous servirai de témoin. Vous arriverez ainsi à Waldenberg, sans courir le risque d'être arrêtée, et vous trouverez plus facilement à y séjourner. » La comtesse accueillit ce projet avec la plus vive joie, et tous trois se mirent en route.

« Ainsi, dit la châtelaine à la fin de son récit, ces pièces d'or sont la cause que la comtesse est revenue ici si promptement. Sans les faux soupçons qui vous ont atteint, mon bon Laurent, et vous aussi, ma chère Jeanne, de longues années auraient pu s'écouler avant que la comtesse eût revu son fils.

Oui, répondit Jeanne très enchantée, le bonheur de Louis et de sa mère m'a fait oublier l'injuste affront qui nous avait frappés; ma satisfaction égale la leur. Oui, j'acquiers encore une nouvelle preuve que Dieu sait faire tourner à notre bien et à celui des autres les adversités qu'il nous envoie. »

La châtelaine vint rappeler à la mère de Louis qu'il était temps de retourner à Waldenberg. La comtesse se leva et témoigna à Laurent et à sa femme, dans les termes les plus affectueux et par l'entremise de la châtelaine, sa profonde reconnaissance. Jeanne apporta l'or qui lui restait, avec la note justificative des dépenses qu'elle avait faites pour Louis; elle voulut le remettre à la comtesse ; mais celle-ci lui dit : « Pas un seul mot de cette affaire. Gardez-le, et, en agissant ainsi, je ne crois pas avoir encore assez généreusement récompensé l'amitié que vous avez témoignée à mon fils. »

Jeanne alors s'empressa d'aller ramasser les effets et le linge blanc de Louis, et au bout de quelques minutes Lise et Conrad revinrent, portant chacun un paquet. Lorsque Louis aperçut son bagage de voyageur et qu'il fallut se séparer de ses bons amis, il parut profondément affligé; son visage si doux exprima le plus violent chagrin et il fondit en larmes. Il dit adieu à ses parents adoptifs dans les termes les plus touchants et il embrassa tous leurs enfants avec la tendresse d'un frère. Laurent, Jeanne et les enfants pleuraient. La comtesse était elle-même fort émue, et des larmes roulaient dans ses yeux. « Je vois encore une nouvelle preuve, dit-

elle, de la vive affection que tout le monde avait ici pour mon enfant, je vois que lui-même ne se regardait pas ici comme un étranger. »

La châtelaine de Waldenberg consola Laurent, sa femme et leurs enfants. « Ne pleurez pas, mes bonnes gens, leur dit-elle; Louis ne vous dit pas un éternel adieu; il va demeurer avec sa mère à Waldenberg. Vous pourrez encore vous voir souvent. »

Ensuite Louis monta dans la voiture, avec sa mère et la châtelaine, et après avoir fait une halte chez le curé et l'avoir remercié de son amitié et des bontés qu'il avait eues pour Louis, on arriva enfin au château de Waldenberg.

CHAPITRE XII.

RÉCOMPENSE ET CHATIMENT.



LA mère de Louis habita d'abord Waldenberg. Bientôt la paix fut signée, et son mari la rejoignit. La parole ne peut exprimer la joie que cette famille éprouva de se voir réunie après une aussi longue séparation; sa reconnaissance envers Dieu égala son bonheur.

Pendant plusieurs heures, ils ne parlèrent pas d'autre chose que des évènements qui leur étaient arrivés pendant leur longue séparation; ensuite la comtesse dit à son mari : « N'oublions pas de récompenser comme ils le méritent ceux qui ont recueilli notre enfant. »

Le comte et la comtesse avaient, il est vrai, perdu les biens qu'ils possédaient en France; mais ils avaient encore des capitaux considérables qu'ils avaient placés à temps en Angleterre. La comtesse avait, de plus, sauvé une parure garnie de pierres précieuses du plus grand prix. Elle atteignit son écrin, l'ouvrit, et dit : « J'aurais volontiers sacrifié toutes ces riches pierreries pour retrouver mon enfant égaré! pourquoi ne donnerions-nous pas aujourd'hui ce beau diamant, par exemple, pour récompenser la tendresse que le bon Laurent et sa femme ont témoignée à notre enfant? Prions le seigneur de Waldenberg de nous vendre la ferme que ces braves gens exploitent; ensuite nous leur en ferons présent. Ainsi une seule pierre pourra faire le bonheur de plusieurs personnes; du reste, elles ont bien mérité cela. »

Le comte approuva ce projet. « Oui, dit-il, vendons ce diamant pour

assurer le bien-être de ces excellentes gens; car ils nous ont conservé notre fils bien-aimé, noble pierre, auprès de laquelle celles-ci ne sont rien. »

Le comte et la comtesse parlèrent de leur projet aux maîtres de Waldenberg. La châtelaine désira vivement la possession de ce diamant, qui, monté sur une bague, faisait un très bel effet; cependant sa valeur ne s'élevait pas à la moitié de celle de la ferme. La comtesse voulait y ajouter une paire de petits diamants enchâssés dans des boucles d'oreilles d'or. Mais le seigneur de Waldenberg lui dit : « C'est inutile; ce serait beaucoup trop! Voici comment nous arrangerons cette affaire : vous donnerez à ma femme ce diamant, qu'elle désire si vivement, et qui doublera de valeur pour elle, puisque ce sera un souvenir d'une de ses plus chères amies. De mon côté, je donnerai à Laurent à bail emphytéotique(1) la ferme qu'il exploite déjà depuis neuf années et dont à l'avenir il n'aura plus à me payer que la moitié du fermage, puisque la moitié de la ferme lui appartient à partir de ce jour. Ainsi il peut considérer cette jolie propriété comme la sienne, à la charge seulement d'en payer les modiques impôts chaque année. De cette manière, il pourra facilement vivre et même faire des épargnes pour ses enfants. »

Le comte et la comtesse trouvèrent ce projet très raisonnable, et l'intendant fut chargé sur-le-champ de rédiger l'acte de donation.

Le seigneur de Waldenberg voulait qu'on appelât Laurent; mais la comtesse s'y opposa, en disant : « Non, le comte et moi nous nous rendrons en personne à Ellersee, et Louis remettra les titres entre les mains de ses parents adoptifs.

— Très bien, répondit le seigneur de Waldenberg, ce plan est préférable. Vous savez ennoblir encore une noble action. Je vous accompagnerai avec ma femme. »

On attela aussitôt, et on partit. La voiture s'arrêta devant la porte de Laurent. Louis en descendit le premier, et, plein de joie, lui remit les titres dont il était porteur. Laurent les parcourut : il ne put contenir son étonnement, et il leva au ciel des yeux attendris; Jeanne sauta gaîment, et s'écria en pleurant et les mains jointes : « Comment! tout cela est à nous, cette maison que jusqu'ici nous n'avons habitée qu'à titre de locataires, ces champs et ces prairies qui en dépendent?

— Oui, répondit le seigneur de Waldenberg; votre humanité envers ce pauvre enfant, qui errait sans abri, vous vaut un héritage à vous et à vos descendants. »

La châtelaine ajouta : « Une aussi noble action ne demeure jamais sans

(1) Bail amphytéotique, c'est-à-dire très long.

récompense; mais quelque beau que soit le prix qu'elle reçoit sur la terre, un plus magnifique salaire lui est réservé dans l'autre monde. »

Les habitants ne pouvaient se lasser d'admirer le magnifique équipage qui était descendu chez Laurent, et le riche présent qu'il lui avait apporté. La femme du fermier du presbytère dit à son mari : « Ah! si nous avions su cela, nous aurions fait l'hospitalité à cet enfant, et n'aurions pas pris de repos que Laurent n'eût consenti à nous le laisser élever. »

Son mari vit bien alors que les soupçons de vol qu'il avait fait planer sur Laurent étaient faux. Il alla le trouver, avoua franchement ses torts, et le pria de lui pardonner si, dans sa colère, il l'avait partout décrié comme un voleur. Mais ce fermier méfiant jeta aussitôt ses soupçons sur un autre homme que jusqu'ici il avait traité comme son meilleur ami. Il se rendit de suite à Waldenberg, comparut devant le juge, et lui dit qu'il devait déposer une nouvelle plainte au sujet de l'or qui lui avait été volé.

« Est-ce encore une accusation aussi folle que celle que vous avez déjà portée contre Laurent? lui répondit le juge. Voyons, parlez. »

Alors le paysan, en outrant, suivant son habitude, dans les moindres détails, lui dit : « Lorsque l'invasion française nous surprit avec tant de rapidité, je ne sus plus où donner de la tête. Mes faibles épargnes, amassées si péniblement depuis vingt années, et qui s'élevaient à cinquante pièces d'or, me pesaient horriblement sur le cœur. J'aurais bien voulu les sauver des mains de l'ennemi; mais je ne savais où les placer. Alors mon voisin Krall me dit donc : — Va, pendant la nuit, cacher ton or derrière une des briques qui se détachent du mur de ton jardin; personne ne pourra les y trouver. Laisse tes papiers où ils sont, l'ennemi ne les prendra pas. — Je trouvai ce conseil sensé; je le suivis. Une nuit, minuit venait de sonner, profitant du sommeil où tout était plongé, je me glissai dans mon jardin, en évitant de faire le plus léger bruit. Il faisait la plus profonde obscurité; ma femme m'éclaira, une lanterne à la main, car, pour bien cacher mon trésor, il était nécessaire que j'y visse un peu. Cependant, le jour et la nuit, je ne pensai qu'à mon argent. Aussi les Français n'eurent pas plus tôt quitté le village, que je courus à ma cachette pour en retirer mon or; mais je faillis tomber mort en voyant qu'il avait disparu. Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit; avant que le soleil ne fût levé, je courus chez mon voisin Krall, et je frappai à sa porte jusqu'à ce qu'il m'eût ouvert. Je lui contai alors le malheur qui m'arrivait.

— Et que vous dit Krall? interrompit le juge.

— Il s'est mis en colère contre moi, interrompit le paysan, disant que

je ne devais attribuer mon malheur qu'à moi-même. — Je vois bien que tu avais besoin d'un grand soleil pour mieux cacher ton action; tu n'es qu'un imbécile. Qu'avais-tu besoin de prendre une lanterne? on a pu t'apercevoir. Je ne suis pas étonné que les jolis oiseaux dorés se soient envolés et que tu aies trouvé le nid vide. Cependant je vais te donner un bon conseil qui t'aidera à les retrouver. N'as-tu pas remarqué, lorsque tu as fait greffer tes arbres par Laurent, quoique j'aie voulu t'en empêcher, qu'il avait toujours quelque chose à faire au mur du jardin, où il n'avait cependant pas à travailler? Eh bien! je crois que Laurent est le voleur. Si j'étais à ta place, je déposerais une plainte contre lui. — J'ai suivi son conseil, et j'ai porté plainte, comme vous le savez. Seulement alors je ne vous ai pas dit que c'était Krall qui m'avait indiqué l'endroit où je devais cacher mon or; car il m'avait défendu de dire à qui que ce fût que c'était lui qui m'avait donné ce conseil. »

« Voilà! se dit le juge à lui-même; par ce moyen, ce méchant homme voulait se venger de Laurent, le rendre suspect, l'éloigner du village, et enfin devenir fermier à sa place. »

S'adressant ensuite au paysan, il lui demanda s'il avait parlé à quelqu'un de ses nouveaux soupçons.

« Dieu m'en garde! répondit-il; je n'ai dit à personne une parole qui aurait pu me coûter la vie. Pendant longtemps j'ai eu la plus grande confiance en lui; mais maintenant, je ne me fie plus à lui, et j'en ai peur. Aussi il ne peut pas soupçonner que je suis venu me plaindre de lui. Pour Dieu, ne lui en dites rien.

— Continuez toujours à vous taire, lui dit le magistrat, qui, malgré sa gravité, ne pouvait s'empêcher de sourire de sa naïveté, je vous ferai rappeler. »

Le juge connaissait Krall pour un homme adroit et rusé. « Il pourrait bien, pensa-t-il, avoir voulu s'emparer de cet or, et n'avoir conseillé à ce paysan de le cacher dans le mur de son jardin que pour épier l'endroit et l'enlever ensuite facilement. Krall est un mauvais voisin, un faiseur de dettes, un ivrogne et un joueur; s'il a volé cet argent, il en a certainement mangé la plus grande partie, et c'est une chose dont il sera facile de s'assurer. »

Il appela son huissier, lui confia la chose, et le chargea d'aller s'informer si Krall ne s'était pas servi d'or pour payer quelques-unes de ses nombreuses dettes, ou pour solder ses dépenses.

Au bout de quelques jours, l'huissier revint et lui dit : « Krall n'a pas payé un sou de ses dettes; mais il a dernièrement passé, dans la ville voi-

sine, à l'auberge de *l'Ours noir*, une nuit entière à boire et à jouer, et, comme il a beaucoup perdu, il a changé plusieurs pièces d'or pour payer. J'ai pu m'en procurer deux de celles qu'il a échangées. Les voici; elles ressemblent, comme vous le voyez, à celles dont le paysan vous a donné la description. »

Le magistrat envoya de suite l'huissier chercher Krall, et il lui reprocha le vol dont il s'était rendu coupable. Krall se mit à crier; il s'indigna qu'on osât soupçonner un homme aussi honorable que lui d'une action aussi basse. Cependant il ne pouvait nier qu'il n'eût changé des pièces d'or; mais il jura ses grands dieux qu'elles ne provenaient pas d'un vol.

« C'est possible, répondit le magistrat; il n'y a plus qu'une petite circonstance à éclaircir. Dites-moi seulement de qui vous les tenez. »

Krall pâlit; il ne put dire qui les lui avait données. Il fut obligé d'avouer le vol. Il fut condamné à rembourser l'argent volé et à passer plusieurs années dans une maison de correction.

« Il en est ainsi, lui dit le juge, quand on n'est pas laborieux et économe, et qu'on s'adonne à la boisson et au jeu; on finit toujours mal. De mauvaises actions produisent de mauvais fruits, la douleur et la misère; la vertu et la probité seules peuvent rendre heureux. D'un côté, l'innocence de l'honnête Laurent est reconnue; de l'autre, votre culpabilité est mise au grand jour. Laurent reçoit la récompense de sa droiture et de son humanité, et vous, le châtiment de vos vices et de votre méchanceté. »

Pour payer ses nombreuses dettes, et rembourser les pièces d'or qu'il avait volées et dépensées, il fallu vendre à l'encan ce qu'il possédait. Il fut réduit à la plus profonde misère; ses enfants vinrent souvent, sous les fenêtres de Laurent, mendier un morceau de pain, et, en les voyant, on disait dans le village : « Krall a mérité ce sort, non-seulement à cause de sa conduite déréglée, de sa fausseté, de sa méchanceté, mais surtout à cause de son inhumanité envers Louis. Il voulait chasser le pauvre enfant abandonné de la maison de Laurent et du village, et c'est lui qui, aujourd'hui, est obligé d'abandonner sa propre maison avec ses enfants. »

CHAPITRE XIII.

LE GÉNÉRAL.

La châtelaine de Waldenberg et la comtesse devinrent bientôt d'intimes amies. Leurs maris se lièrent également d'une étroite amitié; car tous avaient l'âme aussi noble qu'élevée. Quoique la paix fût signée, les émigrés, cependant, ne conservaient que bien peu d'espoir de rentrer dans leur patrie. La guerre se ralluma bientôt avec une nouvelle fureur; mais elle fut heureusement portée dans des pays éloignés de Waldenberg. La châtelaine et son mari supplièrent le comte et la comtesse d'attendre chez eux des jours meilleurs; ils y consentirent, se réjouissant d'avoir trouvé une hospitalité aussi sûre qu'agréable. Ils vécurent ainsi longtemps heureux et tranquilles.

Un jour que tout le monde au château ne pensait à rien moins qu'aux soldats français, un militaire de cette nation, accompagné de quelques hussards, se présenta dans la cour d'entrée. Il se présenta au maître du château en qualité de général. On ne fut pas peu surpris d'une visite aussi inattendue : les parents de Louis étaient consternés ; la comtesse craignait d'être arrêtée et reconduite en France; cependant il fallut se décider à recevoir le nouveau venu.

Un beau jeune homme, couvert d'un uniforme bleu richement galonné, entra dans l'appartement. A sa vue Louis poussa un cri de joie et vola dans ses bras. Le général n'était autre que cet officier qui avait été blessé à Ellersee, et qui depuis, par sa valeur et son instruction, était parvenu aux premiers grades. Il était cantonné avec ses régiments à quelques milles d'Ellersee ; ayant obtenu une permission de vingt-quatre heures, il en avait profité pour rendre visite à son petit ami Louis, son généreux sauveur, et savoir ce qu'il devenait. A Ellersee, il avait appris qu'il se trouvait à Waldenberg avec sa famille, et il se dirigea de suite de ce côté, sans même redescendre de cheval.

Il embrassa Louis à plusieurs reprises, et raconta à ses parents attendris les soins vraiment rares et touchants qu'il lui avait prodigués. Le seigneur de Waldenberg l'engagea à demeurer quelques jours au château. « Quelques heures, pas plus, répondit le général ; il faut que je rejoigne promptement mon corps. » Il s'entretint avec le comte et la com-

tesse de leur position, et leur dit en les quittant : « Je reviendrai bientôt, et j'espère alors vous trouver, ainsi que mon jeune ami, dans une meilleure situation. »

Le général tint parole ; la paix ayant été de nouveau signée, il revint à Waldenberg et apporta aux émigrés l'assurance par écrit qu'ils pouvaient rentrer en France, et que de plus leurs biens leur seraient rendus. Le général avait en France des amis puissants : grâce à eux, il parvint à obtenir pour les parents de Louis une faveur dont les plus considérables d'entre les émigrés ne purent jouir que longtemps après. Partout on admira l'humanité de Louis, d'un enfant faible et délicat, qui avait sauvé la vie à un officier distingué ; et on convint qu'on ne pouvait plus longtemps fermer les portes de la France aux parents d'un enfant si digne d'éloges.

Avant le départ, le général se rendit à Ellersee avec Louis et ses parents. Il rendit visite au curé et lui fit présent d'une belle collection de bons livres français magnifiquement reliés. Il n'oublia pas ses anciens hôtes ; il donna à Muller un bel habit de drap bleu de ciel, et à sa femme une robe de taffetas, d'une couleur éclatante, avec de longs rubans. Il remit aux parents adoptifs de Louis une forte somme d'argent pour s'acheter ce qui leur serait le plus nécessaire ou le plus agréable. En outre il donna à Jeanne et à ses enfants un gros paquet de linges, en leur disant : « C'est pour faire de la charpie. »

Ce fut un vif plaisir pour le général de ramener en quelque sorte en triomphe Louis et ses parents dans leur patrie. Louis regarda toute sa vie comme un grand bonheur d'avoir passé quelques années de sa jeunesse à la campagne. Sa santé ne s'y était pas seulement fortifiée, son esprit et son cœur y avaient aussi gagné. Les mœurs simples et pieuses de ses parents adoptifs, qui commençaient et terminaient la journée par la prière, qui avaient le vice en horreur et recevaient toutes les tribulations de la vie avec résignation et patience ; les entretiens et la piété du digne curé, et le service divin dans la petite chapelle du village, formèrent son âme à la religion et à la vertu. La sobriété des gens de la campagne lui apprit qu'il faut bien peu de chose pour vivre heureux et en bonne santé ; aussi les dépenses inutiles et surtout celles qui n'avaient pour objet que le luxe et la parure lui furent toujours odieuses. Il conserva un grand amour pour la vie des champs. Son château fut sa résideuce favorite, non parce qu'il était bien bâti et richement meublé, mais parce qu'il était situé au milieu d'une belle campagne et qu'il était environné de champs fertiles, de prairies émaillées de fleurs et d'épaisses forêts. Son plus grand bou-

heur était de voir de près les œuvres de Dieu, et il puisait dans cette contemplation une céleste félicité. Il aimait par-dessus tout la médiocrité; car il avait vu de ses propres yeux quel mal il fallait se donner pour conserver une position élevée, et quels nobles cœurs vivent sous le chaume. Ces sentiments, il les manifesta toute sa vie, même dans un âge avancé, et le comte son père les approuva complètement.

« Notre amour du luxe et de la grandeur, lui dit le comte, nous a éloignés de la nature, et ceux qui, nés dans une condition obscure, voulurent se rapprocher de nous, marchèrent sur nos traces. De là sont venus les désordres, la perversité et les misères de notre siècle. Si nous voulons devenir meilleurs, il faut revenir aux simples lois de cette nature. C'est par elle que beaucoup de malheureux ont vu la fin de leurs maux; c'est par elle que nous aussi pourrons vivre contents, tranquilles et heureux. »

La comtesse fut aussi de cet avis; elle était ravie de retrouver la main de la divine Providence dans les évènements arrivés à son fils : « Dieu me l'a enlevé, dit-elle, pour me le rendre plus sage et plus vertueux. Un papillon, créature faible et insignifiante, a été la cause première d'événements qui n'ont pas été seulement heureux pour Louis, mais qui ont contribué au bonheur de plusieurs autres personnes. La vie d'un noble jeune homme, du général, a été sauvée; le fermier Laurent, avec ses enfants et sa femme, ont trouvé une position meilleure; un arrêt de proscription nous fermait le chemin de notre patrie, et nous voici de nouveau réunis dans le château de nos pères.

» Plus d'une fois je me suis vue abattue et découragée par les tribulations qui nous avaient frappés; mais j'ai appris dans le malheur une vérité consolante : une puissance élevée, aussi sage que bonne, règle en secret la destinée des hommes et fait tourner à leur bien tous les évènements de la vie; et cette intime croyance est, au milieu des tribulations qui nous assiégent ici-bas, le plus ferme appui sur lequel nous puissions nous reposer pour arriver, sans nous laisser abattre pendant la route, dans une meilleure patrie. »





Vision d'Eustache

EUSTACHE

CHAPITRE PREMIER

[illegible]



[illegible] avaient [illegible] Au réta[illegible] quitta l'empereur et sa cour, et se rendit dans une [illegible] antiq[illegible]





EUSTACHE.

CHAPITRE PREMIER.

LA VOCATION.



Sous le règne de l'empereur Trajan, un siècle environ après la naissance du Christ, vivait à Rome un capitaine célèbre, Placide, connu dans le monde chrétien sous le nom d'Eustache. Les victoires qu'il avait remportées sur les Parthes, ces ennemis du peuple romain, lui avaient acquis un nom glorieux. Au rétablissement de la paix, il quitta l'empereur et sa cour, et se rendit dans une de ses terres, antique

14*

domaine de ses aïeux, qui était située loin de Rome. Au milieu de ses jardins, de ses vignes, de ses champs et de ses prairies, il se sentait plus heureux que dans l'orgueilleuse capitale du monde; car le luxe effréné, la prodigalité inouïe qui régnaient à Rome, et qui, dans la suite, devaient entraîner la ruine de l'empire, lui inspiraient une aversion insurmontable.

Les mœurs d'Eustache étaient simples comme celles de ses aïeux. Il possédait de grandes richesses; mais jamais on ne vit chez lui de meubles inutiles ou précieux; jamais, sur sa table, de mets superflus. L'ordre et la propreté, la simplicité de la disposition, convenable néanmoins à son rang élevé, imprimaient à sa demeure un cachet particulier. Issu d'une haute famille romaine, la distinction de ses sentiments l'élevait encore plus haut que sa noblesse. Sa femme était digne de lui par ses vertus et sa naissance, et, dans tout l'empire romain, il eût été difficile de trouver un couple mieux assorti.

Deux enfants étaient venus combler leurs vœux : l'aîné reproduisait l'image du père; les traits du plus jeune étaient empreints de la grâce maternelle. Ils annonçaient, par leur conduite, qu'un jour ils égaleraient leurs nobles parents en sagesse et en vertus. Le matin de leur vie présageait le plus beau jour.

Autant Eustache, par sa bravoure dans les combats, s'était couvert de gloire, autant, durant la paix, il se faisait remarquer par son affabilité envers ses inférieurs, par sa charité envers les pauvres. Il avait en sa possession de nombreux troupeaux, un grand nombre de serviteurs, qui tous, suivant les lois romaines, étaient ses esclaves; mais le maître, par sa douceur, leur rendait la servitude plus supportable. Il leur donnait souvent des fêtes champêtres, au retour du printemps, à la moisson, aux vendanges et vers le déclin de l'automne, quand les travaux du labourage ou de la vigne ne réclamaient plus leurs soins.

Entouré de ses serviteurs comme d'une famille dont il se considérait le chef, il jouissait de leur bonheur, comme un bon père de celui de ses enfants. S'enquérir de leurs besoins, les encourager par des paroles bienveillantes, les exciter à la gaîté, était pour lui le plus doux contentement. Croyait-il quelques-uns d'entre eux dignes de jouir de la liberté, souvent il les affranchissait et leur donnait en outre un petit champ qu'ils cultivaient pour leur compte personnel; pour tous droits il ne se réservait qu'une faible redevance. De vieux et braves soldats, qui avaient servi sous ses ordres, étaient gratifiés par lui d'un coin de terre et d'une petite habitation où ils pussent enfin, après de sanglantes batailles, se reposer en paix. Le seuil hospitalier d'Eustache était aussi encombré d'une foule

d'étrangers malheureux; aucun ne le quittait sans en rapporter secours ou consolation. Si les richesses étaient de quelque prix aux yeux d'Eustache, c'était parce qu'elles lui offraient les moyens de contribuer au bonheur d'autrui; et de la même main qui avait si vaillamment manié l'épée il se faisait une gloire de dispenser l'aumône aux indigents. Un jour (on célébrait le retour du printemps), quelques paysans qu'il avait arrachés à l'indigence lui offrirent une couronne de fleurs. Il dit à son épouse attendrie: « S'il est beau de couvrir son front des lauriers de la victoire, il est bien plus doux de ceindre une couronne de ces fleurs, humides encore des larmes de la reconnaissance! »

Les vastes domaines du noble guerrier s'étendaient entre les villes de Tibur et de Préneste; ils avaient d'un côté, pour limites, une montagne boisée renfermant quantité de gibier. Un des plaisirs les plus vifs d'Eustache était d'y aller chasser; car, dans cet exercice, avec ses dangers et ses fatigues, il retrouvait encore l'image des combats. Depuis quelque temps, la chasse semblait avoir pour lui un attrait nouveau, irrésistible; souvent même il était resté plusieurs jours consécutifs dans la montagne; il passait la nuit sous le feuillage d'un arbre ou dans les cavités d'un rocher, et pourtant le plaisir de la chasse n'était pas ce qui l'entraînait; il était préoccupé de pensées plus sérieuses; un grand changement s'était opéré dans son esprit. Dans les loisirs de la paix il avait réfléchi mûrement sur les devoirs de la vie, sur les vertus de l'humanité. Afin de se livrer avec plus d'abandon à ses méditations, il avait choisi les plus secrètes solitudes de la forêt, dont nul importun ne venait interrompre le calme. Souvent ses compagnons de chasse le crurent acharné à la poursuite de quelque gibier, tandis qu'assis au pied d'un arbre touffu il livrait son esprit à des occupations autrement graves.

Le monde alors était ému de ce grand duel entre le paganisme et le christianisme. Les païens, abusant de toute leur puissance, exterminaient les chrétiens par le fer et la flamme. Ceux-ci ne pouvaient que leur opposer une résignation calme, une vertu modeste et simple, la foi dans leur Sauveur, l'espérance en une vie meilleure, et la charité envers tous, même envers leurs persécuteurs. Ils périssaient en foule au milieu d'affreux tourments, et pourtant ils croissaient en nombre d'une façon miraculeuse. La religion du Christ se propageait dans les cités, s'infiltrait même au sein des villages, des campagnes les plus isolées. Dans plusieurs contrées, les temples païens avaient été délaissés; leurs autels ne fumaient plus du feu des sacrifices. A la cour de l'empereur, dans les rangs même de l'armée, nombre de personnes avaient embrassé le christianisme.

Eustache était convaincu de plus en plus de l'absurdité de l'idolâtrie ; il détestait la cruelle persécution dont les chrétiens étaient l'objet ; il avait pris sous sa protection un grand nombre d'entre eux, et, par son crédit, les avait sauvés d'une mort imminente. Il avait parmi ses esclaves quelques chrétiens ; il ne l'ignorait pas et ne les traitait qu'avec plus de bonté. Il n'était pourtant pas encore converti à la foi nouvelle ; il était trop faiblement initié à la religion du Christ pour en comprendre les sublimes vérités, pour l'aimer comme un fervent prosélyte.

Eustache, un certain jour, était de nouveau parti pour la chasse, suivi d'une nombreuse escorte d'amis et de serviteurs. On se dispersa par petites troupes au milieu de la montagne. Un gibier nombreux tomba sous les coups des chasseurs.

Vers le soir, Eustache était depuis longtemps à la poursuite d'un cerf d'une énorme grandeur. En peu de temps il se trouva à une distance considérable de ses compagnons ; mais le terrain qu'il parcourait était hérissé de difficultés ; des branches d'arbres descendant de tous côtés du haut de leurs troncs, des pieux et des racines enfoncés de toutes parts dans la terre, enfin un énorme mur de rochers qui semblaient s'élever jusqu'aux nuages, rendirent à la fin toute poursuite impossible. Épuisé de fatigue, il descendit à terre et attacha son cheval au tronc d'un arbre séculaire. Le lieu où il s'arrêta était des plus pittoresques et tout-à-fait propre à la rêverie ; un ciel profond et bleuâtre rayonnait faiblement à travers de hauts peupliers et d'épais sapins, d'un vert noirâtre ; un ruisseau limpide s'échappait avec un doux murmure du rocher le plus voisin, d'où s'élançaient majestueusement quelques lauriers, et s'avançait en écumant et avec lenteur à travers des pierres couvertes de mousse. A peine le soleil dardait quelques rayons dans cette retraite, et éclairait d'une pâle lumière, ici, quelques fleurs des bois colorées de pourpre ; là, l'écorce grisâtre d'un arbre, tapissée d'une verte mousse ; ailleurs, encore l'écume douce et argentée de la cascade.

Eustache s'assit sur un fragment de rocher ; sa tête était appuyée dans ses deux mains ; il se livrait aux méditations sérieuses qui, depuis quelque temps, étaient devenues son étude favorite. « Il n'est pas permis d'en douter, se dit-il à lui-même, une intelligence aussi sage que bonne a créé ce monde ; sa puissance et sa majesté infinie, invisible par elle-même, se révèle clairement à nos yeux dans toutes ses créations visibles. Le soleil qui brille aux cieux et la fleur que je foule à mes pieds, ce rocher dur et insensible, et cette onde mobile et légère qui s'en échappe, cet énorme sapin et ces humbles plantes qui croissent à son ombre, at-

testent également sa sagesse, sa puissance et sa bonté. Les feuilles innombrables de ces beaux arbres sont autant de langues qui nous racontent ses merveilles; il n'existe pas de créature qui soit incomplète dans son espèce



et qui n'atteste la gloire et la puissance de son créateur. Mais pourquoi donc l'homme, que sa belle et noble stature, que le don de la raison et de l'intelligence semblent élever au-dessus de toutes les autres créatures, est-il, sous tant de rapports, la moins parfaite? D'où vient donc que lui, qui, avec sa vaste raison, a fait de si merveilleuses conquêtes dans le domaine des sciences et des arts, soit d'une ignorance si déplorable dans la plus importante de toutes, la connaissance de son auteur? Quel délire s'est donc emparé des peuples entiers, et a même aveuglé le plus puissant de tous, les Romains, au point de leur faire adorer des dieux d'or, d'autres de métal, de pierre ou de bois? Comment nous sommes-nous tellement éloignés du grand esprit qui a créé l'univers, qu'il nous soit devenu impossible de comprendre sa grandeur? Comment se fait-il que nous le connaissions si peu? Ah! il me semble que quelque évènement funeste a égaré la raison humaine, pour qu'elle ait pu s'éloigner à ce point de la connaissance de la vérité et tomber dans cette effroyable démence.

» L'homme est aussi loin de la possession de la vérité par sa faible vertu que par ses imparfaites connaissances. D'où vient que je vois toujours planer devant moi l'image d'une perfection qu'il m'est impossible d'atteindre? D'où vient que nous voyons parfaitement ce qui est beau, ce qui est bien, ce qui est juste, que ces notions même nous font plaisir, et que, cependant, nous faisons toujours ce qui est mal et ce que nous avons en horreur? Quelle est la cause de cette lutte intérieure de l'homme avec lui-même? Pourquoi est-il tellement dégénéré, tellement plongé dans le vice et le péché, qu'il soit contraire à ce qu'il devrait aspirer à devenir? Et quand j'ouvre nos annales, combien je frémis des horreurs déjà exercées par la race humaine! Mais qu'ai-je besoin de jeter les yeux sur l'histoire du monde? je n'ai qu'à regarder l'intérieur de mon âme... J'ai toujours été compté, il est vrai, parmi les hommes les plus vertueux, et cependant combien n'ai-je pas de reproches à me faire! que de fois les passions m'ont séduit et entraîné! que de fois n'ai-je pas négligé de faire le bien quand je le pouvais! Mes actions les plus vantées n'ont-elles pas eu presque toutes pour mobiles secrets l'ambition, l'amour de la gloire? Qui peut aujourd'hui m'aider à me tranquilliser sur le passé, à m'encourager pour l'avenir, à me donner la force nécessaire pour arriver à un degré de perfection auquel j'aspire de toutes les forces de mon âme? Ah! je le vois bien, l'homme est une créature bien fragile, bien imparfaite, bien misérable, et qui ne peut trouver aucun véritable secours en elle-même! Hélas! que sa misère est grande dans ce monde! Il arrive au sein des douleurs et des larmes; il en sort avec un râle affreux, l'âme saisie, affligée par la terreur! et, dans tout le cours de sa brève existence, à combien de fatigues, de misères et d'inquiétudes n'est-il pas en butte? Que de cruelles maladies menacent ses jours!... et même, quand il les passerait tout entiers dans la joie et l'abondance, que la durée en est courte encore et passagère! De combien d'amertumes la crainte d'une mort toujours menaçante n'abreuve-t-elle pas les jouissances du présent!... Combien est plus heureux l'oiseau, qui, là-bas, perché sur la branche, chante avec une joie tranquille, sans prévoir ni redouter la mort prête à fondre sur lui!... Et que devenons-nous après cette vie? que reste-t-il de l'homme quand il a quitté la terre? Ce que nous voyons de nos yeux n'est qu'un peu de cendre et de poussière, soit que, selon l'usage des Romains, on livre le cadavre aux flammes, ou, selon la coutume d'autres peuples, qu'il soit confié à la terre. Mais qui nous dira avec certitude ce que devient cet esprit qui cesse d'animer notre corps, et que, nous Romains, nous appelons une ombre? Ah! ce n'est qu'avec effroi que nous pouvons penser à ce

monde inconnu où nous arriverons tous, et d'où pas un seul de nous n'est destiné à revenir.

« Les chrétiens, il est vrai, pensent que l'invisible Créateur s'est révélé au monde visible ; ils prétendent mieux connaître les choses divines que le reste des hommes ; ils croient avoir reconnu quelles sont les forces qui manquent à l'homme pour devenir ce qu'il devrait être. Quelque méprisés, quelque persécutés qu'ils puissent être, ils se regardent cependant comme les mortels les plus heureux qu'éclaire le soleil ; ils paraissent, en effet, des hommes d'une meilleure nature ; ils s'aiment entre eux, ils sont sans fausseté, sans dissimulation, doux et aimables, désintéressés, bons, compatissants et charitables ; ils ne connaissent pas la vengeance ; ils sont constants, fermes et sereins, même au milieu des plus cruelles tortures ; ils ne craignent pas la mort, ou plutôt ils s'en réjouissent, ils la saluent, ils l'embrassent comme un ami, comme un messager de Dieu qui va les conduire dans un monde meilleur. Mais aussi que de choses dans leur culte me paraissent absurdes et incompréhensibles ! Ils pensent qu'un fils de Dieu est descendu du ciel pour venir à leur secours, et que lui-même, abandonné de tous, est mort pour eux sur la croix. Cette idée seule m'éloigne et me repousse ; car enfin la croix sur laquelle, chez nous, les plus grands criminels sont attachés pour subir la mort est, pour un vrai Romain, un objet d'épouvante et d'horreur, la plus méprisée de toutes les choses méprisables, un véritable signe de réprobation. »

Eustache, s'abandonnant de plus en plus à ses réflexions, tomba enfin dans des pensées auxquelles il ne voyait pas d'issue. « O Dieu ! s'écria-t-il à la fin, en joignant les mains et en fixant le ciel à travers les branches de la forêt, être souverain que j'ignore, de qui émanent toutes les vertus, qui as créé l'âme humaine, qui lui as inspiré la généreuse compassion, tu ne peux sans être touché d'amour jeter les yeux sur tes créatures ; considère mon ignorance, mes imperfections et mes douleurs, et jette sur moi des regards de compassion. Le cerf ne soupire pas en vain après l'onde qui désaltère. Tu as pourvu avec sagesse et bonté aux besoins de toutes tes créatures. L'homme seul, avec la soif qui le dévore pour la vérité, la vertu et le bonheur, s'efforcerait-il en vain d'arriver au but qu'il poursuit avec ardeur ? Ah ! de grâce, apprends-moi où je dois chercher mon salut et mon refuge ! Tu le vois, je suis révolté des folies du paganisme, et cependant croire à un sauveur que nos soldats ont vu mourir sans secours, attaché sur la croix, me paraît une absurdité. »

En prononçant ces paroles il entendit un frémissement dans les broussailles qui couvraient le rocher auprès duquel il était assis ; il leva les yeux,

et aperçut au sommet de ce rocher le cerf que, depuis longtemps, il poursuivait en vain. Il se lève, et déjà il saisissait son arc et ses flèches, lorsque, au milieu du bois qui recouvrait la tête du superbe animal, lui apparaît soudain une croix brillante et lumineuse, entourée de vifs rayons, et éclairant comme un soleil les épaisses ténèbres de la forêt; en même temps il entend une voix céleste, douce et mélodieuse, qui l'appelle du nom qu'il avait porté jusqu'ici, et lui dit : « Placide! Placide! » Il tombe à genoux, et s'écrie avec effroi : « Seigneur, qui es-tu? — Je suis le Christ, mort sur la croix pour ton salut et celui de tous les hommes. » Eustache répond : « Que faut-il faire, Seigneur, pour mon salut? » Et la voix répond encore : « Va dans la ville voisine trouver l'évêque des chrétiens, et là tu apprendras ce que tu dois faire. »

Et aussitôt l'apparition, comme un éclair flamboyant, disparaît à ses yeux, et il se voit de nouveau entouré des ténèbres de la forêt; mais la lumière du jour commençait à poindre dans l'obscurité de son âme. C'était pour lui une inexprimable félicité de penser que Dieu s'occupait des hommes avec tant de sollicitude, et que lui-même n'avait pas été oublié. Il lui était impossible de retourner le soir même auprès de ses compagnons; son cœur débordait de joie, d'étonnement, de reconnaissance et d'adoration; il brûlait du désir de voir l'évêque des chrétiens, et de lui parler; mais comme la journée était déjà très avancée, il attendit jusqu'au lendemain, et passa la nuit dans la solitude du bois, qui venait d'acquérir à ses yeux un caractère sacré et lui paraissait maintenant comme un péristyle du ciel. Tel autrefois Jacob avait divinisé les lieux témoins pour lui d'une semblable apparition, de cette échelle mystérieuse où montaient et d'où descendaient les anges.

CHAPITRE II.

LE BAPTÊME.

Dès que les premiers rayons de l'aurore commencèrent à briller derrière les sombres buissons de lauriers qui couronnaient les rochers voisins, Eustache remonta à cheval et reprit le chemin de sa demeure. Il ne tarda pas à entendre le bruit des cors et les cris des chasseurs; ils ne s'étaient pas aperçus de son absence pendant la nuit, car, divisés en plusieurs troupes, ils ignoraient celle qu'il avait pu suivre. Mais lorsque, le lendemain matin, ils se virent tous

réunis, sans qu'il se trouvât parmi eux, leur inquiétude fut grande; ils craignirent qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur; mais ils l'aperçurent bientôt, saluèrent son retour par des acclamations de joie, et l'accompagnèrent au seuil de son logis, avec l'expression d'une vive allégresse. En entrant dans sa demeure, sa femme accourut au-devant de lui; une céleste béatitude animait tous ses traits. « Suis-moi, dit-elle en s'adressant à son mari; j'ai à te parler. — Qu'as-tu donc? lui répondit celui-ci; on dirait qu'il t'est survenu quelque chose d'extraordinaire; tu es émue et joyeuse comme si tu avais à m'annoncer quelque évènement heureux et important.

— C'est vrai, mon seigneur et maître, répondit-elle; mais toi-même n'as-tu pas fait une rencontre plus heureuse que tu ne devais l'attendre, en allant à la chasse? Écoute-moi d'abord; j'ai le cœur trop rempli pour que je puisse différer un seul instant de t'annoncer la cause de ma joie. La nuit dernière j'étais couchée, je ne pouvais trouver le sommeil, mon esprit rêvait aux sujets dont tu m'entretiens si souvent. Déjà, depuis longtemps, l'idée que le peuple se forme de l'Être suprême offensait les sentiments les plus délicats de mon âme, et cette idée me paraissait insensée et absurde. Je craignais cependant d'abandonner la croyance dans laquelle j'ai été élevée, et de renoncer aux autels auxquels sacrifient encore notre empereur et les hommes les plus considérables de la patrie! Et puis, me disais-je, vers qui me tourner? Dans les épaisses ténèbres qui m'enveloppent, qui fera briller à mes yeux la lumière de la vérité? qui me conduira vers cette vraie source du salut et du bonheur? J'étais encore livrée à ces pensées, quand le sommeil s'empara de mes sens. Bientôt, je vis en songe sortir d'une nuée lumineuse un inconnu, dont les traits étaient revêtus d'une majesté divine et d'une angélique douceur. Il m'adressa la parole en ces termes : Toi, ton époux et tes enfants, vous viendrez demain chez moi, et je vous apprendrai quel est celui qui conduit au bonheur ceux qui l'aiment. Il parla ainsi, et moi je me réveillai. Que penses-tu de ce songe, cher époux? »

Eustache, transporté de joie, s'écria : « Béni soit le Dieu des chrétiens! le seul vrai Dieu, qui a créé le ciel et la terre, et qui vient aussi de t'apparaître! L'inconnu que tu as vu en songe n'est autre que notre Seigneur Jésus-Christ lui-même. Il étend sur nous deux sa grâce et sa faveur; car j'ai vu la même apparition que toi-même. » Et Eustache lui raconta aussitôt ce qui lui était arrivé. Pendant qu'il parlait, son épouse croyait voir briller encore sur sa figure quelques reflets de la lumière céleste dont étincelait la croix qui lui était apparue.

Trajane, attentive, les yeux fixés sur Eustache, l'écoutait avec une pieuse ferveur et les mains jointes. Quand il eut fini de parler, elle s'écria : « Comme ton apparition s'accorde bien avec celle que j'ai eue moi-même! Elles se confirment l'une par l'autre. Oui, sans doute, l'être divin que les chrétiens appellent le Rédempteur du monde veut nous préparer, ainsi qu'à nos enfants, un bonheur plus réel que celui que nous pouvons rencontrer ici-bas. Aussi, cher époux, ce que nous pouvons faire de mieux, et tu seras bien certainement de mon avis, c'est d'accepter sans délai le salut qui nous est offert. Ne soyons ni lents ni paresseux pour acquérir le bien inestimable qui nous est promis. Aujourd'hui même, il faut nous rendre chez l'évêque, et apprendre de la bouche du serviteur de Dieu ce que le Seigneur exige de nous.

—Qu'il en soit ainsi, répondit Eustache; allons habiter la maison que nous possédons en ville, nous trouverons facilement l'occasion de voir ce digne évêque. Il fit aussitôt appeler deux braves soldats qui avaient fait sous lui la guerre contre les Parthes. L'un s'appelait Achas, l'autre Antioche. Tous deux avaient des sentiments nobles et généreux, et, Eustache le savait très bien, ils étaient sincèrement attachés à la religion chrétienne. Eustache leur raconta son apparition miraculeuse.

Achas, dans le transport de sa joie, s'écria : « Dieu soit loué, puisqu'il vous appelle aussi, vous, notre brave et digne capitaine, à la connaissance de la vérité! Votre humanité, votre compassion pour les pauvres et les malheureux, vous assimilaient, comme je l'ai souvent répété à Antioche et à mes autres amis, à ce brave Cornélius, ce général, qui, par son inépuisable bienfaisance, attira sur lui la faveur divine. Un ange lui apparut aussi et lui ordonna d'aller trouver notre saint évêque Jean. Bénis soient Dieu et son divin fils, notre Sauveur!

—Eh bien! lui répondit Eustache, il faut partir sans retard pour la ville. Choisissez, pour composer ma suite, ceux qui sont déjà chrétiens ou qui méritent de le devenir. Dès que vous serez arrivés, vous irez trouver l'évêque, vous lui direz que je n'ai jamais été l'ennemi des chrétiens, vous lui raconterez la vision qui m'amène devant lui, et vous le prierez de fixer l'heure à laquelle il lui conviendra de me recevoir, moi, ma femme et mes enfants. » Aussitôt, on fit les préparatifs du départ, et, quelques heures après, toute la famille, accompagnée de quelques fidèles serviteurs, se mit en route.

Achas et Antioche se rendirent aussitôt chez l'évêque, auquel depuis longtemps ils étaient connus comme de fidèles serviteurs de Dieu. Ils lui firent part de leur mission. L'évêque en montra une satisfaction très grande;

il loua Dieu et son Christ; puis il parla en ces termes : « Nous autres, pauvres chrétiens, nous sommes, dans cette ville, exposés à bien des persécutions. Je pourrais malgré moi attirer de grands malheurs sur vous, sur votre maître, sur son épouse et ses enfants. Suivant l'expression du Seigneur, à l'innocence des tourterelles il nous faut joindre la prudence du serpent. Ce soir, à la faveur des ombres de la nuit, je me rendrai dans la maison de votre maître. »

Achas et son compagnon rapportèrent ces paroles à Eustache, qui fut vivement touché de la bienveillance du pieux évêque. Dès que le soleil fut couché et que la nuit eut commencé à étendre ses voiles, il rassembla tous les siens dans la principale salle de sa maison, qu'il fit magnifiquement éclairer. L'évêque ne tarda pas à arriver, accompagné de deux de ses diacres. Eustache accourut à sa rencontre et se prosterna à ses pieds. Mais l'évêque le releva et lui dit, comme un jour Pierre à Cornélius : « Lève-toi! je ne suis qu'un homme comme toi! » Ensuite, il entra dans la grande salle. Tous les yeux étaient fixés sur lui. C'était un homme vénérable ; il se nommait Jean; il était plein de sagesse, d'amour et d'humilité. C'était encore un disciple des apôtres, peut-être de celui dont il portait le nom, et que le Seigneur aimait d'un amour particulier. L'aspect de ce noble et imposant vieillard inspira à tous les assistants un sentiment de profond respect, en même temps que son air d'affabilité lui gagnait tous les cœurs.

Eustache lui ouvrit aussitôt son âme. Il lui raconta ses doutes, ses fautes, ses troubles intérieurs. Il lui raconta comment le Seigneur l'avait engagé à venir le trouver avec sa femme et ses enfants. « Ah! lui dit-il en terminant son récit, vous voyez maintenant comment il se fait que l'erreur, le péché et le malheur aient été jusqu'ici mon partage. Dites-moi où je puis trouver du soulagement et des secours. »

L'évêque répondit : « L'erreur, le péché et le malheur sont le partage de tous les humains. Tout homme qui rentre en lui-même, et qui apprend à se connaître, sent dans son cœur un vide, une imperfection, auxquels il est incapable de remédier lui-même. Il s'aperçoit bientôt qu'il s'est passé quelque chose en lui qui a obscurci l'intérieur de son âme, en y portant le trouble et l'éloignement de Dieu. C'est le vice héréditaire de la nature humaine, et chaque homme, dès qu'il apprend à réfléchir, ne tarde pas à le comprendre; il acquiert alors la ferme conviction que ce n'est pas en lui-même qu'il trouvera un remède aux douleurs qui l'affligent.

» C'est pour remédier à cette imperfection funeste que le fils de Dieu est venu en ce monde. C'est la lumière qui éclaire nos ténèbres et qui nous apprend à connaître la vérité après laquelle nous soupirons. Dieu, c'est

le salut; lui seul a la puissance de nous pardonner nos fautes, de briser les liens qui nous y attachent et de détruire leurs suites si funestes pour nous. Il est la lumière; lui seul peut nous donner un vif amour du bien; lui seul peut dès à présent nous faire goûter ici-bas quelque chose de cette félicité que, dans les cieux, il réserve à ses élus; lui seul peut nous donner le courage nécessaire, non-seulement pour supporter avec constance les tourments de la vie, mais même pour ne pas craindre la mort qui, pour le chrétien, n'est autre chose que son entrée dans la vie éternelle; c'est précisément ce qui nous manque à tous que nous trouvons en lui. La religion des chrétiens est appropriée aux besoins de l'humaine nature et à ses plus nobles désirs. Plus tu connaîtras les divins préceptes du Christ, plus tu apprendras à les suivre et plus tu seras frappé de la vérité de ses paroles. Quiconque ouït ces préceptes et les observe sera bientôt convaincu qu'ils viennent de l'Éternel.

» Je sais bien, continua l'évêque, que tu as été bon pour les pauvres, que surtout tu as pris la défense des chrétiens et que tu as arraché beaucoup d'entre eux à une mort imminente. Ainsi tu as servi le Christ, mon seigneur et maître, sans que tu le connaisses; tu dois maintenant apprendre ce que tu ignorais.

Sans doute la croix a dû jusqu'ici te paraître un signe de malédiction, à toi, né Romain, tu as dû n'y voir que l'instrument terrible du supplice ignominieux des malfaiteurs et des criminels les plus endurcis. Mais depuis que le Christ, l'innocence et la sainteté même, a souffert, par amour pour l'humanité et pour la racheter, les douleurs et l'opprobre de la mort, cette croix est devenue pour nous l'image et le symbole de ce qui existe de plus noble et de plus élevé. C'est pour nous le signe sacré de notre rédemption; il nous excite à aimer de tout notre cœur celui qui s'est immolé pour nous, et à rassembler tous nos efforts pour lui ressembler, autant qu'il est en notre pouvoir, en amour, en douceur et en humilité. En expirant sur la croix, il s'est élevé au-dessus de tous les cieux, et y est devenu, pour tous les hommes, la cause et l'origine du salut éternel. C'est pourquoi, lors de ta céleste apparition, tu as lu, écrits en traits de feu, ces mots admirables : « *Hors de la croix, point de salut !* »

L'évêque, à partir de ce jour, se rappelant les paroles du Seigneur, qui enseignait d'abord et baptisait ensuite, se rendit tous les soirs chez Eustache. Chacun attendait avec impatience l'heure de son arrivée, et, dès qu'il paraissait, on se rassemblait avec joie autour de lui. Avant de commencer ses instructions, il faisait une prière fervente qui pénétrait le cœur de tous les assistants. Il commençait ensuite ses exhortations, et ses pa-

roles étaient douces, calmes et aimables. Il ne se retirait jamais sans les avoir invités à adresser chaque jour des prières au Seigneur, et à y joindre le jeûne et la charité. Ils s'y conformèrent. Ils attendaient avec la plus vive impatience le jour où l'eau du baptême les admettrait au nombre des chrétiens, les purifierait de leurs souillures et les remplirait de l'esprit divin. Ce jour arriva. Beaucoup de chrétiens voulurent être témoins du baptême. Ce fut une scène touchante et solennelle. Eustache et sa famille, en embrassant la nouvelle religion, abjurèrent leurs erreurs et leurs fautes, et promirent de se consacrer désormais à une vie sainte et pure. L'évêque les baptisa au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ceux des domestiques d'Eustache qui n'étaient pas encore chrétiens reçurent également le baptême. L'évêque leur donna de nouveaux noms. Ce fut alors qu'Eustache, qui jusque-là avait été connu dans le monde entier sous le nom de Placide, reçut son nouveau nom; son épouse Trajane s'appela Théophista, l'aîné de ses fils Aga et le plus jeune Théophiste.

Le dimanche suivant, l'évêque conduisit Eustache et sa femme Théopbista dans l'assemblée des chrétiens, et les présenta à la communauté. Tous les chrétiens furent transportés de joie à la vue de cet illustre guerrier et de sa modeste et pieuse épouse dont ils avaient déjà tant de fois entendu parler. Ils entonnèrent une hymne sainte, et remercièrent Dieu d'avoir augmenté l'armée des chrétiens et arraché ces nouveaux prosélytes au culte de l'erreur et de la superstition. La sainte communion fut célébrée au milieu d'une émotion pleine d'allégresse. Tous firent le vœu sacré, en s'unissant ainsi de nouveau à leur divin Sauveur, de vivre toujours pour celui qui était mort pour eux. Un saint et imposant silence régna dans la salle jusqu'à ce qu'enfin l'acte religieux tout entier eût été terminé par une prière à haute voix et un chant solennel.

Comme Eustache devait, le lendemain, retourner à sa campagne, l'évêque lui dit: « Nous vivons dans des temps de persécution, nous sommes exposés à toute heure à être saisis, décapités, livrés aux bêtes féroces ou brûlés; nous ne pouvons savoir s'il nous sera donné de nous revoir encore une fois en ce monde. Je vous recommande de nouveau Dieu et sa loi, comme autrefois Paul l'Ancien au milieu de la communauté d'Éphèse. » L'évêque, profondément ému, se mit à genoux; l'assemblée entière l'imita en fondant en larmes. « Mon Dieu, s'écria-t-il, prends-nous dans ta grâce et ta miséricorde. Fais que tous ceux qui sont ici rassemblés demeurent toujours attachés à ton culte, à celui du Christ que tu as envoyé pour nous sauver, et qu'entre eux aussi ils restent toujours unis par les liens de la concorde et de l'amitié. Maintiens-les

dans ta foi et dans ton amour; qu'aucune persécution ne puisse les faire dévier de la voie du salut et de la vérité; qu'aucun de nous ne s'en écarte jamais, afin que nous puissions tous, après les souffrances et les tribulations fugitives de ce monde, nous trouver bientôt réunis dans l'empire de la gloire et de la magnificence éternelle. Père céleste, nous te le demandons avec ferveur, accorde-nous cette grâce au nom de Jésus-Christ, ton divin fils. »

L'évêque se releva, et, les yeux fiers et inspirés comme ceux d'un prophète, dit à Eustache : « Jusqu'ici tu as possédé ce que les hommes ont coutume de regarder comme les plus grands biens de la terre; les richesses, le rang, la renommée, une épouse adorable, des enfants gracieux et charmants; dès ce jour tu vas connaître ce qu'il y a d'amertume et d'aspérités dans la vie humaine. Garde-toi de perdre courage dans les douleurs et les souffrances. Dieu éprouve toujours ceux qu'il aime beaucoup. Les afflictions que Dieu t'enverra sur la terre te compteront dans la vie céleste. C'est en toi surtout que se vérifiera cette maxime : « Heureux l'homme qui soutient avec courage les épreuves qui lui sont imposées! C'est lorsqu'il en sera sorti victorieux qu'il ceindra la couronne de vie que l'Éternel donne à ceux qu'il aime. »

L'évêque alors congédia Eustache, Théophista et tous ceux qui les avaient accompagnés, en leur disant : « Allez! que la paix soit avec vous! »



CHAPITRE III.

L'ÉMIGRATION.

Eustache et Théophista continuaient à vivre, comme autrefois, dans leur maison de campagne. Ils se trouvaient comme transportés dans un monde nouveau; ils se sentaient animés d'une nouvelle vie. La création tout entière leur paraissait embellie; car tout ce qui frappait leurs regards, le soleil et la goutte de rosée, le fruit des arbres, la fleur des champs, était maintenant pour eux le don d'un père rempli d'amour. Ils se réjouissaient d'être réconciliés avec Dieu par le Christ, son fils, et de pouvoir l'appeler du nom de père. Ils se regardaient comme ces hommes qui, après avoir longtemps erré sans asile, ont enfin trouvé une patrie. Chaque jour ils lisaient dans l'Évangile la sagesse et l'amour de Jésus. Chacune de ses paroles les charmait et leur inspirait une douce émotion; ils ne cessaient de remercier Dieu. Ils commençaient la journée en le priant et l'invoquant; ils la terminaient en lui adressant des actions de grâce.

Eustache disait souvent : « L'amour, la connaissance de l'Éternel, sont les trésors les plus précieux sur cette terre. Que sont les plaisirs que nous procurent les richesses, et qui nous laissent bien souvent des regrets amers, à côté du bonheur que nous goûtons en Dieu?... »

Mais les jours d'épreuve étaient arrivés pour Eustache et Théophista. Il régnait aux environs de leur domaine une épizootie (1) qui n'épargna pas plus leurs troupeaux que ceux des autres habitants. En peu de temps leurs chevaux, tout leur bétail, avaient succombé sous l'horrible fléau. Mais Eustache, comme Job autrefois, s'écria : « Dieu m'avait donné ces biens; il me les a ôtés : que sa volonté sainte soit accomplie!.... »

Bientôt les plus cruelles tribulations ne tardèrent pas à les accabler. Une maladie contagieuse éclata dans le pays. Plusieurs de leurs domestiques en furent atteints. Achas et Antioche, redoutant le même malheur pour leur maître, accoururent auprès de lui. « Fuyez, lui dirent-ils, fuyez bien vite avec votre femme et vos enfants; c'est la peste qui nous arrive. — La peste! s'écria Théophista en pâlissant. Mon Dieu, prends-nous en commisération. Qu'allons-nous faire? Faut-il partir, faut-il res-

(1) Maladie contagieuse qui attaque les bestiaux.

ter? Si vous demeurez, dit Antioche, vous êtes tous perdus. Ayez au moins pitié de vos enfants, et fuyez. Eustache répondit : « Jusqu'ici, j'ai toujours regardé comme mes propres enfants tous ceux qui m'entourent; comment aujourd'hui, au milieu d'un tel danger, pourrais-je les abandonner? Restons, Théophista; nous ne devons pas laisser échapper une aussi belle occasion de faire le bien; voici le moment de montrer si nous sommes de vrais disciples de Jésus-Christ. N'a-t-il pas dit lui-même : « Aimez-vous les uns les autres, o mes frères! et tout le monde reconnaîtra que vous êtes mes vrais disciples, quand vous vous aimerez véritablement. » Eh! que signifierait donc un amour qui ne nous porterait pas à secourir nos semblables quand ils sont dans la peine? Crois-moi, ma chère Théophista; faisons ce que notre conscience nous commande de faire, et abandonnons le reste à Dieu; il peut aujourd'hui, comme toujours, nous secourir et nous protéger; en quelque lieu que nous fuyions, il peut nous trouver et nous châtier. Demeurons donc ici, et qu'il soit fait de nous selon sa sainte volonté! » Et ils restèrent. Beaucoup de leurs serviteurs prirent la fuite; mais Achas, Antioche, et tous ceux qui étaient chrétiens, ne suivirent pas cet exemple. « Nous ne vous abandonnerons pas, dirent-ils, et nous vous serons fidèles jusqu'à la mort. » Cependant la maladie allait toujours croissant; ses ravages s'étendaient au loin. Achas, Antioche, et tous les autres serviteurs d'Eustache, furent atteints successivement par le fléau. Sa maison, celles de ses voisins, offraient l'image d'un vaste hospice encombré de malades, et personne pour les soigner. Mais Eustache et son épouse leur prodiguèrent les secours de la plus tendre pitié. Ils soulageaient suivant les convenances de leur sexe : Eustache, les hommes, Théophista, les femmes. Du matin au soir, et même durant la nuit, on les voyait au milieu des pestiférés, des mourants et des cadavres. C'est en s'imposant les plus grands sacrifices qu'ils parvenaient à faire enterrer les morts, tant était petit le nombre de ceux que le fléau avait respectés! Ni Eustache, ni son épouse, ni leurs enfants, ne furent atteints de la contagion; aussi répétèrent-ils souvent ces paroles de la Bible : « Celui qui vit sous la protection de l'Éternel, et se repose à l'ombre de sa puissance, celui-là n'a pas besoin de trembler devant la flèche qui vole en plein jour, ni devant l'épidémie qui sévit en silence dans l'obscurité de la nuit; au milieu des cadavres qui l'entourent, lui seul n'a rien à craindre. »

La peste, enfin, avait cessé ses ravages; le nombre des victimes était immense. On voyait les convalescents errer, faibles et pâles comme des ombres. Eustache et Théophista remercièrent Dieu de les avoir miracu-

leusement préservés du fléau, et d'avoir sauvé de la mort Achas, Antioche, et tant d'autres de leurs fidèles serviteurs.

Ils espérèrent des temps plus heureux; mais leurs souffrances étaient loin d'être arrivées à leur terme. La population païenne des contrées environnantes, rude et grossière, au lieu de devenir meilleure par le spectacle de la désolation générale, n'en devint que plus cruelle. Réunie en bandes nombreuses, elle conçut le coupable dessein de surprendre Eustache et de piller son château. Ces brigands cherchèrent à couvrir leur



crime sous l'apparence d'un fanatisme religieux. Ils maudissaient Eustache, et disaient : « Lui seul est cause du malheur qui nous a frappés; les dieux irrités ne nous ont accablés de tant de maux qu'afin de punir sa trahison; s'il n'était devenu chrétien nous aurions été épargnés. Levons-nous et punissons le parjure. Les serviteurs qu'il a autour de lui sont ou en fuite, ou morts, ou encore trop affaiblis par la maladie pour pouvoir résister. Il possède d'immenses richesses, et nous ferons un riche butin. »

Ce plan arrêté, ils se portent en plein jour sur la maison d'Eustache, s'en emparent, dérobent son or, son argent, ses riches vêtements, entassent le tout sur des chariots qu'ils avaient amenés avec eux. Quant aux objets qu'ils ne peuvent emporter, tels que le vin, le blé, les ustensiles de ménage et d'agriculture, ils les détruisent.

Eustache se vit privé, en un moment, de presque tous ses moyens d'existence. Ce fut avec résignation qu'il supporta ces pertes. « Qu'il en soit ainsi, dit-il, puisque cela doit être. Ces richesses sont-elles autre chose que des biens périssables? Il est plus glorieux de savoir s'en passer que de les posséder. Heureux celui qui songe à acquérir des trésors que nul ne peut ravir! »

Néanmoins Eustache et son épouse sentaient de plus en plus tout ce que leur situation avait de précaire. L'époque de la culture allait revenir; mais point de socs, point de charrues, point de bras pour les conduire. Dans cette extrémité, Eustache résolut de s'adresser à plusieurs de ses nobles voisins, dont les maisons n'avaient pas été aussi cruellement ravagées que la sienne par la contagion, et qui, en outre, n'avaient pas eu à supporter les désastres d'un pillage. Ces nobles Romains avaient été autrefois ses meilleurs amis; ils avaient coutume de lui rendre visite, même de l'accompagner à la chasse. Mais dès qu'ils eurent connaissance de son changement de religion, ils cessèrent tous rapports avec lui. Eustache en fut douloureusement peiné; il eût bien voulu partager avec eux le bonheur qui l'attendait dans l'éternité, mais, puisque enfin ils s'y refusaient absolument, il renonça sans trop de regret à leur société, échappant ainsi à plus d'un passe-temps ennuyeux, à plus d'une conversation aride et vaine, et retrouvant la faculté d'employer ses heures plus utilement. Néanmoins, comme, au temps de sa prospérité, il avait rendu à plusieurs d'entre eux d'importants services, il espéra qu'ils voudraient bien lui prêter ce qui lui était devenu nécessaire pour le moment, jusqu'à ce qu'il fût en état de le leur rendre. L'un d'eux, qui ne connaissait pas ce précepte de Jésus : « Plus heureux celui qui donne que celui qui reçoit, » et qui tenait au contraire à ce précepte païen : « Plus heureux celui qui reçoit que celui qui donne, » s'excusa en disant qu'il ne pouvait se défaire de ce qu'il possédait, protestant, avec de grands serments, de la vérité de ses allégations mensongères. Un autre, qui, depuis longtemps, était envieux de la gloire d'Eustache et le haïssait, mais qui, par prudence, avait jusqu'ici dissimulé sa jalousie et sa haine et s'était toujours, en toute occasion, montré pour lui prodigue de flatteries, le traita avec un mépris profond, l'accablant des railleries les plus amères et les plus insolentes. Un troisième, plus honnête et plus sincère que les autres, lui donna le conseil de quitter le pays; « Car, disait-il, je suis sûr que tes ennemis te feront un crime de ta nouvelle religion et chercheront à t'en rendre le martyr. Ils s'efforceront même à envelopper ta femme dans la même proscription. »

Eustache songea à implorer le secours et la protection de l'empereur. Un de ses amis, un vieux compagnon d'armes, jouissait d'un grand crédit. Il écrivit, et l'engagea à faire des démarches auprès du césar. Mais l'empereur, qui était païen lui-même, répondit : « J'ai toujours affectionné le vaillant Placide; mais le chrétien Eustache, c'est ainsi qu'il se nomme, m'est devenu étranger. Je regrette beaucoup qu'un homme

aussi distingué ait embrassé une religion dont la loi punit de mort les sectaires. Lui prêter mon appui dans sa détresse actuelle, qu'il ne doit imputer qu'à lui-même, ce serait encourager la rébellion. Je ne puis le protéger contre les lois. Cependant, comme c'est un homme d'un rare mérite et qu'il me serait pénible de lui faire sentir toute la rigueur de la loi, il faut qu'il quitte l'Italie et qu'il cherche un refuge sur une des frontières extrêmes de l'empire. Mais s'il abjurait sa nouvelle religion, ce que je désire de tout mon cœur, il trouverait en moi un empereur plein de clémence et de bonté. »

Quand Eustache eut lu cette réponse, il dit à Théophista : « Nous ne pouvons plus demeurer ici; partons pour l'Égypte. Là j'espère trouver un asile où nous pourrons en paix servir et aimer Dieu. Partons donc aujourd'hui même; mais attendons la nuit, pour ne pas nous exposer aux railleries et aux mauvais traitements de la population païenne de ce pays. » Théophista répondit : « Il m'est, il est vrai, bien pénible de quitter ces belles contrées, où je suis née, où j'ai passé les heureux jours de mon enfance et de ma jeunesse; je suis cependant prête à le faire, car je pense que telle est la volonté de Dieu... Que son bon ange nous protége et nous accompagne ! »

Achas et Antioche apprirent cette résolution avec effroi. « Grand Dieu ! dit Achas, vous voulez, sans aucune suite, partir pour l'étranger; nous sommes encore trop faibles pour vous accompagner seulement une demi-lieue. Ah ! du moins, attendez que nous ayons recouvré nos forces. — Ah ! dit Antioche, n'est-ce pas assez de quitter votre foyer domestique, votre chère patrie? faut-il encore abandonner ici vos plus fidèles amis? Attendez que nous soyons rétablis; alors nous vous rendrons plus supportables les fatigues du voyage, et, quand nous nous serons enfin fixés quelque part, nous travaillerons pour vous, nous pourvoirons à tous les besoins de votre existence. »

Eustache répliqua : « Mes bons amis ! je suis profondément touché de votre amour et de votre fidélité; mais vous ne pouvez m'accompagner. Il m'est permis de m'éloigner. Je ne dois plus rien à l'empereur; mais il n'en est pas de même pour vous; vous êtes encore obligés de servir sous ses aigles; vous devez demeurer dans les limites qui vous sont assignées, et être prêts à toute heure à suivre ses ordres. Adieu donc, et que le Seigneur soit avec vous ! »

Achas et Antioche firent aussitôt part à leurs compagnons du départ prochain de leur maître ! la nouvelle s'en répandit promptement dans la bourgade. Les habitants accoururent en foule pour voir encore une fois leur

maître bien-aimé. Ils portaient encore sur leur visage pâle et amaigri les traces de la maladie à laquelle ils venaient d'échapper. Tous fondaient en larmes. Eustache leur adressa, pour les consoler, des paroles pleines d'affection. « Restez toujours inébranlables, leur dit-il, dans l'espérance, la foi et l'amour divin, et nous nous reverrons bientôt, sinon ici-bas, du moins au ciel. »

Quand la lune se fut levée et eut commencé à éclairer de ses doux rayons les champs d'alentour, Eustache dit à Théophista : « Avant de nous mettre en voyage, prions Dieu. » Tout le monde versait des larmes. Eustache et son épouse serrèrent affectueusement la main à chacun des assistants; leurs enfants suivaient leur exemple. En ce moment les pleurs redoublèrent. Tous voulaient accompagner leur maître bien-aimé; mais Eustache, que la douleur rendait muet, leur fit signe de rester. Ils obéirent; mais leurs regards demeurèrent longtemps dirigés du côté de la route où leur bon maître et sa famille avaient disparu à leurs yeux.

Quel cruel spectacle présentait cette noble famille s'éloignant. Les vêtements qui les couvraient indiquaient assez le rang et l'aisance dans lesquels ils avaient vécu jusqu'ici; mais les bagages dont ils étaient chargés disaient assez qu'ils n'étaient aujourd'hui que de tristes fugitifs. Eustache, dont l'épée pendait à son ceinturon, et qui, au lieu d'un bâton de voyage, était armé d'une lance, portait sur ses épaules un paquet d'effets d'habillement échappés à la rapacité des pillards, et qui allaient leur devenir bien utiles pendant un long voyage. Théophista, vêtue à la manière des dames romaines, portait au bras un grand panier renfermant des provisions, parce qu'elle pensait avec raison qu'il leur serait difficile de trouver à se nourrir au milieu des populations ennemies dont ils allaient traverser le territoire. Eustache, calme et grave, marchait en donnant le bras à son épouse, éperdue de douleur, et pour qui un semblable voyage était un évènement bien nouveau. Quant à leurs enfants, qui s'appuyaient avec joie sur leurs bâtons de voyage, ils cheminaient rapidement, quoique à petits pas, et souriaient en pensant à toutes les choses merveilleuses qu'ils devaient rencontrer pendant la route. C'est ainsi qu'ils s'avançaient tous quatre au milieu de cette voie magnifique, bordée des deux côtés de hauts et superbes arbres fruitiers, de cette route qu'ils parcouraient autrefois dans un char élégant attelé de magnifiques chevaux.

Plus d'une fois Théophista reporta en arrière ses yeux remplis de larmes, pour contempler encore la douce et paisible habitation que la lune éclairait de ses rayons, et qui lui apparaissait dans l'éloignement, à travers les sombres ombrages de la forêt. Mais Eustache lui dit : « Ne pleure

donc pas, Théophista; n'aurait-il pas fallu un jour abandonner cette demeure? Nous ne sommes ici-bas que des pèlerins; nous n'avons sur cette terre aucune demeure fixe et stable. Mais Dieu, pendant ce court pèlerinage, ne nous laissera jamais manquer d'asile, jusqu'au moment où il nous recevra dans les demeures célestes qui nous sont réservées et qui nous seront assignées à jamais. »

CHAPITRE IV.

L'AFRICAIN.

Au milieu des bois et des montagnes, Eustache voyageait à petites journées sur des chemins peu fréquentés, ayant soin d'éviter les villes et les habitations considérables. Ils arrivèrent enfin sur les bords de la mer; ils virent à l'ancre un grand vaisseau prêt à faire voile pour l'Égypte. Un grand nombre d'ouvriers étaient occupés à charger à bord du navire des malles, des caisses et des tonneaux. Le capitaine, Africain d'origine, couvert de superbes habits, et dont le cou et les oreilles étaient ornés de grosses perles brillantes, se promenait autour d'eux d'un air de commandement. Eustache l'aborda et lui dit : « Voudriez-vous, moyennant un prix raisonnable, vous charger de ma famille et de moi? — Pourquoi pas? répondit le capitaine d'un air affable, en les considérant tous avec une grande attention. — Combien, demanda Eustache, me demanderez-vous pour notre passage? — Presque rien, lui répondit le capitaine, une bagatelle; mais ne vous en occupez pas en ce moment; nous en parlerons quand nous descendrons à terre. » Et aussitôt on s'embarqua. L'ancre fut levée, le vent enfla les voiles, et le vaisseau commença à voguer sur la vaste plaine azurée. Il serait difficile d'exprimer la joie des deux enfants à la vue du spectacle merveilleux que leur présentait l'aspect des côtes devant lesquelles ils passaient, des villes, des arbres, qui fuyaient avec rapidité devant leurs yeux, tandis que le vaisseau paraissait seul immobile au milieu des flots. Mais ce n'est pas sans verser d'abondantes larmes que leur pauvre mère vit sa patrie bien-aimée disparaître à ses regards.

Eustache la consola en lui disant : « Dieu, qui a créé la terre et la mer, ne nous oubliera pas. L'univers lui appartient, et il saura bien nous donner une nouvelle patrie jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous recevoir dans

notre dernière et véritable demeure. » Ces paroles tranquillisèrent Théophista, et ses yeux commencèrent à admirer les nombreuses merveilles que leur présentait l'aspect de la mer, nouveau pour elle. Le lendemain, debout avant le jour, toute la famille se rassembla sur le pont pour jouir des premiers rayons du soleil, dont le disque majestueux, s'élevant du sein de l'immense océan, rayonnait avec tant de clarté, qu'il leur semblait voir deux soleils. A mesure qu'ils avançaient, ils aperçurent de nombreuses îles qui semblaient sortir du sein de la mer en nageant avec leurs sombres rochers et leurs épaisses masses de verdure. Le vaisseau naviguait accompagné de gros poissons, ce qui réjouissait beaucoup les enfants, et de nombreuses troupes d'oiseaux de mer voltigeaient çà et là en faisant entendre de joyeux ramages. Le vent soufflait tantôt avec douceur, tantôt avec force; quelquefois il semblait jouer avec les eaux, quelquefois il les soulevait en vagues énormes, et l'aspect de ces montagnes d'eau, qui semblaient s'élever jusqu'aux cieux, jetait dans tous les cœurs une impression de terreur; mais, par un effet contraire, le charme d'une belle soirée, la vue du soleil couchant avec ses nuages de pourpre et d'or qui se miraient dans la mer, remplissaient leur âme d'un sentiment délicieux. Il leur arrivait parfois de passer une partie de la nuit à contempler la lune et les étoiles dont le ciel était parsemé et dont les rayons lumineux se réfléchissaient dans le sein d'une onde calme et limpide. La traversée fut aussi heureuse qu'elle pouvait l'être. Au bout de quelques jours la terre reparut à leurs yeux. Ils s'apprêtèrent à descendre du vaisseau, espérant trouver sur ces nouveaux rivages une cabane et assez de terrain pour les nourrir et pour leur servir un jour de dernière demeure.

Mais un orage d'une espèce nouvelle commençait à gronder sur la tête d'Eustache.

pour la noble Théopbista. Sa beauté, ses manières gracieuses lui avaient, dès le premier abord, causé la plus vive surprise, et il avait formé au même moment l'infâme projet de l'enlever à son époux. C'est pourquoi, au lieu de faire voile pour le port où il devait se rendre, il aborda sur une côte déserte et inhabitée, qui ne présentait aux yeux que des rochers nus et des bancs de sable secs et arides. « Nous sommes arrivés, dit-il; vous pouvez mettre pied à terre, après toutefois m'avoir payé. » Eustache consterné lui répondit : « Que veut dire ceci ? Ce n'est pas là le pays où vous avez promis de nous conduire. — Je dois cependant le savoir mieux que vous, répondit le perfide capitaine; payez toujours, » et il demanda une somme dix fois plus forte que celle qui lui était réellement due. Eustache témoigna la plus vive indignation d'un pareil procédé, et se déclara

incapable de payer même la moitié de cette somme. Le capitaine, qui secrètement en était bien aise et qui ne cherchait qu'à amener une dispute, se montra fort irrité. « Eh quoi! dit-il, en feignant une violente colère, pas même la moitié, dites-vous? Vous m'avez donc indignement trompé? Votre costume annonçait cependant des personnes d'un rang distingué; je vois à présent que je n'ai recueilli qu'une troupe de mendiants. Il est bien téméraire à vous d'entreprendre sans argent un aussi long voyage et de vivre ainsi aux dépens des autres. Mais vous ne me frustrerez pas de mes dépenses et du salaire que j'ai mérités; il faut que l'un de vous rachète la faute des autres au prix de sa liberté. Je prends cette femme pour mon esclave; elle restera ici, sur ce vaisseau. Quant à vous, vous pouvez descendre à terre. L'argent que je retirerai de sa vente me paiera votre passage. »

Théophista, en entendant ces affreuses paroles, pâlit de terreur. Eustache fut obligé de modérer sa colère pour ne pas éclater contre cette fourberie et cette violence inouïes. Les deux enfants se jetèrent aux genoux du capitaine en le priant de ne pas leur enlever leur mère chérie. Mais l'homme noir resta insensible; et, les bras croisés, ordonna à Eustache de quitter le navire avec ses deux fils. « Quant à vous, dit-il à Théophista, vous resterez ici. » Celle-ci, les cheveux épars, se précipita dans les bras de son époux, en s'écriant avec désespoir : « Non, Eustache, je ne te quitterai jamais! Sauve-moi, et que Dieu nous soit en aide. » Eustache tira son épée, serra son épouse contre son cœur; et, brandissant son arme avec fureur, il s'écria : « Ne pousse pas tes prétentions trop loin, noir téméraire; car autrement je saurais bien défendre, au prix de mon sang, ma femme et mes enfants contre tout ton équipage. » Mais aussitôt plusieurs des plus robustes matelots, à un signe de leur capitaine, saisirent Eustache par-derrière et lui enlevèrent son épée. En même temps le capitaine arracha brutalement Théophista des bras de son époux, qu'elle tenait embrassé. Elle tomba évanouie, la tête affaissée sur sa poitrine et le corps penché, comme un lis que la tempête a brisé. Les deux enfants, en voyant la violence faite à leur père par une troupe d'ignobles scélérats, et croyant leur mère morte, car ils n'avaient jamais été témoins d'un évanouissement, poussèrent des cris à émouvoir les pierres et les rochers; mais cette troupe féroce avait le cœur trop endurci pour y être sensible. Sur l'ordre du capitaine, les matelots traînèrent à terre le malheureux Eustache avec ses enfants, tournèrent la proue du vaisseau et continuèrent leur route en poussant d'insolents cris de joie.

Eustache, abattu par ce coup terrible autant qu'inattendu, demeura

comme pétrifié sur les bords de la mer ; les cris déplorables de ses enfants, qui embrassaient ses genoux, purent à peine le faire revenir à lui ; ses regards fixes et hagards restèrent tournés vers le vaisseau, qu'éclairaient les derniers feux du soleil couchant, et qui disparut enfin dans les ombres de la nuit.



CHAPITRE V.

LES BÊTES FÉROCES.

Lorsque le vaisseau, qui emportait le bien le plus précieux qu'Eustache et ses enfants possédassent, eut disparu à leurs yeux, le malheureux époux s'étendit sur un rocher pour y passer la nuit; ses deux enfants se placèrent à côté de lui; ils versèrent d'abondantes larmes, mais le sommeil l'emporta sur leur douleur. Leur père ne put fermer les yeux ; il avait supporté avec un calme inaltérable la perte de toutes ses richesses; il les estimait trop peu de chose pour s'en affliger ; mais se voir séparé d'une épouse chérie, dont l'âme sympathisait si bien avec la sienne, de la plus aimable et la plus vertueuse des femmes, la sentir au pouvoir d'un païen rude et insensible, élevé dans la haine de Dieu et de l'humanité, c'était une pensée qui lui brisait le cœur.

Il chercha cependant à retrouver quelque courage. Ses yeux suppliants regardèrent le ciel, où de nombreuses étoiles commençaient à briller. « Grand Dieu! s'écria-t-il, père des hommes, sans doute ce que tu fais



[illegible] si des fem[illegible] [illegible] élevé dans la [illegible] était une [illegible] [illegible] Ses yeux supplian[illegible] [illegible] étoiles commençaient à briller [illegible] sans doute ce que tu fais[illegible]



Royer Editeur

Imp. d'Aubert & Cie

Eustache



est bien fait, quelle que soit la douleur que tu nous envoies. Sans ta volonté expresse, Théophista, mon épouse adorée, n'aurait pu être arrachée de mes bras. Quoiqu'elle soit au pouvoir d'un brigand, elle est cependant toujours entre tes mains. Toi seul tu peux la protéger, la sauver. La cruelle épreuve qu'elle est condamnée à subir va donner plus de prix encore à sa haute vertu, comme la sombre nuit qui m'environne fait briller d'un plus vif éclat les étoiles. Elle est déjà bien loin de son époux, de ses enfants, et Dieu seul sait combien durera cette cruelle séparation. Un jour viendra cependant où nous serons de nouveau réunis, soit ici-bas, soit au ciel, pour ne plus jamais nous quitter. »

La nuit devint bientôt profonde; le vent commença à mugir, et les vagues écumantes vinrent se briser avec fureur sur le rivage; les rochers d'alentour retentissaient du glapissement des oiseaux de proie; on entendait au loin le rugissement des lions, et Eustache vit même un énorme serpent, qui se glissait vers le rivage, mais rien ne put l'effrayer. « Celui qui met sa confiance en toi, grand Dieu, dit-il, est sans crainte devant la gueule béante du lion et peut fouler aux pieds le basilic et le serpent. Que ces enfants dorment paisiblement! le danger qui les menace n'altère pas leur sérénité. Je dois les imiter et demeurer calme et confiant dans ta bonté, ô Seigneur! »

Ainsi, loin de se laisser accabler par les scènes d'horreur qui l'environnaient, il passa la nuit sans trouver le sommeil, il est vrai, mais avec calme et courage.

Enfin le jour revint. Les rayons du soleil levant réveillèrent les enfants. Ils jetèrent les yeux sur Eustache, regardèrent autour d'eux et demandèrent aussitôt leur mère; alors leurs pleurs recommencèrent à couler. Le malheureux père chercha à les consoler; mais, en voyant leur profonde douleur, son cœur se brisa aussi. « Mes enfants, leur dit-il, quelle perte nous avons faite!... Que Dieu me donne assez de forces pour que je puisse remplacer auprès de vous l'excellente mère dont il vous a privés! »

La douleur des deux enfants ne fut pas de longue durée; ils ne tardèrent pas à demander à déjeuner. Eustache jeta les yeux autour de lui, mais il ne découvrit aucun arbre fruitier. Il gravit un rocher élevé, d'où il vit avec désespoir que tout ce qui l'entourait était aride et désert. Point d'habitations, pas même de champs labourés; cependant il crut apercevoir, à une grande distance, une rangée d'arbres qui semblaient border le cours d'un fleuve et s'élever le long de ses rives. « Allons là-bas, mes chers enfants, dit-il; là s'étend sans doute un pays fertile; là nous trou-

verons l'Égypte, et peut-être aussi votre mère. » Eustache prit avec ses enfants le chemin qui y conduisait, et comme il était difficile de marcher sur le sable, il donna la main à chacun d'eux. Ils allèrent longtemps sans apercevoir autre chose que d'énormes rochers dont la cime s'élevait jusqu'aux nues, et la mer qui roulait sur le rivage des vagues monstrueuses. Le soleil s'élevait sur l'horizon et la chaleur devenait de plus en plus insupportable; le sable sur lequel ils marchaient n'était pas moins brûlant que les rochers qu'ils côtoyaient, et dont les masses, échauffées par les rayons du soleil, dardaient un feu qui les éblouissait. Les pauvres enfants mouraient de soif. « Mon père, dit Agape, conduis-nous donc au bord de la mer, que nous puissions nous y désaltérer : nous y trouverons de l'eau en abondance. — Mes enfants, leur répondit Eustache, cette eau ne peut se boire; elle augmenterait votre soif et vous rendrait malades. — Ah! dit Théophiste, il est bien dur d'avoir devant les yeux une telle masse d'eau et cependant d'être exposé à mourir de soif. » Ils ne pouvaient plus marcher. Eustache essaya de les porter sur ses épaules; mais lui-même commençait à ne plus avoir de forces, il chancelait à chaque pas.

Enfin midi étant arrivé et la chaleur devenant tout-à-fait intolérable, ils atteignirent, pour se reposer, une masse d'arbres touffus, et entendirent le murmure d'un fleuve qui coulait dans le voisinage. Les deux enfants se jetèrent à l'ombre sous le premier arbre qu'ils rencontrèrent; Eustache s'assit auprès d'eux. « Qu'il fait bon ici! leur dit-il, quelle douce fraîcheur! que cette verdure est agréable à la vue! que Dieu est bon! Peut-être, mes enfants, n'avez-vous jamais eu à le remercier d'un aussi grand bienfait. Il faut le faire, et de tout votre cœur. »

Après quelques minutes de repos ils recommencèrent à se plaindre de la faim et de la soif. Eustache, de son côté, n'était pas moins altéré. Il dit à ses enfants de rester tranquilles. Ensuite il se leva, alla à la rivière et leur apporta de l'eau dans son casque.

En approchant du bord du fleuve, il vit un grand oiseau aquatique prendre sa volée. Il fouilla parmi les roseaux d'où il était sorti et trouva un nid d'œufs, plus gros que des œufs de canard, encore tout chauds et bons à manger. Il se réjouit de cette capture et bénit le Seigneur. Il serra ces œufs avec beaucoup de précaution dans son mouchoir, puisa de l'eau claire avec son casque, en but quelques gorgées, le remplit de nouveau et se hâta de rejoindre ses enfants qui l'attendaient avec anxiété. Quand il fut auprès d'eux, il étendit sur le gazon son mouchoir blanc, dans lequel il avait serré les œufs, il déposa son casque rempli d'eau pure et s'écria

avec joie : « Voyez, mes enfants, avec quelle bonté Dieu vient à notre secours. Sans ces œufs, sans cette eau, nous serions morts de faim et de soif. Avant de goûter ces dons, élevons vers lui nos cœurs. » Les deux enfants s'agenouillèrent, joignirent leurs petites mains et prièrent avec plus de ferveur que peut-être jamais aucun mortel, en s'asseyant à la table la plus somptueuse, ne l'avait fait. Eustache fit d'abord boire ses enfants, puis, avec une coquille qu'il avait trouvée sur les bords de la rivière, il ouvrit les œufs et les leur donna. Quand ils eurent apaisé leur faim, Eustache dévora ce qui restait. Les enfants avaient trouvé ces œufs, quoique crus, d'un goût si exquis, et l'eau si rafraîchissante, qu'ils avouèrent n'avoir encore jamais fait un repas aussi agréable. Ensuite ils s'agenouillèrent tous trois pour rendre grâce à Dieu, et ils le firent avec une chaleur qu'ils n'avaient jamais trouvée dans leur cœur quand ils se levaient autrefois d'une table splendide.

« Maintenant, dit Eustache, reposez-vous à l'ombre de ces arbres et tâchez de dormir un peu ; quant à moi, je vais chercher l'endroit où l'on peut passer le fleuve le plus aisément, car il faut que nous le traversions pour ne pas mourir, dans ce désert, de faim et de soif, et si nous voulons enfin arriver en Égypte. » Il cassa une forte branche d'arbre et s'en fit une espèce de bâton de voyage, qui au besoin pourrait lui servir d'arme défensive contre les bêtes féroces, si nombreuses dans ces parages. Ensuite il se mit en route, monta au sommet d'un rocher élevé, et considéra les alentours avec la plus grande attention. Le fleuve roulait avec impétuosité au milieu des bois et des rochers; son courant était fort et rapide ; son lit, d'une grande profondeur, était tapissé de pierres verdâtres et luisantes sur lesquelles il n'était guère possible de faire un pas. Les bois épais et les rochers élevés qui bordaient le fleuve empêchaient de remonter son cours, où peut-être il eût été possible de trouver un gué plus facile. Il retourna auprès de ses enfants, les éveilla et leur dit : « Suivez-moi ; avec l'aide de Dieu, je vais essayer de traverser le courant ; mais, comme le passage en est dangereux, je vous prendrai l'un après l'autre. » Ils arrivèrent au bord du fleuve. « Mon cher Agape, dit-il, reste ici à m'attendre; quant à toi, Théophiste, viens avec moi. » Il le prit sur ses épaules, se servant du bâton qu'il s'était fait pour s'appuyer et mesurer la profondeur de l'eau. Ce fut avec bien de la peine qu'il parvint à l'autre bord. En certains endroits il eut de l'eau jusqu'à la poitrine, et le courant fut au moment de l'entraîner ; cependant il arriva sans accident. Il se mit à genoux pour remercier Dieu, essuya la sueur qui ruisselait de son front, puis, en se relevant, dit à Théophiste : « Maintenant je vais aller

chercher ton frère. » Il rentra dans l'eau. Il était parvenu au milieu du fleuve, lorsqu'il entendit Agape s'écrier d'une voix déchirante : « Mon père, mon père, au secours! voici une bête qui vient me dévorer! » Eustache regarda et aperçut un lion tout près d'Agape qui, saisi de frayeur, pleurait avec désespoir. Eustache, agitant en l'air son énorme bâton, menaçait le terrible animal d'une voix formidable; il se hâtait d'arriver; mais le lion, sans s'émouvoir, saisit le malheureux enfant, qui jetait des cris lamentables, et l'emporta au fond de la forêt. Quel spectacle pour le pauvre père!... Il poursuivit le ravisseur en proférant d'effroyables menaces, mais bientôt il n'aperçut plus rien et perdit même ses traces. En vain il chercha l'endroit par où le lion avait pénétré dans la forêt; les broussailles, les épines et les ronces qui en obstruaient l'entrée rendirent ses efforts stériles. Respirant à peine, le cœur brisé d'une affreuse douleur, le corps déchiré par les broussailles, il fut enfin obligé de s'arrêter. Ce ne fut qu'en s'appuyant sur son bâton qu'il put encore se tenir debout. « Ah! dit-il en soupirant, toutes mes peines sont donc perdues! Je ne puis arracher mon pauvre enfant à sa gueule dévorante! Peut-être ne retrouverai-je plus que quelques ossements épars? O mon enfant, tu m'es donc ravi aussi! C'est ainsi que tu devais terminer ta vie si jeune, si innocente! » Il regarda longtemps le ciel sans pouvoir proférer une parole. enfin il s'écria : « Mon Dieu, que ta volonté soit faite! Tu sais pourquoi tu as voulu qu'il en soit ainsi. Tes résolutions sont impénétrables, mais elles sont toujours sages et bonnes. Peut-être mon enfant aurait-il eu à subir une destinée plus affreuse encore! Peut-être, au lieu de tomber dans la gueule d'un lion, serait-il devenu la proie du vice et de l'impiété! Abraham n'hésita pas à te sacrifier son fils Isaac; comme lui, je n'hésite pas à t'abandonner mon Agape bien-aimé. »

Théophiste, qui était resté de l'autre côté du fleuve, avait vu avec effroi le lion emporter son frère et avait poussé les cris les plus affreux ; mais, lorsqu'il ne put plus apercevoir son père, qui s'était mis à la poursuite du lion, il s'écria d'une voix terrifiée : « O mon pére, mon bon père, où es-tu? Reviens, ne m'abandonne pas! » En ce moment Eustache revenait vers lui et lui criait de loin : « Calme-toi, me voici; je ne tarderai pas à être près de toi. » A peine avait-il atteint le bord du fleuve, qu'il vit un léopard furieux, attiré par les cris du jeune enfant, s'élancer sur lui. Théophiste cherchait à échapper au monstre, il se rapprochait de plus en plus du bord de l'eau. Eustache, désespéré, menaçait le léopard d'une voix tonnante et brandissait le bâton qu'il tenait à la main, mais ce fut en vain. Le léopard se jeta sur le pauvre enfant, le saisit à pleine gueule, l'emporta

dans le bois et disparut. Il est impossible d'exprimer le désespoir qui s'empara d'Eustache à ce nouveau malheur. Ce cœur héroïque qui, au au milieu des batailles, lorsque mille épées menaçaient sa vie, était demeuré inébranlable, s'abandonna à la plus affreuse douleur. Il se précipita dans le fleuve et redoubla d'efforts pour voler au secours de son malheureux enfant; mais, épuisé par la chaleur, par le désespoir et par les fatigues de ce double passage, il atteignit l'autre bord, lorsque déjà, depuis longtemps, le léopard avait disparu avec sa proie.

Le malheureux père, en touchant la terre, tomba évanoui; des malheurs aussi grands, aussi cruellement accumulés les uns sur les autres, l'avaient anéanti. « Ah! s'écria-t-il, lorsqu'il eut recouvré le libre usage de sa pensée, voilà donc ma dernière espérance déçue, mon dernier appui brisé sans retour, la consolation de ma vieillesse évanouie à jamais! Je me vois privé, en quelques jours, de ma patrie, de mes amis, de ma femme et de mes enfants! Je ressemble à un arbre dont on a abattu toutes les branches. Ma douleur est bien plus grande encore que celle du bon patriarche Jacob lorsqu'il eut enseveli sa chère Rachel, et qu'on lui eut appris que le plus tendrement aimé de ses enfants avait été la proie d'une bête féroce. Jacob avait encore d'autres fils; Benjamin lui restait. Mais moi, j'ai perdu mon Benjamin! Je n'ai ni fils, ni fille, ni amis pour me consoler! et je puis dire avec Jacob : il ne me reste d'autre espérance que de rejoindre mon fils dans la tombe. »

Il demeura longtemps absorbé dans un morne silence. « Ah! s'écria-t-il ensuite, si j'avais le malheur de ne pas te connaître, ô mon maître divin, si les douleurs que tu as éprouvées ne m'offraient une image sublime de patience et de résignation, je terminerais bien vite mes tourments, à l'exemple de mes compatriotes, des Romains. Je me percerais de mon épée, ou je me précipiterais dans le fleuve, qui est là devant moi. Mais le Christ exige de nous une autre conduite. Nous ne pouvons repousser le calice d'amertûme qui nous est présenté par notre père céleste. Si nous voulons être chrétiens, nous devons dire avec le Christ : Notre père, que ta volonté soit faite, et non la mienne! Il n'est que trop vrai, nous ne pouvons échapper ici-bas aux douleurs et aux souffrances; mais, si nous savons les supporter avec constance, nous recevrons dans le ciel une couronne impérissable.

Ces pensées le calmèrent un peu; mais lorsqu'il vint à réfléchir de nouveau aux terribles événements qui lui étaient arrivés depuis deux jours, de nouvelles douleurs s'élevèrent dans son cœur, comme de noirs orages au sein de la mer. Son âme fut en proie à un supplice intérieur mille fois

plus pénible que les malheurs mêmes qui en étaient la cause. « Eh quoi! s'écria-t-il, saisi d'une nouvelle terreur et comme frappé de la foudre, ne suis-je pas l'unique cause de toutes mes infortunes? A quoi pensais-je en confiant mon épouse à un étranger, à un Africain infidèle, des mains duquel je ne pourrais plus l'arracher? N'est-ce pas moi encore qui ai jeté mes pauvres enfants à ces animaux féroces? Ne suis-je pas un père dénaturé, le bourreau de mon propre sang? Quelles couleurs sanglantes entourent en ce moment le globe du soleil? Ne semble-t-il pas me reprocher mon crime? ne semble-t-il pas, tout muet qu'il est, me crier à haute voix : « C'est toi-même qui as tué tes malheureux enfants!

— Mais non, non, continua-t-il en se levant un peu. je n'ai été ni insensible, ni cruel. Quoique je ne puisse assez me reprocher d'être la cause des malheurs qui me sont arrivés, cependant je n'ai péché que par irréflexion. Mais mon repentir n'en sera pas moins grand. Et quels sentiments cruels ne m'inspirera-t-il pas! Ah! qu'il doit être malheureux celui qui fait le mal à dessein, celui qui jette avec préméditation ses semblables dans l'infortune!.. Oh! qu'est-ce donc que l'homme, puisque avec le plus vif amour du bien il peut faire tant de mal? Combien il devient nécessaire alors d'invoquer tous les jours le ciel pour qu'il nous éclaire, nous guide et nous gouverne suivant ses lois et sa sainte volonté!

» Cependant, poursuivit-il, quoique je n'aie péché que par légèreté, ne suis-je pas coupable d'avoir agi sans réfléchir? N'aurais-je pas dû avoir plus de raison et de sagesse? Oh! grand Dieu, tu es aujourd'hui mon unique refuge! Pardonne-moi le mal que j'ai fait! Répare-le, si la chose est possible. Toi seul peux le faire, et tu le feras, j'en suis sûr. N'as-tu pas dit : « A ceux qui aiment Dieu, tout devient heureux et favorable; chacune de leurs fautes, chacune de leurs erreurs, quand ils s'en repentent, tourne à leur profit. » Ah! j'ai besoin de croire à la vérité de ces paroles pour ne pas tomber dans le plus affreux désespoir. »

Cependant il se calma peu à peu. Il pria avec ferveur, demandant au ciel quelques consolations pour les cruels tourments qui l'accablaient. « Mon Dieu, dit-il, toi qui as envoyé à ton fils un ange pour le consoler, jette les yeux sur moi. Mon cœur est profondément triste et affligé; il ne désire, il n'attend que la mort. Ah! de grâce, ne m'abandonne pas. » Dieu ne lui envoya pas un ange consolateur; mais il lui accorda un autre soulagement qui souvent fait oublier aux infortunés leurs douleurs et leurs souffrances, et leur offre l'image d'un bonheur qui n'existe plus pour eux; Dieu lui envoya un doux sommeil. Des songes merveilleux vinrent réjouir son âme attristée et flétrie par le chagrin. Il lui sembla qu'il voya-

geait à travers une sombre forêt. Soudain le soleil vient en éclairer les ténèbres; il voit le petit Agape tranquillement assis sur l'herbe et les fleurs, sans mal ni blessures. Il souriait en le voyant arriver, et le lion s'enfuyait précipitamment. Quelques minutes après, il aperçut une autre partie de la forêt également illuminée par les rayons du soleil; Théophiste était là, montrant du doigt le léopard étendu mort, et levant au ciel des yeux reconnaissants. En ce moment Eustache se réveille; mais bientôt après il se rendort, et il aperçoit ses deux enfants, devenus de jeunes et beaux garçons, d'une haute et noble stature, habillés en guerriers romains, et portant des casques brillants ombragés de lauriers. Il se réveille une seconde fois, pour se rendormir encore, et bientôt il aperçoit Théophista, son épouse bien-aimée, qui venait au-devant lui, tenant ses deux fils par la main. Une joie céleste se peignait sur son visage.

CHAPITRE VI.

LES BONS PAYSANS.

L'AURORE teignait d'une nuance pourprée les nuages et la mer, les rochers et les arbres, lorsque Eustache se réveilla. Les pertes affreuses qu'il venait de faire occupèrent d'abord sa pensée. Les songes délicieux s'enfuirent devant la triste réalité. Il leva les yeux vers le ciel, et recommanda à la bonté divine les tendres objets de ses affections. En ce moment le soleil se levait dans toute sa magnificence, et éclairait de ses doux rayons le ciel et la terre. « Hier, dit Eustache en le contemplant, il se couchait au milieu des vapeurs et des brouillards; l'horizon était rouge et enflammé. Aujourd'hui il reparaît brillant et rajeuni. Est-il donc vrai que nos amis les plus chers, que la mort ou une funeste destinée arrache à notre amour, disparaissent à nos yeux comme le soleil lui-même; que nous ne pouvons plus les voir dans cette vie; mais qu'il arrive un jour où ils reparaissent à nos yeux; resplendissants comme le soleil à son aurore? »

A partir de ce jour, Eustache ne se donna ni repos ni trêve qu'il ne fût arrivé au port de mer pour lequel était chargé le navire sur lequel il s'était embarqué. Là il espérait retrouver son épouse, et, avec la protection et l'appui des magistrats, l'arracher des mains de son infâme ravisseur.

Il se mit aussitôt en route. Il marcha longtemps sur un terrain sablonneux, entre la mer et des rochers élevés. Il souffrit beaucoup. La chaleur était excessive. Quelques œufs qu'il trouva sur le bord de la mer furent toute sa nourriture. La rosée abondante qui se conserve dans les feuilles des plantes suffit pour apaiser sa soif. Il marcha ainsi tout un jour, mais la mer, qui avait gagné les rochers, l'empêcha de pousser plus avant. Il s'enfonça dans une cavité formée par deux rochers, et se trouva bientôt dans un lieu d'un aspect désolant. Il n'aperçut aucune trace de l'homme ; seulement quelques animaux avaient laissé l'empreinte de leurs pas dans le sable. A l'entrée de la nuit il gravit un rocher escarpé et se coucha dans une de ses fentes, afin de ne pas être dévoré, pendant son sommeil, par les bêtes sauvages. Dès qu'il vit poindre le jour, il se remit en route. Le désert devint de plus en plus effroyable. Le soleil approchait déjà de l'horizon, et il n'avait pas encore trouvé d'issue au chemin qu'il suivait. Un peu d'eau qu'il rencontra dans une source presque tarie, quelques groseilles sauvages furent ses aliments. Il s'attendait à périr misérablement dans le désert, lorsque tout-à-coup il aperçut un sentier étroit et tortueux ; il s'y engagea, et, au bout de quelques minutes de marche, il découvrit une profonde vallée. Son cœur s'épanouit à la vue d'arbres élevés, d'un frais et doux ombrage, de prairies richement émaillées de fleurs, de champs de blé fertiles. Il aperçut encore une bourgade d'un aspect riant et gai, dont les toits de chaume s'élançaient à travers une forêt d'arbres fruitiers. Les derniers rayons du soleil couchant qui éclairaient cette vallée lui donnaient un charme ravissant.

Eustache remercia Dieu de lui avoir permis de retrouver des habitations humaines et une terre cultivée. Il descendit rapidement le sentier qui conduisait au village. Devant une des premières maisons, il vit un vieillard assis, qui semblait jouir avec délices des derniers rayons du soleil couchant. A ses pieds jouaient et folâtraient deux charmants petits enfants dont l'aspect lui rappela les siens. Eustache s'approcha de lui et lui dit : « Mon bon père, n'y aurait-il pas dans ce lieu quelque endroit où un étranger pût passer la nuit? — Oui, répondit le vieillard. Si tu veux me faire un grand plaisir, viens chez moi ; je ne possède pas grand'-chose, mais, ce que j'ai, je te l'offre de bien bon cœur. »

Eustache accepta cette invitation amicale avec empressement et suivit le bon vieillard dans sa demeure. Ce digne homme lui servit du pain, des fruits et du vin : « Voici toujours quelques rafraîchissements, dit-il, en attendant que ma fille revienne des champs et nous prépare à souper. Mange, bois, et que le Seigneur bénisse ton repas. » Eustache, à ces

mots, reconnut avec joie qu'il était chez des chrétiens. « Dieu soit loué! dit-il, de m'avoir conduit ici ; car moi aussi je suis chrétien, je crois au Christ, notre divin Sauveur. » Le vieillard n'éprouva pas un plaisir moins vif en trouvant un chrétien dans son hôte. Obligés de vivre au milieu de peuplades païennes, dures et cruelles, ils se reconnurent de suite comme deux frères qui se retrouvent soudainement dans une contrée lointaine, au milieu de peuples ennemis et inconnus. Ils s'embrassèrent avec l'expansion d'une amitié toute fraternelle. Unis par les liens d'une même croyance, d'une même espérance, d'une même foi, d'un même amour, leurs cœurs se confondirent ; ils éprouvèrent l'un pour l'autre une confiance aussi absolue que s'ils avaient déjà vécu ensemble de longues années.

La fille du bon Clément, c'était le nom du vieillard, revint des champs, accompagnée de son mari. « Voici, leur dit le vieillard, un hôte que le Seigneur nous envoie ; c'est un de ses amis, un de ses disciples. » Ils en éprouvèrent un vif contentement et firent à Eustache un accueil cordial. Celui-ci leur raconta les malheurs qui l'avaient chassé de sa patrie, privé de sa femme et de ses enfants. Tous prirent une grande part à ce récit. La jeune femme répandit d'abondantes larmes, et Clément, après avoir attentivement écouté, dit à Eustache : « Prends courage! les songes consolateurs que Dieu t'a envoyés la nuit même qui a suivi tes malheurs me paraissent avoir une signification importante. Tu n'as pas vu de tes propres yeux les bêtes féroces dévorer tes enfants? — Comment! ils vivraient!... Cela serait possible! s'écria Eustache en interrompant le vieillard. — Rien n'est impossible à Dieu, répondit Clément, et il ne nous est pas permis d'assigner de bornes à sa puissance: Eh! quand même ces songes n'auraient de rapport qu'à l'autre vie ; quand même tes chers enfants seraient réellement morts pour toi dans ce monde, eh bien! ce sont maintenant deux anges de plus aux pieds du trône de la majesté divine ; tu les y retrouveras bien certainement! Quant à ton épouse, Dieu la protégera ; j'ai la ferme espérance que tu la retrouveras en Égypte et que tu parviendras à l'arracher des mains de son ravisseur. Si je n'étais pas aussi vieux, je t'accompagnerais avec plaisir ; mais voici mon gendre Klétus qui a déjà été dans ce pays ; il connaît parfaitement tous les chemins qui y conduisent, il se fera un plaisir d'y aller avec toi, et demain vous pourrez vous mettre en route. » Ces paroles portèrent de vives consolations dans le cœur d'Eustache ; il soupa avec les bons cultivateurs. La cordialité, qui était peinte sur leurs visages et qui attestait le plaisir qu'on éprouvait à le recevoir, répandit une bien douce saveur sur ce modeste et frugal repas. Quand il

fut terminé, il alla réparer dans le sommeil ses forces presque entièrement épuisées.

Le lendemain, longtemps avant le lever du soleil, il partit avec Klétus. Ils marchèrent toute la journée sans s'arrêter, excepté à midi, lorsque la chaleur devint insupportable. Ils ne tardèrent pas à quitter les montagnes pour descendre dans les plaines, et alors Eustache se servit de l'argent qui lui restait pour louer un chameau, afin de voyager plus vite et plus commodément. Enfin ils parvinrent à un port de mer dont l'intérieur était garni d'un nombre considérable de vaisseaux. Eustache les considéra l'un après l'autre attentivement, et bientôt, à sa grande joie, il reconnut celui sur lequel il s'était embarqué avec Théophista; il le regarda avec attention; c'était bien lui: il le reconnaissait aux ornements qui le décoraient.

Un homme de charge, qui se reposait sur une caisse de marchandises, le voyant considérer ce vaisseau si attentivement, lui demanda si par hasard il ne voudrait pas en faire l'acquisition. Eustache, qui crut voir dans ces paroles une plaisanterie grossière, le fixa d'un regard douloureusement affecté; mais cet homme lui dit: « Je ne plaisante pas; ce vaisseau est à vendre. Le capitaine auquel il appartenait, et qui était un Africain très riche, vient de mourir. » A ces paroles, Eustache, dont la curiosité fut vivement excitée, lui adressa diverses questions, auxquelles son interlocuteur répondit: « Vous pouvez m'en croire; il y a peu de jours que ce navire est arrivé ici; mais le capitaine n'a pas été assez heureux pour descendre vivant à terre. J'étais présent lorsqu'on a descendu son cadavre du vaisseau. On dit qu'il est mort bien fatalement. — C'est bien extraordinaire, dit Eustache; mais qu'est devenue la femme qui est arrivée sur ce vaisseau? — Une femme, réplica cet homme, mais il n'y en avait pas à bord. — Il devait cependant y en avoir une, interrompit Eustache avec chaleur. Mon ami, dites-moi où je peux la trouver, vous rendrez ainsi un bien grand service à son malheureux époux.

Quelques marchands qui passaient par là s'arrêtèrent à écouter ce dialogue. « Ce que cet homme vous dit est vrai, dit l'un d'eux en s'adressant à Eustache; j'avais à bord de ce navire des marchandises que j'attendais avec une vive impatience. J'étais présent quand il aborda; je ne le quittai qu'après son entier déchargement, et je puis vous assurer qu'il n'y avait pas de femme à bord. Il n'y avait que les matelots et le cadavre de leur capitaine. » Eustache leur raconta de ses malheurs ce qu'il crut nécessaire de leur faire connaître. Il les pria de lui procurer l'occasion de parler aux gens du bord, pour s'informer auprès d'eux du sort de son épouse. Mais ils lui répondirent que la chose était bien difficile, la plu-

part d'entre eux ayant, à la mort de leur capitaine, pris du service sur d'autres bâtiments, et ayant peut-être déjà mis à la voile. « Du reste, nous allons aller nous-mêmes aux informations. »

Ils revinrent bientôt lui apprendre qu'ils avaient eu le bonheur de retrouver quelques-uns des matelots, mais qu'ils n'avaient pu en tirer aucun éclaircissement.

Sur la demande d'Eustache, les matelots furent appelés devant le magistrat. Ils ne furent pas peu effrayés, en entrant dans la salle d'audience, d'y voir l'homme qu'ils avaient abandonné et jeté sur une terre déserte. De son côté, Eustache n'eut pas de peine à les reconnaître. Il les interpella sévèrement. Alors ils avouèrent qu'en effet Eustache, sa femme et ses enfants, s'étaient embarqués à bord de leur vaisseau. « Le capitaine, ajoutèrent-ils, voyant qu'Eustache ne pouvait pas payer le prix du voyage, l'avait fait mettre à terre avec ses deux enfants, et avait retenu sa femme comme esclave. Une passion violente s'était bientôt emparée du cœur du capitaine; mais, comme cette femme lui opposait toujours une résistance insurmontable, il l'avait, dans un accès de colère, poignardée et jetée à la mer; puis l'amour et la haine, le repentir et le désespoir, lui déchirèrent le cœur, et il ne fut bientôt plus lui-même qu'un froid cadavre. » Comme cette déplorable histoire était loin de faire honneur à leur défunt maître, les gens de l'équipage s'étaient promis de garder à ce sujet un silence complet. Mais, quelque désagréable qu'il leur fût de venir témoigner en justice, ils devaient, avant tout, rendre hommage à la vérité. Après avoir attesté par serment la vérité de leur déposition, ils se retirèrent.

Quelles paroles pourraient rendre le désespoir du malheureux Eustache? Pâle et tremblant, il quitta la salle d'audience, suivi de Klétus, qui fut témoin de tout ce qui se passa. Égaré, hors de lui-même, il erra longtemps sur le rivage; ses yeux ne pouvaient encore trouver de larmes; enfin elles s'échappèrent avec abondance. Il s'arrêta, leva les yeux au ciel, et dit : « Grand Dieu! tu avais donc résolu la mort de Théophista! Je me soumets à cet arrêt si pénible en t'adorant avec humilité. Tu l'as reçue dans ton sein, cette épouse adorée! Ah! il vaut mieux encore qu'elle soit morte ainsi que d'avoir consenti à la honte et au péché! Ma chère Théophista, continua-t-il en pleurant, je ne verrai donc plus près de moi ton doux et noble visage? Sois heureuse, âme pure et divine, et prie Dieu de nous réunir bientôt tous ensemble dans le ciel. »

Cependant Klétus avait mené le chameau à l'hôtellerie la plus rapprochée, et l'avait fait panser. Ensuite il était revenu auprès d'Eustache. Ses yeux étaient remplis de larmes; car il n'avait pu entendre sans terreur le

récit des matelots. « Je ne suis point étonné, dit-il à Eustache, dont les yeux baignés de pleurs contemplaient la vaste mer, que vous ne puissiez regarder la mer sans désespoir; n'est-ce pas là, en effet, le tombeau de votre malheureuse épouse? Mais regardez plutôt le ciel. Son corps est englouti dans les profondeurs de l'abîme; mais son âme habite au céleste séjour. N'est-elle pas morte de la plus belle mort? n'a-t-elle pas aimé mieux mourir que de se souiller par le crime? Séchez donc vos larmes. Espérez, consolez-vous et remerciez Dieu. — Vous avez raison, dit Eustache en lui serrant la main; Dieu soit béni! Elle est sortie victorieuse de l'épreuve qui lui a été imposée. Elle a péri victime d'un meurtre horrible; mais sa vie a été chaste et pure! Dieu veuille que notre fin, quels que soient d'ailleurs les évènements qui puissent l'amener, soit aussi belle que la sienne! »

CHAPITRE VII.

LES JOURNALIERS.

Eustache et le jeune Klétus se promenèrent quelque temps sur les bords de la mer, mornes et silencieux, oppressés de douleur, et s'entretenant avec Dieu au fond de leurs cœurs. Klétus enfin rompit le silence. « Voici la nuit, dit-il; j'ai commandé à l'hôtellerie un souper et un lit; ne m'accompagnerez-vous pas? » Eustache le suivit, quoiqu'il ne se sentît besoin ni de manger ni de dormir; ce n'était pas non plus la faim ou le sommeil qui tourmentait Klétus. Ils se rendirent ensemble dans la chambre qui leur avait été préparée, et s'entretinrent longtemps du funeste évènement qu'ils venaient d'apprendre. Klétus dit à Eustache: « Ici, en Égypte, il n'y a rien à faire pour vous. — Je n'y ai point encore songé, répondit Eustache; il ne me reste plus qu'à chercher quelque coin écarté pour y consumer dans la tristesse le reste de mes jours, si Dieu toutefois ne m'assigne pas une autre destinée. — Eh bien! venez avec moi; dit Klétus, ma maison et tout ce qui m'appartient sont à votre service. Vous ne sauriez faire un plus grand plaisir à mon vieux père, à ma femme et à mes enfants, que de venir habiter avec nous. » Eustache réfléchit quelques instants, et dit. « Je vous suivrai; mais je n'entends pas vous être à charge, ni manger

votre pain dans l'oisiveté. L'apôtre n'a-t-il pas dit : — Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger. — Je partagerai vos rudes travaux; je labourerai les champs avec vous. Ce bras, qui fut assez fort pour manier la lance et l'épée, ne sera pas trop faible pour conduire la charrue. — Eh bien! dit Klétus, nous verrons; nous nous arrangerons toujours bien pour vivre aussi heureux que les anges dans le ciel, sous les ailes du Seigneur. »

Le lendemain matin, ils montèrent le chameau qui les avait amenés, et se mirent en route pour retourner au village. Ils y arrivèrent sans accident, et furent reçus avec joie et cordialité. Mais les tristes nouvelles dont ils étaient porteurs causèrent une bien vive affliction au sein de l'honnête famille. Le bon Clément, en apprenant la détermination d'Eustache, secoua la tête en signe de désapprobation. Mais ce dernier insista avec force. Il ne demanda qu'une seule chose. Derrière la ferme s'élevait une colline que couronnaient deux grands palmiers. « Vous voyez ce tertre, leur dit Eustache; je voudrais m'y construire une petite cabane où je pourrais, au sein de la solitude, consacrer à la prière, au recueillement et à la méditation, les heures que je n'emploierais pas au travail. » Ses respectables hôtes lui promirent d'accomplir son désir, et le lendemain tout le monde se mit à l'œuvre. Eustache donna le plan, et travailla lui-même avec activité. La cabane fut bientôt construite. Le toit, couvert de paille, posait sur de grossiers chevrons. Les murs furent composés d'une dixaine d'autres chevrons dont les intervalles étaient remplis de mousse. L'aspect en était misérable et pauvre; mais elle était suffisante pour garantir du soleil, et, dans un pays où il ne tombe jamais de pluie, pour protéger ses habitants contre les vents et les frimas. Elle se composait de deux pièces. Celle d'entrée servait d'habitation pendant le jour; l'autre était consacrée au repos de la nuit.

C'est dans cette pauvre cabane, close avec des branchages, de la mousse et de la paille, que va vivre cet homme, à qui jadis un palais servit de demeure! Il se livra sérieusement à l'agriculture, et parvint en peu de temps à bien la connaître. Il trouva un extrême plaisir dans cette occupation. Il répétait les vers du poète romain qui a chanté le bonheur de l'homme des champs dont l'unique ambition est de cultiver l'héritage paternel, sans aucun désir de fortune, sans rien faire pour l'acquérir. On eût pu le prendre pour le fameux Cincinnatus, que les ambassadeurs du sénat trouvèrent occupé à pousser le soc, et qui, le quittant pour l'épée de commandement, conduisit de puissantes armées au combat, puis, après avoir remporté de brillantes victoires, s'en vint reprendre sa char-

rue; et dont l'âme, heureuse au sein des mœurs rustiques et des travaux champêtres, prit en pitié tous les biens et toutes les splendeurs de la terre.

Mettant à profit les heures qui n'étaient pas employées au travail des champs, Eustache transforma en un jardin agréable l'espace vide qui entourait sa chaumière. Il y planta des vignes et des figuiers; il y fit venir des choux, des fèves et d'autres légumes, et surtout de beaux et énormes melons. Il dînait ordinairement à midi, en compagnie de ses respectables hôtes; souvent aussi il mangeait dans la campagne. Il s'étendait avec eux au pied d'un arbre, dînant avec appétit, se servant de la même cuiller; et tel était pour lui le charme de cette vie rustique, qu'il était loin d'en désirer une autre. Le soir il se contentait d'un frugal repas qu'il apprêtait lui-même. Assis devant le foyer de son étroite cabane, il faisait cuire des légumes, et, pour ne pas rester oisif un seul moment, il lisait l'Évangile, les actes des apôtres, et des psaumes.

Son repas terminé, il s'asseyait ordinairement sur le banc de bois qu'il avait placé à l'entrée de sa cabane; ses dignes hôtes venaient alors se placer en cercle à ses côtés, et, pendant que les dernières lueurs du crépuscule s'éteignaient peu à peu, et que les étoiles apparaissaient successivement sur la sombre obscurité du ciel, ils s'entretenaient de Dieu, de son divin fils, et des espérances qui, au milieu des ténèbres qui enveloppent le monde, brillaient pour eux au-delà du firmament. Il parlait avec ravissement du moment délicieux où le Christ, pour la première fois, s'était révélé à lui au milieu des bois. Il leur répétait à chaque instant que ce n'était que dans le sein de la religion chrétienne qu'il avait trouvé une complète tranquillité d'âme et l'assurance d'une vie éternelle. Il se plaisait à leur raconter différentes phases de sa propre histoire, qui était pour ses auditeurs aussi agréable qu'instructive. Ses discours leur faisaient bien voir qu'il avait eu autrefois une grande fortune, et qu'il avait occupé un grade élevé dans les armées. Mais sa modestie l'empêchait de leur avouer qu'il était le célèbre général Placide; il ne leur était connu que sous son nom chrétien d'Eustache.

Les habitants du village, à l'exception de ceux qui l'avaient reçu aussi affectueusement, étaient encore presque tous païens. Ses hautes lumières, sa rare vertu, sa fermeté et son courage, le mirent à même de leur rendre souvent service. Leurs champs étaient parfois ravagés non-seulement par des troupeaux de cerfs, mais encore par d'énormes sangliers. Souvent aussi des troupes de bêtes nomades, qui traversaient la forêt voisine, envahissaient leurs foyers. Leurs troupeaux étaient quelquefois

dispersés et dévorés par des lions, des léopards et d'autres bêtes féroces; car, à cette époque, où les armes à feu n'étaient pas connues, il n'était pas facile, à de paisibles laboureurs surtout, de se préserver de l'attaque des animaux sauvages. Le brave Eustache prit sous sa protection leurs champs et leurs foyers, pour les défendre contre ces dangereux ennemis. Il passa pour eux, en plein air, plus d'une nuit sombre et orageuse. Chasseur exercé, il enseigna à ces braves gens comment ils devaient s'armer pour les combattre avec succès. C'était toujours lui qui, à la chasse, marchait à leur tête. Plus d'une bête féroce, plus d'un léopard, plus d'un lion, fut étendu à terre, sans que personne eût reçu la moindre blessure.

Ces bons villageois eurent bientôt une confiance entière en leur courageux protecteur. La noblesse de son âme, malgré les humbles vêtements qui le couvraient, apparaissait aux yeux dans toute sa pureté. Il leur inspirait le plus profond respect, et son humanité lui gagnait tous les cœurs. Le travail de la journée terminé, quand il s'asseyait sous les palmiers qui protégeaient sa cabane, une multitude de vieillards, de femmes et d'enfants, se joignant à ses hôtes, venait se ranger en cercle autour de lui. Ils écoutaient avec attention les paroles qui sortaient de sa bouche. Il aimait surtout alors à parler de la félicité dont jouit un vrai chrétien. On reconnaissait en lui, comme dans tous ceux qui ont eu foi en Jésus-Christ, la vérité de cette parole : « Je parle, parce que je crois. » Comme toutes ses paroles partaient du cœur, elles n'avaient pas de peine à en trouver le chemin. Le nombre de ceux qui se convertissaient à la nouvelle religion augmentait de plus en plus. Un prêtre chrétien, que la proscription avait amené dans cette vallée, les baptisa et leur présenta le pain de vie. La chaumière d'Eustache servait de chapelle en cette occasion. Mais lorsque, quelques années plus tard, ce prêtre revint les visiter, la sainte communion eut lieu sous les palmiers et dans la cabane d'Eustache; car il avait eu l'ineffable jouissance de convertir tout le village à la foi chrétienne, d'en unir tous les habitants par les mêmes liens, les mêmes espérances, et de trouver au milieu d'eux, dans toute sa réalité, l'image délicieuse d'une véritable communauté chrétienne.

CHAPITRE VIII.

LES DEUX GUERRIERS.

Quinze années s'étaient écoulées depuis qu'Eustache était venu se fixer dans la paisible vallée, au milieu de ces bons paysans qui lui témoignaient tant d'amitié. Il avait vécu dans l'ignorance des évènements qui avaient agité le monde. Un soir, que déjà les ombres des montagnes s'étendaient dans la vallée, et qu'il ramenait au village ses bœufs harassés de fatigue, il aperçut à quelque distance deux guerriers qui s'avançaient vers le village. Leurs casques brillants, leurs uniformes rouge écarlate, et les lances dont ils étaient armés, les faisaient apercevoir de très loin. Cette vue réjouit le cœur d'Eustache; il s'arrêta aussitôt. Les deux guerriers s'avancèrent vers lui, et il ne fut pas peu étonné de reconnaître ses deux anciens compagnons d'armes, ses deux fidèles serviteurs Achas et Antioche. Mais ceux-ci ne le reconnurent pas; son visage était tellement bruni par l'ardeur du soleil, et les grossiers vêtements dont il était couvert le changeaient si étrangement! Ils étaient bien loin de penser que celui qu'ils avaient là, devant les yeux, était leur ancien maître, leur ancien capitaine.

Eustache, leur tendant la main avec joie, s'écria : « Soyez les bien venus, mes bons amis! Qui donc a pu vous conduire dans cette vallée, où, depuis tant d'années, n'a brillé l'éclat d'une lance romaine? » Achas répondit : « Nous te saluons aussi de tout notre cœur, brave et bon laboureur. Nous avons reçu l'ordre de l'empereur de chercher, dans le monde entier, s'il le faut, le général Placide ; mais jusqu'ici les peines que nous nous sommes données ont été inutiles, et tu nous vois honteux de n'avoir pu réussir dans nos recherches. » Eustache vit bien, à ces paroles, qu'il n'était pas reconnu ; il ne voulut pas les détromper avant d'avoir appris s'ils étaient toujours ses bons et fidèles serviteurs; et pour quel motif l'empereur, dont il avait perdu la faveur, le faisait ainsi chercher par toute la terre. Il se borna donc à leur dire : « Vous trouverez peut-être le général Placide plus tôt que vous ne pensez. On n'est jamais plus près de la réalité que lorsque l'espérance commence à s'évanouir. Mais voilà le soleil qui se couche et vous devez sans doute être bien fatigués. Suivez-moi, je vous offre un toit pour la nuit. Je me fais une véritable joie de vous recevoir! »

Les deux guerriers ne se firent pas répéter cette invitation ; ils n'étaient pas accoutumés à une hospitalité aussi franche. Ils suivirent donc Eustache et arrivèrent avec lui au village. « Entrez ici, leur dit Eustache en montrant sa cabane, je suis à vous dans un moment, je vais conduire mes bœufs à l'étable. — Quoi ! c'est là votre demeure? dit Achas étonné; ce n'est donc pas à vous qu'appartient cette métairie? — Non, dit Eustache, mais vous n'aurez pas lieu d'être mécontents de la manière dont vous serez traités. — Nous verrons cela, » dit Achas en secouant la tête; et, suivi d'Antioche, il gravit la colline qui conduisait à la chaumière.

Eustache, après avoir conduit ses bœufs à l'étable, courut chez son ami Klétus et lui dit : « Je viens de recevoir deux braves guerriers qui traversaient le village. Je voudrais bien leur donner un bon souper et un verre de bon vin. Je vous prie, tirez-moi de l'embarras où je me trouve ; je suis prêt à gagner la dépense que je vais vous occasioner, en redoublant de travail. — A quoi pensez-vous? lui répondit Klétus, n'est-ce pas notre devoir de donner l'hospitalité aux étrangers? » Aussitôt sa femme ajouta : « J'ai justement encore un morceau rôti du cerf que vous avez tué dernièrement à la chasse ; je vais le chercher. Quant au vin, je vous en donnerai tant que vous voudrez et du meilleur que nous possédons. Elle sortit et revint bientôt avec une grande cruche remplie de vin.

Quand Eustache arriva, chargé de ses provisions, il trouva ses hôtes qui s'étaient mis tout-à-fait à leur aise. Ils avaient déposé leurs casques et leurs épées, mis leurs lances dans un coin de la chambre, et s'étaient assis à la table. Eustache remplit une coupe de vin, et leur dit avec bonté : « En attendant que le souper soit prêt, rafraîchissez-vous un peu. » Achas vida plusieurs fois sa coupe en disant : « Certes je n'aurais pas cru trouver d'aussi bon vin dans cette chaumière de si chétive apparence. » Quand leur soif fut un peu calmée, ils se mirent à parler de leur ancien général Placide. Achas dit : « C'est l'homme que nous estimons le plus au monde; nous avons servi sous lui. Ce n'est pas le lieu de parler de ses talents comme général ; mais sa douceur et sa clémence envers ceux qu'il avait vaincus, la sévère discipline qu'il savait maintenir, tout en étant le père et l'ami de ses soldats, lui gagnaient tous les cœurs. Tu ne te fâcheras pas, mon brave homme, si je te dis que tu n'entends rien à toutes ces choses-là. Mais que ne l'as-tu vu dans son intérieur, au milieu de ses champs ! Comme il savait s'y montrer tout amour et bonté, sans pour cela compromettre sa dignité ! Rien n'échappait à ses regards; c'est de lui que l'on pouvait dire avec vérité : L'œil du maître engraisse les sillons et fait couler le lait avec abondance. Ses champs étaient fertiles et ses troupeaux

prospères ; mais c'était là le moindre de ses avantages. Rien n'égalait l'ordre qu'il maintenait parmi ses domestiques. Chez lui on pouvait justement appliquer ce proverbe : « Tel maître, tel domestique. » Il avait choisi des serviteurs pleins de zèle et d'intelligence. Tu peux nous en croire, car nous vécûmes avec lui, nous fûmes assez heureux pour le servir et pour jouir de sa confiance. Quoique nous ne soyons que de simples soldats, il en agissait avec nous comme un père avec ses enfants, comme un frère avec ses frères. Les larmes me viennent aux yeux quand je pense à cet heureux temps ! Il est passé depuis longs jours ! Et, depuis que j'ai perdu ce bonheur, je n'ai pas eu un seul moment de satisfaction !... Mon cœur aspire à le revoir !... il n'a pas son pareil ici-bas !... — Allons, mon ami, répondit Eustache, ne le louez pas avec tant de chaleur. A vous dire vrai, je pense qu'il ne vaut pas mieux que moi, et ce n'est pas beaucoup dire.

— Il ne vaut pas mieux que toi ! répondit Achas avec colère. Certes tu n'as pas une mauvaise opinion de toi. La modestie n'est pas ta vertu, mais néanmoins j'admire ta franchise. Tu peux être un très brave homme, mais cependant tu ne dois pas avoir la prétention de te comparer à notre grand général Placide, car tu me ferais douter de ton bon sens. »

Antioche interrompit son camarade en disant : « Son épouse aussi est une bien excellente dame et bien digne d'un tel mari. Ils avaient deux enfants charmants : l'un, avec ses cheveux bruns et épais, ressemblait au père ; l'autre, avec sa blonde chevelure, à la mère. Nous autres soldats disions quelquefois entre nous : « Ces deux enfants deviendront un jour des héros et surpasseront même leur père, si cela est possible. »

Eustache, que la présence de ses anciens serviteurs, leur attachement et leur fidélité avaient vivement ému, ne se contint plus à ces dernières paroles, qui lui rappelaient le bonheur dont il jouissait autrefois auprès de sa femme et de ses enfants. La fatalité qui l'en avait séparé se réveilla en lui plus fortement que jamais ; il ne retint qu'avec peine les larmes qui lui venaient aux yeux. Il se leva, ouvrit la fenêtre et dit d'une voix tremblante : « Pendant que nous causons là, la nuit est arrivée. Je vais chercher de la lumière et voir si le souper est prêt. » Mais ce n'était qu'un prétexte. Il ne sortit que pour pleurer librement, sans être vu de personne.

Quand il fut parti, Antioche dit à Achas : « N'es-tu pas comme moi ? ne trouves-tu pas que ce brave homme ressemble à notre ancien général ? Plus je le regarde et plus je suis frappé de cette ressemblance ! Sa voix me rappelle aussi notre bon Placide ! Quand il rentrera, regarde-le attentivement et tu me diras si mes conjectures sont fondées. »

Achas lui répondit : « A quoi donc penses-tu ? Comment serait-il possible que le général Placide fût aujourd'hui au service d'un laboureur ? Celui dont la main a si noblement porté l'épée de bataille ne conduirait plus qu'une grossière charrue ! Je conviens que, dans la physionomie et dans les gestes de ce bon paysan il y a quelque chose de noble et de distingué, et qu'il a même quelque ressemblance avec le général Placide ; mais je crains que notre ardent désir de revoir ce grand capitaine, et peut-être aussi le vin, qui nous a un peu échauffé la tête, ne soient les uniques causes de notre illusion. Il est un signe d'ailleurs auquel il est facile de reconnaître Placide. Un jour, dans une bataille, là, dit-il, en portant la main à son cou, à cet endroit où le casque et le bouclier laissent une petite ouverture, il reçut un coup de lance. La blessure, quoique profonde, fut parfaitement guérie, mais il lui en est toujours resté une cicatrice qui probablement le suivra au tombeau. Quand notre hôte sera de retour, si nous apercevons une cicatrice à l'endroit que je t'ai désigné, il ne nous sera plus permis de douter que ce ne soit notre ancien maître. »

Eustache revint bientôt, tenant à la main une lampe allumée qu'il plaça sur la table, et reprit sa place. La posture qu'il occupait leur permit d'examiner attentivement son cou resté nu, suivant l'usage du pays. Ils reconnurent la cicatrice, et en même temps, ivres de joie et de surprise, ils se levèrent de table. A voir leur figure, on eût dit qu'une folie subite s'était emparée d'eux ; ils pleuraient et riaient en même temps ; ils sautaient au cou d'Eustache et semblaient vouloir l'étouffer dans leurs embrassements ; mais bientôt ils tombèrent à ses pieds et lui demandèrent pardon d'avoir pu oublier un instant le respect qu'ils lui devaient.

Un moment après ils lui saisirent les mains, craignant encore d'être les jouets de quelque illusion. « Valeureux héros ! s'écrièrent-ils. Placide, notre bien-aimé général ! ou plutôt vénérable Eustache ! notre ami, notre bienfaiteur, notre père ! vous voyez vos deux humbles serviteurs prosternés à vos pieds ! Mais dans quel état vous retrouvons-nous ? quel triste changement s'est opéré pour vous depuis le jour où vous avez cessé de nous conduire à la victoire ! Parmi tant d'hommes qui vous doivent leur bonheur, il ne s'en est donc pas trouvé un seul pour vous défendre au moment de l'adversité ? Mais où est Théophista, votre noble et vertueuse épouse ? Où sont vos fils ? Comment vivez-vous ici, abandonné dans cette misérable cabane ? De toute la fortune que vous aviez acquise, de tous les honneurs dont vous aviez été comblé, ne vous reste-t-il donc que cette cicatrice ? Nous vous en conjurons, apprenez-nous si nos espérances se sont réalisées, ou bien si nous sommes sous l'influence de quelque vision trompeuse. »

En ce moment Eustache, dont les yeux s'étaient remplis de larmes en entendant prononcer les noms de son épouse et des deux enfants dont il pleurait la perte, pressé de raconter à ses anciens serviteurs la manière cruelle dont il en avait été séparé, fut entièrement subjugué par le sentiment cruel qui remplissait son âme; il fondit en larmes. « Ah! mes amis, s'écria-t-il, quelles tristes choses j'ai à vous dire! Mes deux enfants sont morts depuis longtemps, dévorés par des bêtes féroces; mon épouse m'a été enlevée par un homme plus cruel que les plus cruels animaux, et comme elle n'a pas voulu assouvir ses infâmes désirs, il l'a impitoyablement massacrée. Je suis resté, comme vous le voyez, seul, abandonné et bien malheureux. La perte de mes richesses n'est pas ce qui m'afflige. Il m'est fort égal que l'on voie en moi un triste monument des grandeurs d'un temps passé, un témoin vivant de l'inconstance de la fortune et de la gloire d'ici-bas; ce n'est pas là ce que je regrette; mais la perte de ma femme et de mes enfants, voilà la véritable cause de mes chagrins. Ce coup m'a trop profondément blessé, et la plaie ne se cicatrisera pas comme celle que m'a faite la lance ennemie sur le champ de bataille; elle saigne encore, elle saignera toujours. Mais telle était la volonté de Dieu! que son saint nom soit béni! Je crois aux paroles qu'il nous a dites: « Que les biens de ce monde ne sont rien en comparaison de ceux qui nous attendent dans l'autre vie. » Nous y retrouverons un jour ceux que nous avons aimés ici-bas. »

Les deux fidèles serviteurs écoutèrent ce pénible récit avec une douloureuse attention. Leurs larmes se confondirent avec celles du malheureux Eustache, et leurs sanglots éclatèrent avec autant de force que s'ils voyaient devant leurs yeux les deux enfants dévorés par les bêtes, et le cadavre ensanglanté de leur mère infortunée!

Les personnes qui demeuraient dans la maison voisine entendirent d'abord des cris de joie, suivis bientôt de sanglots et de gémissements. A ces cris, Klétus et son père se présentèrent à la porte de la cabane. Eustache leur dit: « Ces deux guerriers que vous voyez sont mes anciens amis, mes anciens compagnons d'armes. En me reconnaissant, ils ont poussé les cris de joie que vous avez entendus; mais en apprenant la mort de ma femme et de mes malheureux enfants, leurs larmes et leurs sanglots ont éclaté. » Clément et son fils furent eux-mêmes touchés jusqu'aux larmes de la douleur de ces deux fidèles amis. Alors Achas, en leur parlant d'Eustache, dont ils ignoraient la vie intérieure, comme aussi les grandes dignités dont il avait été revêtu, leur dit: « Vous ne savez donc pas qui vous avez recueilli dans cette chétive cabane? Cet homme, qui aujourd'hui

gagne péniblement son pain à la sueur de son front, a donné autrefois des moyens d'existence à des peuples entiers; cet homme, qui aujourd'hui vous obéit, commanda autrefois de formidables armées; des milliers de braves obéissaient à sa voix, à un signe de sa tête! Votre village lui-même sera célèbre encore dans bien des siècles par le long séjour qu'il vient d'y faire; car cet homme n'est autre que le fameux général romain Placide! »

Les bons laboureurs ne purent contenir leur étonnement. Ils reculèrent saisis d'un profond respect; car, à cette époque, un général romain était considéré et traité à l'égal d'un prince. « C'est bon, c'est bon, mes amis, leur dit Eustache; ne faites aucune attention à ce que vous venez d'entendre. Dans ce monde, sans doute, d'après l'ordre que Dieu y a établi, il faut que les uns commandent et que les autres obéissent. Dieu veut aussi que les uns soient riches, les autres pauvres; mais, maître ou serviteur, riche ou pauvre, tous sont égaux devant lui. Ce monde ressemble à un théâtre sur lequel l'un représente un général, l'autre un soldat; celui-ci un maître, celui-là un domestique. Quand la toile est tombée, on fait peu d'attention au rôle que chacun a rempli, mais à la manière dont il l'a joué; et il revient plus d'honneur au mendiant qui a bien rempli son rôle qu'au prince qui s'est mal acquitté du sien. C'est donc à cela que nous devons songer; car le monde est comme un théâtre; il finira un jour, et alors le Seigneur sera là pour juger si nous nous sommes bien acquittés de la tâche qui nous a été confiée. » Antioche ajouta aussitôt : « Vous avez toujours été fidèle à votre devoir, à vos nobles penchants, non-seulement depuis que vous avez embrassé la religion chrétienne, mais même depuis que nous vous connaissons. Lorsque vous étiez riche et revêtu de grandes dignités, vous employiez la plus grande partie de vos trésors à secourir les malheureux, et vous ne faisiez usage de votre autorité que pour protéger les opprimés. Lorsque l'heure de l'épreuve sonna, vous aimâtes mieux perdre la faveur et la protection de l'empereur que de renoncer au Christ. Vous sacrifiâtes volontiers votre rang et vos biens immenses, et ce fut avec une patience toute céleste que vous vîtes de misérables païens piller votre maison, menacer votre vie et vous chasser de votre patrie. A toutes les faveurs, à toutes les gloires, à toutes les richesses du monde, vous avez préféré la fidélité au Seigneur, vous avez mieux aimé rester un de ses plus fervents et de ses plus courageux disciples. Vous avez gagné ici votre pain à la sueur de votre front, en cachant dans l'obscurité et le silence la gloire de votre vie. »

Ce récit produisit sur les assistants autant d'émotion que de surprise.

Le vénérable Clément dit à Eustache, en lui pressant les mains : « Noble seigneur, pendant le temps qui vient de s'écouler, vous ne nous avez jamais parlé de vos exploits, des dignités dont vous aviez été revêtu. Pas une plainte contre vos persécuteurs n'est sortie de votre bouche. Ah! l'amour et l'humilité de Jésus-Christ sont bien véritablement dans votre cœur. Réjouissez-vous de vos peines, car la récompense qui vous attend au ciel sera aussi grande que méritée. »

CHAPITRE IX.

LA GUERRE

Quand Eustache se retrouva seul avec ses deux anciens serviteurs, il se remit à table. La femme de Klétus venait d'apporter d'autres mets, de la pâtisserie, du laitage. « Mangez, mangez, mes amis, leur dit Eustache avec joie, et que le vin vous réjouisse le cœur. » En parlant ainsi, il remplissait leurs coupes. Mais Antioche lui répondit : « La joie et la douleur oppressent trop notre cœur pour que nous puissions boire et manger! » Achas tint le même langage. « Eh bien! leur dit Eustache, peut-être serez-vous, plus tard, dans de meilleures dispositions. Quant à présent, racontez-moi ce qui arrive aux chrétiens, à nos sœurs, à nos frères bien-aimés. Sont-ils toujours en butte à d'indignes persécutions? — Non, non, lui répondit Achas; l'empereur ne paraît pas leur être aussi sévère qu'autrefois. Les gouverneurs des provinces ont fini par remarquer que les persécutions dirigées contre les chrétiens, loin de rendre service à l'empereur, lui étaient funestes. Voilà pourquoi elles ont diminué et presque cessé dans plusieurs endroits. — Que Dieu soit loué, dit Eustache. Puisse-t-il donner à son Église une paix solide et durable! Mais il me reste encore à connaître quelque chose; ne m'avez-vous pas parlé d'une mission que vous aviez à remplir? De quoi s'agit-il donc?

— Je vais vous le dire, répondit Achas. La joie de vous revoir, la douleur d'avoir appris le malheureux sort de votre femme et de vos enfants, m'avaient tout fait oublier; mais je vais vous faire connaître la mission que nous avons reçue pour vous de l'empereur. Depuis que vous demeurez ici, il s'est passé bien des choses qui vous sont sans doute inconnues. Les Parthes, que vous avez tant de fois vaincus, ont rompu les traités conclus

entre eux et les Romains; ils ont franchi le fleuve Hydaspe, qui sépare leurs frontières de celles de l'empire, ont repoussé nos armées et porté au loin, dans les pays environnants, le feu, la dévastation et la mort. Des courriers sont arrivés à Rome, implorant de prompts secours, sans lesquels tout serait perdu. L'empereur ne savait quel parti prendre; il avait poussé ses conquêtes trop loin pour pouvoir les conserver. Il s'est empressé de réunir plusieurs corps d'armée et la légion dans laquelle nous servons tous deux. Alors il s'est présenté devant ces légions formées à la hâte, il a harangué les soldats, leur a rappelé leur ancienne gloire, leur demandant de soutenir dignement l'honneur du nom romain. Mais beaucoup de voix se sont écriées : « Rendez-nous notre ancien général Placide, et, quelque nombreux que soient les ennemis, nous les battrons. » L'empereur parut vivement ému; il répondit : « J'ai donné des ordres aux gouverneurs des provinces de l'empire de le faire chercher. S'il est quelqu'un d'entre vous qui veuille se mettre à sa recherche, qu'il se présente; je le récompenserai dignement s'il parvient à découvrir la retraite de ce brave capitaine. » Beaucoup de soldats se présentèrent; nous fûmes du nombre. Nous savions que vous aviez l'intention de vous rendre en Égypte (1), et nous espérions vous y trouver.

» L'empereur nous remit aussitôt des lettres pour tous ses gouverneurs, pour leur recommander de nous aider dans la mission importante dont nous étions chargés, et pour nous mettre à même, si nous réussissions dans nos recherches, de vous ramener à Rome avec tous les honneurs qui vous sont dus. Ces lettres, je les conserve ici sur ma poitrine; elles sont signées de l'empereur lui-même. » Alors Achas les présenta à Eustache, en lui disant : « Les voici; vous pouvez les lire. » Antioche ajouta : « Oubliez les injustices dont vous avez été victime, et suivez-nous sans retard. L'armée sent battre son cœur à votre seul nom. L'empereur lui-même vous reverra avec la plus grande joie. Quand vous serez à la tête de nos armées, la victoire reviendra sous nos drapeaux; nous rendrons à la terre les bienfaits de la paix, et nous rentrerons dans nos familles couverts de lauriers. »

Eustache leur répondit : « Je ne doute pas que ce ne soit la Providence

(1) L'Égypte est une longue vallée de l'Afrique, dominée à l'est et à l'ouest, par deux chaînes de montagnes arides, et baignée du sud au nord par le Nil; il ne pleut presque jamais dans ce pays; mais chaque année, aux premiers jours de l'été, le Nil se répand dans les campagnes, que ses flots couvrent bientôt entièrement pendant plusieurs mois, puis on le voit se retirer lentement en laissant la terre converte d'un limon bienfaisant qui la fertilise. La capitale de l'Égypte est le Caire.

elle-même qui vous ait conduits ici; aussi je regarde comme un devoir sacré de me dévouer de nouveau au service de ma patrie, et de prodiguer mon sang et ma vie pour la défendre. Demain donc je partirai avec vous. J'ai échangé sans regret mon épée contre une charrue, quand j'ai cru que telle était la volonté de Dieu. Aujourd'hui que je vois de nouveau la manifestation de sa volonté sainte, me voilà prêt à quitter la charrue pour reprendre le glaive, non pas afin de tomber sur d'innocentes populations, mais pour arracher au fer de l'ennemi des mères affligées, d'innocents enfants, et tant d'autres créatures inoffensives. Avec l'aide de Dieu, pas un seul Parthe ne ravagera les campagnes de Rome, et les coursiers ennemis ne boiront pas l'eau de ses fleuves. »

Le lendemain matin, Eustache quitta sa chaumière pour prendre congé des habitants du village. Presque tous étaient rassemblés devant sa porte. On n'avait pas tardé à connaître l'arrivée de ses deux serviteurs et le rang que lui-même avait jadis occupé. Ces braves gens lui témoignèrent la plus vive sympathie et saluèrent affectueusement les deux guerriers. Mais lorsque Eustache leur annonça qu'il allait les quitter, leur joie se changea promptement en douleur. Le reste du village fut promptement instruit et accourut en toute hâte. On n'entendait que des pleurs et des gémissements. Eustache essaya de les consoler et leur dit : « Ne pleurez pas, c'est la volonté de Dieu que nous nous séparions. Conservez au fond de vos cœurs la foi, l'espérance et l'amour. Nous nous reverrons là-haut, au ciel! Vivez en paix, et que le Seigneur soit avec vous! »

Le vénérable Clément, le premier qu'Eustache rencontra en arrivant au village, s'avança vers lui, et lui tendit la main en disant : « Dieu vous a conduit ici, et vous y a laissé le temps nécessaire pour amener mes concitoyens à la connaissance de la vérité, et leur apprendre à pratiquer le bien. Dieu vous rappelle aujourd'hui; nous ne devons pas murmurer contre ses ordres. Que sa volonté s'accomplisse! Au nom de tous ceux qui sont ici présents, je vous remercie de l'amitié que vous nous avez témoignée pendant les quinze années que vous avez vécu parmi nous. Que le Seigneur vous en récompense comme vous le méritez! » Tout le monde se joignit à cette sincère expression de reconnaissance; on se pressait en foule autour d'Eustache. Les vieillards lui tendaient la main, et les petits enfants, pendus au cou de leurs mères, lui envoyaient des baisers. Tous l'accompagnèrent à plusieurs lieues du village, et ce ne fut qu'après avoir renouvelé de pénibles adieux qu'ils consentirent à se séparer de lui.

Eustache se rendit d'abord chez le gouverneur de la province; celui-ci, en le voyant entrer vêtu en paysan et accompagné de deux soldats, le prit

pour un prisonnier qu'on lui amenait. Mais lorsqu'il apprit que ce simple paysan n'était autre que le fameux général Placide, dont l'absence était si vivement déplorée, sa surprise fut grande; il se leva aussitôt, le salua avec un profond respect, et fit faire sur-le-champ toutes les dispositions pour que ce grand capitaine fût vêtu d'une manière conforme à son rang et reçût les insignes de son grade. Il lui donna une suite considérable pour l'accompagner jusqu'au port le plus voisin. Plusieurs vaisseaux l'attendaient; il s'embarqua aussitôt.

Après une heureuse traversée, Eustache arriva à la cour impériale. On l'annonça à l'empereur, qui était en ce moment dans son sénat, occupé d'affaires de la plus haute importance; mais, dès qu'il apprit l'arrivée du brave capitaine, il se leva vivement, jeta sur la table les papiers qu'il tenait, et, oubliant son rang et sa dignité, il courut à lui les bras ouverts pour le recevoir. Il l'introduisit dans la salle du sénat, et, lui serrant affectueusement la main, il lui dit : « Que vous est-il donc arrivé depuis que vous avez quitté l'Italie? Que sont devenus votre femme et vos enfants? » Eustache lui apprit en peu de mots les infortunes qui l'avaient frappé. L'empereur en fut vivement touché; sa conscience lui reprocha d'avoir été la cause de ces malheurs. Il garda un long silence, puis il dit : « Enfin la seule chose qui puisse nous consoler un peu dans notre douleur, c'est le bonheur de vous avoir retrouvé. Je vous ai nommé général de l'armée que j'envoie contre les Parthes. Je remets entre vos mains le salut de l'empire. L'armée tout entière n'a qu'un seul vœu, c'est de vous revoir à sa tête. Ce n'est qu'avec vous qu'elle espère vaincre et humilier les ennemis de Rome, rétablir l'honneur de nos armes et conquérir la paix. Allez accomplir sa noble ambition! Partez, mes vœux les plus chers vous suivront! » En prononçant ces paroles, l'empereur le revêtit lui-même des insignes du commandement suprême. Le retour et le rétablissement de Placide à la tête des armées produisirent à Rome une joie universelle.

Eustache se mit en route et ne tarda pas à arriver à l'armée, qui le salua avec les plus vives acclamations et se sentit enflammée d'un nouveau courage; mais elle était beaucoup trop affaiblie et trop harassée pour attaquer en ce moment avec succès les bandes innombrables de l'ennemi, dont la principale force était dans une cavalerie infiniment supérieure à celle des Romains, tant par le nombre que par l'excellence des chevaux et l'habileté des cavaliers. Eustache campa son armée au milieu de rochers, de bois et de marais, ce qui ne permit plus à la cavalerie ennemie de se déployer et de faire des irruptions sur le territoire de l'empire. Pendant

ce temps, de nouveaux renforts arrivaient tous les jours à l'armée romaine. Le nouveau général les passait toujours lui-même en revue; il assistait à presque tous leurs exercices et choisissait, parmi ces jeunes soldats, les plus robustes et les plus courageux, qu'il incorporait dans de vieux bataillons, de manière à en former un corps de réserve qui devait décider du gain de la bataille. Après avoir, pendant quelque temps, familiarisé ces jeunes soldats avec les périls de la guerre, il donna subitement l'ordre de surprendre et d'attaquer l'ennemi. Celui-ci, endormi et confiant, prit d'abord la fuite avec une extrême confusion; mais, revenant bientôt de sa terreur, il opposa une résistance vigoureuse. Eustache donna alors l'ordre de la retraite, qui se fit avec ensemble. Plus d'un vieux soldat, tout en obéissant à son général, murmurait tout bas; mais Eustache connaissait la cavalerie romaine; il savait qu'elle fuyait le visage toujours tourné contre l'ennemi, et qu'opposant à l'impétuosité de l'attaque le fer de ses lances, elle faisait un carnage plus grand qu'en prenant elle-même l'offensive. Les Romains avaient reculé de quelques milles, lorsque tout-à-coup Eustache ordonna de faire halte et d'attaquer de nouveau. Sa retraite, habilement calculée, avait attiré l'ennemi dans une position désavantageuse. Celui-ci à son tour prit la fuite, mais il était entouré par l'armée romaine; une ceinture de fer qu'il ne pouvait franchir lui fermait le passage. Les chevaux se cabrent, et, emportant leurs cavaliers, ils vinrent expirer contre cette barrière de fer. La terreur et la confusion de l'ennemi furent au comble; emporté par le désespoir, il se rua en furieux sur le corps d'armée où commandait Eustache et parvint à y mettre un peu de désordre; mais les bataillons les plus rapprochés accoururent à son secours, et, lui faisant un rempart de leurs boucliers, le préservèrent des flèches ennemies et lui donnèrent le temps de reprendre l'offensive. Alors la déroute des ennemis devint complète; le nombre des prisonniers fut immense; leur camp et les trésors qui y étaient entassés devinrent la proie des Romains.

Eustache fit traverser le fleuve Hydaspe à son armée et vint occuper les villes et les forteresses de l'ennemi, qui n'étaient pas défendues. Celui-ci, qui jusque-là avait impunément inquiété l'empire, n'éprouva plus d'autre désir que d'obtenir lui-même la paix et la tranquillité. Eustache rendit la liberté aux prisonniers, mais il conserva comme ôtages ceux de leurs chefs et de leurs princes qui étaient tombés entre ses mains. Les conditions de paix qu'il imposa furent si prudemment réglées, qu'il ne fut plus possible aux Parthes d'entreprendre la moindre guerre contre les Romains. Tout cela fut la conséquence d'une seule bataille et l'ouvrage de

quelques jours. Eustache alors rassembla l'armée, lui exprima la joie que lui faisaient éprouver les glorieux trophées qu'elle venait de conquérir, et lui annonça qu'il allait la conduire immédiatement à Rome, regrettant seulement qu'un certain nombre des braves qu'il venait de commander fussent obligés de rester en garnison dans le pays. Les soldats poussèrent de grands cris d'allégresse; on n'entendait partout que des louanges en faveur d'Eustache; mais celui-ci ne remercia que le Seigneur, le Dieu des armées, qui venait de lui faire remporter une si éclatante victoire.

CHAPITRE X.

LE TRIOMPHE

Pour ramener son armée en Italie, Eustache se décida à traverser les pays qui n'avaient pas souffert de la guerre. Il se fit précéder par un détachement de cavalerie qui eut mission d'annoncer l'arrivée de l'armée romaine, afin de lui faire préparer une réception convenable. Ce détachement arriva bientôt dans une ville grande et belle, où les empereurs romains, dans leurs voyages en Orient, avaient coutume de séjourner quelque temps; un magnifique palais leur servait de résidence. Cette ville était protégée par une forte citadelle; mais, au lieu de murs et de remparts, elle était entourée de riches jardins. La vallée au fond de laquelle elle était située était couverte d'arbres, qui, pendant les grandes chaleurs, donnaient une délicieuse fraîcheur. Des sources abondantes d'eaux limpides servaient à conserver, dans les saisons les plus chaudes de l'année, les arbres et les plantes, avec toute leur verdure, tout leur charme et tout leur éclat. Les habitants, au nombre desquels se trouvaient plusieurs riches marchands, étaient fort inquiets des suites de la guerre. Depuis longtemps ils étaient sans nouvelles de l'armée romaine. Un bruit vague s'était répandu; on disait, qu'enfermée entre des rochers et des marais, loin de pouvoir sortir victorieuse de la lutte, elle aurait peine à se défendre longtemps encore contre les forces supérieures de l'ennemi. Et même, quelques jours auparavant, un marchand, qui avait fait de nombreuses fournitures à l'armée, était arrivé tout consterné en assurant que les Romains, ayant attaqué l'ennemi, avaient été repoussés; que lui-même avait été témoin de leur dé-

faite, et qu'il eût été plus tôt de retour, si ses bêtes de charge n'avaient pas, dans la rapidité de sa course, succombé à la fatigue.

La consternation se répandit dans la ville, et lorsque le soir on vit au loin s'élever d'énormes tourbillons de poussière, au milieu desquels brillait le fer des lances, tous s'écrièrent : « Voici l'ennemi ! » Il leur semblait déjà voir leur ville livrée au pillage et la flamme dévorant leurs maisons monter jusqu'au ciel ; mais lorsque cette armée tant redoutée entra dans la ville, que les citoyens virent et reconnurent leurs amis et leurs protecteurs, qui leur assurèrent que cette défaite, dont on les avait effrayés, n'était qu'un heureux stratagème et s'écrièrent joyeux : « Nous ne sommes pas seulement les messagers de la victoire, nous sommes aussi les messagers de la paix, » la terreur et l'effroi firent place à une joie immense ; on n'entendit partout que des cris de triomphe et d'allégresse. Tous les habitants rivalisèrent entre eux d'empressement ; ce fut à qui traiterait le mieux ces hôtes chéris. Le gouverneur de la ville envoya aussitôt des députés à Eustache pour le féliciter de la victoire qu'il venait de remporter, et pour l'inviter à séjourner dans la ville tout le temps qui lui serait nécessaire pour se reposer des fatigues de la guerre. Il mettait de plus à sa disposition tout ce que la ville possédait.

Le lendemain l'armée campa sous la ville. On établit un camp dans des prairies récemment fauchées ; et en peu d'instants la campagne fut couverte de tentes blanches comme la neige. Le général, accompagné de ses gardes et d'une suite nombreuse d'officiers, fit son entrée dans la ville. Les habitants n'avaient rien négligé pour le recevoir dignement. Les rues étaient jonchées de verdure, et les colonnes du palais impérial, qu'on lui donna pour demeure, étaient entourées de guirlandes de lauriers entrelacées de couronnes de fleurs de toutes les nuances. Des jeunes gens tenant des branches d'olivier à la main, des jeunes filles couronnées de fleurs, faisaient entendre des chants de victoire ; la fin de chaque strophe était accompagnée du bruit des trompettes et des acclamations du peuple entier. Le gouverneur de la ville, homme âgé et vénérable, présenta au général une couronne de laurier. Eustache prit la couronne, formée de deux branches bien touffues, la partagea en deux et en donna une branche à chacun des officiers qui marchaient à ses côtés. « Je veux, dit-il, partager cette couronne avec vous ; vous ne l'avez pas moins méritée que moi. Je voudrais, ajouta-t-il en se retournant vers le reste de la troupe, pouvoir la partager avec l'armée entière. »

Dans cette ville habitait aussi l'épouse d'Eustache, la bonne et vertueuse Théophista, que depuis si longtemps il croyait morte.

L'allégresse générale répandue autour d'elle, le plaisir qu'elle éprouvait de cette victoire et surtout de la paix qui en était la suite, étaient cependant impuissants à dissiper sa tristesse. Elle servait comme esclave dans une des plus riches maisons de la ville. Dans cette humble position, elle ignorait que son époux, dont une si fatale circonstance l'avait séparée, il y avait quinze ou seize ans, avait été remis à la tête de l'armée que l'on envoyait contre les Parthes. Dans ce jour de fête et d'allégresse, elle était occupée dans le jardin, confié principalement à ses soins, à remplir des corbeilles de guirlandes et de couronnes de fleurs dont elle devait parer ses esclaves subalternes pour donner plus d'éclat à la cérémonie. « C'est ainsi, pensait-elle en travaillant, qu'on jetait des fleurs sous les pas de mon noble, de mon excellent Eustache, quand il revenait victorieux des combats! » Comment aurait-elle pu s'imaginer que les fleurs qu'elle cueillait lui étaient destinées?

Tout-à-coup un immense cri s'éleva : « Il vient! le voici! » et la multitude se mit à courir pour l'apercevoir quelques moments plus tôt. Théophista était occupée à travailler dans une église, où l'on préparait un grand repas pour les officiers. Elle entendit les cris de la multitude et le son éclatant des trompettes d'airain; ces sons lui arrachèrent en secret plus d'une larme : « Ah! pensa-t-elle, jamais je ne reverrai mon époux! il n'y a plus pour lui ni fêtes ni victoires; ces jours heureux sont à jamais évanouis. Mais j'espère le revoir dans le ciel, et quand ici-bas nous aurons assez souffert, assez lutté, nous célébrerons là-haut de plus beaux triomphes, de plus nobles victoires.



CHAPITRE XI.

LES FRÈRES

Les officiers qui dînèrent dans la maison où Théophista servait comme esclave, après s'être levés de table, descendirent dans le jardin, quand la chaleur du jour fut un peu moins vive. Là, il y avait en grand nombre des plantes utiles et des fruits délicieux, et il eût été difficile de s'apercevoir que le matin même on y avait fait une telle moisson de fleurs. Près du jardin, se trouvait un vaste tapis de gazon dont la riche verdure était en partie éclairée par les rayons du soleil, tandis que le reste était couvert d'une ombre épaisse, que projetaient des massifs de feuillage, à travers lesquels l'œil enchanté découvrait au loin les tentes du camp qui paraissaient dans la campagne comme des cabanes couvertes de neige. A l'ombre de ces arbres se trouvait une table de pierre, entourée de bancs de pierre également. Ce petit réduit n'était séparé du jardin que par un ruisseau, qu'un sentier adroitement pratiqué aidait à franchir. Les officiers traversèrent ce frais ruisseau et vinrent s'asseoir sur les bancs, autour desquels régnait une douce et agréable fraîcheur : quelques officiers, qui avaient été reçus dans les maisons voisines, ne tardèrent pas à venir les rejoindre. Plusieurs soldats qui arrivaient du camp s'étaient aussi arrêtés en cet endroit pour jouir de la fraîcheur qu'on y trouvait; ils s'étaient couchés au pied des arbres, leurs piques fichées en terre à côté d'eux ; leurs casques et leurs brillants boucliers étaient suspendus aux branches des arbres.

Théophista, d'après l'ordre de sa maîtresse, apporta à ces officiers des rafraîchissements de toute sorte, une grande amphore remplie de vin, des coupes artistement travaillées, du pain et plusieurs petites corbeilles remplies de fruits exquis. Après avoir déposé toutes ces choses sur la table, elle alla s'asseoir, fatiguée qu'elle était du travail de la journée, sur un banc de gazon ombragé de fleurs; car sa maîtresse lui avait recommandé de ne pas s'éloigner, afin de servir aux officiers tout ce qu'ils pourraient demander. Personne ne pouvait soupçonner sa condition réelle; elle portait un habit de laine gris-cendré; elle avait la tête enveloppée d'une toile blanche de lin, qui lui cachait les cheveux et lui donnait un air misérable.

Les officiers la regardaient à peine, ils buvaient, et, le vin animant la conversation, ils se mirent à parler de leur dernière campagne. Un officier, déjà d'un âge avancé, se tourna vers un de ses camarades au teint de lis et de rose, et lui dit : « Mon cher capitaine, notre général t'a fait un honneur bien grand en te donnant la moitié de sa couronne. Le capitaine répondit avec modestie : « Ce n'est pas à moi seul que cette couronne a été offerte, mais à l'armée tout entière ; c'est ainsi que le général l'a dit, et je l'ai reçue au nom de tous. » Un autre officier s'écria : « Non, non, mon jeune capitaine, vous avez bien gagné la moitié de cette couronne ; vous vous rappelez tous encore le moment critique où l'ennemi, se voyant entouré de toutes parts, fit pour se dégager une dernière tentative, et, dans son désespoir, fondit avec rage sur le corps d'armée où se trouvait notre général en personne. Si le capitaine qui est là devant vous n'était venu à son secours avec l'intrépide légion qu'il commandait, ce digne et excellent général aurait reçu la mort dans cette bataille, qui alors aurait eu une issue bien déplorable. — Pourquoi donc, dit le vieil officier, ne nous sommes-nous pas trouvés aussi dans cet endroit ? Mais quoi qu'il en soit, vous conviendrez tous que ce jeune officier et son compagnon de gloire, que nous n'avons pas l'honneur d'avoir avec nous, ont fait en peu de temps une brillante fortune.

— C'est vrai, répondit le jeune officier, mon bonheur m'étonne moi-même. Il y a un an à peine que je conduisais encore la charrue. — Eh quoi ! interrompit le vieil officier, vous avez donc été garçon laboureur ? — Non pas, répondit le jeune capitaine ; l'histoire de ma vie depuis mon enfance est semée de tant d'événements extraordinaires, que j'ai envie de vous la raconter : Mon père n'était point laboureur, mais bien, autant que je puis me le rappeler, un grand seigneur, un général célèbre. Il habitait un riche palais ; dans la principale chambre, on voyait une armure complète, un beau casque, un harnais éblouissant, des épées, des lances et un magnifique bouclier. Je me rappelle encore l'admiration que j'éprouvais à la vue des casques d'airain et des pesantes armures. Mon père m'en expliquait l'usage. Ma mère était belle, et j'entendais souvent dire qu'il n'y avait pas dans tout le pays une femme plus charitable. J'avais un frère plus jeune que moi dont on admirait la longue chevelure blonde ; mon père éprouva les plus cruels malheurs. Tous nos chevaux, et notamment la belle jument qu'il montait pour aller à la chasse, furent atteints d'un fléau destructeur et moururent. Bientôt après, les autres animaux furent atteints de la contagion et y succombèrent. Mon père et ma mère, au désespoir, quittèrent le pays, et nous traversâmes la mer. Mon frère et

moi fûmes malades pendant la traversée; mais enfin, après n'avoir eu longtemps devant les yeux que le ciel et l'eau, nous revîmes la terre, à notre grande satisfaction. Lorsque nous abordâmes au rivage, il s'éleva, je ne sais pourquoi, une grande querelle entre les gens de l'équipage; on nous mit à terre avec notre père. Le capitaine du vaisseau retint de force ma mère auprès de lui. Je me rappelle encore très bien les prières que mon frère et moi lui adressâmes pour l'engager à nous rendre notre mère. »

Theophista avait écouté ce récit avec une attention et un intérêt qui croissaient à chaque instant. Juste ciel! pensait-elle en se levant de la place qu'elle occupait, mais c'est là ma propre histoire! ce qu'il raconte de son père, de sa mère, de son frère, est ce dont j'ai été témoin! Nul doute, c'est mon fils, mon cher Agape! Elle s'approcha en tremblant, ses jambes fléchissaient sous elle, son cœur battait avec une violence extrême : elle écouta en redoublant d'attention la suite de ce récit.

Le capitaine continua ainsi : « Le vaisseau qui emportait ma mère mit à la voile. Mon frère et moi le suivîmes longtemps des yeux, jusqu'à ce qu'enfin il eût disparu derrière l'horizon. Mon père pleurait amèrement; c'était la première fois que je le voyais dans cet état. Il levait les yeux au ciel, priait, et nous disait avec effusion : « Priez, mes enfants, priez pour votre mère! » Nous passâmes la nuit en plein air, et le lendemain de grand matin nous nous mîmes en route. Nous eûmes beaucoup à souffrir de la soif et de la faim; enfin, nous arrivâmes près d'un fleuve dont les bords étaient garnis d'arbres qui donnaient une ombre agréable. Notre père alla nous chercher quelques œufs et de l'eau dans son casque; sans cela nous serions morts de faim et de soif. Ensuite, il traversa le fleuve en portant mon jeune frère sur ses épaules; ce ne fut pas sans éprouver une grande frayeur que je le vis franchir les flots écumeux du rapide torrent, parvenir à l'autre rive et déposer mon frère à l'ombre d'un arbre. Il rentra aussitôt dans le fleuve et revint me chercher. Je me réjouissais en le voyant s'approcher de moi, lorsque tout-à-coup j'entendis près de moi un bruit étrange; je tournai la tête, et je vis un animal terrible, la gueule entr'ouverte; je me mis à crier de toutes mes forces, et voulus m'échapper; mais il me saisit, m'enleva et m'emporta au fond de la forêt. »

Un autre officier, celui-là même auquel avait été donnée l'autre moitié de la couronne, était venu se mêler au groupe assis autour de la table de pierre. En entendant la fin de ce récit, il s'écria avec transport : « Mon frère! mon frère! » se jeta dans ses bras, le serra contre son cœur, et, d'une voix entrecoupée de sanglots, « Mon bon, mon brave Agape, dit-il, crois-moi, je suis bien ton frère, ton cher Théophiste. C'est moi que notre père

porta de l'autre côté du fleuve. J'ai vu de mes yeux le lion qui t'a saisi et qui, rapide comme la flèche, a fui dans la forêt. Un instant après, je fus moi-même emporté par un léopard. Par quel miracle avons-nous donc été sauvés? quel bonheur inexprimable nous permet aujourd'hui de nous embrasser, mon frère? »

La surprise et le ravissement d'Agape ne furent pas moins vifs; il ne pouvait douter du bonheur qui lui arrivait. Il embrassa tendrement Théophiste, le pressa contre son cœur, arrosa son visage de ses larmes, et s'écria à plusieurs reprises : « Mon frère! mon cher frère! » L'émotion qui remplissait son cœur ne lui permit pas d'en dire davantage.

Théophista, en reconnaissant dans ce noble et vaillant officier son cher Agape, tomba évanouie sur le gazon. Mais lorsque, revenue à elle, elle entendit l'autre officier s'écrier avec transport : « Mon frère! mon frère! » lorsque, dans ce vaillant jeune homme, elle put reconnaître son second fils, son cher Théophiste, alors c'en fut beaucoup trop pour son cœur maternel. Un sombre voile déroba de nouveau la lumière à ses yeux, et ce ne fut plus que vaguement qu'elle entendit retentir à ses oreilles ces paroles si douces et si consolantes.

Personne, dans un tel moment, ne put faire attention à la pauvre Théophista; les deux frères avaient tant de choses à se dire, à se demander; les sentiments qui remplissaient leurs cœurs étaient si violents et si purs, qu'ils étaient comme hors d'eux-mêmes; à les entendre parler, on eût cru qu'ils avaient perdu la raison. « Que fait notre père? dit Agape; et notre mère, ne l'as-tu donc pas retrouvée? — Ah! depuis le moment qui nous a séparés, dit Théophiste, je n'ai rien appris qui les concernât. — Mon Dieu! s'écrièrent-ils ensemble, peut-être nos parents sont-ils morts depuis longtemps! Ah! s'ils vivaient encore, quelle joie ils éprouveraient d'être témoins de notre réunion! »

Les officiers qui les entouraient montrèrent, à cette reconnaissance inattendue, le plus vif enthousiasme. « C'est admirable! s'écria l'un d'eux en se frappant les mains; un tel évènement n'est pas commun dans la vie humaine. » Un autre s'écria, en répétant ces paroles du poète romain : « Buvons maintenant, mes amis, buvons! » La joie qui les animait tous se communiqua rapidement aux soldats campés sous les arbres qui les avoisinaient. Ils se levèrent et accoururent pour savoir ce qui venait de se passer d'extraordinaire. Ils poussèrent des acclamations joyeuses lorsqu'ils surent de quoi il s'agissait; mais ceux des soldats qui appartenaient aux légions commandées par les jeunes officiers s'écrièrent en témoignant la plus grande allégresse : « Qu'ils sont heureux, nos braves

commandants! Ce matin, notre général a partagé avec eux sa couronne: ce soir, ils retrouvent chacun un frère! Vivent les braves guerriers! vivent les tendres frères! »

CHAPITRE XII.

LA MÈRE

Théophista était toujours étendue sur le banc de gazon. Son visage était d'une pâleur extrême, sa bouche entr'ouverte et ses yeux entièrement fermés. Elle ne pouvait proférer aucune parole. Les cris de joie des soldats la réveillèrent de ce sommeil léthargique. Dès qu'elle eut recouvré l'usage de ses sens, sa première pensée fut de se découvrir à ses enfants et de les presser dans ses bras. Mais elle fut effrayée du grand nombre de soldats qui les entouraient; il lui sembla impossible de pénétrer au travers de cette foule compacte. « A quoi cela me servira-t-il? pensa-t-elle en elle-même. Mes fils, qu'environne aujourd'hui tant d'éclat et de gloire, voudront-ils me reconnaître, moi, qui ne suis qu'une pauvre esclave que tout le monde méprise? Eh! quand même ils ne rougiraient pas de la condition où je suis, me croiront-ils, quand je leur dirai que je suis leur mère? Quelle preuve pourrais-je leur en donner? Je ne puis guère leur dire que ce qu'ils viennent de raconter eux-mêmes; ils croiront peut-être que je ne fais que répéter ce que je viens d'entendre, pour me faire tirer de l'esclavage et me procurer un meilleur sort. Je pourrais m'exposer à la colère des officiers, aux insultantes railleries des soldats! Mon fils Agape habite maintenant sous le même toit que moi; quand il rentrera, je le suivrai dans son logis, et là, entre nous deux, je trouverai le moyen de lui prouver que je suis sa mère, et, quand il m'aura reconnue pour telle, mon fils Théophiste suivra bien certainement son exemple, et nous goûterons alors tous trois un bonheur sans égal. »

Elle regagna sa demeure à pas lents et se rendit dans sa chambre solitaire. Dès qu'elle fut seule : « Dieu soit loué! s'écria-t-elle les mains jointes et les yeux levés au ciel; Dieu bon et miséricordieux! toi qui as délivré Daniel de la fosse aux lions et Jonas de la baleine, tu as arraché mes enfants à la gueule du lion et à la dent meurtrière du léopard! rien n'est impossible à ta puissance; c'est toi qui as voulu que mes fils se

retrouvassent après une aussi longue absence ; que moi, leur mère, je fusse témoin de leur bonheur et que je pusse me faire reconnaître à leurs yeux ! Félicité céleste qui me fait oublier en un moment la douleur d'une aussi longue séparation ! Les joies et les condamnations que tu donnes surpassent infiniment celles de ce monde! Grâces infinies te soient rendues, père céleste, consolateur suprême, source de toutes les félicités ! »

Elle resta quelques instants à genoux, plongée dans un recueillement profond. Alors elle se demanda : « Mais où est donc le père de mes enfants? Ils ignorènt ce qu'il est devenu ! n'a-t-il pas péri victime des bêtes féroces qui ont été si funestes à mes enfants? Peut-être est-il, comme moi, tombé dans l'esclavage ; et qui sait si chaque jour ne lui apporte pas de nouvelles peines ? Peut-être même n'est-il plus? Non, non, mon cœur me le dit, il vit encore! Dieu de bonté, tu l'as conservé, j'en suis sûre! tu l'as sauvé de tous les tourments, de tous les dangers ; tu achèveras ton ouvrage. Et, puisque tu m'as fait retrouver mes deux fils, tu me feras aussi retrouver leur père, afin que ma joie soit sans mélange. »

Elle se leva et s'approcha de la fenêtre, elle aperçut ses fils assis sur la pelouse. Ils étaient à côté l'un de l'autre, au milieu d'un groupe nombreux d'officiers et de soldats, et paraissaient occupés à leur raconter la suite de leur histoire. « Oui, oui, dit l'heureuse mère, les yeux au ciel, le sourire sur les lèvres et les mains jointes, ce sont eux, ce sont bien eux ! Agape, avec sa noire chevelure, a bien l'air et le port de son père; les blonds cheveux de l'autre ne peuvent m'abuser : c'est bien Théopiste. Qu'ils sont aujourd'hui grands et forts ! que leurs figures sont nobles et imposantes! Mais ils ignorent encore que leur mère meurt d'envie de les étreindre et de les embrasser; comment faire pour les convaincre que c'est bien moi qui les ai portés dans mon sein ! Puis-je aller leur dire : Je suis votre mère? Non, non, cela ne se peut pas ainsi. Ces paroles, dans la bouche d'une esclave, leur paraîtraient trop singulières ; ils ne pourraient, sans doute, me reconnaître. Je leur dirai d'abord que, femme romaine et libre, j'ai été, contre toute justice, jetée dans l'esclavage. Ces paroles exciteront leur pitié, leur fierté de citoyens romains; ils m'écouteront avec patience et attention. Alors je leur dirai que je suis d'origine noble et l'épouse du célèbre Placide. Peut-être réussirai-je à rappeler à leur mémoire quelque épisode de leur enfance qui les a vivement frappés ; peut-être eux-mêmes me reconnaîtront-ils pour leur mère. Sans doute il doit encore y avoir dans l'armée quelques-uns des soldats qui ont servi sous Placide; ils me reconnaîtront et pourront attester la vérité de mes

paroles. Alors tout se réalisera au gré de mes vœux, et je pourrai presser mes enfants dans mes bras. »

Théophista vit bientôt le groupe qui entourait ses enfants se disperser insensiblement ; ses deux fils restèrent seuls assis sur le banc de gazon : « Voilà, dit-elle, le moment de descendre et de me faire reconnaître. Mon Dieu ! s'écria-t-elle, éclaire-moi de ta lumière et mets dans ma bouche des paroles qui puissent porter la persuasion dans leur esprit. » En disant ces mots, elle essuya ses larmes et descendit précipitamment au jardin. Au moment où elle allait prendre le sentier qui le traversait, elle vit ses deux fils se lever et se diriger d'un côté opposé à celui par lequel elle venait. Elle réfléchit un instant, fit quelques pas, et marcha à leur rencontre ; tous ses membres tremblaient et son cœur battait avec la plus grande force.

« Jeunes et nobles guerriers, leur dit-elle d'une voix émue, me serait-il permis de vous adresser une prière ? — Parle et cesse de trembler, dit Agape en jetant les yeux sur cette figure pâle et défaite; dis-nous franchement ce qui te chagrine, et, si nous pouvons quelque chose pour toi, nous le ferons avec plaisir. » Elle continua : « Je suis née Romaine. La violence la plus injuste m'a ravie à mon époux, à mes enfants; j'ai été vendue comme esclave. — Eh bien! tu désires sans doute que nous te délivrions de l'esclavage ; mais cela n'est pas en notre pouvoir ; notre général pourrait seul le faire. — J'aime à le croire, répondit Théopbista ; mais je vous en conjure, écoutez ce qui me reste à dire. J'espère vous convaincre que je suis d'une des plus anciennes familles de Rome et l'épouse d'un héros, oublié peut-être aujourd'hui, mais qui autrefois était l'objet de l'admiration générale. — Notre général seul pourrait en juger, dit Agape ; quant à nous, nous sommes étrangers à Rome, nous avons été élevés sur les frontières de l'empire ; mais notre général, nous n'en doutons pas, connaît ton mari ; c'est à lui qu'il faut adresser ta demande. — Mais comment arriver jusqu'à lui ? reprit Théopbista ; voudra-t-il écouter une pauvre esclave ? — Nous obtiendrons une audience pour toi, dit alors Théophiste; il est bon et charitable, et, comme ton récit paraît sincère, nul doute qu'il n'exauce ta prière. Nous nous rendons vers lui en ce moment, viens avec nous. »

Cette offre inattendue était tout-à-fait contraire à ses désirs ; elle s'arrêta incertaine, irrésolue. « Pourquoi cette hésitation? reprit Agape, nous sommes pressés, et même un peu en retard. Suis-nous. Tu ne trouveras jamais une occasion plus favorable pour lui parler. Nous te donnons notre parole que tu arriveras jusqu'à lui, malgré tous les obstacles, et

bien certainement tu ne le quitteras pas sans en recevoir des secours et des consolations. — Eh bien ! dit Théophista en s'armant de résolution et de courage, je vous suis. » Les jeunes gens se mirent en route, et Théophista les suivit en se livrant à une foule de réflexions.

CHAPITRE XIII.

L'ÉPOUSE.

Les deux jeunes gens arrivèrent au palais où leur général logeait avec les chefs de son armée. Les hautes colonnes de marbre du vestibule étaient encore garnies de fleurs odoriférantes et de branches de laurier. Les gardes les saluèrent avec les marques d'honneur qui leur étaient dues. Théophista l'observa avec satisfaction et suivit ses deux fils jusqu'à l'escalier de marbre qui conduisait à la grande antichambre du palais. Agape lui dit d'attendre un instant. Il entra respectueusement dans la salle où était son général. Il revint bientôt et fit signe à Théophista.

Elle entra dans une salle décorée avec une magnificence impériale. L'or et le marbre brillaient sur les murs, et le plancher était couvert de tapis nuancés de toutes couleurs. Eustache était debout près de l'embrasure d'une fenêtre. Il était vêtu du riche costume de consul romain, et les rayons du soleil couchant éclairaient sa noble physionomie.

Auprès de lui étaient déposés, sur une table couverte de pourpre, son casque resplendissant d'or que surmontait un brillant panache, le bâton de commandement en ivoire garni d'or, et son épée dont la poignée était du même métal.

Théopbista resta quelques instants près de la porte dans l'humble attitude qui convenait à une esclave. Elle allait enfin expliquer le motif de sa demande, lorsqu'elle reconnut soudain dans le général, qui était devant elle, son noble Eustache. Il lui parut aussi jeune, aussi brillant qu'autrefois au jour de ses fiançailles. Elle demeura quelques instants immobile, interdite. Puis elle courut à lui les bras entr'ouverts en s'écriant à haute voix : « O mon époux ! » Mais elle s'arrêta à moitié chemin, ses bras retombèrent par un mouvement machinal de découragement. Elle vit que son époux ne la reconnaissait pas. Il la regardait avec le plus grand étonnement et son regard sévère semblait dire : « Qu'est-ce que cela ? cette esclave

a-t-elle perdu la raison? » Comme il croyait son épouse morte depuis longtemps, il ne pouvait penser que cette humble esclave fût sa chère et adorée Théophista. Il s'approcha cependant d'elle avec compassion.

Elle lui dit : « Tu ne me reconnais donc pas! Je suis loin de m'en étonner; le temps, les chagrins, ont dû bien me changer. Mais écoute-moi. Je puis te révéler des choses qui ne sont connues que de toi et de moi, et tu ne douteras plus que je ne sois ta femme. Le nom que t'ont donné les Romains est Placide; mais celui que tu as pris en embrassant la religion chrétienne est Eustache. Souviens-toi de cette croix brillante que tu as aperçue un jour au fond d'une forêt! Souviens-toi du songe dans lequel le Christ m'est apparu, comme il l'avait fait à toi-même, et du pieux évêque Jean, des mains duquel nous reçûmes, dans le silence de la nuit, l'eau sainte du baptême! Souviens-toi que j'ai reçu alors le nom de Théophista, l'aîné de nos fils celui d'Agape, et le plus jeune celui de Théophiste.

» Songe aux nombreuses adversités qui nous ont frappés, suivant la prédiction de l'évêque, et au courage avec lequel nous les avons supportées. Nous perdîmes, tu dois te le rappeler, tous nos troupeaux; nos champs furent ravagés, notre palais transformé en hôpital, et bientôt après pillé par les brigands. Nous partîmes, et tu n'as pas oublié l'instant cruel qui me sépara de toi. Interroge-moi sur les circonstances les plus particulières de tous ces événements, et je vais te les raconter toutes, car toutes me sont restées gravées dans la mémoire. Demande-moi les paroles que tu m'as dites dans telles ou telles circonstances, et qui n'ont pu être entendues que de moi, et je vais te les répéter toutes. Je suis vraiment Théophista, ravie à ton amour par un Africain impitoyable. Depuis seize ans que je suis séparée de toi, je n'ai cessé de former des vœux pour notre réunion. Je t'ai conservé inviolables mon amour et ma fidélité, et je te les conserverai jusqu'au tombeau. Reconnais donc ta fidèle épouse avec laquelle tu as vécu peu d'années, il est vrai, dans une union si douce, et à laquelle tu as donné tant de preuves d'un sincère amour. Non, jamais je ne pourrai croire qu'aujourd'hui que la Providence te comble plus que jamais de gloire et de renommée, tu refuseras de me reconnaître dans l'état abject où je me présente à tes yeux. Non, non, tu ne le pourras, tu ne le voudras pas, non, mon bon Eustache; mon cœur a toujours été auprès de toi, malgré notre fatale séparation. Comment t'exprimer la joie que j'éprouve à te revoir? Je ne puis douter que ton cœur ne partage l'ivresse délicieuse qui inonde le mien! »

Pendant que Théophista parlait, Eustache la considérait attentivement,

et, malgré la pâleur mortelle qui couvrait ses joues, et les haillons qui défiguraient ses formes, il reconnut peu à peu les traits chéris de sa femme; sa douce voix commença à pénétrer son cœur. Un sentiment délicieux, ineffable, le transporta lorsqu'il revit devant ses yeux la femme adorée dont il déplorait la perte.

« C'est bien toi, s'écria-t-il hors de lui-même, toi, dont la perte me laissait inconsolable! Hélas! dans quel triste état te retrouvé-je? Mais béni soit Dieu de t'avoir rendue à ton époux! La gloire et la renommée que tant de monde m'envie n'est rien en comparaison du bonheur que j'éprouve de pouvoir te serrer encore dans mes bras. »

Il l'embrassa en pleurant. Théophista pleurait aussi. L'excès de leur bonheur leur fit bientôt oublier toutes leurs peines passées.

CHAPITRE XIV.

LES FILS

Eustache éprouva un moment d'indicible bonheur à la vue de son épouse si miraculeusement retrouvée; mais il ne fut que de quelques instants. Sa pensée se reporta aussitôt vers ses malheureux enfants, et il frémissait à l'idée du chagrin qu'allait ressentir Théophista en apprenant leur malheureux sort. « Ah! pensait-il, que la joie d'avoir retrouvé leur père va se changer en une affreuse douleur. Pendant qu'il se livrait à ces pensées, Théophista lui dit : « Qu'il me tarde de partager notre bonheur avec nos enfants, de les serrer dans mes bras. » Eustache lui répondit avec une profonde douleur : « Ma pauvre Théophista, résignons-nous aux volontés impénétrables, mais toujours pleines de sagesse, du Très-Haut! Nos enfants ont été victimes de la voracité des bêtes féroces; depuis longtemps ils ne font plus partie du nombre des vivants. »

Mais Théophista lui répondit gaîment : « Tu te trompes, ils vivent encore. Dieu les a sauvés de la dent meurtrière des animaux du désert. Je vais les amener devant toi. Ils ont dignement secondé tes efforts; sans eux, sans leur courage, tu n'aurais peut-être pas triomphé, et ce pays aurait été ravagé par les hordes ennemies. » Elle sortit aussitôt, se rendit dans la salle d'entrée, et dit aux deux jeunes guerriers que

le général désirait leur parler. Elle les prit l'un par la main droite et l'autre par la main gauche, les introduisit dans la salle où était Eustache, et lui dit : « Général, voici tes deux fils, tes fils que les animaux du désert avaient ravis à ton amour! Mais que peut leur rage contre ceux que Dieu a pris sous sa puissance? C'est lui qui les a sauvés, c'est lui qui te les rend aujourd'hui, c'est lui qui, dans la bataille, les a animés de son esprit et leur a donné la victoire. Ils viennent de reconnaître le tendre lien qui les unissait. Reconnais-les à ton tour pour tes dignes et vertueux fils. »

Eustache s'écria : « Quoi! ces deux jeunes héros, avec qui j'ai partagé ma couronne, seraient mes fils! Quoi! ces deux enfants que j'ai vus avec tant d'effroi dans la gueule des animaux féroces, j'aurais le bonheur de les revoir avant de mourir! Dieu de bonté! une telle félicité serait trop grande! Je ne puis y croire encore!

— Tu peux le croire, reprit Théophista; ce sont bien là tes enfants. Regarde-les tous deux. Ne retrouves-tu pas dans Agape ton front, tes yeux, ta bouche, tout ton portrait, enfin? Vois Théophiste, ses yeux bleus, sa blonde chevelure; ne ressemble-t-il pas à sa mère, lorsqu'elle était encore dans tout l'éclat de sa beauté. Ah! n'hésite pas plus longtemps, embrasse tes enfants. »

Eustache, convaincu, les serra tous deux dans ses bras, et des larmes délicieuses mouillèrent ses yeux. Il s'enivra de ce bonheur si doux au cœur de bons parents, celui de retrouver des enfants dignes d'eux. Agape et Théophiste n'éprouvèrent pas une joie moins vive. Ils s'abandonnèrent avec délices au plaisir de trouver dans un général aussi célèbre un tendre père dont le cœur s'épanchait avec eux en larmes d'amour et d'amitié.

Théophista, debout aux côtés de son époux, ne pouvait se rassasier du tableau qu'elle avait sous les yeux. Elle aurait voulu les serrer à son tour dans ses bras maternels, et elle craignait de les arracher aux embrassements de leur père. Théophista était en ce moment la plus heureuse des épouses et des mères.

Agape et Théophiste étaient loin de se douter que la mère chérie dont ils avaient si souvent pleuré la perte fût si près d'eux. Ils étaient surtout bien éloignés de penser que c'était cette esclave pâle et maigre, dont les yeux étaient rougis par les larmes, qu'ils avaient prise sous leur protection, et que, depuis un moment, la joie de retrouver leur père leur avait complètement fait oublier.

Eustache en fut très surpris, car il pensait que Théophista s'était fait connaître à ses fils avant de les lui présenter; aussi il leur dit d'un air triste et sévère : « Eh bien! mes enfants, n'avez-vous donc de larmes et

de caresses que pour votre père? votre cœur ne vous dit-il pas que vous avez un autre devoir à remplir? Quoi! vous ne prononcez pas même le nom de votre mère! N'avez-vous donc plus aucun sentiment pour elle? Vous vous regardez avec étonnement! Mais quoi! ne vous rappelez-vous plus et sa douceur, et sa tendresse et son amour pour vous? Ne sais-tu plus, Théophiste, que, lorsque nous fûmes obligés de nous expatrier, elle te porta avec amour dans ses bras? Et toi, Agape, as-tu oublié les soins qu'elle te prodigua, lorsque tu fus malade, pendant notre traversée; les nuits qu'elle passa auprès de toi? Tous deux, enfin, ne vous ressouvenez-vous plus dans quel affreux désespoir nous fûmes plongés lorsqu'elle nous fut arrachée par un Africain impitoyable? Que sa destinée a été affreuse! Vendue comme esclave, elle porte encore la livrée de la servitude! Mais serait-il possible que vous rougissiez de la reconnaître pour votre mère! Ah! j'aimerais mieux ne vous avoir jamais revus!

— Mon père, interrompit Agape, la main sur son glaive, dis-moi seulement où est l'infâme ravisseur qui nous a privés de notre mère: j'exterminerai sa race entière plutôt que de la laisser entre ses mains! »

Théophiste ajouta : « Puisque tu sais qu'elle est esclave, pourquoi ne l'as-tu pas délivrée? Dis-moi où elle est: je répandrai jusqu'à la dernière goutte de mon sang plutôt que de la laisser dans le malheur et l'abjection.

— Eh quoi! répondit Eustache, vous ne la reconnaissez même plus! Levez les yeux et regardez-la. La voilà, c'est elle qui vous a présentés à moi comme mes fils; je vous la présente à mon tour comme votre mère. »

Leur douleur fut bien grande en voyant leur mère réduite à une si triste condition; car la joie qu'ils avaient éprouvée en retrouvant leur père avait été grandement augmentée par la position brillante qu'il occupait; de même aussi le sentiment de bonheur qu'ils éprouvèrent fut singulièrement troublé par l'aspect misérable sous lequel leur mère reparaissait à leurs yeux. Le bonheur et la douleur les remplirent à la fois des plus vives émotions. Mais le ravissement de la pauvre mère ne saurait se décrire. L'amour et la tendresse respiraient sur sa noble figure. Ses yeux, mouillés de pleurs, avaient une expression toute céleste. « Notre mère, notre bonne mère! » s'écrièrent-ils en la pressant dans leurs bras. Ils ne purent en dire davantage; mais leurs larmes, leurs yeux levés au ciel, exprimaient assez les ineffables délices qui remplissaient leurs cœurs. Dans son ravissement, Eustache s'écria : « Je voudrais le dire assez haut pour que le monde entier pût m'entendre : vous tous qui craignez Dieu, venez voir les choses merveilleuses qu'il accomplit en ce moment. »

CHAPITRE XV.

LE JEUNE PAYSAN.

Au bout de quelques moments, Eustache dit à sa famille : « La joie est plus difficile à supporter que la douleur. Je me sens oppressé : allons un instant prendre l'air. » Il monta, suivi de ses enfants et de sa femme, sur un balcon élevé, du haut duquel on avait une vue magnifique sur les jardins, situés au bas de la ville. On était en été. L'air était tiède et embaumé. Les rayons du soleil couchant coloraient d'une teinte pourprée les nuages, les bois et les campagnes. En présence de ce tableau, Eustache s'écria avec enthousiasme : « Que Dieu est grand! Pour nous soulager des grandes chaleurs du jour, il nous envoie une douce et fraîche soirée! aux malheurs dont il nous avait accablés il fait succéder un bonheur sans égal! Adorons l'Éternel, dont la bonté est infinie! »

Eustache s'assit à côté de son épouse ; ses enfants suivirent son exemple; alors Eustache leur dit : « Je sais maintenant, Théophista, que l'équipage, qui avait répandu le bruit de ta mort, t'a vendue comme esclave. Je vois aussi, mes enfants, que vous êtes échappés à la dent meurtrière des lions et des léopards; mais comment cet événement si heureux est-il arrivé? je l'ignore. J'ignore aussi ce que vous avez fait depuis le jour où je vous ai perdus. Racontez-moi tout cela; j'y trouverai sans doute de nouvelles actions de grâces à rendre à la Providence divine. »

Théophista les pria aussi de dire tout ce qui leur était advenu depuis le jour où elle avait été séparée d'eux, et comment ils avaient échappé à la voracité des animaux du désert.

Agape parla le premier. « Mon père a vu de ses propres yeux le lion m'emporter dans la forêt et ma mère me l'a déjà entendu raconter. La frayeur me fit perdre connaissance. Quand je repris l'usage de mes sens, je me trouvai dans une chambre rustique, couché sur un lit, entouré de cierges allumés. Un grand nombre d'hommes, de femmes, d'enfants, m'entouraient en me regardant avec compassion, et en remerciant Dieu de m'avoir sauvé d'un si grand danger. Ils s'aperçurent à mes vêtements que j'étais étranger et que je devais appartenir à une famille distinguée. On me demanda comment j'avais pu pénétrer dans une forêt éloignée de

toute habitation et remplie de bêtes féroces. Je leur appris mon terrible accident. Ils plaignirent beaucoup mon père et mon jeune frère et résolurent de se mettre à leur recherche. Mais il faisait déjà nuit ; il était trop tard pour se hasarder dans la forêt ; néanmoins, dès que le jour reparut, ils se mirent en route. Ils arrivèrent au bord du fleuve où ce fatal événement avait eu lieu, et retrouvèrent encore les restes du repas que nous y avions fait ; mais ils ne découvrirent aucune trace de mon père ni de mon frère. Ils revinrent tristement, pensant que peut-être mon père et mon frère avaient été la proie des animaux féroces qui viennent de fort loin dans ces contrées pour y apaiser leur faim et leur soif.

» Ces braves gens m'ont souvent répété comment j'avais été tiré des griffes du lion. Ils étaient occupés dans la forêt à couper du bois. Après avoir terminé leur besogne, ils se mirent en route pour regagner leur demeure. Ce fut en ce moment que le lion qui m'emportait passa rapidement devant eux. Ces hommes intrépides se mirent aussitôt à fondre sur lui leur hache à la main. L'un d'eux le frappa d'un coup terrible ; le lion me laissa échapper, se retourna sur l'agresseur et allait le mettre en pièces lorsque ses compagnons accoururent. Une lutte terrible s'engagea ; le lion reçut d'effroyables coups ; son sang ruisselait à grands flots ; enfin il prit la fuite en poussant d'affreux rugissements. Ces hommes me relevèrent ; j'étais sans aucune blessure, ce qui les étonna beaucoup. Ils pensèrent que, poursuivi par mon père, le lion n'avait pas eu le temps de me dévorer ; d'autres pensèrent au contraire que, suivant l'habitude des bêtes carnassières, il voulait me donner vivant à ses petits, et que c'était pour cela qu'il ne m'avait fait aucun mal ; mais tous conclurent que Dieu était le principal auteur de mon salut et que je ne pourrais lui rendre assez d'actions de grâces.

» Il y eut alors entre eux un assaut de générosité pour savoir lequel serait assez heureux pour me recueillir chez lui et m'élever. Celui qui avait asséné le premier coup au lion l'emporta. Il me prit dans ses bras, m'emmena chez lui. Je fus déposé sur un lit où peu à peu je repris mes sens comme je viens de vous le raconter. Ces gens habitaient une petite bourgade située dans une profonde vallée, qui n'était séparée de la mer que par des bois et de hautes montagnes. Ils étaient tous chrétiens. Aux premiers temps de la persécution, des prêtres s'étaient réfugiés parmi eux et y avaient prêché l'Évangile. Ces hommes bons et simples l'avaient suivi avec joie et avaient formé depuis une vaste communauté chrétienne. Ce village est devenu le séjour de la paix et de la concorde ; jamais on n'y voit la moindre contestation pour des biens temporels ; tout

ce qu'ils ont, ils le partagent volontiers les uns avec les autres, ils travaillent tous avec la plus grande assiduité ; et, par leur peine, ils cherchent à acquérir assez de bien pour aider et soulager leurs frères vieux et pauvres.

» L'instruction des enfants est admirablement entendue dans cet heureux endroit. Un prêtre vénérable, qui a choisi cette vallée pour demeure et qui veut y terminer ses jours, se fait un vrai bonheur d'instruire les enfants de ce qu'il y a de plus important dans notre sainte religion. J'ai profité de ses préceptes; et, comme il occupait autrefois une position élevée dans le monde, et qu'il ne me croyait pas destiné à passer ma vie dans cette obscure contrée, il me donna toutes les connaissances qui pouvaient me devenir utiles dans la pratique de la vie humaine.

» En grandissant, je fus obligé de me lever de grand matin pour aller travailler aux champs. Par là, je m'habituai et m'endurcis au travail et je devins fort et robuste. Les occasions de montrer une véritable bravoure ne me manquèrent pas. Nous étions en guerre continuelle avec les animaux féroces, sur lesquels, pour ainsi dire, nous avions conquis notre habitation. Il ne fallait pas peu d'adresse pour sauver de leurs attaques tantôt un taureau, tantôt un bélier. En un mot, mon âme était pure et sereine, et mon corps sain et robuste. Il n'y a pas de palais, quelque brillant qu'il soit, qui puisse donner des jours plus heureux que ceux que j'ai trouvés dans cet humble village.

» Jamais je n'aurais songé à quitter ce séjour, qui était devenu pour moi une seconde patrie. Mais tout-à-coup arrive un ordre de l'empereur, qui exigeait l'envoi d'un soldat pour voler au secours de la patrie en danger. Les habitants du village furent consternés à cette nouvelle; car, pour eux, faire la guerre, répandre le sang, étaient d'affreuses pensées. Cependant il était impossible de s'y opposer. L'officier qui était chargé du recrutement était là, agitant les billets au fond de son casque, et ordonnant de tirer. Tous se pressaient autour de lui. En ce moment, un courage surnaturel électrisa mon âme, je me sentis transporté du désir de combattre pour ma patrie. Je me rappelai que mon père avait été un brave soldat, et je me réjouis vivement à l'idée de faire enfin quelque chose pour ces habitants auxquels je devais la vie. Je me présentai donc devant l'officier, et je lui dis : « Ce n'est pas le sort qui doit décider cette affaire; me voici, je suis prêt à vous suivre. » Celui-ci me regarda longtemps, me frappa sur l'épaule, et me dit enfin : « C'est bien, mon ami; ton courage, ta bonne mine, me plaisent beaucoup. Fais tes préparatifs promptement, et suis-moi. » Je partis avec lui, accompagné des

bénédictions du bon prêtre, des larmes et des prières de toute la communauté. Ce n'est que lorsque j'eus quitté cette heureuse vallée, que j'eus commencé à vivre dans le monde et appris à le connaître, que je pus apprécier tout ce que valaient les mœurs simples des hommes au milieu desquels j'avais jusqu'ici vécu. C'est alors que je reconnus combien tous les humains pourraient être heureux s'ils voulaient vivre en vrais chrétiens. Mais quel contraste! Sous ces paisibles chaumières, les vices et les crimes si communs ailleurs y sont entièrement inconnus. Ces âmes naïves et honnêtes ignorent la ruse et la mauvaise foi; il n'est pas nécessaire de fermer ses portes avec des serrures et des verroux; tout le monde dort tranquille. Jamais la vue d'un homme ivre n'a affligé mes regards. Jamais aucune injure, aucune parole haineuse, n'ont frappé mon oreille. Les jeunes gens y sont modestes, pleins de respect pour la vieillesse, de mœurs pures et irréprochables. Les femmes y sont des modèles de douceur et de sensibilité. Là, on est loin de se douter combien, dans le monde, on est méchant et vicieux; j'étais moi-même bien éloigné de le savoir. Le vice me parut quelque chose de hideux, de contraire à la nature humaine; il ne fut, à mes yeux, qu'une affreuse maladie qui, après avoir attaqué et affaibli le corps, et hâté sa dissolution, vient menacer l'âme aussi de son anéantissement.

« Je remarquai surtout combien l'éducation donnée à l'enfance était mal dirigée. J'entrai dans plus d'une riche maison, et je remarquai que les païens et les domestiques rivalisaient à qui corromprait le plus vite le cœur de ces pauvres enfants en flattant leurs passions naissantes. Chacun, dans la maison, flattait leur orgueil et leur entêtement. Ils assistaient à des repas et à des danses où ils voyaient et entendaient des choses qu'il leur était dangereux de voir et d'entendre. Je ne doute pas que l'éducation que j'ai reçue, ainsi que mon frère, n'ait été bien meilleure. Quand j'observais ces enfants, je me disais souvent qu'il serait à désirer qu'ils fussent enlevés, comme je l'avais été, par un léopard ou par un lion, sans cependant qu'il leur arrivât aucun mal; qu'ils fussent transportés au milieu de pauvres villageois, pour y être élevés d'une manière plus conforme à la nature, pour y devenir sains de l'âme et du corps, et s'accoutumer au travail, à la vertu et à la prière.

« Vous savez tous ce qui m'est arrivé depuis. J'ai cependant encore à vous raconter quelque chose que ma mère ignore. Lorsque j'arrivai à l'armée, en compagnie d'un grand nombre de soldats, le général vint nous passer en revue, et me choisit aussitôt pour un de ses gardes particuliers. Comment aurais-je pu m'imaginer que ce général était l'auteur de mes

jours? Je savais, il est vrai, qu'il s'appelait Placide; mais j'ignorais que ce fût aussi le nom de mon père; car je me rappelais que, quand j'étais enfant, j'entendais toujours ma mère l'appeler son cher Eustache. Dans les petits combats qui précédèrent la grande bataille, je fus toujours heureux, et, le capitaine de ma légion ayant été blessé d'une flèche, je fus aussitôt nommé pour le remplacer. Mon frère venait d'arriver avec de nouvelles recrues; il fut également pris par le général pour être un de ses gardes. Il fut placé dans une autre légion, et, comme moi, s'éleva promptement au grade de capitaine. De cette manière, nous eûmes bientôt occasion de faire connaissance. Mais comment aurions-nous pu deviner que nous étions frères? Nous causions souvent ensemble quand nous étions libres du service; mais nous ne nous occupions que des affaires du camp. C'est aujourd'hui seulement, en racontant l'histoire de mon enfance, que je me suis découvert. Avec quelle sagesse et par quels évènements miraculeux la Providence nous a réunis! Quel bonheur de nous retrouver, nous qui nous connaissions depuis si longtemps! Quelle joie de trouver dans le général fameux qui nous a conduits à la victoire un père plein d'amour et de tendresse! Quelle félicité de nous voir présenter par lui une digne et excellente mère! Ah! nous pouvons dire avec vérité : c'est aujourd'hui un jour que le Seigneur lui-même nous a fait! il faut le célébrer avec des cris d'allégresse. »

CHAPITRE XVI.

LE JEUNE BERGER.

Mon histoire, dit alors Théophiste, a beaucoup de ressemblance avec celle de mon frère; aussi, je serai plus bref dans mon récit.

» Mon père m'a vu enlever par un léopard. Des hommes courageux m'arrachèrent à la mort. Ce furent deux bergers cherchant un bélier qui s'était égaré dans les bois. Ils entendirent mes cris de détresse; ils accoururent à l'endroit d'où ces cris partaient, et virent l'animal qui fuyait en m'emportant. Ils étaient accompagnés d'un grand chien qui ne le cédait pas au léopard en force et en courage. Excité par ses maîtres, il se précipita sur lui et le saisit au cou. Celui-ci alors me lâcha. Les hommes intrépides qui l'avaient attaqué coururent

après lui, et le tuèrent à coups de pique. Ils m'examinèrent; je n'étais pas blessé. Ils en témoignèrent une grande joie et remercièrent le Tout-Puissant.

» Un des deux bergers m'emporta dans sa maison. Il me demanda, lorsque je fus remis de ma frayeur et que j'eus retrouvé la parole, comment j'étais venu dans la forêt. Je lui racontai tous les désastres que la Providence m'avait envoyés. Il jugea inutile d'aller à votre recherche. « Hélas! dit-il, ton père et ton frère ont été dévorés par les animaux féroces dont ce pays est infesté ; car il est impossible, avec un simple bâton, de se défendre contre leurs attaques. »

» Ce compatissant berger était un chrétien, pieux, honnête et sage. Son épouse était une femme remplie comme lui de religion et de vertu. Ils me prirent en grande affection; et, lorsqu'ils surent que je m'appelais Théophiste, ils en furent satisfaits, car ils virent que moi-même j'étais chrétien. Ils résolurent de m'élever avec leur enfant, qui était de mon âge. Leur bonté pour moi ne se démentit jamais.

» Il y avait parmi eux beaucoup de prêtres chrétiens qui s'étaient retirés dans leurs montagnes pour fuir la persécution. L'un d'eux consacrait son temps à instruire les enfants des devoirs et des préceptes de la religion. Je profitai de ses leçons ; mon éducation fut donc à peu près la même que celle de mon frère Agape ; aussi je ne vous en dirai pas davantage.

» Le berger qui m'éleva possédait de nombreux troupeaux. Lorsque son fils et moi commençâmes à grandir, on nous les fit garder. Un jour nous les avions conduits dans nos hautes montagnes ; vers le soir, nous allumâmes de grands feux, autant pour faire chauffer notre soupe que pour éloigner de notre foyer les animaux féroces dont nous étions environnés. Tandis que nous étions assis auprès du feu et occupés à causer, le grand dogue, qui était couché à nos pieds, se leva inopinément et se mit à aboyer fortement ; c'était le même dogue qui avait si bravement sauté à la gorge du léopard ; les autres chiens prirent aussi l'alerte et commencèrent à japper. Nous soupçonnâmes l'approche d'une bête fauve ; nous nous levâmes pour saisir nos piques ; mais, à notre grande surprise, nous vîmes un guerrier qui s'avançait vers nous. C'était une singulière apparition au milieu de ces paisibles montagnes. Mon père adoptif accompagnait le guerrier ; son visage était triste et consterné. Nous ne savions que penser : nous ne fûmes pas longtemps sans l'apprendre. Notre communauté fut aussi obligée de fournir un homme pour son contingent. Le guerrier qui venait d'arriver avait, dans la journée même, rassemblé sous le chêne du village les jeunes gens capables de porter les armes et avait ordonné de

tirer au sort. Le vieux prêtre fut obligé de tirer pour mon frère d'adoption, parce que le recruteur n'avait pas le temps de l'envoyer chercher ; mais, comme il était justement tombé au sort, il venait le prendre pour l'emmener avec lui.

» En apprenant ce malheur, le bon jeune homme devint pâle comme un mort ; des larmes roulèrent dans les yeux de son vieux père ; mais je dis au recruteur : « C'est moi qu'il faut prendre ; j'ai plus envie que lui de devenir soldat. En apercevant à la flamme de notre feu le casque et la lance que vous portez, j'ai senti mon cœur tressaillir. Mon père a été soldat et il avait chez lui un casque et une lance pareils aux vôtres. Je suis prêt à vous suivre. » Cette démarche fit le plus grand plaisir au vieux guerrier. « Je vois bien, dit-il, que les races ne dégénèrent pas. On a beau chanter devant le lion, il rugira toujours. Viens de suite avec moi ; je t'aime bien mieux que cet autre garçon pâle et tremblant. »

» Mon père adoptif et son fils exaltèrent ce qu'ils appelaient ma grandeur d'âme, ma générosité. « C'est une noble action que tu fais-là, dit le vieux berger, de t'exposer pour un autre aux hasards de la guerre. —Je ne fais que mon devoir en agissant ainsi, lui répondis-je, je vous dois une bien plus grande reconnaissance encore pour tout ce que vous avez fait pour moi. Ne m'avez-vous pas sauvé la vie ? Ne m'avez-vous pas élevé ? Quand même je périrais dans les combats, quand même je donnerais ma vie pour sauver celle de votre fils, qui est pour moi un second frère, ce ne serait qu'un juste retour pour tout le bien que vous m'avez fait. »

» Ce vieillard me répondit en pleurant : — Eh bien ! mon fils, pars ! Dieu te donne le courage nécessaire pour faire cette belle action, comme autrefois David, qui conduisit les troupeaux avant d'être choisi par l'Éternel et de devenir un guerrier redoutable ; comme lui, reste fidèle à la vertu, à la piété, à la crainte du mal. C'est peut-être un bonheur d'échanger aujourd'hui la houlette du berger contre la lance du soldat. Il me semble que la résolution que tu viens de prendre sera pour toi une source de prospérités et que la Providence t'en récompensera. Elle sera, j'en suis sûr, ton bouclier, et te sauvera de tous les dangers que tu as à courir. » En disant ces mots, il me donna sa bénédiction et je partis.

» Le bon vieillard prédit juste et ses paroles s'accomplirent. Dieu m'a béni comme il a béni mon frère ; il nous a bien amplement récompensés du petit sacrifice que nous avons accompli. Grâces, louanges et reconnaissance lui soient rendues ! »

CHAPITRE XVII.

L'ESCLAVE.



Levant vers le ciel ses yeux mouillés de larmes, Théophista s'écria : « Oui, grâces soient rendues au Dieu de miséricorde et de bonté qui vous a tous sauvés! Écoutez maintenant mon histoire et vous verrez l'infinie bonté de l'Éternel éclater avec non moins de magnificence.

» Ils sont encore présents à ma mémoire ces instants affreux où l'impitoyable commandant du vaisseau vous fit jeter sur une terre ingrate et me retint de force sur le navire. Quand je fus revenue à moi, l'infâme, dont l'or était l'unique idole et qui ne cherchait le bonheur que dans les plus viles passions de la terre, se jeta à mes genoux, me demanda pardon de la violence qu'il venait de commettre à votre égard, en l'attribuant à l'amour qu'il éprouvait pour moi.

» — Comment peux-tu aimer un tel homme, ce n'est qu'un mendiant, me dit-il, tandis que moi je suis riche ; j'ai de l'or, des perles, des pierres précieuses à profusion. Je te ferai couvrir de pourpre et tu auras toujours en abondance les mets les plus exquis, les boissons les plus agréables. Dix esclaves obéiront à tes ordres et tu régneras sur mon cœur. Peux-tu désirer un sort plus beau? — Je rejetai ces offres avec horreur. Il m'obséda pendant plusieurs jours, tantôt de ses caresses, tantôt de ses menaces. — Je veux t'épouser, me dit-il ; pourrais-tu être assez insensée pour me repousser? »

» Un matin il se présenta devant moi et me demanda dans les termes les plus affectueux si j'avais enfin pris un parti raisonnable ; mais, comme il vit à mon air triste et sévère que ces propositions m'étaient odieuses, il s'écria : — Je suis las, à la fin, de tes pleurs et de tes refus éternels. Je n'ai pas besoin, pour être obéi, d'employer la flatterie ou la menace. Je te laisse encore aujourd'hui pour réfléchir. Tu ne me verras pas avant ce soir; quand le soleil se couchera, je viendrai chercher ta réponse. — Il sortit écumant de fureur et jetant sur moi de terribles regards, et se retira dans sa chambre dont il referma la porte avec fracas.

» Ce fut pour moi une douce consolation de penser que je ne le verrais pas de quelques heures. Je m'assis dans un coin du vaisseau; je me ca-

chai la figure dans mon voile, et je priai Dieu de détourner de moi le danger qui me menaçait. La journée se passa ainsi. Je vis le soleil disparaître sans que le capitaine revînt. Les gens du vaisseau me semblèrent inquiets. J'en vis plusieurs causer ensemble en haussant les épaules; je ne savais ce que cela voulait dire. Cependant un rayon d'espérance vint luire dans mon cœur. J'appris que le capitaine venait d'être subitement saisi d'une fièvre chaude, et qu'il était déjà on ne peut plus mal. L'astre du jour ne se leva pas pour lui. Au bout de quelque temps il cessa de vivre. Je regardai cette subite mort comme une punition de ses crimes, et je remerciai Dieu de ma délivrance.

» Les matelots parurent consternés de la perte de leur maître, et très irrités contre moi. Ils m'imputèrent sa mort. Ils tinrent conseil et résolurent de me vendre comme esclave. — C'est le meilleur moyen, dirent-ils, de le venger. — Ils ne trouvèrent pas prudent de me conduire au port de mer pour lequel le vaisseau faisait voile. Ils cinglèrent vers une plage où ils pourraient me vendre sans être exposés aux recherches que l'on pourrait faire sur le droit qu'ils s'arrogeaient.

» Une fois arrivés, ils me conduisirent au marché des esclaves, et m'offrirent pour une somme considérable. Un acheteur s'informa de ce que je savais faire, afin de juger, disait-il, si la marchandise valait le prix qu'on en demandait. On ne m'avait appris, dans ma jeunesse, que ce qu'apprennent les dames romaines. Je le lui dis donc. Cet homme était un courtier qui avait reçu mission d'une riche maison de commerce de chercher une esclave habile à faire toutes ces sortes de menus ouvrages dans l'exécution desquels j'étais moi-même assez adroite. — Si les choses sont ainsi, me dit-il, tu vaux bien le prix qu'on demande; mais si tu me trompes, je te ferai étrangler, tu peux en être sûre. Acceptes-tu le marché? — Je l'acceptai. Aussitôt il compta l'argent que les matelots attendaient avec une avide impatience; ils le prirent et regagnèrent leur vaisseau.

» Le courtier qui venait de m'acheter me conduisit dans une petite chambre, me témoigna des égards, de la considération, et ne me laissa manquer de rien de ce qui pouvait m'être nécessaire. Peu de jours après, une caravane richement chargée se mit en route. Il me confia à un subalterne qui me fit monter sur un chameau, et j'arrivai ici. Dès que nous fûmes installés, le marchand à qui la caravane était destinée se présenta devant nous, ouvrit la lettre que lui écrivait son correspondant, secoua la tête et fit une très laide grimace. Il trouva le prix que l'on avait payé pour moi beaucoup trop élevé. Son correspondant avait,

comme je l'ai su plus tard, trois fois plus demandé qu'il n'avait réellement payé. Le marchand fit venir un domestique, et lui dit : — Tu diras à ma femme de mettre cette esclave à l'épreuve. Si elle a réellement les qualités qu'on lui attribue, il sera possible d'en retirer l'argent qu'elle me coûte ; sinon je la renverrai à son acheteur quand les chameaux retourneront.

» Il se détourna de moi avec humeur et se mit à examiner les marchandises qui venaient de lui arriver. Le domestique me conduisit dans un appartement meublé avec magnificence. La maîtresse était assise sur un très beau sopha, et sur une table placée auprès d'elle se trouvaient quantité de perles précieuses ; elle en choisissait les plus grosses et les plus belles pour les enfiler à des rubans dorés. C'était une femme d'une physionomie douce et prévenante. Elle était vêtue avec la plus grande simplicité et paraissait bonne et modeste. Elle parut étonnée de me voir, me considéra quelques instants avec tristesse, et, d'une voix timide, m'adressa quelques questions. Elle m'inspira sur-le-champ la plus grande confiance. Je répondis sans hésiter à toutes ses demandes et ne lui cachai pas un mot de la vérité. Mais avant que j'eusse achevé de parler, elle se leva précipitamment, se précipita vers moi les bras ouverts, m'embrassa, mouilla ma figure de ses larmes, et m'appela sa sœur. J'en fus d'abord étonnée ; mais mon étonnement fit place à une grande joie quand j'appris que, contre la volonté de son mari, elle avait embrassé la religion chrétienne.

» Elle me fit asseoir à côté d'elle et me pria de lui raconter ma triste histoire. Je le fis. Elle montra une satisfaction bien grande en apprenant la manière miraculeuse dont le Seigneur nous avait convertis l'un et l'autre à la foi chrétienne. A son tour elle conta qu'il y avait déjà plusieurs années que l'Évangile avait été prêché à sa famille. — Mon père, ma mère et moi, me dit-elle, avons reçu le baptême le même jour. Mes parents faisaient le commerce de la pourpre. En souvenir de cette marchande de pourpre, qui fut convertie à la foi par saint Paul, ils me firent appeler Lydie. J'étais mariée depuis près d'un an, et déjà mes parents avaient abandonné à mon mari et à moi la maison que voilà et une grande partie de leur commerce. Mon mari, lorsque je reçus le baptême avec ma famille, était en voyage ; à son retour sa terreur fut grande. — Vous ne savez-donc pas, nous dit-il, que partout les chrétiens sont persécutés? J'en ai vu dans mes voyages immoler un grand nombre de la manière la plus affreuse. Nous voilà exposés tous à perdre notre fortune et la vie. — Cependant il nous donna l'espérance de se faire baptiser un jour, si on le pouvait sans danger. Mon père mourut peu

de temps après. Mon mari, obligé alors de gérer seul la maison de commerce, allégua que ses nombreuses occupations ne lui donnaient pas le temps de réfléchir à la nouvelle religion. Hélas! il ne songeait qu'à amasser les biens de ce monde, et s'inquiétait fort peu de gagner le trésor céleste! Quand la persécution éclata dans nos contrées, il perdit presque la tête; on le voyait trembler lorsque ma mère ou moi prononcions seulement le nom du Christ. Il nous défendit de la manière la plus sévère d'assister au service divin que des néophytes zélés célébraient encore au fond de quelque retraite ignorée. Il ne nous permit pas même de visiter quelques dames coréligionnaires qui habitaient la ville ou de recevoir leurs visites. Ma mère et moi nous en fûmes très affligées et répandîmes bien des larmes. Il y a trois mois, ma pauvre mère m'a été enlevée; elle m'a laissée seule sur la terre, séparée de toutes mes amies chrétiennes et plongée dans la plus profonde affliction. Vous pouvez comprendre maintenant quelle consolation j'éprouve de retrouver en vous une sœur. Devant le monde et devant mon mari, je serai obligée de vous traiter comme mon esclave, mais en tête-à-tête je serai votre amie, m'inclinant même devant la supériorité que vous avez sur moi par vos lumières et vos vertus chrétiennes.

» Elle me présenta ses enfants, deux charmantes filles et un fils encore au berceau, et me dit : — Vous m'aiderez à les élever dans notre sainte religion. Ce sera bien plus précieux pour moi que ces perles qui sont sur cette table et que tous les trésors de mon mari.

» Lydie me parla alors des divers ouvrages pour l'exécution desquels son mari m'avait achetée. Outre les soins du ménage, son occupation principale était de vendre la pourpre, l'écarlate et autres étoffes servant de parure aux femmes; elle distribuait des modèles aux esclaves occupées à tisser l'or et la soie et examinait l'ouvrage qui sortait de leurs mains. Elle me présenta un grand nombre de dessins, et me pria de choisir celui qui me convenait. J'en pris un qui me plut infiniment; ce fut aussi le plus difficile. C'était une draperie qu'il fallait tisser avec de l'or et de la pourpre. Qui m'eût dit que cet art que je cultivais pour mon seul plaisir me servirait un jour à gagner ma vie! Je m'aperçus alors de l'utilité que l'on pouvait retirer des talents que l'on avait acquis dans sa jeunesse. Quand le marchand revint quelques heures après pour savoir comment j'avais subi l'épreuve, il fut étonné de mon habileté et de la vitesse avec laquelle je travaillais. Il me fit un éloge qui, dans sa bouche, voulait surtout dire : J'ai dépensé beaucoup pour t'avoir, mais mon argent ne sera pas perdu.

» De ce moment, je fus obligée de tisser sans relâche du matin au

soir ; je ne tardai pas à souffrir cruellement des yeux, que l'éclat de l'or et de la pourpre blessait vivement. Lydie avait longtemps prié son mari, mais en vain, de me donner dans la journée quelques heures de repos. Un jour, elle me fit descendre avec elle au jardin. Il y avait quelques plantes étrangères dans un très mauvais état. Je lui appris comment il fallait les soigner. Lydie alla aussitôt en parler à son mari et parvint à le déterminer à me donner la surveillance des parterres. « Les heures qu'elle emploira ainsi, dit-il, ne seront pas du moins entièrement perdues pour nous. » Je m'occupai donc du jardin ; je soignai les végétaux exotiques qui y croissaient ; je les vis alors briller dans tout leur éclat. On s'empressa même de faire tous les changements que j'avais proposés ; et ces améliorations reçurent de la part de nombreuses personnes l'approbation la plus complète. « L'esclave Théophista, dit alors mon maître, continuera à s'occuper du jardin. » Les heures que j'y passais avec Lydie étaient ma seule récréation, mais elle m'était bien douce.

» L'adroit marchand ne tarda pas à découvrir que j'étais chrétienne ; il fit semblant de ne pas s'en être aperçu. Seulement il répétait de temps en temps : Les esclaves chrétiens sont les plus fidèles, les plus complaisants, les plus laborieux. C'est cependant une marchandise bien dangereuse. Car s'il leur arrive d'être jetés aux bêtes ou brûlés, qui dédommage les propriétaires de la perte qu'ils éprouvent? Cependant Lydie espérait toujours le convertir à notre religion. Ah! disait-elle, c'est seulement alors que notre union sera vraiment heureuse, c'est alors que notre maison deviendra une demeure vraiment céleste !

» Lydie tomba dangereusement malade. On craignit de la perdre. Elle pria son mari de venir auprès d'elle ; il y consentit avec peine. Car, comme tous les hommes qui ne sont occupés que des choses terrestres, il avait une grande crainte de la mort. Cependant il vint. Il s'approcha du lit avec toutes les marques de la plus grande terreur. Il ne fut pas peu surpris de la trouver gaie et contente. Il ne pouvait concevoir comment il était possible qu'elle vît arriver la mort sans crainte. Il lui en témoigna sa surprise. Mais elle lui répondit : « Mon ami, le courage que j'ai, en voyant ma fin arriver, vient de ce que je suis chrétienne. Ah! combien je désirerais que tu le fusses aussi ! me voilà obligée d'abandonner les trésors que nous avons amassés ; il te faudra un jour, bientôt peut-être, t'en séparer aussi ! mais un plus digne trésor m'attend dans l'autre monde. Puisses-tu t'en rendre digne! Encore une prière, dit-elle en regardant ses enfants qui, aux pieds de son lit, pleuraient et se désespéraient. Ces trois enfants que voilà, je les ai fait élever dans la foi du Christ. Cette

croyance est le bien le plus précieux que je puisse leur laisser après moi. Je t'en supplie, ne tente pas de le leur ôter. Théophista est chrétienne comme moi, elle a toujours été l'amie de mes enfants et le sera toujours. Laisse-leur cette fidèle institutrice, je t'en supplie; promets-le moi et je mourrai contente. »

» Sa sérénité et son calme, dans un pareil moment, sa tendre sollicitude pour ses enfants, causèrent à son mari la plus grande émotion. Il lui promit d'acquiescer à ses prières, et la quitta en pleurant. Cependant Lydie se rétablit; mais son courage et ses discours avaient fait sur son mari une impression qui ne s'effaça jamais entièrement. Il se montra plus favorable aux chrétiens; il nous écouta avec plus d'attention lorsque Lydie et moi nous parlions d'eux; et lorsque la clémence de l'empereur fit cesser les persécutions dans notre ville, il accompagna Lydie au service divin, et me permit de l'y suivre.

» Le jour qui vit cesser la persécution apporta un changement notable dans notre ville. Un grand nombre de personnes de la plus haute distinction se convertirent à la foi. Ces conversions portèrent leurs fruits. Les esclaves commencèrent à être traités avec moins de brutalité. Beaucoup de riches marchands et de grands propriétaires donnèrent la liberté à ceux de leurs esclaves qui étaient chrétiens; mais ce fut en vain que Lydie pria son mari de suivre un si noble exemple; elle ne put même obtenir de lui que je quittasse mes habits d'esclave. Il craignait sans doute que je ne vinsse à m'échapper et que je ne lui fisse perdre ce que je lui avais coûté. Aussi il ne s'est pas encore fait baptiser; il remet de jour en jour à célébrer cette importante cérémonie. Tant il est difficile à l'homme, avide des biens de la terre, de conquérir le royaume des cieux! Quoique la sordide avarice de ce marchand m'ait fait passer plus d'une heure pénible, cependant j'en dois de bien délicieuses à l'amitié de la bonne et noble Lydie. Dans cette maison je n'ai l'air que d'une pauvre esclave, mais en réalité je suis libre, heureuse, je passe des jours tranquilles, utile à ceux qui m'entourent, et souvent l'objet de leur amour et de leur bénédiction. »

Quand Théophista eut fini de parler, Eustache prit la parole et leur raconta les événements de sa vie depuis seize ans. « Ce qui nous est arrivé ainsi qu'à nos enfants, ma chère Théophista, ne peut être que l'ouvrage de la divinité.

» Je vois maintenant la main de Dieu à chaque pas de notre vie, qui jusqu'ici avait été si obscure pour moi! Je répétais sans cesse ces paroles au fond de mon cœur : celui qui se fie en Dieu n'a point à craindre la gueule entr'ouverte du lion! Et cependant, bientôt après, mes deux fils me

furent enlevés par les bêtes féroces ! Mais comme, depuis ce temps, Dieu nous a miraculeusement sauvés! Comme il vient de faire éclater et sa sagesse et sa bonté! Ah! si nous étions restés dans la tranquille possession de nos richesses et de nos jouissances, si, nous avions continué à vivre au milieu d'une société brillante et corrompue, comme nous aurions vite oublié la loi de notre Sauveur ! L'éducation des enfants n'est-elle pas aussi exposée, dans une maison riche, aux plus grands dangers? Comme il nous eût été difficile de donner aux nôtres une éducation pieuse! mais Dieu a voulu qu'il en fût autrement! Il nous a enlevé nos biens, nos amis, la faveur de l'empereur; il nous a séparés l'un de l'autre; il nous a privés de nos fils et accablés de toutes sortes de maux. J'ai été obligé de conduire la charrue, et l'expérience m'a enseigné combien de mal on éprouve à gagner son pain. C'est dans la solitude que j'ai appris à connaître et Dieu et moi-même; les divins préceptes de Jésus ont jeté dans mon cœur des racines de plus en plus profondes. Et toi, ma pauvre Théophista, n'as-tu pas été réduite à l'humble condition d'esclave. Mais les humiliations mêmes que tu as endurées sont de véritables flammes qui t'ont purifiée de tout péché. Nos fils aussi se sont formés à une rude école; ils ont appris à travailler et à prier.

» Nos souffrances n'ont pas été utiles à nous seuls. Dieu m'a aidé, et j'ai réussi à faire des habitants du village que j'ai habité un peuple bon, vertueux et craignant Dieu. De ton côté, Théophista, tu as apporté le bonheur, la paix et la bénédiction divine dans la maison où tu as vécu. Quant à nos fils, ils se sont montrés reconnaissants envers leurs bienfaiteurs; pleins de force et de santé, grâce à l'éducation qu'ils ont reçue, ils ont pu, dans les jours de danger, contribuer au salut de la patrie. Enfin notre heureuse réunion nous paie amplement aujourd'hui des douleurs que nous avons souffertes; mais c'est au ciel que nous attend la seule récompense que nous puissions ambitionner. »

Son épouse et ses fils applaudirent à ses paroles; ils se réjouirent des douleurs qu'ils avaient endurées, louèrent Dieu, et le remercièrent de ses bienfaits.

Cependant la nuit était venue; la lune brillait au ciel et éclairait le pays de sa pâle lumière. Toute la nature était plongée dans un profond silence. On entendait seulement le doux murmure d'un ruisseau dans les eaux duquel l'astre des nuits mirait ses rayons. Le parfum des fleurs montait au ciel comme un encens divin; de même les cœurs purs de cette famille s'élevaient avec amour au séjour de la divinité.

Eustache se leva. « Il se fait tard, dit-il, mon devoir m'appelle; il

faut que j'aille entendre le rapport du jour sur l'armée et donner des ordres pour demain. Vous, mes enfants, reconduisez votre mère jusque chez Lydie. Son absence pourrait inquiéter ses maîtres. Demain, ma chère Théophista, j'irai mettre un terme à ton esclavage et exprimer ma reconnaissance à ta digne amie. »

CHAPITRE XVIII.

ENTRETIENS A TABLE.

Le lendemain matin, au moment où Eustache allait sortir du palais, il vit ses deux fils qui venaient à sa rencontre. Il se rendit avec eux chez Théophista; mais on lui dit qu'il était de trop bonne heure pour que Théophista et Lydie pussent recevoir sa visite; que, quant au maître de la maison, il s'était rendu dans le camp, au lever du soleil, pour y acheter différents objets provenant du butin fait sur l'ennemi. Eustache se rendit avec ses fils dans le jardin, où brillait une vive rosée qui scintillait aux rayons du soleil levant. Il s'y promenèrent quelques moments en causant ensemble; soudain ils aperçurent deux femmes qui accouraient au-devant d'eux; l'une, grande et élancée, était vêtue d'une robe d'une blancheur éclatante, dont les plis fins et élégants tombaient gracieusement jusqu'à terre; un manteau de pourpre, dont les bords étaient tissus d'or, couvrait ses épaules; elle releva le voile léger qui cachait aux regards sa noble et touchante figure; dans ses cheveux brillaient des perles d'or artistement travaillées. Cette femme était Théophista. Eustache, en la voyant si différente de ce qu'elle était la veille, ne pouvait revenir de son étonnement. Son air pâle et abattu avait fait place à un visage riant, animé de toute la félicité qui avait inondé son cœur pendant la journée précédente. Théophista, en un mot, avait recouvré toute sa beauté, et elle reparut aux yeux de son époux plus ravissante que jamais; il se crut reporté à l'époque où il la conduisit à l'autel, la tête ceinte de sa couronne de fiancée.

Sa compagne, vêtue avec la plus grande simplicité, ne paraissait autre que sa suivante. C'était Lydie. Elle avait voulu que son amie se vêtît d'une manière conforme à sa nouvelle position. On venait d'achever fort à propos un vêtement complet commandé pour une jeune princesse. Certes, lorsque Théophista, pressée par son maître avide, travaillait sans relâche à

ce beau manteau de pourpre que ses larmes humectèrent plus d'une fois, elle était loin de penser qu'elle travaillait pour elle-même. Lydie lui en fit présent, et la força de s'en vêtir de suite. Il lui allait parfaitement. Son maître, à qui sa conscience commençait à reprocher d'avoir plus d'une fois maltraité l'épouse d'un général romain, non-seulement lui rendit la liberté, mais encore lui fit présent de la magnifique parure de perles qu'elle portait en ce moment.

Après avoir embrassé sa chère Théophista, Eustache exprima à Lydie toute sa reconnaissance pour la conduite qu'elle avait tenue à l'égard de sa femme. On fit ensuite un tour dans le jardin en s'entretenant des merveilleux évènements que la bonté divine venait d'accomplir. Lydie invita Eustache, sa femme et ses fils à rester avec elle au déjeuner. On s'assit à la table de marbre, qui déjà était couverte de différents mets, de petites corbeilles remplies de fruits fraîchement cueillis et de coupes élégantes pleines de vin et de miel. La table était ombragée par une galerie de ceps de vigne, d'où pendaient de grosses grappes de raisin. Tout à l'entour régnait un parterre émaillé de fleurs de lis et de rosiers qui exhalaient de douces odeurs.

Pendant le repas, Eustache loua la magnificence du jardin. « Ce beau parterre, dit-il, ne fait pas seulement honneur à la vigilante jardinière qui en a pris soin; il sert encore à étaler la magnificence divine. Que ces fruits, destinés à nous rafraîchir de leurs sucs délicieux, flattent agréablement notre vue! Que de doux parfums ces fleurs nous envoient du sein de leur calice! Un jardin peut être comparé à un miroir où viennent se réfléchir la sagesse et la bonté de Dieu.

— C'est vrai, dit Théophista, ce jardin était pour moi un livre que le Créateur me mettait sous les yeux pour m'expliquer la parole du Christ. Cet arbre chargé de fruits m'a enseigné que je ne devais pas occuper dans le monde une place inutile, mais qu'il fallait chercher à devenir aussi riche que possible en charité, en bienfaisance et en vertus; cette vigne chargée de grappes, d'où l'homme tire le suc qui le soutient et le fortifie, cette vigne était pour moi une fidèle et gracieuse image qui m'enseignait que ce n'était qu'en m'unissant étroitement au Christ et à sa croyance que ma vie pouvait produire des fruits utiles et salutaires; ces humbles plantes que je vois autour de moi, dont les Juifs des temps anciens étaient obligés de donner un dixième, me rappelaient le précepte de Jésus : Observez fidèlement les plus simples commandements ; et ces plantes, que je voyais croître avec déplaisir, que j'arrachais avec leurs racines comme une dangereuse ivraie, elles me rappelaient cette belle maxime de Jésus :

Tout arbuste qui n'a pas été planté des mains de mon père sera arraché avec ses racines ; et je me disais : — Ce que nous entreprenons sans l'aide de Dieu ne peut jamais prospérer. La plus humble semence que je jetais en terre, et qui bientôt s'élevait parée d'un riche feuillage, était pour moi une leçon instructive et un encouragement au bien. Je voyais comment, dans les œuvres de Dieu, le bon et le beau naissent des plus petites choses, et vont toujours en croissant, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à leur entier développement. »

Théophiste l'interrompit et lui dit : « Ma bonne mère, ton jardin a été pour toi aussi utile qu'instructif; la vie pastorale n'a pas été pour moi d'une utilité moins grande. Au milieu des montagnes solitaires où je faisais paître mes troupeaux, je n'avais pour compagnon que le berger, je n'apercevais que le loup qui, de temps en temps, venait rôder autour de la bergerie. Aucun évènement ne signalait notre vie. Seulement quelquefois c'était une brebis qui s'égarait ou qui disparaissait dans un précipice. Ces tableaux m'inspiraient aussi d'instructives comparaisons que me fournissaient les préceptes de notre divin Sauveur. La belle parabole du berger et du loup ne nous met-elle pas sous les yeux tout ce qui a rapport à la passion du Sauveur, à la confiance, à l'amour que nous devons avoir pour Dieu ? J'apprenais aussi qu'un bon pasteur doit connaître toutes ses brebis, les appeler chacune par son nom, marcher à leur tête, et, sa houlette en main, les conduire vers de vastes prairies, sur les bords de limpides ruisseaux ; car c'est ainsi que nous conduit notre céleste pasteur. Je voyais encore avec quel empressement les brebis obéissent à leur berger, comme elles reconnaissent sa voix, comme elles suivent ses pas, sans se laisser jamais égarer par une voix étrangère. Nous devons imiter leur exemple, suivre et toujours écouter le pasteur de nos âmes. et fermer l'oreille à des voix séductrices.

» Quand je voyais le loup venir attaquer et égorger mes pauvres brebis, et que j'accourais pour les défendre, je me rappelais ces belles paroles de Jésus : Je suis un bon pasteur, je suis prêt à donner ma vie pour mon troupeau, et personne ne pourra l'arracher de mes mains. Ah ! disais-je alors, qui pourrait ne pas l'aimer et se fier à lui ! Sans lui, le genre humain ne serait qu'un immense troupeau sans pasteur. La comparaison de Jésus sur la brebis égarée donne une bien juste idée de la vie pastorale. Lorsqu'il m'arrivait de perdre une brebis et de la retrouver, que ma joie était grande ! que j'avais de plaisir à en charger mes épaules, à dire à mes voisins, à mes amis : J'ai retrouvé ma brebis ! Comme tout cela me rappelait la vie et les paroles du Sauveur. C'est ainsi, a-t-il dit, que sera la

joie du ciel pour la pénitence d'un pécheur. Ces paroles me transportaient d'admiration et d'amour. J'aurais voulu pouvoir dire à tout pécheur repentant : Ne serais-tu pas la brebis retrouvée? Enfin quand une d'elles disparaissait dans un précipice et que je parvenais à l'en retirer, je me rappelais encore ces paroles de Jésus : — Qui de vous, en voyant tomber dans une fosse son unique brebis, ne se hâte de la sauver, fût-ce même un jour de sabbat, et, à plus forte raison, si c'est un homme? — Aussi je me suis promis de toujours risquer ma vie pour sauver celle de mes semblables.

» J'éprouvais toujours un sentiment de tristesse quand je voyais approcher le jour où il me fallait séparer les béliers et les génisses, les uns pour être immolés, les autres pour continuer de paître dans de riants pâturages. Je pensais au jour terrible où le Fils de l'Homme apparaîtrait dans toute sa majesté pour séparer les bons d'avec les méchants, et condamner les uns à d'éternels tourments et conduire les autres à une félicité sans bornes. »

Théophiste termina ainsi : « Je vous ai peut-être trop longuement entretenus d'un sujet qui vous est familier; mais il appartient à la vie pastorale, c'est là tout ce que je pouvais vous en raconter de plus important. Je vous ai fait lire dans le livre que Jésus a ouvert pour les plus simples pasteurs, au fond des plus profondes solitudes, livre rempli de comparaisons sublimes, qui réveillent en nous de la manière la plus aimable les plus sérieuses idées pour notre bonheur dans ce monde et notre salut dans l'autre.

— Mon livre à moi, dit Agape, c'était le champ que je cultivais. Qu'il me soit permis de vous dire quelque chose de ce qui, dans cet état, me procura tout à la fois du bonheur et de l'instruction. Pendant que j'étais occupé à préparer mon champ à recevoir la semence, que j'en arrachais les ronces, les épines, que je le débarrassais des pierres dont il était encombré, que je l'entourais d'une haie, pour le protéger contre les dévastations des hommes et des animaux, je pensais à tout ce que j'avais à faire pour préparer mon âme au bien et la préserver des mauvaises influences, afin que la semence de la parole divine pût y fructifier. Le travail, la réflexion et la foi élevaient mes pensées, et je me disais souvent : Celui dont le cœur ressemble à un terrain encombré de pierres, sans fond et sans profondeur, qui y laisse croître les ronces et les épines de l'avarice et de la volupté, ne pourra jamais retirer aucun fruit de la parole divine. Quand je voyais ensuite les champs que j'avais cultivés se couvrir d'un froment délicieux, et que j'apercevais également la funeste

ivraie s'élever de toutes parts avec tant de force que je ne pouvais plus l'arracher, je me disais : Voilà comme Dieu souffre avec patience que les méchants se mêlent aux bons, mais ils ne pourront échapper au châtiment qui les attend. Quand enfin le moment de la moisson était arrivé, et que nous entassions les gerbes les unes sur les autres en poussant des cris de joie et en livrant aux flammes l'ivraie et les épines, alors je pensais à la grande journée dans laquelle les anges du Seigneur arriveront, comme des moissonneurs, jetteront dans des fournaises ardentes tous ceux qui auront fait le mal, tandis que les justes brilleront pour l'éternité dans le royaume de leur père, comme d'éclatants soleils.

» Mes instruments de labourage furent aussi pour moi une source d'utiles réflexions. Quand je mettais la main à la charrue, en songeant que c'était le moment du travail et de la peine, je me disais qu'il en était de même dans les choses divines, qu'il ne fallait jamais se laisser arrêter par la perspective de la peine et de la fatigue, mais qu'au contraire il fallait faire le bien sur-le-champ avec dévouement et courage. Quand je passais le blé dans le crible pour séparer le bon d'avec le mauvais, je me rappelais ces paroles de Jésus : — Les épreuves et la tentation sont pour l'homme comme le crible pour le grain. — Quand je le mesurais, je pensais à ces paroles : — La mesure que vous ferez aux autres, on vous la fera à vous-même. — Quand j'étais au moulin, où le plus souvent je n'entendais que des paroles impies, l'aspect de la meule me redisait ces paroles de Jésus : — Malheur à celui qui fait le mal ! il serait moins à plaindre si on lui attachait une meule au cou et qu'on le jetât au fond de la mer.

» Mais la parabole qui me charmait le plus, c'était celle de la graine de froment enfouie dans le sein de la terre pour s'élever bientôt à sa surface. Elle apprend au laboureur dont la main répand ses semences fécondes dans les sillons que bientôt la tombe le dévorera, mais elle lui enseigne en même temps que du sein de la mort naîtra pour lui une vie brillante et éternelle.

» C'est ainsi que l'homme des champs, en cultivant la terre, est conduit à se rappeler tous les préceptes du Sauveur, et peut puiser, dans l'exercice de ce travail, des sentiments nobles et élevés. Il y a dans la morale de Jésus quelque chose de si naïf et de si sublime, de si clair et de si touchant, que cela seul suffirait pour prouver sa divine origine. »

CHAPITRE XIX.

UNE FEMME CHRÉTIENNE

Lydie, qui jusque-là avait gardé le silence, prit alors la parole : « Il est vrai, dit-elle modestement, et ceci a toujours été pour moi un sujet de surprise, que le Christ a su mettre ses doctrines à la portée des plus modestes intelligences. Je m'en suis aperçue bien souvent en me livrant à mes affaires de ménage, ou en les confiant à mes domestiques. Allumez la lampe, nettoyez ces ustensiles, raccommodez ces habits : ces simples phrases suffisaient souvent pour rendre une parabole claire et intelligible aux plus humbles esprits.

» Mon père, avant même la prédication de l'Évangile, désirait ardemment d'obtenir des solutions sur les vérités les plus importantes pour les hommes éclairés et réfléchis. Il recherchait avec avidité la compagnie des savants. Un homme des plus instruits, à qui sa figure sévère et sa longue barbe donnaient un air vénérable, était admis souvent à notre table, il nous parlait beaucoup du créateur de l'univers, de la vertu, de l'immortalité de l'âme; mais il en parlait dans des termes si élevés, si magnifiques, que j'y comprenais très peu de chose, et que je n'en ai pas retenu un seul mot. Mais quelle admirable simplicité dans ces paraboles où Jésus a déposé les trésors de sa sagesse, qui sont aussi faciles à comprendre qu'à retenir! Elles sont pour moi d'une vérité évidente, et bien des fois, dans mon ménage, j'ai eu lieu d'en faire l'application.

» Lorsque j'allume une bougie, je me rappelle que nous devons étaler nos lumières aux yeux de tous les hommes, afin de les rendre témoins de nos bonnes œuvres. Quand les domestiques nettoient les coupes, les amphores, et les rendent nettes et brillantes, je me rappelle que tout ce qui est exposé dans ces vases doit être de la plus grande pureté, c'est-à-dire acquis avec droiture et probité. Quand je juge à propos de faire réparer de vieux habits, je me garde bien d'en détacher le plus petit morceau de toile: ce serait de la dissipation, et il ne pourrait en revenir rien de bon. Je me rappelle alors la belle parabole de Jésus, qui nous dit : Que notre vertu ne doit pas ressembler à un misérable raccommodage, mais bien à un habit neuf et sans pièces. Il n'est pas jusqu'à la simple action d'enfiler

une aiguille qui ne me rappelât une grande moralité. Un chameau, me disais-je, ne peut pas plus passer par le trou d'une aiguille qu'un avare ne peut entrer dans le royaume des cieux. Et je dois ajouter ici que lorsqu'un de ces animaux venait à s'arrêter devant notre maison, je trouvais cette parabole d'une justesse frappante. La pauvre bête! me disais-je; elle ploie sous les trésors dont elle est chargée; mais que lui en revient-il? L'avare ressemble à cet animal; il entasse trésors sur trésors, sans pouvoir en faire aucun usage. Le chameau doit être déchargé de son fardeau avant d'entrer dans son étable; de même l'avare doit se dépouiller de son attachement aux biens de ce monde, s'il veut voir s'ouvrir devant lui la porte qui conduit à la vie et à la félicité éternelles.

» Quand j'allais dans la basse-cour donner à manger à la volaille, la poule qui rassemblait ses petits à l'ombre de ses ailes était pour moi une image de l'amour de Jésus, qui veut nous rassembler tous autour de lui et nous prendre sous sa divine protection. La colombe était pour moi l'image de l'innocence et de la simplicité, et le petit oiseau, qui abandonnait l'arbre sur lequel il était perché, pour venir becqueter quelques menues graines, me prouvait que Dieu pense à toutes ses créatures et qu'il ne m'abandonnerait pas. »

Ce fut avec un vrai plaisir qu'Eustache entendit ces paroles. « Oui, c'est vrai, dit-il, les préceptes du Christ sont aussi bons dans les grandes que dans les petites choses; ses paraboles sont aussi belles qu'agréables! La nature entière s'est animée à sa voix; il a écrit les plus sages sentences. Un enfant peut les comprendre, et l'homme y trouve pour sa vie entière le sujet d'utiles réflexions. »

Eustache se tut. Alors Achas et Antioche, qui, depuis quelques moments, se tenaient à l'écart, s'approchèrent du petit groupe. Ils venaient d'apprendre que l'épouse et les enfants de leur général étaient retrouvés. Ils étaient accourus pour les embrasser; mais leur joie était si vive, qu'ils ne pouvaient proférer une parole. De grosses larmes mouillaient leurs joues basanées. Théophista leur tendit amicalement la main. Agape et Théophiste les embrassèrent. Achas dit alors : « J'ai pleuré bien amèrement votre prétendue mort; mais si mes larmes ont été amères alors, elles sont bien douces aujourd'hui. » Antioche ajouta : « Je crois vous voir revenir de l'autre monde. Le bonheur qui, en ce moment, inonde mon âme est égal à celui que dut éprouver Madeleine lorsqu'elle vit Jésus ressuscité paraître devant elle. »

Eustache prit alors la parole. « Il est temps que je me rende au camp. Vous, mes enfants, vous m'accompagnerez; toi, Théophista, reste ici

jusqu'à mon retour. » Quand Eustache arriva au camp, il se fit un mouvement extraordinaire, un bruit tumultueux s'éleva; mais bientôt tout fut apaisé; l'armée entière, rangée en bataille, salua son général et ses deux fils par des acclamations dont le bruit couvrait le son des trompettes. Tous s'écriaient avec transport : « Quelle joie pour l'heureux père, de trouver ses enfants dans ces deux officiers dont il avait déjà su distinguer et récompenser la bravoure et le talent! »

Eustache donna, le soir, une belle fête à son armée. Le lendemain, il partit avec elle. Il était à cheval, à la tête de ses légions. Derrière lui s'avançait son épouse, dans un superbe char de voyage, ayant à ses côtés ses deux fils, montés sur de magnifiques coursiers.

CHAPITRE XX.

SOIS MOI FIDÈLE JUSQU'A LA MORT ET JE TE DONNERAI LA COURONNE DE LA VIE ÉTERNELLE



EUSTACHE était aussi heureux qu'il est possible de l'être ici-bas. Il venait de triompher des ennemis; il avait retrouvé sa femme et ses fils qu'il croyait à jamais perdus pour lui. Enfin il retournait à Rome, où le peuple, instruit de ses victoires, se préparait à le recevoir dignement.

Lorsque Eustache arriva à Rome, Trajan venait de mourir. Adrien, son parent et son fils adoptif, avait été proclamé empereur. Celui-ci, partisan du polythéisme païen, avait en horreur la doctrine évangélique, qui proclame l'existence d'un seul Dieu. De plus, il était superstitieux, adonné au culte de l'idolâtrie et des augures, et jaloux de la gloire de son devancier; cruel et vindicatif, il ordonna de nouvelles persécutions contre les chrétiens.

Trajan avait, il est vrai, déployé beaucoup de cruauté envers les chrétiens. Un grand nombre d'entre eux périrent dans les plus affreux supplices; entre autres Ignace, évêque d'Antioche, l'un des disciples de saint Jean, que l'empereur fit venir à Rome et jeter aux bêtes féroces.

Mais Trajan était revenu à de meilleurs sentiments envers les chrétiens. Les rapports des gouverneurs des provinces de l'empire durent beaucoup contribuer à ce changement. Une lettre de Pline, gouverneur de Bithy-

nie, rend un glorieux témoignage de la conduite des chrétiens. Pline y dit que les révélations qui lui ont été faites par ceux que la crainte d'une mort cruelle détacha du christianisme, et par ceux qui, fidèles à leur foi, périrent au milieu des supplices, l'ont amené à savoir qu'ils s'assemblaient un jour de la semaine pour chanter les louanges du Sauveur; qu'ils faisaient vœu de ne faire aucun mal à leur prochain, de ne commettre ni vol, ni mensonge, ni adultère, de rester fidèles à leurs engagements, de restituer avec intégrité les dépôts qui leur auraient été confiés; mais que leurs assemblées avaient été dissoutes depuis qu'un ordre de l'empereur les avait interdites.

Trajan, comme nous le voyons par sa réponse à Pline, suspendit la persécution contre les chrétiens; il n'abolit pas la peine de mort, probablement par des motifs de politique; mais il défendit d'inquiéter les chrétiens, d'accueillir les accusations portées contre eux. La persécution cessa donc presque entièrement. L'empereur Adrien, qui par la suite fit placer des idoles aux lieux mêmes où Jésus était né, où il était mort, où il avait ressuscité, l'empereur Adrien, à peine arrivé à la tête du gouvernement, fit éclater contre les chrétiens la haine la plus violente. Le feu de la persécution, éteint presque entièrement, se ralluma de toutes parts. Les chrétiens périrent dans les plus affreux supplices; on entendit retentir de nouveau ce cri terrible : « Les chrétiens aux lions! »

Eustache, en arrivant à Rome, fut reçu avec bonté par l'empereur, qui le complimenta sur sa victoire, l'assura de sa bienveillance et le combla de magnifiques présents. L'empereur ordonna même une fête pour célébrer les triomphes d'Eustache. Au jour fixé, il se tint prêt à se rendre au temple pour aller en remercier les dieux. Eustache devait l'accompagner et répandre de l'encens sur les flammes ardentes qui brûlaient sur l'autel, et pour recevoir en même temps une couronne de lauriers des mains de l'empereur; mais Eustache refusa de le suivre et de passer le seuil du temple.

« Quoi! s'écria l'empereur transporté de fureur, tu ne veux pas rendre grâces de ta victoire aux dieux de la patrie; tu ne crois pas leur devoir de la reconnaissance de t'avoir rendu ta femme et tes enfants!

— Je suis chrétien, répondit noblement Eustache; c'est le Dieu que j'adore qui m'a donné la victoire; c'est lui qui m'a rendu ma femme et mes enfants; c'est à lui seul que je dois des actions de grâces. Jamais je n'adorerai vos dieux; ce ne sont que de vains rêves de l'imagination des hommes, que des idoles faites de leurs mains, avec de la pierre et de l'airain. J'adore le Dieu vivant, le seul véritable, celui qui a créé le ciel et

la terre, et qui nous a envoyé son fils pour nous racheter du péché, de la perdition et de la mort. »

A ces paroles, la colère la plus vive brilla dans les yeux de l'empereur; cependant il se contint, il affecta même du calme, de la douceur. Il eût été impolitique, peut-être même dangereux, de persécuter déjà le glorieux triomphateur. Adrien le sentit; il voulut d'abord essayer ce que pourraient sur lui les promesses, les flatteries; il y employa toute son éloquence; Eustache fut inébranlable. L'empereur le quitta sans donner aucune marque visible de mécontentement; mais la perte d'Eustache était résolue.

A l'exemple de son époux, Théophista et ses enfants étaient déterminés à périr plutôt que de renier Jésus-Christ. Ils s'encouragèrent mutuellement dans leur généreuse détermination, ne doutant pas qu'ils n'eussent été réunis vivants pour glorifier par leur mort Dieu leur sauveur.

L'empereur, voyant que les promesses, les flatteries, étaient sans pouvoir sur Eustache, essaya de l'effrayer par des menaces. Il le fit venir devant lui et lui dit: « Il paraît que tu n'as pas changé de résolution; que ta femme, tes enfants, s'obstinent dans le même refus. Il faut obéir à mes ordres, où je t'abandonnerai toi et ta famille aux mains de la justice. » Eustache lui répondit: « Je suis prêt à me conformer à vos ordres, en tant qu'ils seront justes et raisonnables, et à répandre, comme je l'ai déjà fait tant de fois, mon sang pour le peuple romain; mais je ne puis agir contre ma conscience. Dieu seul a droit de commander; c'est à Dieu qu'il faut obéir, non aux hommes. »

L'empereur le dépouilla alors des insignes du généralat; il ordonna à ses gardes de le conduire en prison et fit arrêter en même temps Théophista et ses deux enfants. Ils furent mis en jugement. Théophista et ses fils déclarèrent qu'ils étaient chrétiens, qu'ils voulaient vivre et mourir dans le sein de cette religion. Ils furent condamnés à être jetés aux animaux du cirque.

Le cirque était un vaste bâtiment de forme ronde. Des bancs de pierre s'élevaient en amphithéâtre à une prodigieuse hauteur, de manière à pouvoir contenir une foule immense. Le jour fatal arriva; de bonne heure une innombrable multitude envahit l'enceinte publique. Le noble général, sa femme et ses enfants furent introduits, accompagnés d'un détachement de soldats et d'officiers de justice. Ils les placèrent au milieu d'un tertre élevé, puis se retirèrent; mais ces âmes héroïques se réjouirent de

cueillir la palme du martyre à la place même où avait péri le généreux Ignace.

La multitude demandait à grands cris qu'on lâchât les bêtes féroces. Pour ce peuple cruel, c'était un bien doux spectacle que de voir la dent des lions déchirer les membres de malheureux innocents. Les barrières furent levées : quatre lions terribles se précipitèrent dans le cirque ; mais, loin de déchirer les saints martyrs sur lesquels la multitude s'attendait à les voir se jeter, ils se couchèrent à leurs pieds comme de doux agneaux. La foule se sépara en murmurant : ces hommes ne comprenaient pas qu'ils étaient plus féroces que les lions mêmes.

L'empereur fut très mécontent de cet événement. Il condamna Eustache et sa famille à être brûlés vifs. Le bûcher employé pour ce supplice avait la forme d'un bélier. Le jour fixé pour cette affreuse exécution vit une grande multitude se rassembler autour de l'effroyable fournaise. Les martyrs y furent jetés et enfermés. Eustache, en s'en approchant, leva les yeux et les mains au ciel, et pria à haute voix. Ses fils et leur mère suivirent son exemple. « Dieu tout-puissant, écoute notre prière : permets que ces flammes, qui vont dévorer notre corps, purifient notre âme de toute souillure, afin que nous puissions recueillir l'héritage de tes élus. Déjà la flamme brille, les victimes sont prêtes, patientes et résignées. Que ta sainte volonté s'accomplisse. Agrée le sacrifice de notre vie comme tu as agréé celui d'Abel, d'Abraham et d'Étienne, le premier martyr chrétien, et reçois-nous dans le bienheureux empire de ton éternité. »

Après avoir achevé cette prière, ils entendirent dans le fond de leur cœur une voix divine qui répondait : « Ainsi soit-il. »

Eustache, Théophista et ses fils furent jetés dans le bûcher et périrent aussitôt. Leurs âmes montèrent au ciel. On ouvrit le bûcher trois jours après, et on retrouva les corps entiers, qui n'avaient point été, dit-on, atteints par les flammes. De pieux chrétiens les ensevelirent.

La mémoire de ces martyrs devint le digne objet des bénédictions chrétiennes; et, pour rendre leurs noms à jamais impérissables parmi les fidèles des âges futurs, ils furent inscrits dans le livre des saints martyrs, et le vingtième jour du mois d'avril est consacré à la célébration de leur souvenir.

Quand la persécution, qui dura encore deux siècles, eut entièrement cessé, on bâtit une chapelle dans les environs de Tibur, aujourd'hui Tivoli, au lieu même où Eustache, en allant à la chasse, eut sa première

apparition. Depuis on éleva en cet endroit une magnifique église qui subsiste encore, en mémoire de la bienfaisance d'Eustache, qui fut le commencement de sa conversion et lui acquit la bienveillance divine. Tous les ans, le peuple romain apporte dans cette église d'abondantes aumônes, qui sont distribuées aussitôt entre tous les indigents. Cet acte de piété est toujours suivi de l'invocation suivante : « Accorde, ô Seigneur, à tes humbles serviteurs qui suivent l'exemple du bienheureux Eustache, et qui, par leurs aumônes, soulagent les pauvres de ton église, accorde-leur ce qu'ils te demandent avec instance afin qu'ils puissent un jour se réjouir avec toi au milieu de ta magnificence céleste, par les mérites de Jésus-Christ. Ainsi soit-il. »







La Comtesse de Toggenbourg





ITHA.

CHAPITRE PREMIER.

QUELS ÉTAIENT LES PARENTS D'ITHA.



Il y a huit cents ans environ, la bienfaisante lumière de l'Évangile était généralement répandue en Allemagne; déjà son influence divine et ses célestes clartés avaient dompté les passions sauvages, adouci les mœurs grossières, éveillé dans les cœurs des hommes des sentiments plus élevés, et introduit dans leurs rapports la bonne harmonie et l'humanité. A cette époque on voyait sur les bords de l'Iller un vaste et antique château, habité par deux frères, les illustres

comtes Hartmann et Othon de Kirchberg. Ces seigneurs avaient gagné l'estime de leur prince par leur bravoure, et l'amour de leurs vassaux par leur justice et leur affabilité.

Ces deux nobles comtes avaient fait partie de la première croisade (1) et s'étaient jadis rendus en Palestine, pour prendre part à la conquête des saintes contrées où se sont accomplis les principaux événements de notre religion. Ils y étaient appelés par l'intérêt général de la chrétienté et par le soin de leur propre salut; aussi employèrent-ils toute leur puissance à assurer le succès de cette pieuse entreprise.

L'Allemagne possédait déjà plusieurs monastères de l'ordre de Saint-Benoît, et tous les esprits impartiaux voyaient dans ces religieux les instruments les plus habiles que la Providence pût employer pour répandre dans les cœurs les semences précieuses de la parole divine, et apprendre

(1) Le temps des croisades où toute la chrétienté prit la *croix*, *se croisa* pour reconquérir sur les infidèles le tombeau vénéré du Christ, est l'époque la plus brillante du moyen âge, la plus féconde en résultats de toutes sortes. L'Europe, barbare encore, se réveille enfin à la voix d'un pauvre ermite, Pierre, qui trace le tableau effrayant des misères des chrétiens d'Orient et du délaissement où se trouve le berceau de la religion. « Au secours, s'écrie-t-il, *Dieu le veut!* » Et à cette injonction, faite au nom de la divinité, les querelles et les guerres cessent entre les princes chrétiens; ils n'ont plus qu'une haine, c'est contre les infidèles; un même désir, conquérir le divin tombeau et faire triompher la croix là où elle triompha naguère de l'enfer et du monde.

Dans l'espace de cent soixante-quinze ans, de l'an 1095 à l'an 1270, les chrétiens entreprirent six croisades; ils conquirent successivement la Palestine et l'empire de Constantinople, où ils fondèrent d'éphémères monarchies, dont les premiers chefs furent Godefroi de Bouillon, et Baudouin, comte de Flandre.

C'est des croisades que date la civilisation moderne. Les peuples s'ouvrirent à des idées et à des mœurs nouvelles; le cercle des connaissances s'agrandit considérablement; les arts prirent un essor et un caractère nouveau; on commença à secouer le joug pesant des seigneurs, et la première conquête de la liberté fut l'affranchissement des communes sous Louis-le-Gros. La politesse succéda à la grossièreté; la parole de l'orateur éloquent parvint à balancer l'influence exclusive du guerrier bardé de fer; ce fut par excellence un temps de poésie et d'héroïsme. L'exaltation s'était emparée de toutes les âmes, et bientôt la chevalerie, naissant de ces idées et de ces instincts nouveaux, n'eut plus qu'une seule et magique devise : *Dieu, l'honneur et les dames*. Alors les châteaux retentirent de gais et doux refrains et de fanfares d'allégresse, de brillants tournois rassemblèrent l'élite de la noblesse qui étalait toutes les splendeurs de ses richesses, de sa courtoisie et de son courage. Les troubadours, les trouvères, les minnesingers chantèrent les exploits des vainqueurs, les dames distribuaient des couronnes plus enviées que celles des rois, et peu à peu l'humanité s'avança vers la civilisation actuelle, la plus admirable de tous les temps, celle où l'homme a compris toute sa dignité et la grandeur de sa mission sur la terre, celle où il a déployé le plus de génie et où il a conquis trois choses qui lui avaient jusqu'ici toujours échappé : la liberté, le temps et l'espace!

aux hommes à féconder la terre encore stérile, en cultivant les grains nourrissants et les fruits savoureux.

Frappés des bienfaits que ces monastères répandaient autour d'eux, les comtes Hartmann et Othon résolurent, avant leur départ pour la Palestine, d'en établir un dans leurs domaines. Ils avaient fait venir un grand nombre d'ouvriers et avaient rassemblé les sommes nécessaires pour une fondation de cette nature; à force de sollitations, ils obtinrent que quelques religieux du monastère Saint-Blaise, dans la Forêt-Noire, viendraient surveiller ces travaux. Ils firent tant aussi par leurs soins empressés et par leurs sages dispositions que, dès l'an 1099, Gebhard III, évêque de Constance, put consacrer solennellement la nouvelle église, et les religieux, mis en possession des vastes bâtiments qui leur étaient consacrés, choisirent Werner pour leur premier abbé. Ainsi fut fondé le monastère des bénédictins de Wiblingen, qui, dès ce moment, fut destiné à recevoir la dépouille des comtes de Kirchberg.



Les pieux habitants de ce monastère mirent leurs soins à répondre aux sages intentions des fondateurs. Ils travaillèrent avec zèle et sans relâche à répandre autour d'eux la doctrine de Jésus-Christ; ils s'efforcèrent de gagner les hommes et surtout la famille des comtes au royaume céleste, et d'éveiller dans tous les cœurs l'amour de Dieu et du prochain. Ils s'occupèrent aussi d'inspirer par leur exemple le goût de l'agriculture; bientôt l'heureuse influence de leurs soins éclairés produisit des fruits salutaires dans toute la contrée.

L'illustre famille qui habitait le château de Kirchberg s'efforçait d'allier à la haute noblesse de sa race une noblesse bien plus élevée encore, celle de l'âme.

Les enfants du comte Hartmann, qui, en sa qualité d'aîné, avait été investi du comté, étaient la joie de leurs parents et le gage infaillible du bonheur à venir de leurs sujets. L'innocence et la piété faisaient l'ornement des jeunes comtesses, et dès le plus bas âge le cœur de leurs frères se formait dans la pratique des sublimes devoirs de la noblesse : *protéger la veuve et l'orphelin, secourir la faiblesse et la vertu.* Ces nobles maximes se transmettaient en héritage de génération en génération, du père

mort inévitable; à partir de cet instant, je te suis donc entièrement consacrée; tous les biens qui m'attachent à la terre sont détruits; je n'appartiens plus qu'au ciel; que le reste de mes jours te soit donc dévoué, o mon père! Inconnue aux hommes, et loin des vains plaisirs du monde, que ma vie s'écoule au milieu de la solitude dans ta crainte et dans la contemplation de ta divine bontè! »

Telles étaient les pieuses pensées qui s'emparèrent aussitôt du cœur d'Itba rendue à elle-meme, et la sainte résolution qu'elle venait de prendre répandit bientôt dans son âme une douce satisfaction et la plus pure sérénité. Une réflexion s'empara pourtant d'elle : s'il m'avait fallu à l'instant même comparaître devant le tribunal de Dieu, avec quelles bonnes actions m'y serais-je présentée, disait-elle, et où serais-je maintenant? Et le souvenir de quelques imperfections qu'elle n'avait jamais aperçues au milieu des richesses et de l'abondance lui fit verser des larmes amères. Dans son repentir, elle s'écria : « O mon père céleste! pardonne-nous à tous les péchés que nous avons commis; o mon Dieu! tu nous l'as promis, pourvu que nous pardonnions nous-mêmes les offenses dont nous avons été victimes; pour moi, confiante en toi, je pardonne de tout mon cœur à mon Henri les injures et les maux qu'il m'a fait souffrir; ce n'est qu'un homme, et il a été trompé, car autrement il ne se serait pas rendu coupable d'une pareille action. Je pardonne encore à ceux qui ont abusé son esprit généreux et qui m'ont calomnié; assurément ils ne savaient pas eux-mêmes ce qu'ils faisaient. Pardonne-leur donc, o mon Dieu! et surtout oublie mes fautes et mes péchés, comme j'oublie les offenses qu'ils ont commises à mon égard. Délivre-moi de toute tentation dangereuse, et que ta bonté paternelle éloigne de moi toute occasion de péché! »

Ainsi le seul secours qu'Itba invoquait dans son malheur était la bonté de Dien, et la prière faisait toute sa consolation. Plus d'une fois, elle tourna ses tristes regards vers le noble château de Toggenbourg qui dominait la contrée, et elle se figurait les remords qui devaient entrer avec la réflexion dans le cœur du comte qu'elle avait connu si tendre et si bon; elle se représentait aussi la tristesse de ses bons serviteurs qui lui étaient si sincèrement attachés, et qui sans doute versaient bien des larmes sur son sort, et adressaient au ciel bien des vœux ardents pour son bonheur éternel. Ces pensées lui apportaient quelque consolation; pleine de confiance en Dieu, elle se résignait aisément à sa destinée si malheureuse aux yeux du monde; car, si elle était entièrement privée des biens temporels, elle possédait en elle des trésors célestes bien plus précieux; sa

conscience était pure, et elle sentait son cœur rempli de la grâce divine qu'elle n'aurait pas échangée contre la vie la plus heureuse dans le plus magnifique château.

CHAPITRE XII.

ITHA CHERCHE UNE RETRAITE

Ne voulant pas rester dans le voisinage du château, dans la crainte d'être promptement découverte, et par conséquent détournée de la résolution qu'elle avait prise et que le ciel avait acceptée, et redoutant aussi de nouveaux tourments et des traitements plus cruels encore, Itha se leva, et, s'abandonnant à la Providence, elle s'enfonça dans la profondeur de la forêt, marchant au milieu de fourrés épais et obscurs, où jamais, peut-être, un pied humain n'avait laissé de traces, et avançant au milieu de tous les obstacles avec une facilité dans laquelle la protection divine se montrait pour elle aussi évidente que lorsqu'elle l'avait soutenue et gardée saine et sauve dans sa chute. Elle avança ainsi au milieu de ces taillis, qui semblaient se refermer derrière elle pour rendre sa retraite impénétrable, jusqu'à ce que le coucher du soleil, et l'obscurité qui le suivit promptement, la missent dans l'impossibilité de continuer sa marche.

Voilà donc cette innocente comtesse, dont la jeunesse fut entourée de soins et d'égards, qui, comme une fleur délicate, fut toujours préservée de tout vent rude ou nuisible, qui, pendant toute sa vie, fut habituée à toutes les recherches de l'opulence et servie avec empressement, la voilà seule au milieu d'un lieu sauvage où, en place de riches appartements garnis de chauds tapis, elle n'aperçoit que la triste lueur du crépuscule, que des sapins noirs et de vieux hêtres, que des rochers âpres et des buissons épineux entrelacés les uns dans les autres. Elle, qui pouvait s'occuper à son gré et se reposer sur de soyeux coussins, elle ne voyait plus autour d'elle que des fragments de roc et de vieux troncs dépouillés; pour remplacer sa table somptueusement chargée de mets savoureux, elle n'avait pas même de l'eau fraîche pour étancher sa soif, et, si elle en avait trouvé, elle n'avait pas de vase pour en puiser. Chaque soir, un lit moelleux lui offrait un doux repos qui lui faisait oublier les soins de la journée et lui rendait des forces nouvelles pour le jour suivant. Maintenant elle n'a, pour reposer ses membres fatigués, que la terre dure

et froide, et, au lieu de domestiques empressés qui attendaient ses ordres et s'étudiaient à prévenir ses désirs, elle n'entend autour d'elle que les animaux sauvages, dont les cris la font frémir d'effroi.

La nuit étendit pourtant son obscurité sur la terre, et Itha, cette âme pure et timide, se trouva seule au milieu d'une immense forêt, sans nourriture, sans abri, sans un lieu de repos, privée de tout ce qui était nécessaire à son corps épuisé et à son cœur affligé. Itha, cepnedant, souffrait toutes ces douleurs parce qu'elle avait préféré son propre malheur à celui de son prochain; car si elle avait découvert à Henri les criminelles tentatives de Dominico, elle n'aurait jamais eu à supporter tous les malheurs qui l'accablaient. Mais comme elle était douée d'une vertu héroïque et d'une charité vraiment chrétienne, elle ne demanda pas la perte de Dominico, et ne voulut, comme le Seigneur, que la conversion et la pénitence du pécheur; en retour de sa douceur et de sa bonté, elle n'avait reçu que la persécution, récompense trop ordinaire de la vertu dans ce monde. Aussi sentait-elle l'accomplissement de cette sainte promesse de Dieu : « Tous ceux qui souffriront la persécution pour la justice, non-seulement jouiront des joies célestes après cette vie temporelle, mais ils goûteront encore sur la terre, dans les consolations intérieures, la vraie satisfaction et la félicité divine. »

Dans cette douloureuse situation, où la prudence humaine n'aurait vu que désespoir et mort inévitable, la pieuse et confiante Itha sut prendre son parti courageusement. Déjà, entourée des ombres de la nuit, elle pensa de nouveau à son Henri, pour lequel elle ne sentait toujours que de la tendresse, et elle éloigna de son cœur toute pensée d'inimitié, en priant de nouveau Dieu de lui pardonner, ainsi qu'à tous ceux qui avaient pris part à ses malheurs. Se recommandant encore une fois à la protection divine, elle se jeta sur la terre, épuisée de fatigue. Semblable à l'Homme-Dieu, elle n'avait pas où reposer sa tête; mais l'assistance du ciel vaut mieux que toutes les richesses de la terre, et sa protection est plus puissante que les châteaux forts et les plus vaillantes armées. Un doux sommeil ferma les yeux d'Itha, tandis qu'une pénible insomnie pesait sur tous les habitants du château de Toggenbourg, agitant les innocents d'inquiétude et de tristesse, accablant les coupables sous le poids des plus cuisants remords. Les cris des animaux carnassiers cessèrent de retentir dans la forêt, et aucun d'eux n'osa troubler le repos d'Itha, car autour d'elle veillaient les saints anges du Seigneur.

CHAPITRE XIII.

ITHA DANS LA SOLITUDE.

Au lever de l'aurore, Itha sortit de ce sommeil fortifiant, et sa première pensée fut, comme toujours, un acte de remercîment élevé vers le ciel; toutefois, ce jour-là, sa prière avait un caractère inaccoutumé de solennité. Les nombreux oiseaux réunis dans ce bocage accompagnaient ses actions de grâces de leurs douces mélodies, et, bien que la prière qu'elle adressait à Dieu fût prononcée à voix basse, elle semblait comprise par les plus petits d'entre eux, et on aurait dit que les louanges du Seigneur étaient répétées au milieu du feuillage par un chœur de ces vierges pieuses qui consacrent dans la solitude leurs tendres voix à la gloire du Très-Haut. Il n'y avait aucun arbre, aucun rameau, aucun buisson qui ne servît d'asile à ces chantres du matin, en sorte qu'ils paraissaient s'être réunis là pour fêter l'avènement de la nouvelle hôtesse de la forêt, et pour la consoler en lui disant : « Regarde-nous, faibles et ignorants oiseaux que nous sommes, et apprends à connaître la sollicitude paternelle du Tout-Puissant qui daigne pourvoir à tous nos besoins. Nous ne semons et ne moissonnons rien, nous n'avons pas de provisions amassées dans des granges, et cependant la bonté divine veille à ce que nous ne soyons pas dépourvus des aliments nécessaires à notre vie. Pourquoi donc cette même puissance et cette même bonté ne viendrait-elle pas à ton secours, pourquoi ne te conserverait-elle pas, toi bien plus chère et bien plus précieuse à ses yeux? »

Ranimée par ses pieuses inspirations, Itba se leva et s'occupa de chercher un lieu qu'elle pût approprier pour en faire sa demeure. Non loin de l'endroit où elle avait passé la nuit, un ruisseau limpide coulait du haut d'un rocher, au pied duquel se trouvait une clairière assez large, couverte de gazon et de mousse et renfermée entre de touffus sapins. Itha résolut de s'arrêter là et d'y construire une petite hutte sous le plus épais de ces arbres, dont les branches inclinées touchaient presque la terre. Mais comment une faible femme, une noble comtesse pourra-t-elle construire un simple abri avec ses mains délicates, sans le secours d'aucun instrument? *La nécessité apprend à prier*, dit un vieux proverbe allemand; *elle enseigne également à travailler*. Itba ne perdit pas un instant dans l'inquiétude et l'indécision; mais, fortifiée par sa prière matinale et par la confiance qu'elle plaçait dans le secours de Dieu, elle chercha a réunir les matériaux nécessaires à sa construction, et alla ramassant de tous côtés des branches sèches, des rameaux verts, des feuilles, des écorces, si bien que, dès le premier jour, elle avait amoncelé au pied de son vieux sapin un dépôt assez considérable de toutes ces provisions.

Après un travail aussi rude et aussi nouveau pour la malheureuse comtesse, il était naturel que le besoin de nourriture se réveillât en elle, et bientôt il devint extrêmement pressant. Itha qui, dès le matin, en voyant voltiger joyeusement les oiseaux de la forêt, avait puisé une confiance sans bornes dans la bonté du Créateur, recourut à lui dans cette nouvelle nécessité, et, quand elle eut achevé son oraison, elle se sentit aussi rassurée sur ses besoins que si elle eût vu devant elle une table abondamment servie. Conduite par la main de Dieu, elle marcha au hasard et se trouva bientôt sur un terrain incliné et exposé au soleil du midi, où mûrissaient en grande abondance les plus belles fraises qu'elle eût jamais vues. Bien que son corps eût besoin de nourriture, elle commença par élever son âme reconnaissante vers celui à qui elle devait évidemment cette précieuse découverte : « O Dieu tout-puissant et miséricordieux, s'écria-t-elle, jamais dans mon château, je n'aurais appris aussi bien que dans cette solitude à connaître toute l'étendue de votre divine sagesse et l'immensité de vos bienfaits. Oui, Seigneur, vous êtes miraculeux dans vos décrets et plus miraculeux encore est votre amour infini pour les créatures. »

Telles étaient les pensées qui remplissaient l'âme d'Itha, lorsqu'elle s'inclina, pleine d'une douce satisfaction, vers ces précieux dons de Dieu. Un peu plus loin, elle découvrit encore des racines potagères en très

grande quantité, et se trouva ainsi pourvue d'aliments pour plusieurs jours. Ce simple repas, préparé par la prévoyance de Dieu, lui parut mille fois plus savoureux que les mets de la table seigneuriale, préparés avec tout l'art des cuisiniers. Combien les actions de grâce qu'Itha adressa au ciel après ce premier repas furent ferventes! Puissent tous les hommes reconnaître, comme elle le faisait, tous les présents de Dieu, et ne pas les profaner par de coupables abus! qu'ils en jouissent toujours avec un cœur aussi reconnaissant que le sien, et la bénédiction divine descendra sur eux comme une précieuse rosée.

Itha, fortifiée par cette nourriture, consacra encore le reste de la journée au travail, et la nuit tombante la trouva occupée à ranger et disposer tous les matériaux qu'elle avait réunis. Ses membres endoloris éprouvaient un grand besoin de repos, mais Itha ne pouvait terminer autrement que par une ardente prière ce premier jour passé dans sa nouvelle demeure et pendant lequel la protection céleste s'était si manifestement révélée à elle ; ce ne fut donc qu'après s'être pendant quelque temps agenouillée en présence de son Dieu, qu'elle se livra au sommeil au pied de son vieil arbre, où elle avait déjà préparé, pour reposer sa tête, un oreiller composé de tendres rameaux de sapin et de mousse sèche. Ainsi le sommeil ferma les paupières d'Itha pour la seconde fois depuis qu'elle n'avait plus d'autre appui dans le monde que sa confiance dans la Providence.

Le jour suivant, le soleil ne se leva pas aussi radieux que la veille derrière les hautes montagnes des Alpes ; l'aurore était sombre et semblait annoncer une journée pluvieuse. Itha cependant se réveilla aussi remplie de calme et d'un doux contentement; après avoir terminé avec son recueillement habituel sa prière du matin, dans laquelle elle appela la bénédiction divine sur elle-même et sur le travail auquel elle allait se livrer, elle commença la construction de sa petite cabane.

D'abord, elle fixa en terre, aussi droit et aussi solidement qu'il lui fut possible, de fortes branches qu'elle lia par le haut avec les rameaux pendants de son vieux sapin, qui étaient assez serrés pour former une espèce de toit; elle remplit ensuite l'espace qui se trouvait entre ces pieux avec des branches moins longues, entrelacées les unes dans les autres et attachées avec de l'osier et d'autres plantes flexibles ; ainsi, elle vit, à sa grande joie, les quatre murailles s'élever l'une après l'autre, et bientôt elle se trouva enfermée de tous côtés. Il est vrai qu'au commencement cette nouvelle habitation était bien peu solide et que le treillage

dont elle était composée était loin d'être suffisamment serré; mais chaque jour ce travail devenait plus parfait, car Itha entrelaçait constamment de jeunes rameaux avec ceux qui étaient déjà placés, et elle rembourrait les parois de sa hutte avec de la mousse et de l'écorce, jusqu'à ce qu'elle fût en état de l'abriter complètement contre les atteintes du vent. Quant au toit, qu'une pluie forte et prolongée pénétrait facilement, d'abord elle parvint à le garnir tellement de fortes branches placées régulièrement et sur un plan incliné, que, lorsque l'automne amena les premiers froids de la saison rigoureuse, cette demeure agreste pouvait parfaitement protéger celle qui l'habitait contre la pluie et le vent, la neige et toutes les bourrasques de l'hiver. Dans la paroi qui regardait au midi se trouvait une ouverture assez élevée qui laissait pénétrer le jour et la chaleur bienfaisante du soleil. Au-dessous était pratiquée une ouverture plus grande et destinée à servir de porte; elle était si basse que, pour entrer ou sortir, il fallait se courber beaucoup et écarter chaque fois des branches qui se croisaient, et qui, reprenant d'elles-mêmes leur place par l'effet de l'élasticité, fermaient immédiatement l'entrée.

C'était donc dans cette misérable demeure, qui n'avait pas même, à proprement parler, de porte ni de fenêtre, au milieu d'une forêt sauvage et loin de toute société, que faisait maintenant sa demeure cette jeune et noble comtesse qui, quelque temps auparavant, était souveraine d'un vaste comté, habitait un magnifique château et commandait à de nombreux domestiques qui l'adoraient presque comme une divinité. Mais l'innocence respire plus à l'aise dans la plus misérable cabane, au milieu de la solitude, que dans les plus magnifiques palais, où elle se voit en butte aux tentatives du crime; aussi Itha éprouvait bien plus de satisfaction dans sa chétive habitation que dans les derniers temps de son séjour au château de Toggenbourg. La petite croix qu'elle avait formée de deux bâtons liés ensemble, et qu'elle avait attachée dans l'intérieur de sa hutte, lui rappelait à chaque instant l'ineffable amour de son Sauveur, sa vertu sublime et les grandes douleurs qu'il a éprouvées; il lui semblait qu'elle l'entendait lui crier, du haut de l'instrument de son supplice, que c'était aussi par des souffrances supportées avec résignation dans ce monde qu'elle obtiendrait de jouir auprès de lui des éternelles délices que le ciel réserve aux élus. Au dehors de sa cabane, Itha avait aussi élevé une croix plus grande, au pied de laquelle elle venait faire, à genoux, ses méditations, lorsque le temps le permettait. Le signe de la rédemption était donc pour cette pieuse solitaire le guide constant dans le chemin du ciel et la plus

puissante consolation dans les peines de cette vie; elle aurait la même vertu pour tous les hommes, s'ils savaient se conformer aux intentions paternelles du Créateur.

La patience qu'Itha déployait dans ses souffrances et la résignation avec laquelle elle acceptait les adversités ne l'empêchaient pas de profiter de tous les moyens que Dieu lui suggérait pour fortifier son corps et pour le conserver au service de son Créateur. Entre autres soins de ce genre, elle ramassa une très grande quantité de mousse fraîche qui croissait de toutes parts dans la forêt, et s'en forma un lit, après l'avoir fait sécher au soleil. Mais où trouvera-t-elle la nourriture nécessaire pour un long hiver, durant lequel la terre, gelée et couverte de neige, reste pendant plusieurs mois sans porter aucun fruit? Cette pensée aurait pu inquiéter gravement Itha, si, portant trop sa confiance dans la bonté divine, elle avait passé tout l'été dans l'oisiveté, sans songer à se prémunir contre les rigueurs et les privations de la mauvaise saison; mais Itha, toujours soigneuse et prévoyante comme une bonne mère de famille, s'était, dès le commencement de l'été, occupée de se préparer aux froids qui devaient venir. Elle avait ramassé une grande quantité d'airelles (1), à mesure qu'elles approchaient de leur maturité, et les avait fait sécher au soleil; elle parvint aussi à conserver des fraises de cette manière. Plusieurs plantes lui fournissaient des racines épaisses et savoureuses, qu'elle retirait soigneusement de terre à l'aide d'un bâton pointu, et qu'elle faisait également sécher pour les conserver pour l'hiver. Les poires sauvages, les mûres, qu'elle trouvait au milieu des buissons épineux, et les belles prunelles bleues, qui mûrissent un peu plus tard, lui fournirent également une nourriture abondante, et elle fit de ses aliments une si ample provision que sa hutte devint trop petite pour contenir tout ce qu'elle avait ramassé. Elle pouvait donc voir sans crainte l'approche de l'hiver, car elle avait de quoi fournir aux besoins du corps, elle avait un logement pour la défendre contre les intempéries de la saison, et son âme confiante se remettait pour le reste aux soins bienveillants de la divine sagesse.

Même pendant l'hiver, Itha ne voulut pas rester oisive; elle avait en effet beaucoup de choses utiles à faire, son industrie devait suppléer aux instruments, aux vases, à tous les objets qui lui manquaient; d'ailleurs

(1) Airelle ou myrtille, arbrisseau de la famille des bruyères, à baie molle, noire. C'est une espèce de raisin des bois.

elle savait qu'un travail convenable est fort utile à la santé. Elle avait, durant l'automne, recueilli beaucoup de mousse tendre et beaucoup de brins d'osier et de baguettes flexibles; à l'aide de pierres pointues et tranchantes qu'elle avait ramassées, elle détachait l'écorce des troncs d'arbre, et la faisait tremper dans l'eau pour en enlever de tendres fibres, qu'elle faisait ensuite sécher à l'air. Quand la température le permettait, elle s'asseyait au soleil et utilisait tous ces matériaux; elle était parvenue à former, avec la mousse tendre et les filaments les plus mous qu'elle trouvait dans l'écorce, une espèce de tissu dont elle fit des couvertures pour se garantir du froid; elle tressa aussi de jolis paniers avec son osier, et creusa avec des pierres aiguës des morceaux de bois dans lesquels elle puisait l'eau de ses repas. La nécessité lui avait ainsi appris à fabriquer elle-même un grand nombre d'ustensiles grossiers qui lui rendaient les plus grands services.



Au milieu de ces occupations, le souvenir de ses bons parents venait souvent émouvoir son cœur, et elle éprouvait pour eux une vive reconnaissance, lorsqu'elle se rappelait les sages conseils qu'elle avait reçus d'eux. Elle croyait encore les entendre dire : « Apprenez tout ce que vous pourrez, mes chers enfants, car on ne sait pas ce que l'on peut devenir et ce dont on pourra avoir besoin. Accoutumez-vous à aimer le travail; il vaut mieux à lui seul que tous les trésors du monde, car nous pouvons perdre facilement nos richesses, et ce n'est qu'un labeur continuel qui peut assurer notre existence. » Itha reconnaissait maintenant toute la sagesse de ces avis, que les parents prudents ne peuvent trop répéter à leurs enfants. Si, dans sa jeunesse, elle eût méprisé ces conseils et eût trop compté sur la fortune qui lui semblait assurée; si elle eût passé son temps au milieu des divertissements, au lieu de le consacrer à l'étude des choses utiles, elle aurait infailliblement péri dans la forêt sauvage où elle se trouvait abandonnée. On ne peut donc s'appliquer trop tôt aux études de toutes sortes, car souvent il arrive que notre industrie et nos connaissances peuvent seules nous garantir de la misère ou même de la mort.

lisière du bois, il lâcha ses chiens dans les fourrés les plus épais et il se trouva entraîné sur leurs traces jusqu'au centre de la forêt, dans des profondeurs qu'il n'avait jamais fouillées. Quelle fut sa surprise en découvrant dans un endroit où la terre avait été amollie, des traces qui y avaient été imprimées par des pieds humains! Il ne pouvait concevoir qui avait récemment pénétré dans ce désert âpre et sauvage, où lui-même, chasseur expérimenté, n'avait pu parvenir qu'avec des fatigues inouïes. Un coup de sifflet eut bientôt ramené les chiens à ses côtés, et le chasseur les mit sur la piste de ces empreintes qui semblaient exister depuis peu sur le sol; lui-même les suivit. Les chiens, qui allaient en avant, furent bientôt arrivés sous le vieux sapin où demeurait Itha. Le chasseur arriva aussi, mais il prit la hutte au premier moment pour un rocher couvert de mousse. Cependant en approchant il reconnut que c'était une habitation misérable; il pensa d'abord qu'elle appartenait à quelque pieux anachorète, et il osait à peine regarder dans l'intérieur, au fond duquel Itha, tout effrayée, restait immobile, se recommandant au ciel par une fervente prière.

Lorsque le chasseur plongea ses regards dans la hutte par la petite ouverture qu'il avait découverte, il aperçut une créature humaine qui lui parut singulièrement vêtue; en effet, les habits de la comtesse s'étaient usés à la longue, malgré tout le soin qu'elle avait mis à les conserver, malgré l'adresse avec laquelle elle les raccommodait au moyen des fibres les plus délicates des plantes; elle n'en avait plus à cette époque que quelques lambeaux à peine suffisants pour vêtir son corps, et qui laissaient ses pieds et ses bras à découvert. Itha, plongée dans un profond recueillement, ne vit le chasseur que lorsque celui-ci la salua d'une manière bienveillante et lui demanda qui elle était, et s'il pouvait lui rendre quelque service. Elle tressaillit violemment au bruit de la voix humaine, qu'elle n'avait pas entendue depuis si longtemps, et, le remerciant par un geste silencieux, elle ne savait ce qu'elle devait répondre.



Les privations et les fatigues qu'Itha avait éprouvées dans sa solitude

avaient imprimé leurs traces sur ses traits, mais sans la défigurer; sa physionomie était toujours pleine d'une expression douce et touchante; depuis dix-sept ans, elle présentait les signes d'une vieillesse respectable; mais elle n'était point changée au point de devenir méconnaissable. Dès les premiers regards que le chasseur avait jetés sur elle, il avait eu la pensée que ces traits ne lui étaient pas étrangers; mais il ne savait où il les avait connus précédemment. A la vue de ces vêtements en lambeaux, mais qui faisaient encore reconnaître le rang élevé de celle qui les portait, il se disait : « Si notre bonne comtesse existait encore, ce pourrait bien être elle; » puis cette réflexion l'ayant éclairé comme un trait de lumière, et un examen plus attentif ayant complété sa conviction, il s'écria : « Oui, vous êtes notre bonne et excellente maîtresse que nous avons tant regrettée!..... Comment se fait-il que je vous retrouve vivante au milieu de ce désert, quand, depuis tant d'années, tout le monde croit que vous êtes au ciel, après avoir perdu la vie sur ces horribles rochers? »

Itha, qui reconnut aussi son ancien serviteur, voyant bien qu'elle ne pouvait songer à se cacher plus longtemps, lui dit : « Sans doute ma mort paraissait inévitable aux yeux des hommes; mais Dieu, à qui mon innocence était connue, et qui accueillait dans sa bonté mes ferventes prières, a voulu me conserver saine et sauve. Ainsi, préservée d'un horrible danger par le Tout-Puissant, j'ai résolu de lui consacrer le reste de mes jours dans cette solitude. » Le chasseur, qui ne pouvait se lasser de contempler la comtesse, reprit avec le plus profond respect : « Noble dame, votre malheur, aussi grand que peu mérité, m'a fait répandre bien des larmes, ainsi qu'au plus grand nombre de vos fidèles serviteurs; mais je crois pouvoir affirmer qu'il a été plus douloureux encore pour le cœur de votre noble époux, et je ne doute pas qu'il n'emploie aujourd'hui tous les moyens en son pouvoir pour reconnaître hautement votre innocence et réparer l'injustice qu'il a commise à votre égard. J'ai maintenant à porter au château de Toggenbourg une nouvelle aussi heureuse qu'inespérée, et je ne dois y mettre aucun retard. Que Dieu vous protège jusqu'à mon retour! » En prononçant ces mots, il saisit respectueusement la main de la comtesse, qu'il arrosa de ses larmes, et il s'éloigna sans attendre la réponse d'Itha, encore indécise sur ce qu'elle devait faire, et qui était à peine revenue du trouble et de l'effroi qu'elle avait éprouvés.

Une crainte surtout tourmentait Itha, c'était celle de ne pouvoir accomplir le vœu qu'elle avait fait de rester séparée du monde et de vivre uniquement pour Dieu. Elle ne savait si elle devait chercher dans la forêt

une retraite plus impénétrable, ou attendre l'arrivée de Henri. Mais la pensée qu'elle ne pourrait se soustraire aux recherches dont elle serait infailliblement l'objet la détermina à rester, et elle se recommanda, dans une ardente prière, à la protection divine, qui ne lui avait jamais manqué.

CHAPITRE XVI.

HENRI VIENT VISITER ITHA

Le chasseur vola, plutôt qu'il ne courut, jusqu'à Toggenbourg; et ceux des habitants du château qui le virent arriver avec tant de précipitation, et franchir toutes les portes sans s'arrêter pour parler à qui que ce fût, ne purent douter qu'il n'apportât une nouvelle importante; mais qui pouvait penser qu'elle concernait la malheureuse Itha? Il demanda aussitôt le comte, et, par un hasard heureux, il le trouva seul. Bien que hors d'haleine et qu'il pût à peine parler, il s'écria aussitôt, après s'être respectueusement incliné : « Mon gracieux maître, j'ai à vous raconter un prodige, un miracle à peine croyable, mais que, j'en suis sûr, vous apprendrez avec joie... — Quoi donc? allons, parle, dit le comte. — Monseigneur... votre noble épouse... la comtesse... elle existe... Je l'ai trouvée... Elle est innocente... » et le pauvre homme, encore tout essoufflé, voulant tout dire à la fois, se répétait et s'embrouillait dans ses paroles. Enfin il conta comment il avait rencontré la comtesse, comment il lui avait baisé la main, comment elle habitait une hutte dans les bois, et comment elle était misérablement vêtue.

Le comte, qui l'écoutait avec un intérêt toujours croissant, ne put cacher la surprise que lui causait ce rapport; mais il dit du ton froid et triste qui ne le quittait plus depuis longtemps : « Il n'est pas possible que la comtesse vive encore après avoir été précipitée du haut de ces rochers. » Puis, bien que son cœur lui dît plus fortement que jamais qu'Itha avait toujours été innocente, il ajouta : « Elle a d'ailleurs subi la juste punition de son crime. » Mais le chasseur, qui était bien certain de ce qu'il avait vu, et qui ne souffrait pas que l'on révoquât en doute son importante découverte, affirma sur sa tête et sur sa vie la véracité de son récit. Profitant d'ailleurs de l'occasion qui lui était offerte, il raconta à Henri l'histoire de l'anneau, telle qu'il la tenait de Kuno, et il fit si bien, que le

comte prit la résolution d'approfondir lui-même tout ce mystère et d'éclaircir enfin tous les doutes qui le tourmentaient depuis si longtemps. Il ordonna à son chasseur de ne révéler à qui que ce fût ce qu'il venait de lui apprendre, et de le guider immédiatement vers la retraite de la comtesse. Pendant le trajet, Henri sentait son cœur agité des pensées les plus diverses et les plus rapides. « Que ferai-je, se demanda-t-il, si elle vit réellement et si elle est innocente?..... et certes, elle est innocente, si le Ciel l'a conservée si longtemps et d'une manière si miraculeuse. Mais cependant, si elle est coupable et reconnaît son crime, que devrai-je résoudre? Non.... elle n'est pas criminelle, j'en dois croire la voix de la vérité qui s'élève si fortement en sa faveur dans mon âme. » Tandis qu'il était plongé dans ces réflexions, le comte suivait, presque sans s'en apercevoir, son chasseur à travers des buissons, des broussailles, des fragments de roc et d'épais taillis. Enfin son guide s'arrêta tout à coup et lui montra du doigt, en silence, la hutte de la comtesse.

Itha, qui l'attendait avec anxiété, s'aperçut aussitôt de l'arrivée de Henri; pleine de respect pour son époux, elle s'avança à sa rencontre, vêtue de ses misérables haillons, et le salua avec la douceur et la grâce prévenante qu'elle montrait toujours autrefois à son approche. Le comte l'avait immédiatement reconnue, et, dès ce premier coup d'œil, il fut convaincu par le calme de ses traits et la dignité de sa contenance de la pureté de sa malheureuse Itha, innocence que sa conservation miraculeuse prouvait déjà suffisamment à ses yeux. Profondément touché et rempli de confusion par cet accueil amical et tranquille, il osait à peine lever les yeux sur son épouse et ne pouvait prononcer une parole, tant il était suffoqué par les sanglots. Il se précipita enfin aux pieds d'Itha, en lui disant : « Pardonnez, oh! pardonnez-moi, douce et pure victime! » et comme elle lui tendait avec douceur ses mains pour le relever, il s'écria : « Non! vous ne pouvez me pardonner; je fus trop coupable..... vos innocentes mains ne peuvent toucher celles d'un barbare, teintes encore d'un sang irréprochable..... L'injustice que j'ai commise est trop grande!.... vous dans cet état!.... et c'est moi qui vous y ai plongée..... ah! je ne suis plus digne de vous voir, ni de fouler cette terre où Dieu vous a si miraculeusement conservée!.... » Et des torrents de larmes s'échappaient de ses yeux.

Toujours indulgente, Itha pleurait avec lui; elle ne voulait pas souffrir qu'il restât à ses pieds, et lui disait : « O mon Henri! je n'ai jamais conservé de ressentiment contre vous; je connaissais trop votre bon cœur pour vous croire capable d'une pareille action, si l'on ne vous avait séduit et

abusé. Écoutez votre Itha qui vous aime toujours, si vous consentez à l'aimer encore; voyez, je suis bien portante, Dieu m'a conservé, avec la vie, mon contentement intérieur et ma sérénité; aujourd'hui, que je vous revois enfin, je voudrais vous retrouver aussi heureux et aussi consolé que moi. » Mais Henri entendit à peine les paroles d'Itha, et il n'avait pas le courage de la regarder. « O mon Itha! disait-il, vous avez la candeur et la bonté des anges, et moi, je ne suis qu'un bourreau, un infâme indigne de votre pitié. Votre belle âme peut bien oublier mes torts; mais Dieu, qui juge chacun suivant ses œuvres et dont la sévère justice atteint toujours le criminel, Dieu pourra-t-il me pardonner?—Oui, Henri, dit Itha, lui aussi vous pardonnera, car sa miséricorde est sans bornes pour les pécheurs repentants, et son amour s'étend sur tous ses enfants. Ce n'est pas aujourd'hui seulement qu'il oublie vos fautes, et depuis longtemps vos larmes ont effacé vos péchés aux yeux du Créateur. Tout cela, d'ailleurs, n'a pu arriver que par sa volonté; il savait que ces épreuves nous seraient salutaires. Tous les deux heureux dans notre château, au milieu du bonheur et de l'opulence, nous aurions pu l'oublier et abandonner le chemin de la vertu; notre perte éternelle aurait pu résulter des abondantes bénédictions qu'il répandait sur nous. Sa bonté nous a séparés, afin de nous conserver tous les deux pour le ciel. Nous devons reconnaître sa sagesse infinie, le remercier de ses innombrables bienfaits, le louer et l'adorer sans cesse. C'est encore moi qu'il a le plus rapprochée du ciel en m'amenant dans cette solitude; ne lui dois-je point bien des grâces? »

Henri ne résista pas longtemps à ces douces et généreuses paroles; son cœur dut croire à ce qu'il osait à peine espérer, et il fut convaincu enfin qu'il avait obtenu du ciel et d'Itha l'entier pardon de ses fautes. Pressant les mains d'Itha dans les siennes, il les éleva vers les cieux, en disant: « Que des grâces éternelles te soient rendues, o Dieu tout-puissant, pour ta miséricorde infinie et pour cet instant que ta bonté m'accorde et qui est le plus heureux de ma vie! » Implorant encore une fois son pardon de la comtesse, il lui promit de consacrer toute sa vie à lui faire oublier les souffrances que son injustice lui avait causées; mais, en même temps, il jura qu'une mort terrible le vengerait du monstre qui l'avait poussé à commettre ce crime.

Itha, qui devint toute tremblante et recula d'effroi à ce terrible serment, lui dit avec douceur: « Avez-vous donc oublié déjà, mon cher Henri, combien de regrets ont suivi souvent chez vous les desseins conçus et exécutés dans un moment de colère? où serions-nous tous, si Dieu avait fait suivre chacune de nos fautes d'une aussi prompte punition? Vous

ne refuserez pas aujourd'hui d'exaucer la prière de votre Itha, et vous vous montrerez miséricordieux, comme Dieu l'a été à votre égard. En vous pardonnant, j'ai pardonné à tous ceux qui m'ont jetée dans ce malheur apparent; il ne doit donc pas être répandu une seule goutte de sang à cause de moi. Remettez-lui les offenses qu'il a commises à mon égard, et Dieu oubliera celles que vous avez commises envers lui. » Henri ne pouvait rien refuser à la comtesse ni résister à cette pieuse prière, et c'est ainsi qu'Itha sauva encore une fois celui qui avait voulu attenter à son honneur et qui avait conspiré contre sa vie.

Mais l'intercession d'Itha ne fut d'aucune utilité pour Dominico, car lorsqu'il eût appris que sa victime vivait encore, et que le comte était convaincu de l'injustice qu'il avait commise, ce monstre tomba dans le plus complet désespoir. Les crimes dont il avait souillé sa vie ne lui permettaient pas d'échapper à la justice humaine, et depuis longtemps il avait cessé de compter sur la miséricorde divine pour son salut éternel; ignorant qu'un vrai repentir ouvre les portes du ciel aux plus grands criminels, l'horrible pensée du suicide s'empara seule de son esprit, et, comme tant de scélérats endurcis, il finit une vie criminelle par le plus grand et le plus irréparable des crimes. Par une espèce de justice qu'il se fit à lui-même, il choisit le genre de mort qu'il avait voulu imposer à l'innocente Itha, et se précipita du haut des tourelles du château dans l'abîme qu'elles dominaient, et, comme le ciel, las de ses fautes, ne lui prêta pas le secours qu'il avait envoyé à Itha, son corps fut broyé et déchiré sur les pointes des rocs. Ainsi, les grands coupables préviennent souvent les vengeances de la justice humaine. O vous! âmes faibles et malheureuses, qui avez des fautes à vous reprocher, arrêtez-vous donc sur le penchant de l'abîme; car, si vous vous abandonnez aux perfides séductions du vice, vous commencerez peut-être vous-mêmes votre punition éternelle en cherchant le plus épouvantable trépas.

CHAPITRE XVII.

ITHA RESTE TOUJOURS LA FIDÈLE SERVANTE DU SEIGNEUR

Henri ne pouvait assez remercier le ciel de lui avoir conservé Itha, et il ne revenait pas de l'étonnement que lui causait son air de santé et de satisfaction. Une autre pensée l'occupait aussi fort vivement. Il voulait tenir la promesse qu'il s'était faite et réparer autant que possible sa fatale erreur, en reconduisant Itha au château au milieu des honneurs et des réjouissances, en se consacrant tout entier au soin de lui faire oublier ses souffrances par le bonheur dont il l'entourerait. Itha prévoyait bien quelles seraient à cet égard les intentions du comte, mais elle avait pris d'une manière irrévocable la détermination de se dévouer au service de Dieu et ne voulait plus être elle-même servie par les hommes; elle n'hésita pas à déclarer à Henri le parti qu'elle avait embrassé, car elle connaissait son cœur et savait qu'il ne lui refuserait pas son assentiment. « Cher Henri, lui dit-elle affectueusement, il n'est plus en mon pouvoir de vous suivre à Toggenbourg. Répudiée par le monde et si miraculeusement sauvée par Dieu, je ne me suis plus considérée que comme étant devenue la propriété de ce tout-puissant protecteur; j'ai pensé que je n'appartenais plus à la terre par aucun lien, et je me suis donnée tout entière au ciel; j'ai fait vœu de consacrer le reste de mes jours à mon divin Rédempteur, et de vivre loin du bruit, m'occupant uniquement de glorifier ce Dieu qui m'a deux fois délivrée. Ce ne pourrait être un avantage pour vous d'arracher au Seigneur celle qui s'est donnée à lui, et ce serait à moi une coupable ingratitude que de violer ma promesse pour vous suivre au château. J'espère donc de votre reconnaissance envers le Seigneur que vous ne chercherez pas à m'arrêter dans l'accomplissement de mon dessein, et que vous m'aiderez, au contraire, à acquitter les dettes sacrées que j'ai contractées envers lui. »

Ces paroles percèrent comme un glaive le cœur du comte; mais il ne trouva cependant rien à y opposer, et la résolution de la comtesse ne fit que la rendre à ses yeux plus digne de respect et d'admiration. Il reconnut que vouloir arracher Itha à l'exécution de ses vœux, ce serait empiéter sur les droits du ciel, et il lui répondit : « Bien que l'engagement que

vous avez pris m'afflige au-delà de toute expression et détruise tous nos projets d'avenir, je ne puis que le trouver louable et sacré. Repoussée par celui qui devait veiller à votre bonheur ici-bas, vous vous êtes jetée dans le sein de Dieu, et vous y avez trouvé secours et protection. Vous appartenez donc au ciel, et je n'ai pas de droits sur votre personne. Mais au moins vous accepterez une demeure plus commode et plus saine, et une nourriture qui vous permette d'adorer plus longtemps sur la terre votre divin protecteur; vous ne refuserez pas à votre Henri le plaisir de vous procurer ces adoucissements; il voudrait pouvoir faire pour vous mille fois davantage.

— O Henri, reprit la comtesse, rassurée par ces paroles, ce n'est pas dans une habitation plus agréable, ni au milieu des commodités de la vie, mais bien dans une solitude obscure et loin du bruit, que j'ai juré, depuis dix-sept ans, de servir Dieu constamment. Laissez-moi donc dans cette humble retraite continuer ma vie habituelle, si vous ne voulez m'empêcher d'accomplir ma promesse. Et, croyez-moi, Henri, c'est l'habitude qui nous rend nécessaires toutes ces commodités, et l'on peut vivre aussi heureux et aussi content avec la nourriture la plus simple et sous la plus mauvaise hutte qu'assis à une table somptueuse, dans les plus magnifiques appartements. Si vous trouvez mon existence malheureuse, je ne crois pas celle que vous m'offrez plus digne d'envie, habituée que je suis à une vie dure et solitaire. Laissez-moi donc, je vous en supplie, manifester dans cet endroit la vive reconnaissance que m'inspirent les célestes bienfaits de la Providence. »

Henri combattit encore cette résolution; mais la pensée qu'en chassant violemment cette femme si bonne, si pure et si innocente, il avait perdu tout empire sur elle, l'empêchait d'insister plus fortement et faisait toujours couler ses larmes. Itha se montra inébranlable, et même, comme le déclin du jour annonçait l'approche de la nuit, elle engagea le comte à regagner son château avant que l'obscurité l'exposât à quelque accident. Henri renouvela sa prière, et le chasseur osa même joindre sa voix à celle de son maître, pour engager la comtesse à reprendre son ancien rang; mais elle répondit toujours que cela ne dépendait plus d'elle, et Henri, se recommandant au saint souvenir de son épouse, se sépara d'elle et reprit le chemin de Toggenbourg, non sans se retourner plus d'une fois vers le modeste ermitage.

Aussitôt que le comte fut arrivé, il fit appeler le chapelain du château, espérant trouver auprès de ce digne ministre de Dieu des conseils et des consolations. Ce fut la première personne devant laquelle Henri ouvrit

son cœur sur toute cette affaire si intéressante pour lui. Il lui fit le récit, souvent interrompu par ses sanglots, de toute l'histoire d'Itha, et il s'attendrit surtout en lui dépeignant la bonté avec laquelle elle l'avait assuré de son pardon et la douceur avec laquelle elle l'avait accueilli; il lui fit part ensuite de l'intention qu'elle avait prise de demeurer dans la solitude, lui exprima combien il était affligé de cette détermination, et lui rapporta tous les efforts qu'il avait vainement tentés pour l'en faire changer. Il pria instamment le saint homme de l'aider à adoucir le sort de la malheureuse Itha, et de lui procurer les moyens de réparer son injustice; il l'invita aussi à venir, le jour suivant, visiter avec lui la comtesse, car il comptait beaucoup sur l'intercession de ce prêtre respectable pour obtenir l'adhésion d'Itha à ses projets.

Le chapelain consentit très volontiers à tout ce que lui proposait le comte, et il ajouta ses consolations à celles qu'Henri avait reçues d'Itha; puis, comme la nuit était déjà avancée, il l'engagea à chercher du repos et du calme dans le sommeil. Henri obéit, mais il put à peine fermer l'œil de la nuit, et aussitôt que l'aurore annonça le jour, il se leva, chercha des vêtements qu'Itha lui avait demandés, et se disposa à retourner dans la forêt. Le chapelain, rajeuni par la joie et le désir de revoir la bonne comtesse, se trouva prêt aussitôt que lui. Le chasseur, qui portait les habits de la comtesse et quelques aliments, leur servit encore de guide, et tous les trois se mirent en route, sans avoir informé personne du but de leur course matinale.

Itha, qui était prévenue de cette visite, s'était aussi acquittée de bonne heure de son premier devoir envers Dieu, et elle achevait sa prière au moment où elle entendit le comte et ses compagnons. Aussitôt qu'elle eut reçu et revêtu les habits qu'on lui avait apportés, elle sortit et salua avec empressement les trois visiteurs; mais elle manifesta surtout une grande joie à la vue de son pieux aumônier. Henri s'étant aussitôt informé si elle avait passé une bonne nuit et si elle avait changé de détermination, elle répondit que Dieu lui avait accordé un repos salutaire, mais que sa résolution était invariable et qu'il n'était plus en sa puissance de revenir sur l'engagement sacré qu'elle avait contracté. Le chapelain, prenant alors la parole, pria la comtesse de lui faire connaître les vœux qu'elle avait faits, pour qu'il lui fût possible d'en apprécier l'étendue. La comtesse, pleine de vénération pour le digne ecclésiastique, lui exposa tout ce qu'elle avait déjà dit à son époux, et ajouta en terminant : « Vous voyez, mon père, qu'une telle promesse est sacrée, et que je ne puis la violer sans offenser celui envers qui je me suis engagée. » Après y avoir

mûrement réfléchi, le chapelain répliqua : « Cette promesse est juste et respectable, elle a sans doute été acceptée au ciel, et vous devez l'accomplir fidèlement. Cependant veuillez prêter l'oreille aux observations que j'ai à vous soumettre, et vous jugerez ensuite vous-même si ce vœu ne peut pas s'accomplir dans un autre lieu que celui que vous avez choisi. Vous avez juré de servir Dieu dans la solitude; mais ne pouvez-vous donc vivre solitaire dans un endroit où vous serez moins éloignée de vos semblables, et où vous pourriez, par conséquent, recevoir leurs secours en cas de nécessité? De même que tous les hommes, vous êtes obligée de conserver votre existence aussi longtemps que vous le pourrez, car plus nous vivons et plus nous pouvons accomplir d'œuvres pieuses pour assurer notre félicité éternelle. Ainsi, non-seulement il vous est permis de vous rapprocher des humains, maintenant que vous le pouvez sans danger, mais c'est même un devoir, afin de pouvoir plus longtemps servir Dieu sur la terre. Quelle est, en effet, la meilleure manière de le servir? Lui-même nous l'indique, et vous êtes trop bien instruite de votre religion pour l'ignorer. Rappelez-vous ce que nous lisions dans le saint Évangile, relativement à un homme qui s'approcha de lui et lui demanda : — Que dois-je faire pour mériter la vie éternelle? — Jésus lui répondit : — Aime Dieu par-dessus tout, c'est le premier et le plus grand des commandements; aime ton prochain comme toi-même, c'est le second commandement, semblable en tout au premier, et si tu obéis à ces deux commandements, tu obtiendras la vie éternelle. Plus d'une fois, et dans d'autres circonstances, l'Homme-Dieu répéta ces saints préceptes, en disant : — Que les œuvres de charité étaient le plus agréable holocauste que l'on pût offrir au Tout-Puissant, car il aime surtout que les hommes fassent beaucoup de bien à leurs semblables. — Vous ne pouvez, o respectable Itha, remplir ces obligations sacrées dans cette solitude, et si vous êtes résolue de consacrer à Dieu le reste de vos jours, c'est donc aussi un devoir pour vous de choisir une demeure où vous puissiez vous conformer à sa sainte volonté en servant votre prochain. »

Comme Henri n'avait rien trouvé la veille à opposer aux résolutions d'Itha, celle-ci à son tour n'avait rien à objecter à des représentations si fondées, surtout en les voyant appuyées sur la parole claire et précise du Seigneur, qui était pour elle le plus irrésistible des arguments. Henri jouissait déjà de sa victoire; cependant Itha se remit promptement et repartit : « Malgré les grandes vérités que renferment vos paroles, et malgré tout le respect que je professe pour votre opinion, je me suis, depuis bien des années, accoutumée à ne rien entreprendre sans avoir consulté

Dieu lui-même dans une fervente prière; je vous demanderai de ne rien décider dans une question aussi importante sans avoir eu recours au meilleur des conseillers, et demain je vous ferai connaître le parti définitif qu'il m'aura inspiré. Le chapelain consentit avec empressement à cette dernière épreuve, car il croyait être certain de son résultat, et il se disposa bientôt après à retourner au château, pour laisser à la comtesse le temps de se livrer sans crainte à ses pieuses méditations.

Henri avait aussi, bien qu'à contre-cœur, quitté Itha en même temps que le chapelain, mais en revanche il était le lendemain, dès la pointe du jour, en route avec ses deux campagnons, et ce ne fut pas sans une vive satisfaction qu'il trouva la comtesse décidée à abandonner sa solitude. Il s'informa avec empressement du lieu qu'elle avait choisi pour sa résidence, et où il voulait lui faire construire en toute hâte une habitation commode et agréable.

Itha, qui avait profondément réfléchi sur ce sujet, désigna pour son futur séjour un lieu non loin du couvent de Fischingen; c'était là, dans une riante prairie, près d'une chapelle consacrée à la mére de Dieu, que la sainte comtesse voulait vivre dorénavant, mais elle déclara de la manière la plus formelle à son époux qu'elle n'accepterait son offre qu'à la condition que la demeure qu'on allait lui construire serait petite, modeste, et ne présenterait que les commodités strictement nécessaires à la vie. Henri dut y consentir, bien qu'il eût mieux aimé faire davantage, et le chapelain s'engagea à surveiller lui-même l'exécution des volontés de la comtesse.

Elle consentit aussi à accepter la nourriture qu'Henri lui enverrait, mais sous cette condition expresse que si elle choisissait pour elle les mets les moins recherchés et partageait le reste aux pauvres, on n'y mettrait jamais aucun empêchement. Tout lui fut accordé sous la recommandation de ne pas trop affaiblir son corps par une rigueur exccessive et de conserver sa vie le plus longtemps possible. Itha y mit encore une condition, et ce n'était pas la moins importante à ses yeux; elle voulut que lorsque son logis serait prêt à la recevoir, il n'y eût que le comte, le chapelain, le chasseur et quelques autres anciens serviteurs qui connussent où elle irait se fixer et qui y transportassent ses meubles et ses provisions; car elle fuyait la vaine curiosité des hommes et ne voulait vivre que pour adorer Dieu ou servir ses semblables. Le comte et le chapelain furent encore obligés de céder à son exigence, bien que d'abord ils y fussent assez peu disposés. Ainsi, tout se trouva réglé, et, grâce à l'intervention de son pieux aumônier, le comte se trouva presque avoir atteint le but qu'il désirait.

Un autre désir s'était entièrement emparé du cœur de la pieuse Itha ; depuis longtemps elle avait dû se contenter de son union spirituelle avec Dieu, mais maintenant qu'elle se trouvait rapprochée des hommes et qu'elle rentrait ainsi dans l'église terrestre, elle ressentait avec une grande ardeur le besoin de s'unir visiblement à Dieu dans la divine Eucharistie, après avoir purifié son cœur dans le sacrement de la pénitence de toutes les taches qu'elle y découvrait encore. Elle s'ouvrit au chapelain, en présence du comte, sur cette pieuse soif des sacrements, et le supplia de satisfaire aux vœux de son âme. Le vénérable ministre des autels se prêta avec un grand empressement aux pieuses intentions de la comtesse, et lui proposa de l'entendre ce jour-là même en confession, de manière à ce qu'elle pût recevoir le lendemain matin la très sainte communion.

Le bonheur dont jouissent les anges peut seul donner une idée du contentement sans pareil qui s'empara de la comtesse à cette proposition. Elle se retira aussitôt à l'écart pour se préparer à recevoir les consolations de la pénitence, qui lui étaient depuis si longtemps inconnues, et appela ensuite le chapelain, pour qu'il accomplît envers elle son pieux ministère.

Le lendemain, ce fut avec le plus profond recueillement qu'elle reçut le Saint-Sacrement de l'autel, en présence du comte et du chasseur qui avaient encore accompagné le chapelain. Elle trouva dans la présence de son Sauveur une source de grâces tellement abondante, que les signes évidents en étaient visibles dans toute sa personne, et les témoins de cette scène touchante croyaient voir briller dans ses traits la céleste béatitude.

Ce jour là, le comte et le chapelain prolongèrent leur visite plus longtemps; ils voulurent visiter l'intérieur de la hutte d'Itha, et connaître d'une manière plus précise ses aliments ordinaires. La comtesse leur ouvrit donc sa demeure, où ils ne purent pénétrer qu'avec beaucoup de peine, et qui leur offrit le spectacle de la plus complète indigence. Une pauvre couche composée de mousse, servant de lit pendant la nuit et de siége pendant le jour, deux couvertures tressées avec beaucoup d'art, des morceaux de bois creusés pour servir de vases, de grands paniers d'écorce pour conserver les provisions et deux jolies corbeilles d'osier composaient tout le mobilier de cette misérable cabane. La petite croix de bois grossièrement façonnée, que Henri aperçut fixée à l'une des parois, lui inspira plus de respect et plus de pensées religieuses qu'il n'en avait jamais ressenti à la vue des plus précieux crucifix de sa chapelle; il se mit à genoux devant ce signe de notre rédemption, et remercia Dieu qui avait

arraché Itha à la mort et lui avait ainsi assuré à lui-même le pardon de ses péchés.

Itha leur offrit ensuite un peu de sa nourriture ordinaire, et ces mauvaises baies, offertes par les mains de cette femme, qu'ils vénéraient tous les deux comme une sainte, leur parurent plus délicieuses que les mets les plus recherchés qui eussent jamais paru sur la table du château. Henri, bien convaincu de l'innocence et de l'inébranlable vertu de son épouse, avait encore mille explications à lui demander; il avait appris comment le malheureux Kuno se trouvait possesseur du fatal anneau, mais il ne savait pas encore comment il avait été perdu. Itha lui racontait toutes les circonstances qui dessillaient à mesure les yeux du comte et lui faisaient comprendre tout ce qui lui avait autrefois paru si évident sous un autre aspect. Dans le cours de son récit, Itha laissa par mégarde échapper un mot qui faisait allusion à sa première aventure avec Dominico. Le chapelain demanda aussitôt des éclaircissements sur ce fait, qu'Itha aurait voulu cacher, dans son désir de ne pas révéler les fautes d'autrui; cependant, par déférence pour les prières du pieux ecclésiastique, elle raconta son aventure avec Dominico dans la forêt et les coupables tentatives de cet infâme criminel. Cette nouvelle circonstance acheva d'éclairer les deux auditeurs, et de leur dévoiler les motifs secrets de cette haine mortelle que Dominico avait vouée à Itha et à son défenseur Kuno.

Cependant le soleil s'approchait de l'horizon : il fallut qu'Itha le fît remarquer à ses hôtes, et les engageât à se mettre en route avant que la nuit n'eût rendu dangereux leur voyage à travers la forêt. Avant de se séparer d'elle, le comte lui demanda la permission de revenir souvent la visiter, tandis que l'on préparerait son nouveau logement, et cette faveur lui fut accordée. Il s'engagea d'ailleurs à ne revenir qu'accompagné du chapelain et du fidèle chasseur. Enfin, il fallut se séparer, et, après s'être de nouveau recommandés aux prières de la pieuse solitaire, ses trois amis reprirent le chemin de Toggenbourg, où ils arrivèrent pleins d'une sainte admiration.

CHAPITRE XVIII.

ITHA PREND POSSESSION DE SA NOUVELLE DEMEURE.



AUSSITÔT après son retour, le comte réunit tous ses serviteurs dans la grande salle du château; là il leur annonça que la comtesse vivait encore, qu'elle avait été miraculeusement conservée par la volonté du ciel, et qu'il avait eu le bonheur de la retrouver; puis, les larmes aux yeux, il proclama hautement son innocence et confessa l'injustice qu'il avait commise à son égard. Des pleurs d'attendrissement coulèrent des yeux de tous les assistants lorsque leur seigneur les pria humblement de lui pardonner les chagrins qu'il leur avait causés par ses aveugles emportements. Henri désigna ensuite quelques-uns de ses domestiques qui devaient, dès le matin du jour suivant, répandre cette heureuse nouvelle dans toute la contrée, et la porter au couvent de Fischingen. D'autres écuyers reçurent l'ordre d'aller annoncer cet événement au château de Kirchberg, et de faire la plus grande diligence pour mettre au plus tôt un terme à la douleur de cette famille et à la honte que le prétendu crime d'Itha avait fait rejaillir sur elle. Henri ajouta au message qui leur apprenait cette heureuse nouvelle quelques mots dans lesquels il reconnaissait combien sa conduite avait été coupable, et exprimait l'espoir que les parents d'Itha ne se montreraient pas plus rigoureux à son égard qu'elle-même, qui lui avait pardonné ses torts avec une indulgence toute chrétienne. Le lendemain matin, ces émissaires partirent pour accomplir leur mission avec une grande joie, car ils étaient sûrs que la nouvelle dont ils étaient porteurs serait accueillie partout avec autant de plaisir que de surprise. De son côté, Henri s'occupait de faire venir un habile architecte et de réunir les ouvriers qui lui étaient nécessaires; il se rendit lui-même à l'endroit où devait se construire l'ermitage, et leur désigna l'emplacement positif, la grandeur et la destination de la demeure qu'ils allaient construire. Il employa auprès des ouvriers les prières et les encouragements de toute espèce pour obtenir d'eux qu'ils fissent la plus grande diligence, et s'engagea à les récompenser généreusement si leur besogne était promptement achevée. La pensée que la comtesse vivait, et que c'était pour elle que l'on construisait cette habitation,

suffisait pour doubler le zèle et l'activité des travailleurs, et la présence continuelle du comte, qui surveillait attentivement tous les progrès de l'entreprise, contribua encore à en hâter l'achèvement.

Les visites que Henri, accompagné du chapelain, fit à Itha pendant ce temps, furent toujours de très courte durée, car le comte était impatient de la voir établie dans une demeure plus commode, et il craignait toujours que son absence ne causât quelque retard à sa construction. En effet, il fit tant par ses soins et ses recommandations qu'elle se trouva entièrement finie avant un mois, précisément à l'époque où les bons habitants de Kirchberg arrivèrent à Toggenbourg, en même temps que les messagers que le comte leur avait envoyés. Ce jour-là, Henri était, comme à son ordinaire, occupé à faire préparer le futur logement d'Itha; il avait fait planter et arranger un petit jardin, aussi bien que le lui avait permis un si court espace de temps; il avait réuni dans la maison des graines des meilleurs légumes, et il avait fait apporter une abondante provision d'aliments sains et fortifiants, pour que la comtesse pût elle-même en profiter et en faire profiter les indigents qu'elle se faisait une fête de soulager dans leurs besoins.

Lorsqu'on annonça à Henri l'arrivée des parents d'Itha, il se hâta de se rendre au château; mais son cœur agité lui faisait pressentir d'amers reproches de leur part. Dès qu'il les aperçut, il se précipita à leurs pieds, les conjurant de lui accorder leur pardon, tout indigne qu'il en fût; mais contre son attente, les bons seigneurs de Kirchberg se montrèrent tout aussi bienveillants que l'avait été Itha elle-même. Ils relevèrent le comte en l'assurant qu'ils avaient entièrement oublié ses erreurs, et le remerciant de l'empressement qu'il avait mis à leur faire parvenir une nouvelle qui les avait comblés de joie. Leur première question fut relative à leur chère Itha, et ils s'informèrent aussitôt de l'époque à laquelle ils pourraient enfin la voir. Avant de leur répondre, le comte, pour qui les moindres désirs d'Itha étaient des lois inviolables, fit éloigner tous les assistants, même le chapelain et le chasseur, et leur dit ensuite que leur arrivée lui était d'autant plus agréable, qu'il avait fixé la journée du lendemain pour la translation d'Itha dans sa petite maison; il était certain que rien ne pouvait être plus agréable à la pieuse solitaire que de revoir ses chers parents et de venir, en leur société, habiter sa nouvelle demeure. Il ajouta qu'il aurait bien voulu célébrer avec plus de solennité ce changement d'habitation; mais Itha, toujours modeste et réservée, avait interdit toute démonstration éclatante, et avait exigé que le comte, quand il viendrait la chercher dans la forêt, fût accompagné seulement

de l'aumônier du château, du chasseur qui, le premier, l'avait découverte, et d'un second écuyer. Or, comme il se faisait un devoir sacré de respecter toutes les volontés d'Itha et ne voulait jamais lui causer aucune contrariété, il n'avait révélé le jour fixé pour son arrivée à son nouvel ermitage, qui se nommait Au, à personne qu'à ses parents, qui ne pouvaient être compris dans la défense d'Itha et qu'elle devait être si heureuse de retrouver. Henri se mit ensuite à raconter tous les miracles qui avaient marqué l'existence d'Itha dans la solitude; il ne se lassait pas d'exalter sa piété merveilleuse et ses vertus; de leur côté, les habitants de Kirchberg écoutaient tous ces récits avec le plus vif intérêt, et il fallut, pour terminer cette conversation, que le digne chapelain vînt les avertir que la nuit était déjà avancée et qu'il était temps de se livrer au repos.

Itha, de son côté, ne cessait de remercier Dieu, qui avait inspiré à Henri des pensées si conformes à ses propres desseins, et qui lui permettait de consacrer le reste de ses jours à soulager les misères de ses semblables; elle remerciait aussi le Ciel de ce qu'après l'avoir si longtemps conservée dans la forêt il avait permis qu'elle fût découverte afin que ses dernières années fussent moins accablées de privations, quand la vieillesse lui ôterait bientôt la force nécessaire pour chercher elle-même sa nourriture.

Bien que Henri eût pris toutes ses précautions pour que les désirs d'Itha fussent ponctuellement accomplis, le ciel en avait ordonné autrement, et le jour où la sainte comtesse quitterait sa retraite devait être pour elle un jour de fête et de triomphe; Dieu, en effet, se trouve glorifié et vénéré lui-même dans les honneurs rendus à la vertu, et il veut que de tels exemples viennent de temps en temps encourager les âmes pieuses à persévérer dans la bonne voie. Malgré tous les soins que le comte avait pris pour cacher son projet, quand il sortit le lendemain matin du château, avec ses compagnons habituels et ses nouveaux hôtes, il trouva à la lisière du bois plusieurs habitants qui le suivirent de loin, avertis par un pieux pressentiment que ce jour-là devait être celui où Itha serait amenée à Au. Ils en aperçurent un grand nombre d'autres sur la route, et, lorsqu'ils arrivèrent près de la hutte, ils y trouvèrent un groupe assez nombreux qui les avait devancés, et qui se tenait à distance dans un religieux silence, pour ne pas interrompre la méditation dans laquelle Itha semblait plongée; mais aussitôt qu'ils virent le comte et ceux qui l'accompagnaient courir vers elle, ils s'y précipitèrent aussi, empressés de revoir leur bonne comtesse, de lui présenter leurs hommages et de la féliciter sur la fin de ses maux. Tous les assistants étaient attendris et les

larmes étouffaient toutes les voix. Au milieu de cette émotion générale, Itha se montrait la plus calme, et ses traits offraient l'image parfaite de l'innocence et de la sainteté. On ne pouvait considérer, sans être touché, les traces de sa longue misère, et chacun se sentait ivre de bonheur, en voyant tant de malheurs enfin terminés. Des larmes de pitié coulaient de tous les yeux et mouillaient les mains d'Itha qu'elle tendait avec une grâce pleine de douceur à tous ses anciens amis. On ne pouvait assez contempler sa figure empreinte de calme et de résignation, assez écouter ses paroles, toutes remplies comme son cœur de l'amour divin; c'était à peine si ses parents pouvaient se tenir près d'elle et lui adresser quelques paroles, tant chacun se montrait empressé de l'approcher. Ainsi, cette pauvre Itha qui, repoussée du monde entier et abandonnée de tous les hommes, était venue, dénuée de tout secours, s'établir seule et misérable dans cette forêt, se voyait maintenant entourée de ses parents, pressée par une foule ivre de bonheur, qui allait l'accompagner comme en triomphe, au moment où elle quittait cette sauvage retraite pour un séjour plus convenable.

Quand les habitants de Kirchberg eurent examiné avec le plus vif intérêt la petite hutte d'Itha et son misérable ameublement, elle-même apporta le reste de ses provisions de bouche, pour les donner à transporter aux domestiques de Henri; mais aussitôt cent bras empressés se tendirent vers elle; chacun s'estimait heureux de pouvoir lui rendre service et voulait porter quelque chose qui lui appartînt. Elle alla aussi détacher la petite croix de bois qui lui avait procuré de si abondantes consolations dans ses souffrances, et la prit elle-même dans ses bras en adressant au ciel des regards de reconnaissance. Puis, elle tourna encore une fois ses yeux humides de larmes vers sa pauvre hutte, et, après avoir de nouveau remercié Dieu de toutes ses bénédictions, elle abandonna, suivie de Henri, de ses parents et de ses serviteurs, ces lieux qu'elle avait habités pendant dix-sept ans. Les innocents oiseaux qui avaient si joyeusement fêté l'arrivée d'Itha dans leurs solitudes semblaient vouloir célébrer cette heureuse journée. De tous les arbres et buissons environnants, ils associaient leurs doux gazouillements aux manifestations de la joie générale, et planaient au-dessus de cette nombreuse réunion que le chasseur guidait vers Au, en choisissant dans la forêt le chemin le moins difficile.

La foule qui escortait Itha dans sa marche allait toujours croissant; les vieillards les plus âgés venaient, appuyés sur leurs petits-enfants, contempler encore une fois leur bonne comtesse. En apercevant Itha

toujours bonne et gracieuse, emportant elle-même sa croix de bois, des pleurs coulèrent de leurs yeux attendris; ils remercièrent le ciel d'avoir donné ce beau jour à leur vieillesse, et ils montrèrent ce touchant spectacle à leurs enfants, comme un puissant enseignement qui devait les encourager à la piété et à la résignation. Toute cette population suivit la comtesse, et les plus saintes résolutions germèrent dans les cœurs de cette foule joyeuse et empressée.

On arriva ainsi à Au, sans que ces témoignages de bonheur et d'attendrissement eussent été un seul moment interrompus; de leur propre mouvement, les ouvriers avaient construit devant la porte d'Itha un arc de triomphe en feuillage, et le son de la cloche s'élevait de la chapelle consacrée à la mère de Dieu. Lorsque Itha fut parvenue au milieu de ses anciens vassaux, qui se pressaient autour de sa demeure, elle remercia l'assemblée de toutes les marques de sympathie qu'elle en avait reçues; puis elle alla prendre quelque repos avec sa famille dans sa demeure.

Elle voulut d'abord adresser au comte quelques doux reproches, croyant que cette solennité avait eu lieu par ses ordres; mais il lui fut facile de la convaincre du contraire, et la sérénité ne cessa de régner dans cette réunion de famille. Un petit repas avait été préparé dans le nouvel ermitage, mais Itha, bien résolue à s'en tenir à son ancienne nourriture, tant que son corps n'en souffrirait pas, se contenta d'un verre d'eau fraîche pris à la source voisine et d'une poignée de baies sèches. Toute la journée, la maison fut entourée d'une foule qui se renouvelait sans cesse, car les habitants les plus éloignés venaient à leur tour s'assurer par leurs yeux de l'existence de leur bonne maîtresse.

Le soir trouva Itha encore entourée de sa famille, qui ne pouvait se lasser de la voir et de l'entendre. Mais la comtesse rappela à tous ces bons amis, avec une gravité solennelle, l'engagement qu'ils avaient pris à son égard, en les priant de la quitter et de ne plus la visiter désormais, car elle était bien résolue à accomplir le vœu qu'elle avait fait de vivre dans la solitude et de n'entretenir de commerce qu'avec Dieu. Seulement, si l'un d'eux pensait qu'elle pût faire pour lui quelque œuvre de charité, elle le priait de s'adresser à elle, puisqu'elle s'était vouée au service de ses semblables, et qu'elle se devait d'abord à ses proches. Tous firent, suivant ses désirs, entre les mains du chapelain le serment de respecter ses volontés. Elle pria encore le comte de lui envoyer, par une de ses anciennes servantes qu'elle désigna, des aliments et une provision de laine, pour qu'elle pût, à l'occasion, soulager la faim de l'indigent et lui préparer quelques utiles vêtements. Ces souhaits étaient déjà en partie exé-

cutés, grâce à la prévoyance de Henri, qui lui promit de se conformer promptement à ses autres instructions. Le comte, le chapelain et les seigneurs de Kirchberg se séparèrent enfin de la pieuse Itha, qu'ils laissaient heureuse et pleinement satisfaite. Ils se recommandèrent tous à sa puissante intercession, et elle leur promit que ses prières les suivraient. « Nous nous retrouverons là-haut, leur dit-elle en élevant vers le ciel ses yeux humides; en attendant, vivez heureux. — Adieu, angélique Itha, » s'écriérent-ils tous en même temps; et tandis que la pieuse solitaire adressait au ciel une fervente prière en faveur de ses parents, elle entendit plus d'une fois les sanglots qu'ils laissaient échapper en s'éloignant du côté de Toggenbourg.

Le saint exemple d'Itha profita au comte Henri, qui passa le reste de ses jours dans la piété la plus profonde, cherchant à réparer ses erreurs passées par un redoublement de zèle. Peu d'années après, il fut enlevé au monde, et précéda son épouse dans une vie meilleure.

CHAPITRE XIX.

ITHA PERSÉVÈRE DANS SA VIE ÉDIFIANTE.



Après avoir goûté quelques moments de repos, que la course et les émotions de la veille lui rendaient bien nécessaires, Itha devança l'aurore, dans son empressement de reprendre ses pieuses méditations. Ce fut un grand plaisir pour son cœur, lorsqu'aux premiers rayons du soleil elle aperçut dans sa chambre un magnifique crucifix, une belle image de Marie et celles des saints dont elle réclamait le plus habituellement la protection. Ces tableaux furent pour elle l'occasion d'une nouvelle prière qu'elle adressait, non aux représentations insensibles qu'elle avait devant les yeux, mais à Dieu et aux saints dont ils excitaient le souvenir dans son esprit.

Le petit jardin, qui répondait déjà aux soins que Henri en avait pris, était aussi pour elle un grand sujet de contentement; elle pensait qu'elle pourrait parer par son travail à la plupart de ses besoins, et consacrer ainsi tout ce qu'on lui enverrait au soulagement des autres. Elle priait ardemment Dieu de lui donner le goût et l'intelligence des nouveaux devoirs qu'elle s'était imposés, car elle savait que la prière la plus agréable que l'on puisse adresser à l'Éternel consiste dans les secours

distribués aux pauvres et aux nécessiteux, dans l'assistance prêtée à la veuve et à l'orphelin, dans les consolations portées à ceux que visite l'adversité. Son séjour dans la forêt ne lui avait pas été inutile pour lui enseigner le prix des secours donnés aux malheureux, car elle avait appris à connaître les souffrances de la faim et les autres privations qui ne l'auraient jamais atteinte dans le château de Toggenbourg.

Occupée comme elle était de ces pensées de bienfaisance, ce fut avec un vif plaisir qu'elle découvrit l'abondante provision d'aliments fortifiants que Henri avait fait déposer dans sa petite maison, et elle renouvela aussitôt la résolution qu'elle avait déjà prise de consacrer tout à secourir son prochain et de se contenter pour elle-même des fruits de son travail. Elle se mit donc à recueillir une grande quantité de fraises, de myrtilles et de prunelles, qui, réunies aux produits du jardin qu'elle cultivait avec succès, suffisaient à ses besoins, tandis que, par ses bienfaits constants et affectueux, elle devint la mère et la consolatrice de toute la contrée plus qu'elle ne l'avait jamais été au temps de son opulence. Elle se rendait auprès de tous les malheureux du voisinage qu'elle savait souffrants et malades, préparait elle-même les boissons ou les remèdes les plus convenables à leur position, les encourageait de ses pieuses exhortations, et s'oubliait souvent elle-même au milieu des soins qu'elle leur prodiguait. Jamais elle n'était si contente de sa journée que lorsqu'elle l'avait passée à sécher les larmes de ceux qui étaient affligés et à calmer les maux de ceux qui souffraient.

Lorsqu'elle restait dans son ermitage d'Au, elle consacrait bien des heures à de profondes contemplations, pendant lesquelles elle était souvent élevée en extase jusqu'aux pieds de l'Éternel et réunie aux chœurs pieux des anges et des séraphins qui glorifient éternellement le Seigneur.

Elle trouvait encore le temps d'occuper ses mains adroites à des travaux utiles pour le prochain. C'était surtout la nuit qu'elle se plaisait à élever son âme vers Dieu; car, pendant le jour, la foule toujours croissante de ceux qui venaient chercher auprès d'elle des secours ou des consolations ne lui en laissait pas le temps. Elle ne donnait que de bien courts moments au sommeil, car presque chaque nuit elle se rendait au couvent de Fischingen pour assister aux matines des bénédictins et unir sa voix à leurs chants solennels. Ces chœurs religieux remplissaient son âme d'une sainte émotion et d'une force divine; pénétrée de pieuses inspirations, elle se hâtait, au point du jour, de regagner sa demeure. On rapporte que plus d'une fois, pendant les nuits obscures, un enfant miraculeux parut devant elle, la précédant et éclairant ses pas au moyen d'un feu céleste brillant

autour de sa tête. C'est ainsi que le Ciel se plaît à guider dans le sentier de la vertu les âmes religieuses qui sont enflammées du véritable amour de Dieu.

Itha ne laissait jamais passer un seul jour sans assister à la messe et sans s'associer en esprit à toutes les parties du saint sacrifice. Ainsi l'Évangile lui rappelait la divine parole et la doctrine de Jésus-Christ; à l'offertoire, elle se présentait elle-même en holocauste au père céleste; la transsubstantiation lui faisait admirer le prodigieux amour de Dieu pour les hommes; la sainte oblation du sang et du corps de Jésus la pénétrait de reconnaissance et d'humilité; et au moment de la sainte communion, elle s'unissait en pensée, comme les religieux, avec notre divin Sauveur. Elle recueillait ensuite la bénédiction du prêtre, et, fortifiée par cette faveur de l'Église, elle se rendait à ses occupations ordinaires.

La pieuse comtesse vivait donc comme dans la forêt, toute pour Dieu; mais elle cherchait à mériter ses grâces par un amour sans bornes envers son prochain, et ce n'était pas l'estime des hommes qu'elle cherchait dans ces pénibles travaux; elle avait sans cesse présentes à l'esprit ces saintes paroles : « Ce que vous ferez au plus humble de vos semblables, je le considérerai comme si vous le faisiez à mon égard. »

CHAPITRE XX.

ITHA ENTRE DANS LE COUVENT DES RELIGIEUSES DE FISCHINGEN

L'INFORTUNÉE Itha passa ainsi plusieurs années à Au, vouée au service de Dieu et au soulagement des hommes. La renommée que lui valait une vie si simple se répandait de plus en plus, et chaque jour voyait s'augmenter la foule de ceux qui venaient lui demander des conseils dans leurs afflictions ou des adoucissements à leurs maux, et cependant chacun de ceux qui la visitaient obtenait d'elle plus qu'il n'avait osé espérer. Tous ceux qui l'approchaient ne pouvaient s'empêcher de la vénérer comme une sainte.

A côté du couvent des Bénédictins de Fischingen était, comme cela se voyait souvent autrefois, un couvent de religieuses, alors habité par un certain nombre de femmes pleines de piété. Tous les jours, ces bonnes sœurs voyaient Itha dans l'église du couvent, et admiraient le profond recueillement dans lequel elle était plongée. Tout ce qu'on racontait de

la merveilleuse charité d'Itha était également connu dans le couvent, de sorte que les religieuses désiraient ardemment de posséder au milieu d'elles un modèle si parfait de la vertu la plus accomplie, et pensaient que sa présence apporterait dans la maison une grande édification et une salutaire émulation. Elles exposèrent à Itha les vœux qu'elles formaient à cet égard, lui exprimant combien elles seraient heureuses de la voir au milieu d'elles, et lui offrant une habitation convenable qu'elle ferait arranger comme elle le voudrait. Elles la supplièrent d'agréer leur proposition, et s'engagèrent à la laisser parfaitement libre de régler suivant sa convenance toute sa conduite et sa manière de vivre.

Itha ne consentit pas d'abord; mais comme les religieuses ne se lassaient pas de renouveler leurs instantes prières, elle demanda conseil à Dieu dans une ardente ferveur, et s'en remit ensuite aux avis de son directeur spirituel. Elle-même réfléchit qu'en acceptant cette offre bienveillante, elle ne changerait rien à ses habitudes et pouvait continuer dans le couvent ses œuvres charitables; d'ailleurs elle trouva pour elle-même et pour son salut de grands avantages dans cet arrangement. La vieillesse commençait à se faire sentir chez elle, et les souffrances qu'elle avait éprouvées pendant son long séjour dans la forêt avaient hâté pour elle l'âge des infirmités. Ce n'était plus sans fatigue qu'elle se rendait à l'église de Fischingen, et elle sentait que ses forces lui permettraient bientôt à peine de se livrer à ses travaux ordinaires. Croyant donc reconnaître la volonté de Dieu dans la proposition des bonnes religieuses, Itha accepta avec reconnaissance, et, à la grande joie de toute cette sainte maison, elle prit aussitôt possession de la cellule qui lui avait été destinée.

Dans le couvent, sa vie fut le miroir constant de la plus parfaite sainteté. Le monde devenait pour elle une lutte dans laquelle la religion lui servait d'appui et Jésus d'exemple et de guide. Elle appliqua son esprit et son cœur à ne jamais perdre de vue un seul instant ce divin modèle, pour marcher sûrement dans la voie du salut. Après les divins plaisirs qu'elle trouvait dans la sainte communion, son occupation la plus agréable était de parler de Dieu; elle se plaisait aussi infiniment à guider vers le Seigneur les âmes souffrantes qui cherchaient la bonne voie sans y marcher aussi fermement qu'elle. Les religieuses se félicitaient tous les jours d'avoir appelé auprès d'elles cette pieuse personne. Elles la visitaient souvent, et se trouvaient bien éloignées de l'égaler en vertu. Mais, loin de se décourager, elles s'instruisaient par son exemple et s'étudiaient à approcher de ce sublime modèle en suivant ponctuellement les leçons et les conseils qu'elle ne refusait jamais à personne.

On n'est pas certain qu'Itha ait fait des vœux et soit entrée en religion dans le couvent; mais son histoire et la tradition nous apprennent qu'elle surpassait toutes les religieuses en recueillement. D'ailleurs, comme elle s'imposait à elle-même des règles beaucoup plus sévères que celles auxquelles les religieuses étaient obligées, on l'a toujours considérée comme appartenant à l'ordre des Bénédictines et comme en étant l'un des ornements les plus admirables et les plus brillants.

CHAPITRE XXI.

VIEILLESSE ET MORT D'ITHA.

Comme il n'était pas rare, à cette époque, de rencontrer de pieux personnages qui, non contents de vivre loin du monde, dans un ordre religieux, voulaient encore se séparer plus complètement des choses du monde et vivre dans une intime union avec Dieu, quelques-uns se faisaient renfermer dans de petites cellules murées de tous côtés, et qui n'avaient d'autre ouverture qu'une petite lucarne par laquelle on leur passait leur nourriture et qui laissait parvenir jusqu'à eux un rayon de soleil. C'était là ce qu'on appelait, à proprement parler, des reclus, et ils étaient séparés du reste du couvent, comme le couvent lui-même était séparé du monde.

A l'exemple de la vierge et martyre Wilborad, qui avait autrefois illustré le couvent de Saint-Gall, plusieurs pieuses filles du monastère de Fischingen avaient adopté ce genre de mortification. Itha, qui était toujours portée à embrasser les idées qui lui semblaient pouvoir la rendre plus parfaite aux yeux de Dieu, voulut sanctifier ses derniers jours par cette rigide pénitence. Elle se sépara donc du monde entier avec les cérémonies usitées alors dans l'Église en pareille circonstance, et se fit renfermer dans une espèce de petit caveau dont elle ne devait plus sortir vivante.

Dans cette situation, la plus grande partie du temps se passait pour Itha dans un recueillement silencieux, où la contemplation intérieure de Dieu absorbait toutes ses pensées; souvent son âme, plongée dans une sainte prière, s'élançait jusqu'au trône de Dieu, et goûtait par anticipation, au milieu des anges et des saints, la sainte jouissance de l'amour et de la grâce céleste. Quand elle sortait de ses pieuses extases,

elle considérait son corps, qui la liait encore à la terre, comme un pesant fardeau dont il lui tardait d'être délivrée pour vivre éternellement; mais elle se soumettait sans murmurer à la divine volonté, et attendait de sa bonté la fin de ses souffrances temporelles. Elle se rappelait alors la résignation de Dieu au Jardin des Olives, et s'écriait en remettant sa vie entre les mains de la Providence : « O mon Père éternel, mon désir le plus ardent serait de voler dans votre sein, mais que votre sainte volonté s'accomplisse et non la mienne! »

Bien que la cellule où notre recluse était renfermée la séparât entièrement du monde, les bonnes religieuses de Fischingen ne voulaient pas être privées des sages conseils et des exhortations consolantes dont Itha savait si bien pénétrer tous les cœurs.

Elles s'arrêtaient donc souvent à sa petite fenêtre, où les habitants de la contrée venaient aussi en grand nombre, pour voir encore une fois leur sainte comtesse, et pour recueillir les paroles pleines de la grâce divine qui coulaient de sa bouche, et comme Itha voulait, jusqu'à son dernier jour, être utile à ses semblables, elle s'empressait de leur adresser de pieuses allocutions et des conseils salutaires; elle leur recommandait la confiance en Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui lui sont fidèles, et jamais on ne quittait la recluse sans emporter une vraie consolation intérieure. Ainsi, la vertu et la piété d'Itha qui avaient brillé dans sa jeunesse d'un si vif éclat, qui l'avaient soutenue dans ses afflictions, embellissaient encore le soir de sa vie, et tout ce qui l'approchait ressentait l'impression tendre et douce de ce dernier rayon d'un astre bienfaisant qui allait disparaître.

Itha passa quelques années dans cette rigoureuse pénitence, toujours animée par un amour divin qui ne faisait que s'accroître, et soupirant sans cesse après le moment où son Sauveur l'appellerait à lui; mais elle avait dû supporter de bien pénibles épreuves avant d'être jugée digne de recevoir dans le céleste séjour la couronne du triomphe éternel.

Cependant, ce moment suprême arriva pour elle; une maladie grave l'atteignit, et elle sentit que son dernier jour n'était pas éloigné. Dès les premiers jours de sa maladie, elle chercha à s'assurer des gages de salut qui pussent faciliter son passage de cette vie dans un monde meilleur. Elle demanda l'extrême-onction, et la reçut avec un recueillement si édifiant, que tous ceux qui furent témoins de cette touchante cérémonie ne purent exprimer ce qu'ils avaient éprouvé. Du fond de son âme, fortifiée par la divine nourriture, elle pouvait s'écrier avec saint Siméon : « Et maintenant, Seigneur, laissez votre servante partir en paix, car elle

a ressenti toutes les félicités du ciel dans son union avec son Sauveur, qui la conduira lui-même dans les demeures éternelles. » Animée de ces pieux sentiments, elle se retourna vers les bonnes religieuses, les remercia affectueusement de tous les bons offices qu'elle avait reçus d'elles, et particulièrement dans cette dernière maladie; puis, levant les yeux au ciel, elle appela sur leur maison la bénédiction céleste, et supplia le Tout-Puissant de les récompenser suivant son inépuisable bonté de tous les soins charitables qu'elles lui avaient prodigués. Les saintes filles, à leur tour, remercièrent Itha d'avoir bien voulu venir habiter au milieu d'elles. Les larmes qui coulèrent de tous les yeux mirent fin à ces paroles bienveillantes, et ce fut encore Itha, calme au moment de la mort comme elle l'avait été pendant sa vie, qui leur dit et leur fit voir que la mort n'était autre chose que le terme des souffrances temporelles et le commencement d'un bonheur impérissable.

Cependant la maladie de la pieuse recluse faisait de rapides progrès et sa faiblesse allait toujours en augmentant; les religieuses ne quittaient plus les côtés d'Itha, car elles la voyaient au moment d'aller recevoir la palme immortelle. Les derniers mots qu'elle put murmurer furent des paroles d'amour divin et de pieuse résignation; mais bientôt sa bouche devint muette; ses yeux seuls semblaient encore, par un regard bienveillant, adresser à ses sœurs le dernier adieu et leur exprimer l'espérance qu'elles se reverraient un jour; puis ses yeux se fermèrent, comme si elle se fût plongée dans une profonde méditation, et un doux sourire se peignit sur son visage. Toutes les religieuses voyaient bien que sa faiblesse allait en croissant, et elles entouraient en sanglottant sa couche de mort; elles croyaient qu'elle leur souriait encore, au moment où son âme, dégagée des liens du corps, s'envolait au céleste séjour.

La mort d'Itha fut aussitôt connue dans le pays, et chaque famille la pleura comme si elle avait perdu la meilleure des mères et la plus généreuse des bienfaitrices. Le jour de son enterrement, toute la population abandonna les travaux des champs et les soins du ménage, pour venir se presser autour de ses restes mortels; il n'y avait personne dans cette foule qui n'eût à citer quelque trait de bienfaisance et de bonté pour honorer la mémoire d'Itha, et ce fut au milieu des signes les plus expressifs et les plus touchants de la reconnaissance universelle qu'elle fut inhumée dans l'église du couvent de Fischingen, devant l'autel de saint Nicolas.

On lui éleva un superbe tombeau, et ce fut la première preuve de la vénération qu'elle avait inspirée de son vivant; mais il n'y avait besoin ni de marbre, ni de sculptures, pour perpétuer son souvenir; elle s'était

elle-même élevé un impérissable monument dans le cœur des hommes par son inépuisable bienfaisance et sa bonté. Le bruit de sa vertu et de sa mort édifiante se répandit de plus en plus et attira bientôt un grand concours de fidèles qui venaient chercher sur son tombeau des consolations à leurs peines et des adoucissements à leurs souffrances. Dès son vivant, toute la contrée, dont elle était la gloire et le bonheur, lui donnait le titre de sainte, et, après sa mort, on ne la désigna pas autrement que par le nom de sainte Itha. L'Église catholique confirma plus tard ce jugement général, et chaque année on célèbre sa fête le 3 novembre, jour de sa mort. Un grand nombre de parents, cherchant à conserver un souvenir de ses mérites, mettent un de leurs enfants sous sa puissante protection. Les habitants de la contrée formèrent sous l'invocation de son nom une confrérie qui fut approuvée par l'autorité ecclésiastique et qui compte encore aujourd'hui un grand nombre de membres pleins de ferveur.

Puisse le salutaire exemple de cette sainte inspirer à tous ceux qui l'admireront la résignation dans les souffrances et l'adversité, l'oubli des injures, la charité chrétienne, et toutes les sublimes vertus qui rendirent la vie d'Itha si édifiante pour ses semblables et si précieuse aux yeux de Dieu!





SCHMID



A. Beyer PAR GAVARNI Lith. Bertauts, Paris

Les Brigands (Henri d'Eichenfelds).

COMMENT HENRI D'EICHENFELS APPRIT A CONNAITRE DIEU.

CHAPITRE PREMIER.

LA GARDE D'UN ENFANT EST UN SOIN DIGNE DES ANGES



u commencement du siècle dernier vivaient dans un antique et superbe château, situé près d'une forêt, le comte Frédéric et la comtesse Adélaïde d'Eichenfels. Un enfant du nom de Henri était le seul fruit de leur union et l'objet de toute leur tendresse.

Le petit Henri n'avait pas encore balbutié le nom de père, que déjà le comte était parti pour la guerre. La comtesse demeura au château, ne trouvant de consolation à l'absence du comte, et de douceur dans la solitude qui l'entourait, que dans les soins qu'elle donnait à son cher enfant. Elle résolut de se vouer entièrement à son éducation, et son cœur s'épanouissait à l'idée que bientôt elle pourrait voler à la rencontre de son époux et lui présenter dans ses bras leur charmant Henri.



Un soir, la comtesse se trouvait au château, près d'elle était son fils; Marguerite, sa bonne, l'amusait en

lui présentant des fleurs qu'elle venait de cueillir. L'enfant tendait en souriant ses petites mains pour les saisir, et sa mère, partageant son innocente joie, le regardait avec tendresse. Dans cet instant entra un serviteur du comte qui l'avait suivi à l'armée : il apportait l'effrayante nouvelle que son maître avait été blessé dangereusement, et qu'avant de mourir il demandait à voir encore une fois la comtesse, son épouse. A ces mots, une pâleur mortelle se répandit sur le visage de la noble dame et ses bras tremblants purent à peine retenir son fils qu'elle tenait sur ses genoux. Le messager, pour calmer un peu sa douleur, lui dit que tout espoir n'était pas perdu, que le comte pourrait encore en revenir; mais que cependant cette espérance était bien faible, et il ajouta qu'il serait nécessaire que madame la comtesse voyageât jour et nuit si elle voulait revoir son époux. La comtesse résolut de partir à l'instant. Elle embrassa son fils : « Hélas! mon cher Henri, dit-elle, tu ne sais pas encore ce qui cause la douleur de ta mère! Ton père va mourir et tu ne l'auras point connu! Oh! que j'ai de peine et de chagrin à t'abandonner ici sans pouvoir t'emmener au milieu des camps!

» Marguerite, dit-elle en s'adressant à la jeune bonne, je te confie mon Henri; garde-le avec le plus grand soin, ne le laisse pas seul un instant, et ne l'abandonne pas même pendant son sommeil; sois attentive près de lui, comme si j'y étais encore. Quand le ciel sera beau, fais-lui respirer l'air pur du matin dans le parc; chante-lui quelque chansonnette, cause avec lui, et récrée souvent sa vue par des fleurs et d'autres jolis objets; retire-lui des mains tout ce qui pourrait le blesser ou lui être nuisible. Surtout observe-toi toujours à son égard et ne te laisse jamais aller devant lui à l'impatience et à la colère. O Marguerite! la garde d'un enfant est un soin digne des anges; sois donc l'ange gardien de mon fils. La femme de charge à qui je confie la surintendance du château saura bien me dire si tu as fidèlement exécuté mes ordres. Promets-moi d'obéir aveuglément à mes dernières exhortations et qu'au moins je puisse partir tranquille sur ce point. Je vais compter avec inquiétude toutes les heures de mon retour; si tu me rends mon fils gai et bien portant, je saurai reconnaître dignement tes services. »

Marguerite promit d'être digne de l'emploi qu'on lui confiait. Alors la comtesse embrassa son enfant, le bénit, et, levant au ciel ses yeux mouillés de pleurs, elle remît Henri aux bras de Marguerite, puis monta en voiture au milieu des lamentations de ses serviteurs et de ses vassaux, sans que l'approche de la nuit, la pluie ni le vent pussent la retenir un instant de plus.

CHAPITRE II.

PETITE NÉGLIGENCE AMÈNE GRAND MALHEUR

Marguerite était une pauvre orpheline du village voisin. Une piété solide l'animait, son caractère se distinguait par la douceur et l'égalité, son maintien était modeste et sa physionomie gracieuse et ouverte; c'est ce qui avait décidé la comtesse à lui confier la garde du petit Henri. Marguerite suivit strictement toutes les recommandations de sa maîtresse : sans cesse elle se rappelait les ordres et les exhortations qu'elle en avait reçus pour les suivre exactement, car elle aimait la comtesse comme une bienfaitrice, et c'était pour elle un devoir agréable et un moyen de lui témoigner sa reconnaissance que de prodiguer des soins à l'enfant, dans lequel elle voyait et respectait déjà son futur seigneur.

Une après-dînée, Henri dormait profondément; Marguerite, assise près de lui, le veillait avec sollicitude. Elle avait orné le berceau, dans lequel il était alors, de magnifiques roses nouvellement épanouies, afin que son réveil fût égayé par leur vue. Une gaze blanche et fine garantissait le visage d'Henri des mouches et des cousins. Rien ne semblait troubler son sommeil, la santé rayonnait sur sa charmante figure, et l'éclat des couleurs qui brillaient sur ses joues égalait celui des roses qui l'entouraient.

A ce moment survint une troupe de musiciens ambulants qui firent entendre leurs accords à la porte du château, et les domestiques accoururent en foule ; ces derniers firent entrer les musiciens dans une salle basse; puis, profitant de l'absence des maîtres, ils se mirent à danser, résolus d'employer gaîment toute leur soirée.

Marguerite aimait passionnément la musique ; cependant elle se rappelait les ordres de la comtesse et elle restait tranquille auprès du berceau du jeune comte. Mais bientôt arriva Georges, garçon jardinier : « Pourquoi ne viens-tu pas, Marguerite? descends donc aussi ; si tu savais comme nous nous amusons! je n'ai jamais entendu de musique plus charmante. L'un tape sur un tympanon comme s'il voulait le mettre en pièces; un jeune homme joue du triangle d'une manière délicieuse ; et enfin un gros joufflu joue du cor de chasse à vous assourdir les deux oreilles, sans que le son en soit moins clair cependant que celui du triangle. Dépêche-toi de des-

cendre! » Marguerite répondit qu'elle ne pouvait pas quitter Henri un seul moment. « Ne sois donc pas si enfant, reprit l'étourdi; tu ne vas pas faire seule la sainte, j'espère. Viens, viens, et ne te fais pas tant prier; dans un quart d'heure tu seras de retour. Tu ne voudras pas refuser de faire un tour de valse. »

Marguerite se laissa entraîner et descendit malgré un violent battement de cœur. Elle éprouvait peu de plaisir, tant elle avait d'inquiétude; elle voulut donc se retirer bientôt, mais les autres domestiques la retinrent. Enfin elle parvint à s'échapper et se hâta d'accourir auprès du berceau de l'enfant chéri confié à ses soins.

Mais quelle n'est pas sa stupeur! le berceau est vide et elle ne voit l'enfant nulle part. Cependant elle ne perd pas courage et s'imagine que quelqu'un du château, voulant s'amuser de sa frayeur, aura caché l'enfant dans un autre lit. Mais la pensée seule que la comtesse pourra connaître sa négligence la fait déjà trembler. Elle court de chambre en chambre sans trouver aucune trace. Une angoisse mortelle s'empare alors de ses sens; elle vole à la salle où l'on danse encore, et dit aux danseurs : « Le jeune comte n'est plus dans son berceau! qui donc de vous a voulu m'effrayer en l'en retirant? » Mais on ne put rien lui apprendre; personne n'était sorti de la chambre. La danse fut aussitôt interrompue et les musiciens se retirèrent sans même réclamer leur pourboire. Tous, tant qu'ils étaient, montèrent et cherchèrent partout inutilement. Bientôt on découvrit qu'il manquait, outre l'enfant, beaucoup d'effets à son usage; et l'on ne put douter que l'enfant n'eût été ravi.



La joie générale qui animait tout à l'heure tous les esprits s'était changée en pleurs et en cris de désespoir. C'était un chagrin comme si chacun assistait aux funérailles d'un des siens. « Hélas! s'écria la femme de charge éplorée, que deviendra la comtesse lorsqu'elle apprendra cette nouvelle. Ce sera pour elle le coup de la mort. »

Mais la douleur la plus poignante était celle qu'éprouvait Marguerite, et, dans le premier moment de son affreux désespoir, elle se serait jetée par la fenêtre si on ne l'eût retenue à temps. « O mon Dieu! ré-

pétait-elle avec des cris déchirants, qui aurait pu croire qu'une légère désobéissance amènerait un si grand malheur? »

CHAPITRE III.

GRANDE DOULEUR D'UNE MÈRE.

Pendant que les gens du château, saisis de frayeur et consternés, se trouvaient réunis dans la chambre de l'enfant qu'ils remplissaient de leurs gémissements, et que Marguerite à moitié folle, les yeux hagards et stupides, les cheveux en désordre, gisait à terre avec les roses du berceau, muets et tristes témoins du rapt de l'enfant; la porte de la chambre s'ouvrit tout à coup, et l'on vit entrer la comtesse.

La blessure du comte n'était pas aussi dangereuse qu'on l'avait craint tout d'abord. Dès qu'il fut hors de danger, la comtesse, sur ses prières et poussée par ses inquiétudes maternelles, se hâta de revenir pour être plus tôt auprès de son cher enfant. Aussitôt arrivée, elle avait sauté en bas de sa voiture et volé vers la chambre où elle espérait embrasser l'idole de son cœur.

A sa vue tous ses gens furent frappés de crainte, Marguerite jeta un cri perçant : « O mon Dieu! dit-elle, prends pitié d'elle et de moi! » La comtesse vit avec terreur tous ces visages pâles comme la mort, tous ces yeux rouges de larmes, le désespoir de Marguerite et le berceau vide. Personne ne voulait répondre à ses questions multipliées. Mille pressentiments affreux, mille effrayantes pensées traversent alors comme l'éclair l'esprit de la pauvre mère, elle tremble pour la vie de son enfant, et lorsqu'enfin elle eut à moitié appris, à moitié deviné la désolante histoire, il lui sembla que le ciel s'écroulait sur sa tête et que la terre cédait sous ses pas; elle s'évanouit et serait tombée sur le parquet sans les bras de ses serviteurs qui la soutinrent.

« O mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle en gémissant après avoir repris ses sens; quelle rude épreuve tu m'imposes! Hélas! mon enfant, mon pauvre enfant! mon époux, mon cher époux! cette nouvelle va lui faire une blessure plus profonde que le fer des ennemis! O mon pauvre Henri, où es-tu maintenant? dans quelles mains es-tu tombé? Hélas! si tu avais été ravi par les brigands et que tu dusses vivre au milieu d'eux, grandir

dans leurs principes corrompus, désolante pensée à laquelle je n'ose m'arrêter un instant! je préfèrerais mille fois avoir à pleurer sur ta tombe; car tu serais maintenant un des anges gardant le trône du Seigneur, et j'aurais l'espoir de te rejoindre un jour! Mais maintenant je suis privée de cette douce, de cette unique consolation! Hélas! que peux-tu, que vas-tu devenir au milieu de pareilles gens?

» Mon Dieu! s'écria-t-elle encore en tombant à genoux et en élevant vers le ciel ses deux mains tremblantes; toi qui es toute bonté, toi le seul consolateur des affligés! mon enfant a été ravi de mes bras, mais il ne peut être soustrait à ta main protectrice. J'ignore dans quelle forêt obscure, dans quel antre de brigands il peut se trouver; mais ton œil sait le chercher et le voir. Je ne puis plus lui enseigner le bien et ton amour, mais, toi, toi seul, tu peux le faire encore. Tu entends le cri du jeune oiseau; écoute aussi les lamentations de mon enfant, qui sans doute pleure, gémit et soupire après sa mère. Donne-moi la force, ainsi qu'à mon époux, de supporter notre malheur! quoique notre petit ange nous ait été ravi par l'imprévoyance et la méchancetè des hommes, ce n'a pas été cependant sans que tu le permisses. Tu l'as voulu ainsi, que ta volonté soit accomplie! Je t'offre mon fils comme un sacrifice de mon cœur saignant et ulcéré. Oui, j'en conserve l'espoir, tu auras pitié d'une pauvre mère, tu sauras apporter un remède à sa douleur, et peut-être la changeras-tu un jour en joie. » Ainsi se consolait cette mère désolée.

Cependant le désespoir de Marguerite était immense; elle tomba aux pieds de la comtesse en implorant son pardon. « Grand Dieu, lui dit-elle, si je pouvais arracher votre enfant des mains des ravisseurs au prix de tout mon sang, avec quelle joie j'en verserais jusqu'à la dernière goutte. Condamnez-moi au dernier supplice, je sens que j'ai mérité la mort. »

La comtesse la releva. « Ton repentir, dit-elle, te mérite ton pardon, il ne t'arrivera aucun mal. Mais tu vois combien j'avais raison, combien mes exhortations étaient utiles et sages; tu as appris par expérience combien la négligence, la légèreté, et surtout le penchant au plaisir peuvent amener d'affreux malheurs. Toutes nos joies de ce monde sont fragiles comme ces roses qui gisent là effeuillées et flétries. »

Lorsque le premier moment de la douleur fut passé, et que la comtesse apprit qu'il n'y avait que quelques heures que l'enfant avait été enlevé, elle mit à la poursuite des ravisseurs tous les gens du château. Ils revinrent tous l'un après l'autre; Marguerite courait à la rencontre de chacun, et ses gémissements recommençaient à chaque fois qu'elle voyait revenir un visage triste. Enfin arriva le dernier sans qu'on eût découvert la

moindre trace de l'enfant, et Marguerite avait versé tout ce qu'elle avait de larmes. Peu à peu cependant sa douleur devint plus calme, mais elle conservait une pâleur mortelle et elle errait partout comme une ombre. Chacun la plaignait, et un jour enfin elle disparut sans qu'on sût ce qu'elle était devenue.

CHAPITRE IV.

LA CAVERNE DE BRIGANDS.



Une bohémienne, vieille femme au dos voûté, aux cheveux noirs poissés, au teint jaune et terreux, avait ravi le jeune Henri. Cette mégère faisait métier de tromper la bonne foi des gens et de les voler sous prétexte de leur dire la bonne aventure. C'est par ce moyen que souvent elle s'était introduite au château et qu'elle avait pu en étudier à son aise tous les détours. Elle était de connivence avec le plus âgé des trois musiciens, et pendant qu'ils remplissaient toute la maison des sons discordants de leur musique et qu'ils y retenaient les gens du château, la bohémienne s'introduisit furtivement par une petite porte que le garçon jardinier avait laissée ouverte par négligence, et entra dans le jardin; puis elle se glissa par un escalier dérobé dans la chambre de l'enfant, et après avoir fait un paquet de tout ce qu'elle put y saisir de précieux, elle s'empara également du pauvre enfant et s'enfuit vers la forêt avec toute la rapidité que pouvaient lui prêter ses jambes alourdies par l'âge et le précieux fardeau qu'elle venait de dérober avec tant d'audace.

Arrivée dans le bois, elle se cacha dans un fourré jusqu'à ce que la nuit fût arrivée; alors elle reprit sa course et porta l'enfant plus loin. Elle suivit des sentiers solitaires et tortueux; abondamment pourvue de vivres, et voyageant ainsi pendant plusieurs jours, se cachant dans les buissons et dans le plus épais des blés, jusqu'à ce qu'elle atteignit les montagnes.

Là se trouvait dans les profondeurs de la terre une caverne affreuse, située au milieu d'une ancienne carrière abandonnée et ruinée depuis longtemps. L'entrée en était tellement cachée par des quartiers de rocs

et d'épaisses broussailles qu'elle aurait échappé à l'œil le mieux exercé.

Après que la bohémienne eut rampé longtemps à travers les pierres et les broussailles, elle arriva devant une porte de fer dont elle possédait la clé. Elle ouvrit cette porte, et après une course qui dura bien une grande heure, elle pénétra enfin dans la caverne.

C'était un réceptacle de brigands, et ils y trouvaient un asile assuré contre les investigations de la justice. C'est là qu'ils cachaient les trésors qu'ils retiraient de leur affreux métier. Ils y enfouissaient une quantité énorme de riches vêtements, de bijoux, d'or, d'argent, de pierres précieuses et une foule d'objets de prix.

Les brigands, hommes affreux, dont les visages atroces se cachaient sous d'immenses barbes en désordre, étaient attablés lorsque la bohémienne entra avec l'enfant, et ils buvaient en fumant et en jouant aux cartes.

Ils éprouvèrent une joie féroce lorsqu'ils apprirent que cet enfant était le jeune comte Henri d'Eichenfels, et ils félicitèrent beaucoup la bohémienne de son hardi larcin. Depuis longtemps ils souhaitaient de s'emparer de l'enfant de quelque illustre famille.

« Tu as fait là un fameux coup, grand'mère! dit le chef de la bande. Nous sommes maintenant bien plus en sûreté, car si l'un de nous se laisse prendre, cet enfant nous servira d'otage, sa vie nous répondra de l'existence de notre compagnon et de tout ce que l'on pourra tenter contre nous. Par ce moyen nous assurons donc notre existence et peut-être même notre liberté. »

Le capitaine recommanda à la bohémienne, qui servait de cuisinière et qui était chargée de tous les détails d'intérieur de la caverne, de veiller soigneusement sur l'enfant et de faire en sorte de le conserver à la vie.

C'est dans cet antre affreux que le charmant enfant grandit et qu'il apprit à parler. Les souvenirs de sa première enfance s'effacèrent; il ne se rappela plus rien du soleil, de la lune, ni de toutes les sublimes créations de Dieu. Pas un rayon de jour n'arrivait à cet asile de terreur, et les murs livides de la caverne n'étaient éclairés que par la pâle lueur d'une lampe, dont la clarté douteuse et blafarde ajoutait encore à l'horreur de ce séjour qu'elle éclairait seule le jour comme la nuit.

Les vivres ne manquaient pas. Les brigands apportaient en quantité du pain, de la viande, des légumes et autres choses nécessaires à la vie et qui pouvaient se conserver facilement. Le vin surtout se trouvait toujours en abondance.

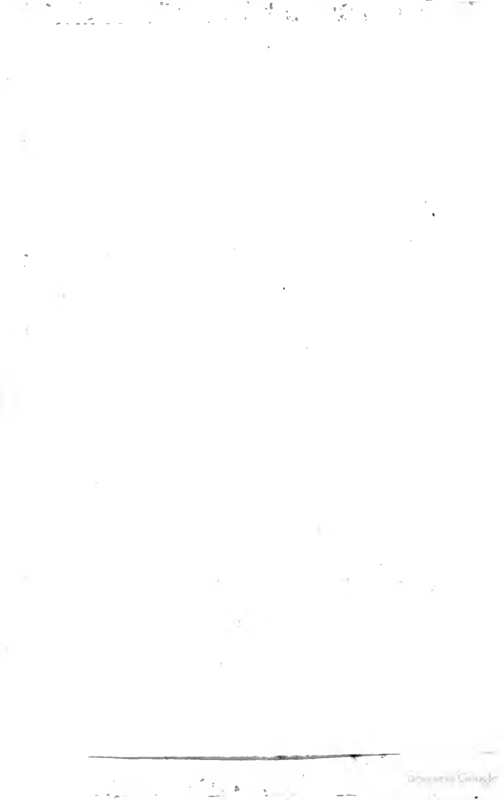
Un grand tonneau rempli d'eau, qu'ils renouvelaient souvent, remplis-





PAR [illegible] Lith Bertauts, Paris

Henri d'Eschwofilds et la bohémienne dans la Caverne



sait dans leur ménage l'office de fontaine, et comme ils étaient obligés de chercher cette eau assez loin, ils ne recommandaient à leur vieille ménagère d'autre économie que d'en dépenser le moins possible, et l'enfant était chargé du soin de tenir toujours le robinet fermé.

Des nattes de joncs recouvertes de magnifiques tapis leur servaient de lits durant la nuit.

La bohémienne ne laissait l'enfant manquer de rien. Elle lui donnait à manger en abondance; mais là se bornaieot ses soins, et elle ne s'occupait ni de la culture de son esprit ni de celle de son cœur; le pauvre petit n'apprit ni à lire ni à écrire, et jamais la bouche de ces impies ne prononçait le nom de Dieu.

Cependant, l'un d'entre eux, jeune homme que la funeste passion du jeu avait conduit à s'enrôler dans la bande infernale et à embrasser cette vie de crime, mais qui appartenait à d'honnêtes parents, s'entretenait assez volontiers avec l'enfant, et de temps en temps lui apportait quelque jouet pour l'amuser. Il lui donnait surtout une quantité de figurines de bois coloriées. Tantôt c'était une bergerie complète avec nombre de moutons, un berger et son chien; tantôt un jardin avec des arbres de toute sorte auxquels pendaient des fruits dorés ou rougeâtres; ou bien encore un petit miroir et d'autres objets à l'usage de l'enfance. Un jour il lui acheta une petite flûte et lui apprit à jouer un petit air; une autre fois il lui donna un bouquet de fleurs peintes et lui montra la manière d'en découper dans du papier, de les rassembler et de les couvrir de couleurs agréables; Henri trouvait ainsi quelques distractions à sa dure captivité.

Mais le jouet qui faisait le plus de plaisir à Henri était un petit portrait de sa mère que la bohémienne avait dérobé au château. Ce portrait était une peinture exécutée avec un fini et une délicatesse extrême et encadrée dans une boîte d'or entourée de diamants. La vieille ne lui laissait ce bijou que de temps en temps, encore fallait-il qu'elle fût de bonne humeur.

Le jeune brigand regardait souvent cette peinture, songeait à sa propre mère et essuyait alors uoe larme furtive que ce souvenir lui arrachait. « Pauvre enfant, disait-il en lui-même, quelle cruauté pourtant de t'avoir enlevé aux caresses d'une pareille mère! Combien auprès d'elle ton sort eût été différent de celui qui t'attend dans cette abominable caverne. Et ta bonne mère! comme elle doit te pleurer! Quel plaisir n'éprouverais-je pas à te remettre dans ses bras! Mais ici je suis moi-même prisonnier. Cent fois déjà je me serais enfui, si mes prétendus amis avaient eu moins de méfiance et si leur surveillance à mon égard avait pu se trouver en défaut! »

Il s'entretenait avec l'enfant de toutes sortes de sujets, lui racontait mille choses pour l'égayer et lui ouvrir l'intelligence; cependant il n'osait pas lui parler de Dieu et de l'éternité: ses compagnons ne l'eussent pas souffert, tellement ils craignaient tout ce qui peut éveiller le remords.

CHAPITRE V.

TENTATIVE DE FUITE

A mesure qu'Henri grandissait, il éprouvait la curiosité de savoir où ces hommes se rendaient chaque fois qu'ils quittaient la caverne. Souvent il leur avait demandé de les accompagner, mais toujours ils l'avaient brusquement éconduit, lui défendant même de renouveler sa prière.

Un jour, ils étaient sortis pour une de leurs expéditions; la vieille bohémienne, dont les jambes fléchissaient et qui ne pouvait plus sortir, était pour le pétulant enfant une bien triste société. Elle était toujours de mauvaise humeur, et comme elle souffrait beaucoup des yeux, elle restait quelquefois assise des heures entières derrière un écran vert, sans dire un mot, raccommodant du vieux linge ou comptant de l'argent; puis elle s'endormait et ronflait pendant d'autres heures encore.

Un jour qu'elle était profondément endormie, Henri prit courage, alluma un flambeau, enfila la sombre allée par laquelle les brigands sortaient ordinairement, et, avançant toujours, il parvint enfin à la porte de fer. Mais il ne put l'ouvrir car une énorme serrure l'assurait contre toute tentative de cette nature. Il revint alors sur ses pas; cependant à l'allée qu'il venait de parcourir aboutissaient plusieurs galeries latérales dans lesquelles on pouvait faire une course souterraine de plusieurs lieues. Henri s'engagea dans la première qu'il rencontra. Lorsqu'il eut marché longtemps et que sa bougie fut près de s'éteindre, il lui parut apercevoir comme une lumière briller dans le lointain. Plein de curiosité, il se dirige vers elle; plus il avance, plus elle grandit et plus son feu paraît ardent, jusqu'à ce qu'enfin il croit voir un grand corps embrasé. Cependant il avance résolument et parvient bientôt à une crevasse de rocher qui livrait passage aux rayons du matin et à travers laquelle on pouvait arriver en plein air. En un saut l'enfant fut dehors.

Dire ce que lui fit éprouver cette première vue d'un magnifique ciel bleu couronnant un splendide horizon couvert de toutes les productions de

la nature et borné par de hautes et belles montagnes, aucune langue n'aurait d'expression pour cela. C'était par une délicieuse matinée d'été; le soleil se levait et l'immensité du ciel se dorait de ses premiers feux; les montagnes et les bois brillaient d'un éclat rougeâtre, la terre était couverte d'herbe et de fleurs; les oiseaux faisaient entendre leurs ravissants concerts; au fond de la vallée murmurait une eau limpide où se reflétaient les chatoyants rayons du soleil et les cimes verdoyantes des montagnes.

Henri demeura comme ébloui par des éclairs. Il était transporté; et, comme s'il se réveillait à peine d'un sommeil long et profond, il n'était pas assuré de la plénitude de ses sens; il ne pouvait que regarder et longtemps il ne sut trouver de paroles pour exprimer son étonnement. A la fin, il s'écria : « Où donc suis-je? Quelle immensité s'étend autour de moi! Oh! quel beau, quel ravissant spectacle que tout ceci! » Et il se prenait à contempler avec extase ou un chêne majestueux, ou les pins verts qui couronnaient les rochers, ou l'onde polie comme un miroir, ou l'églantier qui orne les buissons.

A cet instant le soleil, escorté de brillants nuages que doraient ses rayons, parut s'élever derrière une colline garnie de sapins touffus. L'enfant le regarda fixement; il lui sembla voir une immense flamme, et il crut que ces nuages, qu'il voyait pour la première fois, allaient prendre feu. Il continua à considérer sa marche jusqu'à ce qu'enfin l'astre, se dégageant des blanches et légères vapeurs de l'aurore, plana au-dessus des collines, les éclairant toutes également de ses feux resplendissants. « Qu'est-ce donc que cela? quelle est cette merveilleuse lumière? » s'écria Henri, continuant de fixer l'astre du jour et tenant ses bras étendus comme pour le saisir, jusqu'à ce qu'enfin l'éclat croissant de ses rayons le forçât de détourner les yeux.

Il se met alors à avancer de quelques pas, mais bientôt il s'arrête par la crainte de fouler aux pieds les belles fleurs dont était jonchée la terre. Il aperçoit alors un agneau qui s'était couché à l'ombre d'un buisson de roses. « Un agneau! un agneau! » s'écria-t-il, et il courut pour le saisir; mais l'agneau effrayé se leva et se mit à bêler. Henri recula plein de terreur. « Qu'est ceci? dit-il; comment! cet agneau est en vie, il marche, il a une voix! Les miens sont muets et inanimés; aucun ne bouge. Quelle merveille! qui donc lui a donné la vie? »

Il veut alors entamer la conversation avec l'agneau; il lui adresse mille questions, et finit presque par se fâcher de ce qu'il n'en reçoit pour toute réponse que le même et incompréhensible cri.

Alors survint un jeune pâtre, joli garçon aux joues roses et aux che-

veux blonds, qui était à la recherche de l'agneau égaré. Depuis longtemps il considérait Henri, et ne savait que penser de lui. L'enfant fut effrayé d'abord de la présence du berger, mais lorsque celui-ci l'eut salué d'une manière affable, Henri reprit courage. « Oh! que tu es beau! lui dit-il; mais dis-moi donc, poursuivit-il en étendant les bras vers le ciel et autour de lui, cette immense caverne t'appartient-elle? ne veux-tu pas me permettre de rester ici près de toi et de ton agneau? » Le pâtre ne comprit rien aux paroles de l'enfant, et s'imagina un instant qu'il était fou. Il lui demanda comment il était arrivé là, et lorsque Henri lui eut raconté qu'il sortait des antres de la terre et qu'il lui eut parlé de la vieille grand'mère et des hommes aux longues barbes, le pâtre se troubla et il fut saisi d'une grande frayeur. Plein de pitié, il prend l'enfant dans un de ses bras, de l'autre saisit l'agneau et se met à fuir comme s'il avait à ses trousses tous les brigands de la terre.

CHAPITRE VI.

L'ERMITAGE.

Au milieu des montagnes vivait un vieil et respectable ermite, âgé de plus de quatre-vingts ans, et dont la piété et la science avaient porté au loin la renommée. On l'appelait le père Menrad. C'est près de lui que le jeune pâtre résolut de conduire l'enfant qu'il venait de trouver. L'ermitage, dont il n'était pas bien éloigné, se trouvait sur le penchant d'une montagne, au-dessus du lac, et semblait un paradis au milieu de ce désert. La cabane de l'ermite apparaissait au milieu d'un jardin orné des plus belles fleurs et des plus beaux légumes, avec son toit de chaume, sa treille et son entourage ombreux d'arbres fruitiers. Derrière la maisonnette s'étendait un vignoble, et le long de la montagne se déroulait un riche champ de blé; dans les

moindres interstices des rochers se trouvaient ou des arbres chargés des plus beaux fruits ou des buissons présentant les plus charmantes baies. Sur la cime d'un rocher, qui dominait le lac, s'élevait la chapelle avec son clocher pointu ; on y parvenait par un escalier taillé dans le roc.

Lorsque le pâtre parvint avec son protégé à travers la grille du jardin, jusqu'auprès de l'ermite, celui-ci lisait attentivement sur un banc de bois qu'ombrageait un pommier et d'où l'on jouissait de l'admirable vue que présentaient le lac et les côteaux environnants. Le grand livre dans lequel le vieillard lisait avec recueillement était placé devant lui sur une table. Le peu de cheveux qui garnissaient son front chauve et sa longue barbe étaient blancs comme la neige, mais ses joues étaient vermeilles comme celles d'un jeune homme.

A l'approche du pâtre, il se leva et salua les nouveau venus ; il écouta le récit qu'on lui fit avec un intérêt marqué, puis il demanda à l'enfant de lui dire son nom, et le prit dans ses bras avec tous les témoignages d'une tendre pitié. Il devina bientôt que c'était quelque enfant de famille ravi par des brigands. « Laisse-moi ce petit, dit-il au pâtre, et ne parle à personne encore de cette aventure. J'espère que nous pourrons trouver ses parents. C'est ici qu'il sera le plus à l'abri des nouvelles tentatives des brigands. Ils fuient ma solitude comme le feu. Ce n'est point chez moi qu'ils pourraient voler de l'or ou de l'argent, et ils se soucient fort peu de ce que je puis offrir et qui cependant vaut mille fois mieux que ces richesses, à savoir : de bons conseils et de salutaires exhortations. Puis il dit à Henri : « Sois le bien venu, mon cher enfant ! je veux te servir de père jusqu'à ce que mes soins t'aient rendu tes véritables parents. »

Le vieillard offrit ensuite à ses hôtes du lait et du pain, et le pâtre, aussitôt qu'il fut rassasié, prit sa houlette pour retourner à son troupeau. Mais l'enfant ne voulut pas le laisser partir et s'attacha en pleurant à ses vêtements. Ce n'est qu'après avoir promis de revenir bientôt et lui avoir fait cadeau de l'agneau, que le jeune homme put s'en aller, laissant Henri tout joyeux de ce présent qui, à ses yeux, avait une valeur inestimable.

CHAPITRE VII.

LE SOLEIL ET LES FLEURS.

Après que le jeune homme fut parti, l'ermite fit asseoir Henri à ses côtés sur le banc, puis il tâcha d'entamer la conversation : « Dis-moi, mon enfant, demanda-t-il, tu ne sais donc rien de ton père et de ta mère?

— Oh! oui, dit Henri, j'ai une belle mère, là, dans ma poche; regarde-la. » Il tire alors l'image qu'il avait cachée sur lui et que renfermait un étui de maroquin doublé de satin rouge. Le pauvre enfant n'avait pas encore vu le portrait de sa mère à la clarté du soleil. Il fut frappé de sa beauté, et l'éclat que jetaient les diamants qui l'entouraient éblouirent ses yeux.

« Comme il fait clair chez toi! s'écria-t-il. Mais, dit-il encore en montrant le soleil, qui donc a allumé là-haut cette belle lampe d'or, qui répand sa lumière tout à l'entour? Son éclat m'empêche de l'envisager. Celle qui éclaire notre caverne m'a l'air maintenant bien pâle et bien pauvre. Et comment se fait-il qu'elle monte toujours plus haut? Quand je commençai à l'apercevoir pour la première fois, elle semblait s'avancer de derrière les arbres et en peu de temps elle s'était déjà élevée si haut que je n'aurais plus pu l'atteindre quand même je me serais hissé sur le sommet du plus grand arbre. Comment peut-elle se tenir ainsi dans les airs et se mouvoir aussi librement? on n'aperçoit cependant aucun cordon. Qui donc l'attire, qui donc peut monter là-haut pour en renouveler l'huile? »

Le père Menrad lui répondit que l'on appelait cette grande et belle lumière le soleil, et qu'elle avait plus de mille fois l'âge du petit Henri, marchant toujours ainsi et brûlant des mêmes feux sans qu'il fût besoin d'une goutte d'huile.

« Voilà ce que je ne comprends pas! dit Henri. Mais comme tu as de belles fleurs! » s'écria-t-il aussitôt. Et il courut vers des plates-bandes qui ressemblaient à des corbeilles. « Oh! qu'elles sont merveilleusement peintes! quelles belles couleurs rouges, bleues et jaunes! et comme leurs innombrables feuilles si jolies et si délicates sont toutes découpées de même! Mais avec quelle étoffe sont-elles donc faites? Ce n'est pas du papier, c'est encore moins de la soie. Est-ce toi qui as fait toutes ces fleurs?

que de temps tu as dû y employer? Plusieurs renferment des filaments si frêles et si déliés! Tu dois avoir à ton service des ciseaux bien effilés et d'excellents yeux. J'ai bien fait des fleurs, mais je ne pourrais jamais approcher de cette perfection. »

Menrad répondit que personne au monde ne pourrait faire de pareilles fleurs, et qu'elles provenaient toutes de la terre. Mais Henri se refusait à le croire. « Cela ne se peut pas, dit-il; je crois bien plutôt que c'est toi qui les as faites. »

Le vieillard montra alors à l'enfant l'élégante capsule d'un pavot, et la lui secouant dans le creux de la main, il en fit sortir toutes les graines qu'elle contenait. Il lui dit que chacune de ces graines contenait une masse de ces fleurs rouges qui sortaient de la terre dès qu'on les lui confiait, et que c'étaient de pareilles graines qui avaient donné naissance à toutes les autres fleurs qu'il voyait.

Henri regardait l'ermite avec un étonnement mêlé de doute. « C'est d'une si petite graine que peut sortir une si grande et si magnifique fleur? Mais alors il faut que ces graines soient bien merveilleusement conformées, plus merveilleusement encore qu'une montre d'or.

— C'est en effet ainsi, dit Menrad.

— Mais qui donc alors a fait ces graines? reprit Henri; il me semble qu'il serait plus facile encore de faire toutes ces fleurs qu'une seule de ces graines. »

Il se mit à considérer de nouveau toutes les fleurs, sautant d'une platebande à l'autre et ne pouvant se lasser de les admirer. Cependant le soleil lui faisait ressentir toute son ardeur. « Comme la chaleur de cette lampe est forte! se prit-il à dire; malgré la distance qui la sépare de moi, elle me pénètre tout entier! c'est une bien merveilleuse lumière! »

Menrad le ramena sous le pommier qui abritait le banc et la table de son frais ombrage. « Il fait très bon ici, dit Henri lorsqu'ils y furent parvenus et en regardant attentivement le pommier; cet arbre est comme un écran vert qui garantit non-seulement d'une lumière trop vive, mais encore d'une trop forte chaleur. Comme il est grand, et de combien de milliers de feuilles il est chargé! Le tronc, à ce que je vois, est en bois, et cependant je commence à croire que ce n'est pas toi qui as fait cette énorme quantité de feuilles et de fleurs; un pareil travail serait par trop difficile. »

CHAPITRE VIII.

LES PLANTES ET LES ARBRES

Le vieillard, après cela, entra dans sa cabane et prépara une petite collation pour le dîner. Il apporta d'abord du lait et du pain, il y joignit pour l'enfant du beurre, du miel et une jolie corbeille pleine des plus belles pommes. Pour lui, il prit des racines, des herbes, un beau melon doré et un peu de vin rouge que contenait un flacon de verre. Henri mangea avec appétit et dit à l'ermite : « Mais où prends-tu toutes ces bonnes choses? Sors-tu donc aussi pour aller au pillage? »

Le père Menrad lui raconta en dînant comment tous ces fruits avaient poussé de la terre. « Vois-tu, dit-il en saisissant une pomme qu'il pela et découpa pour Henri, cette pomme, je l'ai cueillie sur cet arbre. Entre ses branches et ses rameaux croissent de temps en temps des paniers entiers de pareils fruits. — Est-ce bien vrai? » s'écria Henri en regardant Menrad avec stupéfaction.

L'ermite prit alors l'enfant dans ses bras et abaissant une branche, il lui montra les petites pommes vertes. « Vois-tu maintenant comme elles apparaissent entre le feuillage? Elles grossissent toujours de plus en plus, et parviennent enfin à atteindre la grosseur et les belles couleurs rouge et jaune que possèdent celles de cette corbeille. Mais voici qui est bien plus merveilleux, dit Menrad après avoir partagé la pomme en quartiers. Ce grand et gros arbre lui-même sort de ce petit pepin que je tiens à la pointe de mon couteau, et je l'ai connu à cet état de graine. Chacun de ces pepins renferme un pareil arbre, je dis plus, une quantité incalculable de ces arbres. D'un seul de ces grains on peut recueillir une telle quantité de pommes que le monde serait trop petit pour les contenir, et que la vie d'un homme, fût-elle éternelle, ne suffirait pas à les compter.

» Le pain nous vient aussi au moyen de semblables grains, poursuivit-il en montrant à Henri une poignée de blé qu'il avait été chercher dans la cabane; il en est de ceux-ci comme des pepins de la pomme et de la semence des fleurs. Avec un seul d'eux nous pourrions avoir plusieurs milliers de pains comme celui que tu vois sur la table. »

Menrad lui décrit alors comment tout cela se fait, et tout en parlant le conduit à son champ de blé qui avait pris une place couverte naguère de

ronces et d'épines. Henri saute sur un épi et voit avec joie qu'il renfermait déjà un grand nombre de grains.

« Il en est ainsi, dit en terminant le père Meinrad, de toutes les plantes vertes que tu vois au loin autour de nous. Tout, l'herbe que foulent nos pieds, là-bas ces rosiers fleuris, ces innombrables épis, cette vigne qui couvre la cabane, et, au-dessus de la cabane et de la colline, ces chênes énormes, ces immenses sapins qui s'élèvent orgueilleusement au-dessus de la montagne et cette tendre mousse qui s'attache au tronc du pommier : tout cela sort et s'élève du sein de pareils grains, ou du moins peut en sortir.

» Tout ce que tu aperçois sur cette table : le lait et le beurre qui sont produits par l'herbe, le miel que donnent les fleurs, le pain nourrissant et le vin fortifiant; toutes ces plantes et tous ces fruits, ce cresson, ces raves, ce gros et beau melon, l'osier qui a servi à faire cette belle corbeille, le bois dans lequel on a taillé ces assiettes et ces gobelets, et jusqu'à cette table et ce banc, nous devons tout à ces petites graines. Je me suis borné à les déposer dans la terre pour avoir là un pommier, pour tirer d'ici cent mille gerbes, et changer ainsi ma solitude, qui n'était d'abord qu'un aride désert, en une résidence charmante où je suis entouré de tout ce qui est beau et où je possède tout ce dont j'ai besoin. »

Tout cela parut des merveilles à l'enfant. Autant il avait été frappé d'étonnement à la vue de toutes ces choses, autant ce que lui disait le père Meinrad lui causait de surprise.

CHAPITRE IX.

LES SOURCES ET LA PLUIE.



Cependant le soleil accomplissait sa course et l'ombre commençait à couvrir les plates-bandes du jardin. Quelques fleurs, de celles que l'ermite préférait, avaient pâli à l'ardeur du soleil. Quoique le bon père espérât une pluie prochaine, cependant il crut prudent de les arroser. Il prit donc son arrosoir d'une main, Henri de l'autre, et descendit à la source qui s'échappait écumante du flanc d'un rocher moussu.

Henri joignit les mains d'étonnement. « Quelle immense quantité d'eau sort de cette pierre, s'écria-t-il; à chaque instant je crois voir

son cours cesser, et cependant il continue toujours avec autant de force et d'abondance. Qui donc a versé là-dedans toute cette masse d'eau? et où en prend-on pour l'entretenir? Tu devrais l'épargner davantage et fermer cette ouverture, sans quoi tu finiras par n'en plus avoir. »

Menrad lui répondit que cette eau coulait ainsi depuis autant de temps que le soleil éclairait de sa lumière, sans diminuer jamais, sans avoir jamais besoin qu'on la renouvelât. Il ajouta que tout le lac, qu'Henri avait pris d'abord pour un immense miroir, n'était que de l'eau, ce qui fut pour l'enfant un nouveau miracle.

L'ermite s'en fut avec son arrosoir, et commença à répandre de l'eau sur ses fleurs. « Mais que fais-tu donc là? s'écria Henri; tu abîmes tes fleurs; leurs belles couleurs vont passer. » Menrad répondit en souriant que les fleurs et les herbes, les épis et les vignes, les buissons et les arbres, qui ont aussi leur vie, avaient autant besoin d'eau que les hommes de boire. « Cependant, dit Henri, qui donc peut suffire à arroser toutes ces plantes? Qui donc peut monter au haut de ces montagnes pour arroser la cime de ces arbres?

— Tout cela est prévu, répondit le bon père, et tu l'apprendras peut-être plus tôt que nous ne le pensons, ajouta-t-il en regardant le ciel qui se voilait de nuages. »

Bientôt, en effet, un gros nuage se forma au-dessus de la montagne; il creva, et une pluie, d'abord très fine, tomba ensuite avec une grande force. Ce fut pour Henri un nouveau sujet de satisfaction.

« Mais c'est magnifique, dit-il; voilà qui t'épargne une peine énorme; ces gouttes tombent par milliers, avec une égalité parfaite, comme si elles sortaient d'un arrosoir. Mais qui a amené ce nuage, ainsi que tu appelles cette merveilleuse chose? Qui a porté de l'eau si haut? Comment se fait-il que ce nuage plane ainsi au-dessus de nous sans tomber sur notre tête. — Tu sauras tout cela, répondit Menrad. » Et Henri continua de regarder le nuage jusqu'à ce que, s'étant complétement évaporé, le ciel fût redevenu bleu et clair comme auparavant.

Tout cet étalage de merveilles si inattendues avait rapidement fait passer la journée à Henri. Mille choses auxquelles l'habitude empêche les hommes de faire attention : un papillon brillant posé sur une feuille de rose, un petit escargot bariolé collé au tronc d'un arbre ruisselant de pluie, les gouttes d'eau qui scintillaient comme autant de diamants pendus aux feuilles des arbres, une fauvette perchée sur une branche, et qui voltigeait d'arbre en arbre, chantant sa douce chanson du soir, les chèvres de l'ermite, qui revenaient de la montagne, tout cela était pour l'enfant

l'objet d'un ravissement incessant, et faisait naître mille questions qui provoquaient mille réponses.

Enfin le soleil, au terme de sa carrière, sembla s'abîmer dans les eaux du lac. « Hélas! s'écria Henri tout effrayé, voilà la lampe du soleil qui s'éteint là-bas dans l'eau; elle disparaît, et avec elle toute notre joie. Quand même nous allumerions notre lampe, à quoi pourrait-elle nous servir dans l'immensité qui nous environne? »

L'ermite le rassura. « Ne crains rien, dit-il, nous allons bientôt nous coucher; nous n'avons nul besoin de lumière pour cela; nous ne serons pas réveillés que déjà le soleil aura reparu de l'autre côté, entre ces deux montagnes; c'est ainsi qu'il décrit un cercle continuel, éclairant et échauffant tout, sans qu'il puisse s'arrêter un seul instant. »



CHAPITRE X.

LA PLUS IMPORTANTE QUESTION ET LA PLUS JUSTE RÉPONSE

Le petit Henri revint à ses anciennes questions, auxquelles le vieillard avait, à dessein, différé de répondre, voulant jusqu'au bout exciter la vive curiosité de l'enfant. « Mais qui donc est cause, demanda-t-il de nouveau, que le soleil chemine toujours ainsi? et qui a bâti là-haut cette magnifique voûte, et l'a si admirablement peinte de bleu? Qui a renfermé dans le creux des rochers cette masse énorme d'eau, qui coule ainsi si pure et sans cesse?

Qui dirige la course des nuages? qui leur permet de nager si aisément dans les airs, et de se résoudre en mille gouttes bienfaisantes qui viennent arroser les plantes altérées? Qui fait chanter aux oiseaux leurs vives chansons? Qui a caché dans ces petits grains les fleurs et les arbres, et qui les force de pousser, pour ainsi dire, à la place et de la forme qu'on désire? Qui a étendu à terre cet immense tapis de gazon et de fleurs? et qui nous comble de tant de dons magnifiques et précieux? Qui, enfin, est le grand ordonnateur de toutes ces merveilles?

— Ainsi tu crois, dit le père Menrad, que quelqu'un est l'auteur de tout cela?

— Certainement, dit Henri, j'en suis bien sûr. Celui qui le nierait serait un sot. Les hommes de la caverne travaillaient longtemps quand ils voulaient l'agrandir seulement un tant soit peu. Un jour même elle menaçait ruine, et ils eurent mille peines à l'étayer, et cependant, à cette voûte immense qui s'étend sur nous, nous n'apercevons pas un seul pilier. Notre lampe de la caverne ne s'allumait pas d'elle-même, et quand nous ne voulions pas rester dans l'obscurité, il nous fallait avoir continuellement l'œil sur elle, et l'alimenter d'huile. Et notre réservoir d'eau, il fallait aussi l'entretenir sans cesse, si nous ne voulions pas endurer la soif. Je sais tout ce qu'il faut de peine et de patience, et combien il faut avoir de bons yeux pour découper une fleur. Je comprends fort bien que la main de l'homme n'a pu créer toutes celles qui nous entourent. Je voudrais cependant connaître qui a fait tout cela? »

Le moment était venu pour le vieillard de parler de la puissance de Dieu, de sa sagesse et de ses bienfaits, maintenant que l'enfant, ému de la grandeur, de la beauté et de l'ordonnancement de l'univers, manifestait le plus ardent désir de connaître enfin le sublime et divin auteur de toutes ces merveilles, qui venaient de saisir si fortement toutes les facultés de son âme. C'est avec un profond respect, de la voix la plus émue et les larmes aux yeux, que le vieillard dit à Henri qu'il avait raison, qu'il existait *quelqu'un* qui avait fait tout cela, et que cet être, infiniment puissant, infiniment sage et infiniment bon, qui avait créé cet univers, et à qui les hommes même doivent la vie, s'appelle DIEU. »

L'enfant avait éprouvé le matin, à la vue du soleil qu'il voyait pour la première fois s'élever dans les airs et inonder la terre de ses rayons d'or, une émotion et un sentiment d'admiration moins grands que ce qu'il éprouva aux paroles de l'ermite.

L'idée de Dieu éclaira souvent son âme comme un divin soleil, et, l'échauffant, lui fit paraître l'univers sous un jour bien plus beau, comme

la manifestation des nombreux bienfaits d'un père rempli d'amour.

« Oui, mon enfant, ajouta Menrad, en voyant l'émotion de Henri, c'est Dieu qui a fait tout ce que tu vois. C'est lui qui a créé cette admirable voûte azurée que nous appelons ciel. Il a allumé le soleil et tracé sa course éternelle; non-seulement il nous dévoile les œuvres du Créateur et nous éclaire pour nos affaires, mais c'est lui encore dont les rayons brûlants mùrissent les fruits, comme le feu cuit nos aliments.

» C'est Dieu qui fait sortir les sources de la terre et tomber du ciel les gouttes de pluie qui nous désaltèrent et rafraîchissent toute la nature. C'est lui qui a étendu sous nos pieds ce beau tapis de gazon et de fleurs; il a donné à celles-ci leurs brillantes couleurs et leurs suaves parfums. Il fait sortir du creux des sillons le grain qui nous fournit le pain, et croître sur les côteaux la vigne qui nous donne le vin, qui ranime nos forces. Il charge les arbres de fruits de toutes sortes, et il fait couler au fond des vallées verdoyantes des ruisseaux de lait, et le miel qui découle du creux des arbres et des rochers. Il a fait croître l'arbre qui nous protége de son ombre et nous chauffera de son bois. Il enseigne aux oiseaux les chansons qui nous charment; il a recouvert de laine l'agneau qui repose à tes pieds, et elle a servi à tisser l'étoffe de ton vêtement et du mien. Il pourvoit abondamment à tout ce qui est nécessaire à nos besoins et à notre subsistance. Il a donné à toutes les créations un aspect agréable, afin que, par le charme qu'elles nous procurent, nous l'aimions de toute notre âme, et qu'un jour nous puissions le rejoindre dans des régions bien plus belles que ce qui cause en ce moment ton admiration, et où nous jouirons d'un bonheur sans mélange. Quoique nous ne puissions pas l'apercevoir ici-bas, cependant il nous voit sans cesse, il connaît toutes nos actions, entend toutes nos paroles et sait jusqu'à nos plus secrètes pensées. Mais nous pouvons nous adresser à lui à toute heure du jour; il est l'arbitre suprême de toutes nos destinées. C'est lui qui t'a retiré de la caverne et qui a conduit vers moi les bras qui t'ont apporté ici. C'est notre plus grand bienfaiteur, notre meilleur ami; c'est, en un mot, notre tendre père. »

Henri écoutait le pieux ermite avec le plus grand recueillement; son cœur s'emplissait d'une indicible émotion, et ses yeux ne quittaient pas un instant le vieillard. Pendant que Menrad discourait, la nuit les surprit sans que l'enfant y prît garde; la lune, qui d'abord semblait un petit nuage perdu dans l'espace, brillait alors de son éclat le plus pur, et planait, entourée de myriades d'étoiles éclatantes, au-dessus du lac, qui réfléchissait comme une glace polie les splendeurs du ciel. C'était comme un autre firmament, avec son astre nocturne et ses étoiles, et cette bril-

lante immensité, répétée à l'infini, offrait la plus parfaite image de l'infinie éternité. Les vents retenaient leur haleine et n'agitaient aucune feuille des arbres; toute la nature était dans un solennel silence.

Un sentiment nouveau et profond, celui de l'adoration et de la prière, s'empara alors du cœur de Henri, et il reconnut à cette manifestation la présence de Dieu. A cet instant, le vieillard joignit les mains avec ferveur et prononça à voix lente une prière que Henri répéta mot à mot en imitant l'humble posture de l'ermite. Ce fut la première prière que l'enfant adressa au ciel. La pensée que Dieu, que jusqu'alors il avait ignoré, l'avait comblé de tant d'incomparables bienfaits, lui arrachait de brûlantes larmes de reconnaissance, et lorsque le vieillard eut achevé son oraison, il entendit avec bonheur Henri ajouter : « Je te remercie encore, mon Dieu! de m'avoir tiré de la sombre caverne pour me conduire près de ce digne homme qui m'a instruit de ta puissance et de tes bontés. »

Le père Menrad prit l'enfant par la main et ils rentrèrent à la cabane. Il y fit à Henri un lit de mousse tendre qu'il recouvrit d'un tapis; son manteau lui servit de couverture.



CHAPITRE XI.

UN VOYAGE DANS LA MONTAGNE.

Le père Menrad garda Henri près de lui tout l'été pour l'instruire encore davantage et le corriger de quelques mauvaises locutions et de quelques pernicieuses habitudes qu'il avait contractées dans l'affreuse société au fond de laquelle il avait vécu jusque là. Il pensait aussi qu'une nourriture saine et l'air pur des montagnes rendraient à l'enfant la santé que son séjour souterrain avait

profondément altérée, et que ses parents n'en éprouveraient que plus de joie en le revoyant. Bientôt, en effet, Henri reprit ses couleurs fraîches et éclatantes comme celles de la rose qui s'épanouit au soleil du matin.

Vers le milieu de l'automne, le père Menrad résolut, lui qui avait longtemps parcouru le monde et visité beaucoup de villes, de reprendre son bâton de voyage et de retourner parmi les hommes pour rechercher les parents de Henri.

Il allait trouver le père du jeune pâtre qui avait amené l'enfant, pour le prier de le recevoir chez lui jusqu'à son retour. C'était un homme pieux et droit qui demeurait dans le fond de la montagne. Il accéderait facilement aux propositions du vieillard.

L'étoile du matin avait à peine disparu, que le vieillard réveilla l'enfant et le conduisit à la chapelle où ils adressèrent à Dieu une fervente prière pour qu'il bénît leur voyage. Puis, après avoir déjeuné et s'être muni de provisions pour la route, Menrad se mit en marche accompagné de Henri qui ne pouvait contenir sa joie. Ils suivirent des sentiers qui n'étaient connus que des bergers alpins ou des chasseurs de chamois.

Vers midi, ils arrivèrent à des rochers escarpés au haut desquels broutait un troupeau de chèvres. Ils s'assirent à leur ombre pour se reposer un instant et prendre une légère collation.

Le petit pâtre qui était préposé à la garde du troupeau de chèvres s'approcha du père Menrad et lui baisa la main. A sa vue Henri sauta d'étonnement en s'écriant : « Tiens! un enfant comme moi! Oh! qu'il est beau! Je ne savais pas qu'il existât d'autres enfants que moi; je me croyais seul sur la terre. Oh! n'est-ce pas que tu vas venir avec nous? » Le pâtre s'offrit à porter la besace de l'ermite. Ils cheminèrent donc ensemble, et Henri était si heureux de causer avec son nouveau compagnon qu'il ne donna aucune attention au pays qu'il parcourait, ni à ce qu'il pouvait trouver de remarquable sur la route.

Bientôt ils arrivent dans un petit vallon verdoyant entouré de hauts rochers. Un troupeau de moutons, qui appartenait précisément au paysan chez lequel se rendait Menrad, y paissait tranquillement.

Henri prit une joie très grande à voir quelques agneaux qui n'étaient nés que depuis peu de jours; il les accablait de caresses, leur prodiguant les noms les plus doux.

Cependant Menrad s'enquit du pâtre qui gardait le troupeau, et après quelques recherches il aperçut assise sous la saillie d'un rocher, au pied duquel coulait une source pure, une jeune fille qui tenait dans une de ses mains une houlette, et dans l'autre, à son grand étonnement, un livre dont

la lecture paraissait l'absorber. Il l'aborda. Elle était vêtue d'une robe blanche et portait pour coiffure un chapeau vert. Son visage était très doux, mais une profonde mélancolie se peignait sur ses traits.

Elle n'avait jamais vu le père Menrad, mais elle le reconnut aussitôt d'après la description qu'on lui en avait faite; elle se leva donc avec empressement et le salua respectueusement et avec toutes les marques d'une grande vénération.

Menrad lui dit : « Il n'y a pas longtemps que tu gardes ce troupeau; car j'ai vu son propriétaire dernièrement, et il ne m'a pas parlé de toi. » Elle répondit qu'elle gardait les chèvres dans la montagne depuis plusieurs années déjà, mais qu'elle n'était au service de son nouveau maître que depuis trois jours. « D'où es-tu donc, poursuivit l'ermite, et pourquoi cette tristesse où je te vois plongée? » La pauvre fille éclate alors en sanglots. « Hélas! dit-elle, je suis née loin d'ici. Une négligence de jeunesse m'a plongée dans le plus affreux malheur. J'étais au service de maîtres excellents; un jour, je laissai un instant seul leur unique enfant : cet instant suffit à des brigands pour l'enlever. Le désespoir et le remords ne me permirent pas de demeurer plus longtemps près de ma bonne maîtresse; je me réfugiai dans les montagnes pour fuir sa douleur et ses regards. Je vis dans la solitude et tous les jours je prie Dieu de permettre que le malheur que j'ai causé soit réparé, que l'enfant renaisse au jour et que l'immense douleur de sa mère se convertisse en allégresse. Dieu sans doute aura pitié des larmes que je verse et que lui seul, avec les rochers qui m'entourent, voit répandre. »

Le vieillard lui dit avec émotion : « Je crois que Dieu a enfin exaucé ta prière. » Il prit alors le portrait de la mère de Henri, que, par précaution il avait emporté, et, le montrant à la jeune fille, il lui demanda : « Connais-tu ce portrait? » La jeune fille jette un cri perçant que lui arrachent l'étonnement et la joie. « Mon Dieu! s'écrie-t-elle, c'est le portrait de la comtesse d'Eichenfels, la mère de l'enfant enlevé! »

L'exclamation de la jeune fille parvint jusqu'à Henri, qui accourut avec empressement. Il regarda avec curiosité cette nouvelle figure et lui dit avec l'accent de la commisération : « Pourquoi pleures-tu et que te manque-t-il? Tu as faim peut-être? Tiens, voilà mon pain et deux pommes, mange. »

Mais l'ermite dit à la jeune fille : « Regarde, voici l'enfant qui a été enlevé en même temps que ce portrait. » La joie pensa suffoquer un instant la pauvre fille; elle tombe à genoux et, levant au ciel ses mains jointes, elle s'écrie : « Tu as exaucé, Dieu bon et miséricordieux, la fer-

vente prière que je t'adressais jour et nuit. Oh! lis dans mon cœur combien il y a de reconnaissance car je ne saurais l'exprimer. » Puis elle accable l'enfant de caresses et l'arrose de larmes. « Que Dieu te bénisse, mon cher Henri, lui dit-elle; il t'a donc rendu à notre amour! Mais est-ce bien toi, et ne rêvé-je point? Oui, oui! c'est toi! tu ressembles à ton père comme une goutte de rosée à une autre. Oh! quelle sera la joie de ta mère! Mais réjouis-toi donc, Henri, nous allons retrouver tes parents!»

Le père Menrad essuya une larme et dit : « Sois béni, o mon Dieu! ta providence a veillé avec sollicitude sur cet enfant. Tu as essuyé les larmes de cette pauvre jeune fille qui ne s'est pas lassée d'en répandre. Tu rends à ses parents un fils bien-aimé, tu as couronné de succès mes premiers pas, et tu m'as épargné, à moi, pauvre vieillard, de longues et pénibles recherches; que ton nom et ta miséricorde soient bénis à jamais! »

L'ermite se rendit alors, accompagné de Marguerite et de Henri, à la cabane des braves paysans, qui n'était pas à plus d'une demi-lieue de là. Le petit gardien de chèvres se chargea pendant ce temps de veiller au troupeau.

« Est-ce-là mon père et ma mère? demanda Henri en voyant arriver le paysan et sa femme, le visage épanoui. » Il eut quelque chagrin d'apprendre le contraire. « Ils sont si affables! disait-il; mon père et ma mère ne peuvent l'être davantage, et je serais volontiers resté avec eux. »

Nos voyageurs s'arrêtèrent quelques moments dans la maison du paysan, pour y prendre quelques rafraîchissements, puis ils se remirent en route, accompagnés du jeune pâtre, fils de l'honnête paysan. Vers le soir, ils parvinrent au bas des montagnes, et ils entrèrent dans une large vallée où Henri ne vit pas sans un grand étonnement les groupes nombreux de maisons qui formaient un village. Le lendemain, dès l'aube, ils montèrent dans un chariot de campagne, dont la conduite fut confiée à l'adresse du jeune pâtre, et ils cheminèrent dans l'espoir d'être à Eichenfels sous trois jours au plus.

CHAPITRE XII.

UNE RENCONTRE IMPRÉVUE.

Le premier jour du voyage se passa sans accident. Le mouvement de la voiture, le grand nombre de villages, de châteaux et de hameaux qui semblaient fuir devant eux, causaient à Henri une joie indicible, et, à chaque château qu'il apercevait sur les hauteurs, il demandait si ce n'était pas encore Eichenfels.

Cependant, vers le soir du second jour, ils arrivèrent à un bois épais; le chemin était si mauvais qu'on avait peine à y passer. De plus, il survint une tempête effroyable, et la pluie tomba par torrents; la nuit les surprit, et bientôt ils ne virent plus autour d'eux.

Ils furent obligés de chercher un refuge au milieu de la forêt, dans une auberge très redoutée des voyageurs, à cause des entreprises des brigands. Cependant ils se firent servir à souper, et allèrent se coucher. La fatigue les endormit bientôt profondément; Menrad seul, qui avait fait placer le lit de Henri dans sa chambre, resta levé; il s'agenouilla devant une table sur laquelle brûlait une bougie, et jusqu'à minuit, il lut et pria.

Tout à coup un grand bruit se fait entendre dans la maison; plusieurs voix rudes et rauques vociféraient, et l'on frappa avec violence à la porte. Tous les habitants de la maison furent réveillés en sursaut. Le père Menrad sortit de sa chambre. « Ah! mon Dieu! lui dit Marguerite en l'apercevant, je crains que ce ne soient les brigands qui veulent nous enlever de nouveau le jeune comte!.. » Le vieillard lui imposa silence et descendit. Les aubergistes étaient eux-mêmes très effrayés, et déclarèrent qu'ils n'osaient ouvrir. Cependant les coups redoublaient de violence, et il était à craindre que la porte ne cédât bientôt à ces efforts.

Menrad, qui était un homme plein de courage, dit : « Cette porte ne peut nous garantir; mais Dieu sera notre défenseur et notre appui; nos destinées reposent en lui. Voyons si, par la douceur, nous ne pouvons pas nous arranger avec ces gens. »

Il ouvrit la porte, et aussitôt quatre hommes robustes, armés de pied en cap et portant de longues barbes, entrèrent insolemment, éclairés par une torche que portait l'un d'eux. « Nous venons nous emparer de toutes les chambres de la maison, dirent-ils; notre maître va arriver avec toute sa suite, et il n'aura pas trop de la maison entière. » Menrad leur de-

mande quel est leur maître, et leur réponse le plonge aussitôt dans un grand et agréable étonnement. C'était le comte Frédéric d'Eichenfels, père d'Henri. Le comte, suivant le récit de ses gens, n'avait pas voulu abandonner l'armée après la guérison de sa blessure, et il avait continué de combattre jusqu'à ce que l'ennemi fût forcé de demander la paix. Elle venait à peine de se conclure, et le comte était en route pour son château, avec le peu de ses guerriers qui avaient échappé au fer des Turcs.

La nouvelle de la conclusion de la paix mit tout le monde en joie; chacun s'empressa de servir ces braves guerriers. Ceux-ci se montrèrent reconnaissants et chagrins de l'entrée inconvenante qu'ils avaient faite. « Par une telle tempête, dirent-ils, il est pardonnable à un soldat de ne pas vouloir attendre trop longtemps à la porte d'une maison qu'il rencontre au milieu d'une pareille nuit. » Ils ajoutèrent qu'ils se seraient certainement égarés dans cette sombre forêt, sans trouver la maison, s'ils n'avaient aperçu, comme un phare libérateur, la lumière de Menrad, qui leur indiquait le vrai chemin.

Cette petite particularité, que la lumière devant laquelle Menrad avait veillé si tard avait dirigé la marche du comte vers l'auberge, causa une vive émotion au pieux vieillard, qui était habitué à voir le doigt de Dieu dans toutes choses, et il remercia du fond du cœur sa divine providence du secours qu'elle venait de lui donner.

CHAPITRE XIII.

JOIE D'UN PÈRE.

Le comte arriva bientôt. C'était un homme d'une taille élevée; ses traits étaient d'une douceur et d'une noblesse extrêmes, et ses manières pleines de bienveillance. Il pria le vieil ermite de partager sa chambre, ordonna d'apporter un flacon de son meilleur vin, versa à Menrad la première rasade, et but à sa santé en trinquant à l'ancienne mode allemande.

« Je vous salue de cœur, vénérable père, dit le comte. Se reposer sous un toit et dans une chambre chaude, après un long voyage et la tourmente qui nous a assaillis, est un bonheur inappréciable. Et cependant j'éprouve plus de joie encore, et mon cœur est plus satisfait à l'aspect de votre personne, où se marque tant de piété, de bienveillance et de sérénité.

Aussi j'éprouve le besoin de vous ouvrir mon âme tout entière. Tous mes gens, comme vous le voyez, sont joyeux et contents de retrouver, après tant de fatigues et de dangers, leur patrie bien-aimée. Mais moi, qui les y ramène, et c'est une chose assez commune en ce monde, je suis seul triste parmi eux. Je crains que, chez moi, tout n'aille pas comme je le désirerais. Je n'ai point d'inquiétude sur la santé de la comtesse; mais toutes mes terreurs sont pour mon fils unique. Depuis longtemps mon épouse ne m'a rien écrit de certain à son égard, et, dans sa dernière lettre, elle me fait redouter de ne le plus voir dans ce monde. — Vous connaissez beaucoup de chevaliers, père Menrad, car vous avez été vous-même, dans un temps, un vaillant guerrier. Vous voyagez en ce moment, et sans doute vous avez parcouru beaucoup de pays des environs. Ne sauriez-vous point me dire ce qui se passe à Eichenfels? Si vous ne pouvez pas me donner de nouvelles favorables, accordez-moi au moins quelques consolations. »

A ces mots, la figure du vieillard s'épanouit, et il répondit d'un air tout joyeux : « Je puis, à cet égard, vous donner les meilleures assurances. Votre fils se porte à merveille, et c'est bien le plus charmant enfant que j'aie vu de ma vie. — Vous le connaissez? dit le comte avec une émotion visible. — Oh! beaucoup; et cependant il s'est passé bien des choses à son égard pendant que vous étiez à l'armée. » Là-dessus l'ermite raconta, au grand étonnement du comte, tout ce qu'il savait de l'histoire de Henri, et il lui montra, pour plus de certitude, le portrait de la comtesse. « Oh! c'est bien elle, dit le comte; cela lui ressemble parfaitement. Hélas! a-t-elle conservé ce teint et ces grâces? La douleur ne les a-t-elle pas altérés!... Mais où donc est mon fils, maintenant? — Ici même, dans cette maison, dit Menrad. — Ici!.. s'écria le comte, et il se leva avec une telle précipitation, qu'il renversa son siége; ici! et pourquoi donc, bon père, ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt. Oh! menez-moi tout de suite auprès de lui. »

L'ermite prit la bougie qui se trouvait sur la table, et le comte le suivit dans la chambre de son fils. L'enfant dormait du sommeil profond de l'innocence, et son aspect était beau comme celui d'un ange. Son père ne pouvait assez le considérer à la lumière de la bougie. « On a bien raison de dire, remarqua Menrad, que c'est pendant le sommeil que Dieu envoie le bonheur à ses enfants. « Les yeux du comte se mouillèrent de larmes. « Mon Dieu! dit-il, quand je partis pour la guerre, c'était un petit enfant pleureur, et maintenant c'est un gracieux garçon. O ma tendre et bien-aimée épouse! à cette heure, je comprends tes lettres, et je te remercie du fond du cœur du ménagement que tu as mis à m'épargner le plus

mortel chagrin. Henri, mon cher Henri, s'écria-t-il en prenant l'enfant par le bras, et l'embrassant avec tendresse. Henri, réveille-toi, regarde, voici ton père. » Henri se frotta les yeux, regarda le comte, et put à peine se réveiller entièrement. « C'est toi! dit-il enfin plein de joie, et avec le plus doux sourire. Que Dieu te bénisse, o le plus aimé des pères. Ma mère est-elle avec toi? »

Le comte prit Henri dans ses bras, et l'inonda de larmes de tendresse. « C'est la Providence divine qui t'a miraculeusement sauvé, mon cher enfant. Je ne puis assez remercier Dieu de t'avoir rendu à mon amour. — Et moi non plus, dit Henri, car Dieu est bien bon, et il se montre à notre égard bien grand et bien généreux, puisqu'il nous comble de tant de bonheur. »

Le comte était dans le ravissement, et lorsque Henri, tout-à-fait éveillé, eut repris toute sa vivacité, le charme que causèrent à son père son esprit naturel, ses réponses et ses réparties, est impossible à décrire. « O Menrad, dit-il au vieillard, que de remercîments je vous dois. Tout mon comté serait trop peu pour vous récompenser des soins que vous avez donnés à mon fils. »

Marguerite était entrée dans la chambre, et se tenait à l'écart, n'osant avancer. Le comte lui parla avec bonté, lui tendit la main et ranima son courage par sa bonté. « Mais les brigands, ajouta-t-il avec indignation, expieront cruellement leurs forfaits. » Aussitôt il donne l'ordre aux plus courageux de ses gens de se mettre à la recherche de leur repaire, et de les amener pieds et poings liés à Eichenfels; puis il se mit à causer de nouveau avec son fils, et serait resté toute la nuit avec lui, si Menrad ne lui eût représenté qu'ils avaient tous besoin de repos pour pouvoir, de bon matin, reprendre, dispos, la route d'Eichenfels.

CHAPITRE XIV.

LA MÈRE CONSOLÉE.

PENDANT ce temps, la bonne et noble comtesse passait dans l'amertume et dans les larmes une vie que chaque jour rendait plus douloureuse. Elle avait appris la nouvelle de la paix, et espérait revoir bientôt son époux. Elle répandit de nouveaux pleurs. « Hélas! dit-elle, je suis bien malheureuse! Ce qui cause partout une joie universelle, est pour moi un effrayant sujet de peine. La femme du dernier soldat se réjouit de son retour, et quand je

pense au chagrin qui attend le comte, ce n'est qu'avec terreur que je vois s'avancer le jour de son arrivée; comment pourrai-je lui apprendre l'affreux malheur arrivé à notre enfant? Mon Dieu! il n'est plus de bonheur pour nous sur la terre! »

L'anxiété la suivait partout et lui ravissait tout repos; elle allait d'une chambre à l'autre, à la chapelle du château, au jardin, et partout elle élevait son âme à Dieu; elle ne trouvait un peu de calme que dans la prière et dans la conviction que Dieu disposait des destinées des hommes, et que lui seul savait changer en joies ineffables les plus grandes afflictions.

« Bon Dieu! s'écria-t-elle un jour que, retirée dans l'endroit le plus obscur de son jardin, elle avait pleuré abondamment et longtemps prié, bon Dieu! aie donc enfin pitié de moi, aie pitié de mon époux, mets une fin à ma cruelle anxiété; seul tu en as la puissance. O permets que notre prochaine entrevue se passe dans la joie. Tu as cru devoir, dans ta sagesse, séparer et éloigner l'un de l'autre les parents et l'enfant; rends-nous maintenant notre fils, et permets que nous nous réunissions encore une fois tous trois. Tu as déjà séché bien des larmes; sèche aussi les miennes, car tu es tout miséricorde, et tu te complais à changer le chagrin en joie. O mon père! mon père! mon tendre père! quelque pécheresse que je sois, je n'en suis pas moins ta fille; je puis te prodiguer ce doux nom, c'est ton fils bien-aimé qui nous a enseigné à te le donner et à te nommer ainsi dans nos plus grandes afflictions. Certes tu m'aimes bien plus que je ne puis moi-même chérir mon enfant : écoute donc, exauce ma prière, et n'abandonne pas ta fille, ton enfant, qui n'a d'autre appui, d'autre consolation que toi! »

Tandis qu'elle priait ainsi, elle entend un bruit de pas. Elle lève les yeux, et quelle n'est point sa surprise en apercevant Marguerite qui venait d'arriver avec les autres voyageurs, et qui suivait la longue allée conduisant au bosquet où elle se trouvait.

Un éclair d'espoir traversa aussitôt l'esprit de la pauvre mère lorsqu'elle reconnut la jeune fille et qu'elle remarqua son visage rayonnant, qui lui parut celui d'un ange du ciel. « Noble et bonne comtesse, dit Marguerite, je vous apporte les plus heureuses nouvelles de votre cher Henri; il vit, et bientôt il sera dans vos bras. » Ces paroles étaient à peine prononcées que Menrad entrait dans le bosquet pour préparer la comtesse au retour de son époux et de son fils. En homme sage, il mettait une prudence consommée dans toutes ses actions. La comtesse était au comble du bonheur de retrouver, en un même jour, un époux et son fils. Elle conduisit l'ermite dans l'appartement qu'elle occupait autrefois avec son fils.

A peine en ouvrait-elle la porte que le comte accourut au-devant d'elle avec Henri. Sa joie était si forte qu'elle ne put prononcer que ces mots : « O mon époux! o mon fils! » et elle tomba dans les bras du comte. Elle resta longtemps muette, arrosant des plus douces larmes tantôt le visage du comte, tantôt celui de son fils. « Maintenant je puis mourir contente, dit-elle enfin, puisque Dieu m'a accordé cet immense bonheur. Avec quelle merveilleuse sagesse il fait toute chose. Je tremblais, mon cher époux, d'aller à ta rencontre sans notre tendre enfant, et c'est toi qui me le rapportes à notre première entrevue! Mon Dieu, pourrai-je trouver dans ma vie assez d'actions de grâces pour te remercier d'avoir mis la joie sur tous les visages où régnait la tristesse! Je ne veux plus désormais avoir de douleur, puisque tu sais si bien l'anéantir et mener tout à bien. Quel beau garçon tu es devenu, mon Henri, et quelle heureuse réunion la miséricorde divine nous a réservée à tous trois. Tous trois il nous avait séparés, et maintenant il nous rassemble par un des effets de sa toute-puissance. Que pour lui soient toutes nos louanges et tout notre amour!... »

Tous trois pleurèrent de précieuses larmes de joie et de reconnaissance, partagées par Marguerite et le père Menrad, qui ne pouvaient se soustraire à l'émotion de ce tableau.

Après que ces premiers moments de bonheur furent passés, Henri raconta son histoire à sa mère. Son récit, fait avec vivacité et simplicité, arracha souvent à la comtesse des larmes ou des sourires. Il dit surtout avec chaleur le moment où, pour la première fois, il entra dans le monde en sortant de la caverne, à travers la fissure des rochers. Ce fut avec plus d'émotion encore qu'il parla de l'instant où Menrad l'entretint pour la première fois de Dieu et de ses œuvres, et, en pensant à cette époque à jamais mémorable dans sa vie, les sanglots étouffaient sa voix.

« Vraiment, dit le comte, je suis presque aux regrets de n'avoir pas aussi passé mon enfance dans une pareille caverne. Nous sommes trop habitués aux magnificences de la divinité pour en connaître tout le prix et toute la beauté.

» O si nous pouvions, comme Henri, apercevoir tout à coup les merveilles de Dieu avec l'œil d'une intelligence exercée, quel effet produiraient sur nous toutes ses œuvres! Bon Dieu! combien nous étonnerait ta création, combien ta sagesse nous paraîtrait grande et combien tes bienfaits nous rempliraient de reconnaissance et d'admiration! à l'aspect de ton beau ciel et de cette terre remplie de merveilles, notre cœur se pénètrerait d'indicibles sentiments d'amour. »

La comtesse ajouta : « Ce que Henri a éprouvé en sortant de la caverne, et en assistant pour la première fois au spectacle de l'univers, nous l'éprouverons à notre tour lorsque nous quitterons cette vie terrestre pour retourner au ciel ; car, de même que tous les jouets qu'on avait donnés à Henri dans la caverne et auxquels il prenait tant de plaisir, tels que ses fleurs, ses moutons, ses arbres, etc., n'étaient qu'une pâle et bien faible copie des chefs-d'œuvre de la création, de même toutes les beautés et toutes les joies de ce monde peuvent bien n'être que l'ombre des félicités et des magnificences qui nous attendent au ciel. Il n'y a qu'un bonheur qui puisse se comparer à ces joies ; c'est celui de revoir, après une longue et douloureuse absence, ceux que l'on aime, et je me trouve en ce moment si heureuse de notre réunion, que je me crois presque déjà transportée au ciel. »

Le vénérable vieillard dit à son tour : « Les sentiments que viennent d'exprimer le comte et la comtesse sont beaux et élevés. Cependant la meilleure leçon que nous devons tirer de l'histoire de Henri est celle-ci : — La sagesse, la bonté, la toute-puissance et la miséricorde de Dieu se manifestent si clairement en présence du ciel et de la terre, qu'un enfant même peut s'en apercevoir et reconnaître Dieu dans sa création. »

CHAPITRE XV.

RÉCOMPENSE DU BIEN. PUNITION DU MAL.

Quelques jours après ces évènements, les gens du comte arrivaient à Eichenfels avec la bande de brigands qu'ils avaient eu le bonheur de surprendre réunis dans la caverne. Les brigands marchaient enchaînés deux à deux ; la troupe était suivie d'une voiture pleine de coffres où se trouvaient entassées une quantité de choses précieuses qui avaient été dérobées ; au dessus de tous ces bagages on avait placé la vieille bohémienne.

Les brigands n'avaient pas cherché longtemps l'enfant évadé ; car, en voyant la porte de fer soigneusement fermée, et ignorant l'ouverture des rochers par où il était sorti, et dont ils ne soupçonnaient pas l'existence à cause de la grande galerie obscure qui y conduisait, ils crurent que Henri était tombé dans un des précipices de la montagne, ou qu'il avait été enseveli par quelque éboulement.

Ils furent donc bien stupéfaits lorsque, en arrivant à Eichenfels, ils virent, à la porte du château, le jeune comte entre son père et sa mère. Ils

ne pouvaient comprendre comment il avait passé par la porte de fer. « Nous nous imaginions, dit le chef de la bande avec dépit, que personne au monde ne nous le disputerait en courage et en habileté, et il faut que ce soit un enfant qui nous livre et nous fasse tous charger de fers; c'est désolant! Maintenant je reconnais ce que je n'avais jamais voulu croire : quand un voleur est mûr pour la corde, arrive l'archer qui l'y mène. »



Le musicien au tympanon, qui se trouvait près de lui, disait à part lui : « Nous avions enlevé cet enfant pour qu'il pût un jour nous servir d'otage et de rançon; et voici que c'est précisément ce même enfant qui cause notre perte. Il paraît cependant qu'ils ont raison les gens qui disent que celui qui fait le mal trouve toujours, à la fin, qu'il s'est trompé dans ses calculs. »

Le jeune homme qui seul avait montré quelque bonté pour Henri, et dont le cœur n'était pas entièrement corrompu, s'écria : « La Providence a permis que cet enfant échappât, et je me réjouis de ce qu'il existe, quoique sa vie cause ma mort. Dieu montre par-là qu'il sait protéger l'innocence et punir le crime; et maintenant se réalise ce que me disait toujours ma mére : Quand même le coupable chercherait un refuge dans les entrailles de la terre, la vengeance de Dieu saurait toujours l'atteindre. »



Lorsque Henri aperçut ce jeune homme enchaîné au milieu des autres brigands, son cœur s'émut et il pria avec instance son père de vouloir bien pardonner à celui qui lui avait montré tant de bonté et témoigné tant d'intérêt. Le comte répondit qu'il ne pouvait

rien promettre pour le moment, mais qu'il le traiterait avec le plus d'indulgence qu'il pourrait.

Comme il se trouvait que le jeune homme n'avait jamais versé de sang, et qu'il avait plutôt servi de domestique aux brigands que partagé leurs crimes, il sauva sa tête; mais il fut condamné à une prison perpétuelle.

Le comte commua cette peine, et décida que jusqu'à ce qu'il eût donné des preuves évidentes de son repentir et de son retour à une bonne vie, il serait placé dans une maison de correction, dont il pourrait sortir alors pour rentrer dans sa famille.

« Tu vois, lui dit le comte, lorsqu'on l'emmena, que tout bien est récompensé de même que tout mal est puni. Tu n'as qu'à rendre grâce à ton amitié pour mon fils de l'adoucissement de ta peine, et je veux reporter à ta mère le bien que tu as fait à Henri. Conduis-toi de manière à mériter ton pardon, et bientôt, peut-être, tu pourras la rejoindre. »

Les autres brigands reçurent le salaire de sang que méritaient leurs sanguinaires actions. La bohémienne fut enfermée pour le reste de ses jours. On rendit aux propriétaires que l'on put retrouver le fruit de leurs nombreuses déprédations, et le comte fit construire un hospice d'orphelins avec le produit du reste.

Marguerite resta comme auparavant au service de la comtesse, et retrouva des jours heureux après d'aussi longs chagrins.

Georges, le jeune jardinier, que l'on s'était vu obligé de chasser depuis longtemps du château à cause de sa légèreté, de son intempérance, s'adonna à toutes sortes de dérèglements, et après avoir consumé ainsi ses plus belles années dans l'inconduite et la débauche, il mourut misérablement.

Le jeune pâtre de la montagne retourna chez son père comblé des présents du comte.

Celui-ci aurait bien désiré de garder le père Menrad près de lui; le vieillard demeura en effet quelque temps au château; mais bientôt il reprit le chemin de son ermitage sans vouloir aucunement changer sa cabane contre un château. « Je veux, répondait-il à toutes les sollicitations du comte et de sa famille, je veux consacrer le reste de mes jours au service du Seigneur, et je ne crois pas que je puisse mieux le faire que dans mon ermitage. J'ai assez vécu parmi le monde pour savoir ce qu'il est, et nous préparer pour une vie meilleure est ce que nous pouvons faire de plus raisonnable dans celle-ci. »

Le vénérable vieillard bénit en partant le comte, la comtesse et leur fils qui ne voulait pas le quitter. Cette heureuse famille reconduisit le bon

père jusqu'à la voiture qui l'attendait à la porte d'honneur. Il y monta, et saluant une dernière fois ses hôtes, il leur adressa avec émotion ces paroles qu'ils conservèrent longtemps dans leurs cœurs : « Portez-vous bien ; que la paix du Seigneur vous accompagne ; nous nous reverrons au ciel. »





SCHMID



Rose de Tannebourg.



Mme de Fontenay

ROSE DE TANNEBOURG.

I.



Au midi de la Souabe, dans cette contrée pittoresque, semée de riantes vallées et de hauteurs couvertes de forêts, derrière lesquelles les montagnes de la Suisse élèvent leurs sommets chargés d'une neige éblouissante, on voyait depuis plusieurs siècles, sur le plateau d'une haute colline couverte de sapins, le magnifique château de Tannebourg. Cent ans encore après sa destruction, ses tours à moitié ruinées et ses murailles tapissées de mousse, soit qu'elles fussent éclairées par les rayons du soleil couchant ou par la pâle lumière de la lune, produisaient une singulière impression sur l'esprit du voyageur. Il bénissait au fond de son cœur les âmes généreuses qui autrefois l'avaient habité et avaient répandu le bonheur sur toute la contrée qui l'environnait, et, l'esprit frappé de l'instabilité des choses humaines, il s'éloignait avec effroi et allait se reposer plus loin.

Dans ce château vivaient jadis, au sein de la plus douce union, Édelbert et son épouse Mathilde. Édelbert était un noble chevalier de la plus brillante valeur; mais quelque terrible que le représentât la renommée, la lance et l'épée à la main, son âme n'en était pas moins douce et compatissante. Sous une cuirasse de fer bat souvent un cœur généreux. C'était un homme pieux, probe, et un bon seigneur pour ses

sujets. Le duc de Souabe l'honorait de son amitié, et l'empereur lui-même le mettait bien au-dessus de tous les autres chevaliers. Mathilde, sa noble compagne, était regardée, pour son esprit, sa piété et sa bienfaisance, comme la femme la plus accomplie du pays; en outre, elle était d'une beauté remarquable.

Le chevalier Édelbert, dans ces temps de troubles et de guerres continuelles, restait peu dans son château; il accompagnait le duc dans toutes ses expéditions, et restait souvent des années entières en campagne. Pendant l'absence de son époux, Mathilde trouvait une source inépuisable de félicité dans la société de son unique enfant, de la charmante Rose, qui n'était point inférieure à sa mère en vertus, en grâces et en beauté. Donner une bonne éducation à cette enfant, qui offrait les plus belles espérances, c'était là le plus grand souci de Mathilde. Sa méthode était simple, mais excellente. Comme son cœur était pieux et bon, il ne lui était pas difficile de rendre celui de sa fille pareil au sien.

Avant tout, la tendre mère apprit à sa fille à connaître Dieu et chercha à implanter dans son jeune cœur l'amour de notre divin Père. La noble dame avait la plus grande vénération pour les magnifiques ouvrages de la création; elle ne les contemplait qu'avec un sentiment de piété et de recueillement. Des fenêtres de sa chambre, où elle passait, à travailler, une partie de la journée, on découvrait une vue magnifique. Le ciel et la terre, contemplés de cette hauteur, présentaient un tableau dont la beauté échappe à toute description, et donnaient à Mathilde une belle occasion de faire admirer à son enfant la sagesse, la bonté et la toute-puissance de l'Éternel, qui éclatent dans tous ses ouvrages.

Un matin, par une belle journée d'été, Mathilde vint éveiller Rose de très bonne heure. « Viens donc, s'écria-t-elle, viens! Regarde comme aujourd'hui le lever du soleil est beau! Regarde, ajouta-t-elle en ouvrant la fenêtre, quelles vives couleurs teignent le ciel à l'endroit où l'astre du jour va paraître! regarde ces nuages, comme ils sont brillants et légers! et ces hautes montagnes couronnées de neiges, comme elles se détachent au-dessus de ces sombres forêts comme une large nappe d'argent! Tiens, regarde, voilà le soleil! O qu'il est puissant, celui qui l'a créé! Vois le clocher de l'église qui s'élève comme une aiguille dorée au-dessus de cette forêt de vieux chênes dont l'épais feuillage cache à nos yeux le village. Ses habitants sont déjà debout, après avoir réparé leurs forces dans un paisible sommeil. Les voici qui vont à leurs occupations. Le pâtre conduit ses vaches paître l'herbe des profondes vallées, et elles mugissent de joie; les collines se couvrent de brebis qu'accompagne

leur fidèle berger. Là les moissonneurs promènent leur brillante faux sur les prairies émaillées de fleurs; les blés sont déjà jaunes, et on ne tardera pas à faire la moisson. Partout nous découvrons des preuves de la sollicitude de Dieu. O quel bon père que celui qui regarde tous les hommes du même œil, soit qu'ils habitent des palais ou des chaumières; qui leur a donné pour habitation la terre, si riche de ses dons, et qui un jour les appellera tous dans le ciel auprès de lui! Qui pourrait ne pas se réjouir d'avoir un tel père? » Ces paroles, qui s'échappaient du cœur de Mathilde, allèrent à celui de sa fille. Elle s'agenouilla en joignant ses petites mains, et dit : « Dieu grand et bon, combien je te remercie d'avoir créé de si belles choses! »

C'est ainsi que Mathilde apprenait à sa fille comment tout ce que nous voyons sur la terre et dans les cieux, depuis le soleil jusqu'à la simple goutte de rosée, annonce la bonté de Dieu. Les différentes saisons de l'année, avec les beautés particulières à chacune d'elles et leurs riches présents, lui offraient sans cesse de nouvelles occasions d'admirer la tendresse du Créateur pour ses créatures. Rose savait élever son esprit vers le Tout-Puissant, en regardant une fleur odorante; en contemplant un fruit savoureux, elle pensait à lui avec des transports de joie, et, le cœur animé d'un tendre amour, elle le remerciait de tous ses bienfaits, en élevant quelquefois sa douce voix vers lui :

LE MATIN SUR LA MONTAGNE (1).

Enfant, vois-tu le ciel qui brille
Parsemé d'azur et de feu?...
La moindre lueur qui scintille
Célèbre la gloire de Dieu.

La linotte sous la feuillée,
L'entends-tu, comme d'un saint lieu,
Dire à la nature éveillée :
« Célébrons la bonté de Dieu! »

Au loin s'élançant de la source,
Entends-tu l'onde au cristal bleu
Murmurer partout dans sa course :
« Célébrons la bonté de Dieu! »

(1) Voyez à la fin du volume la musique de cette romance.

Sus, o mon cœur! sus, o mon âme!...
Qu'inondés d'un céleste feu
Chacun de vos élans proclame
La gloire et la bonté de Dieu!...

Mathilde savait par cœur toute la Bible; en brodant ou en faisant de la tapisserie, elle racontait à sa fille attentive des histoires que sa jeune intelligence pouvait comprendre. Rose se trouvait ainsi tour à tour dans le paradis, sous le chaume des patriarches, au milieu du désert avec les Israélites, dans le pays qui produit le lait et le miel, et sa satisfaction était inexprimable. Elle apprenait alors comment Dieu se manifestait aux hommes, lui qui envoie du bonheur aux bons, qui hait les méchants et veut que tous les mortels soient charitables et saints. Les méchants, ceux que l'Histoire sainte nous offre, lui présentaient des exemples effrayants du vice; les bons, au contraire, lui offraient une image touchante de tout ce que la vertu a de séduisant. Mais ce que préférait Rose, c'était d'entendre parler de Jésus-Christ. Elle se plaisait avec les anges et les bergers du divin enfant, dans la crèche à Bethléem; elle aimait à déposer avec les sages de l'Orient, aux pieds du nouveau-né, dont l'étoile radieuse brillait au ciel, des sentiments de piété et de reconnaissance, mille fois plus précieux que l'or et que l'encens. Elle voyait le céleste enfant dans sa chaumière à Nazareth; elle le voyait obéir à sa sainte mère et à son père nourricier, prier, travailler, croître en grâces devant Dieu et devant les hommes; et alors elle prenait la bonne résolution d'être toujours soumise à ses parents et de se rendre meilleure de jour en jour. Elle accompagnait en pensée le divin Maître dans ses voyages à travers la Terre-Sainte, s'asseyait avec lui au milieu de ses disciples, tantôt sur le haut d'une montagne ou sur les bords de la mer; tantôt, au seuil du temple, elle écoutait ses leçons avec piété et recueillement et promettait bien à sa mère de les suivre fidèlement. Le plaisir le plus pur remplit son cœur lorsqu'elle apprit comment *lui*, le divin ami des enfants, les avait appelés auprès de lui pour les bénir; comment, en voyant des parents inconsolables de la perte de leur fille, il leur dit: « Mais cette enfant dort! » et il la réveilla aussitôt; comment enfin, en apercevant un jeune homme étendu dans un cercueil, il lui dit: « Lève-toi! et il le rendit vivant à la mère qui le pleurait. Rose prit l'engagement avec elle-même d'être toujours bonne, afin de mériter sa bénédiction; elle l'aima de toute son âme, se confia à lui, qui sait essuyer les larmes, aider dans le malheur, ôter à

la mort sa figure sinistre, et donner la vie éternelle. Mais enfin, lorsque sa mère lui raconta les douleurs que *lui*, le plus innocent des hommes, souffrit par amour de l'humanité; lorsqu'elle lui dit que, sur la croix, ses lèvres décolorées imploraient encore la miséricorde de son père pour ses bourreaux, alors des larmes brillantes inondaient le visage de Rose. Elle s'applaudissait dans le fond de son cœur de consacrer sa vie entière à celui qui était mort pour elle. C'est ainsi que la pieuse mère apprenait à sa fille à connaître, à aimer Dieu et son divin Fils.

Mais, en même temps que Mathilde formait le cœur de Rose à une piété sincère, elle voulut aussi y jeter les racines d'une généreuse charité pour ses semblables et avant tout pour ses parents. La vive tendresse qu'elle éprouvait pour sa fille lui gagna entièrement la confiance de celle-ci. De même Rose aimait son père avec le plus vif amour, quoiqu'il séjournât peu auprès d'elle, mais parce que sa mère lui en parlait toujours avec tendresse. Si Mathilde lui disait : « Conduis-toi donc de manière que je n'aie que du bien à dire de toi lorsque ton père sera de retour! » ces paroles étaient pour Rose le plus puissant encouragement à bien faire; Et quand le chevalier revenait dans ses foyers, Rose rivalisait de zèle avec sa mère pour augmenter son bonheur.

Ainsi, le chevalier aimait beaucoup les fruits que donnait un pêcher adossé aux murailles du château. Un jour Mathilde apporta les primeurs de cet arbre qu'elle venait de cueillir; elle en fit trois parts, une pour le chevalier, une pour elle et la troisième pour Rose, et puis elle s'écria : « Je donnerai ma part à ton père. » Rose ajouta de suite : « Je lui donnerai aussi la mienne. Pour tout au monde elle n'aurait pas consenti à la reprendre. Elle s'empressa, le cœur bondissant de joie, de les ranger dans un joli panier, les plaça de manière que leur belle couleur rouge était la première qui sautât aux yeux, et ensuite elle porta le tout à son père chéri.

Mathilde avait l'habitude de prodiguer des secours aux gens vraiment malheureux. Elle fit répandre ses libéralités par les mains de sa fille, afin que celle-ci pût apprendre à connaître, par expérience, les jouissances ineffables que procure la bienfaisance. Elle voulait éveiller dans le cœur de Rose la pitié pour les maux des autres et l'amener au point d'être prête à sacrifier son propre bonheur au bien d'autrui. Un jour Rose reçut de son père une superbe pièce d'or. Celui-ci lui dit qu'elle pourrait acheter tel objet de toilette qui lui ferait plaisir. Rose accabla sa mère de questions pour savoir ce qu'elle pourrait se procurer avec son argent. Mathilde lui nomma un grand nombre d'objets sans que l'heureuse enfant pût par-

venir à fixer son choix. En ce moment on annonça une pauvre veuve dont la vache venait d'être enlevée par une épizootie. Mathilde la fit entrer, l'écouta et lui dit : « Ah! mon Dieu! c'est un bien grand malheur pour vous! mais j'ai déjà donné beaucoup d'argent à bien des malheureux qui ont fait la même perte que vous. Je ne pourrai pas vous aider autant; il faut que je garde pour mes aumônes habituelles. » Cependant elle alla chercher un peu d'argent et le déposa sur la table pour le compter. Alors Rose accourut et joignit sa pièce d'or à la somme que sa mère venait d'apporter. « J'ai bien assez de robes, dit-elle; cette malheureuse veuve a plus besoin d'une nouvelle vache que moi d'une nouvelle parure. » La pauvre femme pleurait en entendant ces paroles; elle voulait embrasser les mains de Rose. Lorsqu'enfin elle fut partie, Mathilde serra sa fille dans ses bras et lui dit : « Tu as bien agi, ma bonne Rose; ta généreuse pitié mérite d'être estimée beaucoup plus que mille pièces d'or, que tous les ornements et les magnificences du monde. »

Mathilde accoutuma Rose dès sa plus tendre enfance à lui obéir avec empressement; « car, disait-elle, les caprices d'une petite fille sont le plus grand obstacle au bien. Un enfant doit apprendre avant tout à soumettre ses volontés à celles des auteurs de ses jours; il se soumettra ensuite plus facilement à la volonté de Dieu. Car si on n'obéit pas à ses parents, qui sont devant les yeux, comment pourra-t-on obéir à Dieu, qu'on ne voit pas? Les bons penchants doivent être fortifiés dans le cœur de l'enfance, l'ivraie doit en être arrachée, afin que les belles fleurs des nobles sentiments puissent s'y développer. » Aussi sa mère lui interdisait-elle formellement et en peu de mots tout ce qui ne pouvait pas être permis. Dans le principe, Rose, comme tous les enfants, employait les larmes, les prières, pour obtenir tout ce qu'elle désirait. Mais elle ne tarda pas à remarquer qu'un seul *non* de sa mère avait autant de force que mille paroles; elle comprit que pleurer et prier seraient choses tout-à-fait inutiles, et elle y renonça. Mathilde lui donnait chaque jour de nouvelles occasions de s'exercer à l'obéissance, de s'habituer à vaincre ses inclinations volontaires. Il lui fallait obéir sans délai aux ordres qu'elle recevait; les plaisirs, les jeux, il fallait tout mettre de côté. Elle ne pouvait cueillir une fleur dans le jardin, arracher un fruit, avant que sa mère le lui eût permis. Mais celle-ci ne se faisait pas un plaisir de multiplier les ordres et les défenses. Elle haïssait, au contraire, ces précepteurs qui se plaisent à accabler leur élève d'avertissements continuels et souvent bien inutiles, à tel point que ceux-ci ne savent plus où donner de la tête. « Il n'est besoin que de quelques commandements, disait-

elle, mais il faut les suivre. Dieu n'en a donné que dix pour rendre les hommes bons et heureux, et si on les avait suivis, on aurait pu s'en épargner dix mille autres. » La prudente Mathilde trouva même bientôt que, pour encourager sa fille à la soumission et lui faire prendre la désobéissance en horreur, il était nécessaire d'employer tour à tour les récompenses et les peines. « Dieu, disait-elle, en agit ainsi avec nous, qui sommes de grands enfants. » C'était une bien grande joie pour Mathilde que de partager avec sa chère enfant les plus beaux fruits du jardin; mais il fallait que Rose l'eût mérité. Par exemple, sa mère lui disait : « Si tu me récites sans faute les vers que je t'ai donnés à apprendre, tu mangeras de ces belles cerises. » Une autre fois elle lui disait : « Si tu fais bien ce que je t'ai donné à broder, je te donnerai, aussitôt que tu auras fini, cette belle grappe de raisin. » Rose avait bientôt achevé sa tâche, et alors sa joie était beaucoup plus grande que si elle eût mangé ces cerises, ce raisin, ou d'autres fruits, sans l'avoir mérité. Si Rose avait commis quelque faute, elle était privée de descendre au jardin avec sa mère. C'était assez la punir; bientôt même il ne fut plus nécessaire d'user de cette rigueur. Si Mathilde lui disait sans rire : « Ah! Rose, je n'aurais pas cru cela de toi! ne me fais donc pas de peine comme cela! » l'excellente enfant n'avait pas de repos qu'elle n'eût vu sa mère sourire de nouveau.

Mathilde, qu'on ne voyait jamais inoccupée, tenait beaucoup à ce que sa fille suivît son exemple. Quand elle prenait son travail, il fallait que Rose prît aussi le sien. La bonne mère la regardait faire avec plaisir et se disait en elle-même : « Le zèle de Rose n'est pas encore d'une grande utilité pour ma maison, mais il est pour elle-même d'un bien grand avantage. Il la préserve de l'oisiveté et des mauvaises pensées, et l'habitue doucement au travail. » Et, en effet, Rose sut bientôt très bien broder et devint même très adroite à manier l'aiguille. Elle se fit, sous la direction de sa mère, une robe en batiste qu'elle-même avait brodée, et elle éprouva à faire ce travail un contentement inexprimable. La riche étoffe que son père lui avait rapportée d'une de ses expéditions ne lui fit pas autant de plaisir que ce joli vêtement.

Mathilde, comme c'était alors la coutume, vaquait aux soins de la cuisine; elle mettait du zèle à la faire tenir propre et brillante. Elle avait toujours quelque chose à faire pour Rose : soit à trier des pois, soit à composer une pâtisserie. Mais l'occupation la plus agréable pour Mathilde était celle du jardin; là, d'ailleurs, l'exercice au milieu d'un air salubre était très favorable à sa santé. Rose elle-même prit bien-

tôt goût au jardinage. Mathilde lui assigna une petite portion du jardin à cultiver, et pour cela elle lui fit faire un léger râteau, un élégant arrosoir et d'autres jolis instruments aratoires. Alors, depuis les jours où le printemps voit fleurir le pêcher jusqu'à la fin de l'automne où les arbres perdent leurs feuilles, il y eut toujours quelque chose à faire pour Rose. C'était avec un joyeux empressement qu'elle semait les graines, multipliait les jeunes plantations, arrosait les légumes qui commençaient à croître, arrachait les liserons qui pouvaient en arrêter le développement, enlaçait à des échalas les hautes tiges des plantes grimpantes. Aussi, lorsque, dans leur primeur, ces légumes, préparés et cuits par ses soins, parurent pour la première fois sur la table, son bonheur fut au comble; elle crut n'avoir jamais mangé d'un mets mieux accommodé. « Ce sont là, lui dit sa mère, les doux fruits de ton travail. C'est ainsi que Dieu récompense le zèle dans les petits comme dans les grands. Le pays qui environne notre château n'était autrefois qu'un désert sauvage, le travail en a fait un riche jardin. »

Mais si Mathilde veillait toujours à ce que sa petite Rose ne manquât pas de besogne, si elle s'appliquait surtout à varier ses occupations, afin que l'uniformité ne la dégoûtât pas, elle ne la laissait cependant pas sans moments de repos. Deux ou trois fois par semaine elle recevait la visite de plusieurs jeunes filles de son âge, pauvres, mais bien élevées; une d'elles, nommée Agnès, se faisait particulièrement remarquer par son bon cœur. Rose commençait par régaler sa petite amie de lait, de pommes et de gâteaux; ensuite elles brodaient pendant quelque temps, et puis elles faisaient ensemble une partie, soit dans la chambre de Rose, soit dans le parc ou le potager. Cependant Mathilde ne les perdait pas de vue, et, sans qu'elles le remarquassent, elle écoutait tout ce qu'elles se disaient. Elle permettait le jeu, mais elle savait le rendre instructif. En agissant de cette manière, elle eut la satisfaction de voir sa fille toujours gaie, toujours joyeuse, chose qu'elle regardait comme le point capital d'une bonne éducation. Rose était toujours heureuse, et par conséquent toujours prête au travail, toujours disposée au bien.

Cependant la pensée dominante de Mathilde était de prévenir les mauvais effets que la vanité naissante de sa fille et son goût pour la toilette auraient pu avoir pour elle. Un jour, Rose était déjà grande fille, le duc vint à Tannebourg pour voir son ami Édelbert. Un grand nombre de dames et de chevaliers des pays voisins furent invités au château. Rose dut paraître dans une toilette convenable à son rang; sa robe était faite d'une riche étoffe garnie de pierres précieuses. Les étrangers louèrent outre

mesure la beauté de la jeune personne et la richesse de sa parure; ils lui adressèrent mille compliments qu'elle n'écouta pas sans un secret plaisir. Lorsque les étrangers eurent quitté le château, Mathilde lui dit: « Rose, les paroles que l'on vient de t'adresser m'ont vivement peinée. Ainsi, ces étrangers n'ont rien trouvé à louer en toi que ces brillantes bagatelles qui ne t'appartiennent pas et que tu jettes de côté en ce moment! Leurs éloges s'adressaient au tisserand et au lapidaire et non à toi. Ils n'ont trouvé en ta personne que tes charmes corporels, qui ne sont point ton ouvrage, dont la beauté passe vite et qui un jour ne seront qu'une vile poussière. Grand Dieu! je serais bien malheureuse si c'était là le seul objet qui dût t'attirer des louanges! O ma Rose bien-aimée! applique-toi surtout à acquérir des vertus qui puissent vraiment te faire honneur! »

Mathilde paraissait toute triste en serrant cette toilette dans l'élégant bahut destiné à cet usage. « Ah! dit-elle, que sont ces colifichets en comparaison d'un noble cœur? Ils ne peuvent rien pour notre bonheur. De nobles sentiments, de bonnes actions, sont les seuls bijoux qui, dans ce monde, soient de quelque valeur. »

Mais son propre exemple faisait plus pour l'instruction de Rose que tout ce qu'elle aurait pu lui dire. Toute sa conduite pouvait être comparée à un miroir brillant placé, pour ainsi dire, toute la journée devant les yeux de sa fille pour lui indiquer ce qu'elle devait chercher à devenir.

Mathilde était si bonne, si douce, si modeste, que sa conduite était un panégyrique silencieux de la bonté, de la douceur, de la modestie. Jamais elle ne faisait sentir à personne la supériorité que lui donnaient son rang, sa fortune et ses lumières. Son visage doux et bienveillant n'était jamais défiguré par la colère. Jamais elle ne dit de mal des autres; jamais des paroles méchantes ou blâmables ne sortirent de ses lèvres. Mais, au contraire, sa douceur et sa bienveillance firent sur le cœur de sa fille une impression assez forte pour ne jamais s'effacer durant tout le cours de sa vie.

Il y avait dans le château une vieille chapelle dont les vitraux peints, à la grande joie de Rose, représentaient des scènes de l'Histoire-Sainte. Mathilde allait souvent s'y agenouiller et prier avec une telle ferveur, qu'on eût dit que dans ces moments elle était toute dans le sein de Dieu; son visage paraissait comme illuminé. La vue de sa mère en prières était d'un bon effet pour Rose, et, à son exemple, elle élevait son âme à Dieu. Elle se disait dans le fond de son cœur: « Le plus noble, le plus pur de tous les sentiments, c'est la véritable piété. » Le plus volumineux des

ouvrages ne l'aurait pas convaincue avec plus de force de cette importante vérité.

Mathilde s'était déclarée la bienfaitrice des malades, des indigents, de tous les malheureux. Un jour, dans le village situé au pied du château, une pauvre femme, mère de sept enfants en bas âge, vint à tomber très dangereusement malade. La noble dame n'eut alors rien de plus pressé que de quitter son château pour aller sous l'humble toit de chaume visiter la pauvre malade, s'informer de ses ressources, lui porter tout ce qui lui était nécessaire, relever son courage, et lui donner les remèdes convenables à son état. Elle renouvela sa visite tous les jours; Rose dut l'accompagner, afin de se familiariser peu à peu avec les douleurs humaines et d'apprendre à les soulager. Enfin, lorsqu'un jour Mathilde, revenant visiter la malade, reconnut qu'elle était hors de danger; lorsqu'à cette déclaration les sept enfants, leur pauvre père et la malade elle-même se mirent à fondre en larmes; lorsque le père exhorta ses enfants à se jeter aux pieds de la noble dame qui avait sauvé leur mère; que lui-même, oppressé par une foule de sentiments divers, tomba à ses genoux, que les enfants baisèrent les mains et la robe de leur bienfaitrice... alors Rose se sentit tellement émue qu'elle joignit ses larmes aux leurs, en s'estimant heureuse d'avoir une aussi bonne mère, et en se promettant de marcher sur ses traces.



Une aussi solide éducation ne pouvait manquer de produire de bons fruits. Rose devint bientôt un modèle de toutes les vertus; elle était surtout recommandable par une sincère piété. Sa tendresse pour ses parents était extrême; une touchante modestie, une candeur virginale et une bonté parfaite se faisaient remarquer en elle. Ces douces qualités se peignaient sur sa fraîche et gracieuse figure. Ses vêtements, élégants à force de propreté, avaient une blancheur qui égalait celle de son âme; des fleurs naturelles ornaient ses cheveux ou paraient son corsage; c'étaient

là les seuls bijoux qu'elle aimait à porter; ses yeux, plus bleus que l'azur céleste, brillaient d'un éclat admirable; mais cet éclat disparaissait sous la douceur de ses regards. Les riantes couleurs de la jeunesse coloraient ses joues, et les rendaient plus fraîches que la rose qui s'épanouit aux premiers rayons du soleil levant; en un mot, Rose était telle que tous ceux qui la connaissaient s'en allaient disant : Rose de Tannebourg est sans contredit la plus belle jeune fille de la Souabe; rien n'égale sa beauté, si ce n'est pourtant sa modestie, son amour pour Dieu et ses parents, et sa charité envers les malheureux.

II.

Hélas! rien n'est stable ici-bas, Rose ne jouit pas longtemps du bonheur de posséder sa tendre mère! Elle entrait dans sa quatorzième année lorsque Mathilde tomba inopinément malade; elle comprit le danger où elle se trouvait, et ne le cacha point à sa fille. Le chevalier était en campagne. C'est pourquoi elle dit à Rose d'envoyer tout de suite un messager à son père. « Je voudrais, ajouta-t-elle, le voir encore une fois : fais venir également le bon abbé Norbert! c'est lui qui m'a baptisée et sanctifiée à mon entrée dans cette vie. Il ne me refusera pas son secours pour en sortir.... et il me conduira doucement dans un monde meilleur auprès de mon créateur et de mon sauveur.... Il serait trop tard aujourd'hui, continua-t-elle, si je voulais me préparer à la mort. La vie terrestre ne doit jamais être qu'une préparation à celle qui nous attend au ciel. C'est pour cela que nous avons été mis sur la terre; cependant, lorsque la mort approche, l'homme n'a rien de mieux à faire que de consacrer à Dieu les derniers moments qui lui restent à vivre, de lui confesser ses moindres fautes, et de se réconcilier avec lui en obéissant aux prescriptions de l'Église. » Le pieux abbé, homme digne et charitable, arriva bientôt. Mathilde s'entretint un moment seule avec lui. Elle reçut de sa main le pain de vie. Le feu de sa piété pénétra jusqu'au cœur de la pauvre Rose et adoucit un peu son amère douleur. Le digne abbé assista la malade de ses prières. Il se mit à parler avec une telle conviction de la vie éternelle, que Rose désira de tout son cœur mourir en même temps que sa mère.

Rose, dont la piété, la tendresse et les soins touchants l'eussent fait prendre pour un ange, ne quitta pas le lit de sa mère. Au bout de quelques jours, le chevalier arriva à une heure avancée de la nuit. Rose courut à sa rencontre. Elle fondait en larmes en l'abordant sur l'escalier. Le

chevalier, le cœur navré, entra dans la chambre de la malade. Il frémit en y retrouvant celle qu'il aimait tant, si pâle et si changée : son désespoir se changea bientôt en larmes abondantes; Rose sanglotait de l'autre côté du lit. La pauvre malade, avec un sourire d'une ineffable tendresse, tendit une main à son époux et donna l'autre à sa fille. « Mon bien-aimé, ma Rose chérie! dit-elle d'une voix affaiblie, ma dernière heure approche; je ne reverrai pas le soleil se lever. Mais, ne pleurez pas ainsi! je serai bien où je vais, là-haut, dans la demeure de notre père céleste! Soyez bien convaincus que je ne suis pas perdue pour vous, je ne vais qu'habiter un autre lieu dans cette immense maison. Nous nous reverrons bientôt, et rien alors ne pourra plus nous séparer. » Elle se tut; sa faiblesse ne lui permit pas d'en dire davantage.

« Mon Édelbert! reprit-elle après quelques moments de silence, voici notre fille! je ne t'ai jamais donné mon portrait; mais que Rose, notre enfant bien-aimée, mon portrait vivant, me rappelle sans cesse à ta mémoire, que ce soit toujours pour toi un puissant souvenir, le plus doux que je puisse te laisser. Je te la remets à mes derniers moments, comme sous l'œil de Dieu même! J'ai cherché à l'élever le mieux possible; c'est à toi maintenant à achever ce que j'ai commencé! corrige ce que j'ai négligé, et reporte sur elle tout l'amour que tu m'as témoigné et dont je te remercie à mon lit de mort!

» Et toi, ma chère Rose! continua-t-elle, tu m'as procuré de bien doux moments, tu as évité toutes les occasions de me chagriner, tu as toujours été pour moi une fille dévouée. En ce moment suprême, je te dois ce témoignage de ma satisfaction. Oh! sois toujours pieuse, innocente et bonne; aime Dieu! demeure fidèle à notre divin sauveur! Fais ce qu'il nous enseigne; évite le mal! honore et chéris ton père. Il vit au milieu des périls de la guerre. Peut-être un jour le rapportera-t-on blessé au château : alors remplace-moi auprès de lui; entoure sa vieillesse de soins et de tendresse, puisque je ne pourrai pas le faire moi-même; sois toujours une tendre fille pour lui.... Et maintenant, adieu!

» Grand Dieu! ajouta-t-elle en levant pieusement les yeux au ciel, préserve-la du mal et maintiens-la toujours dans le bon chemin! Écoute ma dernière prière, exauce les vœux ardents que t'adresse un cœur de mère qui va se rompre, et permets-moi de la revoir un jour dans le ciel. »

Le père et l'enfant fondaient en larmes. La pieuse Mathilde reprit la main de son époux et celle de sa fille, et les joignit en leur disant : « Ne formons toujours à nous trois, dans ce monde, qu'un seul cœur, qu'une seule âme; avec l'aide de Dieu, nous resterons aussi étroitement unis

dans l'autre vie. La mort ne peut porter atteinte à notre amour. Nous vivrons éternellement dans le ciel, pour toujours nous aimer. »

Elle regarda encore une fois son époux et sa fille avec la sérénité d'un ange. Sur son visage brillaient déjà les rayons de sa transfiguration prochaine. « Dieu, dit-elle, m'accorde à mes derniers moments une bien grande douceur. Grâces lui en soient rendues! Je ne saurais trop me réjouir, ma fille, de ce qu'il m'a permis de te montrer comment peuvent mourir heureux et consolés ceux qui croient en lui, en Jésus-Christ, en une vie éternelle. Jésus-Christ ne laisse pas sans consolations ceux qui espèrent en lui. Je compte la mort pour rien; l'espérance de la vie éternelle suffit pour me rendre heureuse. »

En ce moment elle leva les yeux sur un beau tableau qui était appendu à la muraille, vis-à-vis de son lit; il représentait la mort du Sauveur. Elle joignit les mains et dit d'une voix faible et mal articulée : « Comme toi, mon divin Sauveur, qui as recommandé ton âme à ton père, je te recommande la mienne. » Elle se tut, devint plus pâle... ses yeux devinrent fixes... Elle n'était plus. Rose était muette de douleur. Édelbert dit avec résignation : « Elle est morte aussi saintement qu'elle



a vécu. Son triomphe est assuré maintenant. Que Dieu nous rappelle à lui aussi doucement, et qu'il veuille un jour nous réunir à elle. »

Il est impossible d'exprimer la douleur d'Édelbert et de sa fille dans cette triste nuit, le jour qui la suivit et pendant les funérailles. Le pays tout entier s'associa à leur douleur. Dans toutes les maisons, dans toutes les chaumières, la douleur fut aussi grande que si chacun eût perdu sa propre mère! L'abbé Norbert ensevelit le corps.

Il voulut parler à la foule qui avait suivi le convoi. Les sanglots devinrent bientôt si bruyants, qu'il ne fut pas possible d'entendre la voix du vénérable prêtre. Lui-même fondait en larmes. Enfin il fit signe de faire silence, et il ne put dire que ces mots : « Quand les larmes parlent si éloquemment, je dois me taire! Puissions-nous vivre de telle sorte que la reconnaissance vienne aussi pleurer sur notre tombeau! Semons avec autant de zèle que celle que nous pleurons, et nous ferons une aussi riche moisson! »

III.

Le chevalier s'était remis en campagne; mais un jour d'automne il revint au château avec une grave blessure au bras droit. Rose fut vivement alarmée; elle ressentit pour son père la plus tendre pitié. Elle ne voulut jamais s'éloigner de son lit. Elle préparait elle-même ses aliments et les lui servait. Elle aidait à panser sa blessure. La guérison allait lentement, et plus tard, lorsque son père, le cœur triste et rempli d'amertune, s'entretenait, assis au coin de la cheminée, de l'impossibilité où il était de remplir ses devoirs de chevalier et de prêter au duc l'appui de son dévouement, Rose trouvait encore le moyen de ramener la sérénité sur son front. Elle venait s'asseoir auprès de lui avec son métier à broder ou son filoir. Là, elle lui parlait de sa bonne mère, elle lui disait maintes belles paroles, maintes nobles actions qui n'étaient pas encore connues du chevalier. Elle lui demandait ensuite quelques détails sur sa vie aventureuse. Elle savait lui persuader de remplir encore une fois le gobelet d'argent qu'il avait reçu en présent du père de Mathilde et de le vider, ne fût-ce que par amour pour le donataire. Insensiblement le chevalier se laissait aller aux charmes de la causerie; son humeur sombre disparaissait. C'est ainsi que, malgré la tristesse de la saison, il vit s'écouler le temps avec la rapidité d'un songe.

Au commencement du printemps, Rose vit arriver au château un

noble chevalier ami de son père, qui venait lui demander de prêter de nouveau au duc le secours de son épée. Mais, à son grand chagrin, Édelbert sentait son bras trop faible encore pour manier la lance et l'épée. Cependant il convoqua aussitôt tous ses vassaux feudataires, et leur accorda trois jours pour se rendre à son appel. Le matin du quatrième, au moment fixé pour le départ, il les rassembla dans la grande salle du château. Revêtu de ses habits de chevalier, quoique sans son armure, dont son bras n'aurait pu supporter le poids, une chaîne d'or au cou, il s'avance au milieu d'eux, leur permet avec plaisir de suivre l'étranger qui est venu réclamer son assistance, et leur recommande de ne point oublier leur ancienne valeur. « Soyez avec l'ennemi, leur dit-il, braves comme des lions; mais avec le paysan inoffensif, soyez doux comme des agneaux. » Ce fut les larmes aux yeux qu'il regarda la petite troupe s'éloigner, son regard la suivit jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans l'épaisseur de la forêt voisine. En vain ce jour-là il voulut être gai; la tranquillité de son château, après le départ de ses fidèles compagnons d'armes, lui pesait. Son visage était morne et silencieux quand, après le dîner, il vint prendre au foyer sa place accoutumée. Le temps était triste et froid. Un vent terrible mugissait dans les tours du vieux donjon, et la pluie fouettait les vitres de la vaste salle. Rose ranima l'immense brasier, apporta à son père une coupe remplie d'excellent vin, s'assit auprès de lui et lui dit : « Mon honoré père, racontez-moi donc l'histoire de ce brave charbonnier qui est venu vous voir cet après-midi. J'en sais déjà une partie, car il a habité autrefois près du château, et sa fille Agnès a été ma compagne d'enfance. Mais je voudrais bien connaître tout ce qui le concerne.

—L'histoire du brave Burkhard? s'écria le chevalier. Oh! bien volontiers. Ce n'est pas sans un bon motif que cet homme m'a rendu visite aujourd'hui. Il savait bien, lui, combien il doit m'être pénible de rester ainsi seul. Il a passé par-là; car autrefois c'était un brave soldat qui m'a accompagné dans presque toutes mes expéditions.

« Cependant, avant de commencer mon récit, il est nécessaire que je te dise quelques mots du chevalier Kunerich de Fichtenbourg. Le riche château de Fichtenbourg ne t'est pas tout-à-fait inconnu; car, des fenêtres de notre salon, on aperçoit dans le lointain ses hautes tours qui s'élèvent au-dessus d'une sombre forêt de pins; seulement, tu n'as encore jamais vu le chevalier lui-même, car depuis longtemps nous sommes ennemis, et il n'est jamais venu me voir. Sa haine contre moi date de bien loin; dans notre jeunesse, nous servîmes comme écuyers à la cour du duc. Kunerich était déjà capricieux, vain, emporté, et ces

défauts le faisaient peu aimer du prince; la préférence qui m'était accordée m'attira sa haine. Lorsque nous fûmes devenus grands et en état de porter les armes, le duc voulut que nous parussions dans un tournoi qu'il donnait à sa jeune noblesse, et que nous vinssions montrer en public notre adresse à manier la lance et l'épée. Je gagnai le premier prix; c'était une dague avec une agrafe d'or; elle me fut présentée sur un coussin de pourpre, à la vue de toute la chevalerie de la Souabe, par ta pauvre mère, qui alors était la beauté la plus éclatante de toute la cour. Kuncrich gagna le second prix, qui consistait en une paire d'éperons d'or.

« Depuis ce jour sa haine ne fit qu'augmenter, et il arriva même à ne plus pouvoir me regarder en face; mais elle atteignit son plus haut point le jour où le duc, après cette mémorable bataille que tu connais, m'attacha, en signe d'honneur, cette chaîne d'or au cou, tandis qu'il accabla des reproches les plus durs le chevalier Kuncrich, dont l'imprudence et la témérité avaient failli compromettre l'armée.

« Le brave Burkhard avait, comme mon vassal et mon compagnon d'armes, un petit bien situé sur les limites de mes possessions, et attenant aux bois de Kuncrich; mais le chevalier était un bien mauvais voisin pour mon pauvre Burkhard, car il élevait dans ses propriétés une grande quantité de gibier. Les cerfs venaient à chaque instant ravager les champs du charbonnier; les sangliers désolaient ses belles prairies. Je lui conseillai donc sans plus de retard de lancer le gibier plus avant dans mes terres, et de me l'amener, parce que tout le gibier qui est trouvé sur mes domaines m'appartient de droit. Un soir, après une partie de chasse, je rentrais au château, accompagné de ma suite; le soleil était déjà couché, et les dernières lueurs du jour brillaient à travers les sapins de la forêt lorsque tout à coup Gertrude, la femme de Burkhard, se précipita au-devant de moi, les cheveux épars en poussant des cris lamentables, tomba à mes genoux et implora mon secours. La petite Agnès l'accompagnait; elle s'agenouilla à côté de sa mère et me tendit les mains en sanglotant. Leurs regards m'allèrent au cœur; je descendis de cheval et leur demandai de quoi il s'agissait.

» Voici le fait: Burkhard, sa femme et leur fille s'étaient assis pour souper sous l'arbre qui ombrageait leur chaumière; ils ne songeaient à rien, lorsque tout à coup le chevalier Kuncrich, accompagné d'un grand nombre d'écuyers et de valets de pied parut devant eux. Les valets saisirent Burkhard, lui attachèrent les mains derrière le dos, le jetèrent sur une charrette et l'emmenèrent. Cet indigne traitement lui était infligé parce que peu de temps auparavant il avait tué un cerf, quoique ce fût

sur nos terres, et l'avait apporté au château. Aussi Kunerich avait juré qu'il jetterait ce voleur de gibier, comme il appelait Burkhard, dans les affreux cachots de Fichtenbourg.

» Burkhard sera libre, répondis-je à Gertrude, et je détruirai Fichtenbourg, ce repaire de brigands ; consolez-vous, et pour le moment retirez-vous dans mon château avec votre fille.

» Aussitôt je me mis en route avec mes écuyers pour enlever la proie à l'ennemi, avant qu'il pût atteindre son château. J'envoyai quelques cavaliers à la découverte, je leur assignai une place où nous pussions nous retrouver, et je me dirigeai ensuite au grand trot sur Fichtenbourg. Mes éclaireurs m'apportèrent bientôt la nouvelle que Kunerich s'était arrêté avec ses gens au moulin situé au fond de la forêt, et qu'il s'oubliait à y boire l'excellente bière qu'on y trouvait. La charrette sur laquelle était étendu le pauvre Burkhard était arrêtée devant la porte. Je trouvai que nous nous étions assez rapprochés de Fichtenbourg. Aussi nous nous arrêtâmes dans la forêt à un endroit favorable par où devaient nécessairement passer Kunerich et son escorte. Nous les vîmes bientôt arriver, pleins de confiance, le cœur joyeux, et chantant à haute voix. Tout à coup nous fondîmes sur eux avec la rapidité de la foudre. La lune qui venait de se lever éclairait le tableau. Comme Kunerich n'était pas préparé à cette attaque, et que d'ailleurs il avait bu outre mesure, il se défendit mal, et, après un combat de quelques minutes, il prit la fuite avec ses gens. Il m'était facile de le faire prisonnier. Mais j'en eus pitié, et le laissai s'enfuir. Dieu soit loué ! il n'y eut personne de tué dans le combat ; les épées ennemies jonchèrent seules la terre.

» Nous déliâmes Burkhard, nous remplaçâmes son épée par une de celles que nous avions conquises, nous lui donnâmes un cheval qui s'était débarrassé de son cavalier pendant l'action, et nous nous mîmes en route pour le château gais et joyeux. Dire le bonheur que sa femme et sa fille éprouvèrent en nous voyant arriver au château et en apercevant Burkhard à mes côtés n'est pas possible ! Quant à moi ma joie n'était pas moins vive ! Oh ! il est bien doux le sentiment que l'on éprouve à faire du bien aux autres.

» Je donnai à ces braves gens une place dans mon château afin de les garantir de la colère de Kunerich. Plus tard Burkhard fut blessé à la guerre et se trouva dans l'impossibilité de servir de nouveau. Cependant il ne fut pas pour cela tout-à-fait impropre au travail ; il ne voulut pas manger son pain sans l'avoir gagné. Il découvrit dans un des endroits les plus écartés de ma forêt une petite vallée où il m'exprima le désir de

s'établir. Je le laissai donc y construire une jolie maisonnette. Il fit d'un morceau de terre un champ de blé qui lui donna du pain, il trans-



forma le fond de la vallée en prairie pour y nourrir une couple de vaches, et se mit de mon consentement à faire du charbon. Le pays, qu'il habite, n'est presque jamais visité ; en outre la suie et la fumée du charbon ont rendu presque méconnaissable son visage autrefois si frais. De cette manière il se crut suffisamment à l'abri des piéges de Kunerich, et en effet il ne fut jamais inquiété depuis ce moment. »

A cette histoire le chevalier ajouta encore quelques exemples du courage et de la fidélité de Burkhard, en sorte qu'il était déjà très tard qu'il parlait encore. L'attention de Rose avait été si vivement captivée que le verre de son père était demeuré long-temps vide, et qu'elle avait même oublié d'attiser le feu.

Tout à coup un cri terrible retentit dans le château. Les voûtes raisonnèrent d'un cliquetis d'armes, et des cris de combattants. On s'approchait à pas précipités de la salle où étaient le chevalier et sa fille. Édelbert

s'élança de son siége, et saisit son épée. Rose verrouilla promptement la porte. Mais un coup formidable l'enfonça, et un homme armé de pied en cap, qu'accompagnaient plusieurs soldats, parut sur le seuil.



Édelbert ! s'écria-t-il, les yeux flamboyants et d'une voix de tonnerre, l'heure de la vengeance est enfin arrivé. Je suis Kunerich, auquel tu t'es montré si souvent hostile, que tu as si souvent humilié. Tu vas maintenant tout me payer. Ensuite il se tourna vers ses écuyers : Chargez-le de chaînes, leur dit-il, et surveillez-le jusqu'à notre départ ! La terrible prison de Fichtenbourg, voilà la demeure que je lui destine. Quant à ce château, il m'appartient maintenant ! Je vais chercher parmi les armures et les épées, les vêtements et les choses précieuses, ce qui me conviendra. Vous pouvez en récompense de votre courage, piller partout pendant que je vais aller déguster le vieux vin du chevalier. A l'œuvre donc ! Dans trois heures nous repartirons.

Rose se précipita en pleurant aux pieds du cruel Kunerich, et implora sa pitié. Mais celui-ci, sans faire attention à elle, s'éloigna d'un pas fier. Édelbert fut enchaîné, et deux écuyers montèrent la garde à la porte.

Kunerich avait choisi le moment, où Edelbert blessé au bras droit ne pouvait en faire usage, pour mettre à exécution la vengeance qu'il nourrissait contre lui. Il avait aussi attendu que les braves compagnons d'Édelbert fussent entrés en campagne. Il se trouvait ainsi sans défenseurs. Parmi les gens d'Édelbert qui composaient la garnison du château, il y avait un lâche que le chevalier avait recueilli par humanité. Ce fut celui-là que Kunerich corrompit. Il lui ouvrit pendant la nuit une porte secrète, pratiquée dans l'épaisseur des rochers, et que masquaient de larges broussailles, et le conduisit par un chemin souterrain jusque

dans l'intérieur du château. Les autres écuyers s'aperçurent trop tard de l'irruption des ennemis ; malgré leur résistance ils furent dispersés en un clin-d'œil, et terrassés. C'est ainsi seulement que Kunerich put arriver si soudainement dans la salle d'Édelbert et le faire prisonnier au milieu même de son château.

IV.

Édelbert, enchaîné, le front empreint d'une vive douleur, était assis près du foyer qui venait de s'éteindre. Rose, agenouillée auprès de lui, pleurait et se lamentait. Elle levait les mains au ciel et ses cheveux flottaient épars sur ses épaules. Elle était anéantie. Elle levait sur son père des yeux remplis de larmes. Cependant le château retentissait dans toutes ses parties des cris que poussait une soldatesque ivre de vin et de pillage, tandis que dans leur salle tout était calme et obscur comme dans un tombeau qu'éclairerait la lueur faible et sépulcrale d'une lampe. Seule, de temps en temps, Rose poussait de profonds gémissements et s'écriait d'une voix déchirante : « Les mains qui ont si souvent secouru l'innocence sont enchaînées! — O Dieu! viens à notre secours! » Elle tombait de nouveau dans un profond accablement et n'avait plus même la force de soupirer.

Enfin Édelbert rompit le silence : « remets-toi, mon enfant, lui dit-il, sèche tes pleurs ! c'est Dieu qui nous envoie cette affliction. Baisons sa main alors même qu'elle nous frappe. Il nous afflige aujourd'hui, il nous consolera plus tard. Nous ne dépendons que de lui ; il ne peut rien nous arriver sans sa volonté; bien plus, nos ennemis ne peuvent que travailler à notre gloire. Demeurons donc fermes dans notre confiance en Dieu. Oui, je crois aujourd'hui que mon bonheur est plus assuré que jamais. Autrefois je comptais trop sur les bontés de l'empereur et la faveur du duc. Mais ceux-ci sont maintenant occupés d'eux-mêmes et peuvent à peine se défendre contre leurs puissants ennemis. Je me confiais trop à la pierre et au fer, aux murailles et aux verrous, je ne me confierai plus qu'à Dieu. Qu'il soit désormais mon seul soutien, mon unique forteresse !

« Nous allons être bientôt séparés, mon enfant, reprit-il après quelques moments de silence, et il s'approcha d'elle ; de lourdes chaînes chargeaient ses bras, et sa blessure lui faisait éprouver de nouveau une vive douleur.

« Oh! ne parle pas encore de séparation, ô mon père! s'écria Rose, en se jettant à son cou. Ils ne pourront pas m'arracher de tes bras! je t'accompagnerai jusque dans ta prison, je mourrai avec toi, s'il le faut.

— Non, ma fille, reprit le chevalier avec calme, Kunerich ne permettra jamais que tu demeures auprès de moi. Il ne me laissera pas cette consolation. Encore une fois nous allons être séparés! écoute donc les conseils que j'ai à te donner. Ton âge empêche qu'on te remarque. Tâche donc de sortir du château pour sauver tes jours d'un honteux esclavage. L'un ou l'autre de mes serviteurs aidera à ta fuite.

» Ce château et tout ce qui s'y trouve est maintenant en la puissance de Kunerich. Te voilà toi, la fille d'un chevalier, malheureuse, plus malheureuse que la plus humble des mercenaires qui se trouvent dans mes domaines. Cependant, quoiqu'on te chasse aujourd'hui de la demeure de ton père, quoiqu'on te prive de l'héritage de ta mère et de ses riches parents, ne te décourage pas, mon enfant. Les biens temporels ne valent pas la peine que nous nous affligions sans mesure de leur perte. Nous ne pouvons pas, à proprement parler, les regarder comme nous appartenant. Tu vois aujourd'hui avec quelle facilité ils peuvent nous être enlevés; et si nous parvenions à les conserver pendant tout le temps de notre vie, la mort ne viendrait-elle pas infailliblement nous les enlever. Il n'y a de véritables trésors que ceux qu'aucun évènement ni la mort même ne peuvent nous enlever; auprès desquels l'or, les perles et les pierres précieuses ne sont rien.... Ce sont la piété, la pudeur, la bonté et le travail. Ces précieuses vertus étaient le plus riche trésor et la plus belle parure de ta pauvre mère. Conserve seulement d'elle cet héritage, et tu seras encore assez riche!

» Si tu peux sortir du château, retire-toi chez notre bon charbonnier, l'honnête Burkhard. Lui et sa femme prendront soin de toi. Là tu pourras vivre tranquille et cachée jusqu'à ce qu'il parvienne à te conduire dans le château d'un de mes amis. Mais dusses-tu demeurer auprès d'eux de longues années, dusses-tu même passer ta vie entière sous leur humble toit, console-toi de ton sort en pensant qu'on peut vivre et mourir content dans une chaumière, et souvent même plus facilement que dans un château.

» N'aie pas honte de travailler à la terre. Les durillons placés au bout des doigts d'une main laborieuse sont plus dignes de respect que les perles et les pierres précieuses qui surchargent les mains oisives. Oh! quel bonheur, aujourd'hui, pour toi, que ta mère t'ait habituée au travail et

t'ait appris à chercher la félicité ailleurs que dans de vains ornements, des mets délicats ou de frivoles plaisirs.

» La prière doit accompagner le travail. Nous avons un corps et une âme. Le corps est fait pour travailler, l'âme pour s'élever à Dieu. Le travail donne du pain au corps; la prière nourrit l'âme. Si ta main est obligée de manier la faucille, que ton cœur soit plein de Dieu. La prière peut ennoblir le travail le plus humble, et même changer en or le fuseau ou la charrue.

» Mais, sur toutes choses, conserve ton innocence. Fuis les hommes dont les propos te feront rougir. Je ne peux plus être ton ange gardien. Garde-toi donc toi-même! Pense que Dieu a toujours les yeux sur toi et qu'il lit dans ton cœur. Ne fais jamais de mal... n'aie même jamais une mauvaise pensée.

» Ne t'inquiète pas de mon sort. Prie Dieu pour moi. Je sais qu'il ne m'abandonnera pas. Il entendra tes prières. Quelque pénible que soit ma destinée, il peut me la rendre supportable. Des portes de fer et des verroux ne peuvent rien contre lui. Il est partout, excepté dans le cœur du méchant. Il sera auprès de moi dans mon cachot. Confie-toi à lui comme je m'y confie moi-même, à lui, l'unique ami qui ne nous abandonne jamais.

» Dieu, comme je l'espère, me délivrera un jour de la captivité; mais si tu voyais pour la dernière fois le visage de ton père, si je devais languir toute ma vie au fond d'un cachot, laisse-moi, ma fille, la consolation de penser, dans mon malheur, et de pouvoir me dire : Ma Rose n'oublie pas les recommandations de son père, elle marche sur les pas de sa mère, elle est digne de ses parents et de ses aïeux. Et dussé-je, dans la solitude d'une obscure captivité, entendre sonner ma dernière heure, dussé-je ne pas avoir une oreille pour recueillir mes dernières paroles, une main amie pour me fermer les yeux, il me resterait toujours en mourant cette consolante pensée : Je laisse après moi une fille sage, ou plutôt, je ne la laisse pas; elle viendra me rejoindre au ciel.

» Je ne puis que te répéter les dernières paroles de ta sainte mère; si tu étais présente à mon lit de mort, comme elle je te dirais : Reste pieuse, innocente et bonne; aime Dieu; n'oublie pas notre divin Sauveur; ne fais jamais de mal. Si tu apprends que la mort a enfin rompu mes chaînes, pense que ces dernières paroles sont aussi celles que ton père t'aura laissées pour adieux! Sois-y fidèle, et un jour, Dieu qui, dans un but que nous ne pouvons comprendre, mais qui, à coup sûr, est infiniment sage, t'a enlevé ta mère, et t'enlève encore aujourd'hui ton père, nous réunira tous dans le ciel.

» Et regarde, aujourd'hui même je venais d'attacher la médaille d'or à la chaîne du même métal que je reçus autrefois des mains de l'empereur. Avant que l'ennemi n'eût pénétré dans la salle, j'ai pu cacher ces joyaux sous mes vêtements. Ah! je ne puis les regarder sans douleur! Que le bonheur d'ici-bas est une chose fragile! Autrefois, l'empereur me donna cette chaîne d'or en signe d'honneur; aujourd'hui, me voici comme un malfaiteur chargé de chaînes de fer.

» Cependant prends cette chaîne comme un souvenir de ton père; ne la vends pas, même dans la plus grande détresse. Si tu viens à me perdre, elle peut être pour toi de la plus grande importance. Elle peut prouver que tu descends de la noble race des chevaliers de Tannebourg.

» Les emblèmes et les paroles consolantes qui sont gravés sur le médaillon sont plus précieux que l'or dont il est fait.

» Regarde, d'un côté, entouré de rayons lumineux, tu vois l'œil de Dieu, avec cette inscription : Quand il est pour nous, qu'avons-nous à craindre? N'oublie jamais que l'œil de ce divin maître nous suit partout et veille toujours sur nous, et que celui qui a toujours agi comme si Dieu avait été présent à toutes ses actions, et qui a su se conserver pur de tout péché, n'a rien à craindre.

» La croix qui figure de l'autre côté, au milieu d'une auréole enflammée, avec ces paroles : Triomphe en lui! te rappellera toujours à l'amour de celui qui est mort pour toi. Notre destinée à tous, dans ce monde, est de combattre et de souffrir; mais en nous fiant à lui, en obéissant à ses saints commandements, en pratiquant l'amour et la charité comme il les a pratiqués lui-même, en nous confiant à sa clémence infinie, en espérant la réalisation de ses promesses, nous pouvons surmonter tous les maux, ou les supporter avec courage.

» Dieu vient de nous envoyer un grand malheur! mais qu'est-ce que cette affliction en comparaison de celles que notre divin Sauveur a eues à souffrir avant d'arriver au séjour d'éternelle félicité! Nous aussi nous y prendrons part à cette félicité, si nous sortons triomphants de notre lutte sur la terre.

» Et maintenant, agenouille-toi, mon enfant, que je puisse te bénir. » Rose, tout éplorée, se mit à genoux, joignit les mains, et abaissa sur sa poitrine son joli visage, qu'embellissaient la piété et l'affliction. Le chevalier étendit, autant qu'il le put, ses mains au-dessus de sa tête, et lui dit : « Que le Dieu tout-puissant te bénisse, et que la grâce de notre Maître et Sauveur t'accompagne partout. « Rose fondit en larmes. Édelbert la serra encore une fois dans ses bras, et lui dit d'une voix émue :

« Je garderai toujours ton souvenir; au fond de mon cachot, je ne cesserai de prier pour toi. Promets-moi donc de ne jamais oublier, de ton côté, les recommandations que je viens de te faire; jure-moi de les suivre fidèlement et de prier quelquefois pour moi.

— Oh! répondit Rose en sanglotant, je ferai avec plaisir tout ce que tu m'as dit, moins une seule chose : je ne puis, non je ne puis t'abandonner! Ah! n'attends pas que je m'en aille lâchement! Peut-être mes prières pourront-elles adoucir ce cruel chevalier, et le détermineront-elles à me laisser te suivre dans ta prison et t'y servir en fille dévouée et soumise. »

En ce moment on entendit un nouveau bruit dans le château. Kunerich ordonnait à ses compagnons de se préparer à partir; quelques-uns seulement devaient tenir garnison au château. Des hommes d'armes pénétrèrent dans la salle et un d'eux s'approcha d'Édelbert. Rose se jeta sur le sein de son père et pria qu'on lui permît de le suivre. Ce fut en vain; on l'arracha de ses bras avec violence.



Édelbert fut descendu dans une cour du château où plusieurs torches répandaient leur lugubre lumière. Les portes étaient ouvertes; elles l'avaient été par les gens de Kunerich. Un grand nombre d'écuyers, ayant chacun un cheval en main, étaient rassemblés dans l'intérieur de cette cour. On y voyait le cheval de bataille de Kunerich, couvert d'un brillant harnais et mordant un magnifique frein. On plaça sur un mauvais chariot le noble et vaillant Édelbert. Deux grandes voitures, qui lui appartenaient, chargées de tout ce qui avait été enlevé dans son château, étaient aussi là prêtes à partir. Édelbert put voir également que ses chevaux de fatigue avaient été tirés de l'écurie et attelés aux voitures. A peine rétabli de sa blessure, il commença par souffrir et trembler de froid dans ce chariot ouvert à tous les vents. Enfin Kunerich arriva et monta à cheval. Des écuyers entourèrent le convoi, et ce fut en poussant des cris de joie qu'on traversa le pont-levis.

On descendit lentement la colline escarpée sur laquelle était bâti le château. Rose suivait la marche. Kunerich chevauchait à côté du malheureux Édelbert. Rose se jeta entre le chariot et le cheval de Kunerich, et, levant les mains vers lui, elle le pria instamment de

la laisser s'asseoir auprès de son père. Mais Kunerich fit semblant de ne pas l'entendre, et ne la regarda seulement pas. Il jetait autour de lui des yeux menaçants, la main gauche appuyée sur la hanche et la droite armée de son épée. Quand on fut au bas de la montagne, Kunerich s'écria : maintenant en avant ! Tous firent sentir l'éperon à leur monture; les conducteurs des voitures firent claquer leurs fouets, et les chevaux prirent le galop. Rose se mit à courir malgré le vent et la pluie, jusqu'à ce que ses forces fussent épuisées, et que le convoi eût disparu dans l'épaisseur de la forêt et l'obscurité de la nuit.

V.

Rose, qui était rarement sortie du château, et jamais sans être accompagnée, se trouva donc seule, par une nuit obscure, au milieu d'une campagne déserte, assaillie par le vent et la pluie, et n'ayant que le ciel pour abri. Elle ne savait où aller. Elle chercha longtemps en vain une place sèche où elle pût s'asseoir et attendre le jour. Enfin elle trouva un épais buisson formé par de jeunes arbres où elle put se mettre à couvert de l'humidité et de la pluie. Elle n'éprouvait aucune frayeur de se voir ainsi. La douleur ne lui permettait pas de réfléchir à l'horreur de sa position. Elle ne pensait qu'à son père; elle pleurait, gémissait, priait, et son désespoir était tel qu'il eût attendri les rochers.

Lorsque le jour commença à paraître, elle sortit de la forêt et regarda autour d'elle. Elle vit se dessiner graduellement la tour du château paternel, que commençaient à éclairer les premiers feux du matin; des larmes vinrent mouiller ses yeux. Avec quel plaisir j'irai revoir une fois l'habitation de mes pères ! Peut-être y trouverai-je encore quelqu'un des fidèles serviteurs de ma famille, qui aura pitié de moi et m'indiquera le chemin qui conduit chez Burkhard. Mais malheureuse que je suis ! la maison où je suis née, où j'ai été élevée, m'est maintenant fermée pour toujours. A peine en ai-je été dehors, que la porte en a été de suite verrouillée, et le pont-levis levé. La demeure de mes ancêtres est aujourd'hui celle d'un ennemi de ma famille ! Accablée de ces tristes pensées, elle gagna les forêts qu'habitait Burkhard.

Elle ne connaissait le pays que d'après les récits de son père; au fond de la forêt, lui avait-il dit, on voyait s'élever deux collines escarpées couvertes de sapins. C'était au milieu d'elles que se trouvait la cabane du

charbonnier. Ce pouvait être à deux milles environ. Rose chercha des yeux les deux sommets; elle les vit, et, sans les perdre de vue, elle se dirigea de manière à passer au milieu d'eux. Mais elle ne trouva ni chemin, ni sentier de tracés. Il lui fallait tantôt se frayer une route à travers l'épaisseur du bois, tantôt éviter les marais, tantôt traverser un ruisseau. A mesure qu'elle avançait, la forêt s'épaississait de plus en plus, et bientôt même il ne lui fut plus possible d'apercevoir les deux collines. Il était déjà plus de midi, et elle ne découvrait encore aucune montagne. Tout à coup dans un buisson, à dix pas d'elle, elle entendit un grand bruit, et bientôt un cerf de haute taille, la tête surmontée de bois élevés et fourchus parut à ses côtés; il la regarda fixement avec ses grands yeux noirs, s'avança un peu, se fit un chemin à travers le feuillage, et s'enfuit. Elle poursuivit sa route avec courage. Bientôt le grognement d'un sanglier vint de nouveau l'épouvanter. Elle se détourna et aperçut la bête monstrueuse qui fouillait dans un marais, mais qui, à sa vue, s'arrêta, fixa sur elle ses petits yeux et la menaça de ses terribles défenses. A cet aspect, Rose s'enfuit aussi vite qu'elle le put.

D'épaisses broussailles l'arretèrent enfin. Epuisée, haletante, elle s'assit au pied d'un arbre dont les branches peu élevées lui paraissaient un refuge assuré, dans le cas où le sanglier reviendrait. Elle écouta avec attention, mais tout était tranquille. Cependant cet évènement lui avait fait perdre son chemin, elle ne savait plus dans quelle direction marcher et, pour comble de malheur, le soleil s'approchait déjà de l'horizon. Ah! se dit Rose en soupirant, me voici obligée de passer la nuit dans cette forêt où j'ai peur des bêtes sauvages!

La douleur qu'elle éprouvait du sort de son père l'avait jusqu'ici empêchée de sentir la faim, qui commença à la tourmenter si cruellement qu'elle craignit de se trouver mal. Presque mourante de besoin et de fatigue, elle se remit cependant en route, et atteignit une hauteur d'où elle pouvait librement dominer la contrée qui l'environnait. Des nuages épais obscurcissaient le soleil près de se coucher; tout le pays était couvert d'une ombre épaisse et une chaude vapeur surplombait l'air. Rose se mit à genoux et pria : « Mon Dieu ! tu l'as dit toi-même : Viens à moi quand tu seras malheureux, et je te sauverai. Ah ! accomplis pour moi ces paroles consolantes. » Au même moment le soleil, se dégageant des nuages qui cachaient son éclat, dora de ses derniers rayons une colonne de fumée qui s'élevait du milieu de la forêt. « O ciel! s'écria Rose transportée de joie, gloire te soit rendue! tu as exaucé ma prière! tu m'as sauvée! c'est le brave Burkhard qui fait son char-

bon ; car autrefois toute cette forêt était inhabitée. » Elle rassembla ses forces épuisées, et courut vers l'endroit d'où elle avait vu la fumée s'élever.

Rose ne s'était point trompée. C'était bien là en effet que Burkhard avait établi son exploitation, et il avait déjà passablement éclairci la partie de la forêt qui entourait sa demeure. Il était dans ce moment assis sur un tronc d'arbre, non loin de sa charbonnière. Quelques branches qu'il avait fichées en terre supportaient une petite planche carrée qui lui servait de table. La hache et son tisonnier étaient sur l'herbe à quelques pas de lui. Il était occupé à regarder le coucher du soleil, et il chantait de sa voix forte et mâle une chanson que répétaient tous les échos d'alentour. Rose l'entendit avec joie et pressa le pas.

Lorsque le bon Burkhard aperçut notre héroïne dans l'éloignement, sans cependant la reconnaître, il fut étonné de voir une demoiselle qui paraissait aussi élégante au milieu de cette forêt. Mais à peine l'eut-il reconnue, que sa surprise redoubla; il se leva, l'appela de loin à grands cris et courut à sa rencontre. Suivant une vieille coutume allemande, il lui serra fortement la main; mais bientôt, honteux et confus, il lui demanda pardon d'avoir touché de ses mains noires et calleuses sa main si blanche, si délicate. Il lui témoigna son étonnement de la voir en ce lieu. « Comment! c'est vous, mademoiselle, c'est vous! Comment êtes-vous venue seule ici et à cette heure? Certainement vous vous serez égarée! Du reste, poursuivit-il en plaisantant, vous arrivez bien. Je tiens table ouverte ce soir au pied de ces sapins, de ces chênes et de ces hêtres, et le souper est prêt. Venez vous asseoir près de moi, sur mon canapé de bois neuf; reposez-vous et rafraîchissez-vous un peu; car il faut retourner chez vous ce soir même. Aussi vrai que je m'appelle Burkhard, l'inquiétude empêcherait votre noble père de fermer l'œil de toute la nuit.

» — Mon père! interrompit enfin Rose; et ses sanglots l'empêchèrent un moment de poursuivre. Ne savez-vous donc pas encore l'affreux malheur qui vient de nous arriver?

» — A qui? au noble chevalier, s'écria Burkhard avec effroi? » Si son visage n'avait pas été noirci par la fumée et la poussière du charbon, on l'aurait vu devenir pâle comme un mort. « Oh! ma chère demoiselle, parlez donc, pour l'amour de Dieu, parlez! Dites, que lui est-il arrivé?

» — Kunerich, répondit Rose, a pénétré dans le château la nuit dernière; il a fait mon père prisonnier, l'a chargé de chaînes et l'a emmené à Fichtenbourg.

» — Lui ! s'écria le charbonnier en saisissant sa hache, lui que.... Cependant, ajouta-t-il, et il laissa tomber sa hache à terre, je ne le maudirai pas. Mais si ce cruel Kunerick a le noble chevalier en sa puissance, il faut s'attendre à de grands malheurs. Dites-moi donc comment cet évènement est arrivé ; car je n'y comprends rien encore. J'ai quitté votre noble père hier au soir, et tout dans les environs était calme. Comment Kunerich a-t-il pu emporter dans une seule nuit une forteresse presque inaccessible ? »

Rose s'assit auprès de lui et lui raconta ce qui s'était passé. Mais le brave homme ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle souffrait tellement de la faim et de la soif, qu'elle en pouvait à peine parler. Il lui offrit avec empressement les provisions qu'il avait apprêtées pour lui. Rose accepta et se désaltéra avec l'eau fraîche contenue dans une cruche. Elle avait tellement besoin, qu'elle fit un bon repas avec ces grossiers aliments.

« La faim, dit Burkhard, est le meilleur cuisinier ; on ne la trouve pas à la table des riches, mais nous autres, pauvres gens, nous la rencontrons toujours. C'est ainsi que Dieu a égalisé les parts. »

Après s'être restaurée, Rose dit à Burkhard tout ce qui venait d'arriver à son père. Burkhard écoutait la bouche béante, et de temps en temps s'emportait contre la cruauté de Kunerich, plaignait son pauvre maître, et passait la main sur ses yeux pour essuyer une larme. Mais lorsqu'il apprit que le chevalier lui confiait sa fille, profondément touché de cette grande confiance, il ne put plus longtemps retenir ses pleurs, et ses sanglots éclatèrent.

« Non, non, certainement, s'écria-t-il, Dieu ne laissera pas périr un aussi bon maître. Dieu le tirera des cachots infâmes de Fichtenbourg ; car Dieu peut nous coucher dans la tombe, comme il peut nous en faire sortir. Laissons-le donc agir, et tout ira bien. Mais tenez, ma petite demoiselle, voyez-vous cette charbonnière allumée ? Eh bien ! vous n'auriez qu'un mot à dire, et je m'y précipiterais ; car pour vous et votre père je me jetterais n'importe dans quel péril. Cependant, avant tout, vous avez besoin de repos. Mais ma demeure est en ce moment trop éloignée pour vous. Heureusement, j'ai là une petite cabane, comme les charbonniers ont l'habitude d'en construire, et il y a justement assez de place pour une personne. La voyez-vous là-bas, au milieu de ces trois arbres ? Elle a été construite avec des pieux enfoncés en terre, de jeunes branches les lient les uns aux autres, et les jours sont bouchés avec un gazon épais. On a oublié, il est vrai, les quatre murs, ajouta

Burkhard ; la toiture en est élevée, mais si épaisse et si solide, que la pluie la plus forte ne pourrait la traverser. On y trouve un excellent lit de belle mousse; un joli tapis d'écorce d'arbre, que j'ai tressé moi-même, sert à la fois de rideaux au lit et de porte à la cabane. Mais je vous assure que, lorsque, comme vous, on a la conscience tranquille et le corps fatigué, on dort tout aussi bien sur la mousse que sur un lit de plume protégé par des rideaux de pourpre. »

Il conduisit la jeune fille dans la petite cabane, et, quant à lui, il s'assit à l'ombre de deux sapins touffus, sur une couche de gazon qu'il avait apporté dans cet endroit. Il fut occupé toute la nuit de ce qu'il venait d'entendre. Mais ce qui lui causait le plus de chagrin, c'était de penser que le secours qu'Édelbert lui avait prêté contre Kunerich était au moins en grande partie la principale cause de sa captivité. Il se gratta plus d'une fois l'oreille, plus d'une fois il retourna dans ses mains son bonnet, sans savoir à quel parti s'arrêter ; enfin il s'agenouilla, joignit les mains, et du fond de son cœur il pria Dieu de sauver le chevalier et de consoler sa fille. Il ne pensa point à prendre du repos. Rose, au contraire, ne fut pas plus tôt couchée, qu'elle s'endormit, et elle ne s'éveilla que le lendemain à une heure bien avancée de la matinée, quoiqu'un vent terrible eût agité toute la forêt et que la pluie eût tombé en abondance pendant toute la nuit.

VI.

Quand le soleil fut levé, le vent s'apaisa ; les nuages amoncelés se dispersèrent. Tout était calme ; les feux transparents du matin doraient la haute cime des sapins. Dès l'aube, le brave charbonnier écoutait de temps en temps si la jeune fille s'éveillait. Plusieurs fois il crut qu'elle était réveillée, mais quel fut son bonheur en découvrant qu'elle dormait toujours! « Mon Dieu! dit-il, que je suis heureux de la voir ainsi reposer! Oh! le sommeil est un grand bienfait! Un doux repos nous fait oublier tous nos chagrins; il nous décharge pour quelques moments du fardeau que nous avons à porter, et nous donne de nouvelles forces pour le reprendre. Mon Dieu! poursuivit-il, et il se découvrit, louanges te soient rendues pour ce don précieux... le sommeil! Il en doit être de même, je pense, de son frère, le sommeil éternel, car celui-ci est encore un grand bienfait; il nous délivre pour toujours de nos maux, et le réveil le plus doux en est la suite, lors-

que nous avons bien accompli la tâche journalière qui nous est imposée.

Au bout de quelques moments, arriva à la charbonnière Agnès, la fille de Burkhard, jeune enfant aussi bonne qu'aimable. Elle avait au bras un panier dans lequel se trouvaient le déjeuner, le dîner et le souper de son père. Elle vit de suite aux yeux de celui-ci qu'il avait pleuré, et son air lui dit assez qu'il avait un chagrin sur le cœur. Elle lui demanda ce qu'il avait; mais il lui fit signe de la main de ne pas faire de bruit, afin de ne pas réveiller Rose; il la conduisit sur le banc de gazon, à l'ombre des sapins, et lui conta ce qui était arrivé à Édelbert. A ce récit, des larmes abondantes coulèrent des yeux de la sensible Agnès.



C'est en ce moment que Rose se leva. Un rayon de soleil, pénétrant à travers une ouverture que Burkhard avait faite à la cabane afin de pouvoir apercevoir sa charbonnière, était justement tombé sur son visage et l'avait éveillée. En se rappelant où elle se trouvait, elle se mit à pleurer. Quand elle sortit de la cabane, Burkhard et sa fille coururent à sa rencontre.

« Calmez-vous, ma chère enfant, s'écria Burckbard; ne saluez pas le retour du jour avec des yeux remplis de larmes. Regardez comme le ciel est pur après une nuit d'orage; comme les gouttes d'eau suspendues aux jeunes scions des sapins et des genévriers sont claires et brillantes; comme le soleil est chaud et bon à sentir! Ainsi passera la tempête qui gronde en ce moment sur votre tête et sur celle de votre père. Après l'orage vient le soleil; après la douleur, la joie. Fiez-vous à Dieu qui dispense à son gré le beau temps et la pluie, la douleur et le bonheur.

Rose et Agnès s'embrassèrent cordialement comme de vieilles connaissances. Il y avait longtemps qu'elles ne s'étaient vues; aussi, elles ne furent pas peu étonnées de se retrouver aussi grandes filles. Ensuite Agnès ouvrit son panier; elle en tira une bouteille de terre, versa le lait qu'elle contenait dans un petit plat, et le plaça sur la table rustique. Elle en sortit encore du beurre frais et un pain croustillant, et apprêta le déjeuner. Rose prit place à la table et mangea avec appétit.

Quand Rose eut apaisé sa faim et remercié Dieu et Burkhard, celui-ci lui dit : Maintenant, mon enfant, accompagnez Agnès à la maison, et

restez-y jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de vous en tirer! En attendant, je vais réfléchir ici aux moyens que je peux avoir de faire quelque chose pour vous et mon bon maître. Allez, mon enfant, et que Dieu vous conduise. Quand mes travaux me le permettront, j'irai vous voir. En attendant, ne soyez pas aussi triste, et ne pleurez pas autant! Le chagrin n'avance à rien, et les pleurs n'améliorent pas l'état des choses. Entendez-vous les petits oiseaux, comme ils chantent gaîment! ils savent que Dieu veille sur eux; c'est ce qui les rend si joyeux. La sollicitude du Tout-Puissant ne sera pas moins grande pour vous et pour votre père. Soyez donc sinon gaie, du moins résignée. Quant à toi, Agnès, aie soin de donner la main à cette chère enfant, pour qu'elle ne soit pas exposée à tomber dans les chemins rocailleux que vous avez à parcourir, et embrasse ta mère pour moi. Maintenant, allons, partez, et encore une fois que le bon Dieu vous accompagne.

Rose et Agnès se mirent en route ; le sentier à peine tracé qu'elles sui-



virent traversait un pays d'un aspect sauvage, rude et inaccessible, même aux piétons. Après une heure d'une marche pénible à travers les broussailles et les sombres sapins, elles arrivèrent près d'immenses blocs de

rochers couverts de mousse, d'arbustes et de plantes alpestres. Une rampe naturelle conduisait au sommet de cette montagne; elles furent longtemps à la gravir, et ce n'est qu'après de grands efforts que Rose, moins exercée que sa compagne, parvint au versant opposé. Les jeunes filles dominaient alorsdes précipices tellement profonds, qu'elles voyaient sous leurs pieds les cimes des plus hauts arbres; enfin une descente longue et escarpée les conduisit dans un ravin d'où Rose vit avec effroi de gigantesques rochers dont les pics menaçants surplombaient au-dessus de sa tête, et qui laissaient à peine entrevoir le ciel. Ah! Agnès, dit-elle, où me conduis-tu? Je crains que nous ne trouvions pas de chemin pour sortir d'ici, et que nous ne retombions dans quelque forêt plus terrible encore que celle que nous venons de traverser. Elle avait à peine achevé ces paroles que les rochers, s'entr'ouvrant, laissèrent apercevoir une jolie petite vallée, semblable à un jardin orné de fleurs.

« Que c'est charmant! s'écria Rose; cela me fait le même effet que si, du milieu d'un désert, je me trouvais tout à coup transportée dans la terre promise. » Cette vue lui allégea le cœur et lui donna la douce espérance que Dieu, de quelque manière que ce fût, donnerait à son infortune présente une heureuse issue, et la conduirait au bonheur, mais par de rudes sentiers.

Dans le haut de la vallée, dont la pente était presque insensible, s'élevait la maison du charbonnier avec son toit large et plat. Elle était presque entièrement bâtie en bois, d'un brun-jaune, et cette couleur lui donnait une apparence tout-à-fait agréable. Derrière elle des sapins élevaient leur sombre feuillage, et de jeunes poiriers l'entouraient. Un petit ruisseau, clair comme le cristal, coulait devant la maisonnette. La vallée, dans toute son étendue, était tapissée d'un gazon frais et émaillée de jolies fleurs de toutes les couleurs. Les hauts rochers et les arbres qui lui formaient une ceinture empêchaient l'action des vents du nord, en sorte que le printemps y était toujours précoce. Deux vaches paissaient dans la prairie, et de légères biches couraient sur le sommet des collines couvertes de buissons. Près de la maison on voyait encore un petit jardin bien cultivé, qu'entourait une haie faite avec de jeunes branches de sapin; et dans un des coins étaient un grand nombre de ruches en paille autour desquelles voltigeaient beaucoup d'abeilles. Quelques poules caquetaient et grattaient le sable près de la porte de la maison. Rose pénétra dans l'intérieur et s'assit sur un banc de bois, tant elle était fatiguée. Elle remarqua que tout autour d'elle était d'une grande propreté, et elle s'extasia sur la vue délicieuse qu'offrait la vallée.

Il était déjà midi. La mère d'Agnès était occupée à la cuisine, mais elle

accourut de suite en entendant sa fille parler avec une autre personne. Elle salua Rose avec une joie inexprimable, car elle croyait qu'elle venait lui faire simplement une visite amicale; mais, lorsqu'elle apprit ce qu'il en était, ses larmes coulèrent avec abondance. Cependant elle se remit peu à peu, et chercha à consoler Rose aussi bien qu'elle le put. Mon enfant! lui dit-elle, soyez la bienvenue dans notre petite vallée, dans notre modeste chaumière. Voyez cette maisonnette que votre père nous a fait construire: il l'a, sans le savoir, fait élever pour vous. Tout ce qui est ici vous appartient. Soyez-y comme chez vous, jusqu'à ce que Dieu vous fasse rentrer ainsi que votre père dans votre château, ce qui très certainement arrivera bientôt. Quant à nous, nous nous estimerons tous trop heureux de vivre pour vous servir.

— Mon Dieu! répondit Rose avec émotion, qu'il est doux dans l'infortune de rencontrer des cœurs compatissants! que je vous remercie de l'amitié que vous me témoignez! Combien il est heureux pour moi, aujourd'hui, que mon père vous ait toujours traités avec affabilité! »

Mais en ce moment la femme de Burkhard avait un sujet de douleur tellement grave pour elle, qu'il lui fit oublier quelques minutes la triste position de Rose. « Ah! dit-elle, je suis assez honorée pour recevoir une pareille visite, et je ne sais seulement pas ce que je vais mettre sur la table! Justement, aujourd'hui, nous n'avons à manger qu'une bouillie d'avoine, et encore elle est tellement dure, qu'on pourrait danser dessus. Je ne sais pas ce que je vais vous donner. Si seulement il n'était pas déjà l'heure de dîner! Voyons donc, Agnès, distrais un peu mademoiselle; moi, je vais à la cuisine voir ce que je pourrai faire avec de la farine, des œufs, du lait et du beurre. » Ce fut en vain que Rose chercha à la tranquilliser. La malheureuse ménagère ne voulait rien entendre. Elle se rendit dans sa cuisine, et revint au bout d'une demi-heure avec deux de ces plats qu'on ne fait qu'à la campagne, et qui, ma foi! avaient une excellente mine. Et cependant elle eut encore de nouvelles excuses à présenter : « Mon Dieu! dit-elle, nous n'avons ni vin, ni bière; n'avoir à offrir à une demoiselle comme vous que de l'eau ; de quoi cela a-t-il l'air? J'en suis désespérée! Aujourd'hui, pour la première fois de ma vie, je me trouve bien malheureuse d'être pauvre.

— Ma bonne Gertrude, répondit Rose, vous ne savez pas combien vous êtes riche et heureuse dans votre pauvreté. Je ne parle pas de votre nourriture, à laquelle vous devez tous la santé, la force et la fraîcheur, et que moi-même je trouve excellente; mais vous possédez quelque chose de plus utile que des mets délicats et des boissons recherchées, c'est une vie calme et tranquille. Que ce calme, cette tranquillité dont on jouit

dans votre jolie vallée, plaît à mon cœur! quel contraste avec l'existence que l'on menait au château! Que de fois j'ai entendu mon père se plaindre d'être toujours obligé de se mêler des affaires du dehors; que de fois je l'ai vu importuné par des princes en querelle les uns contre les autres, attristé par les mauvaises nouvelles qu'il recevait du théâtre de la guerre! et enfin, en dernier lieu, quelle déplorable catastrophe! Oh! réjouissez-vous et remerciez Dieu de vous avoir accordé ce paisible séjour où, au lieu du bruit du monde et des trompettes guerrières, vous n'entendez que les chants des oiseaux de la forêt et le cri des coqs, que les clochettes des vaches et les grelots des brebis. Je voudrais passer ici ma vie entière, si mon père était auprès de moi. »

VII.

Depuis quelques jours on n'avait pas vu Burkhard, ni entendu parler de lui; il avait seulement dit à sa fille, la dernière fois qu'elle était venue lui apporter ses repas, qu'il avait besoin d'aller à la ville vendre son charbon, que, par conséquent, il était inutile de lui envoyer de nouveaux aliments; qu'il espérait bientôt aller les embrasser. Mais il n'était pas encore revenu. Déjà l'inquiétude s'emparait de l'esprit des habitants de la chaumière, quand tout à coup on le vit arriver. Ses



épaules étaient chargées d'un magnifique chevreuil; il tenait à la main un arc et des flèches, car, à cette époque, on ne connaissait pas encore les armes à feu. Il déposa son fardeau à terre, et souhaita le bonjour à la petite société, que son arrivée mettait au comble de la joie.

« As-tu bien vendu ton charbon, mon ami? lui demanda sa femme.

— Au diable le charbon! s'écria Burkhard. Ce serait bien aujourd'hui le moindre de mes soucis, si mes brillantes espérances ne s'en étaient pas allées en fumée. J'ai fait bien des démarches dont je n'avais pas d'abord voulu vous parler. Je suis allé trouver les chevaliers que l'épée du chevalier Édelbert secourut autrefois. Je les conjurai de fondre sur le château de Kunerich, et de délivrer à main armée notre bon maître, ou au moins d'attaquer Kunerich à la chasse, de s'emparer de sa personne, et de le charger de fers jusqu'à ce qu'il eût rendu la liberté à Édelbert, et lui eût restitué toutes les richesses qu'il lui avait enlevées. Mais toutes mes prières furent inutiles. On me répondit que Kunerich était trop puissant, que l'entreprise était périlleuse, et que les choses pouvaient mal tourner; qu'il fallait attendre que les autres amis du chevalier fussent revenus de la guerre; que peut-être alors on pourrait faire une tentative. Les lâches! ils ne m'ont seulement pas demandé ce que vous étiez devenue, mademoiselle. Ah! j'en aurais pleuré des larmes de sang! Il ne me restait plus qu'à leur apprendre que vous vous étiez retirée chez nous; mais il ne me vint pas à la pensée de leur demander un asile pour vous dans leur château. Non, vous ferez beaucoup mieux de rester avec nous. Au surplus, vous y réfléchirez.

— Mes réflexions sont faites, répondit Rose. Je préfère cent fois habiter auprès de vous, si toutefois vous êtes assez généreux pour me garder.

« Vous garder? s'écria le charbonnier attendri. Pensez-vous que nous ayons oublié le service que votre noble père m'a rendu en m'arrachant aux mains du cruel Kunerich? l'asile qu'il m'offrit dans son château ainsi qu'à ma femme et à mon enfant? Notre maison, notre basse-cour, tout ce que nous possédons, c'est lui qui nous l'a donné. Nous serions les plus ingrates gens du monde, si nous pouvions jamais oublier de pareils bienfaits. Non, non, nous ne sommes point ingrats! Restez auprès de nous, ma bonne demoiselle! Je remplacerai votre père. Ma Gertrude et mon Agnès vous entoureront de soins. Enfin nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous rendre cette retraite supportable. Croyez-le bien : c'est pour nous un inexprimable bonheur de pouvoir faire quelque bien à une aussi charmante demoiselle que vous, à la fille de notre bienfaiteur et de notre maître. »

Il remit sur ses épaules le chevreuil qu'il avait jeté à terre en disant : « Vous avez eu une maigre substance pendant plusieurs jours; mais voici de quoi bien souper. Je veux faire moi-même la cuisine; cela m'est souvent arrivé lorsque je me trouvais à la chasse avec votre pauvre père. » Ces paroles dites, il porta le chevreuil dans la pièce voisine.

Le lendemain matin, il fit beaucoup de changements dans la maisonnette, afin de procurer à Rose un logement convenable. Il lui céda la plus belle chambre du premier, après l'avoir décorée du mieux qu'il put. « Vous voici installée, mademoiselle, lui dit-il, lorsqu'il eut terminé son travail; vous avez maintenant un toit et un abri. Quant à la nourriture, ne vous en inquiétez pas; tout le gibier qui est dans cette vaste forêt appartient à votre père; vous aurez en abondance des chevreuils et des lièvres, des canards sauvages et des bécasses, et même, si vous le désirez, des cerfs et des sangliers. » Ensuite, accompagné de Gertrude et d'Agnès, il conduisit Rose dans la vallée. Il lui fit voir ses champs, ses prairies, tout en exaltant la générosité de son père. Il lui fit faire le tour de son jardin, et, Rose témoignant du plaisir à la vue des abeilles, il lui fit présent de ses plus belles ruches; il lui apporta même, l'hiver ayant été bon pour les abeilles, deux gâteaux de cire blancs comme la neige, dans les cellules hexagones desquels le miel brillait comme de l'or. Jamais il ne revenait de sa charbonnière sans y rapporter quelque chose; c'était tantôt un tas d'écorces de sapin couvertes de fraises succulentes, tantôt un panier rempli de grosses écrevisses, tantôt un plat rempli de magnifiques champignons sauvages. Un autre jour, il lui apporta deux tourterelles, et il fit lui-même, avec beaucoup de peine, une cage pour les renfermer. Un autre jour, il arriva avec un tout petit chevreuil qui le suivait comme un jeune chien; il l'avait apprivoisé pour Rose à laquelle il le donna immédiatement. Burkhard passait-il quelques jours chez lui, il n'avait pas de peine à distraire Rose de ses chagrins; il lui parlait des nobles actions de son père; il lui racontait des actes de piété et de bienfaisance de sa digne mère; enfin bien des choses qu'elle ne connaissait pas encore. Tous ces récits étaient pour elle aussi instructifs qu'agréables.

La bonne Gertrude ne le cédait pas à son mari. Quand elle sut que Rose n'avait pas d'autre linge que celui qu'elle avait sur elle, elle s'occupa aussitôt, avec un soin tout maternel, de lui donner ce qu'il lui fallait. Elle prit de la toile, et lui tailla quelques chemises; elle lui donna de quoi se faire des bas, et regretta seulement que toutes ces choses ne fussent pas assez belles pour une demoiselle comme elle. Gertrude s'était occupée pendant l'hiver à tisser une très belle robe en lil; quand elle fut finie, elle

en fit présent à Rose, et aussitôt celle-ci l'étendit sur l'herbe près du petit ruisseau pour faire blanchir la toile. Ces petits présents furent doublement agréables à Rose, d'abord parce qu'elle en avait grand besoin, et ensuite parce que cela lui donnait une occupation utile.

Agnès était pour la malheureuse Rose une compagne aussi douce que charmante. Elles travaillaient et se récréaient ensemble. Rose lui apprenait à coudre et à broder; elles s'occupaient à laver le linge fin à la petite blanchisserie, à soigner le jardin, occupation qui plaisait fort à Rose, quoiqu'on n'y vît presque que les légumes indispensables, le chou, les salades, le poireau, l'oignon, le raifort, la rave, les pois et les haricots; et encore, comme ornement, quelques belles fleurs jaunes, quelques touffes de capucines aux brillantes couleurs, et par-ci par-là quelques beaux pavots rouges. Elles allaient se promener ensemble au milieu de la prairie, le long du ruisseau dont les eaux étaient si belles et si pures; elles contemplaient les agiles poissons qui se jouaient dans ce cristal limpide, et leur jetaient de temps en temps quelques miettes de pain; elles s'arrêtaient aussi pour écouter le chant des nombreux oiseaux dont Agnès apprenait à Rose les différents noms; elles cueillaient des mûres et d'autres fruits, ce qui plaisait beaucoup à Rose.

Mais le bonheur de Rose n'était pas sans mélange, le souvenir de son père l'occupait sans cesse. Il arrivait souvent qu'on ne savait pas où elle était allée; ce n'était qu'après bien des recherches qu'on la trouvait au fond d'un bocage, ou dans le creux d'un rocher, assise tristement, ou priant pour son père. Son chagrin augmentait tous les jours; elle n'était heureuse que lorsque les braves gens avec qui elle vivait, de concert avec elle, formaient des projets pour arriver à adoucir la position de son père, et même à terminer sa captivité.

Un dimanche, ils étaient à table tous les quatre, et la délivrance du bon chevalier était, comme d'habitude, leur unique entretien. Le modeste dîner ne tarda pas à disparaître, et il ne resta plus sur la table qu'un plat de beaux champignons jaunes comme de l'or, arrangés au beurre avec des racines de cumin parfumé. Burkhard, qui savait très bien distinguer les bons champignons d'avec les mauvais, les avait lui-même choisis avec un soin tout particulier pour les offrir à Rose qui les aimait beaucoup. « Mangez donc, mangez, lui dit-il, c'est un plat qui ne nous coûte rien. Les gens de qualité, il est vrai, regardent comme un prodige d'en avoir sur leur table. Autrefois, j'en portais beaucoup chez vous, principalement de l'espèce qu'on nomme morille, et qui ne sont jamais aussi succulents que lorsqu'ils viennent sur des couches de charbon. Un de mes

camarades, qui demeure de l'autre côté de Fichtenbourg, en envoyait aussi beaucoup audit endroit. Une de ses filles entra bientôt comme servante chez le portier du château. Mais la femme de celui-ci, qui est un véritable démon, la chassa au bout de quelques jours, et alors mon camarade, tête passablement chaude, jura qu'il n'enverrait plus de champignons au château, et maintenant on est obligé de courber la tête et de le prier très humblement d'en fournir. »

Rose, qui jusque-là avait écouté en silence, se lève tout à coup, et s'écrie avec transport : « Je l'ai trouvé ! Oui c'est cela ! Je vais m'habiller comme si j'étais votre fille, je porte des champignons à Fichtenbourg, je tâche de gagner les bonnes grâces de la méchante femme qui veille aux portes du château, j'entre à son service, et je conduis tellement bien les choses que je parviens à voir mon père, à adoucir sa position, et même à briser ses chaînes. — Oh ! mon Dieu, s'écria-t-elle les yeux levés au ciel et les mains jointes, donne ta bénédiction à ce projet. »

Burkhard secoua la tête en disant : Hum ! Hum ! et il y fit des objections ; Rose les combattit toutes, et il fut obligé de se rendre. Elle quitta la chambre et revint au bout de quelques minutes, dans un nouveau costume, semblable en tout à celui d'Agnès. Elle avait en effet échangé sa longue robe bleu de ciel contre un ajustement complet appartenant à Agnès, lequel était très propre et très convenable. Le corset rouge, la robe verte, la collerette et le tablier blancs, semblaient avoir été faits pour elle ; il n'y eut pas jusqu'au chapeau de paille qui ne lui allât à merveille. Agnès et sa mère étaient au comble de l'étonnement de voir Rose dans des vêtements qui lui donnaient une ressemblance parfaite avec elle. « Ces habits vous vont à merveille, dit Gertrude ; mais votre joli visage si blanc et si rose, et vos mains si fines, si délicates, contrastent singulièrement avec eux. On remarquera infailliblement que, loin d'être la pauvre fille d'un charbonnier, vous êtes une demoiselle de qualité ! » Mais Burkhard lui enseigna un moyen très simple de se brunir les mains et les joues, à l'aide d'une préparation qui du reste s'en allait facilement à l'eau. Il en fit de suite l'essai, et Agnès et Gertrude de s'écrier aussitôt : « Oh ! maintenant personne ne pourra vous reconnaître ! »

Rose voulait sans plus attendre se rendre le lendemain même à Fichtenbourg. Elle craignait qu'une autre n'allât s'y présenter avant elle. « Au fait, à la grâce de Dieu ! dit Burkhard ; ce soir, je mettrai de côté pour vous ce que je trouverai de mieux en champignons jaunes et gris, et je ferai sécher au plafond de la chambre un bon nombre de morilles. Quant à Agnès, elle vous accompagnera au-delà de la forêt,

jusqu'à une petite colline, sur laquelle s'élèvent trois croix en pierre; de cet endroit on aperçoit Fichtenbourg, et il n'y a plus moyen de s'égarer. C'est là que s'arrêtera Agnès pour attendre votre retour.

Le lendemain matin, de très bonne heure, Rose fut prête a se mettre en route. Elle prit à son bras le panier rempli de champignons; Agnès se chargea d'un autre panier abondamment pourvu de provisions de bouche. Burkhard et sa femme donnèrent leur bénédiction à Rose et y ajoutèrent encore de bons conseils.

Ils pleurèrent en la voyant s'éloigner. « La brave fille! s'écria Burkhard. Son projet doit réussir. Autrement que signifierait la promesse que Dieu nous a faite dans son quatrième commandement? »

VIII.

Accompagnée d'Agnès, Rose atteignit heureusement l'extrémité de la forêt qui jusqu'ici l'avait séparée du monde entier. Elle éprouva un vif serrement de cœur lorsqu'elle aperçut les hautes tours de Fichtenbourg. « Peut-être, se dit-elle avec émotion, c'est dans cette tour que gémit mon père! Que fait-il? Sa santé n'est-elle pas altérée? Les chagrins, les angoisses du cachot ne l'ont-ils pas tué! Vit-il encore? Oh! puissé-je arriver jusqu'à lui! Mon Dieu! conduis mes pas, et rends-moi favorables les cœurs de ceux que je vais implorer! »

Rose se sépara d'Agnès et poursuivit son chemin. Lorsqu'elle eut gravi la montagne que couronnait le château, et qu'elle fut entrée dans la cour dont la porte se trouvait ouverte, le premier objet qui frappa ses yeux, ce fut Kunerich à cheval: il était vêtu d'un magnifique costume vert brodé d'or, la tête ornée de longues plumes d'autruche blanches et noires. Il était entouré d'écuyers et de chasseurs à cheval, et paraissait prêt à partir pour la chasse. A la vue de l'ennemi de son père, la pauvre Rose sentit ses genoux se dérober sous elle; elle fut obligée de s'asseoir sur le banc de pierre qui était devant le porche, autrement elle serait tombée sans connaissance. En ce moment les cors retentirent, et toute la troupe s'élança. Rose se leva pour rendre au chevalier les honneurs qui lui étaient dus. Mais le cruel Kunerich daigna à peine regarder la pauvre jeune fille toute tremblante, et, le regard fier et hautain, il s'éloigna avec ses compagnons.

Rose, après leur départ, se rassit sur le banc. Son cœur était en proie à d'inexprimables inquiétudes. Cependant elle prit un parti et ne jugea

pas à propos d'attendre qu'on lui adressât la parole. Il y avait quelques moments qu'elle était là, lorsqu'elle aperçut deux enfants qui s'arrêtèrent à quelque distance d'elle et se mirent à la regarder. Rose les appela amicalement et leur demanda leur nom. Ils répondirent, de façon que la conversation s'engagea. Un des enfants s'appelait Osmar ; il ouvrit le panier qui était près d'elle et regarda ce qu'il contenait. De son côté l'autre enfant, la petite Berthe, élevait les mains vers les jolis bluets qui ornaient le chapeau do Rose. Celle-ci lui donna les fleurs et leur fit manger à tous deux quelques belles poires que la bonne Gertrude avait placées dans son panier, pour qu'elle pût se rafraîchir pendant la route. Ensuite tous trois causèrent aussi familièrement que s'ils avaient été frères et sœurs.

Ces deux enfants étaient ceux du gardien des portes. Il y avait dans sa chambre une petite fenêtre pratiquée tout exprès afin qu'il pût voir ceux qui sortaient du château ou qui y entraient. Il fut bien étonné en voyant une étrangère causer avec ses enfants. Le langage choisi, la voix douce, la tournure distinguée de la jeune paysanne, non moins que la propreté de son accoutrement excitèrent sa curiosité. « Certainement, s'écria-t-il, je n'ai jamais vu de ma vie une paysanne aussi propre, ni aussi bien habillée.



Il sortit et fit entrer Rose dans sa chambre. « Qu'as-tu donc à vendre, » lui dit-il? Rose ouvrit le panier et lui montra les champignons. Celui-ci lui demanda ce qu'elle en voulait. « Ce que vous voudrez m'en donner, répondit-elle ; car vous ne voudriez pas, je pense, faire un trop grand tort à une pauvre fille comme moi. » — C'est bien répondu, reprit-il ; attends un moment ; je m'en vais les porter à la cuisine, et je plaiderai pour toi ; il y a longtemps déjà qu'ils n'en ont vu, je te réponds de bien les vendre. » Il prit le panier et sortit. .

Bientôt sa femme arriva dans la chambre, apportant la soupe pour le dîner ; à la vue de Rose, elle s'écria : « Comment es-tu entrée ici? Qui es-tu? Que veux-tu? Comment as-tu osé, sans te faire annoncer, entrer dans notre logis? Sors d'ici sur-le-champ, ou je te jette dehors, et je lâche sur toi les dogues de la cour. »

Les enfants intercédèrent pour Rose, et montrèrent à leur mère les

fleurs et les fruits qu'elle leur avait donnés. En même temps le gardien revint avec le panier vide et de l'argent à la main.

« Allons, allons, dit-il à sa femme, ne te mets donc pas en colère. C'est une brave fille et je pensais déjà que, puisque nous avons besoin d'une domestique, elle pourrait bien faire notre affaire; mais si tu ne changes pas, nous ne pourrons jamais en conserver une seule... C'est moi-même qui l'ai fait entrer ici.

— Alors, c'est autre chose, répondit la femme; elle peut rester. Il ne faut pas m'en vouloir, ma fille, si je me suis emportée; nous sommes payés pour bien surveiller tout étranger qui peut se présenter au château.

— Vous avez raison, répondit Rose; vous ne pouviez pas deviner ce qui m'amenait ici. C'était mal à moi de demeurer seule chez des étrangers; aussi, dans de pareilles circonstances, j'approuve votre colère, et c'est moi qui vous prie de me pardonner ma hardiesse. »

Ces paroles plurent à cette femme, qui aimait à avoir raison. « Puisque tu as partagé tes fruits avec mes enfants, lui dit-elle, il est juste que tu prennes ta part de notre dîner. Viens t'asseoir à table, et mange avec nous. »

Rose ne se le fit pas dire deux fois; mais les deux enfants lui donnèrent tant d'occupation qu'elle put à peine porter une bouchée à sa bouche. Cependant, loin de se fâcher contre eux, elle leur parla avec la plus douce bienveillance, répondant à toutes leurs questions et leur témoignant tant d'amitié que la mère en fut enchantée.

Quand Rose, quittant la table, prit son panier pour s'en aller, les deux enfants s'écrièrent ensemble: « Ne t'en vas pas, reste avec nous.

— Oui, cela me ferait plaisir à moi-même si tu voulais rester, ajouta leur mère. Ne peux-tu pas entrer à mon service?

— Oh! de tout mon cœur, répondit Rose, et je vous servirai bien fidèlement.

— Eh bien! reprit la ménagère, retourne vite chez toi en parler à tes parents! Si cela leur convient aussi, tu pourras commencer ton service dimanche prochain. »

Elle lui demanda encore ce qu'elle voulait gagner, et lui mit dans son panier diverses provisions. « Porte cela à tes parents de ma part, lui dit-elle, et que Dieu te ramène heureusement chez eux. »

Rose la remercia avec effusion, et reprit, le cœur plein de joie, le chemin de la forêt. Agnès était assise à quelque distance des Trois-Croix, sous un coudrier, où elle s'amusait à tricoter. Aussitôt qu'elle aperçut Rose, elle se leva et courut à sa rencontre, en disant: « Dieu soit loué de

votre retour; vous devez être fatiguée; vous devez aussi avoir faim. Venez vous asseoir sur l'herbe, près de mon panier; vous allez vous restaurer, et vous me raconterez ce qui s'est passé. »

Rose la suivit, et Agnès sortit aussitôt du panier de frugals aliments. « Ma bonne Agnès, lui dit Rose, tu m'as donc attendue pour dîner. Tu n'as voulu toucher à rien. Mange donc maintenant. Quant à moi, c'est déjà fait. Je vais m'asseoir quelques minutes auprès de toi. Mais dépêche-toi, que la nuit ne nous surprenne pas en route; je te raconterai en marchant ce qui s'est passé. — Bien volontiers, lui répondit Agnès. » Et toutes deux se mirent en route, après toutefois qu'Agnès eut fini son repas.

Au milieu de la forêt, comme le soleil approchait de l'horizon, elles virent venir à elles le brave Burkhard et sa femme qui commençaient à être inquiets de leur absence. Ils se réjouirent du bon résultat que Rose avait obtenu; mais ils s'affligèrent vivement d'être obligés de s'en séparer. Le reste de la route fut une longue causerie pleine de charme. Quand on arriva à l'entrée de la petite vallée, la lune venait de se lever, et elle éclairait de ses rayons l'habitation paisible du charbonnier. Rose se retira dans sa chambre, le corps bien fatigué, mais le cœur bien content. Avant de se mettre au lit, elle s'agenouilla pour remercier Dieu d'avoir béni le commencement de son entreprise et pour le prier de la mener à bonne fin.

IX.

Le dimanche marqué pour le départ de Rose fut un jour de deuil pour toute la famille Burkhard. Rose aussi éprouva une peine inexprimable à se séparer de ces braves gens, qui avaient si généreusement agi avec elle; elle regretta un peu la jolie vallée qu'elle quittait pour aller habiter le château d'un ennemi, à qui elle ne pouvait penser sans frémir, elle n'ignorait pas aussi qu'elle allait entrer dans une condition où bien des peines l'attendaient. Mais la confiance en Dieu et son amour pour son père relevèrent son courage. Burkhard et sa femme lui firent la conduite jusqu'à l'extrémité de la forêt, et ce n'est qu'après avoir versé bien des larmes et fait bien des vœux pour la réussite de son projet qu'ils la quittèrent. Quant à Agnès, comme elle portait le petit bagage de Rose, elle accompagna notre héroïne jusqu'au château.

La concierge les reçut très bien. « C'est bon cela, dit-elle à Rose; tu

as tenu ta parole. Asseyez-vous là toutes les deux ; je veux vous héberger comme il faut. » Rose ouvrit le panier qu'elle portait au bras, et lui offrit de la part de ses soi-disant parents quelques paquets d'un fil très fin. Ce présent fut on ne peut plus agréable à sa nouvelle maîtresse. « Tes père, mère et vous, vous savez vivre, leur dit-elle ; cela ira bien. » Rose n'avait pas oublié les enfants. Elle avait apporté pour eux des poires et des prunes, une grande quantité de noix et de prunelles de haie, ce qui leur causa une joie bien vive.

Quand le repas fut achevé, Agnès pleura beaucoup pour se séparer de Rose. « Allons, allons, lui dit la maîtresse, ne pleure pas ainsi! tu pourras nous venir voir souvent, et tes visites me feront toujours plaisir. Et si tu veux quelquefois m'apporter des morilles, je t'en saurai un gré infini, et tu peux être assurée que ta course te sera bien payée. » Agnès promit de venir souvent et s'éloigna en sanglotant. Quant à Rose, en se voyant séparée de tous ses amis, dans l'enceinte d'un château ennemi, elle se regarda comme étant seule au monde.

Quand Agnès fut partie, la maîtresse du logis alla s'asseoir dans un grand fauteuil qui se trouvait près du poêle, prit un air approprié à la circonstance et dit à Rose : « Assieds-toi là ; j'ai deux mots à te dire ; écoute-moi bien.

» Je sais qu'on dit de moi que je me conduis mal avec mes domestiques; que je suis trop violente, et que dans l'espace de cinq ans j'ai changé vingt fois de servante : c'est là ce que l'on répète dans tout le pays. Mais on ne dit pas un mot des défauts qu'elles avaient. Je vais t'en donner un échantillon. »

Alors, d'une voix animée, elle commença ainsi le portrait de ses précédentes servantes.

« La première, Brigitte.... mais dorénavant je ne te dirai plus leurs noms parce que je ne veux pas leur faire une trop mauvaise réputation, mais seulement te mettre leurs défauts devant les yeux, Brigitte qui, je crois, excita le plus violemment ma colère, était hautaine et volontaire, voulait tout savoir mieux que moi et ne jamais avoir tort. Un jour, elle me fit brûler une omelette au point de me la réduire en charbon, et cependant telles étaient son impudence et son obstination qu'elle me soutenait qu'elle était jaune comme de l'or, et qu'il serait impossible d'en manger une meilleure ailleurs. Là-dessus le sang me monta à la tête et je la mis à la porte.

La seconde était avare et lâche, n'était jamais contente de rien, toujours grondeuse et morose. Elle faisait constamment une figure comme si elle

eût mâché de l'absinthe. Elle avait toujours quelque chose à redire à la nourriture. Elle me reprochait sans cesse la dureté de son travail et la faiblesse de ses gages. Enfin je perdis patience et je lui dis : Coquine, sors d'ici, cherche une autre place qui te procure plus d'argent et moins de travail.

» La troisième était la paresse en personne. Je croyais ne pas vivre assez pour la voir terminer le travail qu'elle commençait. Quand elle essuyait un pot, la mousse aurait eu le temps de croître au fond. Elle était trop paresseuse pour se baisser. Quand elle avait balayé la chambre, elle laissait traîner le balai et le plumeau, et passait dix fois devant eux sans les ranger; il fallait que ce fût moi qui les misse dans un coin. Tous les matins il fallait l'éveiller; j'étais obligée de lui répéter plus de dix fois : Allons donc! debout, fainéante! Il aurait presque fallu que l'ange fût venu l'éveiller avec sa trompette. Je crois que, si je l'avais laissée s'asseoir, elle se serait endormie. Qui donc aurait pu être satisfait d'une pareille domestique? Je lui dis qu'il fallait sortir de la maison, ou que si elle était trop paresseuse pour cela, je la mettrais dehors dans une brouette.

» La quatrième était gourmande. La crème et le beurre, la viande et le lard, n'étaient pas plus en sûreté auprès d'elle qu'auprès d'un chat. Un jour de printemps, un dimanche dans l'après-midi, je voulus aller à la rencontre de mon mari qui revenait de la campagne. J'étais à peu de distance de la maison, je me retournai, et je vis une épaisse fumée sortir de la cheminée. Je revins sur le champ, et que vis-je en entrant dans la cuisine? Ma Marguerite assise devant le feu, un grand plat plein de pommes cuites devant elle. Grand Dieu! que devins-je? Il lui fallut sortir au plus vite de la maison. Qui donc aurait voulu conserver une créature aussi infidèle une seule nuit de plus?

» La cinquième était malpropre. Il est vrai que les dimanches et les jours de fête elle se faisait aussi belle qu'un paon. Mais les jours de travail elle n'était couverte que d'ordures et de haillons. Si on l'avait empaillée, et qu'on l'eût placée dans un champ, nul doute qu'elle n'eût effrayé les oiseaux et que les sangliers mêmes n'eussent fui son approche. Cette fille déplut au chevalier, qui me dit qu'il n'était pas convenable qu'un pareil épouvantail fût la première chose qu'aperçussent ceux qui venaient au château.

» La sixième était oublieuse, inattentive, et s'inquiétait fort peu de mes besoins. Elle ne pensait à rien, et j'étais obligée de lui répéter tous les jours ce qu'elle avait à faire. Elle m'a cassé plus de plats et d'assiettes qu'il

n'y a de jours dans l'année. Elle lavait les cuillers dans l'eau de vaisselle; un jour j'en ramassai une dans l'auge des porcs, et un d'eux avait entièrement brisé cette cuiller. Bientôt après, elle me cassa un verre. Je l'entendis et je courus de suite à la cuisine. Mais elle avait eu le temps d'en faire disparaître les morceaux, et elle nia le fait. Je cherchai longtemps inutilement; mais elle n'était pas assez fine pour moi. Elle avait jeté les morceaux dans l'eau à laver la vaisselle, d'où je les retirai, mais non sans m'enfoncer un éclat de verre dans le doigt. J'entrai dans une grande colère. Tu le vois, m'écriai-je, les morceaux de verre auraient pu étrangler mon porc. Mais avant que je le laisse avaler ton eau et ton verre cassé, tu les auras avalés toi-même. — Elle s'enfuit.

» La septième était curieuse et bavarde comme une pie. Elle écoutait toujours aux portes. Tout ce qui se passait dans la maison, elle le répétait et occasionait ainsi beaucoup de querelles et de disputes. Si l'on voulait faire connaître promptement une chose dans tout le pays, on n'avait qu'à la lui confier; on s'épargnait ainsi les frais d'une publication. C'était une horrible bavarde qui se plaisait à tout exagérer, et ne pouvait jamais rien finir. Cependant.... chut!... écoute! on vient de sonner; c'est pour moi. Je suis forcée de m'interrompre. Cela me contrarie. Pendant trois heures entières j'aurais pu t'entretenir du caractère de toutes ces filles. Réservons la fin pour demain. C'est dimanche; nous aurons bien le temps. Du reste prends en note tous ces défauts et tâche de t'en préserver ainsi que de tous ceux dont les autres servantes, de qui j'ai encore à te parler, t'offriront l'exemple; car j'espère que nous ne vivrons pas mal ensemble. »

Rose n'eut pas de peine à voir que sa maîtresse exagérait, et que d'ailleurs elle n'était guère en droit de faire un reproche aux autres de leur bavardage. Rose avait même l'esprit trop juste pour ne pas se dire qu'avant de condamner ces filles il faudrait au moins les entendre. Cependant elle répondit à sa maîtresse: « Une servante aurait seulement la dixième partie d'un seul des défauts que vous venez de nommer, qu'elle serait digne de blâme, et une maîtresse de maison qui tient à l'activité, à la propreté et à l'ordre, ne pourrait pas vivre en paix avec elle. Je ferai tous mes efforts pour éviter les défauts que vous m'avez signalés. »

Et vraiment Rose fut le modèle des bons domestiques. Elle travaillait sans relâche, et c'était un plaisir de voir avec quelle activité elle se mettait à la besogne, et quelle promptitude elle y déployait; il ne fallait jamais lui commander deux fois la même chose. Elle terminait à heure fixe les diverses occupations de son état, et n'attendait jamais qu'on

les lui commandât. Elle voyait elle-même ce qu'il y avait à faire; et même souvent plus d'une chose se trouva terminée avant même qu'on



eût songé à la lui commander. Elle remettait de suite à leur place les meubles et les ustensiles dont on n'avait plus besoin; elle tenait la maison aussi propre que possible, et ne prenait pas de repos que toute la batterie de cuisine ne fût polie et brillante, de manière à frapper la vue de celui qui y entrait. Les biens de ses maîtres provisoires étaient à ses yeux aussi précieux que les siens. Elle prenait autant de soin d'un simple plat de terre que si c'eût été une fine porcelaine; elle ramassait avec soin les aiguilles qu'elle voyait traîner à terre, et les mettait sur la pelote de sa maîtresse. Elle avait la gourmandise en horreur; de plus, elle n'aurait pas même voulu dérober un bout de fil. Elle était aussi très discrète et ne répétait jamais ce qui se faisait ou se disait dans la maison. Elle était très frugale; aussi on la voyait toujours gaie et contente. C'était la modestie même; si elle négligeait quelque chose, elle se repentait de sa faute et en demandait pardon. Etait-elle grondée à tort, elle comprenait qu'il valait mieux se taire, mais son silence et la douceur de sa physionomie et de ses regards faisaient plus pour adoucir la mauvaise humeur de sa maîtresse que tout ce qu'elle aurait pu dire pour se justifier. L'humeur de sa maîtresse s'adoucit de plus en plus, et il arriva même une fois, au grand étonnement du mari, qu'un jour entier se passa sans querelle.

Cependant le service était bien pénible pour Rose; elle excellait dans ces jolis ouvrages de femme qu'elle exécutait autrefois pour ses parents, mais la plupart des grossiers travaux qu'il lui fallait faire à présent étaient entièrement étrangers à une demoiselle aussi distinguée qu'elle, et par conséquent étaient bien durs à supporter. Il lui fallait chaque matin se lever avant le jour pour aller chercher du bois et de l'eau, allumer le feu, nettoyer les meubles, balayer la chambre et la cuisine, et faire beaucoup d'autres ouvrages du même genre. Comme il ne lui était pas possible avec la meilleure volonté du monde de s'en acquitter toujours convenablement, puisque c'était la première fois de sa vie qu'elle se trouvait mise à une pareille épreuve, il lui fallait s'entendre appeler des noms de sotte, de ma-

ladroite, et de bien d'autres encore aussi désagréables. La nourriture n'était pas trop mauvaise, mais la plupart des mets étaient tellement étrangers et bizarres pour elle, qu'il lui fallait vaincre sa répugance pour en manger. Son lit était très propre, il est vrai, mais trop dur pour une aussi noble demoiselle.

Quand elle avait travaillé toute une journée sans interruption, si pour toute récompense elle ne recevait que des reproches, elle se retirait triste et fatiguée dans sa petite chambre à coucher, et c'était alors une grande consolation pour elle de se trouver seule et de pouvoir confier ses douleurs à Dieu. Il lui arrivait souvent d'ouvrir sa fenêtre, de contempler les étoiles et de prier. « Mon sauveur ! s'écriait-elle, je souffrirais avec bien du plaisir aujourd'hui, si les maux de mon père pouvaient un jour se trouver adoucis ! »

X.

Rose avait déjà passé de bien pénibles jours sans avoir trouvé les moyens d'arriver jusqu'à son père. Elle était très affligée de le savoir si près d'elle et de ne pouvoir lui parler; cependant, à son arrivée dans le château, un rayon d'espérance avait lui dans son cœur, car elle avait remarqué que le portier était en même temps chargé de la garde et de la nourriture des prisonniers. Elle lui demandait de temps en temps des nouvelles des prisons, et par ce moyen elle eut le bonheur d'apprendre que son père était en bonne santé. Plus d'une fois elle pria le portier de lui laisser voir les détenus, mais celui-ci lui répondit, en secouant la tête : « On ne saurait être trop prudent. » Souvent Rose ne put retenir ses larmes en voyant l'écuelle remplie d'une mauvaise soupe, le pain noir et la cruche d'eau, destinés à son père. « Ah ! disait-elle en soupirant, ce que je souffre n'est rien en comparaison de ce qu'il endure ! Dès aujourd'hui, je ne veux plus sentir la douleur ! »

Un jour que la soupe des prisonniers était prête à leur être partagée, le portier dit à Rose : « Viens ; il faut que je parte demain pour les affaires du chevalier. Je vais te montrer la prison ; c'est toi qui maintenant y porteras la nourriture. Ma femme n'en a pas le temps, et d'ailleurs cette occupation n'est pas trop de son goût. » D'une main il prit la

planche sur laquelle étaient les écuelles, de l'autre son trousseau de clés, et il s'avança à travers un corridor long et obscur.

Rose avait été loin de s'attendre au bonheur de voir immédiatement son père. Aussi, quelque grande que fût sa joie, elle éprouvait néanmoins une espèce de frayeur; et ce fut le cœur palpitant qu'elle suivit le gardien. Cependant elle se remit bientôt et prit la résolution de ne pas se faire reconnaître à son père en présence du gardien : « Car, pensa-t-elle, si les liens qui m'attachent à lui venaient à être découverts, on ne me confierait jamais les clés de son cachot. »

Le gardien s'arrêta à une étroite ouverture pratiquée dans l'épaisseur de la muraille et qui était fermée par un petit volet en fer qu'il ouvrit. Rose regarda avec inquiétude dans l'intérieur du cachot. Elle aperçut un homme dont les cheveux et la barbe étaient dans un désordre affreux. « Cet homme, lui dit le gardien, fut autrefois un brave soldat. Mais la passion pour le jeu et l'ivrognerie en ont fait un voleur de grand chemin. Je ne voudrais pas partager avec lui le sort qui l'attend. » Il lui donna la soupe et referma le volet.



Il en ouvrit un autre; et Rose aperçut une femme pâle comme la mort, chargée de lourdes chaînes, dont les cheveux étaient en désordre, les joues pendantes et les yeux pleins d'une inexprimable douleur. « Cette femme, dit le gardien, en refermant le volet, fut autrefois belle comme un ange! .... Ah! plût à Dieu qu'elle fût toujours demeurée aussi innocente qu'eux! mais elle a couru après le malheur, et elle est aujourd'hui accusée d'infanticide. Si le crime est prouvé, elle périra par les mains du bourreau. Le désespoir lui donne quelquefois des accès de folie. Pour





SCHMID



A. Royer PAR GAVARNI Lith Bertauts, Paris

Rose de Tannebourg.

2



Dieu! n'ouvre jamais la porte de son cachot, elle pourrait se jeter sur toi et s'enfuir.

» Quant à celui-ci, nous pouvons entrer chez lui, dit-il, et il ouvrit une petite porte de fer. C'est un homme doux et pieux, la patience même; enfin c'est le chevalier Édelbert de Tannebourg. » La pauvre Rose n'aurait pas pu le reconnaître. Il était pâle et maigre, et avait une longue barbe. Ses vêtements étaient en lambeaux. Il était assis sur un banc de pierre, auquel le retenait une chaîne assez longue pour lui permettre de faire le tour de son cachot. Une grosse pierre servait de table; et tout auprès était une cruche avec un morceau de pain dur. Le bon chevalier avait le bras gauche appuyé sur sa table; la main gauche lui soutenait le front. Il tendit la droite à son geôlier. Près de sa table était un vieux bois de lit rongé par les vers. Un peu de paille et une grossière couverture de laine servaient de fournitures. L'intérieur du cachot était effrayant à voir. Comme il était destiné à ne recevoir que des chevaliers, il était spacieux; les murailles avaient été construites avec de forts quartiers de roche, et la voûte en était très élevée. Le temps avait donné aux murs une teinte d'un gris noir. Une seule fenêtre étroite et garnie de forts barreaux en fer avait été pratiquée dans l'épaisseur des pierres. La plus grande partie de la petite fenêtre était masquée à l'extérieur par des décombres de toute espèce; le reste était couvert d'orties, en sorte qu'une très faible lumière pouvait seule pénétrer dans cet affreux tombeau.

« Chevalier, lui dit-il, ma domestique vous apportera demain votre nourriture. Je suis obligé de m'absenter. »

Édelbert regarda Rose. Cette vue lui rappela de suite le souvenir de sa fille; cependant il ne la reconnut pas. « Grand Dieu! dit-il, et les larmes lui vinrent aux yeux, c'est là la taille et l'âge de ma Rose! Ne pouvez-vous me donner de ses nouvelles, mon brave gardien? N'avez-vous point découvert où elle est, ce qu'elle fait? Hélas! qui me l'apprendra?

— Dieu seul, répondit le geôlier, sait où elle est; car personne n'a pu découvrir sa retraite.

—Ainsi, s'écria Édelbert, il n'y en a pas eu un seul, parmi les chevaliers qui se disaient mes amis au temps de ma prospérité, qui ait eu pitié de ma famille et qui l'ait recueillie dans son château! » Édelbert pensait bien à son fidèle Burkhard. Il espéra que Rose s'était retirée chez lui. Mais il se garda bien de communiquer ses pensées pour ne point attirer de nouveaux malheurs sur la tête de Burkhard, que Kunerich haïssait mortellement.

Il se contenta de dire : « J'espère qu'elle est chez de braves gens qui prendront soin d'elle et la maintiendront dans des sentiments d'innocence et de bonté. Mon Dieu! je ne te demande qu'une seule chose, c'est d'en avoir la certitude avant de mourir; alors je fermerai les yeux tranquillement quelque ardemment que je désire la revoir. — Vous ne savez pas, continua-t-il en s'adressant au gardien, combien ma fille était bonne pour moi, comme elle m'aimait, avec quel empressement elle faisait tout ce qui pouvait m'être agréable. Elle ne m'a jamais fait le plus petit chagrin! Et toi, mon enfant, dit-il en se tournant vers Rose, suis son exemple, sois soumise envers tes parents. s'ils vivent encore. »

Rose, que jusqu'ici l'aspect redoutable de la prison et la pâleur d'Édelbert avaient glacée, commença à pleurer. Son cœur se brisa; elle fut au moment de se jeter au cou de son pere, et elle eut bien de la peine à maîtriser ses sentiments.

Édelbert ne fut pas peu étonné de la voir ainsi émue; il lui dit: « Peut-être y a-t-il peu de temps que tu as perdu ton père et ta mère? »

Rose, suffoquée par les larmes, put à peine répondre, en déguisant sa voix, qu'il y avait déjà plusieurs années que sa mère était morte, que son père vivait encore, mais qu'il était bien malheureux.

« Que Dieu ait pitié de lui! s'écria Édelbert; ma chère enfant, ton cœur est tendre; puisse le ciel te préserver de la séduction.

— C'est vrai, ajouta le gardien, tu es trop sensible. Ne pleure pas ainsi, autrement je ne pourrais te confier la garde des cachots.

— Vous saurez, continua-t-il en parlant à Édelbert, que c'est une excellente fille, si pieuse, si laborieuse et si active, qu'on ne trouverait pas sa pareille à dix milles à la ronde. Nous sommes reconnaissants de l'amitié qu'elle porte à nos enfants et du soin qu'elle prend d'eux, ma femme et moi nous ne saurions trop l'en remercier; si ma petite Berthe peut un jour lui ressembler, j'en remercierai le bon Dieu tous les jours! »

Édelbert contempla Rose avec une inexprimable tendresse. « Dieu te bénisse, mon enfant! lui dit-il, et il lui tendit la main. Sois toujours sage, prie avec assiduité et confie-toi à Dieu! Il viendra au secours de ton père et lui permettra de vivre assez longtemps pour sentir le bonheur de posséder une fille telle que toi!

— Dieu le veuille! répondit Rose d'une voix tremblante, en baisant la main de son père qu'elle couvrit de larmes.

Il était temps que le gardien partît, car Rose n'aurait pu se contenir plus longtemps. Elle ne savait comment sortir du cachot. Ce fut en trébuchant plus d'une fois qu'elle suivit le long corridor, en ayant soin de s'appuyer contre la muraille, pour ne pas tomber.



XI.

Rose passa le reste de la journée en proie à de tristes pensées. La figure pâle de son père, chargé de chaînes, au fond d'un affreux cachot, était toujours devant ses yeux. Son cœur se brisait à l'idée des souffrances qu'endurait ce père chéri, et l'espérance prochaine de se découvrir à lui et de soulager sa position adoucissait seule la douleur qu'elle éprouvait. A peine se fut-elle retirée dans sa chambre, qu'elle tomba à genoux, et pria Dieu, qui jusqu'ici avait béni son entreprise, de venir encore à son aide et de se servir de son bras pour consoler et soulager Édelbert. Ensuite, elle se mit au lit; mais elle fut longtemps sans pouvoir fermer l'œil.

Elle fut réveillée très avant dans la nuit par sa maîtresse; son mari partait à deux heures du matin; il fallait lui faire chauffer son déjeuner. Elle se leva docilement, alluma le feu et prépara le repas. Le portier mangea, non sans beaucoup louer la cuisine de Rose, en lui promettant de

lui rapporter quelque chose de son voyage, si pendant son absence elle ne négligeait pas son service; il enfourcha son bidet et sortit du château. Le pont-levis fut relevé, et un écuyer reporta les clés au chevalier Kunerich, qui les gardait toujours pendant la nuit.

La femme du gardien s'étant recouchée, Rose se trouva seule dans la chambre. Alors elle alla bien doucement retirer du paquet de clés celle du cachot de son père; puis elle prit une lanterne sourde qui était accrochée dans l'armoire, à côté du trousseau, se retira dans sa chambre, et attendit patiemment que le calme fût rétabli dans le château. Alors elle alluma la lanterne avec une veilleuse qui brûlait toujours dans la loge du gardien, couvrit cette même lanterne avec son tablier, ôta ses souliers, marcha silencieusement jusqu'à la porte de la triste demeure où gémissait Édelbert, et ouvrit cette porte avec les plus grandes précautions et sans faire le moindre bruit.

La lanterne ne répandait qu'une faible lumière, rendue plus faible encore par la suie qui en garnissait l'intérieur; cependant Rose aperçut son père qui était couché sur la pierre. Édelbert fut bien étonné en reconnaissant la servante de son gardien.

« Est-ce toi, ma bonne fille? s'écria-t-il; que me veux-tu à cette heure avancée? la sentinelle vient de crier deux heures.

— Pardonnez-moi de venir ainsi troubler votre repos, répondit Rose à voix basse, mais, comme je le vois, vous n'avez pas encore dormi, et cela peut me servir d'excuse. Je voulais vous parler sans témoins; c'est pourquoi j'ai choisi cette heure pour venir.

— O mon enfant, c'est bien dangereux, reprit Édelbert; tu peux te faire une mauvaise affaire. Une fille honnête ne doit jamais sortir la nuit.

— Soyez sans crainte, répondit Rose. Tout le monde au château est plongé dans le plus profond sommeil. Ce n'est qu'après avoir mûrement réfléchi que je suis venue. Dieu m'a accompagnée; il est certainement avec moi. Je n'ai que quelques mots à vous dire. Votre douleur au sujet de votre fille m'a tellement émue, que je n'ai pu endormir; je viens pour vous faire connaître son sort.

— Tu connais Rose? s'écria Édelbert. Oh! si cela était, jeune fille, tu serais donc un ange descendu du ciel pour apporter la joie dans mon sombre cachot! Oh! parle, parle!... Où l'as-tu vue? Comment se porte-t-elle? Oh! parle, parle, je t'en supplie; hélas! peux-tu m'en donner des nouvelles certaines?

— Oui, répondit Rose Regardez! connaissez-vous cette chaîne d'or, ce médaillon?...

— Grand Dieu ! s'écria Édelbert, et il saisit les bijoux d'une main tremblante. C'est bien là le médaillon que je lui ai donné au moment de nous séparer. Je lui avais bien recommandé de ne jamais s'en dessaisir. Tu dois être de ses amies, mon enfant, et il faut qu'elle compte bien sur toi pour t'avoir confié des objets si précieux? Mais bien certainement elle n'a agi ainsi que pour me faire accorder plus de confiance à tes paroles; sans nul doute tu es chargée d'un message important? Donne-le-moi sans plus tarder.

» Votre fille ne s'est jamais séparée de la chaîne et du médaillon qu'elle tenait de vous, noble Édelbert, et... » Mais Rose ne put continuer; incapable de maîtriser davantage l'émotion qui remplissait son cœur, elle tomba à genoux près du chevalier, et lui dit d'une voix entrecoupée par les larmes : « O! mon père, regardez à vos pieds : c'est votre fille qui s'y trouve! »

Édelbert, comme nous l'avons déjà dit, n'avait pas reconnu Rose, tant son teint, bruni par la préparation de Burkhard, et ses vêtements de servante la déguisaient complètement. Aussi s'écria-t-il avec étonnement : « Toi ma fille ! oh ! tu me trompes; Rose de Tannebourg est fraîche comme la plus belle fleur de nos parterres, et toi, pauvre fille, pourquoi te joues-tu de ma douleur? » Mais Rose, qui avait cette nuit même rendu à son visage sa blancheur habituelle, prit la lanterne sourde, l'ouvrit, et, dirigeant toute la clarté de son côté, montra à Édelbert, ivre de bonheur, la charmante figure de sa fille. L'amour filial, le ravissement, brillaient dans ses yeux; ses cheveux s'échappaient en longues boucles noires et luisantes, et venaient encadrer une physionomie animée par la tristesse et la joie, le sourire et les larmes.

« Rose ! mon enfant... ! s'écria le chevalier, et la chaîne d'or lui tomba des mains, — toi ici? oh ! viens dans mes bras ! puisque je t'ai revue, ces épaisses murailles peuvent maintenant s'écrouler sur moi. »

Il la pressa dans ses bras et couvrit son visage de caresses et de larmes. Rose pleurait aussi. « Mon père ! mon père ! mon bon père ! » était tout ce qu'elle pouvait dire.

Après les premiers épanchements, le chevalier dit : « Comment, mon enfant, as-tu pu arriver jusqu'ici? apprends-moi ce secret. Quel mauvais destin a donc contraint ma fille à se faire la servante du dernier valet de ce château? »

Rose lui raconta tout ce qui lui était arrivé, l'hospitalité qu'elle avait reçue de Burkhard, le stratagème qu'elle avait employé pour péné-

trer chez Kunerich, et enfin la manière dont elle s'y était prise pour arriver au cachot.

« Et maintenant, s'écria-t-elle à la fin de son récit, Dieu a entendu ma prière, il a exaucé mon vœu le plus ardent, il m'a procuré l'occasion, mon bon père, de te voir souvent, de te parler, de t'apporter de temps à autre une meilleure nourriture et de t'entourer de mille autres soins! Oh! je suis la plus heureuse des filles! Mon seul désir désormais sera de te rendre la vie de plus en plus supportable. »

Édelbert leva au ciel des yeux humides de larmes. « Ah! répondit-il, ne dis pas la plus heureuse, mais bien la meilleure des filles! et moi je suis le plus fortuné des pères! Qu'il m'est souvent arrivé d'accuser le destin de m'avoir fait changer des chaînes d'or contre ces rudes chaînes de fer! mais je t'en remercie, o mon Dieu! sans cette épreuve je n'aurais jamais connu le cœur de ma fille! Je suis aujourd'hui plus heureux que le jour où l'empereur me passa ces bijoux d'or au cou. Oui, en ce moment, quoique accablé de ces liens de fer qui m'ont cruellement meurtri les membres, je suis plus satisfait que je ne le fus alors. Dieu puissant!... Je ne donnerais pas cette heure où je te presse dans mes bras, o ma chère Rose, pour tous les trésors du monde; oui, dit-il, en jetant un regard de mépris sur la chaîne d'or qui était tombée à ses pieds, qu'est-ce que ce métal? rien, en comparaison de la vertu; rien, en comparaison de la félicité dont Dieu la récompense.

» Mais c'est à tort, continua-t-il, que je méprise ce médaillon, et il le releva. Il a une grande valeur, non pas parce qu'il est d'un or fin, mais parce que les paroles qui y sont gravées expriment une vérité aussi douce que consolante!

» Oui, Rose, cette vérité consolante s'accomplit en ce moment. *L'œil de Dieu est ouvert sur nous!* Il a veillé sur toi, et t'a conduite pure jusque dans mes bras. Lui, dont le regard passe à travers les plus épaisses murailles, il m'a vu dans mon cachot et a eu pitié de moi. Il nous préparait au milieu même de cette affreuse solitude ce moment de céleste bonheur. Dieu est avec nous; le chevalier Kunerich a bien pu s'acharner contre nous, mais il n'a été qu'un instrument dans la main du Très-Haut, pour nous procurer cette heureuse entrevue. C'est par le chemin de la douleur que Dieu nous conduit au bonheur suprême, je le sens, je l'éprouve en ce moment; Kunerich peut me croire au comble du désespoir, lorsqu'il passe la nuit au milieu d'une bruyante musique, de l'ivresse et de la danse; mais qu'il fasse retentir jusque dans mon cachot le son des trompettes et le bruit des verres, comme il m'est

souvent arrivé de l'entendre vers minuit, je ne changerais pas ma position contre la sienne. Ici, dans ce lieu humide, avec de l'eau et du pain, je suis plus tranquille que lui, dans ses brillants salons, tenant une coupe d'or pleine d'un vin généreux et assis devant les viandes délicates dont on charge ses tables; car elle n'est pas encore forgée, la chaîne qui pouvait empêcher mon esprit de s'élever à Dieu, et de chercher et de trouver en lui mon bonheur à chaque instant de la journée.

O ma fille chérie! honneur à toi, pour avoir, jeune encore, compris la douleur d'un père; pour avoir, à une heure où tant d'autres se livrent au repos, au jeu ou à la danse, préféré venir consoler ton pauvre père affligé! La peine t'apprendra à connaître les dangers du vice et la beauté de la vertu; Rose, reste toujours aussi bonne! aime toujours Dieu et suis tous ses commandements de la même manière que tu pratiques le quatrième. Demeure fidèle à Dieu et à la vertu! Crains le vice, méprise les fausses joies du monde, supporte patiemment les tribulations... et de cette manière tu seras plus heureuse que sur le premier trône de l'univers. »

Rose promit à son père de suivre ses recommandations et lui tendit la main en signe d'adieu; elle éteignit sa lampe et partit, car la trompette de la sentinelle annonçait le retour du jour.

XII.

Rose, qui avait rebruni son visage, venait de se mettre à table avec les deux enfants et leur mère pour prendre le repas du matin, lorsque tout à coup le chevalier Kunerich entra dans la chambre. Rose conçut quelques craintes; depuis qu'elle était au château, c'était la première fois que Kunerich venait chez le gardien. Elle ne put penser autre chose, sinon qu'elle était découverte. D'une voix impérieuse, Kunerich s'écria : « Ne vous » inquiétez pas plus longtemps de la garde de la porte; je vais la faire » veiller par quatre de mes écuyers. Rendez-vous sur le champ aux cui- » sines du château pour y donner un coup d'œil, car aujourd'hui et demain » je reçois nombre de convives. » Ces paroles soulagèrent Rose; cependant le chevalier avait bien remarqué son effroi, mais il crut que sa présence seule l'avait fait naître; il sourit d'un air content, et la regarda assez ami-

calement : c'était la première fois que cela lui arrivait depuis qu'elle était à Fichtenbourg ; car il n'avait pas de plus grand plaisir que de voir ses gens trembler devant lui.

Rose alla avec sa maîtresse dans les cuisines ; elles virent arriver dans la journée un chevalier nommé Théobald, avec une suite nombreuse, et



le lendemain Sigebert, un des plus braves chevaliers de la Souabe : il était accompagné d'un grand nombre d'écuyers. Ces deux chevaliers étaient des meilleurs amis de Kunerich. Outre ces deux seigneurs et leur suite, on vit arriver une multitude de gens à pied ou à cheval. Non-seulement la partie du château qu'habitait Kunerich, mais encore tous les bâtiments adjacents, se trouvaient encombrés de soldats. Le soir, ils allumaient de grands feux au milieu de la cour, pour y faire leur cuisine ; ils mangeaient, buvaient et faisaient grand bruit. Rose comprit de suite de quoi il s'agissait ; elle avait déjà vu de semblables préparatifs au moment d'entrer en campagne ; et en effet, sa maîtresse, pâle comme la mort, en venant le soir donner à manger à ses enfants, s'écria en joignant les mains : « O mes chers petits, priez ! c'est la guerre. Votre frère aîné, qui vient d'arriver, doit aussi partir. Demain, au point du jour, on se met en route. »

Le lendemain matin, avant que le soleil fût levé, les trompettes donnèrent le signal du réveil. Le gardien, qui était un des plus braves



écuyers du chevalier, était déjà complètement prêt; sa tête était surmontée d'une forte coiffure, une lourde épée était suspendue à son ceintuaron de peau de buffle, et il tenait sa lance à la main. Il s'approche de sa femme et de ses enfants qui s'étaient levés en même temps que lui, et il les embrasse tous en leur disant adieu : « Priez pour moi, dit-il, je vais courir bien des dangers, endurer bien des fatigues, mais l'espoir de vous revoir me soutiendra. » Il tendit la main à Rose, lui recommanda ses enfants, but le coup de l'étrier et se joignit aux autres gens d'armes de Kunerich.



Alors, les chevaliers étrangers, tous superbement équipés, les cavaliers, l'épée nue à la main, les fantassins, armés de longues piques, sorti-

rent en ordre de la porte et franchirent le pont-levis. Kunerich fermait la marche. Quand tous les guerriers furent passés, il s'arrêta et remit les clés des portes au majordome du château, en lui disant : « Mon vieux serviteur, conserve ces clés jour et nuit sur toi ; souviens-toi que tu ne dois laisser entrer aucun inconnu dans le château et que tu dois veiller sur mes prisonniers. Adieu, justifie ma confiance et ne souille tes cheveux blancs d'aucune trahison. » Après ces mots, Kunerich enfonça son éperon dans les flancs de son cheval et franchit la dernière enceinte. Aussitôt le pont-levis fut relevé, la porte fermée et les herses tombèrent.

Rose et sa maîtresse, après le départ des guerriers, passèrent toute la journée dans les cuisines du château, occupées à en nettoyer les ustensi-



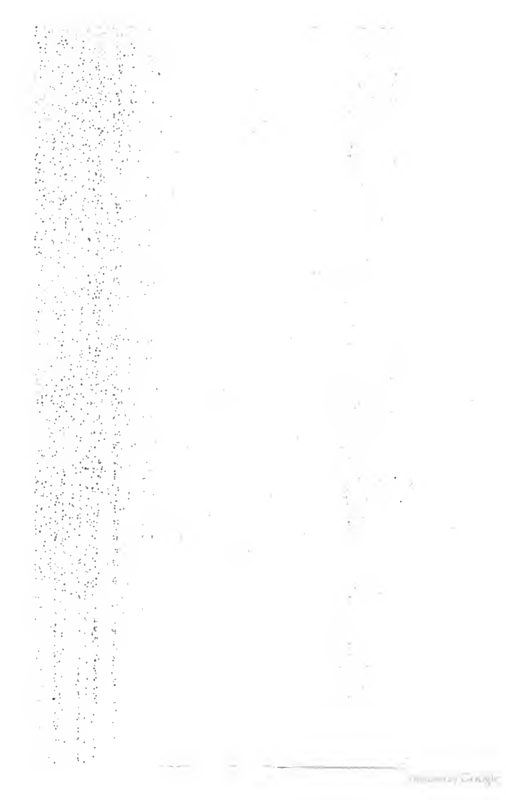
les et à remettre tout en ordre. Quand le soir fut arrivé, la maîtresse de Rose lui dit : « Demain j'irai avec mon fils et ma fille voir ma vieille mère qui demeure au prochain village ; car j'ai la tête toute pleine du bruit des armes et le cœur malade des adieux de mon mari ; cette promenade me fera du bien. Je ne serai pas de retour avant la nuit, car le chemin est assez long pour des enfants. Tu pourras aussi te reposer toute la matinée ; car la surveillance de la porte ne te regarde plus. N'oublie pas la nourriture des prisonniers, et aie soin également de tenir prêt pour notre retour





A. Royer — Lith Bertauts, Paris

Rose de Tannebourg





un bon souper. » Le lendemain, au lever de l'aurore, elle se mit en route avec sa famille.

Rose, fut enchantée de rester seule ; elle ne pensa guère à prendre du repos. Les jours précédents elle n'avait pu, à cause de ses nombreuses occupations, visiter son père que quelques moments; mais aujourd'hui ses vœux les plus chers étaient exaucés... elle allait pouvoir passer avec lui une journée presque entière!

Depuis longtemps sa prévoyance et ses soins s'étaient occupés de tout ce qui pouvait apporter de l'amélioration et du soulagement dans la triste position du chevalier. Elle avait commencé par renouveler le linge d'Édelbert, se servant pour cela de la belle toile que la bonne Gertrude lui avait donnée. Plus d'une fois l'heure avancée de la nuit la surprit dans cette filiale occupation. Elle avait prévu jusqu'aux plus petits détails: du lin qu'elle-même avait filé elle avait fait jusqu'à une paire de bas pour le chevalier.

Ce fut donc avec une grande joie qu'elle accourut auprès de son père, chargée de ces objets qui devaient lui faire tant de plaisir. Elle lui apporta aussi un vase rempli d'eau fraîche, et lui donna la clé qui ouvrait ses chaînes. Le bon Édelbert, qui aimait à soigner sa personne, fut très sensible à ce nouveau bien-être après lequel il avait si longtemps soupiré en vain. « Je me sens renaître, » dit-il à Rose, lorsqu'elle revint au bout d'une heure chercher les ustensiles qui venaient de lui être si utiles.

« Maintenant, mon père, dit Rose, viens respirer un air plus frais. » En dehors du sombre corridor qui conduisait à la prison, s'élevait une tour, au milieu d'un petit jardin qu'exploitait le geôlier, et que Rose était chargée d'entretenir. C'est là que Rose conduisit Édelbert; la matinée était délicieuse, la chaleur du soleil était tempérée par un vent doux et rafraîchissant. Le bon chevalier, en respirant l'air pur, en voyant briller le jour, croyait sortir de son affreux cachot pour entrer dans le ciel: « Mon Dieu! s'écria-t-il, que l'on est bien ici!...

Rose lui apporta ensuite à déjeuner, c'était une soupe au poisson; le chevalier s'assit à l'ombre d'un noyer planté près de la tour; il y avait aussi en ce lieu un banc et une table; Rose lui dit qu'il pourrait rester là toute la journée. « Je serais bien demeurée près de toi, lui dit-elle, si je n'avais beaucoup à faire, mais je reviendrai te voir fréquemment. » Elle s'éloigna, et Édelbert, pour mieux jouir de la douceur du matin, se mit à se promener au soleil; ses rayons chaleureux lui faisaient beaucoup

de bien et lui redonnaient en quelque sorte une nouvelle vie. Les larmes aux yeux, il remercia Dieu de cette douce chaleur... « Le soleil, pensa-t-il, est un des plus grands biens qui existent; c'est lui qui échauffe tout, qui ranime tout; sans lui le monde ressemblerait à une sombre prison. »



La journée s'avançait, Rose était revenue près de son père et lui avait apporté un excellent dîner.

Le soir, elle revint encore pour reconduire le chevalier dans son cachot. Hélas! le cœur de celui-ci était bien triste! Mais quel fut son étonnement en entrant dans sa triste demeure! Il crut que Rose s'était trompée de chemin, et qu'elle l'avait conduit dans une chambre du château. Les murailles et le plafond qui, autrefois, étaient d'un gris noir comme de l'écorce de chêne, étaient brillants et blanchis à neuf, et la chaleur du jour les avait déjà presque entièrement séchés. Les carreaux de la chambre étaient lavés et semés d'un sable fin; les décombres et les orties qui bouchaient la fenêtre avaient disparu, et l'azur du ciel brillait à travers les vitres redevenues transparentes. Le lit était garni de paille fraîche et recouvert d'un drap blanc; l'air épais du cachot avait totalement disparu et il était remplacé par le doux parfum des fleurs. « Que de bonheur tu me procures! s'écria Édelbert; en vérité, l'amour d'un enfant est suffisant pour embellir l'existence de ses parents, sa tendresse peut changer un cachot en un paradis! »

» — Mais continua-t-il en regardant le plafond et les murailles brillants de propreté, tu n'as pu faire cela toute seule. Qui donc dans ce château ennemi a eu assez d'humanité pour venir à ton aide? »

Rose lui dit: « Il y a ici un vieux soldat, qui fut autrefois maçon, et qui, de temps à autre, fait encore usage de son ancien métier. La semaine dernière, ce brave homme fut malade quelques jours. Ma maîtresse lui envoya, à ma demande, tout ce qui était utile à son rétablissement. C'est moi qui le lui portai; et, quand mon travail me le permettait, je m'asseyais au pied de son lit et je causais avec lui. Un jour, sans savoir que j'étais ta fille, il me parla de toi avec le plus grand respect. Il me dit qu'il avait été grièvement blessé à cette bataille que

l'étourderie de Kunerich eût fait perdre sans ton courage; il m'assura qu'il serait resté sur le champ de bataille et y aurait infailliblement péri, si tu n'avais consenti à te charger de lui. Hier au soir je le priai, bien timidement, il est vrai, de m'aider à mettre ton cachot dans un meilleur état. Je croyais qu'il allait faire des difficultés, mais au contraire il approuva mon projet et prit pour lui la plus grosse part du travail. Quand même Kunerich s'en apercevrait, dit-il, il ne pourrait me blâmer de ce que j'honore le malheur d'un chevalier. »

Édelbert questionna Rose plus amplement sur le compte du vieux soldat, et lui dit alors: « Je ne me souviens plus de lui avoir été utile; mais la reconnaissance de ce brave homme me touche profondément. Tu vois, ma bonne Rose, comme le bien, que nous avons oublié depuis longtemps, peut, même au bout de longues années, avoir des conséquences heureuses pour nous! »

Rose servit alors le repas du soir. « Aujourd'hui nous souperons ensemble, mon noble père, lui dit-elle. » Elle s'assit auprès de lui. La chère n'était pas abondante, mais en revanche elle était exquise. La jeune fille était au comble de la joie d'avoir pu réunir sur la table les mets favoris de son père : une soupe d'orge perlé, un poulet rôti, une salade d'endive, et de belles écrevisses garnies de feuilles de céleri. Elle servit encore au chevalier, qui jusque-là n'avait bu que de l'eau et mangé de mauvais pain, une bouteille de bon vin du Rhin et du pain excellent.

« Mais pour l'amour de Dieu, lui dit Édelbert, en jetant les yeux et sur la table, et sur le lit, comment, étant si pauvre, as-tu pu te procurer tout cela? » Rose lui apprit que Gertrude lui avait fait cadeau de la toile, et que, la veille, Agnès était venue lui apporter le poulet et les écrevisses; que ses gages et les petits profits qu'elle recevait des étrangers auxquels elle ouvrait la porte lui avaient servi à se procurer le reste. Mais elle ne lui dit pas qu'elle s'était privée de son unique oreiller afin qu'il pût reposer doucement sa tête. Le noble Édelbert était presque joyeux: « J'ai mangé souvent à la table de l'empereur, disait-il; mais jamais aucun repas ne m'a fait autant de plaisir que celui-ci! Dieu te récompensera de ton amour pour ton père, ma bonne et charmante Rose! »

Quant à Rose, elle ne s'était jamais trouvée plus heureuse; jamais dans le cours de sa vie elle n'avait éprouvé de sensations aussi délicieuses que celles qu'elle ressentait en adoucissant la captivité du malheureux Édelbert. Elle comprit la justesse de cette maxime : *il est plus doux de don-*

ner que de recevoir. « Oh ! que les riches seraient satisfaits, dit-elle, s'ils le voulaient! que les enfants ont de bonheur quand ils peuvent faire du bien à leurs parents ! ils ont le paradis sur la terre. »

Il fallut cependant que Rose retournât à sa besogne et apprêtât le souper de sa maîtresse et de ses deux enfants. Elle se hâta de partir, après avoir souhaité une bonne nuit à son père. La joie qu'éprouvait Édelbert d'avoir une telle fille l'empêcha longtemps de fermer l'œil. Et quand enfin il s'endormit, son sommeil fut si calme et si doux, qu'il n'avait jamais reposé plus tranquillement.

Chaque jour Rose avait une nouvelle surprise à faire à son père. Le matin elle lui apportait, au lieu du morceau de pain sec noir et habituel, tantôt une jatte de bon lait, tantôt une couple d'œufs frais, tantôt enfin un beau morceau de beurre sur une feuille de vigne, ce qui faisait grand plaisir au pauvre prisonnier. Elle lui donnait, toutes les fois qu'elle pouvait le faire sans être remarquée, un bon potage fortifiant, et, pour contenter son cœur sans blesser la plus exacte probité, elle gardait ses propres aliments, les donnait à son père, et alors elle vivait des mets grossiers des prisonniers. Elle parait le cachot des fleurs qui plaisaient le plus au chevalier et elle lui apportait les fruits qu'elle recevait de différentes mains. Elle avait fait vendre par Burkhard une paire de boucles d'oreilles en or, la seule parure qui lui fût restée, afin de pouvoir procurer à son père bien des petites douceurs, et surtout lui acheter quelques bouteilles d'un vieux vin de Hongrie, seul capable de soutenir les forces du chevalier. Elle ne vivait plus que pour lui.

Au bout de quelques jours, le concierge revint à sa maison, chargé de différents ordres; il alla visiter ses prisonniers. Son étonnement fut grand en ouvrant la porte du cachot d'Édelbert. Il secoua la tête en disant : « Si le chevalier Kunerich venait à découvrir cela, je courrais grand risque de me voir mis sous les verroux ; cependant je suis assez content de tout cela : qu'y a-t-il de plus beau que la propreté? une poignée de chaux et de sable, un peu de travail et de peine, ont fait de ce sombre cachot une chambre saine et propre ; tandis qu'on voit de jolis appartements que la saleté rend semblables à une prison. »

Chemin faisant, il dit à Rose, avec le plus grand sang-froid : « Écoute, Rose ! je ne blâmerai pas ta pitié pour le chevalier ; je puis être étonné du bien que tu lui fais, mais cependant ne pas t'empêcher de le faire ; mais ne pousse pas la pitié jusqu'à favoriser sa fuite ; ce serait peine perdue ; les serrures et les verrous des portes et le pont-levis sont des obstacles infranchissables. Mais la tentative seule d'une évasion pourrait m'être très-

préjudiciable; je perdrais ma place et mon pain, et je serais chassé pour toujours du château avec ma femme et mes enfants. Mon maître serait même capable, dans sa fureur, de me passer son épée au travers du corps; car je lui ai juré sur ma tête que les prisonniers étaient bien gardés. N'attire donc pas de malheur sur moi. » Rose le rassura.

Le nouveau départ du gardien fut précédé d'une petite fête de famille.

XIII.

Pendant qu'Édelbert trouvait tant de consolations dans la tendresse de sa fille, et Rose tant de bonheur dans le contentement de son père, bien des évènements se passèrent à Fichtenbourg. Le château de Kunerich avait été jusqu'ici le théâtre de la joie; mais les chagrins, que ne peuvent arrêter ni les portes verrouillées, ni les ponts-levis, venaient de s'établir dans ses splendides salons.

Les nouvelles de la guerre, que l'arrogance de Kunerich envers un puissant chevalier et ses vassaux avait fait éclater, étaient loin d'être bonnes. Kunerich avait été blessé, tous ses bagages pillés, et il avait failli être fait prisonnier. Il s'était retiré très malade de ses blessures dans un château éloigné appartenant à un de ses parents. Au lieu d'envoyer comme autrefois des voitures chargées de butin à son château, il y faisait demander de l'argent et des provisions. Sa noble épouse ne pouvait aller le voir, car elle manquait d'écuyers pour protéger sa marche. Elle n'osait s'aventurer hors des murailles; elle savait bien que ce n'était pas l'amour, mais la crainte seule qui retenait les vassaux de son mari dans le devoir. Les ennemis de Kunerich ne s'endormaient pas et commençaient à en venir à des violences ouvertes. Ils s'étaient déjà emparés d'abondantes provisions que l'on avait fait acheter dans un village voisin, en sorte que la châtelaine de Fichtenbourg et ses enfants se trouvaient réduits à la nourriture la plus commune et privés de bien des choses indispensables. Les enfants dépérissaient à vue d'œil, et on craignit de les voir tomber sérieusement malades. Bientôt leur mère elle-même, vaincue par la douleur, les soucis et les nuits sans sommeil, devint malade.

Rose avait appris toutes ces circonstances de la bouche même de sa maîtresse, car Rose sortait rarement, et il n'y a que lorsqu'elle en recevait l'ordre (ordre qu'elle ne pouvait se refuser d'exécuter), qu'elle montait aux étages supérieurs, habités par Kunerich et sa famille. A chaque marche qu'il lui fallait gravir, son déplaisir devenait visible, et elle

redescendait aussi vite qu'elle le pouvait. Elle avait ressenti une émotion violente toutes les fois qu'elle avait aperçu Kunerich ; et même, sans pouvoir s'en rendre bien compte, elle nourrissait au fond du cœur une aversion profonde non-seulement pour Kunerich, ce chevalier déloyal qui avait dépouillé Édelbert de ses biens et de sa liberté, mais encore contre toute sa race.

Rose s'empressa de raconter à son père ce qui se passait dans le château. Et, en parlant, un sourire à peine visible effleura ses lèvres. « Maintenant, dit-elle, ils peuvent connattre par l'expérience la douleur et les peines ; maintenant, leur orgueil sera forcé de fléchir. Cette noble dame, qui a toujours vécu dans le luxe et l'abondance, qui voyait ses enfants magnifiquement vêtus, qui ne recevait que des femmes nobles comme elle, vit en ce moment seule et isolée ; elle n'a plus pour elle que ses larmes et ses sanglots. Et ce chevalier si fier, si arrogant, et qui nous a fait, à nous et à tant d'autres, tant de mal, il éprouve maintenant la vérité de ces paroles : « *On sera pesé avec le même poids qu'on a employé pour peser autrui*. »

Mais le noble Édelbert n'approuva pas l'animosité de sa fille contre Kunerich : « Comment ! c'est toi, ma fille, toi que j'entends parler ainsi ? Un rire méchant défigure ton joli visage, si doux ! Oh ! non, non, mon enfant ! ces pensées sont mauvaises ! Oh ! ne laisse pas la haine envenimer ton noble cœur ! Il est vrai que ce chevalier s'est conduit avec moi d'une manière toute félonne ; il me haïssait sans aucun motif, et il m'a fait beaucoup de mal. Mais les leçons et l'exemple de notre divin Sauveur te sont-ils donc étrangers ? ne devons-nous pas aimer ceux qui nous haïssent ? ne devons-nous pas rendre le bien pour le mal ? Et tu voudrais faire retomber le mal que nous fait éprouver Kunerich sur sa femme, que le caractère dur de son mari rend déjà assez malheureuse ! Quoi ! tu veux venger le crime du père sur ses enfants, pauvres créatures innocentes, et qui ne savent pas distinguer le bien d'avec le mal ? Rose ! Rose ! ne souffre pas que l'amour que tu portes à ton père se change en haine contre ses ennemis ! Vois ! je ne le hais pas, moi ! et même, ô mon Dieu, dit-il en mettant la main sur son cœur et en levant les yeux au ciel, tu le sais, si je me trouvais dans une bataille, et si je voyais la vie de ce chevalier menacée, je me précipiterais, pour le sauver, au milieu des épées et des lances ennemies, et je sacrifierais même ma vie pour conserver la sienne ! Et toi-même, Rose, si tu recouvrais ton ancienne position, et que sa femme et ses enfants tombassent dans l'infortune et vinssent à ta porte mendier un asile et du pain, les repousserais-tu,

les renverrais-tu sans secours, eux qui ne nous ont fait aucun mal, les laisserais-tu périr sans leur tendre la main?

— Non, s'écria Rose, avec émotion, je ne le pourrais pas. Je partagerais de bien bon cœur tout ce que je possèderais.

—J'en doute, lui répondit son père ; puisque tu ne leur as jamais adressé un seul regard, un seul mot d'amitié, comment pourrais-tu faire quelque chose pour eux ? Puisque tu évites jusqu'à l'occasion de les voir, comment pourrais-tu te décider à leur faire du bien? Change de conduite, va franchement à leur rencontre! et alors, si tu trouves l'occasion de faire quelque chose pour eux, fais-le.

» Je ne te donne pas ces conseils dans le but de gagner les puissants ennemis qui nous tiennent en leur pouvoir et de les amener à nous rendre les biens qu'ils nous ont pris. Si c'était là le seul motif de notre bonté pour eux, certes, elle n'aurait aucune valeur ; ce ne serait qu'une misérable hypocrisie dont nous devrions rougir.

» Non, ma fille, la véritable charité, cette fleur céleste, ne peut fleurir sur le terrain ingrat de l'égoïsme; elle ne germe que dans les cœurs humains et généreux ; elle n'est que le reflet de cet amour divin qui constitue l'essence de notre sainte religion et qui doit animer tous les cœurs pieux et sincères.

» Dieu lui-même est tout amour. Il aime tous les hommes comme ses propres enfants ; il fait briller les rayons du soleil aux yeux de tous ceux qui l'outragent et leur distribue également la pluie et la rosée. Il veut qu'ils s'amendent pour venir un jour s'asseoir avec lui dans le ciel. Son divin fils a donné sa vie et versé son sang pour les sauver. Nous aussi nous devons être tout amour. Nous devons aimer tous les hommes comme nos frères ; nous devons leur faire du bien et ne pas priver de notre amour ceux qui nous font du mal. Nous devons être prêts à donner même notre vie pour eux ; nous devons les aimer comme nous-mêmes. Notre amour doit s'élever de la terre au ciel. Nous devons non-seulement aimer par-dessus toutes choses Dieu, qui mérite d'être aimé par-dessus tout, mais encore nous devons tâcher de l'égaler en amour.

» Cet amour pour Dieu et notre prochain nous rend seul capables d'être reçus un jour dans l'éternité. Une âme sans amour ne peut être heureuse, même au ciel. Le cœur susceptible de haine n'est bon à rien. L'amour est la source du bonheur dans le ciel ; lui seul crée un paradis dans le paradis même.

» C'est notre tâche ici-bas d'implanter dans notre cœur cet amour divin, semblable à une noble fleur ; nous devons veiller sur elle, et nous de-

vons la faire heureusement éclore. L'amour pour des choses futiles, pour de vains honneurs, pour de frivoles plaisirs, pour des biens passagers, ne laisse aucune place dans le cœur de l'homme à l'amour divin, et meurt avant d'être éclos, comme une épine stérile. C'est pourquoi, pour préserver l'homme de l'orgueil, de l'égoïsme, de la convoitise des plaisirs mondains, Dieu lui envoie la douleur; c'est pourquoi il nous a enlevé notre brillante position, nos biens temporels et tous les plaisirs de la terre que la fortune procure; et sois bien certaine, ma fille, que, tant que la main de Dieu s'appesantit sur nous, c'est qu'il y a encore en nous quelque souillure dont la douleur doit nous purifier. Nous devons, mon enfant, reconnaître les intentions toutes paternelles du créateur envers nous, ne pas les éluder en nourrissant de la haine contre nos ennemis et ne pas perdre la récompense que Dieu nous prépare. »

Rose écoutait son père avec la plus grande attention. « Tu as raison, mon bon père, lui dit-elle, avec des yeux attendris. Oh! que je suis peu digne de toi! Maintenant, avec l'aide de Dieu, je veux travailler à mon amélioration; je t'en donne ma parole. Je veux tâcher d'aimer Dieu par-dessus tout, et Kunerich, sa femme et ses enfants comme moi-même. Et si la douleur peut me rendre meilleure, je souffrirai avec plaisir aussi longtemps qu'il plaira à Dieu; car, qu'est-ce la vie terrestre passée dans la douleur, au prix d'une éternelle félicité?

Rose tint parole; elle ne s'éloigna plus des enfants de Kunerich. Comme ils étaient entièrement rétablis, ils venaient de temps en temps jouer dans les cours du château, sous la conduite de leur gouvernante. Rose ne fit plus semblant de ne pas les voir; au contraire, elle les salua, et elle commença à leur parler un peu. Elle chercha aussi à leur être agréable; elle se fit apporter, par Agnès, le chevreuil qu'elle avait apprivoisé, et ses deux colombes, et donna le chevreuil au petit garçon et les colombes aux deux petites filles. Elle rencontra d'excellents cœurs dans ces jeunes enfants; elle se reprocha amèrement d'avoir pu, jusqu'ici, traiter avec aussi peu d'amitié d'aussi douces créatures. « Je me suis privée moi-même d'une grande joie, se dit-elle; ma faute devient aujourd'hui ma punition. Oh! que mon père a raison : il vaut mieux aimer et pardonner que haïr et se venger. » Mais bientôt Rose trouva une nouvelle occasion de mettre en pratique les leçons de son père.

XIV.

Une magnifique journée de printemps succédait enfin à de longues

pluies. Le soleil s'était levé si chaud, si brillant, ses rayons doraient de teintes si vives les hautes murailles du château, que tout semblait avoir repris une vie nouvelle. Tout le monde en profitait pour se répandre dans la campagne et rentrer le reste de la récolte. La gouvernante des enfants de Kunerich, Thérèse, était dans la cour, avec eux trois. Il y avait au milieu de cette cour un large puits; il était entouré d'un mur de jolies pierres, et six colonnes légères supportaient un toit élevé également en pierres, et qui, suivant l'usage des architectures gothiques, était décoré de riches sculptures. Ce puits était extrêmement profond; il fallait presque un quart d'heure pour y descendre le seau et le remonter. Les étrangers qui venaient visiter le château l'admiraient comme en étant la chose le plus remarquable. Pour leur donner une idée de l'étonnante profondeur de ce puits, on y jetait de petits cailloux, et il n'y avait pas un des visiteurs qui ne fût étonné du temps que le bruit produit par cette chute mettait pour arriver à lui. On plaçait aussi un cierge allumé dans le seau, et on le descendait, et c'était une chose admirable de voir la clarté que répandait cette lumière répercutée par les murs; elle se mirait dans chacune des gouttes qui suintaient le long des parois intérieures et brillait comme une étoile au milieu de cette obscurité profonde. Les maçons qui de temps à autre descendaient dans le puits pour le réparer et le nettoyer avaient besoin d'un grand nombre d'échelles qu'ils attachaient à des crampons de fer placés dans le mur à cet effet. Il y avait un vieux proverbe qui disait que lorsqu'on était arrivé au milieu du puits, avant qu'il n'eût été couvert d'un toit, on voyait en plein midi les étoiles briller sur l'azur du ciel. Ce puits était situé au milieu d'une belle pelouse de gazon dont la riche verdure produisait un agréable contraste au milieu du pavé de la cour, et de beaux arbres fruitiers l'entouraient de tous côtés.

C'est sur cette pelouse que jouaient les trois enfants. Les deux petites filles, Ida et Emma, battaient des mains à la vue des belles groseilles d'un rouge écarlate qui étaient en pleine maturité. Il fallut que Thérèse leur en cueillît quelques grappes. Elles en enfilèrent les fruits à un bout de fil, appelant cela des colliers de corail, et, avec une vanité enfantine, elles s'en ornèrent le cou et les bras, et ne se montrèrent pas peu fières de cette parure d'un nouveau genre.

Quant au petit Éberhard, il s'amusait, pour passer le temps, à jeter des pierres dans le puits; il prenait toujours les plus grosses qu'il pouvait trouver, écoutait avec attention le bruit qu'elles allaient produire en tombant dans l'eau, et, quand il l'avait entendu, il sautait de joie. Ce jeu finissant par l'ennuyer, il s'éloigna du puits, et alors un joli petit

oiseau vint en voltigeant se poser sur le bord du seau, et comme il y avait un peu d'eau au fond, il se précipita dans l'intérieur, soit pour boire ou se baigner. L'enfant vit le mouvement de l'oiseau. « Attendez, dit-il à ses deux sœurs, je vais facilement l'attraper; faites bien attention; c'est une bonne plaisanterie. » Il partit, et grimpa sur la margelle du puits; il étendit son petit bras, mais, comme ce bras était trop court, il se pencha toujours de plus en plus, et, enfin, le poids de la tête l'emportant, il roula dans l'affreux précipice.

Les deux petites filles poussèrent des cris perçants et lamentables. Thérèse était dans ce moment dans les cuisines. Aux cris des enfants, elle accourut tout éplorée. Instruite de l'accident par les petites filles, elle s'approcha du puits, et, contre son attente et à sa grande joie, elle entendit aussi le petit garçon qui criait et se lamentait. Elle regarda dans le puits; elle le vit retenu par ses habits à un des crampons de fer fixés à la muraille. Mais elle restait là et ne savait que faire. La châtelaine était alitée, et la plupart des gens du château étaient occupés au dehors. Thérèse, pâle et tremblante, joignait les mains et appelait à son secours Dieu et tous les saints.

En ce moment Rose accourut. Elle avait été obligée de garder la maison, parce que la petite fille de sa maîtresse était tombée malade la nuit précédente, et on croyait cette enfant attaquée de la petite vérole.

« Vite, vite, dit Rose à Thérèse; laissez-moi monter dans le seau, et faites bien attention en le descendant; aussitôt que je vous crierai : Halte! vous vous arrêterez, et quand je vous crierai : En haut! vous le remonterez. Faites bien attention à mes cris et soyez tranquille. Avec l'aide de Dieu, j'espère sauver le petit garçon. »

Rose, les yeux levés au ciel, se recommanda à Dieu et monta dans le seau. Un frisson parcourut tout son corps, lorqu'elle se sentit descendre dans ce gouffre; l'air froid qui l'entourait lui glaçait le sang; le soleil semblait se voiler à ses yeux, et les ténèbres devenaient de plus en plus épaisses; enfin elle atteignit l'endroit où se trouvait le petit Éberhard; elle se mit à crier : « Halte! » et le seau s'arrêta. Elle tâcha de prendre l'enfant dans ses bras et de le décrocher, mais l'opération était aussi difficile que dangereuse. Elle ne pouvait faire usage de ses deux bras, parce que, pour ne pas tomber elle-même au fond du gouffre, elle était obligée d'en passer un autour de la chaîne : aussi elle ne pouvait pas en venir à bout. Elle éprouva une inexprimable angoisse; une sueur froide lui coulait du front. Elle pria Dieu avec effusion de ne pas l'abandonner dans cette extrémité. Enfin le succès couronna ses efforts. Elle prit l'enfant

par le bras, et celui-ci lui jeta ses deux mains autour du cou, et s'y cramponna fortement pour éviter de retomber. Il cessa de pleurer, et alors Rose cria : « Tirez, tirez ! » Thérèse sentit avec bien du plaisir que le poids du seau était augmenté, et elle s'empressa de le remonter.

Les cris qui avaient été poussés dans la cour avaient fait mettre la châtelaine à la fenêtre. Elle entendit prononcer ces funestes paroles : « Éberhard est tombé dans le puits. » La malheureuse mère, pâle et incapable de faire un pas, muette de désespoir, s'appuya sur le chambranle de la fenêtre ; ses genoux ployaient sous elle, ses mains tremblaient, son cœur battait à lui briser la poitrine.

Un domestique entra précipitamment, et lui annonça que son fils était demeuré suspendu aux crampons de fer et que la servante du portier allait chercher à le sauver. Un faible rayon d'espoir pénétra dans le cœur de la pauvre mère. Elle se mit à prier ; la voix lui manqua ; mais dans le fond de son âme elle conjura Dieu de sauver la vie de son premier né, de son fils unique. Puis ses yeux restèrent attachés sur le puits. Enfin Rose reparut, tenant d'une main la chaîne du seau et de l'autre Éberhard qui la tenait embrassée et qu'on eût dit endormi dans ses bras. Quand le seau fut parvenu à la hauteur voulue, Thérèse assujétit la roue du puits, attira le seau à elle avec le crochet destiné à cet usage, et voulut prendre l'enfant dans ses bras; mais la faible fille, toujours aussi tremblante, aussi émue, n'eut pas la force et l'agilité nécessaires pour retenir le seau d'une main ferme, en même temps que de l'autre elle enlèverait l'enfant des bras de Rose. Elle fit longtemps de vains efforts. Ce fut pour la mère un bien cruel spectacle ! A chaque instant elle croyait les voir disparaître tous les trois au fond du gouffre.

Rose s'aperçut bien que la chose était impossible de cette manière, et elle dit à Thérèse de lâcher le seau. Rose alors lui présenta l'enfant; mais elle eut beau étendre les bras vers Thérèse, la distance était trop grande. La châtelaine ne put supporter ce spectacle plus longtemps; sa vue se troubla; elle se mit à crier, autant que ses faibles forces le lui permirent: « Pas ainsi, au nom du ciel !.. pas ainsi! » Rose ne l'entendit pas; mais elle avait elle-même remarqué que cette manière présentait encore trop de danger.

Rose demeura quelques moments immobile, leva les yeux au ciel, réfléchit une minute, et s'écria aussitôt : « Thérèse, poussez doucement le seau avec le crochet, de manière qu'il se balance lentement à l'ouverture du puits. » Thérèse obéit sans savoir où Rose voulait en venir. « Maintenant, lui dit Rose, et elle sourit pour lui redonner un peu de courage,

aussitôt que le seau s'approchera de vous, saisissez promptement l'enfant dans vos deux bras ; attendez que je vous dise de le faire, là ! maintenant ! maintenant ! » Thérèse saisit facilement l'enfant et le déposa sur le gazon.

Ensuite elle tendit la main à Rose, qui lui dit : « Je préfère que vous poussiez le seau, de manière à me rapprocher des colonnes. » Thérèse obéit, et, lorsque le seau en fut près, Rose saisit une des colonnes, et s'élança sur la margelle du puits et de là à terre. Oh ! qu'elle fut heureuse en sentant de nouveau le terre sous ses pieds, en revoyant et la lumière du soleil, et l'azur du ciel ! Elle s'agenouilla et remercia Dieu de l'avoir sauvée ainsi que le petit garçon. « Mon Dieu, je te remercie ! » fut sa première pensée. « Que mon père va être heureux et fier de son enfant ! » fut la seconde. Puis elle courut chercher la clé du cachot de son père, et elle lui apprit son action. Édelbert l'embrassa en répandant les plus douces larmes qui puissent couler des yeux d'un père. « Tu as remporté la plus belle victoire, lui dit-il, tu as triomphé de toi-même, tu as fait du bien à tes ennemis ! tu viens d'exécuter une action plus noble que toutes celles des plus braves chevaliers quand ils font mordre la poussière à de puissants ennemis ; tu as sauvé la vie d'un homme ! mais n'en sois pas orgueilleuse, ma fille. C'est Dieu qui a fait naître cette occasion et qui t'a inspiré le courage nécessaire ; à lui donc tout l'honneur ! »

XV

Cependant Thérèse avait reconduit l'enfant auprès de sa mère. Celle-ci dans cet heureux moment ne sentit plus son mal, elle le prit dans ses bras et le couvrit de larmes de joie, et lui demanda mille fois s'il se sentait mal quelque part. Il n'avait aucune blessure ; seulement il était encore pâle d'effroi. Elle s'agenouilla, tout en tenant serré dans ses bras son bien-aimé Èberhard, et s'écria en pleurant : « Mon Dieu, c'est la seconde fois que tu me le donnes ; je l'élèverai pour toi. »

Elle se releva, vaincue par la fatigue, pressa son fils contre sa poitrine et lui dit : « méchant enfant, quelle frayeur ton étourderie m'a causée ! que de fois je t'ai averti contre de semblables dangers ! que de fois je t'ai répété de ne pas t'approcher du puits, d'éviter les chevaux, de ne pas monter aux arbres ! vois, un peu plus, ta désobéissance te coûtait la vie. Qu'aurait dit ton père si je t'avais perdu ! oh ! ne sois plus à l'avenir aussi désobéissant ! je ne te dois qu'à un miracle. Remercie Dieu d'avoir envoyé un bon ange pour te sauver !

» Mais, à propos, l'ange qui t'a sauvé, n'est-ce pas la servante de notre concierge? continua-t-elle en regardant autour d'elle. Cette brave fille n'est donc pas ici? Thérèse, va la chercher, cours, qu'elle vienne recevoir mes remercîments, une pareille action ne saurait rester sans récompense. »

Thérèse obéit. Elle trouva Rose assise au pied du lit de la fille de sa maîtresse et occupée à tricoter. « Viens, lui dit Thérèse, ma maîtresse te demande. Tu vas sans doute être bien récompensée. » Les paroles de Thérèse blessèrent les nobles sentiments de Rose. Elle n'avait aucune envie de la suivre; elle ne voulait aucune récompense. Cependant elle réfléchit que si elle ne se rendait pas à cette invitation, ce serait peu convenable de sa part, et que cela pourrait peiner l'heureuse mère. Elle suivit donc Thérèse.

Les joues de Rose se colorèrent d'une vive rougeur à son entrée dans la chambre à coucher de la châtelaine. Celle-ci était assise sur le lit, à côté de son fils endormi; elle courut au-devant de Rose et la pressa dans ses bras. « O! ma fille, s'écria-t-elle, que je te dois de remercîments! quelle belle action tu viens de faire! quelle cruelle douleur tu m'as épargnée! quelle joie inexprimable tu m'as causée! sans toi, ce pauvre enfant qui, à cette heure, repose avec tant de calme, ne serait plus qu'un froid cadavre! tu as arraché mon fils à la mort, tu es sa seconde mère; de ce moment tu peux te regarder comme un de mes enfants. Ne me quitte plus.

— Quant à toi, dit-elle en s'adressant à Thérèse, mais d'une voix calme et sans colère, je ne puis te garder plus longtemps à mon service. Tu as mal rempli ton devoir, qui était de ne jamais perdre de vue mes enfants. Au lieu d'être leur sauvegarde, tu serais devenue leur bourreau. Je vais te faire payer tes honoraires, et demain tu quitteras le château. »

Thérèse pleura, sanglota, demanda pardon. Elle tomba à genoux; elle dit qu'elle était une pauvre orpheline, qu'elle ne saurait où aller; elle promit de mieux se conduire à l'avenir.

Mais sa maîtresse lui répondit: « Tu me l'as déjà promis bien des fois sans avoir tenu parole; je ne puis plus avoir confiance en toi; il m'est pénible de te renvoyer, mais je ne dois pas, pour t'être agréable, exposer de nouveau mes enfants à la mort; va-t'en, et tâche de mieux te conduire à l'avenir.

— Permettez-moi, noble dame, interrompit Rose, de dire un mot en faveur de Thérèse; puissiez-vous ne pas mal prendre ma franchise.

» Il est vrai, Thérèse a commis une grande faute; son étourderie vous a jetée dans les plus cruelles angoisses, et elle aurait pu coûter la vie à votre fils; mais cet accident, qui aurait pu avoir de si funestes suites, lui servira de leçon, et elle sera désormais plus circonspecte.

» Mais n'a-t-elle donc pas fait tout ce qu'elle a pu pour réparer sa faute? mais ne m'a-t-elle pas aidée de tous ses moyens? n'a-t-elle pas, comme vous l'avez vu vous-même, exposé sa vie pour sauver celle de votre fils? ne devez-vous voir que sa faute et ne tenir aucun compte de sa généreuse conduite? voulez-vous la renvoyer sans pitié, la laisser partir en pleurant, elle qui a fait preuve d'un si bon cœur en voulant sauver votre enfant?

» Voyez, Dieu vient d'exaucer votre prière; craignez dans ce même moment de repousser les larmes et les supplications d'une malheureuse! Dieu s'est montré miséricordieux envers vous, soyez-le envers les autres! Dieu vous a rendu votre enfant, ne privez pas une pauvre orpheline de sa seconde mère. Dieu lui-même pardonne au repentir qui promet de se corriger; suivez son exemple et pardonnez-lui. Dieu vous donne en ce moment une belle occasion pour vous acquitter de la reconnaissance que vous lui devez, c'est de pardonner à la pauvre Thérèse.

» Ah! quelle joie nous avons éprouvée, Thérèse et moi, en voyant l'enfant sauvé! qu'il nous a été doux de partager les larmes de bonheur que vous répandiez! voulez-vous, vous aujourd'hui la plus heureuse des mères, voulez-vous, par votre sévérité, faire une malheureuse? Pourriez-vous, avant même d'avoir essuyé les larmes de joie qui inondent vos joues, arracher des yeux de la pauvre Thérèse les larmes de la plus amère douleur, sans être la première à les sécher? non, madame, vous ne le pourriez pas.

» Quant à la place que vous m'offrez, je ne l'accepte pas; je me reprocherais comme un péché de priver qui que ce soit de son pain et d'édifier mon bonheur sur le malheur d'autrui. »

La châtelaine étonnée écoutait Rose parler; quand elle eut fini: « En vérité, dit-elle, je ne sais pas ce que je dois admirer le plus, ton courage ou la noblesse de tes sentiments? qui pourrait résister à tes prières? Thérèse ne perdra pas sa place, et tu resteras aussi à mon service. Je ne veux pas que tu t'éloignes de moi, généreuse enfant! j'en aurais trop de regret; je suis hors d'état de pouvoir te récompenser, mon époux est bien loin d'ici et je suis enfermée dans ce château comme une pauvre prisonnière, mais j'espère que le jour n'est pas éloigné où le chevalier Kune-

rich rentrera dans ces murs et pourra reconnaître dignement ton dévouement ; en attendant, quitte ta maîtresse et deviens ma fille, ma compagne, mon amie; je vais te faire préparer de nouveaux vêtements, tu es née pour quelque chose de mieux que l'état de domestique. »

Rose fut vivement touchée de la conduite de la noble dame, qui lui parlait avec tant d'amitié, et qui venait de pardonner si généreusement à la coupable Thérèse; elle se sentait une haute estime pour elle et serait bien volontiers restée en sa compagnie, mais elle pensa à son père qu'elle ne pourrait plus voir aussi souvent et qui serait abandonné à des mains étrangères; elle eut un moment la pensée de découvrir qui elle était, mais elle jugea devoir, auparavant, consulter son père ; elle répondit donc: « Excusez-moi si je ne puis accepter votre offre, je suis reconnaissante de toutes vos bontés et je vous en remercie bien vivement ; mais, d'un côté, il vaut mieux que nous n'acceptions ici-bas aucun remerciment, puisque si nous avons fait quelque bien ce n'a été qu'avec l'aide de Dieu, et notre récompense nous attend au ciel ; et, de l'autre, je me trouve si heureuse dans ma place, que je ne voudrais pas en changer ; ce n'est pas la condition qui ennoblit l'homme, mais la manière dont il en remplit les devoirs et en supporte les charges; ma position me met à même de faire beaucoup de bien aux prisonniers, je me trouve heureuse ; ne faites pas mon malheur à force de bontés.

— Étonnante enfant ! s'écria la châtelaine, je ne te comprends pas ; quand tu me parles du bonheur dont tu jouis dans ta conviction, et du malheur qui te suivrait auprès de moi, tu m'étonnes ; ne puis-je donc rien pour toi ? Demande-moi ce que tu voudras, et je te promets sur mon honneur que, si la chose est possible, elle te sera accordée.

— Je vous prends au mot, noble dame, répondit Rose, donnez-moi seulement le temps nécessaire pour réfléchir à la demande que je vous adresserai ; je pense que le moment n'est pas éloigné où vous pourrez me rendre bien heureuse ; en attendant laissez-moi dans ma douce obscurité; permettez que je me retire, je crains de laisser plus longtemps seule l'enfant de ma maîtresse. » Elle salua en adressant à la châtelaine un regard plein de reconnaissance, et sortit.

XV.



L'épouse de Kunerich, Hildegarde de Fichtenbourg, aussi distinguée par le cœur que par l'intelligence, était bien à même d'apprécier la noblesse des sentiments de Rose. Elle lui portait un intérêt sincère, et ne désirait rien tant que de la voir heureuse. Mais elle ne pouvait se rendre compte de sa conduite. Elle trouvait, non sans motif, quelque chose de mystérieux dans toute sa personne. La tête dans ses mains, elle se mit à réfléchir sur le sjuet de ses préoccupations.

« Comment, se dit-elle, une humble charbonnière peut-elle atteindre à des pensées si élevées, et où prend-elle l'art de s'exprimer? Quel maintien digne en entrant dans cet appartement! et quelle grâce répandue sur toute sa personne! Elle est aussi peu embarrassée pour parler que si elle avait vécu de tout temps dans la bonne compagnie et que si elle avait reçu l'éducation la plus parfaite. Je m'étonne même plus de cette distinction dans ses manières que je n'admire son courage réfléchi et sa présence d'esprit. Mais quelles raisons la font s'éloigner quand elle serait si bien auprès de moi? Il y a là quelque chose d'étrange! Serait-elle en voie de se perdre? Sa conduite cache-t-elle un secret dont la découverte doive la faire rougir? Je ne le pense pas : pourtant je veux l'observer de plus près. »

Elle chargea un vieux majordome de suivre attentivement toutes les démarches de Rose. Le bonhomme s'acquitta de son message, mais il ne rapporta rien qui ne fût à la louange de la jeune fille.

Cependant un matin il arriva tout empressé : il avait à annoncer la

nouvelle que Rose était allée la nuit, pendant que tout le monde dormait, visiter le chevalier dans sa prison, et qu'elle avait passé plusieurs heures avec lui. — « C'est chose délicate et dangereuse, ajouta-t-il, car la jeune fille, en offrant au chevalier des moyens d'évasion, peut attirer sur nous de grands malheurs. L'entreprise n'est point au-dessus de son courage. Toutefois j'ignore quels projets ils ont agités ensemble. J'écoutais bien de toutes mes oreilles, mais il n'arrivait à moi que des murmures confus. »

A vrai dire, ce n'est pas que Rose et Édelbert s'entretinssent à voix basse. Si le respectable majordome ne les entendait pas, c'est qu'il était à peu près sourd.

Ce récit n'étonna pas médiocrement la châtelaine. « Édelbert, dit-elle, est notre plus cruel ennemi. Mon mari n'a cessé de me le répéter, toutes les fois que je l'ai prié d'adoucir le sort du pauvre prisonnier. Kunerich m'a dit tant de mal de cet Édelbert, que je ne puis douter de la haine profonde qu'il nous porte. Et c'est avec cet homme, avec notre ennemi le plus mortel, que Rose se met ainsi en rapport! Cela ne saurait me convenir. Je veux moi-même les observer, pour tâcher de les surprendre. »

Elle ordonna au majordome de la prévenir si Rose avait de nouveau un entretien avec le chevalier. Elle lui enjoignit de n'en parler à personne. Elle-même ne changea rien dans sa conduite à l'égard de Rose. Elle la traita avec la même bonté qu'auparavant, et ne laissa paraître devant elle aucun soupçon. Deux jours après, Hildegarde, allant se promener dans le jardin avec ses enfants, invita Rose à l'accompagner. Elle causa familièrement avec la jeune fille, et lui offrit parmi les fruits, alors en maturité, de très belles pêches. Ce même jour, une heure après le coucher du soleil, le zélé majordome courut en toute hâte à la châtelaine. « Madame, lui dit-il, le prisonnier et la charbonnière sont en ce moment en train de se parler. Vous pouvez aller vous assurer par vous même quels projets ils trament contre vous et contre notre digne maître. »

Hildegarde jeta sur ses épaules un manteau noir, pour être moins facilement reconnue, et s'empressa de se rendre à la prison. — « Ce que je fais là pourtant, se dit-elle à elle-même, n'est pas bien. Écouter aux portes est une action vile et coupable. Ce que j'en fais, il est vrai, m'est dicté par la sollicitude que je ressens pour cette pauvre enfant, et par l'intérêt de ma maison, que je ne puis non plus perdre de vue. »

De la porte entr'ouverte elle apercevait la lumière qui brillait dans la prison, et elle pouvait entendre tout ce qui s'y disait; aussi ne perdit-elle pas un mot de la conversation.



« Ces pêches sont délicieuses, disait le prisonnier; elles sont de la même espèce que celles du pêcher planté au pied de la tour dans notre jardin; c'était mon fruit de prédilection. La pêche a un incarnat velouté qui charme l'œil: son parfum est agréable et pénétrant, le goût en est savoureux et exquis.

—Ah! lui dit Rose, rien que de les voir, les larmes me viennent aux yeux. Que ne puis-je aller en cueillir sur l'arbre de notre jardin et t'en apporter, comme autrefois, bien rangées, avec des feuilles de vigne, dans une corbeille!

— Remercie Dieu, ma chère fille, de ce qu'il t'a permis de m'apporter celles-ci, dit Édelbert; sur dix qu'a produit l'arbre cette année, disais-tu, la généreuse dame t'en a donné trois: elle se montre bien bonne à ton égard.

— Aussi ferais-je bien, je crois, reprit Rose, de lui confier que je suis ta fille; son cœur, j'en suis persuadée, saurait garder ce secret, et elle n'en mettrait que plus d'instance à solliciter de Kunerich le don de ta liberté.

— Oh! quant à cela, je ne m'y attends pas, dit Édelbert; tu ne peux te faire une idée de l'acharnement de sa haine contre moi. Hildegarde a le cœur doux et tendre comme la chair de cette pêche; — Kunerich l'a dur comme le noyau. Tu te romprais les dents à vouloir le briser.

— Mais pourtant, reprit Rose, Kunerich te laisserait-il mourir dans cette prison? — S'il savait que c'est à moi, ta fille, qu'il doit le salut de son fils; — si j'allais me jeter à ses genoux, j'ai la conviction qu'il ne repousserait pas mes supplications.

— Ne sois pas si prompte à te créer des illusions, lui dit Édelbert, — je ne le connais que trop. — En supposant qu'il admire une action qui lui a

été utile, en admettant même qu'il pense à t'en montrer de la reconnaissance, n'en conclus pas qu'il veuille consentir à dépouiller sa haine contre moi; c'est un sentiment trop enraciné dans son cœur: autant vaudrait essayer d'arracher un chêne avec la main.

— Cependant, lui dit Rose, si on pouvait lui persuader que tu n'as pas cessé de l'aimer et de le bénir, toi à qui il a tout enlevé et qui néanmoins ne désires que des occasions de lui faire du bien, toi qui m'as enseigné à aimer, à bénir, à servir sa maison? Sans tes leçons, je n'eusse peut-être pas été si prompte à accourir vers le puits aux cris de l'enfant; si cet enfant est sauvé, c'est donc à toi d'abord qu'en revient l'honneur; — s'il le savait, son cœur ne s'amollirait-il pas comme les glaces sous la tiède haleine du printemps? n'est-il donc aucun moyen de le toucher?

— Peut-être, dit Édelbert lentement et d'un air pensif, mais ce n'est pas probable. Dans tous les cas, il n'y a rien à faire pour le moment; je resterai en prison jusqu'au retour de Kunerich. Hildegarde voulût-elle me rendre la liberté, je ne l'accepterais pas sans le consentement de son époux; cette condescendance pourrait coûter cher à la noble dame. Elle me laisserait uniquement la permission de me promener librement dans le château, que Kunerich, avec son caractère soupçonneux, en tirerait mille conséquences fâcheuses. Tu t'abstiendras donc, mon enfant, de toute démarche, et je resterai en prison aussi longtemps qu'il plaira à Dieu. Je ne voudrais pas causer le moindre préjudice à la généreuse châtelaine, Dieu fera pour le mieux. — Mais brisons là, ces discours ne font qu'affaiblir notre courage; assez donc sur ce sujet pour aujourd'hui. »

Édelbert et Rose entamèrent alors une autre conversation.

Hildegarde en avait assez entendu; elle rentra dans ses appartements, et ne put dormir de toute la nuit; l'étonnement, l'admiration, la douleur se succédèrent tour à tour dans son cœur: « Il est donc vrai, se disait-elle en elle-même, cette fille soupçonnée jusqu'à présent d'être une pauvre charbonnière est d'une origine noble? C'est pour se rapprocher de son père qu'elle a revêtu ce misérable costume et qu'elle s'est soumise à des fonctions si pénibles? C'est pour son père qu'elle s'est ôté de la bouche les fruits et tout ce que je lui donnais? c'est par amour pour lui qu'elle a refusé le sort que je lui offrais et préféré la misère de sa condition actuelle? Quelle noblesse de cœur, et comme sa mère en serait fière si elle vivait encore! et c'est elle, — la fille d'un homme que nous tenons dans les fers, — c'est elle qui a sauvé la vie à mon enfant, — et

c'est cet homme qui l'exhortait à penser et à agir de la sorte! quelle grandeur d'âme! »

Elle fondit en larmes. — « Non, dit-elle, il faut que cet homme généreux devienne libre: il faut qu'il recouvre son château et ses biens; il faut que le père et la fille soient aussi heureux qu'ils le méritent. Ah! que n'est-il en mon pouvoir de lui rendre à la fois sa liberté et ses domaines! cette nuit même il quitterait le triste séjour de sa prison, et demain il ferait son entrée dans le château de Tannebourg: mais c'est impossible. Le vieil intendant, sourd déjà, le serait doublement à mes ordres, car il a pour principe que les femmes ne doivent point se mêler des affaires d'État; il ne le laisserait sortir ni du château ni même de la prison; l'intendant de Tannebourg ne m'obéirait pas davantage; il fermerait les portes du château et en défendrait l'accès à Édelbert comme à l'ennemi le plus redoutable; mon époux lui-même, s'il apprenait que mon unique désir est de rendre Tannebourg à son maître légitime, ne me le pardonnerait de sa vie. Cependant si les femmes ne peuvent intervenir activement dans les affaires importantes, du moins leur intercession est souvent utile. Au retour de mon mari, je veux essayer sur lui la puissance de mes larmes et de mes supplications: Dieu veuille que je réussisse! »

En attendant, continua-t-elle, comment vais-je me conduire à l'égard de Rose? lui avouerai-je que j'ai surpris son secret? sous prétexte que la querelle de son père et de mon époux n'a aucun rapport à elle, dois-je la traiter selon son rang, lui donner des vêtements convenables, lui accorder un appartement dans le château et l'admettre à ma table? mais quel effet cela produirait-il? le vieil et inflexible intendant, se sentant soutenu par ses anciens compagnons d'armes, n'accordera plus même à Rose la permission de s'entretenir avec le prisonnier; ce dernier deviendra l'objet de la plus étroite surveillance. Nul espoir donc de voir s'adoucir la captivité d'Édelbert; tout ce que je tenterais ne ferait qu'accroître les chagrins de sa pauvre fille; non, non, pour le moment, personne ne doit savoir que Rose est la fille du chevalier; je lui cacherai à elle-même que j'en suis instruite, car qu'y gagnerait-elle? qu'y gagnerait son père? Pourquoi me créer toutes ces difficultés? le mieux est d'éviter tout éclat, de faire en secret tout le bien possible à la noble fille et par elle à son père, puis d'attendre, pour dévoiler le secret, une circonstance heureuse, qui ne saurait longtemps tarder.

XVII.

Le lendemain matin, la châtelaine de Fichtenbourg fit venir Rose auprès d'elle, et la reçut avec plus de bonté encore que de coutume. « Je sais, lui dit-elle, que tu t'intéresses vivement au brave chevalier qui est prisonnier dans notre château : c'est un sentiment qui te fait honneur, et dont je ne puis que te louer. Mais, ma pauvre enfant, tu n'es pas riche, et tu as à peine de quoi subvenir à tes propres besoins. Désormais mes cuisines et mes caves viendront au secours de ta générosité. Tu y chercheras les aliments nécessaires au chevalier. » Elle tint parole, et Rose, au comble de la joie, reçut d'elle chaque jour les mets les plus recherchés de sa table, et du vin meilleur même que celui dont la châtelaine se servait habituellement. Hildegarde s'arrangea de manière à ce que le vieil intendant ne sût rien des largesses qu'elle faisait, et elle parla si bien au bonhomme, qu'elle finit par calmer les soupçons qu'il avait conçus sur Rose.

Chaque jour, elle descendait, avec ses enfants, dans la loge du gardien pour voir celle qui avait sauvé son fils Éberhard. Non-seulement elle témoignait à Rose toutes sortes d'égards, mais la digne châtelaine usait encore de son autorité sur la femme du gardien pour alléger considérablement le service si lourd imposé à la jeune fille. Dans ses heures de loisir, Rose venait voir la châtelaine dans son appartement. Hildegarde permit à la jeune fille d'amener avec elle les enfants de sa maîtresse, faveur dont celle-ci fut singulièrement flattée. Elle s'estimait heureuse d'avoir à son service une fille si avant dans les bonnes grâces de ses maîtres.

Cependant la châtelaine attendait maintenant avec une nouvelle impatience le retour de son époux. S'il ne lui eût point fait savoir qu'il était rétabli et qu'il serait bientôt de retour, elle eût été le rejoindre au camp. Enfin il revint avec les deux chevaliers et les troupes qui l'avaient accompagné dans l'expédition. En signe de réjouissance, les soldats comme les officiers avaient orné leurs casques et leur lances de rameaux de chêne. Ils firent leur entrée triomphale au son des clairons. Kunerich descendit de cheval, embrassa sa femme et ses enfants avec effusion, puis se rendit avec toute sa suite dans la grande salle des chevaliers. Il ne pouvait se lasser de regarder son fils, qui était devenu un bel et florissant enfant. Après les premiers moments d'expansion, Hildegarde raconta à son époux comment Éberhard était tombé dans le puits et avait été sauvé par Rose. Elle entra dans les plus grands détails et lui peignit tout le danger que

l'enfant avait couru. Kunerich ne put s'empêcher de trembler. « Ainsi, mon cher Éberhard, s'écria-t-il, tu as donc failli te noyer, et peu s'en est fallu que je ne te revisse plus jamais! Quelle douleur pour ta pauvre mère et pour moi! Rien que d'y songer mon sang se glace dans mes veines. Éberhard, Éberhard, sois plus prudent à l'avenir! »

Hildegarde apporta le vêtement que son fils portait le jour fatal et qu'elle avait gardé en mémoire de cet évènement. Elle montra à son époux la déchirure causée par le croc en fer, Kunerich l'examina avec attention et dit en frissonnant: « Il était temps qu'il arrivât du secours. Si quelques fils s'étaient rompus, Éberhard était perdu à jamais. Cette pauvre servante nous a rendu vraiment un service immense. Vrai Dieu! c'est beau et noble de sa part! un chevalier n'eût pas fait preuve de plus d'héroïsme que cette jeune fille. Sa résolution et son courage me plaisent à un point que je ne puis dire. L'as-tu récompensée?

— J'ai voulu te laisser ce soin, répondit Hildegarde. Tout ce que j'aurais pu lui donner me paraissait trop peu; ce n'eût rien été, vraiment, en comparaison de ce qu'elle a fait pour nous. Songe qu'elle a exposé ses jours. J'ai failli m'évanouir de terreur, quand je l'ai vue dans le seau, suspendue au-dessus de l'abîme. Une pareille action ne se récompense pas avec quelques pièces d'or. Je m'en remets à ta discrétion, et j'espère que je n'aurai pas à rougir de ta générosité. »

Jamais Kunerich n'avait été ému à ce point. Le bouillant chevalier voulut voir à l'instant même la jeune fille. Elle entra dans la salle avec la grâce modeste qui la distinguait. « Sois la bienvenue, ma chère héroïne, s'écria Kunerich en la saluant avec bonté; sois la bienvenue, toi qui as sauvé mon fils. Autant que je m'en souviens, nous nous connaissons déjà. Je t'ai vue, je crois, dans la chambre du gardien? mais certes je ne me serais pas douté alors que tu fusses capable de tant de courage. Tu m'as rendu un service inappréciable: sans toi, je serais le plus infortuné des pères; ce jour de fête serait pour moi un jour de désolation. Exprime un vœu, quel qu'il soit, je l'accomplirai. Oui, s'écria, dans l'effusion de sa tendresse paternelle, le rude guerrier qui n'avait jamais appris à comprimer ses sentiments, oui, je le jure sur l'honneur, — quand tu me demanderais un de mes deux châteaux, Tannebourg ou Fichtenbourg, tu l'aurais! »

Rose répondit avec calme et modestie: « Vous vous êtes bien avancé, monseigneur: ces deux nobles chevaliers ici présents sont témoins de votre engagement; je pourrais vous demander une grande faveur, et vous ne seriez pas fondé à me la refuser, mais je ne veux point de grâce, c'est

un droit que je vous réclame ; rendez-moi, rendez à mon père ce que vous nous avez ravi. — Quoi! qu'entends-je? que signifient ces paroles? s'écria Kunerich étonné ; moi, je vous ai dépouillés ; moi, je vous ai ravi des biens? mais qui es-tu donc? qui est ton père?

— Je suis Rose de Tannebourg, dit-elle, Édelbert est mon père ; faites-le sortir de sa prison, et rendez-lui ses domaines. »

Les deux chevaliers étrangers, les pages et les guerriers rangés dans la salle, tout le monde était stupéfait. Kunerich recula de quelques pas, et s'arrêta comme pétrifié. Autant il avait été touché naguère de la noble action de la jeune fille, autant il sentait en ce moment se rallumer dans son âme sa vieille haine contre le père.

Une lutte violente des sentiments les plus opposés s'éleva dans son cœur ; il devint pâle comme la mort ; ses yeux noirs lancèrent des regards farouches autour de lui, et il murmura entre ses dents : « Oh! oui, je donnerais volontiers un de mes châteaux pour que tout autre que la fille de cet homme m'eût rendu ce service ! »

Tous les assistants furent effrayés de ce changement subit de la part de Kunerich, — et se regardèrent en silence et avec perplexité.

Hildegarde, avec sa douceur accoutumée, prit la parole, et s'exprima en ces termes :

« Depuis peu de jours seulement j'ai appris que sous ces humbles vêtements se cachait la fille d'Édelbert. — Sa tendresse filiale n'a reculé devant aucun sacrifice pour pouvoir visiter son père dans sa prison, le consoler dans sa triste solitude, le servir, et partager avec lui les aliments qu'elle recevait. — Elle s'est présentée un jour au château sous ce misérable costume ; elle a fait ce que la plus pauvre fille du pays n'eût voulu faire, elle est entrée au service du gardien, et elle a supporté avec une patience d'ange tous les caprices de sa femme ; elle s'est soumise, sans murmurer, aux travaux les plus durs, qui devaient lui paraître vingt fois plus pénibles encore qu'à toute autre. Mon cœur saignait, quand je la voyais de ma fenêtre. — Elle, une demoiselle noble, — dont la naissance est égale à la nôtre, — porter de lourds baquets sur la tête, ou balayer les cours du château, comme la plus humble servante ! Toutefois, je ne lui laissai point soupçonner que je connaissais son rang ; je n'osai rien décider sans le consentement du chevalier Kunerich. J'attendais donc ton retour avec une douloureuse impatience ; — mais maintenant, cher Kunerich, écoute les inspirations de ton cœur, cède à la voix de l'humanité : quand même Rose n'eût point sauvé ton fils, la tendresse filiale qu'elle a déployée devrait t'engager à te réconcilier avec le père d'une si noble fille. »

» Par ma dague, s'écria Sigebert, l'un des deux chevaliers étrangers, ce que cette demoiselle a tenté pour son père est bien au-dessus encore



de ce qu'elle a fait pour ce jeune enfant! Ceci est un trait de courage dont certaines organisations moins nobles que celle de Rose sont également susceptibles par moments; mais ce qui dénote vraiment une grande âme, c'est l'admirable constance qu'elle a montrée en supportant pour son père de si longues et de si rudes souffrances; le cœur de cette jeune fille est un joyau précieux. A ta place, Kunerich, je n'hésiterais point. » — « Kunerich, dit à son tour Théobald, le second chevalier, si vraiment Édelbert te haïssait, comme tu le prétends, il aurait pu te nuire bien plus que tu te l'imagines. Dieu merci, pendant que tu étais en campagne et que tu te battais avec tes ennemis, celui que tu considères comme le plus cruel d'entre eux était au sein de tes foyers et sa fille avait les clés de sa prison. Neuf sur dix eussent profité de l'occasion pour mettre pendant la nuit le feu au château et se sauver à la faveur du tumulte. Kunerich, Kunerich, tu n'as vraiment pas de motifs pour être l'ennemi d'Édelbert. »

Kunerich, les yeux hagards, restait muet. Il respirait avec peine et passait de temps à autre sa main sur son front brûlant, il semblait qu'il



n'eût rien entendu des paroles que lui avaient adressées son épouse et les deux chevaliers ; tous les regards étaient fixés avec anxiété sur lui ; Rose levait la tête vers le ciel, en soupirant. Un silence effrayant s'établit dans la salle.

Hildegarde se rapprocha de lui, et d'une voix brisée par l'émotion : « Cher Kunerich, lui dit-elle, écoute-moi une dernière fois, je t'en supplie.

» Kunerich, tu crois qu'Édelhert est ton ennemi le plus acharné : eh bien ! tu t'es trompé jusqu'à ce jour. Oh ! s'il nourrissait contre toi les sentiments que tu lui supposes, comment pourrais-je, moi, ta fidèle épouse, te demander sa mise en liberté ? Je devrais plutôt t'engager à le faire surveiller de plus près dans son cachot ; mais, encore une fois, tu es dans l'erreur ; je vais t'en donner la preuve.

» Moi seule ai surpris le secret de Rose ; jusqu'aujourd'hui, où elle vient de l'avouer elle-même, personne ici n'en a rien su. Les gens à qui tu avais confié la garde de ton château ne s'en doutaient pas plus que toi-même ; sans moi, personne n'eût découvert que Rose allait voir le chevalier pendant la nuit. Je voulus connaître le but de ces visites ; je n'ose l'avouer

sans rougir à ces dignes chevaliers et pages; je m'abaissai jusqu'à me placer à la porte de la prison, pour prêter l'oreille à l'entretien que le père et la fille avaient ensemble, au milieu de la nuit. Plus inquiète pour toi et pour ton château que pour ma sécurité personnelle, je crus pouvoir me permettre une démarche que moi-même je crois blâmable. Vois jusqu'où m'a poussée ma sollicitude pour toi. Je désirai me convaincre par mes propres oreilles qu'il ne se tramait pas de conspiration contre ta personne. Le père et la fille ne s'aperçurent de rien; aucun d'eux ne put penser que chacune de leurs paroles arrivait jusqu'à moi. Mais, grand Dieu! qu'entendis-je? quelle ne fut pas ma honte! oh! que ces personnes ont le cœur haut placé! Le pauvre prisonnier est loin d'être animé contre toi de sentiments de haine ou de vengeance. Non-seulement il a donné des éloges à l'action de sa fille, il y a plus, c'est lui qui l'y a déterminée. C'est sa voix paternelle qui a engagé Rose à nous aimer et à nous faire tout le bien possible; sans ces généreuses instructions, elle n'eût peut-être point sauvé ton fils. C'est donc au brave Édelbert que tu es redevable de la vie de ton enfant; comment pourrait-il être ton ennemi? Serait-il possible que tu conservasses plus longtemps ton courroux contre lui?

» Et cependant, comment se fait-il que tu restes indécis? Non, Kunerich, non, tu ne saurais permettre que Rose sorte d'ici sans que tu aies accueilli sa prière. — Dieu veuille toucher ton cœur! »

Kunerich dit d'une voix basse et sombre : « Que Rose reprenne Tannebourg et toutes ses dépendances, je ne m'y oppose point; mais quant à Édelbert, il demeurera où il se trouve. » En prononçant ces mots, il ne daigna pas même regarder son épouse.

Celle-ci alors, se tournant vers son fils, s'écria avec un accent profondément ému, et d'une voix entrecoupée de sanglots : « Oh! viens, Éberhard, implore ton père pour celle qui t'a sauvé, afin qu'il n'exauce point ses vœux à demi. — Prosterne-toi, et tends vers lui tes mains suppliantes. Vois, je tombe à ses genoux avec toi! Je veux t'aider à demander grâce. Répète chacune des paroles que je vais proférer. »

Le gracieux enfant, voyant sa mère ainsi que Rose, à laquelle il était presque aussi attaché qu'à sa mère, abîmées dans la tristesse et pleurer, se prit, lui aussi, à fondre en larmes. L'air farouche de son père l'effrayait; il comprit qu'il y avait un grand intérêt à le calmer. Il se mit à genoux, leva en tremblant ses petites mains, et répéta avec émotion, et d'une voix qui allait au cœur, ces mots, à mesure que sa mère les prononçait : « Mon père chéri! ne sois point si dur! N'hésite pas si longtemps à rendre la liberté au père de Rose. Rose n'hésita pas non plus à exposer sa vie pour

me sauver. Vois! cette bonne demoiselle m'a tiré du puits; fais également sortir de la prison le chevalier Édelbert. Je périssais dans l'eau, elle m'a arraché à une mort affreuse; oh! ne permets pas que son père meure tristement dans les fers! Elle t'a rendu un fils; rends aussi à une fille chérie son père, qu'elle aime tant! Oh! ne détourne pas tes yeux, mon père! Regarde-moi, ton fils! Sans Rose, tu n'aurais jamais revu mes traits, ni ces yeux qui t'implorent en ce moment, pleins de larmes. Ces mains que j'étends vers toi seraient maintenant en proie aux vers du tombeau.

— Arrêtez, c'en est trop, s'écria Kunerich. » Il s'efforça vainement d'étouffer les pleurs auquels, selon lui, un chevalier ne doit jamais être accessible. S'adressant à Rose: « Votre père est libre, dit-il, je lui rends son château et tous ses biens. J'ai été injuste à son égard. Celui qui a élevé un pareille fille ne saurait être un méchant homme.

— Dieu soit loué! » s'écria alors la noble Hildegarde. Elle se jeta en pleurant au cou de son époux, et dit au petit Éberhard de baiser la main de son père. Rose était au ciel; les deux chevaliers ne cachèrent plus leurs larmes, et tendirent la main à Kunerich.

— Vous avez de nobles sentiments, dit Théobald. Depuis cet instant, vous avez conquis dans mon estime une place bien plus étendue encore que celle que vous y occupiez.

» Vous avez agi, dit Sigebert, comme il convient à un preux chevalier. La justice vaut mieux que le courage. Il est plus difficile de se vaincre soi-même que de triompher de ses ennemis. »

Un murmure d'approbation et de joie se fit entendre parmi les écuyers et les autres guerriers, dont plus d'un n'avait pu contenir ses larmes.

Ils prodiguaient tout haut des éloges à leur seigneur. « Que c'est beau, que c'est grand, que c'est généreux! » disait tantôt l'un, tantôt l'autre. Et enfin, tous, d'une voix unanime, s'écrièrent: « Vivent Kunerich, Hildegarde et le petit Éberhard! Vivent Édelbert et Rose! »

XVIII.

L'humanité, en prenant le dessus dans l'âme de Kunerich, l'avait transformé, pour ainsi dire, en un autre homme. La conscience d'avoir résisté à sa haine, et d'être demeuré fidèle à la voix de la raison, le remplit d'une joie pure, telle qu'il n'en avait jamais ressenti : pareille au calme qui succède à la tempête, la paix était rentrée dans son cœur, naguère encore en proie à toutes les étreintes de la passion. Son front s'était éclairci,

et le contentement brillait dans ses yeux. Le petit Éberhard lui-même remarqua cette heureuse métamorphose. « Maintenant, mon père, lui dit-il, tu as l'air bon et affable comme ma mère et mademoiselle Rose. J'ai du plaisir à te voir ainsi, et je t'aimerai bien maintenant. »

Rose s'approcha du chevalier et le remercia avec la plus vive émotion. « En vérité, ma noble demoiselle, vous attachez trop de prix à une action qui ne mérite, après tout, ni louange ni remercîment. Il eût fallu être un monstre pour agir différemment. Qu'il n'en soit plus question désormais. Venez avec moi voir votre père dans sa prison; je me ferais un crime de l'y laisser un instant de plus. Venez, c'est à vous qu'il doit sa mise en liberté; c'est vous qui la lui annoncerez. Vous lui direz aussi quelques mots en ma faveur, pour qu'il me pardonne l'injustice que je lui ai faite. »

Kunerick s'apprêtait déjà à descendre, quand, sur un signe de son épouse, il alla la rejoindre à la fenêtre. Ils causèrent quelques moments à voix basse, et à plusieurs reprises le chevalier pencha la tête en signe d'assentiment. Quand l'entretien fut fini, « Ma chère demoiselle, dit Hildegarde, en s'adressant à Rose, avant d'aller trouver votre père, venez encore un instant avec moi. »

En disant ces mots, elle conduisit Rose dans un appartement magnifique où l'on avait déposé des vêtements et divers objets de toilette destinés à la pauvre fille pour le jour où elle reprendrait son rang.

Rose commença par enlever les couches brunes qui déparaient ses joues. Puis Hildegarde lui disposa les cheveux en longues boucles flottantes, et la revêtit d'une robe blanche d'une grande richesse, ornée d'une fraise en fines dentelles.

Ainsi parée, Rose était d'une beauté surprenante; son frais visage avait les tendres couleurs de la fleur du pommier, et son épaisse chevelure descendait en boucles ondoyantes sur ses épaules: tout respirait la noblesse dans sa personne et dans sa démarche. Hildegarde la contemplait avec un sourire de satisfaction; mais elle resta silencieuse, estimant avec raison qu'il faut se garder d'éveiller la coquetterie dans l'âme des jeunes filles, en louant leur beauté.

Au bout de quelques instants, elle alla chercher un écrin en ébène, incrusté d'or. — « Voyez, ma chère enfant, lui dit-elle, en l'ouvrant, voici la parure de votre mère. Je la tiens de mon époux, qui, l'ayant déclarée de bonne prise, m'en fit présent : mais j'aurais rougi de me parer de joyaux acquis par la rapine et la violence. Cette parure, je l'ai considérée comme votre propriété ; elle a été sacrée à mes yeux, et j'ai toujours

soupiré après le moment où je pourrais vous la restituer. Recevez-la de mes mains; il n'y manque pas la moindre pierre, pas une seule perle. »

Rose l'accepta et fit de vifs remercîments: elle contempla les belles pierreries qui la composaient, mais elle ne montra pas ces élans de joie qu'Hildegarde s'attendait à rencontrer dans une jeune fille. « O ma mère chérie, dit-elle, les larmes aux yeux, comme ces joyaux me rappellent ta présence! C'est parce que j'y vois un souvenir de toi, qu'ils me sont chers.

« Hélas! madame, dit-elle à Hildegarde; vous voyez cette bague enrichie de diamants, c'est la bague nuptiale de ma bonne mère; cette ceinture de perles, la comtesse la lui donna pour présent de noces; et ces boucles d'oreilles en diamant, mon père les lui remit le jour où je vins au monde. O mon Dieu, il me semble que je vois là, devant moi, ma pauvre mère, parée de tous ces ornements. Hélas! comme l'humanité est périssable! Ces perles existent encore; ces joyaux brillent toujours du même éclat, quand depuis longtemps le corps de cette noble femme est la proie du tombeau! Que serait l'homme, le chef-d'œuvre de la création, s'il ne restait rien de lui qui durât plus que son corps!

— Ma fille, lui répondit Hildegarde, ces pleurs qui brillent dans vos yeux valent toutes ces perles : vos nobles sentiments sont plus précieux que tous ces ornements. Quand votre corps sera tombé en poussière, quand la main du temps aura réduit en poudre ces diamants incorruptibles, les sentiments que vous aurez déployés ici-bas orneront encore votre âme et seront pour elle une parure plus belle que ces pierreries n'en sont une aujourd'hui pour votre corps. »

Après avoir ainsi parlé, elle enlaça les perles dans les cheveux et autour du cou de la jeune fille, puis elle attacha les boucles d'oreilles et lui mit la bague au doigt: mais elle se trouva trop large. Rose dit en souriant : « Nous pourrions bien la laisser de côté : je suis trop jeune d'ailleurs pour la mettre; il ne convient qu'à une fiancée d'en porter une pareille. »

Mais Hildegarde lui répondit: « Elle est trop large pour l'annulaire, il est vrai; mais elle va parfaitement à l'index. Passez-la donc à ce doigt. Une fille qui a montré tant de dévouement pour son père mérite bien de porter à la main un pareil joyau. »

Hildegarde accompagna sa protégée jusqu'à la porte de la prison; Rose l'ouvrit avec empressement. « Dieu soit loué, s'écria-t-elle en entrant, tu es libre, mon père! » Mais quel fût l'étonnement de la jeune fille, quand elle aperçut son père debout devant elle, revêtu, comme jadis aux

jours de fête, du costume de velours noir des chevaliers, avec la chaîne d'or et la médaille! Sigebert et Théobald étaient à ses côtés.

Hildegarde avait prié en secret son époux de procurer à Édelbert un costume de chevalier, pendant qu'elle-même habillerait Rose comme une jeune fille noble. — De crainte que l'excès de la joie ne devînt funeste au prisonnier, Sigebert et Théobald s'étaient chargés de le préparer peu à peu à la nouvelle qu'on lui apporterait, sans lui laisser savoir toutefois que l'heure de sa délivrance fût si proche, afin de ne pas gâter le plaisir qu'aurait la jeune fille à annoncer la première à son père sa mise en liberté. Les deux chevaliers avaient rapporté à Édelbert les mêmes vêtements qu'on lui avait ravis autrefois, et l'avaient aidé à les mettre.

Ce fut avec une émotion impossible à décrire qu'il serra sa fille sur son cœur; elle tomba dans ses bras, émue par un sentiment de bonheur que le souvenir de tant d'infortunes passées rendait délicieux. « O ma chère Rose, lui dit-il, avec l'aide de Dieu tu as remporté une victoire qu'une armée entière n'aurait pu obtenir. La force des armes eût pu réduire Kunerich dans son château; mais ce n'eût été là qu'un triomphe matériel, tandis que ta piété filiale et ta bienveillance envers chacun ont remporté, par leur douce puissance, un triomphe bien plus noble, en touchant le cœur de Kunerich et en nous faisant un ami de notre plus cruel ennemi. Remercions Dieu! Sa providence a des voies mystérieuses! C'est lui qui a béni ton amour filial et couronné tes efforts de succès! »

Ce ne fut qu'au bout de quelques moments qu'Édelbert remarqua la riche parure de sa fille : « Dieu, continua-t-il, n'a pas seulement exaucé le plus cher de tes vœux en délivrant ton père. Dieu t'a fait encore une faveur que tu ne lui demandais pas : il t'a rendu les joyaux de ta mère. Bien souvent mon cœur se serrait quand je songeais que pour me soulager tu avais vendu jusqu'à tes boucles d'oreille, le seul reste de ton ancienne grandeur ! Eh bien, Dieu t'en a richement récompensée. Tu vois qu'il rend toujours les choses avec usure. Un jour arrive où il rémunère le bien que nous avons fait sans aucune arrière-pensée. »

La beauté de Rose avait frappé Sigebert et Théobald. « En vérité, lui dit ce dernier, savez-vous, ma belle demoiselle, que, par amour pour votre père, vous avez fait un sacrifice bien méritoire en couvrant vos jolies joues de ces vilaines couleurs, et en cachant votre taille sous les tristes vêtements d'une charbonnière ? mais aujourd'hui vous êtes belle comme un ange. » Rose rougit et prit ce compliment pour une flatterie qu'elle ne méritait point. Mais Sigebert dit à son tour :

« La beauté de cette noble jeune fille est la moindre de ses qualités : son plus bel ornement est sa tendresse filiale. Pareille à un ange, elle est descendue dans la prison de son père pour le consoler dans ses peines ; elle apparaît de nouveau aujourd'hui comme un ange pour lui annoncer la liberté qu'elle a obtenue par ses efforts. »

Rose fit part alors à son père de la mission dont elle avait été chargée par Kunerich. Le repentir du chevalier toucha vivement Édelbert. « Tu vois mes larmes, dit-il à Rose, et tu sais que je lui ai pardonné depuis longtemps. » Au moment même la porte de la prison s'ouvrit et Kunerich parut avec le petit Èberhard : Hildegarde les suivait. Èberhard se serra contre son père et leva avec anxiété les yeux sur lui, pour voir s'il se réconcilierait bien sincèrement avec Édelbert. Les deux chevaliers se tendirent la main et se précipitèrent avec attendrissement dans les bras l'un de l'autre. Tout leur ressentiment s'était éteint. Ils goûtèrent le bonheur de la réconciliation et se jurèrent une éternelle amitié.

Le brave Édelbert prenait un plaisir tout particulier à considérer le petit Èberhard, ce joli enfant à qui Rose avait sauvé la vie. Fatigué de toutes les émotions qu'il venait d'éprouver, Édelbert s'assit sur le banc de pierre de la prison, prit le petit garçon sur ses genoux, le contempla avec des larmes aux yeux, et le bénit, en lui disant : « Dieu veuille, cher enfant, qu'en grandissant tu sois un sujet continuel de joie pour ton père et ta mère, et qu'avec le temps tu deviennes un noble et vaillant chevalier !

— Puisse-t-il, continua Hildegarde en s'adressant à Édelbert, puisse-t-il avoir pour nous le même amour que votre fille vous a témoigné, et faire preuve un jour des nobles sentiments qui vous distinguent ! Nous serions les parents les plus heureux de la terre. »

La journée se termina par un grand festin. La grande salle des chevaliers avait été disposée exprès et magnifiquement illuminée. Édelbert et Rose occupèrent les places d'honneur. Kunerich s'assit à côté d'Édelbert, et Hildegarde à côté de Rose. La joie rayonnait sur tous les visages. Depuis longues années on n'avait vu Kunerich aussi content : « Jamais, dit-il, je n'ai été aussi heureux qu'aujourd'hui. La folle animosité que je t'avais vouée, mon cher Édelbert, a empoisonné mes plus belles journées. Qu'y a-t-il de plus doux que l'union et la paix? Oh ! je le sens bien maintenant, la haine et la jalousie sortent de l'enfer ; l'amour et l'amitié descendent du ciel. »

Pour fêter cet heureux jour, Kunerich avait ordonné qu'on servît les grandes coupes d'argent, dorées intérieurement, et qu'on les remplît

des meilleurs vins de sa cave. Par une attention toute particulière, il avait fait rendre à son ami la belle coupe dont ce dernier se servait habituellement dans son château, et à laquelle il attachait un grand prix, parce qu'elle venait des ancêtres de Rose. Cette prévenance n'échappa point à la jeune fille, et elle en remercia Hildegarde par un regard.

Kunerich saisit le premier sa coupe et la vida à la santé d'Édelbert et de Rose; Sigebert et Théobald en firent autant. Édelbert suivit leur exemple, puis, s'adressant à ses compagnons, il leur dit d'une manière significative : « Messeigneurs, il faut nous tenir en garde contre ce vin : il est d'une force peu commune, et il serait capable de renverser un chevalier invincible jusqu'alors et qui aurait bravé le cimeterre des Turcs. »

Ces éloges donnés à son vin firent sourire Kunerich. Au surplus, il comprit l'intention cachée sous ces paroles. « Je me rappelle fort bien, dit-il, que, du temps où tous deux nous étions pages à la cour du comte, tu nous prêchais toujours, à nos camarades et à moi, la modération. Oh! certes, tu avais bien raison alors; mais sois sans inquiétude. Abandonnons-nous aujourd'hui à la gaîté; toutefois ne perdons pas les étriers. Nous allons, pour cela, procéder avec ordre. Chacun, avant de boire, proposera un toast, et toi, Hildegarde, ainsi que vous, mademoiselle de Tannebourg, vous nous ferez aujourd'hui le plaisir de trinquer avec nous. »

Hildegarde et Rose cédèrent au désir de Kunerich : mais c'est à peine si elles mouillèrent leurs lèvres de ce vin fougueux.

Les vœux qui trouvèrent le plus d'assentiment dans la réunion furent ceux-ci :

« Puissent, dit Édelbert, tous les fils de l'Allemagne vivre en paix et en bonne harmonie, et ne jamais se diviser pour des frivolités! »

Théobald s'écria : « Puissent toutes les filles de l'Allemagne avoir les mêmes vertus, la même douceur que la noble Hildegarde, la belle Rose et Mathilde, qui malheureusement ne peut plus partager avec nous la joie de ce banquet!

— Que tous les parents, dit à son tour Sigebert, élèvent leurs enfants comme Édelbert et Mathilde ont élevé leur fille, et que tous les enfants vénèrent et aiment leurs parents comme Rose respecte et chérit son père! »

Le dernier souhait fut celui de Kunerich. Il s'exprima ainsi: « Puissent tous les parents être aussi heureux avec leurs enfants qu'Édelbert avec sa fille! ».

XIX.

Le lendemain, de bonne heure, Kunerich, en costume de voyage, botté et éperonné, entra dans la chambre d'Édelbert : « Chevalier, lui dit-il, j'ai déjà depuis longtemps secoué la paresse de mes gens, et les chevaux sont sellés ; je comptais aller avec toi d'un trait à Tannebourg et te rendre ton château et tes biens ; mais Hildegarde a pensé que le manoir, depuis qu'il est occupé uniquement par des écuyers, ne devait pas présenter un bel aspect, et qu'il était nécessaire d'y faire des arrangements. En cela, elle a parfaitement raison, ajouta en riant Kunerich ; c'est une idée qui ne me serait pas venue. Tu vas donc rester encore ici quelque temps, ainsi que ta fille, cher Édelbert. Tu as vécu d'assez tristes jours sous ces murs, pour que tu consentes à y consacrer quelque temps à la joie. »

Édelbert accepta la proposition avec plaisir. Il passa avec Kunerich dans la grande salle, où, de leur côté, ne tardèrent pas à se rendre Sigebert et Théobald. Ces deux chevaliers, qui soupiraient après leurs foyers, prirent congé d'Édelbert et de Kunerich, et se retirèrent avec leurs gens.

Kunerich dit alors à Édelbert : « Avant tout, tu vas visiter ma résidence, et, au sortir de la table, nous partirons pour la chasse. Voici d'abord les portraits de mes ancêtres, rangés autour de cette salle. » Édelbert fixa son attention sur les anciens chevaliers, représentés avec leur armure, et sur leurs femmes, peintes en costume de l'époque. Kunerich s'arrêta longtemps devant la plupart d'entre eux pour raconter les évènements mémorables de leur vie. On passa ensuite dans l'arsenal. Des armes de toute espèce, luisantes et bien fourbies, brillaient le long des murs. Outre les armures complètes d'homme, il y avait encore des armures de chevaux. Après avoir parcouru tous les appartements du château, ils entrèrent dans des galeries voûtées où Kunerich fit remarquer à son hôte des têtes de cerfs sculptées et coloriées avec beaucoup d'art, et que surmontaient des ramures naturelles de dix à vingt andouillers. Les écuries eurent leur tour. Édelbert y admira les chevaux de son ami, tous vigoureux et pleins d'ardeur. Il n'est pas jusqu'aux caves, creusées à une grande profondeur dans le roc, où Édelbert ne fut obligé de descendre pour y voir les énormes tonneaux et goûter, bon gré mal gré, des meilleurs vins. Arrivés au puits situé dans la cour, les deux

chevaliers regardèrent au fond avec un sentiment d'effroi. Dans la joie que leur inspiraient, à l'un la noble action de sa fille, à l'autre le salut de son fils, ils s'embrassèrent, en remerciant Dieu de l'heureux évènement par lequel sa providence s'était signalée.

Pendant ce temps, Hildegarde, jalouse de montrer comment sa maison était tenue, faisait voir à Rose des armoires pleines d'un linge éblouissant de blancheur, de belles et riches broderies, les cuisines où tout reluisait, et mille autres choses dignes d'intérêt. Après cela, elle conduisit la jeune fille dans une chambre particulière où se trouvaient des bahuts contenant des robes, du linge fin et autres objets de toilette que Kunerich avait rapportés de Tannebourg.

« J'en ai eu le plus grand soin, dit la châtelaine, et je vais les faire transporter sans retard à votre château. On m'a dit que les plus belles pièces avaient été confectionnées par les mains de votre mère. Ce travail témoigne de son amour et de son infatigable sollicitude pour vous. Sa prévoyante tendresse vous avait préparé ce trousseau. Comme ces objets proviennent tous d'une source honnête, la bénédiction du ciel repose sur eux ; aussi, comme vous voyez, ils n'ont pu vous être ravis pour toujours. »

Rose voulut visiter encore une fois la chambre du gardien. Hildegarde l'accompagna. Comme elles traversaient la cour, Édelbert et Kunerich se joignirent à elles. Le gardien, assis dans son grand fauteuil, se reposait des fatigues et des combats du dernier voyage. En entendant la voix de Kunerich, il se leva pour lui ouvrir la porte, et il se trouva en face de Rose. « Tiens! s'écria-t-il, c'est Rose; pardon, je voulais dire mademoiselle Rose. Eh bien! que viens-je donc d'apprendre? Mais, je vous supplie, entrez donc avec ces seigneurs et ces dames. Non, non, je n'en reviens pas! Ma servante une demoiselle de Tannebourg! Je me serais plutôt attendu à voir le ciel tomber! C'est inouï! J'ai peine à croire encore qu'une noble demoiselle a pu avoir pour fonctions de balayer ce plancher sur lequel je marche, et cependant je dois m'étonner encore plus d'avoir été assez borné pour ne m'être pas aperçu plus tôt que vous étiez la fille du chevalier Édelbert. J'en appris hier la nouvelle dans la cour du château, de la bouche des soldats, parmi lesquels cette étonnante histoire faisait grand bruit. Je m'expliquai alors le tendre intérêt que vous portiez au prisonnier. Allons, j'applaudis à votre piété filiale. Dieu et mon digne maître, comme je vois, vous en ont déjà récompensée. Mais c'est Hedwige qui fut stupéfaite en apprenant cette nouvelle? Vous ne vous figurez point son étonnement. Elle perdit presque connaissance, et, dans sa confusion, elle se serait presque arraché

les cheveux. Elle n'a qu'à vous demander pardon maintenant, mademoiselle Rose, de toutes les grossièretés qu'elle vous a faites. »

Les deux enfants du gardien se tenaient dans un coin tout honteux : Rose vint à eux, et quand ils la virent leur parler avec sa bonté ordinaire, ils reprirent courage.

La petite Berthe lui dit : « Comme te voilà parée, mademoiselle Rose ! tout est beau et neuf en toi, même ta figure. »

Le petit garçon reprit : « Il n'y a pas de mal à cela. Mademoiselle Rose me plaît beaucoup mieux ainsi ; si seulement elle voulait rester notre servante ; nous n'en aurons de notre vie une aussi brave. »

Tout le monde se prit à rire. — Rose demanda aux enfants où était leur mère. La petite Berthe répondit : « Elle vient de tailler la soupe ; l'écuelle est encore sur la table.

—Oui, ajouta le petit garçon ; dès qu'elle a entendu entrer ses maîtres, elle s'est sauvée par ici, comme si le loup la poursuivait. La porte qu'indiquait l'enfant menait à la cuisine. Rose y entra, et en ramena son ancienne maîtresse.

La pauvre femme demeura saisie en voyant Édelbert et Rose somptueusement habillés, et en apercevant, à leurs côtés, ses maîtres, Kunerich et Hildegarde.

« Je voudrais être à cent pieds sous terre, dit-elle. Mes maîtres connaissent maintenant mes belles manières, et savent de quels jolis noms j'avais l'habitude de gratifier mademoiselle Rose. Si j'avais pu connaître sa naissance, et prévoir à quels honneurs elle serait élevée un jour, oh ! certes, je ne me serais pas conduite ainsi à son égard.

— Ma brave femme, lui dit la châtelaine, apprenez que le mortel le plus misérable est d'origine divine ; sa qualité d'homme est son plus beau titre ; c'est là une noblesse qui surpasse toute autre. Le plus malheureux mendiant, s'il a été vertueux en ce monde, est appelé dans l'autre à des honneurs au prix desquels tous ceux de la terre ne sont rien. N'oublions jamais que le dernier des humains a droit à nos égards. — Aujourd'hui, que vous retrouvez une noble demoiselle dans la fille qui vous servait naguère, vous vous repentez de votre conduite passée, et vous rougissez des traitements que vous lui fîtes éprouver. — Eh bien, songez au repentir et à la confusion que nous ressentirons, quand nous reverrons au milieu des splendeurs célestes les pauvres que nous avons traités ici-bas avec mépris et dureté. »

La gardienne convint de ses torts, et demanda pardon à Rose en versant d'abondantes larmes. — « Ma chère Edwige, lui dit la jeune fille, j'aurais

souvent eu l'occasion de vous reprendre, mais je ne le jugeai pas convenable alors; j'attendais une meilleure occasion qui est venue. Je veux vous en toucher un mot aujourd'hui; toutefois, je déclare d'avance, en présence de vos maîtres et de mon père, qu'il y a beaucoup de bon en vous.

Vous êtes une femme pleine de soins et d'amour pour votre mari; — une excellente mère de famille. — Vous êtes active, infatigable; — aucun ménage n'est mieux tenu que le vôtre. Économe sans avarice, vous êtes généreuse pour les pauvres; oui, vous êtes serviable, facile et prévenante pour tout le monde, tant que la colère ne vous égare pas. Mais alors vous n'êtes plus maîtresse de vous-même; vous vous laissez aller à des paroles et à des actes qu'on ne saurait approuver. Vos emportements remplissent d'amertume votre vie et celle des personnes qui vous entourent; ils vous ont valu la réputation d'une très méchante femme. On prétend que vous n'avez guère de raison; certainement on a tort, mais cette supposition ne paraît-elle pas fondée quand on voit que vous faites si peu d'usage de ce don précieux, et qu'au lieu de vous diriger d'après ses inspirations vous ne suivez que celles de la colère. Prenez une fois sur vous de ne pas céder à votre passion. — La colère, comme on l'a dit fort bien, est une folie momentanée. Songez que la patience et la douceur sont les vertus du chrétien. Dès ce moment, prenez la ferme résolution de vous corriger. Soir et matin, à toute heure du jour, renouvelez-en le projet en présence de Dieu, et en implorant son assistance; — et ne perdez pas courage, si vous venez à faiblir. L'arbre ne tombe pas du premier coup. Il faut souvent y porter la cognée. Ne vous lassez jamais, et recommencez votre tâche chaque fois avec plus d'énergie qu'auparavant. En persistant dans votre dessein, vous finirez par triompher de cette colère, qui est votre plus funeste ennemie. Quand vous aurez une nouvelle servante, qui montrera de la bonne volonté, n'exigez pas dès l'abord qu'elle fasse aussi bien que vous. Donnez-vous la peine de l'instruire; ayez la patience de lui enseigner à plusieurs reprises comment elle doit faire, et si elle fait mal, reprenez-la avec douceur et bonté. Elle profitera de vos remontrances, et bientôt vous la verrez s'habituer à vous, vous honorer et vous aimer. — Quand vous vous serez corrigée de ce défaut, chacun vous regardera comme la meilleure femme du monde. Si je ne vous portais le plus sincère intérêt, je vous aurais épargné d'aussi longues observations. Croyez-moi, la voie que je vous indique vous mènera à la considération, à la joie et au bonheur.

— Voilà qui est bien et noblement parlé, s'écria Kunerich; c'est une

exhortation sur laquelle mainte personne, — j'en excepte ma femme, — devrait méditer. Quel sens! quelle portée dans vos paroles, Rose. Quant à moi, j'en prends ma part aussi. Ce que vous venez de dire me rappelle les leçons que me faisait mon père, — seulement il les résumait ordinairement dans une courte sentence: « Kunerich! Kunerich! me disait-il, plus de réflexion et moins de passion, c'est le meilleur moyen de faire son chemin. »

Quelques jours après, Kunerich et sa femme partirent pour Tannebourg avec Édelbert et Rose; celle-ci avait un costume de voyage. Une suite



de gens de guerre et de serviteurs richement habillés les accompagnaient. Comme la renommée avait répandu à travers la contrée la nouvelle de ce qui était arrivé à Fichtenbourg, tous les habitants des villages que traversait le cortége sortirent en foule de leurs maisons, pour fêter la réconciliation des deux chevaliers. Chacun voulait surtout contempler la noble jeune fille qui s'était si saintement dévouée pour son père, et qui avait montré tant d'héroïsme en sauvant le petit Éberhard.

Dès qu'on fut sorti des terres de Kunerich, le spectacle changea; un silence de mort semblait planer sur les habitations. Édelbert, étonné, se livra à toutes sortes de conjectures, jusqu'à son arrivée au château, où il vit tous ses vassaux rassemblés dans la cour, pour fêter sa bienvenue. Ils

étaient rangés en ordre, suivant leur âge, d'un côté les petits garçons, les adolescents et les hommes, de l'autre les petites filles, leurs aînées et leurs mères, tous en habits de fête.

Burkhard, le charbonnier, prit la parole au nom des hommes, et Gertrude au nom des femmes.

Le bonhomme s'était fait seriner un discours long et emphatique dans le style de ce temps: il entama sa harangue avec une mine et une pose des plus sérieuses. « Attendu, dit-il, que suivant l'habitude consacrée de tous les temps, et en raison des circonstances actuelles, il est arrivé que... que... que... » et il s'arrêta, car il était au bout de son latin. Il se recueillit cependant, et reprit ainsi: « Pardonnez, seigneur; votre présence m'a fait perdre le fil des idées que j'avais apprises par cœur, et qui sont bien belles; maintenant, tout ce que je trouve à vous dire, c'est que, puisque j'ai vu le jour qui vous ramène parmi nous, je puis mourir en paix. » La bonne Gertrude s'avança à son tour et fit sa révérence; mais, comme elle n'avait pas reçu des leçons de beau langage, elle ne sut guère s'exprimer que par des larmes. L'émotion avait tellement gagné les assistants, qu'ils pouvaient à peine pousser des acclamations de joie. Édelbert et Rose, profondément émus, s'avancèrent à travers la foule joyeuse, jusqu'au perron, où se trouvaient Sigebert, Théobald, et une foule d'autres chevaliers, avec leurs femmes et leurs enfants, tous en grand costume.

Agnès, la fille du charbonnier, vêtue de blanc et couronnée de fleurs, se détacha du groupe et vint présenter à Rose, sur un coussin de velours cramoisi, les clés du château ornées de glands en or.

« Mademoiselle, lui dit-elle, vous n'avez pas seulement délivré votre père de prison; votre piété filiale lui a rouvert les portes de ce château. Recevez-en donc les clés, et présentez-les lui. »

Rose tendit le coussin à Édelbert, qui prit les clés, et leva les yeux au ciel en se souvenant de cette nuit affreuse où, devant cette même porte, par un temps d'orage et de pluie, il se vit enchaîné sur une charrette, et conduit hors de ses domaines. Il pensa à sa fille qui l'avait suivi en sanglotant, dans cet horrible trajet. Ce souvenir contrastait d'une manière frappante avec la réception qui lui était ménagée par Hildegarde. « Avant de toucher le seuil de cette porte, dit Édelbert, rendons-nous à la chapelle. Dieu a fait pour le mieux dans tout ce qui est arrivé. Il a changé le deuil en fête: allons lui offrir nos actions de grâces. » Les chevaliers et leurs femmes applaudirent, et le suivirent à la chapelle.

On se rendit ensuite à la table, dressée dans la grande salle. Le peuple fut festoyé dans la cour.

Édelbert ne put attendre la fin du banquet ; il descendit, et se rendit au milieu de ses vassaux, le cœur rempli de joie, comme un père au sein de ses enfants. Le brave charbonnier et sa fille furent les premiers auxquels il s'adressa. « Burkhard, lui dit-il, mon fidèle et vieux serviteur, je n'ai pas oublié la bonté avec laquelle, toi et ton épouse, vous avez accueilli ma fille. Dès aujourd'hui tu ne quitteras plus mon château ; je te nomme mon grand écuyer. Dans ta jeunesse tu as servi comme cavalier, et tu te tiens encore parfaitement à cheval. Je te donne une charge à laquelle tu t'entendras aussi bien, j'espère, qu'au métier de charbonnier. Ta femme Gertrude, qui, durant ma captivité, m'approvisionna de linge, je lui donne l'emploi de gouvernante. Quant à cette bonne Agnès, puisqu'elle a partagé tous les malheurs de ma fille, je veux qu'elle participe aussi au bonheur de Rose. Elle sera sa dame de compagnie. Jamais Rose ne trouvera une amie plus dévouée et plus attachée à sa personne. »

Édelbert alla ensuite d'une table à l'autre, en disant quelques mots agréables à chacun. Dans l'impossibilité de fêter tous les vassaux d'Édelbert, Hildegarde avait invité, sans distinction de riches ou de pauvres, les plus anciens pères de famille avec tous leurs enfants et petits-enfants. Aux autres, la châtelaine avait promis qu'Édelbert les traiterait à une autre occasion. Plusieurs des assistants recevaient autrefois de leur seigneur des secours mensuels ou annuels, mais ces secours leur avaient manqué depuis que le château était tombé en puissance d'un étranger. Édelbert leur donna l'assurance que ces bienfaits leur seraient continués. La joie fut alors générale ; tous jurèrent qu'ils étaient prêts à sacrifier leurs biens et leur vie pour leur seigneur. — Kunerich, qui était aussi descendu, prit Édelbert à part, et lui dit : « La bonté l'emporte sur la force ; il vaut mieux se faire aimer que se faire craindre. » A quoi Édelbert ajouta : « Un seigneur que les méchants redoutent et que les bons affectionnent est à mon avis l'homme par excellence. »

XX.

Édelbert et Kunerich se voyaient souvent. Dans tous les événements importants, Kunerich avait eu recours à son ami, dont il recevait des conseils toujours utiles à ses intérêts et au bien de ses vassaux. De leur côté, Rose et Hildegarde se faisaient de fréquentes visites. Rose honorait la noble châtelaine comme une seconde mère, et trouvait sans cesse auprès d'elle de nouveaux enseignements. L'intimité dans laquelle ils vivaient tous contribua pour beaucoup à embellir leur existence.

Depuis quelque temps cependant Kunerich n'était point venu à Tannebourg, et, sous divers prétextes, il avait évité les visites qu'Édelbert et Rose voulaient lui faire. Un jour, pourtant, Kunerich s'élance sur son cheval de bataille, accourt près d'Édelbert et de Rose, et les invite à le suivre immédiatement à Fichtenbourg. Le chevalier et sa fille s'aperçurent qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans l'esprit de leur ami, mais ils ne purent découvrir de quoi il s'agissait, et ils le suivirent sans s'occuper davantage à découvrir ses secrets.

Lorsqu'ils arrivèrent à Fichtenbourg, Kunerich laissa à peine à ses hôtes le temps de saluer son épouse. « Édelbert, dit-il, venez un instant avec moi, et vous, Rose, veuillez nous accompagner. » Disant cela, il entraîna le chevalier avec force; ils étaient suivis de la comtesse et de Rose. Ils allèrent tous ainsi à la sombre galerie qui conduisait au cachot où avait gémi si longtemps Édelbert. « Mais, s'écria celui-ci avec force, mais où me conduisez-vous donc? — Je meurs, ajouta Rose; hélas, ajouta-t-elle, qu'allons-nous faire dans ce lieu de terreur? » Kunerich ne dit mot; il ouvrit la porte du cachot, et, à leur grand étonnement, ils aperçurent une magnifique chapelle ornée dans le goût du temps. Le jour pénétrait par une grande fenêtre à travers de magnifiques vitraux coloriés; le plafond et les murailles étaient peints en bleu de ciel et parsemés d'étoiles d'or, et l'autel étalait de riches ciselures dont le travail délicat égalait la plus riche orfèvrerie.

Édelbert et Rose firent éclater leur joie et leur admiration. « Je pensais, dit joyeusement Kunerich, que cette transformation vous réjouirait; j'ai voulu vous en ménager la surprise, et c'est pourquoi, sous divers prétextes, je me suis dérobé à vos visites. Mais n'est-il pas vrai que cette chapelle est belle? l'honneur de l'invention appartient à ma pieuse Hildegarde; laissez-moi vous conter cela. Lorsque, l'automne dernier, nous vous accompagnâmes à Tannebourg, et que nous fûmes de retour ici, Hildegarde me pria de lui faire voir le cachot où vous avez souffert si longtemps; je lui refusai, en lui disant que je ne pouvais aller dans ce lieu sans éprouver une cruelle émotion; mais, comme elle me renouvela ses instances, j'y cédai. Nous étions à peine entrés, qu'elle me dit : Regarde donc comme la piété filiale a su changer cet asile de terreur en un logement agréable! — C'est vrai, répondis-je, c'était auparavant un lieu effroyable de malpropreté; maintenant c'est propre et clair comme le chœur d'une église. — A ces mots, Hildegarde s'écria : Tu me donnes là, mon ami, une idée charmante, idée que j'avais presque, et qui m'était venue en visitant la jolie chapelle du château de Tannebourg. Il doit être facile

de convertir cette haute voûte en chapelle; il faut que nous fassions cela pour témoigner de notre gratitude envers le ciel pour la délivrance de notre fils. La fondation d'une chapelle est certes ce que nous pourrons faire de mieux; c'est d'ailleurs la seule chose qui manque encore à notre château. Jusqu'à présent nous avons été obligés de nous rendre, pour assister au service divin, à l'église du village, qui se trouve au bas de la montagne; le chemin qui y conduit est difficile et souvent même impraticable. Bâtissons une chapelle dans notre château, c'est un monument qui ne peut manquer d'attirer la bénédiction divine sur nos descendants. — Telles furent ses paroles, et j'y applaudis de tout mon cœur. — Tu as grandement raison, lui dis-je; eh bien, que cela soit ainsi! Désormais ce cachot n'entendra plus les gémissements du prisonnier; ici nous viendrons remercier Dieu de sa miséricorde et de la bonté qu'il a eue de nous rendre notre fils par l'entremise de Rose, de me réconcilier avec le chevalier Édelbert et de rendre la joie à mon cœur. — C'est ainsi, mes bons amis, que cette chapelle a été élevée, et dans ce magnifique tableau de la prière,



qui est devant vos yeux, nous avons fait représenter la prière sous les traits de notre chère Rose. — Et c'est demain, ajouta Hildegarde, que le pieux

abbé Norbert doit venir la consacrer en qualité de suffragant. Sigebert, Théobald et d'autres chevaliers encore, qui nous sont chers et que nous tenons en haute estime, nous ont promis de venir avec leurs femmes et leurs enfants assister à cette fête. Toutefois, les hôtes les plus hauts placés dans notre cœur et dans notre estime, c'est vous, noble Édelhert, et vous, charmante Rose. Nous sommes aussi persuadés que vous prendrez une part sincère à la consécration de cette chapelle qui vous doit son existence, et que vous n'assisterez pas à cette belle cérémonie sans une pieuse émotion. »

La consécration de la chapelle au service divin fut en effet une belle et touchante solennité. Les invités arrivèrent avec leurs familles à l'heure fixée. Tous les chevaliers, en grand costume, et revêtus de leurs casques et de leurs cuirasses, vinrent prendre place aux deux côtés de l'autel. Les châtelaines portaient des vêtements de la plus grande richesse; elles avaient des cols noirs brodés d'or, et leurs demoiselles étaient vêtues de blanc; leurs têtes étaient couronnées de fleurs. Tous les assistants avaient l'attitude d'un profond recueillement, et ils étaient saisis de respect devant le seigneur. Le petit Éberhard et ses deux jeunes sœurs étaient agenouillés devant le maître autel, croisant leurs petites mains avec tant de recueillement et de piété, qu'on aurait pu les prendre pour des anges.

La chapelle était décorée de rameaux verts et l'autel embelli de fleurs odorantes; des cierges jetaient leur brillante clarté, et des nuages d'encens s'élevaient dans les airs.

Le vénérable abbé Norbert monta alors les marches de l'autel, entouré d'un clergé nombreux, couvert de riches ornements sacerdotaux, la mitre en tête et la crosse en main, et, se tournant vers l'assemblée, dont il remarqua avec satisfaction le pieux recueillement, il lui adressa une allocution touchante, empreinte de cette charité et de cette inaltérable douceur, cachets permanents de notre sainte religion. La piété filiale de Rose fit le texte du discours, et inspira à l'abbé Norbert des paroles qui entraînèrent son auditoire et lui arrachèrent de douces larmes.

Après que la cérémonie de la consécration de la chapelle fut terminée, et que l'orgue eut, pour la première fois, célébré le service divin, les assistants prirent le chemin de la grande salle du château, où les attendait un splendide festin.

A peine avait-on pris place au banquet, que soudain des fanfares retentirent dans la cour du château. Kunerich et les convives se lèvent précipitamment, s'élancent aux fenêtres, et aperçoivent la cour pleine de

gens armés. Plusieurs serviteurs entrèrent à l'instant dans la salle, annonçant le duc suzerain en personne. Les chevaliers voulurent accourir à sa rencontre; mais déjà il entrait, entouré d'une brillante cour. C'était un homme remarquable par ses manières nobles et son port imposant; quoique ses cheveux portassent déjà les frimas de l'âge, ses yeux cependant étaient pleins de feu. Il commença par saluer Édelbert, lui tendit la main et dit : « Mon cher Édelbert, j'ai voulu vous annoncer le premier la nouvelle du rétablissement de la paix et vous remercier, en mon nom et en celui de l'empereur, du secours que vous avez donné, et auquel nous devons attribuer l'heureux résultat de nos armes; j'ai voulu également vous ramener en personne vos braves compagnons, auxquels nous avons aussi tant d'obligation. Je suis arrivé hier soir très tard à Tannebourg, où j'ai appris que vous étiez à Fichtenbourg; dès que le jour a paru, je me suis mis en route avec mes compagnons d'armes, persuadé que nous trouverions aussi dans le chevalier Kunerich un ami fidèle et dévoué. Vous n'étiez pas, je gage, dit-il à Kunerich en lui tendant la main, préparé à une pareille surprise? L'empereur m'a chargé spécialement de bien témoigner la satisfaction qu'il éprouvait de votre réconciliation avec l'excellent chevalier Édelbert, et je ne puis cacher le plaisir que me causent la réunion et la bonne intelligence de deux vaillants chevaliers faits pour s'aimer et s'estimer. »

La joie semblait avoir ravi les sens de Kunerich; la faveur de l'empereur et du duc avait produit sur lui plus d'effet que le meilleur vin du Rhin, et il paraissait se trouver dans un état voisin de l'ivresse.

Le duc aperçut alors le pieux abbé; il fut à lui et lui témoigna le plaisir de le rencontrer. Il prit place à son côté et lui dit : « Je me félicite d'autant plus de vous voir, vénérable abbé, que c'est un bonheur qui nous est rarement accordé à nous, gens du monde; car vous ne sortez guére des murs de vos cloîtres que lorsqu'il y a quelque part une œuvre pieuse à accomplir. »

Puis le duc se tourna vers l'épouse de Kunerich. « Noble dame, lui dit-il, permettez-moi, quoique je n'aie pas été convié à la cérémonie de la consécration de votre chapelle, de compter assez sur vos bontés pour oser m'asseoir à votre table, et de vous saluer comme l'aimable hôtesse à qui moi et tous ces chevaliers devons une gracieuse hospitalité. Quant à vous, ma charmante demoiselle, dit-il en s'adressant à Rose, je suis chargé d'un message pour vous; mais je m'acquitterai de ma mission

après le repas. Et maintenant je ne veux pas retenir plus longtemps loin de table les chevaliers, leurs dames et leurs demoiselles; ils voudront bien recevoir mes salutations en commun, car, à dire la vérité, la course que nous venons de faire à cheval a réveillé tout mon appétit. Je vais donner l'exemple, et nous allons nous mettre à table amicalement et sans cérémonie. Madame de Fichtenbourg et mademoiselle de Tannebourg voudront bien prendre place à mes côtés, quoique je fasse mentir le proverbe qui dit que la vertu occupe toujours le milieu. Vous, vénérable abbé, placez-vous vis-à-vis de moi, entre les deux chevaliers réconciliés; l'établissement de la concorde a d'ailleurs toujours été votre occupation favorite; cette place ne peut donc que vous être agréable. Nous aurons d'ailleurs ainsi à côté de nous les quatre personnes qui ont pris le plus de part à l'évènement qui nous rassemble tous, et nous pourrons en causer plus à l'aise. Les autres convives connaissent leurs places. »

A ces mots, le duc s'assit à la première place, où l'on avait préparé pour lui un nouveau couvert et une coupe d'or; les autres convives prirent les places qui leur avaient été assignées.

Après que les premières atteintes de la faim furent apaisées, le duc reprit la parole : « Il nous est bien revenu, à la cour de l'empereur, dit-il, la brouille et la réconciliation des deux chevaliers, ainsi que la part qu'y ont prise la noble Hildegarde et l'aimable Rose de Tannebourg; mais je désirerais connaître tous les détails de cette histoire, à laquelle je prends le plus vif intérêt. » Et alors il fit question sur question; Édelbert et Rose, Kunerich et Hildegarde furent tour à tour invités à raconter. Le duc écoutait avec une attention marquée, et, pendant ces récits, il témoigna plusieurs fois de la pitié pour les souffrances d'Édelbert, et manifesta surtout son admiration pour Rose. Il donna également à la conduite d'Hildegarde les louanges qu'elle méritait, et rendit justice aux sentiments actuels de Kunerich. Édelbert et Rose, par égard pour ce dernier, voulaient omettre quelques détails, ou du moins s'y arrêter légèrement; mais Kunerich les racontait alors lui-même avec la plus entière franchise. « J'ai été bien coupable, dit-il, je le sais; mais, enfin, la faute est passée et le silence ne saurait l'effacer; il est plus honorable d'avouer tout de suite ses torts et de tout entreprendre pour les réparer. C'est ce que je crois avoir fait, et je souhaite à tout pécheur d'en faire autant; il ne s'en trouvera pas mal, car il ne pourra qu'à ce prix reconquérir le repos et la paix du cœur. »

A la fin de ce récit, le duc salua l'assemblée avec un air de satisfaction, et dit : « C'est à cette vertueuse demoiselle que nous devons tous nos remercîments de cette réunion de paix et d'amitié; sans son intervention, nous serions en ce moment aux prises les uns contre les autres dans une sanglante mêlée, car il est entendu que nous n'aurions pas laissé plus longtemps le chevalier Édelbert dans sa cruelle prison. Il était déjà convenu, à la cour, qu'aussitôt la paix rétablie avec les ennemis du dehors, je devais me diriger avec des troupes nombreuses vers le château de Kunerich, pour m'en emparer. Kunerich aurait sans doute opposé une résistance opiniâtre, et qui sait tout le sang qui aurait alors été répandu? Que Dieu soit loué de ce qu'il a permis qu'il en fût autrement au moyen d'une tendre jeune fille, de la noble demoiselle que j'ai à mon côté! »

La modeste Rose de Tannebourg rougit : « Ah! noble seigneur, répondit-elle, tant d'honneur ue m'appartient pas; c'est Dieu qui a tout fait. Le petit oiseau qui s'envola au bord du puits a contribué autant que moi au rétablissement de la bonne intelligence entre le chevalier Kunerich et mon père. C'est parce qu'il est venu au moment même où Éberhard se trouvait près du puits et où Therèse s'en trouvait éloignée, que la guerre n'a pas eu lieu. »

Le vénérable abbé Norbert dit à son tour, avec l'accent d'une profonde émotion : « L'ingénieuse et modeste remarque que vient de faire Rose de Tanuebourg ne pourrait se payer avec de l'or. Oui, c'est vrai, il est journellement dans la vie mille petites circonstances auxquelles nous ne prêtons aucune attention, qui ont cependant les suites les plus graves, et qui décident souvent du sort d'un grand nombre d'hommes; et c'est précisément dans l'histoire qui nous occupe que ces particularités se révèlent en grand nombre. Qui de nous peut se refuser à croire, par exemple, que son sort peut dépendre du temps qu'il fera aujourd'hui, du soleil ou de la pluie? Si, le jour où le beau soleil d'automne, éclairant le château de ses plus brillants rayons, il avait plu, le petit Éberhard ne serait pas descendu dans la cour, et Rose n'aurait pas eu l'occasion de le sauver et d'attendrir le cœur de son père, et peut-être un grand nombre de vaillants guerriers auraient perdu la vie à l'attaque de ce château, laissant dans les larmes des veuves et des orphelins. Qui pourrait jamais croire encore qu'un mets servi sur la table, plutôt qu'un autre, suffit à changer tout le cours d'une vie? Et cependant, si l'on n'avait pas servi des champignons sur la table du charbonnier, il ne serait peut-être pas venu à l'idée de

Rose de Tannebourg d'entrer au service de la gardienne du château. Dieu permit que ces champignons servissent à préserver ce château de la ruine qui le menaçait, et en fissent en ce jour un lieu de réjouissance et de fête au lieu d'un théâtre de désolation et de terreur, comme il l'eût été s'il avait été pris d'assaut. C'est ainsi que se manifeste la Providence dans les circonstances les moins apparentes de la vie des hommes. De même qu'un habile musicien sait mêler à mille sons divers quelques sons dissonnants pour en faire une mélodieuse harmonie, ainsi la puissance et la sagesse divines forment le cours de notre existence de mille incidents agréables et fâcheux, mais qui cependant s'accordent tous entre eux. Puissions-nous souvent examiner notre vie sous ce point de vue, combien nous trouverions de motifs de louer Dieu de ses dispositions admirables et paternelles à notre égard !... »

Toute l'assemblée applaudit au discours du bon abbé, puis le duc, saisissant sa coupe d'or, se leva et s'écria : « A la santé de l'empereur ! » Ce toast fut répété tout d'une voix par l'abbé, les chevaliers, les écuyers, les dames et les demoiselles, et tous vidèrent leurs coupes. Le duc, posant ensuite la sienne sur la table, se tourna vers Rose et dit : « C'est à ce moment solennel que je dois m'acquitter du message dont l'empereur m'a chargé pour vous, ma chère demoiselle de Tannebourg ; c'est avec la plus grande satisfaction qu'il a été instruit de votre piété filiale, qui nous a épargné les horreurs d'une guerre civile après les sanglantes expéditions d'une guerre extérieure ; c'est pourquoi sa haute sagesse lui a fait prendre une décision dont je vais vous faire part, ainsi qu'à votre noble père et à tous les assistants. » — Le duc fit signe à l'un des chevaliers qui l'avaient accompagné. Celui-ci apporta une grande lettre écrite sur parchemin, avec beaucoup d'ornements ; une bande de velours écarlate l'entourait, et des rubans brodés d'or retenaient le grand sceau impérial enfermé dans une boite d'ivoire. Le duc présenta cette lettre à Rose, toute surprise, et lui dit : « Noble demoiselle, comme votre père n'a point de fils, et que Tannebourg, comme fief masculin, devait retourner un jour aux domaines de l'empereur et de l'État, sa Majesté, du consentement des princes de l'empire, a décidé que la possession de ce fief vous serait transmise, car vous leur avez rendu un service que dix fils peut-être n'auraient pu rendre ; cette lettre contient les titres de cette concession. Vous pouvez choisir, selon votre cœur, un époux parmi les fils des plus nobles et des plus illustres familles de notre vieille Allemagne. Il n'aura d'autre condition à remplir que de prendre le nom de Tannebourg. Puisse ce glorieux chan-

gement de nom de Tannebourg se transmettre d'âge en âge à vos enfants et petits-enfants, et les descendants de cette noble race rester longtemps encore les bienfaiteurs de la terre ! »

Édelbert était profondément ému et touché de la faveur inouïe que lui accordait l'empereur. Rose, qui ne se croyait pas digne d'une si haute distinction, ne pouvait trouver une parole de remercîment. Le vœu du duc fut par la suite pleinement accompli. Beaucoup de jeunes chevaliers sollicitèrent la main de Rose ; elle choisit le plus noble de tous, et passa le reste de ses jours avec lui dans la plus heureuse union. Ce fut Eckbert, le plus jeune des fils du duc. — Cependant cela n'arriva que quelques années après.

Au sortir de table, le duc manifesta le désir de voir le puits et la chapelle. Hildegarde ordonna d'entourer de bougies le seau du puits, afin qu'en le descendant on pût juger de la profondeur de l'abîme.

Le duc se rendit près du puits avec toute l'assemblée ; il en loua la belle construction, et, en contemplant le cercle de lumière qui s'enfonçait dans le puits, il ne put s'empêcher de s'écrier : « En vérité, demoiselle de Tannebourg, je ne sais où vous avez puisé le courage de descendre dans ces affreuses profondeurs. Tant que subsistera ce château, on ne parlera que du dévouement de la fille d'Édelbert. Vous vous êtes fait de ce puits un monument qui ne le cède point à ceux que l'on élève aux plus grands héros. »

« Oh ! non, monseigneur, dit Rose confuse ; ce puits est bien plutôt un monument de la puissance et de la miséricorde de Dieu. Je crois que lorsque j'y descendis, le courage qui m'y détermina n'était pas en moi. »

Le duc visita ensuite la chapelle ; il s'agenouilla quelques minutes sur les marches de l'autel, puis, se relevant, il dit : « Puisque c'est le tendre amour de Rose pour son père prisonnier qui a changé ce noir cachot en une chapelle élégante, il faut mettre au-dessus de l'autel cette inscription en lettres d'or : « *A la piété filiale.* »

Rose répondit, non sans rougir beaucoup : « Non, non ! ce serait trop d'honneur pour un être mortel. C'est au Très-Haut, qui s'est servi de nous pour accomplir de grandes choses, qu'il faut consacrer cet autel à jamais ! »

Le pieux abbé loua beaucoup Rose de son humilité. « Je proposerai cependant, dit-il, au lieu de cette inscription, d'en mettre une autre que la modestie de cette demoiselle ne refusera pas, et qui portera en grandes

lettres d'or: *Honore ton père et ta mère, afin de passer de longs jours sur terre.*»

On fit selon les paroles du vénérable abbé, et la promesse divine contenue dans ces paroles se réalisa dans la suite d'une manière éclatante à l'égard de Rose.



LE MATIN

SUR LES MONTAGNES

D'ADAM
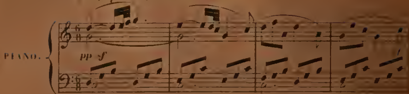
A. Royer,

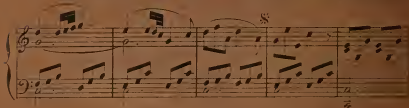
- 241 -

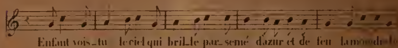
LE MATIN SUR LES MONTAGNES

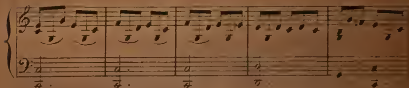
MUSIQUE

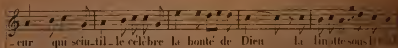
d'Adolphe ADAM

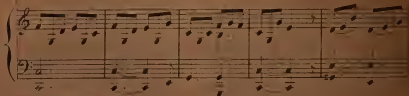












P.s — A. ROYER Editeur.

le _ _ é_lentends _ tu comme d'un saint lieu dire à la na_ture éveil _ lé _ _ ce_lé

_brons la bonté de Dieu ce_lébrons la bonté de Dieu

pp

rall.

2.me Couplet

rall.

2.me Couplet. Au loin [illegible]

[illegible] Dieu [illegible]

[illegible]

[illegible] de Dieu [illegible] de Dieu

TABLE DES CONTES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Paris. — Imprimerie de [illegible], rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

AVIS AU RELIEUR

POUR LE PLACEMENT DES GRAVURES.





CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

LOIDOROS, ou *le Livre de médisance illustré*, charmant petit volume in-128. . . . . » » 50

LAVATER, la Physiognomonie, ou l'art de connaître les hommes d'après les traits de leur physionomie, leurs penchants, leurs rapports avec les divers animaux, etc., etc...., 1 magnifique volume grand in-8, jésus vélin, illustré de 120 planches représentant 700 figures. Cartonné. . . . . 24 » »

Un écrivain illustre de nos jours a caractérisé ainsi Lavater : « Jamais je n'ai fait de lecture plus agréable, plus instructive, plus salutaire. Poésie, sagesse, observation profonde, bonté, sentiments religieux, morale pure, charité évangélique, sensibilité exquise, grandeur et simplicité de style : voilà ce que j'ai trouvé dans Lavater, lorsque je n'y cherchais que des observations physiognomoniques. »

Voilà un éloge vif et complet, et cet éloge est d'autant plus grand que c'est celui d'un esprit très-supérieur, très-original. — Le malheur de Lavater, c'est d'avoir été traduit chez nous d'abord avec une grande diffusion, d'avoir été mal interprété, enfin d'être resté obscur. Notre attention n'avait pas d'abord reconnu dans son esprit tous les trésors de sagacité qui le distinguent ; Gall même l'avait effacé. Cela s'explique : Gall était devenu un homme de Paris ; il y avait fondé une école d'anatomie, tandis que la renommée nous a seule apporté le nom modeste de Lavater, desservant Dieu dans une petite paroisse de Zurich, où il est né, où il a vécu, où il est mort si dramatiqoement, malgré son angélique bonté. — Son livre est plein de sentiments de charité, et, nous ne craignons pas de le dire, d'éloquence inspirée.

PLUS DE GRAMMAIRE, Barême usuel et populaire de la langue française, à l'aide duquel les enfants, les classes ouvrières, les gens du monde et les étrangers peuvent réellement acquérir seuls, sans ennui, sans fatigue et en peu de temps, le véritable usage de la langue parlée et de la langue écrite ; premier ouvrage de ce genre, par Bescherelle aîné, membre de plusieurs sociétés savantes, auteur de la *Grammaire nationale*. 1 gros volume in-12 de 408 pages. 2 50

L'URNE MAGIQUE, ou oracles inédits de la sibylle de Cumes, tirés de l'ombre et émis sous la responsabilité du vieux Cranisof Altifuret, un des plus profonds hiéroglyphiles. 1 magnifique volume in-64, jésus, édition garnie d'une multitude d'illustrations renversantes, par Lorentz. . . . . » »

LE SÉLAM, *calendrier de Flore, langage des fleurs, couleurs emblématiques, horticulteur des dames, etc., etc.* 1 volume in-64, jésus vélin, illustré par Gavarni, Français, Célestin Nanteuil ; gravure par Lacoste et fils, et Bara. . 1 » »

Ce petit volume est le plus joli cadeau, dans son genre, qu'on puisse faire à une dame ; c'est un bijou typographique.

LES HOMMES POLITIQUES DU JOUR, jugés d'après Lavater, ouvrage précédé d'un traité de la science physiognomonique, par Hocquart, 1 beau volume in-16, jésus, illustré des portraits de MM. Guizot, Molé, Dupin aîné, Lamartine, Metternich, Robert Peel, Espartero, Berryer, Arago, Odilon-Barrot, Thiers, Lafitte, Soult, etc., etc., etc., gravure par Lacoste et fils. . . . . 3 » »

Livres français, anglais, italiens, espagnols, allemands, livres de mariage, superbes reliures.



